UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02196623 9

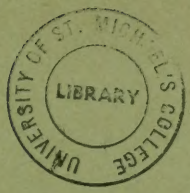
GER FRERES
NTRÉAL

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College.

TRANSFERRED



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

S

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MAUCHAUSSAT
32, BOULEVARD DE VAUGIRARD, 32

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS

PAR T. DUVAL
VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS
A. CRAMPON, J. BOUCHER, C. BERTON, ETC.

TROISIÈME ÉDITION

VOLUME II

A. H. Simard
4 Dec
1899

PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1889

MAR 1 8 1958

MAR 1 0 1958

En nous chargeant de traduire les Sermons de Grenade à partir du deuxième volume latin, avec lequel commence le volume que nous livrons au public, nous avons moins visé à donner une version brillante, qu'à conserver dans le français toute la saveur de l'original. Nous avons traduit Grenade aussi littéralement que le permettait le génie de notre langue. Nous avons conservé ses formes, son coloris, ses métaphores, son langage éminemment poétique. Quelle suavité ! Quelle onction ! En même temps quelle pureté de style et quelle science ! Que d'atticisme, de bon goût, d'esprit et de finesse !

Nous avons conservé scrupuleusement les divisions de l'auteur, avec les signes qui les annoncent, lors même que la marche qu'il a suivie semblait être moins rationnelle, ou moins conforme aux usages modernes. On trouvera traduit en tête de chaque sermon le sommaire que contient l'original.

La prose étant un trop pâle reflet du langage métrique, nous avons joint le texte des vers quelquefois cités par l'auteur, à la traduction que nous en avons essayée. Nous avons donné aussi en latin certains textes plus significatifs des saintes Ecritures. Il n'y avait pas de motif d'abandonner en cela le système suivi dans le premier volume.

Grenade prend quelquefois des passages de la Bible dans un sens différent de celui qu'on leur donne ordinairement. Nous avons dû suivre son interprétation, la traduction ordinaire de ces passages ne concordant pas avec les applications dont il les accompagne.

Aucun sermon n'a été transposé ; aucun fragment n'a été

omis. Le seul changement que nous avons cru pouvoir nous permettre a été de multiplier les alinéas, beaucoup trop rares dans le latin.

On lira au bas des pages un petit nombre de courtes notes qui ont semblé utiles; quelques autres plus étendues ont été rejetées à la fin du volume.

Sans nous flatter d'avoir échappé à tous les écueils qui devaient se rencontrer dans une œuvre aussi longue et aussi difficile, nous espérons pourtant qu'on nous rendra ce témoignage que l'auteur y est fidèlement interprété, et qu'il n'y est pas affadi. Un avis placé en tête d'un des volumes suivants fera connaître la part de responsabilité de chaque traducteur.

T. DUVAL.
A. CRAMPON.
J. BOUCHER.
C. BERTON.

AU RÉVÉRENDISSIME PÈRE ET SEIGNEUR EN JÉSUS-CHRIST

BERNARD FRESNEDA,

ÉVÊQUE DE CORDOUE ET CONFESSEUR DE S. M. CATHOLIQUE,

LE FR. L. DE GRENADE

SOUHAITE L'ÉTERNELLE FÉLICITÉ.

VÉNÉRABLE PÈRE,

Dans la distribution des bienfaits, c'est, de l'aveu des sages, une loi, que celui qui a conféré le bienfait le plonge dans un éternel oubli, et que celui qui l'a reçu s'en souvienne toujours. Cette loi fondée non sur des décrets humains, mais sur la nature même, est tellement universelle qu'elle fait sentir sa force, non-seulement aux hommes, lesquels trouvent dans la société des leçons de politesse, mais encore aux animaux sans raison, et même aux bêtes féroces et aux serpents. Aussi Elien nous apprend dans son histoire des animaux, qu'un serpent recueilli et nourri dès son bas âge par un cultivateur, s'élança sur deux voleurs qui avaient envahi la maison et avaient tué son père nourricier, les pressa dans ses replis, et les fit mourir pour venger son bienfaiteur. Cette loi est invoquée non-seulement par les hommes bienfaisants contre les ingrats, mais aussi par l'Auteur de tous les biens, par le Seigneur, et d'autant plus justement, que plus grands sont les bienfaits qu'il accorde. Un sage a fait à ce sujet quelques vers, que je transcris, dans l'espoir qu'ils ne déplairont pas à Votre Grandeur. Les voici; c'est le Seigneur qui parle.

Si benefacta truces etiam meminere leones,
Referuntque belluæ vicem,
Respondere feri merito didicere dracones
Si meminit officii canis,
Si bos agnoscit dominum, si brutus asellus
Agnoscit altorem suum,
Cur me solus homo male gratus nosse recusat?

« Si les lions cruels se souviennent eux-mêmes des bienfaits, si les bêtes féroces ne sont pas ingrates, si les farouches serpents sont capables de reconnaître un service, si le chien se souvient d'un bon office, si le bœuf distingue son maître, si l'ânon stupide reconnaît celui qui

le nourrit, pourquoi, seul ingrat, l'homme refuse-t-il de me connaître ? »

Si cet exorde vous étonne, vénérable Père, vous qui avez oublié vos bienfaits envers moi, il ne peut m'étonner, moi qui les ai toujours présents à la mémoire, et ne les oublierai de ma vie. Comme je cherchais le moyen de vous en témoigner ma reconnaissance, j'ai pensé à vous dédier ce second volume, contenant mes sermons prononcés dans le carême, convaincu que ce genre d'hommage serait agréable à un pasteur des brebis de Jésus-Christ, et à un éminent prédicateur. Du moins si le présent considéré en lui-même est jugé défavorablement, il n'en sera pas ainsi de l'intention et de la bonne volonté de celui qui l'offre. D'ailleurs vous n'aurez pas de peine à découvrir à quel titre mon travail vous est dû. Car (pour emprunter les paroles de saint Jérôme) à qui offrirai-je le résultat de mes efforts, à qui aurai-je en vue de plaire par mes faibles écrits, sinon à vous qui m'avez rendu, pour les travaux de la plume, le temps, l'ardeur et une énergie que d'autres soins absorbaient? Si en effet les horticulteurs, pour prix de la culture et de leurs fatigues, recueillent une bonne part des produits d'un jardin, à qui dois-je offrir le fruit de mes études (si fruit il y a), si ce n'est à vous qui, par une bienveillance particulière, avez tiré ces études comme d'un tombeau? Au reste, quelle que soit la valeur de ce livre, je dois le dédier non-seulement à vous, vénérable Père, mais aussi au Très-Révérend Père André Insulanus d'heureuse mémoire, autrefois ministre général de votre saint Ordre, homme si considéré de Votre Grandeur, et qui doit être de ma part l'objet d'un culte constant. Les bienfaits répandus sur moi par vous et par lui seront donc rappelés à notre commun Seigneur par mes prières assidues, seul service que puisse rendre un inférieur, et je ne cesserai jamais de demander pour vous deux la gloire éternelle, déjà due depuis longtemps aux mérites et aux vertus de l'un et de l'autre. Que le Seigneur Jésus, qui vous a délivré des flots et de l'agitation des affaires, et vous a mis en possession d'un rivage sûr et tranquille, pour travailler à glorifier son nom et à sauver les âmes, vous conserve longtemps sain et sauf. C'est le plus ardent de mes vœux.

Lisbonne, Calendes de février 1575.

SERMONS

POUR

LE PROPRE DU TEMPS.

PREMIER SERMON

POUR

LE MERCREDI DES CENDRES,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON EXHORTE A LA PÉNITENCE.

Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et fletu, et planctu.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements. *Joel*, II, 12.

TRÈS-CHERS FRÈRES,

De tous les maux qu'on peut imaginer, le plus grand, sans contredit, est le péché mortel, par lequel nous allumons contre nous la colère de Dieu, et changeons un père plein de mansuétude en un juge sévère. De tous les péchés de ce genre, le plus difficile à combattre et à vaincre, est celui qui avec le temps a jeté de profondes racines. Aussi le Seigneur dit-il par la bouche de Jérémie : Si un Ethiopien peut changer sa peau, et un léopard les bigarrures de son pelage, vous pourrez alors faire le bien, vous qui avez appris à faire le mal. *Jérém.* 13, 23. N'entendez pas que ce soit tout à fait impossible, mais c'est difficile. Pénétrée de cette vérité, l'Eglise, qui sait combien est grande la malice du péché, et l'énergie d'une habitude mauvaise, a fixé, chaque année, certaines époques pour combattre le péché, en appliquant le remède de la pénitence. Car une pénitence vraie détruit les péchés, elle tranche le fil d'une habitude mauvaise, elle empêche le mal de s'étendre et de prendre avec le temps une

plus grande force. Or l'Eglise recommande cette vertu non-seulement par sa parole, mais encore par des effets et par tous les moyens. Et si quelqu'un entrant aujourd'hui dans nos basiliques, prête attention à ce qui frappe ses yeux et ses oreilles, au milieu des chants et de la psalmodie, des cérémonies sacrées, des ornements des autels, et des parois mêmes du temple, il ne verra rien, il n'entendra que les accents de la pénitence.

D'abord c'est Joël qui dit : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes, et dans les gémissements; déchirez, non vos vêtements, mais vos cœurs. » Puis : « Que la trompette fasse résonner ses éclats dans Sion, ordonnez un jeûne saint, publiez une assemblée solennelle, convoquez le peuple, avertissez-le qu'il se purifie, assemblez les vieillards, apportez même les enfants à la mamelle. Que l'époux, que l'épouse sortent de la couche nuptiale. » *Joel. Ibid.* Quoi de plus vif, de plus pénétrant que cette exhortation, quand tous les ordres, tous les âges, même les enfants à la mamelle, sont appelés au jeûne, aux larmes, à la pénitence et au deuil? Non contente de cela, l'Eglise chante aujourd'hui surtout les Psaumes dits de la Pénitence, afin d'enseigner ainsi à quel genre de prières et d'hommages il nous faut avoir recours en ce temps. Si vous considérez l'extérieur des temples et les cérémonies, vous n'y verrez rien qui n'annonce la pénitence et la tristesse. L'imposition de la cendre, les prêtres sous des ornements aux couleurs sombres, les images sacrées voilées, les autels couverts de tentures noires, que marquent-ils, sinon la douleur, le deuil et l'affliction? Tout cela, mes frères, proclame la pénitence, crie la pénitence, demande à tous les fidèles la pénitence. Et comme le jeûne est une grande partie de la pénitence, et qu'il appartient à la pénitence d'employer la mortification du corps pour donner satisfaction à la majesté divine blessée, et pour éviter de l'offenser dans la suite, l'observance du jeûne remplit ces deux buts : elle mortifie la chair, en modère les saillies et l'orgueil. Aussi la même Eglise qui nous appelle à la pénitence, prescrit un jeûne solennel; non-seulement elle le prescrit, mais elle indique dans l'Evangile de ce jour comment il faut jeûner. Dans l'allocution présente, je vais donc parler de ces deux

vertus, la pénitence et le jeûne, qui sont unies entre elles. Pour le faire plus sûrement, implorons humblement le secours d'en-haut, par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Quand vous jeûnez, ne faites point les tristes comme les hypocrites, etc. » *Matth.* VI, 16. Tous les philosophes sont d'accord pour proclamer que la vertu seule mérite honneur et gloire. Oui, la vertu seule est honorable, à elle seule appartiennent l'honneur et la gloire. Il est constant aussi que de toutes les passions du cœur humain, la plus ardente est l'amour de la louange et des honneurs, source de l'orgueil, lequel n'est autre que l'amour excessif que l'on a de sa propre excellence. C'est avec ce doux appât que le serpent séduisit autrefois nos premiers parents, en leur promettant les honneurs divins, la gloire divine. Sachant que nous avons hérité la passion de nos pères, il essaie de nous tromper par les mêmes artifices, de nous présenter la même amorce empoisonnée. Il n'ignore pas, le perfide ennemi du genre humain, qu'aucun animal ne convoite une nourriture agréable avec autant d'avidité que le cœur de l'homme convoite la louange et la gloire. Mais l'animal, sa faim assouvie, repousse la nourriture; l'homme au contraire n'est jamais rassasié d'honneurs, de louange; plus il est comblé d'honneurs, plus il s'agite pour les accumuler sur sa tête. Et comme tout honneur est dû à la vertu, c'est surtout lorsque l'homme entreprend une œuvre de vertu que le démon lui tend ses piéges, parce qu'alors il lui persuade que l'honneur et la gloire lui sont justement dus.

Le divin maître qui connaissait le cœur de l'homme, et la grandeur de ce péril, nous prémunit avec grand soin, dans l'Evangile de ce jour, contre cet écueil de toutes les vertus. « Quand vous jeûnez, dit-il, ne faites point les tristes, comme les hypocrites, qui se défigurent le visage, afin qu'on remarque qu'ils jeûnent. » Il est étonnant avec quel art, par combien de moyens divers, le serpent essaie d'entraîner les hommes dans le même précipice d'orgueil. Il est des femmes qui, par toutes sortes d'artifices, on pourrait dire de tortures, s'ingénient à s'embellir, pour capter par de belles formes l'admiration populaire, c'est-

à-dire une vaine réputation de beauté. D'autres, au contraire, s'appliquent à capter cette même admiration par d'autres moyens; au lieu d'orner leur visage, ils le défigurent, l'amaigrissent, l'enlaidissent, le meurtrissent. Celles-là vont à la chasse de la gloriole au moyen de la beauté; ceux-ci, au moyen de la laideur; les premières, par l'élégance des formes; les autres, par la difformité: ainsi, par des voies diverses, l'orgueil vogue pour arriver au même port de la vanité. C'est ce qu'exprime éloquemment Jean Climaque (1) en ces termes : « Le soleil luit assez pour tous, et la vaine gloire se complaît dans toutes ses poursuites. C'est-à-dire, si je jeûne, je me glorifie vainement; si, pour n'être pas loué, je romps le jeûne, comme prudent je me glorifie encore; si je me vêts magnifiquement, je suis vaincu par ce fléau; si je me couvre de haillons, je me glorifie de nouveau; si je parle, si je me tais, toujours je suis vaincu. De quelque manière que tu jettes ce chardon, toujours sa pointe se dresse et pique. »

Voulant nous préserver aujourd'hui d'un si grand péril, le divin maître ajoute aussitôt : « Vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête, et lavez votre visage. » Par ces mots, afin de montrer qu'il faut bannir l'hypocrisie, il fait allusion à un usage des Juifs qui manifestaient ainsi leur allégresse. Mais je crains que cette allégation ne sourie fort aux hommes perdus, qui s'imaginent que leurs mœurs efféminées les éloignent beaucoup du vice de l'hypocrisie. Que te servira-t-il d'être pur du vice d'hypocrisie, si tu es flétri par les autres vices, dont un seul suffit pour ta condamnation? Soit; tu ne seras pas condamné comme hypocrite; mais tu seras condamné comme impudique, comme avare, comme orgueilleux, comme menteur, comme parjure, comme médisant, comme contempteur de toutes les lois divines. Grande consolation pour toi dans l'enfer, de n'y être point précipité par le vice d'hypocrisie, si tu subis le châtiment éternel pour d'autres crimes! Or, quoi de plus absurde, que de faire le bouffon, pour se soustraire à l'hypocrisie; surtout quand celui qui nous défend d'ap-

(1) Docteur de l'Eglise, né en Palestine vers 525, mort en 605. Il se consacra à la vie solitaire et passa cinquante-neuf ans dans les déserts du mont Sinaï. Il a laissé des œuvres spirituelles en grec. Son principal ouvrage est l'*Echelle du ciel, Climax*, d'où lui vint le surnom de Climaque.

peler les hommes à témoin de notre justice, nous fait aussi cette recommandation : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux ? » *Matth.* v, 16. Car autre chose est de bien faire en vue de la gloire humaine, et autre chose de bien faire pour glorifier l'auteur de tout bien. Saint Grégoire nous trace à ce sujet notre ligne de conduite : « Agissons en public de telle sorte que notre intention reste secrète ; donnons bon exemple à ceux qui nous approchent, et cependant désirons toujours le secret pour l'intention, par laquelle nous voulons plaire à Dieu seul. « Car, s'ils sont bien coupables ceux qui vivent de telle sorte qu'ils attirent des blasphèmes sur le nom et sur la doctrine du Seigneur, on doit estimer et louer ceux dont la vie est une glorification du même nom et de la même doctrine. De là ces animaux mystiques que vit Ezéchiel, et qui paraissaient comme des charbons de feu brûlants, et comme des lampes ardentes. *Ezech.* i, 13. Car les justes sont et des charbons, parce qu'ils brillent pour eux-mêmes, et des lampes, parce qu'ils brillent pour les autres par l'éclat de leurs vertus ; charbons allumés par la pureté intérieure de leur cœur, lampes ardentes par l'extérieur de leur sainteté. C'est aussi ce qu'indiquent les deux tables de la loi, tracées des deux côtés par le doigt de Dieu : ce qui signifiait que cette loi devait être observée non-seulement par la droiture et la pureté intérieure du cœur, mais encore par la pratique extérieure des bonnes œuvres, en sorte qu'il n'y ait rien dans l'homme qui n'exhale le parfum de la sainteté de la loi divine. Que personne ne s'autorise donc de ces paroles du Seigneur pour vivre avec licence, et pour faire le bouffon ; au contraire, composez votre vie et vos mœurs de telle sorte que, vous gardant de l'hypocrisie, vous donniez aux autres fidèles l'exemple de la modestie chrétienne. Car, ce n'est pas une gravité triste, sombre et menaçante, mais une gravité modeste et douce que nous demande le Seigneur, comme le prouve sa recommandation de nous parfumer la tête et de nous laver le visage ; afin que jeûnant ainsi, non pour les hommes, mais pour Dieu, nous retirions du jeûne le fruit le plus abondant.

Mais, mes frères, ces paroles s'adressent à ceux qui sont bien

résolus d'observer scrupuleusement ce jeûne quadragésimal. Que dire des autres qui, quand ils pourraient faire la même chose, rompent chaque jour le jeûne sans aucune nécessité, et qui craindraient d'imposer à leur corps la moindre contrainte? Comment qualifier leur conduite? Quoi de plus indigne que de courir à la mort, pourquoi? Pour un vil aliment. Qui s'étonnerait désormais qu'Esaü ait vendu au prix de quelques lentilles son droit de premier né, quand il voit un chrétien, imbu de la doctrine divine, repousser au même prix l'héritage céleste? Que ne commettra pas sous la pression de plus puissants stimulants, celui qui pour si peu de chose ne craint pas d'encourir le déplaisir de Dieu? Combien n'en verra-t-on pas qui, en ce saint temps où on doit dépouiller le vieil homme, foulant aux pieds la loi sacrée du jeûne, ajouteront crimes à crimes? Ce sont là des symptômes qui font voir le triste état de ce siècle. Quel espoir vous resterait-il pour le salut d'un patient, dont le mal ne peut être soulagé par aucun remède? Et si la maladie était arrivée au point de s'aggraver par les remèdes, au lieu d'en recevoir des soulagements? Alors il ne semble rester aucune espérance. Qui ne voit que c'est là le danger qui menace beaucoup de fidèles, dont les remèdes aggravent le triste état? Car le jeûne a surtout pour objet de réprimer la pétulance de la chair, et la propension au mal. Nous, malheureux que nous sommes, loin de profiter du remède, nous y puisons des armes pour nous infliger de nouvelles blessures, puisqu'en violant les prescriptions de l'Eglise, nous ajoutons à nos anciennes transgressions. Les jours de fêtes ont été institués pour que, libres alors des affaires et des soucis de la terre, nous fussions à Dieu seul, et que nous expiassions dans les larmes de la pénitence les fautes commises dans les autres jours. Nous, nous renversons si bien ce dessein de l'Eglise, qu'il n'est pas de jours où nous donnions plus libre carrière à notre licence; ce sont des jours que nous consacrons aux jeux, aux spectacles, au luxe, à tous les excès, pour que je n'en dise pas davantage. La sainte confession des péchés, l'approche de la sainte table ordonnée par l'Eglise, plaise à Dieu que, pour beaucoup de fidèles, elles ne soient pas, par leur faute, l'occasion d'une plus grande chute. En effet, quelques-uns obligés, d'un côté, de s'approcher

de ces sacrements, pour ne pas encourir les censures ecclésiastiques et se faire mésestimer du public, ne voulant pas, de l'autre côté, renoncer à leurs anciennes transgressions, haines invétérées, gains illicites, impudicités, ne craignent pas d'approcher de ces redoutables mystères sans une vraie contrition. Ainsi, le plus grand, le seul remède de notre salut se change, par notre faute, en un poison. Qu'espérer du salut de ceux qui, dans des remèdes si salutaires, trouvent le moyen de se perdre? Combien plus fidèlement était observé autrefois ce jeûne quadragésimal, quand les évêques, les prêtres qui l'avaient enfreint, étaient dégradés, quand les autres fidèles étaient excommuniés, ce qui était alors le dernier des châtiments!

Comment qualifier l'audace de ceux qui, alors que tous les fidèles mortifient leur chair par l'abstinence, ne rougissent pas, sous prétexte de faiblesse, de se nourrir de chair? Coupable en tout temps, c'est abominable dans notre malheureux siècle, où les hérétiques, en mépris de l'Eglise, se gorgent de viandes à pareille époque. L'abstinence des viandes a toujours été une œuvre d'obéissance et de tempérance, mais aujourd'hui, c'est un devoir de foi et de religion; c'est par là que les fidèles manifestent réellement la foi catholique et s'opposent aux hérétiques. Bien plus, l'Eglise avait grand soin autrefois qu'il n'y eût rien de commun entre les fidèles et les hérétiques. Aussi le pape Melchiade proscrivit-il le jeûne les dimanches et les jeudis, parce que les gentils et les hérétiques jeûnaient en ces jours-là. De même le souverain pontife Léon défendit de jeûner les dimanches et le jour de Noël, parce que les hérétiques Priscilliens avaient adopté ces jours pour proclamer par un jeûne sacrilége que Jésus-Christ ne s'était pas réellement revêtu de chair. Or, puisque les hérétiques, qui de nos jours se sont détachés de l'Eglise Romaine, détestent l'abstinence et le jeûne, rien n'est plus digne d'un chrétien, que de montrer, par l'observation de ces saintes lois, l'intégrité de sa foi, son aversion pour les hérétiques, son dévouement à l'Eglise, et de laisser à Dieu, centre de ses affections, le soin de sa santé, tant qu'il n'y a pas nécessité de modifier ce jeûne.

Frères, je résume cette exhortation. En ce saint temps de péni-

tence, donnons libre cours aux larmes, au jeûne, à la prière. Nous qui jusqu'ici avons combattu pour la chair, pour le siècle, pour les passions, commençons désormais à combattre sous la bannière de notre chef, de Jésus-Christ. Nous recevrons un prix, que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu, que le cœur de l'homme n'a pas soupçonné. Même dans cet exil nous en aurons en quelque sorte un avant-goût, si nous commençons à amasser un trésor de bonnes œuvres pour le lieu où est placée notre récompense. C'est ce que semble indiquer le Seigneur dans l'Evangile de ce jour, quand il dit : « Où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » *Matth.*, VI, 21. Si nous amassons dans le ciel le trésor de nos œuvres, nous y serons aussi par la pensée, par le cœur, par l'amour. Tel est, pour ne pas parler du reste, le fruit d'un jeûne simple et pur. Assez sur l'Evangile du jour; revenons au texte tiré de Joël.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

Puisque, comme je l'ai dit en commençant, les dangers où nous sommes, la voix de l'Eglise et les cérémonies sacrées nous invitent en ce temps à la pénitence, de laquelle cependant nous éloignent la prudence de la chair et de vieilles habitudes, il sera bon dans ce discours d'opposer à la prudence de la chair la prudence de l'esprit ; aux ruses et aux tromperies de celle-là les solides et vraies raisons de la foi qui nous convient à la pénitence.

La première de ces raisons est la grandeur de la miséricorde divine, par la pensée de laquelle le prophète Joël nous invite à la pénitence. Après nous avoir excités à cette vertu par les paroles citées plus haut : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, etc., » il nous stimule de nouveau en disant : « Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon, compatissant, patient, riche en miséricorde, et qu'il se repent quand il a menacé son peuple ; » en d'autres termes, dans sa bonté et sa miséricorde, il se repent de vous infliger des maux, c'est-à-dire, les châtiments dus à vos crimes. Voyez comme il s'appesantit sur la miséricorde du Seigneur. Oui, grande est sa miséricorde ; par elle rien ne pourra manquer à l'homme pour son salut, pourvu qu'il veuille rentrer en lui-même. « En Dieu, dit saint Fulgence, est une mi-

séricorde toute puissante, et une toute puissance miséricordieuse. » L'omnipotence et la miséricorde sont tellement unies en lui, que tout ce que veut sa miséricorde inépuisable est facile à son omnipotence. Oui, elle est grande cette miséricorde ; Dieu est en droit de châtier les coupables, et cependant lui qui a été blessé offre paix et amitié à l'offenseur ; bien plus, il la demande avec prière ; non-seulement il la demande, mais il menace, si l'on repousse la paix qu'il offre spontanément.

Aussi Tertullien, exposant ces paroles du Seigneur dans l'Apocalypse, II, 5 : « Fais pénitence, autrement je viendrai à toi, et je déplacerai ton chandelier, » s'exprime ainsi : « Miséricorde inouïe ! Le Seigneur qui pouvait à bon droit refuser sa miséricorde et son pardon, non-seulement ne refuse pas, mais il veut, il prie, il menace, si tu ne reviens à lui ; tant il désire notre salut ! » et plus loin : « Personne n'est si vraiment père, personne n'a tant de tendresse. » Telle est sa miséricorde, que la seule cause pour laquelle le fuyait Jonas, c'est qu'il comprenait que le châtiment qu'il allait annoncer aux Ninivites serait révoqué par la miséricorde de Dieu, et que, lui, il serait traité de trompeur, de pseudoprophète. « Ecoutez-moi, Seigneur, dit-il ; n'est-ce pas là ce que je disais lorsque j'étais encore en mon pays ? C'est pour cela que j'ai fui d'abord pour aller à Tharsis. Car je sais que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, miséricordieux et porté à pardonner. » *Jonas*, IV, 2. Telle est sa miséricorde, que la seule chose que les Pharisiens trouvassent à reprendre en lui, c'est que sa tendresse pour les malades était si grande qu'il ne suspendait pas ses bienfaits même les jours de sabbat ; c'est qu'il fréquentait des pécheurs, et mangeait avec eux. Telle est sa miséricorde, que l'enfant prodigue, pénétré de sa bonté, demandait à revenir à son Père, à être admis au moins au nombre des mercenaires ; cette demande bien méditée et depuis longtemps préparée, il n'eut pas le temps de la formuler pleinement, parce qu'il vit sur-le-champ que son Père le traitait, non comme un vil mercenaire, mais comme un fils chéri. Enfin telle est sa miséricorde, il désire si vivement notre salut, qu'il n'est pas de crime qui l'offense plus que le désespoir ; car c'est celui qui met le plus d'obstacles à notre salut. De là il est clair qu'il

s'afflige plus de nous voir nous perdre, que de nous voir l'offenser, puisque ceux qui désespèrent de sa miséricorde courent plus de dangers que ceux qui blessent sa majesté. Dans son livre *Sur la pénitence*, saint Ambroise s'étonne de la démence des Novatiens, qui rétrécissaient tellement la miséricorde de Dieu, qu'ils repoussaient une seconde pénitence. « Ils ignoraient complètement, dit-il, la nature de la bonté divine. S'ils avaient eu à opter pour l'une ou l'autre alternative, ils eussent moins péché en proclamant que Dieu pardonne tout, qu'en prétendant qu'il ne pardonne rien après une première pénitence. »

Voilà la première raison qui devrait surtout nous porter à la pénitence. Car quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres et de très-puissantes, celle-là tient le premier rang pour les bons esprits. Mais ô perversité et malice humaine! ô ruses du vieux serpent, qui intervertit la nature des choses, qui combat contre l'innocence et la pénitence, et pour les détruire se sert des mêmes armes que nous employons pour les recommander! Cette miséricorde de Dieu, que nous proclamons pour nous faire renoncer au péché, il la met en avant, pour que nous dormions dans le péché avec plus de sécurité. Demandez aux pécheurs, pourquoi ils persévèrent si longtemps et avec tant d'obstination dans le mal: ils répondront qu'ils comptent sur la bonté, la miséricorde divine, et ils conviendront qu'elle les encourage à pécher. Quoi de plus déplacé que cette excuse? Quoi de plus indigne, de plus abominable? « Une fontaine, dit l'apôtre Saint Jacques, jette-t-elle par une même ouverture de l'eau douce et de l'eau amère? » *Numquid fons de eodem foramine emanat dulcem et amaram aquam?* Jac. III, 11. La mort peut-elle venir de la source d'où découle la vie? Est-ce que la même cause qui nous porte surtout à la vertu, nous éloignerait de la vertu? Et comment la bonté, la miséricorde divine, qui nous détourne du péché, nous affermirait-elle dans la perpétration du péché?

2e Raison. — Vous que touche peu la grandeur de la miséricorde divine, considérez au moins la brièveté de la vie, son inanité, sa fragilité, dont l'Eglise nous offre aujourd'hui l'image par l'administration des cendres et la commémoration de la mort. En

effet la considération de la brièveté de la vie, de l'incertitude de la mort, nous porte à la pénitence ; comme les vierges folles, nous craignons d'être pris au dépourvu. En réfléchissant sérieusement sur la fragilité, l'inanité de la vie, nous nous refroidissons pour le monde, ce grand obstacle à la vraie pénitence. Ce n'est pas seulement à la cendre, qu'envole un léger souffle et qui se disperse aux vents, que les saintes lettres comparent l'inanité de la vie ; elles ont bien d'autres comparaisons. Tantôt elles la comparent à une image qui n'a qu'une apparence extérieure ; tantôt à une ombre qui, paraissant être quelque chose, n'a cependant rien de solide, ni de réel ; tantôt à une fumée qui se disperse au vent et s'évanouit ; parfois à une eau qui coule toujours sans jamais revenir ; tantôt à des toiles d'araignée que rompt la moindre brise ; quelquefois à un brouillard que la chaleur du soleil absorbe bientôt ; quelquefois aux fleurs d'un champ qui, vertes le matin, meurent le soir ; à l'écume de la mer que balaie la tempête ; au foin, que flétrit bientôt le plus léger hâle, *Isa.* XL, 6. A quoi compare la brièveté, l'inanité de notre vie le saint homme Job, qui connaissait si bien les misères humaines? Tantôt à une toile, que coupe le tisserand ; tantôt à un coursier rapide, qui dévore l'espace ; tantôt à un aigle qui, sous l'aiguillon de la faim, fond sur sa proie ; tantôt à des vaisseaux chargés de fruits et qui naviguent sous toutes voiles, pour empêcher les fruits de se gâter ; tantôt à la feuille de l'arbre que détache et entraîne le vent ; bien plus, il la proclame plus fragile que toutes ces choses.

Un illustre philosophe admire, et avec raison, Homère, comparant la succession des feuilles aux générations humaines. D'abord, rien de plus instable que les feuilles des arbres ; elles cèdent à la moindre brise, sont agitées, portées çà et là par le moindre souffle. N'est-ce pas une image de la vie des hommes qui, pour les moindres soucis de la terre, se tourmentent, s'agitent, sont jetés hors du calme de l'âme. Aussi le Prophète-Roi s'écrie : « Certes tout homme, même le mieux établi, est un abîme de vanité. Oui, l'homme passe comme l'ombre, et c'est en vain qu'il s'inquiète. » *Ps.* XXXVIII, 7. Un interprète explique ainsi ce passage : « Oui, l'homme est une chose bien légère, bien futile, plus vaine que la

stérilité même. C'est une image vaine, une ombre, n'ayant rien de solide ni de réel, et qui s'agite dans un cercle étroit. Ajoutez à cela, qu'il ne sait pas passer dans le calme ce court espace de temps qui lui est donné, et qu'il est secoué par de brûlantes passions. Toujours il est en proie, ou à de vaines terreurs, ou à des désirs effrénés ; aujourd'hui dans le délire de la joie, demain dans l'abattement de la tristesse, dans le découragement. Que dire du ver, du démon de l'avarice, laquelle est entraînée vers l'argent, et se consume nuit et jour à amasser des richesses ? « Cette agitation du cœur humain n'est-elle pas bien représentée par l'instabilité des feuilles et leur mouvement incessant? Ensuite, ce que nous voyons sans interruption dans les feuilles des arbres, se manifeste chaque jour dans la vie des hommes. Des feuilles, les unes tombent çà et là ; d'autres leur succèdent chaque année et presque à tout moment. De même, des hommes, les uns meurent, et d'autres viennent prendre la place des morts ; quoique la race se perpétue, les individus tombent chaque jour, comme les feuilles des arbres. Toutefois dans cette instabilité des feuilles la variété est grande ; les unes tombent plus tôt, les autres plus tard. Il en est de même de notre vie ; quoique rien n'y soit de longue durée, ni stable, cependant l'arbitre de notre vie et de notre mort la prolonge ou l'accourcit à son gré. Il enlève les uns avant leur naissance, les autres dès qu'ils ont vu le jour ; ceux-ci à la fleur de l'âge, ceux-là dans la décrépitude, selon les mérites ou les démérites de chacun, selon ses desseins cachés et inscrutables.

C'est ce que signifie cette faulx de l'*Apocalypse* que saint Jean vit dans les mains du Seigneur : « Comme je regardais, parut une nuée blanche, et sur cette nuée une personne assise, qui ressemblait au Fils de l'homme, et qui avait sur la tête une couronne d'or, et à la main une faulx tranchante. Alors un autre ange sortit du temple, criant d'une voix forte à celui qui était assis sur la nuée : Servez-vous de votre faulx et moissonnez ; car le temps de moissonner est venu ; » *Apoc.* XIV, 14 ; c'est-à-dire, le temps est venu, où doivent être moissonnés et retranchés de la vie ceux-ci ou ceux-là selon les desseins secrets de la Sagesse divine. Les peintres donnent une faulx à la mort, qu'ils représentent avec cette arme ; mais ce n'est pas elle

qui tient la faulx, c'est le souverain Maître du monde, qui tient les clefs de la vie et de la mort, et qui a fixé les bornes de la vie de chacun. « Courts sont les jours de l'homme, dit Job, le nombre de ses mois est entre vos mains, vous avez fixé les bornes de sa vie, et il ne peut les franchir. » *Breves dies hominis sunt, numerus mensium ejus apud te est : constituisti terminos ejus, qui præteriri non poterunt.* Job. XIV, 5. Ainsi, selon le jugement secret de la divine Sagesse, tour à tour sont moissonnés les uns, dans le péché; les autres, dans la grâce; ceux-ci, par une mort soudaine; ceux-là, par une mort prévue; les uns, avec les sacrements; les autres, sans les sacrements, ce qui est le plus grand des dangers.

Puis donc que notre vie est si instable, sa fin si incertaine, que tout notre salut dépend principalement de ce point, à savoir, que nous soyons prêts à la dernière heure; quoi de plus prudent, de plus salutaire, de plus opportun, que de nous trouver, à cette heure, munis de flambeaux allumés, et de la ceinture du voyageur? Eusèbe d'Emèse nous y invite en ces termes : « Que la mort nous trouve prêts, elle qui souvent surprend ceux qui n'y pensent pas. Qu'une condition précaire nous inspire une sollicitude sérieuse. Le jour du danger est incertain, redoutons-le tous les jours. » Le Seigneur, dans l'Evangile, nous le recommande par bien des raisons et bien des exemples; il y a surtout un précepte qu'il s'applique à graver dans nos cœurs : « Veillez; parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. » *Luc.* XII, 40. Or veiller n'est rien autre que de faire pénitence à propos; c'est, mes frères, ce que nous vous demandons surtout en ce temps.

II.

3e Raison. — Mais plus que tout cela, il est un précepte du Seigneur qui doit surtout nous porter à cette vertu : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » *Luc.* XIII, 3. Car personne de nous ne veut périr, personne ne veut perdre l'espérance de la vie céleste; or personne n'y peut parvenir sans la pénitence. C'est si vrai que quand tous les saints du ciel, quand la sainte Vierge elle-même la plus sainte de tous les saints demanderaient le salut

pour un impénitent, ils ne l'obtiendraient pas. Ce qui est plus étonnant, « Dieu lui-même, dit saint Thomas, ne peut béatifier un impénitent, aussi longtemps qu'il reste en cet état. » Car ce sont des incompatibilités que de jouir de la béatitude, et d'embrasser, de ne pas détester le péché. Voilà une sentence immuable : Ou se repentir, ou brûler. Si les réprouvés n'ont à attendre que le supplice du feu, ne vaudrait-il pas mieux subir tous les tourments de cette vie, que ce seul châtiment? Quoi de plus douloureux, de plus intolérable, que d'être soumis à un feu perpétuel? Parmi les actions glorieuses des Romains, on cite celle de Mutius Scævola qui, étendant le bras au-dessus d'un brasier ardent, l'y maintint sans manifester la moindre émotion. Porsena, roi des Etrusques, qui assiégeait Rome, en fut si frappé d'admiration, qu'il leva le siége. Si avoir tenu seulement le bras au-dessus d'un feu est un si grand exploit, que sera-ce, mes frères, je vous le demande, de voir tous les membres du corps, avec l'âme elle-même, se tordre, non pour un moment, comme fit Mutius, mais à toujours, dans cette mer inextinguible de flammes? Qui pourrait peindre dignement un tel tableau? Quelle intelligence pourrait se faire une idée de telles tortures? Ceux qui passent des nuits sans sommeil, parce qu'ils ne peuvent supporter la chaleur du duvet sur lequel ils sont étendus, comment reposeront-ils dans ce lit de flammes? Que ressentiront-ils? que diront-ils? Quels gémissements poussés en vain! Ecoutons Eusèbe d'Emèse, *Hom.* 1 : « Comment une parole impuissante pourra-t-elle exprimer ce supplice, quand une chair inexpiable, une moelle infectée par le péché commenceront à se pénétrer des feux de la géhenne, que toute la substance de l'homme ressemblera à un métal en fusion, que le corps et l'âme seront en partie consumés, en partie alimentés par les flammes dévorantes, en sorte qu'au milieu des tourbillons de feu la nature condamnée leur sert d'aliment et y trouve une pâture pour se renouveler; que notre corps, mort dans ses crimes et revivant pour être torturé, ne trouve pas son anéantissement aux confins de la destruction (1)?.. Malheur à ceux qui pensent qu'il faut en rire, sauf à pleurer plus tard. Malheur

(1) Voir la note A à la fin du volume.

à ceux qui sentiront ces tourments, avant d'y croire. Mais, frères chéris, ces supplices, qui là ne finiront pas, peuvent être ici rachetés par la pénitence, par l'aumône, par les larmes, par l'humilité, par la chasteté, par la pratique de la justice et de la compassion. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi courir à la mort par tant de désordres, quand tant de voies nous sont ouvertes pour le salut? »

III.

De toutes ces voies, la pénitence est la voie par excellence; sans elle, comme nous l'avons dit, il n'y a pas moyen d'arriver au salut; aussi notre ennemi met-il tout en œuvre pour nous en détourner. Entr'autres choses il suggère que, bien que la pénitence soit nécessaire, il n'est pas besoin de s'y soumettre immédiatement; qu'on peut la différer, fût-ce même jusqu'à l'heure de la mort. Quelle démence! quelle déraison! quel danger! Parler ainsi, c'est ne pas connaître la nature de la vraie pénitence, et la source empoisonnée du péché. Mais l'Ecclésiastique nous avertit de fuir le péché, non lentement et pas à pas, mais de le fuir comme on fuit un serpent. *Eccli.* XXI, 2. Le prophète Elisée, ayant envoyé son serviteur pour rappeler à la vie le fils de son hôtesse, voulut qu'il partît avec tant de précipitation, qu'il ne lui permit pas même de saluer les passants, ni de leur répondre. « Ceignez-vous les reins, lui dit-il, prenez mon bâton, et allez. Si vous rencontrez quelqu'un, ne le saluez pas; si on vous salue, ne répondez pas. » IV *Reg.* IV, 29. Que signifie une telle précipitation, une hâte recommandée de tant de manières? N'y a-t-il pas là quelque mystère? Oui, sans doute. Voici comme je pense qu'elle doit être interprétée. Le prophète veut montrer avec quelle ardeur, avec quelle promptitude, avec quel zèle il faut aller au secours d'une âme morte dans le péché, de peur que le mal ne s'étende et ne jette dans l'âme de profondes racines, de peur que la maladie ne devienne inguérissable en se prolongeant, et qu'un seul péché n'en engendre beaucoup d'autres. Pour rendre la vie à un mort, il ne fallait pas tant de célérité; la mort n'engendre pas la mort, et il n'est pas plus facile de ressusciter un mort récent qu'un vieux mort. Si donc cette affaire exige une si grande hâte,

pourquoi la remets-tu au lendemain, ou même à la dernière heure ?

Quoique toute la vie doive être consacrée à la pénitence, le temps présent y est éminemment approprié. Un navire qui fait eau doit être radoubé dans le port, et non en pleine mer. C'est pendant la paix, et non pendant la guerre, qu'on répare un mur lézardé. Les armes se préparent avant, et non pendant le combat. Aussi Alexandre le grand chassa-t-il de son armée un soldat qui mettait en état son armure, alors qu'on marchait au combat. La pénitence ne doit donc pas être réservée pour la dernière heure, alors qu'approche le moment du jugement et du péril; il faut la faire à propos, quand nous nous portons bien. « Confesse tes péchés pendant que tu jouis de la vie et de la santé, loue le Seigneur et glorifie-toi dans ses miséricordes. La confession d'un mort est comme non avenue. » *Eccli.* XVII, 27.

Mais la pénitence en ce temps est douteuse et suspecte. Cher ami, réponds-moi : si quelqu'un, après avoir été ton ennemi acharné pendant 50 ou 60 ans, te voyant monter inopinément sur un trône, venait se jeter à tes pieds, aurais-tu confiance à son amitié? A cet homme ressemblent ceux qui, après avoir passé leur vie à mépriser Dieu, à fouler aux pieds les lois divines, à servir le démon, une fois leur dernière heure arrivée, quand ils voient le Juge suprême au-dessus de leur tête, reviennent à lui en suppliant, par crainte du châtiment plutôt que par amour pour leur juge. A ce sujet, saint Grégoire dit : « Quand le pécheur voit le châtiment suspendu sur sa tête, et qu'il n'aime pas Dieu qu'il a perdu, sa crainte vient, non de l'humilité, mais de l'orgueil (1). » Mais le Seigneur leur répond souvent ce qu'il répondit aux enfants d'Israël qui criaient vers lui : « Vous m'avez abandonné, vous avez adoré des dieux étrangers; c'est pourquoi je ne vous délivrerai plus. Allez invoquer les dieux que vous avez choisis; qu'ils vous délivrent de l'affliction qui vous accable. » *Judic.* X, 13. Or les dieux des pécheurs, dieux qu'ils ont toujours servis, ce sont ou leurs enfants et leurs femmes, ou leurs richesses et leurs honneurs, ou les plaisirs du corps et les autres biens terrestres.

(1) Voir la note B à la fin du volume.

On les renvoie donc à ces faux dieux, pour lesquels ils ont méprisé le vrai Dieu, afin que ces dieux les secourent à ce triste moment où il s'agit de toute l'éternité.

Vous m'objecterez peut-être que tous les hommes, quels que soient leurs désordres, ont reçu de Dieu le libre arbitre et un secours suffisant pour pouvoir à toute heure se convertir à lui. J'en conviens; mais je vous rappelle que ce secours n'est pas le même pour les pécheurs de fraîche date et pour les pécheurs endurcis. Comme une même flamme consume un bois sec beaucoup plus facilement qu'un bois vert et humide, de même ce secours agit autrement sur les chutes récentes, comme la dénégation de Pierre, ou l'adultère de David, autrement sur les pécheurs qui ont vieilli dans le vice. Ce n'est pas sans raison qu'il a été dit : « La maladie longue fatigue le médecin; il coupe à la racine un mal qui dure peu. » *Languor prolixior gravat medicum. Brevem languorem præcidit medicus.* Eccli. x, 11, 12. Pour triompher de cette difficulté, Dieu donne aux élus un secours surabondant; mais il n'est pas tenu de le donner, et il est fort incertain qu'il veuille te le donner. Ainsi donc ceux qui attendent au dernier moment s'exposent au danger de la damnation éternelle.

Toutes ces considérations, mes frères, ont pour objet de nous faire découvrir les piéges du vieil ennemi, et de nous faire embrasser la pénitence. Quel temps plus opportun ? Le jeûne prescrit, les suffrages de l'Eglise, les exemples des gens de bien, les sacrements que nous allons recevoir, la sainte parole, les voix de l'Eglise, enfin cet aspect triste et morne des temples, tout nous convie au deuil, à la tristesse, à la pénitence. Le Seigneur lui-même par ces paroles prophétiques que j'ai prononcées en commençant nous y invite : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et les gémissements. » Quand tout nous appelle à une nouvelle vie, si nous ne sommes pas réveillés par tant de cris, quel espoir pourra nous rester, alors que tout nous manquera? Ecoutons donc, mes frères, la voix du prophète : « Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche. Que l'impie quitte sa voie, et l'injuste ses pensées, qu'il retourne au Seigneur et il

lui fera miséricorde; qu'il retourne à notre Dieu, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner. » *Isai.* LV, 6. Porté aujourd'hui à pardonner, Dieu bientôt sera porté à punir; parce que, si sa miséricorde est grande, grande aussi est sa justice. Faisons donc nos efforts, mes frères, pour que, rachetant aujourd'hui nos péchés par les larmes, le jeûne, les veilles, de ferventes prières, et faisant de dignes fruits de pénitence, nous obtenions la vie éternelle, récompense promise aux vrais pénitents.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME MERCREDI DES CENDRES,

OU, APRÈS UNE COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE DE L'INANITÉ ET DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE, AFIN DE PORTER LES FIDÈLES A LA VRAIE PÉNITENCE, ET AU MÉPRIS DU MONDE, COMMENCEMENT DE LA VRAIE PÉNITENCE.

Memento homo quia cinis es, et in cinerem reverteris (1).

Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. *Genes.* III.

Chers frères, les paroles que vous venez d'entendre nous mettent sous les yeux l'inanité et la brièveté de la vie. Comme l'Eglise consacre à la pénitence ce saint temps quadragésimal, rien ne saurait mieux nous y porter qu'une sérieuse considération de l'inanité et de la brièveté de notre vie. Aujourd'hui elle nous recommande la pénitence et par les paroles de l'Ecriture et par la cendre jetée sur nos têtes. Pour me conformer aux intentions de l'Eglise, c'est sur ce sujet que je vais parler en ce jour, après avoir donné une courte explication de l'Evangile. Afin de le faire avec moins d'insuccès, invoquons humblement, suivant l'usage, la très-heureuse Vierge. *Ave, Maria.*

(1) Tel est littéralement le texte que prend l'auteur, en renvoyant au troisième chapitre de la Genèse. La citation est inexacte. Dans la Genèse, chap. III, vers. 19, il y a seulement : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Puisque nous inaugurons aujourd'hui le saint temps du jeûne, l'Evangile vient bien à propos nous enseigner quelle est la forme salutaire du jeûne. Car, pour la vraie pénitence ce n'est pas assez de jeûner; il faut pratiquer saintement ce qui est saint. Aussi Joël, dont vous avez entendu les paroles, nous appelle non-seulement au jeûne, mais encore à la sanctification du jeûne. Car celui qui aime la pureté, qui lit dans nos pensées et dans nos cœurs, considère, non la main, mais l'esprit; non l'œuvre, mais l'intention. Aussi saint Chrysologue dit-il : « Dieu considère, non pas quand, ni où, mais comment tu agis; parce qu'il juge des actes, non par les mains, mais par les cœurs. » Et le Seigneur, dans l'Evangile de ce jour, nous exhorte moins au jeûne, qu'il ne nous indique la manière de jeûner. « Quand vous jeûnez, dit-il, ne faites pas les tristes, comme les hypocrites. » Saint Basile, citant ce passage, ajoute : « Personne n'est triste quand on le couronne; ne sois donc pas triste quand tu jeûnes; au contraire, sois radieux, puisque ton âme est saine. » Car de même que les vers qui adhèrent aux intestins des enfants ne sont détruits que par une médecine énergique, ainsi, d'ordinaire, les péchés qui s'attachent au fond de l'âme ne sont extirpés que par un jeûne rigoureux. Mais les hypocrites, qui veulent, non se guérir de leurs péchés, mais capter la faveur populaire, non-seulement simulent la tristesse, mais se défigurent le visage, afin qu'on voie qu'ils jeûnent.

Ce serait ici le lieu de dire quelque chose de la maladie de l'hypocrisie, que flétrit l'Evangile de ce jour, et que flétrit en toute occasion la doctrine évangélique. Cependant je n'en dirai rien aujourd'hui, d'abord parce que le monde en est venu à ce point d'aveuglement et de malice, que tous ceux qui vivent pieusement en Jésus-Christ, sont qualifiés d'hypocrites par des hommes perdus, qui s'imaginent que c'est à ceux-là que s'attaquent les prédicateurs, quand ils poursuivent la vraie hypocrisie; ensuite parce que je crois que ce vice était plus florissant dans les siècles antérieurs, que de nos jours. En effet, quand nous voyons aujourd'hui si peu de déférence accordée à la vraie vertu et à la sainteté; quand c'est par la fraude, par la brigue, par l'avarice, par la bassesse et les présents qu'on obtient ce qui est dû à la seule vertu,

à quoi bon prendre le masque de la vertu, pour acquérir des honneurs et des dignités, qu'on ne donne pas même à la vertu réelle? De quel prix serait un or de mauvais aloi, quand on méprise l'or pur? De là on peut conjecturer quelle place occupait la vraie vertu, alors qu'il y en avait tant qui simulaient la vertu, pour être honorés; ce qu'ils n'eussent pas fait assurément, si la vertu n'eût pas été en honneur. Il est donc clair que, quand la vraie vertu est estimée, c'est alors surtout que fleurit l'hypocrisie, c'est-à-dire, la vertu fausse et simulée; trompés par cette image mensongère, les hommes accordent au masque de la sainteté ce qu'ils savent dû à la sainteté vraie. Et comme une forêt épaisse et touffue annonce la fertilité de la terre, de même le vice de l'hypocrisie, quand il jette au loin de nombreuses ramifications, est une preuve de la pureté des mœurs; car ceux qui honorent le masque de la vertu, l'honoreront bien davantage la vertu vraie et réelle.

Mais le Seigneur a voulu nous prémunir contre l'hypocrisie, quand il a dit : « Mais vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête, lavez-vous le visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais seulement à votre Père. » Dans ce passage il y a un trope, par lequel le Seigneur indique la dissimulation du jeûne. Car, affecter l'éclat, l'élégance du corps ou des vêtements, serait chasser un vice par un vice, remède bien éloigné de la pureté chrétienne. Aussi Jean Climaque recommande-t-il à un religieux de bien se garder de combattre la passion de la vaine gloire par celle de la gourmandise. Si, lui dit-il, alors que les autres vous voient jeûner, vous êtes attaqué par le vice de la vaine gloire, ne rompez pas pour cela le jeûne, afin de vous soustraire au péril de la vaine gloire, puisqu'il y a d'autres moyens d'éviter ce péril. Comme nous l'avons dit, ce serait combattre un péché par un péché, chasser le démon par le démon. Par ces paroles le Seigneur veut donc nous recommander la simplicité du jeûne, afin que, jeûnant pour Dieu, non pour les hommes, nous recevions la récompense de notre sacrifice des mains de Celui sur qui seul nous portons nos regards. Pour le confirmer il fait une digression et arrive à une idée générale, qui embrasse tous les devoirs des vertus. « Ne vous amassez pas, dit-

il, des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les rongent, où les voleurs les déterrent et les dérobent, etc. » Comme s'il disait : Si tous ceux qui pratiquent les œuvres de piété et de vertu pour la seule gloire de Dieu, attendent de lui une récompense éternelle; si ceux qui travaillent pour la gloire du monde, reçoivent dans le monde leur récompense, qui passe avec ce monde, quelle folie de thésauriser là où le fruit de la récompense doit sitôt périr, et de ne pas vouloir placer ses trésors là où ils resteraient toujours avec Dieu au milieu de la gloire céleste ? « Ne thésaurisez pas sur la terre, etc., dit-il, mais thésaurisez dans le ciel, etc. »

Le Sauveur ajoute aussitôt : « Où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Si nous plaçons tous nos trésors, toutes nos richesses, tous nos biens, non sur la terre, mais dans le ciel, il s'ensuit que là sont toutes nos affections, tous nos soucis, toutes nos pensées. Alors détachant notre âme des choses terrestres pour la porter vers les choses du ciel, où sont tous nos biens, nous deviendrons en quelque sorte des hommes divins et associés à la gloire de Dieu. C'est ce que fait comprendre le raisonnement suivant. Les philosophes disent que le bien est aimable, mais que chacun aime son bien propre. Si donc tout mon bien, c'est-à-dire, mon trésor, est placé dans le ciel, il est évident que là aussi est mon amour. Cet amour, étant la plus puissante des affections humaines, enchaîne et subjugue la volonté ; or la volonté, comme une reine à qui tout cède, entraîne avec elle toutes les autres forces de l'âme ; il résulte de là que partout où sera le bien, le trésor de l'homme, là seront son amour, sa volonté, toutes les puissances de son âme, enfin l'homme tout entier, qui, porté ainsi dans le ciel, devient céleste et divin. Quoi de plus grand, de plus désirable qu'une telle dignité ? Et cette dignité, pour que je ne parle pas des autres, nous la méritons, nous l'obtenons par la pureté de l'intention dans le jeûne, dans la prière et les autres actes de piété. Assez sur l'Evangile ; revenons au texte.

I.

« Souviens-toi que tu es cendre, etc. » Ce qui montre surtout l'utilité, la nécessité de la pénitence, c'est que cet homme le plus

grand entre les enfants des femmes, cet homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la lumière, inaugure sa prédication par cette vertu. Bien plus, le Créateur et le Rédempteur du monde, lorsqu'il prit le fardeau de la prédication, et qu'il envoya ses disciples prêcher, commença en ces termes : « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » Venu pour renouveler tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, il dut commencer par prêcher cette vertu dont dépend la restauration de la vie humaine et du monde entier. L'Eglise consacre donc ce saint temps à la pénitence, afin que, de même que la divine providence ranime et renouvelle, chaque année, au retour du printemps, le monde défaillant et mourant; ainsi, dans le même temps, nos âmes défigurées, meurtries, éteintes par les péchés commis pendant toute l'année, retrouvent avec la vie leur pureté première. En effet, que ne renouvelle pas la pénitence? quels maux ne répare-t-elle pas? quelles blessures ne cicatrise-t-elle pas? à qui ne rend-elle pas le calme de l'âme?

Aussi saint Augustin, s'enthousiasmant pour cette vertu, s'écrie : « La pénitence guérit nos langueurs, elle rend la santé aux lépreux, elle ressuscite les morts, bannit les vices, embellit les vertus, garantit et fortifie l'intelligence ; elle répare, renouvelle, réjouit tout ; elle tempère les succès, modère les excès, réprime les saillies ; celui qui s'ignore, par elle se reconnaît; celui qui se cherche, par elle se trouve. C'est elle qui approche les hommes des anges, et qui rend au Créateur sa créature. Elle a montré au pasteur inquiet la brebis égarée, elle a fait retrouver la drachme perdue. Elle a ramené à son père l'enfant prodigue, elle a fait panser les plaies du voyageur blessé par les voleurs. » Ces paroles indiquent assez combien multiple et variée est la vertu de la pénitence.

Puisqu'aujourd'hui l'Eglise nous y invite avec tant d'ardeur et par tant de voix, quel rapport y a-t-il donc entre cette vertu et l'usage de nous jeter des cendres sur la tête, en répétant ces mots : « Souviens-toi que tu es cendre, et que tu retourneras en cendre? » A cela nous répondons que cet usage a été institué pour deux raisons. D'abord, parce que chez les anciens la cendre était le symbole de la pénitence. Non-seulement les saints faisaient pénitence dans la cendre et le cilice; mais même les païens empruntaient le

même symbole pour manifester leur affliction et leur repentir. Nous l'apprenons par l'exemple du roi de Ninive qui, lorsque Jonas eut annoncé la ruine de la ville, se roula dans la cendre, couvert d'un cilice. Pourquoi cela? Qu'y a-t-il de commun entre la cendre et la pénitence? C'est que la vraie pénitence est sœur de l'humilité, de la soumission, que rien ne représente mieux que la cendre qui, plus légère qu'un fétu, cède au moindre souffle, s'envole aux vents et s'évanouit. Aussi le saint homme Job, voulant exprimer son abjection : « Dieu, dit-il, m'a renversé dans la boue; je suis devenu semblable à la poussière et à la cendre. » *Job*, xxx, 19. Donc, parce que l'Eglise nous appelle en ce temps à la pénitence, elle nous couvre de cendre la tête, comme inaugurant ainsi la pénitence, et nous revêtant de la livrée des pénitents.

Il est une autre cause de cette cérémonie sacrée. Il est constant que la vraie, la solide pénitence est inséparable du mépris des choses terrestres et du monde. Si nous ne commençons par les mépriser, nous ne pouvons par un vrai repentir nous approcher de Dieu. Puisqu'elles nous enchaînent, nous asservissent, si nous ne brisons pas ces entraves, comment serait-il possible d'arriver à Dieu par la pénitence? Car, suivant les théologiens, la pénitence est un mouvement qui nous porte de la mort à la vie, du péché à la grâce, de la vanité à la vérité, de l'amour du monde à l'amour de Dieu. Or on ne peut arriver au but où l'on tend, qu'en s'éloignant du point d'où l'on part. Il faut donc quitter la vanité, pour parvenir à la vérité; il faut mépriser la vanité du monde pour acquérir la sainteté de la justice; et rien de plus propre à nous inspirer ce mépris du monde, que la considération de l'inanité, de la brièveté des choses humaines. La cendre nous représente merveilleusement cette inanité. Quoi de plus stérile, de plus vil, de plus instable, de plus volatil que la cendre? Pour rendre cette vérité plus évidente, examinons la nature de la cendre, comparons-la avec la vie et avec tout ce qui a rapport à la vie du corps.

II.

La cendre a d'abord été un arbre verdoyant, touffu, réjouissant les yeux par son feuillage et ses fruits. Dès qu'il est coupé,

arraché de la terre, cette admirable parure se flétrit aussitôt; il se dessèche, et, jeté au feu, il se convertit en cendre. Quelle autre image exprime mieux la condition de notre vie? Le poëte divin en parle en ces termes : « Dieu se souvient que nous ne sommes que poudre. L'homme est comme l'herbe, il fleurit comme la fleur des champs. » *Ps.* CII, 14. Ainsi l'homme qui par la beauté, l'élégance de son corps, par tous les dons de la nature ou de la fortune, ressemblait à un arbre majestueux, qu'est-il ce souverain de la terre, dès qu'il est frappé par la mort, et enseveli dans la tombe, qu'est-il après un court espace de temps, sinon poussière et cendre? Que sont autre chose les princes des nations? Que sont ces illustres Césars, dont la puissance n'avait d'autres bornes que celles du monde? Qu'est-ce donc que tout cela? Qu'est devenu tant de grandeur et de majesté? Si vous ouvriez leurs tombeaux, qu'y trouveriez-vous, que poussière et cendre? Vous voyez quelle analogie se trouve entre l'arbre et la cendre, d'une part; la vie et les choses humaines, de l'autre. Il n'y a rien là d'étrange. Si l'homme est un arbre renversé, poussant ses racines en haut et ses branches en bas, quoi d'étonnant que sa condition et sa nature soient celles de l'arbre, magnifiquement paré, qui tombe si vite en poussière? Nous voyons cela tous les jours, et saint Basile nous le met ainsi sous les yeux : « Aujourd'hui robuste, à la fleur de la vie, au teint frais, il nage dans les délices; demain, quel aspect misérable? Le temps, ou assurément la maladie a produit ce changement. Donnez-lui, si vous voulez, puissance, faveur des rois, le gouvernement des provinces, le commandement des armées. Quelle sera la suite? Une nuit, ou une fièvre, une pleurésie enlève aux hommes cet homme qui paraissait si solidement établi, elle le dépouille tout à coup de tous ses prestiges; sa gloire a été un songe. » *Hexameron.*

N'est-il donc pas évident que la vie humaine est justement comparée à la verdeur et à la beauté des arbres? Si même vous y faites attention, vous trouverez qu'elle a moins de stabilité, de consistance, de durée. C'est ce qu'atteste Job : « L'arbre n'est pas sans espérance; si on le coupe, il se renouvellera, et son rejeton ne périra point. Quand sa racine aurait vieilli dans la terre, et que son tronc desséché serait mort dans la poussière, il ne laissera pas

de pousser lorsqu'il aura senti l'eau, et il se couvrira de branches comme auparavant. Mais quand l'homme est mort, mis à nu, consumé, où est-il?» *Job*, XIV, 7. Voyez-vous que la beauté, la majesté de l'arbre a plus de stabilité, de durée, que celles de l'homme? Cette interrogation du saint homme, *Où est-il?* renferme tant de choses, qu'il jugea valoir mieux les laisser penser à l'esprit de ses lecteurs, que de les développer lui-même. C'est comme s'il avait dit : Si tu jettes les yeux sur le cadavre horrible et mangé aux vers d'un prince, d'un puissant, d'un élégant, surtout s'il te fut connu, ce corps putréfié ne te frapperait-il pas d'horreur et d'étonnement? Stupéfait, ne te dirais-tu pas à toi-même : Où sont les belles formes de ce corps, et l'éclat de sa parure? où sont ces yeux étincelants, la grâce de ce visage? où est cette nombreuse maison, ce riche patrimoine, ce cortége de clients, ce faste, cette dignité, ces honneurs et ces commandements? où sont ces richesses et ces délices, ces troupeaux de flatteurs, ces espérances et ces résolutions remises à un autre temps? où est l'ambition et cette cupidité insatiable? à quoi tout cela a-t-il abouti? où tout cela est-il allé? Tout est parti avec le maître, tout est poussière, cendre, horreur, puanteur. Car quoi de plus horrible à voir, de plus repoussant à sentir, qu'un cadavre répandant au loin la contagion? Le saint Job, en parlant de l'homme s'en allant en poussière, n'a-t-il pas raison de demander, Où est-il? c'est-à-dire, où est-il arrivé enfin? quelle demeure habite-t-il? que le malheureux est différent de ce qu'il était! Vous comprenez donc combien il y a de vanité dans la vie, combien sont vains nos soucis, nos espérances, nos pensées, nos vœux. N'est-ce pas justement qu'on accuse le faste et l'orgueil des hommes, puisque toute leur gloire finit en poussière, en cendre, aboutit à un cadavre infect? Un poëte exprime élégamment ces pensées :

O curas, ô vota hominum, vanosque labores,
O spem fallacem, ô cæca solatia mentis,
O fluxum decus humanum, ô variabile tempus!
Quam brevis, incerta et multorum plena malorum,
Et quantis nostra est obnoxia vita periclis!
Quæ jucunda quidem facie, dulcisque videtur,
Sed quantum intus habet fellis, quantumque veneni!
Quid sumus, ô miseri, nisi pulvis motus ab aura?

Et fragili vitro similes, umbræque fugaci
Atque rosis, quæ mane nitent, mox vespere languent?
Nunc vivi atque hilares, paulo post vermibus esca;
Nunc pulchri et validi, paulo post turpe cadaver.
Hei mihi quid prodest congesta pecunia nobis?
Quid gemmæ, argentum atque aurum, pretiosaque vestis?
Quid populos, magnasque urbes ditione tenere?
Marmoreosque habitare lares, vultuque superbo
Omnes despicere, atque parem se credere divis?
Si mors cuncta rapit, si tanquam pulvis et umbra
Deficimus miseri, si tam cito fastus et omnis
Gloria nostra perit, nullum reditura per ævum?

O vœux, travaux, soucis vains des hommes! ô espérances trompeuses et stériles consolations d'un esprit aveugle! ô fragilité de la gloire humaine, et inconstance du temps! Que notre vie est courte, incertaine, pleine de maux! A combien de périls elle est exposée! Elle paraît séduisante au dehors, mais au dedans que de fiel et que de poison! Malheureux, que sommes-nous, sinon une poussière balayée par le vent, semblables au verre fragile, à l'ombre qui fuit, aux roses qui brillent le matin, et le soir languissent et meurent? Aujourd'hui pleins de vie et de joie, demain pâture des vers; aujourd'hui robustes et beaux, demain cadavre hideux. A quoi nous sert cet argent accumulé? ces pierreries, cet or, ces riches vêtements? Quel avantage de dominer sur les peuples, sur des cités opulentes, d'habiter des palais de marbre, de promener des regards superbes et insultants, de se croire l'égal des dieux? Si la mort emporte tout, si, infortunés que nous sommes, nous aboutissons à la poussière et à une ombre, si notre faste et notre gloire s'évanouissent si vite et à jamais?

Pour revenir à la même similitude, il est un autre côté par lequel la nature et la condition de l'arbre et de la cendre rappellent la nature et la condition de l'homme. Les arbres, tant qu'ils s'appuient sur leurs racines et qu'ils vivent, se reconnaissent facilement, et sont appelés de leurs noms. Voilà le genévrier, le cyprès, le chêne, le pin. Mais dès que coupés et brûlés ils sont réduits en cendres, vous ne voyez plus qu'une seule et même cendre; leur majesté, leur beauté, leur nature ont disparu. La cendre du genévrier ressemble à celle du cèdre; la cendre de l'églantier à la cendre du sapin. De même, tant que les hommes fleurissent en cette vie, on reconnaît aisément la dignité, la noblesse, la qualité, le nom de chacun. Mais quand la mort les a emportés et réduits en poussière, on ne distingue plus le riche du pauvre, le maître du serviteur, le noble du roturier, le sage de l'insensé, le prince du simple particulier et du plébéien; la mort les a transformés tous en une même poussière. Ainsi, tant que se joue la comédie

de la vie, chacun montre son masque et son importance ; mais, la pièce jouée, tous prennent et conservent le même déguisement. L'empereur Auguste, pour que je ne cite pas tous les autres, comprenait sagement que notre vie ressemble à une comédie. Près de mourir, après avoir gouverné le monde, et voyant qu'il allait se transformer en poussière et se confondre avec les derniers de ses sujets, il demanda aux amis qui l'entouraient s'ils trouvaient qu'il avait assez bien joué son rôle ici-bas, et il prononça des vers qui se chantaient à la fin des comédies (1).

Ces considérations sont éminemment propres à nous porter à l'humilité et au mépris des choses humaines. Aussi les anciens, pour abaisser le faste, l'orgueil des grands et des princes, avaient-ils soin de mettre sous leurs yeux quelque signe qui leur rappelât leur condition. Suivant des auteurs dignes de foi, quand un empereur montait sur le trône de Constantinople, des tailleurs de pierres se présentaient à lui, et, lui montrant différents marbres, lui demandaient dans lequel il voulait qu'ils lui taillassent son tombeau; par cet avertissement de la fragilité humaine, ils tempéraient l'effervescence de l'âme, suite naturelle de l'élévation. Pour la même raison, à Rome, lors de l'élection du souverain Pontife, au milieu des acclamations et des flatteries du peuple, il en est qui, brûlant devant lui un peu de paille, s'écrient : Saint Père, ainsi passe la gloire du monde. Dans la même ville, comme le rapporte dans une lettre saint Jérôme, quand un empereur, après une victoire mémorable, était honoré du triomphe, au moment où la foule se portait au-devant de lui, et saluait d'acclamations son entrée dans la ville, derrière le char triomphal marchait un héraut qui répétait sans cesse à ses oreilles : Souviens-toi que tu es homme, souviens-toi que tu es homme. Ainsi celui que le peuple proclamait un héros, un demi-dieu, était rappelé au sentiment de sa misère ; cette espèce d'antidote refrénait son orgueil, et rabaissait l'insolence du triomphateur, surexcitée par les applaudissements populaires.

Hérodote raconte un singulier usage des Egyptiens : dans leurs festins, un des convives montrait aux autres un cadavre de bois

(1) Voir la note C à la fin du volume.

imitant parfaitement son modèle, et disait à chacun : Regarde cette image, quand tu bois et te réjouis; tel tu seras après la mort. Voulant rappeler à la modération, à la sobriété, l'intempérance qui d'ordinaire domine dans les festins, ils croyaient que rien n'est plus propre à remplir ce but que la pensée de la mort. Jean Climaque a donc bien raison de dire : « De tous les aliments, le pain est le plus nécessaire pour soutenir la vie du corps, et de tous les exercices du chrétien, le plus nécessaire est le souvenir de la mort, pour soutenir la vie spirituelle. »

L'Eglise voulant aujourd'hui nous mettre sous les yeux l'image vivante, frappante de notre fragilité, use d'un artifice nouveau et nous couvre de cendre les yeux; ainsi, en aveuglant les yeux du corps, elle aiguillonne l'esprit, afin que nous voyions mieux l'inanité et la brièveté de notre vie. Non contente d'avoir dit : Souviens-toi que tu es cendre et que tu retourneras en cendre, elle présente la cendre aux yeux, afin que l'homme ne puisse pas ne pas voir et se rappeler ce qui est sous ses yeux. Genre d'enseignement que l'Eglise tient du Seigneur lui-même, qui autrefois, quand il voulait dénoncer aux hommes par la voix des prophètes quelque grande calamité, la faisait exprimer non-seulement par des paroles, mais encore par des figures et par les images des choses elles-mêmes. Ainsi pour annoncer au peuple la captivité et les fers, châtiment de ses péchés, il ordonne à Jérémie de marcher par la ville avec un joug de bois au cou, afin de rendre plus sensible par cette image la captivité qui les menace. *Jer.* XXVIII. Veut-il annoncer la ruine, la dévastation de Jérusalem : il fait briser et mettre en pièces deux vases en présence du peuple. *Jer.* XIX. Instruite par ce divin Maître, l'Eglise qui veut nous faire souvenir de notre fragilité et graver cette pensée au fond de nos cœurs, a imaginé cette cérémonie sacrée des cendres, où elle inculque à chacun de nous ces paroles : « Homme, souviens-toi que tu es cendre, et que tu retourneras en cendre. »

III.

Mais entre les divers caractères de la vie humaine, la brièveté de cette vie est ce qui doit surtout vous porter à la pénitence, que

nous vous recommandons en ce saint temps. Rien ne saurait mieux vous montrer cette brièveté, que la contemplation de la vie des premiers hommes qui furent au commencement du monde. Je la comparerai, non pas à l'éternité, comme ont fait plusieurs (le Psalmiste, entr'autres, quand il dit : « Mille ans devant vos yeux sont comme le jour d'hier, » *Psal.* LXXXIX, 4), mais à l'âge des hommes de nos jours. A l'occasion de cette comparaison, saint Cyprien peint en ces termes la brièveté de notre vie : « La vie humaine, qui autrefois se prolongeait jusqu'à huit ou neuf cents ans, atteint à peine cent ans aujourd'hui. Nous voyons aux enfants des cheveux blancs; les cheveux tombent avant de croître; l'âge ne finit pas à la vieillesse, il commence à la vieillesse; tant il a hâte d'arriver à sa fin. » *Cont. Demetr.* Pour rendre ce que j'avance plus sensible par un exemple, il est évident que, semblable à l'empire romain, notre âge a décru peu à peu, pour se renfermer dans un étroit espace de temps. Sous Auguste, l'empire du peuple romain s'étendait jusqu'aux confins de l'Océan. Vers la fin de l'empereur Phocas, cette puissance gigantesque avait perdu une grande partie de ses provinces, envahies par les Perses. Avec le temps, elle a décru peu à peu, au point que ce vaste empire, qui comprenait le monde presque entier, est aujourd'hui borné à la Germanie. C'est ainsi que la vie humaine qui, au commencement du monde, s'étendait à plusieurs siècles, est venue peu à peu, comme vous voyez, se renfermer dans un petit nombre d'années. Avant le déluge, on vivait neuf cents ans; quatre ou cinq cents ans, après le déluge; plus tard, deux cents ans. Le saint Job, après ses désastres, vécut, dit-on, cent-quarante ans. Par la suite une grande portion a été retranchée de ce nombre, et c'est une espèce de prodige, quand quelqu'un de nous arrive à cet âge. Nous lisons dans Aristote que notre vie moyenne est de soixante-dix ans. L'homme, dit-il, acquiert toute sa force corporelle à 35 ans; mais la force de l'intelligence, c'est-à-dire la puissance de l'esprit, la maturité de la sagesse, n'est développée qu'à 49 ans.

Vous voyez par là combien cette vie est courte, et combien tard nous commençons à être sages. Si c'est à 35 ans qu'est l'apogée de la force du corps et comme le midi de notre âge, il faut accorder

à son déclin autant de temps qu'à son progrès ; et le double de 35 donne 70. Vous voyez chaque jour combien peu arrivent à ce terme. En comparant notre vie à celle des premiers hommes, on la trouvera près de quinze fois plus courte. Cette brièveté, misérables êtres que nous sommes, nous ne la sentons pas, parce que, nés dans les siècles postérieurs, nous n'avons pas connu par expérience la longue vie des premiers hommes. De même que celui qui est né pauvre et esclave, est moins sensible aux misères de la pauvreté et de la servitude, ainsi, nous qui sommes nés dans le temps des courtes existences, nous sentons moins la brièveté de la vie. L'étroitesse de notre cœur et notre ignorance nous font trouver longue une vie qui est un point dans le temps. D'ailleurs, le temps de l'enfance, alors que la raison n'est pas encore venue, et le temps du sommeil, pendant lequel est suspendu l'usage de la raison et des sens, ne sont pas à compter, nous l'avons dit ailleurs, dans la vie de l'homme. Ce malheureux homme est une plante, lorsqu'il dort; dans l'enfance il est une brute ; l'adulte qui veille, voilà l'homme ; car la vie raisonnable, c'est la vigilance. Après en avoir retranché une si grande portion, voyez combien la vie, déjà si courte, est plus courte encore.

Maintenant, mes frères, je fais un appel à votre jugement et à votre prudence, afin que vous me suiviez dans quelques considérations philosophiques. D'abord, il est constant que ces premiers hommes trouvaient pendant leur longue vie à commettre tous les forfaits, puisqu'ils étaient si loin de la crainte et de la pensée de la mort, ces freins du mal, dit l'Ecclésiastique. C'est donc un grand bienfait de la bonté divine, que notre vie soit renfermée dans des bornes si étroites, puisque, si elle était plus étendue, nous aurions la facilité de commettre autant de crimes que les premiers hommes. Mais nous sommes frappés d'un tel aveuglement d'esprit, nous nous dérobons si bien aux desseins de la tendresse, de la providence divine, que, dans cette courte vie, nous ne péchons pas moins que ceux qui vivaient quinze fois plus longtemps que nous.

Combien n'en voit-on pas, en effet, dont les mœurs sont si corrompues, qui s'abandonnent tellement à toutes les mauvaises passions, qui se jettent avec tant de fureur dans tous les désordres,

esclaves de l'intempérance, de la haine, de la colère, de l'ambition, de l'envie, de l'avarice, que, dans une carrière si bornée, ils se rendent aussi coupables que ceux qui se croyaient presque immortels! Quelle démence! quelle misère! Et si ceux à qui une longue vie fournissait tant d'occasions pour le mal, ont expié si cruellement leurs forfaits qu'ils furent tous ensevelis avec le globe entier dans un supplice inouï, quel jugement ne devons-nous pas redouter pour tant de transgressions, nous qui vivons à peine un jour, nous à qui fut refusée une vie plus longue, de peur que nous ne tombions dans le même délire? Qui pourrait expliquer une pareille démence en présence d'un si grand danger? Et si je voulais énumérer ici tous les secours pour bien vivre, tous les sacrements, tous les bienfaits divins, tous les exemples de vertu qui, refusés à ceux-là, nous ont été prodigués! De plus grands supplices nous sont donc réservés, à nous, dont non-seulement la vie a été accourcie, mais qui encore avons reçu pour vivre pieusement tant de secours qui ont manqué aux autres.

Cette brièveté de la vie bien établie, poursuivons. Je remarque que beaucoup d'individus, séduits par les attraits de cette vie, cherchent à se dérober à la pénitence. Voici ce que je leur dirai: Si les douceurs de la vie vous éloignent seules de la pénitence, cette vie, comme vous l'avez pu voir, étant si courte et si fugitive, prenons une balance, mettons d'un côté ce plaisir si éphémère, si futile, de l'autre côté le bonheur éternel du ciel, et comparons l'un avec l'autre. Le premier dure un moment, le second dure toujours et toujours: celui-là est impur et vide, sans solidité ni réalité; celui-ci est pur, solide, rempli des biens véritables: l'un appartient à la brute, à la bestialité, puisqu'il ne vient que du corps, qui nous est commun avec les brutes; l'autre appartient aux anges, aux intelligences bienheureuses, parce qu'il est du domaine de l'esprit qui nous est commun avec les anges: enfin l'un est abreuvé de soucis, d'angoisses, de toutes les amertumes inséparables de la vie; l'autre est exempt de toute peine, de tout trouble, de toute inquiétude; avec lui vous aurez tout ce que vous voudrez, vous serez délivré de tout ce que vous ne voudrez pas. Puisqu'il en est ainsi, je vous le demande, mes frères, quelle fureur, quelle stu-

pidité, quel aveuglement d'esprit, quelle démence de vouloir échanger cette félicité éternelle, suprême, céleste, contre un bonheur futile, éphémère, contre une ombre? O le malheureux trafic! le déplorable échange! C'est ici que je fais un appel à la bonne foi, au jugement, à la prudence, à l'intelligence des hommes. Car qui ne se révolterait d'une telle démence, d'un tel aveuglement? Encore si ce délire était le partage d'ignorants, de gens sans lettres, on s'indignerait moins. Mais quand on le remarque dans les habiles, dans les sages, les savants du siècle, qui voient si clair dans toutes les choses de la vie matérielle et qui pénètrent même les nues, qui pourrait s'étonner assez? Qui ne trouverait pas incompréhensible une telle conduite?

Si l'on recherche avec attention la cause d'une si grande folie, la principale paraît être, que les plaisirs de cette vie, bien que courts, sont présents; tandis que la félicité du ciel, quoiqu'éternelle, n'est qu'en espérance. De même que les corps proches se présentent à nos yeux dans tout l'appareil de leur masse, au lieu que les corps éloignés, quelque grands qu'ils soient, nous paraissent petits, de même, le bonheur de cette vie, parce qu'il est présent et que nous le touchons, absorbe toutes nos convoitises, tandis que le bonheur éternel, placé à distance, est jugé peu important. Séduits par les amorces des plaisirs présents, les hommes négligent le bonheur éternel, et poursuivent l'autre. Mais, mes frères, je vous le demande, continuons notre raisonnement, et décochons nos traits sur ces esclaves du monde; examinons quel malheur les attend. Si ce qui est present est tellement grand, si ce qui est éloigné paraît tellement petit, quelque grand qu'il soit, mettez-vous sous les yeux ceux qui, après cette vie, sont arrivés au malheur éternel dû à leurs transgressions. Je leur demande donc, combien mesquin leur paraîtra alors le bonheur évanoui de cette vie, lequel, court par lui-même, s'éloignera d'eux de plus en plus? Et encore combien longue ils trouveront leur infortune, qui non-seulement sera excessive et éternelle, mais encore présente? Si ce qui était mesquin, paraissait grand, quand il était proche, que sera ce qui est immense quand il sera présent? Non-seulement le prolongement des

peines, mais aussi leur poignante intensité, fait trouver plus long encore un temps déjà si long. Aussi lisons-nous qu'un saint homme, par une disposition de Dieu, expiant dans les liens du corps la peine du purgatoire pour un instant, trouva cet instant d'une longueur excessive, tant la douleur était cuisante. Or, si l'intensité de la douleur fait trouver longue la douleur, quelque courte qu'en soit la durée, combien long ne paraîtra pas le supplice des damnés, supplice si intolérable, et si long, que la toute-puissance divine elle-même ne saurait le rendre plus long? Les expressions manquent pour expliquer un tel mystère, l'intelligence même y est en défaut.

Pourquoi donc, mes frères, aimons-nous mieux subir cela que de l'éviter, quand, par la pénitence, par quelques efforts, nous pouvons nous soustraire à des supplices si déchirants, si longs? Pourquoi le présent nous charme-t-il si fort, que nous ne puissions rien prévoir? Quelle différence y a-t-il entre l'homme et la brute, sinon que celle-ci est absorbée par le présent, tandis que l'homme, doué de raison, embrasse le passé, et la prévision de l'avenir? Pourquoi cette dégénérescence, ce ravalement au rang des bêtes, quand nous ne regardons que le présent, sans nous soucier de ce qui arrivera? Que dis-je? nous leur sommes même inférieurs sous ce rapport. « Paresseux, dit Salomon, va à la fourmi; considère ses voies, et apprends la sagesse; sans guide, sans maître, elle fait sa provision pendant l'été et amasse durant la moisson de quoi se nourrir. » *Prov.* VI, 6. Si un insecte si vil, si petit, non content du présent, pense à l'avenir, pourquoi toi qui as Dieu pour guide, pour chef et pour maître, qui en as reçu l'intelligence, la prudence, la lumière de la foi, ne te préoccupes-tu pas de l'avenir? O insouciant de tes intérêts, et ennemi de toi-même! O malheureux et insensé! Oui, insensé; « parce que, dit le même Salomon, celui qui amasse pendant la moisson est sage, mais celui qui dort pendant l'hiver, au temps de jeter la semence, est un enfant de confusion. » *Prov.* X, 5. Oui, il sera confondu, et il s'accusera sans cesse de son extrême démence, quand par une sentence irrévocable il se verra déchu du divin et éternel héritage, pour un plaisir futile, pour les vaines jouis-

sances de cette vie. Alors il lui arrivera ce que dit encore Salomon : « Le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid ; il mendiera donc lors de la moisson, et on ne lui donnera rien. » *Propter frigus piger arare noluit ; mendicabit ergo æstate, et non dabitur illi. Prov.* xx, 4. Combien y en aura-t-il, qu'une crainte vaine et puérile a détournés du jeûne, de la pénitence, de la confession, et qui, comme ont fait les vierges folles à l'arrivée de l'Epoux, mendieront dans l'été, c'est-à-dire au temps de rendre compte, et on ne leur donnera rien, parce que leur diligence aura été tardive, hors de saison, et que ce sera le temps, non plus de répandre la semence, mais de recueillir la moisson.

Vous voyez, mes frères, avec combien d'efficacité la considération de la brièveté de la vie nous appelle au mépris du monde et au remède salutaire de la pénitence. Aussi l'Eglise, voulant nous inviter à ce saint exercice, a-t-elle raison aujourd'hui de nous répéter tant de fois : « Homme, souviens-toi que tu es cendre, et que tu redeviendras cendre. » Cette tendre mère semble aujourd'hui nous dire : Chers enfants, je pouvais en ce jour vous convier à la pénitence par bien des raisons ; je pouvais mettre sous vos yeux l'austère pénitence de tant de saints, les exemples des martyrs, les jeûnes des religieux, les supplices des damnés, les joies des bienheureux, l'horreur du jugement dernier, le sang de Jésus-Christ, la grandeur des bienfaits divins dont vous étreint, comme par autant de liens, la divine bonté ; tout cela, je pouvais vous le rappeler, et c'était mon droit ; cependant, laissant de côté toutes ces considérations, je ne vous mets sous les yeux qu'une seule chose qui doit faire sur vous d'autant plus d'impression, qu'elle vous est plus présente et plus familière, je veux dire l'inanité, la brièveté de votre vie, justement comparée à la poussière et à la cendre, et après laquelle il vous faudra venir au tribunal du juge équitable qui prononcera votre sentence pour toute l'éternité ; je le fais, pour que, devant un péril si grand et si présent, vous vous préoccupiez à temps de vos intérêts au moyen de l'unique remède de la pénitence, puisque, après les hasards de cette vie et ses tristes naufrages, il ne vous reste que cette planche, sur laquelle vous puissiez aborder au port du salut.

Si en effet, après la chute et la ruine, il n'y a de salut que pour le pénitent, je vous le demande, quand peut-on s'en occuper avec plus d'opportunité qu'en ce temps où tous les fidèles n'ont qu'à saisir le remède que leur offre l'Eglise? Quand tous pratiquent le jeûne, la prière, et les autres œuvres de pénitence, nous seuls nous engourdirons-nous dans l'oisiveté, dans la paresse? nous gorgerons-nous d'aliments, quand les autres jeûnent? nous livrerons-nous au jeu, tandis que les autres travaillent? quand les autres pleurent, nous abandonnerons-nous à toutes les dissolutions de la joie? Pourquoi David, ce saint prophète, se souilla-t-il d'un double crime, et couronna-t-il un adultère par un homicide? C'est que dans le temps où les rois vont à la guerre, pendant que son armée, ses soldats veillaient dans le camp, il se livrait dans son palais à un indigne repos. Quel espoir de salut te reste-t-il donc, si, en ce temps où les vrais chrétiens mortifient leur chair par le jeûne, par la discipline, dans le cilice, par les veilles, les larmes, les prières, et où ils combattent contre l'ennemi commun du genre humain par des armes spirituelles, tu restes l'esclave du sommeil, du jeu, des délices de la chair, des vices? Si c'est un crime, saisis l'arme du jeûne, afin de combattre les attaques de l'ennemi domestique, de l'ennemi intérieur, et de donner, par la mortification de la chair, satisfaction pour les crimes commis par la chair. Non content d'un seul jeûne, fais en sorte que non-seulement la chair, mais que l'homme entier jeûne. Saint Bernard a raison de dire : « Si la bouche seule a péché, qu'elle jeûne seule; mais si tous les membres ont péché, pourquoi ne jeûneraient-ils pas aussi? Que l'œil jeûne donc, lui qui tant de fois a dévasté notre âme; que l'oreille, que la langue, que les mains jeûnent; que jeûne aussi l'âme, en renonçant à tous les plaisirs de la chair. »

Ecoutez saint Basile prescrivant le mode du jeûne : « Ne borne pas le jeûne à l'abstinence des aliments; le vrai jeûne, c'est le renoncement au mal. Romps tous les liens qui t'enchaînaient à l'iniquité, pardonne au prochain ses importunités, ses offenses; ne jeûne pas pour courir aux procès, aux querelles. Tu ne dévores pas de viandes, mais tu dévores ton frère. Tu t'abstiens de vin, mais tu ne t'abstiens pas des injures. A quoi bon jeûner du

corps, quand l'âme se remplit de maux ? » Ces paroles d'Eusèbe Emissène trouvent également ici leur place : « Si nous ne sommes pas purifiés à l'intérieur, et que nous nous mortifiions extérieurement, nous créons des ennemis à l'un et à l'autre homme. Les vices qui attaquent l'un et l'autre doivent donc être vaincus par les efforts de l'un et de l'autre. La contrition de la chair sert peu, sans la sollicitude du cœur et l'intention de l'âme. Si le corps travaille seul, sans l'assistance de l'esprit, à quoi sert-il que les passions soient attaquées par la servante, quand elles sont en paix avec la maîtresse ? » En ce saint temps, embrassons donc les deux jeûnes, mes frères, purifiant notre âme des vices et des passions mauvaises, mortifiant par l'abstinence les saillies de la chair, afin que, par les mérites de ce double jeûne, nous méritions de recueillir des mains du Seigneur, dans la céleste patrie, la double gloire du corps et de l'âme.

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE.

Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus ut videamini ab eis.

Ayez soin de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés. *Matth.* VI, 1.

Chers frères, toute la doctrine évangélique consiste en préceptes et en conseils, les premiers s'adressant à tous, et les autres à ceux qui tendent à la perfection. Or, dans le saint Evangile de ce jour, deux conseils très-salutaires nous sont transmis par le Messager du grand conseil. Et, comme nous le montrerons plus loin, ils sont très-propres à nous conduire non-seulement à la perfection, mais aussi à l'observation des divins préceptes. Pour traiter ce sujet avec piété et fruit, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intervention de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Ecoutons le Seigneur : « Il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre ami, et vous haïrez votre ennemi. Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est au ciel, et qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, etc. » Que dire d'abord? Qu'admirer d'abord? La nouveauté de l'enseignement ? ou la sainteté du maître? Certes l'une et l'autre sont admirables. Aucune autre doctrine, en effet, ne pouvait découler de cette source inépuisable de bonté et de miséricorde ; et cette doctrine, pleine de mansuétude et de charité, ne pouvait être proférée par un autre maître. Entre les astres, le soleil seul chasse la nuit et les brouillards; les autres astres, quelque nombreux, quelque resplendissants qu'ils soient, ne peuvent dissiper les ténèbres et la nuit. Ainsi les sages du monde, qui ont voulu moraliser les hommes à l'aide des lumières naturelles et de la philosophie, ont répandu quelque lumière, mais sont loin d'avoir dissipé la nuit. Seul, l'éclatant soleil de justice, Jésus-Christ, a banni du monde les ténèbres et les obscurités.

Aux premiers rangs des moralistes est Cicéron, dont la doctrine se rapprochait de celle des Stoiciens : or toutes ses exhortations à la paix et à l'amour de l'humanité se bornent à recommander de s'abstenir de toute injure, à moins qu'on ne soit provoqué. Car alors il permet l'injure et la vengeance. Cette pensée est vivement critiquée par Lactance, qui affirme qu'on ne peut être homme de bien, si on fait mal aux autres, si on commet soi-même le crime dont on se plaint. Car quoi de plus absurde que de perdre notre innocence en haine d'un coupable? Cicéron, poursuit le même Lactance, bannit donc du monde deux vertus très-recommandables, la patience et l'innocence, qui consistent principalement à supporter les injures. Telles étaient les vertus de ces hommes, pour lesquels n'avait pas encore brillé le soleil de justice, le Christ, qui, descendu du ciel, rend les hommes célestes et les égaux des anges.

Le Seigneur s'exprime donc ainsi : « Il a été dit aux anciens :

Vous aimerez votre ami, et vous haïrez votre ennemi. » Je n'ai pu découvrir d'où est venue au monde cette doctrine funeste. Nulle part dans les saints Livres on ne trouve ce dogme des pharisiens en ces termes ; on y verrait plutôt le contraire. Ici le Seigneur dit : « Ne te venge point et ne garde point de ressentiment contre ceux de ton peuple. » *Levit.* XIX, 18. Ailleurs : « Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi, ou son âne égaré, ramène-le lui. Si tu vois l'âne de celui qui te hait, abattu sous sa charge, ne passe pas outre, mais aide-le. » *Exod.* XXIII, 4. Celui qui a prescrit un tel acte de charité envers un ennemi, a-t-il pu recommander de haïr un ennemi ? D'où vient une telle altération de la loi divine ? Nul doute, de la dépravation de la volonté humaine. Ce qui a fait dire au prophète Jérémie : « Des scribes menteurs ont opéré l'imposture. » *Jerem.* VIII, 8. En ce passage et en beaucoup d'autres de l'Ecriture, ils ont falsifié la parole divine, et l'ont fait servir à leur cupidité et à leur avarice. Isaïe élève les mêmes plaintes : « Ton argent s'est changé en scorie, ton vin s'est mélangé d'eau. » *Isai.* I, 22. Car la parole du Seigneur est un argent éprouvé au feu et purifié au septuple. *Ps.* XI, 7. Mais ceux-là, avec une intelligence terrestre, charnelle, espèce de scorie, altéraient la parole pure de la loi divine ; et usant de la même licence, ils dénaturaient, par l'eau d'une interprétation mensongère, l'âcreté du vin spirituel que Dieu avait préparé pour purifier nos humeurs et guérir nos blessures.

Prions donc Dieu sans cesse de nous accorder une volonté droite et pure, pour que notre intelligence conserve toujours la saine et vraie doctrine. Car une volonté corrompue et détournée de la bonne voie entraîne à ces doctrines qui sont la suite de la dépravation de la volonté. D'où viennent tant d'hérésies, fléaux de notre siècle? Comme il arrive fréquemment qu'une humeur malfaisante, qui exerce ses ravages dans l'estomac, envahit bientôt la tête, par suite de la connexité de ces organes, de même, l'entendement et la volonté étant unis par les liens les plus étroits, il est évident que, quand la volonté brûle ardemment de quelque désir, elle détermine l'entendement non-seulement à y acquiescer, mais même à l'approuver, afin d'arriver plus facilement et sans

remords à l'objet de sa convoitise. C'est de la même source que sont sortis ces faux prophètes, dont se plaint Ezéchiel dans une élégante métaphore, lesquels mettaient des coussinets sous les aisselles des pécheurs, *Ezech.* XIII, 18, c'est-à-dire, qui en étaient venus à ce point d'impudence qu'ils fortifiaient les mains des méchants par l'autorité de la loi divine, en enseignant des doctrines qui aidaient les pervers à reposer mollement, et sans ressentir les aiguillons d'une conscience bourrelée, au sein de leurs crimes, sur les coussins d'axiômes charnels. Rien donc d'étonnant, qu'à ce précepte divin : *Aime ton ami,* les Pharisiens aient ajouté : *Hais ton ennemi ;* opposant avec mauvaise foi un contraire à un contraire. Mais que dit le Seigneur?

« Je vous le dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, etc. » Le Seigneur veut donc que l'homme pieux ressemble à un arbre fruitier. Quoi que ce soit qui couvre ses racines, eau, terre, cendre, ou autres immondices, il le convertit en feuillage, en fleurs, en fruits; de même, quoi qu'ait reçu le juste, bons ou mauvais offices, louanges ou injures; le bien ou le mal, il doit tout transformer en bien, il doit donner à tout la trempe de son âme, saisir toute occasion de faire le bien, de dire le bien. N'est-ce pas ce que firent surabondamment saint Paul et les autres apôtres? Que disent-ils? « On nous calomnie, et nous bénissons; on nous persécute, et nous souffrons; on nous blasphème, et nous prions : » *Maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus : blasphemamur, et obsecramus.* I *Cor.* IV, 12. C'est-à-dire, nous répandons des prières au Seigneur pour ceux qui nous poursuivent de leurs calomnies et de leur haine. De même qu'un feu violent convertit en feu tout ce qu'on y jette, fer, bois, eau même, ou tout autre liquide, ainsi quand le cœur du juste brûle vivement du feu de la charité, tout ce qu'on fait à ce juste en bien ou en mal, ne sert qu'à alimenter, aviver, surexciter ce même feu de la charité.

Le glorieux disciple de saint Jean, Ignace, nous en offre un mémorable exemple. Conduit à Rome pour y être exposé aux bêtes, il écrivait dans une lettre qui nous a été conservée : « De Smyrne à Rome, sur terre et sur mer, je lutte avec les bêtes, enchaîné nuit

et jour près de dix léopards; j'appelle ainsi les soldats qui me gardent et que nos bienfaits ne font que rendre plus féroces. Mais leurs méchancetés sont pour moi des leçons, et je n'y trouve pas encore ma justification. » Vous voyez les effets de la charité et de la barbarie. Des soldats inhumains devenaient plus féroces par les bienfaits du saint homme; celui-ci s'instruisait davantage par leurs mauvais traitements, et sa charité faisait de nouveaux progrès. Nous lisons dans la vie de sainte Jeanne d'Orviéto, qu'elle supportait avec une joie incroyable les injures dont elle était l'objet; elle les appelait des bienfaits, et non des injures; sa coutume était de réciter deux cents fois l'Oraison dominicale pour ceux qui lui avaient fait du mal; aussi ses amis disaient-ils que, si l'on voulait obtenir d'elle des prières, il fallait l'accabler d'outrages.

Dans l'Evangile de ce jour, Jésus-Christ exige donc de nous le feu de la charité. Avant de nous donner cet enseignement par des paroles, il nous l'a donné par des actes. C'est enseigner d'une manière convaincante, que de confirmer, par ses mœurs et son exemple, ce qu'on prescrit par la parole. Avec quelle douceur il souffrit les calomnies, les persécutions, les divers outrages de ses ennemis! Les Samaritains n'ayant pas voulu le recevoir dans leur ville, et ses disciples demandant que cet outrage fût châtié par le feu du ciel : « Vous ne savez pas, dit-il, à quel esprit vous êtes appelés. Le Fils de l'homme est venu, non perdre les hommes, mais les sauver. » *Luc.* IX, 54. Malchus, le serviteur du pontife, le cherchant avec les autres satellites du diable pour le mettre à mort, et Pierre ayant coupé une des oreilles de Malchus, il reprocha en termes vifs à son disciple cette effusion de sang, et par le simple toucher rattacha l'oreille de l'impie. Suspendu à la croix, accablé des insultes et des sarcasmes des Juifs, il priait, suppliait pour eux son Père, sollicitait le pardon de cet affreux parricide. saint Bernard, admirant tant de mansuétude, s'écrie : « Voyez maintenant les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a répandus sur la terre. Battu de verges, couronné d'épines, percé de clous, attaché à un gibet, saturé d'opprobres, il oublie toutes ses douleurs, et crie : Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Cet exemple a été suivi par un noble martyr, Etienne :

accablé de pierres, de contusions, agenouillé, et les yeux levés vers le ciel, il demanda pardon pour ceux qui le lapidaient. C'est donc à cette admirable charité que le divin Maître nous convie aujourd'hui, en disant : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. »

Me demandez-vous, ce dont j'ai dit un mot en commençant, si cette doctrine doit être rangée dans les préceptes, ou dans les conseils évangéliques? Saint Thomas répond : « Il faut placer dans les préceptes la charité appliquée à tous en commun, amis et ennemis, alors que nous n'excluons personne des prières communes et des bienfaits dus à l'humanité. Les prières, les bienfaits particuliers sont du domaine des conseils, et non des préceptes évangéliques, à moins que nous n'y soyons portés par quelque nécessité. »

Je vous avertis toutefois, mes frères, que parmi ces conseils il en est qui tendent à nous porter à une perfection plus grande, comme ceux de pauvreté volontaire et de célibat, et d'autres qui, outre cela, nous font observer les préceptes avec plus de plénitude et de perfection. Ce conseil de l'Ecclésiastique, « Détourne tes yeux d'une femme parée, » *Eccli.* IX, 8, est utile pour l'observation de ce précepte : « Bannis la concupiscence. » Cet autre, qui nous interdit tout jurement, nous aide à nous garantir du parjure. Une telle sagesse de l'Evangile n'était pas tout à fait inconnue aux philosophes, et Plutarque dit à ce sujet : « Quelquefois dans l'intérêt de la pratique de la justice, il est bon de s'abstenir de ce qu'on pourrait faire justement, afin de s'accoutumer à se préserver de l'injustice; de même que dans l'intérêt de la pudeur et de la chasteté, il est bon de s'abstenir de sa propre femme, pour ne jamais convoiter celles des autres. » Pouvait-on rien attendre de plus beau d'un païen? De même, bien mériter de ses ennemis par des bienfaits, se faire de ses adversaires des amis, c'est un conseil; mais un conseil éminemment propre à faire observer le précepte de la charité. Comme celui qui ne jure jamais, n'a pas à craindre de se parjurer, ainsi celui qui non-seulement n'offense pas un ennemi, mais qui par ses bienfaits le provoque à

l'amitié, s'éloigne le plus du danger de recourir à la loi du talion. Nous suivons le même conseil pour éloigner les périls du corps. Car celui qui lutte contre un agresseur, cherche non-seulement à n'être pas terrassé par lui, mais aussi à l'abattre et à le renverser, moyen le meilleur pour se garantir lui-même de la chute. Or, quand quelqu'un vomit contre toi l'injure et l'outrage, que cherche-t-il, sinon à te mettre en lutte avec ton âme, à te faire entrer en fureur, à t'inoculer la haine? Toi qui ne te soucies pas d'un tel péril, lutte avec lui de bienfaits ; d'abord, pour le gagner par ces bienfaits et l'amener à une amitié mutuelle; ensuite, pour t'éloigner du désir de la vengeance. Vous voyez, mes frères, combien ces conseils du Seigneur sont utiles pour l'observation des préceptes. Aussi a-t-on dit avec justesse que les préceptes divins sont la muraille de l'âme, et que les conseils évangéliques en sont comme les ouvrages avancés, puisqu'ils garantissent la muraille de toute appproche, de toute attaque des ennemis.

— Bien, dis-tu : mais ne me sera-t-il pas permis d'aimer différemment un ami, un ennemi, moi-même, et de varier, de mesurer mon affection selon les personnes? A cela Salomon te répond : « Poids et poids, balance et balance sont l'un et l'autre abominables devant Dieu. » *Prov.* xx, 10. Il t'est permis d'observer des degrés dans la charité; mais tout faire pour soi, et rien pour les autres, c'est avoir deux poids et deux balances; ce qui est un crime devant Dieu. La charité chrétienne est bien représentée par la tunique sans couture du Sauveur, laquelle ne fut pas coupée par les soldats, qui la tirèrent au sort. Comme ce vêtement sacré était uniforme (car il n'était pas tissu d'un côté, et cousu de l'autre), de même notre amour ne doit pas varier selon les affections humaines, il doit être le même pour tous; quoique je convienne qu'il puisse y avoir des degrés, eu égard aux mérites et aux personnes. Mais si l'on considère la raison, la cause de la charité, cette charité doit s'étendre également à tous. Oui, un même Seigneur, un même Esprit, un même baptême, un même corps, une même tête en ce corps, les mêmes espérances, tout nous demande une même charité. Ce que la loi divine prescrit pour la justice, doit se prendre aussi pour la charité : Que dans notre

maison il n'y ait pas un boisseau plus grand, un boisseau plus petit, mais que la mesure soit égale. *Levit.* XIX, 36.

Le Seigneur continue à donner ce conseil salutaire aux hommes, leur disant en faisant allusion à la grandeur de la récompense : « Car si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? » Ici, à l'occasion de ces paroles du Seigneur, surgit une autre question. Saint Thomas et plusieurs docteurs semblent s'élever vivement contre cette pensée : ils soutiennent qu'il y a plus de mérite à aimer ses amis, qu'à aimer ses ennemis. Il n'y a pourtant pas ici de différence d'opinion, si l'on descend dans la nature des choses. Il est bien vrai que c'est une dette plus sacrée d'aimer nos amis, nos frères, les auteurs de nos jours, et qu'il y a en cela plus de vertu et de mérite. Car ce qui est dû à plus haut titre, est évidemment plus juste et plus méritoire. D'ailleurs, comme l'opposé du meilleur est le pire, l'opposé du pire est le meilleur. Donc, puisqu'il est plus mal de haïr un ami qu'un ennemi, il s'ensuit qu'il vaut mieux aimer son ami, que son ennemi. Et ce qui est meilleur et plus juste est aussi ce qui est plus méritoire. A plus grande vertu, plus grand mérite.

Pourquoi donc le Seigneur dit-il qu'aimer ses ennemis c'est quelque chose de plus grand, de plus divin, que d'aimer ses amis? Pour deux raisons. D'abord, parce que l'affection, qui s'étend jusqu'aux ennemis, annonce une bien plus grande charité que celle qui n'embrasse que les amis. De même qu'un feu, qui embrase les objets placés au loin, et des bois verts et humides, est plus violent que celui qui brûle un bois sec, parce que ceux-là résistent plus fortement à la combustion, ainsi la charité la plus ardente, est celle qui ne s'éteint pas sous les injures, et qui va trouver au loin des ennemis, des gens indignes de bienfaits et d'affection; et non-seulement c'est la plus ardente, mais aussi la plus pure et la plus vraie. Quand tu aimes un ami, dont tu as reçu des services, on peut se demander si c'est une amitié vraie, si ce n'est pas plutôt l'intérêt qui te porte vers lui. Mais quand tu aimes un ennemi, quand tu combles de bienfaits celui qui t'accable d'outrages, et que pour le mal tu rends le bien, quel autre mobile peut-il y avoir ici que la charité et la bienveillance? Or, plus la charité

est pure et vraie, plus grand aussi et plus divin est le mérite, toutes choses étant d'ailleurs égales. C'est à ce titre que le Sauveur nous invite à appeler à notre table, à nos festins, non pas les riches et les puissants, mais les pauvres et les faibles, qui ne peuvent rendre bienfait pour bienfait, non que nous devions manquer de bienveillance envers ceux-là, mais parce qu'avec eux il est à craindre que nous ne visions à la réciprocité des bons offices, ce qui n'a pas lieu avec les pauvres, qui ne sauraient payer de retour : or plus la bienfaisance est pure, plus la récompense est abondante. Il y a là une analogie frappante avec l'amour des ennemis. Aussi le Seigneur y voit-il la perfection, terminant ainsi l'exposé de cette doctrine : « Soyez donc parfaits comme est parfait votre Père du ciel. »

Au reste, si quelqu'un trouve difficile l'amour des ennemis, s'il dit avec les Juifs : « La voie du Seigneur n'est pas équitable, » qu'il retourne la loi, et ce qui lui est prescrit à l'égard des autres, il le verra prescrit aux autres à l'égard de lui-même : ainsi, il commettra des injustices qui ne seront pas repoussées, il fera du mal qui ne lui sera pas rendu, il se rendra coupable de transgressions qui seront suivies, non-seulement de pardon, mais même de faveurs. Quoi donc? Ne trouveras-tu pas maintenant que cette loi est équitable et sainte? Et ce qu'il est juste et saint de prescrire aux autres à ton égard, n'est-il pas plus juste et saint de te le prescrire à l'égard des autres? Si ce raisonnement ne te touche pas, écoute au moins ce qu'ajoute le Seigneur : « Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous là d'extraordinaire? Les païens ne le font-ils pas aussi? » Que peut répondre un chrétien à ces raisons? Quand le chrétien est encouragé à la poursuite de la vertu par tant de dons, de grâces célestes, ne devra-t-il pas faire quelque chose de plus que ceux qui sont égarés, hors de la foi, dans les ténèbres de l'infidélité? Si, avec tant de secours pour la piété et la vertu, nous ne faisons rien de plus, à quoi bon le Fils de Dieu s'est-il incarné et a-t-il souffert? pourquoi l'Esprit saint est-il venu du ciel dans les cœurs des hommes? pourquoi tous les

sacrements de la nouvelle loi, toutes ces grâces célestes instituées pour fortifier les puissances de notre âme, et les embraser du feu de la charité, si nous ne pouvons nous élever au-dessus des mœurs des païens?

Il y a plus : les païens, quoique dénués de toutes nos ressources, par les seules lumières de la raison et forts des droits de l'humanité, ont aspiré à ces mêmes règles de la perfection évangélique. Sénèque, grave philosophe stoïcien, après avoir parlé des progrès du sage dans la carrière de la vertu, ajoute : « Comme les orages, la grèle et les brouillards, qui affligent ce monde sublunaire, n'arrivent pas jusqu'aux régions supérieures, où ne se ressentent point ces influences étrangères, de même le cœur du sage, de l'homme de bien doit être inaccessible aux injures, aux outrages, à toutes les perturbations de l'âme. » Il confirme ce qu'il avance par l'exemple de Caton qui, ayant reçu de son ennemi un soufflet, sans manifester aucun trouble « montra, dit-il, une plus grande âme en ne ressentant pas l'injure, qu'en la pardonnant. » Pardonner était beaucoup; ne pas ressentir, ne se laisser emporter à aucun mouvement violent était cependant plus grand encore. Qu'eût-il donc fait de plus, s'il eût été dans les régions surnaturelles? Faut-il parler ici des Athéniens Aristide et Phocion, si illustres par leur justice et leur intégrité, et dont le premier, partant pour l'exil auquel il était condamné, supplia les dieux de ne faire tomber sur les Athéniens aucun malheur qui les forçât de le rappeler; dont l'autre, injustement condamné à mort, et sur le point de boire la ciguë, recommanda à son fils présent à ses derniers moments, de ne vouloir aucun mal aux Athéniens pour la mort inique qu'il subissait? Ceux-là, placés en dehors du monde de l'Evangile, observaient les préceptes évangéliques; condamnés à l'exil et à la mort, ils priaient pour leurs ennemis et leurs persécuteurs. Si la seule raison, cultivée par les lettres, a pu s'élever si haut, quelle excuse pourront apporter à leur inhumanité ceux qui sont instruits, fortifiés, illuminés par tant de dons du ciel? Qu'attendre, sinon que, comme au jour du jugement les Ninivites se lèveront pour condamner la perfidie des Juifs, de même ces païens, par leurs exemples de douceur, de

patience, condamnent la fureur, la rage, les inimitiés implacables de beaucoup de chrétiens? J'ai fini pour la première partie de l'Evangile; si elle ne suffit pas pour apaiser toutes vos dissensions et toutes vos haines, je ne vois pas quelle autre raison pourrait être apportée.

SECONDE PARTIE

OU

AUTRE SERMON,

où l'on explique trois choses : 1° Comment les bonnes œuvres sont corrompues par la poursuite de l'avarice, de l'ambition, de la vaine gloire; 2° Quelle est la récompense de ces bonnes œuvres; 3° Par quels moyens nous pouvons nous garantir des ennemis de ces mêmes œuvres.

Arrivons à la dernière partie de l'Evangile, laquelle nous indique le moyen et la manière de bien faire. Comme, en ce temps, l'Eglise nous appelle non-seulement à l'extirpation de nos vices, mais encore à la pratique des bonnes œuvres et surtout de l'aumône, vertus éminemment propres à l'expiation du péché, ainsi que l'atteste Daniel, *Dan.* IV, 24, le divin Maître nous apprend ici comment nous devons nous livrer à toutes les œuvres de la bienfaisance : « Ayez soin de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés; autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père. Lors donc que vous donnez l'aumône, ne faites pas sonner la trompette devant vous, etc. » Dans ce peu de mots, le Seigneur comprend la partie la plus remarquable de la philosophie chrétienne, celle qui est le plus nécessaire au salut. Je vais entrer à ce sujet dans quelques développements.

I.

Il faut commencer par établir, que la première préoccupation du vieil ennemi est de détourner les fidèles de l'exercice de toutes les vertus et des bonnes œuvres. Comme le pourceau ne s'éprend point de l'odeur des fleurs qui émaillent la prairie, et se délecte dans un fétide bourbier, de même le diable est blessé du suave parfum exhalé par les vertus, et ne trouve sa pâture et sa joie

que dans la fange infecte du vice. Toutefois, quand il ne peut parvenir à nous détourner de faire le bien, il cherche ensuite à dénaturer nos bonnes œuvres, soit par une mauvaise intention, soit par l'orgueil, par la vaine gloire, ou par tout autre moyen. C'est ce que Jean Climaque montre en ces termes : « Dans tout ce que nous opérons selon Dieu, les démons nous creusent trois fosses. D'abord, ils tâchent d'empêcher de faire le bien. Puis, s'ils n'y peuvent parvenir, ils s'appliquent à ce qu'il ne se fasse pas selon Dieu. Enfin, s'ils échouent encore, se tenant en observation auprès de notre âme, à nous qui n'aurions considéré que Dieu, ils nous accablent de louanges et nous proclament des bienheureux. » Tels sont les moyens, et autres semblables, par lesquels le démon s'attache à vicier nos bonnes œuvres.

Pour qu'une chose soit vraiment bonne, elle doit être si accomplie, si parfaite, qu'elle ne mérite plus le nom de bonne, s'il lui manque quelque circonstance. Aussi l'Ecclésiastique nous recommande-t-il de faire justement ce qui est juste. « C'est, dit fort bien Sénèque, non dans l'acte, mais dans l'intention, qu'est le mérite. Quelqu'un est assis au chevet d'un ami malade : nous l'approuvons. Mais s'il le fait en convoitise de l'héritage, c'est un vautour, qui attend le cadavre. La même chose peut être honteuse, ou honorable. Il importe donc de savoir pourquoi, ou comment une chose est faite. » Cette pensée d'un païen est appuyée, par saint Grégoire, de l'exemple du Pharisien et du roi Ezéchias : de ces deux hommes exposant leurs bonnes œuvres devant Dieu, l'un fut condamné, l'autre fut approuvé et exaucé, parce que leur esprit était différent. Sénèque a donc raison de dire : « C'est non dans le fait, mais dans l'intention, que réside le mérite. » Le rusé serpent, qui sait cela, s'attache, en faisant omettre une circonstance essentielle, à dénaturer toute bonne œuvre, et à éluder ainsi les efforts des imprudents.

Entre ses diverses ruses, la principale consiste à imprimer à l'intention d'une bonne œuvre la souillure de l'avarice ou de l'ambition. C'est par ce moyen que le grand dragon entraîna sur la terre, non pas toutes les étoiles, mais le tiers. *Apoc.* XII, 4. Qui sont ceux qu'on appelle *étoiles,* et qui sont ainsi précipités sur la

terre? Ecoutez saint Grégoire : « Précipiter sur la terre les étoiles, c'est couvrir d'iniquité, au moyen de l'amour des choses terrestres, ceux qui paraissent s'attacher aux œuvres de la vie céleste. » Quelques-uns paraissent admirables extérieurement, mais leurs œuvres partent d'un cœur impur. L'Ecclésiastique les flétrit ainsi : « Malheur au cœur double, au pécheur qui marche sur la terre par deux voies. » *Væ duplici corde....., et peccatori terram ingredienti duabus viis.* Eccli. II, 14. Qui marche ainsi sur la terre? Ecoutez le même saint Grégoire : « Ont un cœur double, et marchent sur la terre par deux voies, ceux qui font une bonne œuvre à mauvaise fin; parce que la bonne œuvre est de Dieu, et que ce qu'ils cherchent par la pensée est du monde. » Le divin Maître nous avertit donc aujourd'hui de ce péril en disant : « Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés. » C'est-à-dire, gardez-vous avec soin de souiller par l'avarice, par le désir de la popularité, les bonnes œuvres qui doivent être rapportées à Dieu. C'était le crime des pharisiens qui, au témoignage du Sauveur, faisaient toutes leurs œuvres, pour être vus des hommes, c'est-à-dire, pour capter, par l'ostentation de leurs vertus, auprès d'une multitude ignorante, richesses, gloire, renom de sainteté. Combien n'en voit-on pas encore aujourd'hui, dans les emplois ecclésiastiques ou civils, qui, par esprit d'ambition, s'abstiennent de tout méfait, et poursuivent toutes sortes de vertus, afin de gagner la faveur des princes, afin de se maintenir dans leurs charges, ou de s'élever à de plus hautes? Ces manœuvres sont si communes, que personne ne pense à les flétrir, et que ceux mêmes qui s'y livrent n'y voient pas la moindre indignité.

De telles œuvres sont ainsi qualifiées par saint Augustin : « Les vertus apparentes, par lesquelles l'âme commande au corps et aux vices, si on les emploie à acquérir une chose quelconque, sans les rapporter à Dieu, sont des vices, plutôt que des vertus. » Il condamne par là les bonnes œuvres qui, détournées de leur fin, sont employées à acquérir un lucre vil, ou une vaine faveur. Car puisqu'aucune œuvre ne mérite le nom de bonne œuvre, si elle n'est parfaite sous tous les rapports et dans toutes les circonstances,

dont la principale est celle qui regarde la fin, le but; si la fin n'est pas honorable, l'œuvre ne le sera pas non plus. Cicéron, quoique dépourvu des lumières de la foi, est du même avis : « Si le mobile de nos prétendues vertus est l'intérêt, et non la vertu même, nous sommes des habiles, et non des bons. » Un sage a dit : « Doit être tenu pour mauvais, celui qui n'est bon que dans son intérêt. » — Mais, dis-tu, dans ce que je fais, ne m'est-il pas permis d'avoir égard à la rémunération, quand je considère la rétribution éternelle, ou bien quelque avantage temporel? — Il ne t'est pas défendu de penser à la rémunération, à une condition toutefois, c'est que tu ne l'envisageras pas seule, mais que tu la rapporteras à la gloire de Dieu. D'où cette parole de saint Augustin : « Il vous aime peu, Seigneur, celui qui aime avec vous quelque chose, sans l'aimer à cause de vous. »

II.

Vous avez entendu par combien de manœuvres le serpent s'efforce de dénaturer ce que nous faisons de bien. Voyons maintenant la récompense de telles œuvres : « Je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. » Aucune récompense ne peut donc être attendue de Dieu dans l'autre vie par ceux qui ont demandé aux hommes leur rémunération. Pour mettre le comble aux châtiments, cette privation de la couronne céleste, éternelle, suffirait. « Celui, dit saint Grégoire, qui, pour prix de sa vertu, demande les faveurs humaines, échange à bien vil prix une chose précieuse. » S'il est absurde de boucher les fentes d'un vieux mur avec des pierreries, avec les diamants dont sont ornées les couronnes des princes, combien plus absurde d'échanger contre un peu de fumée, la récompense céleste due aux œuvres de piété? Il y aurait pourtant quelque consolation, si cette indignité ne conduisait qu'à la privation de la récompense, sans que l'âme se souillât d'une transgression. Mais, suivant les principes de saint Thomas, il y a ici délit, parce qu'il y a désordre. Car c'est combattre contre l'ordre de la nature, que de tourner vers des usages temporels les vertus qui ont Dieu pour fin. Quoi de plus indigne que de te servir des vertus pour devenir pire, quand elles devaient

te rendre meilleur? que de mériter des supplices par la voie qui devait te mener à la récompense? que de te souiller par ce qui devait te purifier? que de faire sortir le péché de la source d'où serait sortie l'expiation? Quel espoir de salut reste au malade, quand les médicaments empirent son état, quand ce qui, pour un autre, eût été un remède efficace, se change pour lui en poison?

Ce n'est pas tout. Car ceux qui, même dans les choses divines, ont en vue la gloire humaine, s'exposent à tomber dans de plus grands maux. Quelle autre cause de l'incrédulité des Juifs, sinon la gloriole? Le Seigneur dit en effet aux incrédules : « Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? » *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis; et gloriam quæ à solo Deo est, non quæritis?* Joan. v, 44. Car les pharisiens regardaient comme au-dessous d'eux de suivre les leçons du fils d'un artisan, à ce qu'ils croyaient, et de s'adjoindre à ses disciples, qui étaient de basse condition. C'est pour cette raison que Nicodème, craignant sans doute d'encourir la défaveur, vint de nuit et secrètement trouver Jésus-Christ. Jean dit encore : « Beaucoup de Juifs crurent en lui, mais, à cause des pharisiens, ils n'osaient le reconnaître publiquement, de peur d'être chassés de la synagogue. Car ils aimaient plus la gloire qui vient des hommes, que la gloire qui vient de Dieu. » *Joan.* XII, 42. Vous voyez dans quel précipice jette le respect humain; puisqu'il en vient au point de faire préférer la gloire humaine à la gloire divine.

III.

Vous avez vu, mes frères, la maladie et le péril; il vous reste maintenant à connaître le remède. Car l'exposition du péril inspire la crainte; mais celle des remèdes rend à un cœur découragé espoir et confiance. D'abord, dans tous nos actes, ayons soin d'avoir les yeux sur le souverain bien, auquel tout doit être rapporté. C'est un précepte de la philosophie humaine aussi bien que de la philosophie chrétienne : « Il faut, dit Sénèque, nous proposer pour fin le souverain bien, il faut y tendre, y rapporter tous nos

actes, toutes nos paroles, comme les navigateurs dirigent leur course sur quelque astre. » Mais quel est ce souverain bien? Ce n'est pas Sénèque qui nous l'apprendra, lui qui le bornait au seul honnête et à la vertu; c'est saint Augustin, qui dit : « Puisque Dieu t'a donné des grâces, c'est-à-dire t'a donné gratuitement, aime-le gratuitement; n'aime pas Dieu par intérêt. Que lui-même soit ta récompense. » « Trop cupide, dit saint Jérôme, celui à qui ne suffit pas une telle récompense. » Saint Augustin veut donc que nous répondions au Seigneur en imitant sa ligne de conduite. Comme il nous a donné gratuitement, servons-le aussi gratuitement, c'est-à-dire, sans avoir en vue aucun avantage matériel.

Quand donc nous nous proposons une bonne œuvre, que notre premier soin soit de la rapporter à la gloire de Dieu, sans détourner sur la terre l'intention de l'esprit. Car il faut bien nous persuader que, dans les actions humaines, la fin à laquelle nous tendons a tant d'importance que ces actions s'identifient avec elle. C'est ce que le Seigneur nous montre clairement par ces paroles : « Ton œil est la lampe de ton corps. Si cet œil est simple et pur, tout ton corps sera éclairé; s'il est gâté, ton corps sera dans les ténèbres. » *Luc.* XI, 34. Ce qui signifie que tout le corps d'une bonne œuvre est ou lumineux, ou obscur, suivant l'intention qui en est l'œil. En d'autres termes : Si tu fais l'aumône par gloriole, ce n'est plus aumône, c'est gloriole; mais si tu la fais pour la gloire de Dieu, et par obéissance, c'est la vraie aumône et la vraie libéralité. Les bonnes œuvres tirent de leur fin, non-seulement leur nature et leur nom, elles en tirent leur mérite, et plus sera pure l'intention, plus elle sera agréable à Dieu et méritoire. Dieu, pour qui il n'est pas de secrets, considère moins la main que l'intention, moins la valeur matérielle que la disposition de l'âme; il examine, non combien tu offres, mais avec quelle piété, quelle dévotion, dans quel esprit. Car Dieu ne regarde pas à nos affaires et à nos biens; il ne regarde qu'à la pureté du cœur. Il n'a pas besoin de vains présents, il n'aime que la piété et l'affection. Les païens, tout privés qu'ils étaient des lumières de la foi, l'ont bien compris. « Ne regarde pas, disait un sage, la quantité, mais la pureté de ce que tu offres à Dieu. » C'est tout le contraire que

font ceux qui, sans s'occuper de la pureté de l'intention, ne voient que le grand nombre de leurs œuvres, faites peut-être par nécessité de position sociale, plutôt que par volonté. On peut leur appliquer ces paroles du prophète : « Vous avez espéré de grands biens, et vous en avez trouvé beaucoup moins. » *Agg.* I, 9.

O combien d'hommes seront déçus à ce dernier jour où le juge suprême qui scrute les reins et les cœurs, qui pèse les intentions, discerne l'esprit et les pensées, pour qui nulle créature n'est invisible, examinera les œuvres humaines dans la balance de son équité ! Car je crains qu'il n'y en ait beaucoup à qui il sera dit ce que la voix du ciel fit entendre au roi de Babylone : « Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop léger. » *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* Daniel. V, 27. De peur que pareil sort ne nous arrive, ayons donc grand soin, dans tous nos actes, de veiller à la pureté de l'intention. Pour y parvenir, que l'homme se chasse hors de lui-même, qu'il se dépouille, qu'il s'efface, autant que possible, en sorte que, dans ses actions, il ne cherche rien pour lui, ni la faveur populaire, ni quelque avantage temporel; qu'il n'ait pour but de servir ni ses passions, ni ses affections terrestres, ou celles des siens, mais que, s'oubliant lui-même, il ne voie que la volonté, la gloire, la puissance de Dieu. Une fois qu'il se sera chassé hors de lui-même, il trouvera Dieu. « Il n'y a lieu à la piété, dit saint Jérôme, que là où on ne connaît pas la chair. » Car, la cupidité et la charité étant deux contraires, où la cupidité de la chair a été bannie de l'âme, là règne surtout la charité, qui cherche, non son intérêt, mais la gloire de Dieu. Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Nous parlons pour plaire, non aux hommes, mais à Dieu, qui juge de nous sur ce qu'il voit dans nos cœurs. Car nous n'avons, ni employé des paroles de flatterie, comme vous le savez; ni désiré de nous enrichir sous quelque prétexte que ce fût; Dieu nous en est témoin. Nous n'avons pas non plus recherché la gloire qui vient des hommes, soit de votre part, soit de celle des autres. » I *Thessal.* II, 4. Voilà l'esprit que Dieu nous demande, celui qu'il approuve dans l'Epouse, quand il dit qu'elle a les yeux des colombes, *Cant.* I, 14, et non ceux du renard; c'est-à-dire, qu'elle est simple et vraie, non rusée et fourbe.

Non contents de ces précautions, suivons aussi le conseil salutaire que nous donne l'Evangile de ce jour : « Ayez soin de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, etc., » et, « quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite. » Aucune expression ne pouvait mieux recommander le secret d'une bonne œuvre. « Juge, dit saint Pierre Chrysologue, combien il veut qu'un autre l'ignore, lui qui veut que toi-même qui la fais, tu l'ignores par quelque partie de toi-même (1) ! » Ce secret qu'un sage capitaine voulait garder relativement aux opérations militaires, lorsqu'il disait qu'il brûlerait sa tunique, si elle connaissait ses desseins, le Seigneur a voulu qu'il fût observé dans ces circonstances, à moins que la fermeté d'une âme éprouvée, ou que des raisons particulières, dans l'intérêt du salut des autres, ne commandent d'agir autrement. Il veut même que ce conseil soit suivi non-seulement par rapport à l'aumône, mais aussi par rapport à la prière, au jeûne, à l'exercice des autres vertus, des autres devoirs extérieurs : « Quand vous jeûnez, dit-il, ne soyez pas tristes comme les hypocrites, etc. Quand vous serez pour prier, enfermez-vous dans votre chambre, et priez en secret votre Père, etc. » Vous voyez quel péril font courir aux actions pieuses les yeux des hommes. Aussi, faut-il s'en garder dans ces occasions, comme des yeux du basilic; ceux-ci peuvent nuire au corps; ceux-là, à l'âme.

La sainteté de ce conseil était appréciée des philosophes païens, et je crois que vous ne serez pas fâchés d'entendre Sénèque s'exprimer à ce sujet : « Les philosophes enseignent qu'il est des bienfaits qu'il faut conférer au grand jour, et d'autres qu'il faut accorder en secret : les premiers sont ceux qu'il est glorieux de recevoir; comme les distinctions militaires, les honneurs et tout ce qui donne la considération. Au contraire, ce qui n'élève, ce qui n'honore pas, mais qui vient au secours de la faiblesse, de la pauvreté, de la bassesse, doit être donné en secret ; en sorte qu'il ne soit connu que de celui qui reçoit. Quelquefois même il faut tromper l'obligé.

(1) Le texte porte : *Putas, ait Chrysol., quam vult nescire alterum, qui teipsum qui facit, vult aliqua tui parte latere?* Ce passage se trouve au serm. IX de saint Pierre Chrysologue. Seulement on y lit *facis* au lieu de *facit* et *nescire* au lieu de *latere*.

Qu'il reçoive, mais sans connaître le donateur. Arcésilas, dit-on, voulant secourir secrètement un ami pauvre, qui dissimulait sa pauvreté, et malade en outre, n'avouait pas qu'il manquait du nécessaire, mit à l'insu de son ami un sac d'argent sous le chevet de son lit, afin que cet homme, d'une susceptibilité outrée, trouvât plutôt qu'il ne reçût, ce dont il manquait. — Quoi donc? Il ne connaîtra pas son bienfaiteur? — Il ne saura pas avoir reçu, mais moi je saurai avoir donné. — C'est trop peu. — Peu, si tu penses à faire l'usure; mais si tu veux donner, tu donneras de la manière la plus avantageuse à l'obligé. Tu seras heureux de n'être vu que de toi. Autrement tu aimes, non à faire le bien, mais à paraître avoir fait le bien. — Je veux qu'il sache. — Tu cherches un débiteur. — Je veux absolument qu'il sache. — Mais s'il lui est plus avantageux, plus honorable, plus agréable, d'ignorer, pourquoi ne pas le lui permettre? — Je veux qu'il sache. — Ainsi tu vas le tirer de son heureuse ignorance. » *De Benef.*, lib. II. Vous voyez que les païens, qui recherchaient l'illustration, la considération, par des vertus d'apparat, aimaient à faire le bien en secret.

Ici saint Augustin soulève une question controversée. Dans cet Evangile, le Seigneur semble émettre une doctrine différente de celle qu'il avait enseignée un peu auparavant. Car il dit : « Ayez soin de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, » tandis qu'on voit plus haut : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est au ciel. » Ici, il défend si bien de laisser voir nos bonnes œuvres, que la main gauche ne doit pas savoir ce que fait la main droite : là, il ordonne de montrer nos bonnes œuvres, afin que les hommes les voient, et qu'ils glorifient le Père qui est au ciel. Au premier abord, ces deux prescriptions semblent se contredire, puisqu'il défend d'un côté ce qu'il ordonne de l'autre. Mais en y regardant de près, la question est tranchée par les paroles mêmes du Seigneur. Car, d'un côté, il défend de faire les bonnes œuvres en présence des hommes pour en être vus, ce qui serait vaine gloire manifeste; tandis que, de l'autre, il veut qu'on les fasse ouvertement pour la glorification du Père céleste. En effet, de même que le fidèle, qui vit mal, ternit en quelque sorte la gloire

de Dieu, de même, celui qui vit saintement, la rend plus brillante et plus aimable. Aussi saint Paul veut-il que les fidèles règlent leur vie de manière à faire révérer à tout le monde la doctrine du Sauveur. *Tit.* II, 10. Et Isaïe dit des fidèles du nouveau Testament : « Ils seront appelés les forts de la justice, la plantation du Seigneur pour le glorifier, » LXI, 3, afin sans doute que, comme les hommes, à la vue du soleil, de la lune et d'autres astres, de la splendeur et de la beauté d'une végétation luxuriante, sont entraînés aux louanges du Créateur, ainsi, en voyant la pureté de vie, les mœurs sans tache des fidèles, ils soient excités à proclamer la gloire de Dieu, par le secours et par le bienfait duquel s'acquiert la pureté.

Telle devrait être la vie des chrétiens. Fasse le Seigneur qu'il en soit ainsi! Mais nous en voyons beaucoup par le crime desquels le nom et la doctrine du Seigneur sont blasphémés. Quiconque toutefois cherche par ses œuvres la gloire de Dieu, bien qu'il les pratique en présence des hommes, ne le fait pas pour être vu des hommes; il veut par là glorifier Dieu, porter les hommes à imiter ce qui est bon et à louer le Seigneur. Mais avant d'arriver là, chacun doit consulter ses forces : ce qui convient aux forts, ne convient pas aux faibles. Les parfaits peuvent, pour le salut des autres, publier leurs bonnes œuvres sans craindre l'écueil de la vaine gloire. Ainsi le royal Prophète s'écrie : « Venez et écoutez, vous tous qui craignez Dieu; je vous raconterai les grâces qu'il a faites à mon âme. » *Psal.* LXV, 16. Mais cela serait dangereux pour des esprits faibles; en voulant servir la gloire de Dieu, ils pourraient à leur insu chercher la leur.

Telles sont, mes frères, les principales instructions à observer dans les bonnes œuvres, si nous voulons qu'elles soient pures et saintes, et qu'on ne nous applique point ces paroles du prophète : « Il a amassé de l'argent, et l'a mis dans un sac percé. » *Agg.* I, 6. C'est ce qui arrive à ceux dont les bonnes œuvres ne sont pas dirigées avec prudence; d'où suit qu'ils en perdent le fruit. Nous devons donc veiller avec soin et sur ce que nous faisons, et sur l'intention avec laquelle nous le faisons, afin que, présentant sans cesse au Seigneur une pure offrande de justice, nous méritions d'entrer dans cette cité, qui est tout or vrai, tout cristal, où

n'entre rien de souillé et d'impur. Veuille vous accorder cette grâce Notre-Seigneur Jésus-Christ qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME VENDREDI APRÈS LES CENDRES,

OU L'ON EXPLIQUE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉVANGILE, QUI RECOMMANDE D'AIMER LES ENNEMIS.

Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite iis qui oderunt vos.

Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.
Matth. v, 44.

L'Evangile de ce jour est une partie du célèbre discours, que le Seigneur adressa à ses disciples sur la montagne, et qui contient une application admirable et raisonnée de presque toute la doctrine évangélique. Dieu qui, autrefois, par la bouche des prophètes, avait parlé à nos pères de bien des manières et sous bien des formes, nous a parlé en ces derniers temps par la bouche de son Fils, qui devait nous révéler avec plus de développement et de clarté les mystères de sa volonté. Entre autres instructions de ce discours, le saint Evangile du jour a pris celle qui recommande d'aimer les ennemis, et d'éviter dans les bonnes œuvres l'écueil de la vaine gloire. Il dit donc : « Vous savez qu'il a été dit aux anciens, tu aimeras ton ami, et haïras ton ennemi. Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, etc. » *Ave, Maria.*

Ce saint temps étant destiné à la pénitence, l'Eglise, préoccupée de nos intérêts, se propose alors de traiter surtout les questions les plus propres à nous y porter, et à écarter les obstacles qui nous en éloignent, les péchés. De tous les péchés, ceux qui y opposent le plus d'entraves sont ceux qui sont de longue durée; dans ces péchés on comprend surtout les dissensions, et les haines implacables

qui s'attachent et se fixent au cœur pour longtemps, et dont bien peu savent se garantir. De même qu'il n'est guère de mer si tranquille, qui ne soit fréquemment troublée par la tempête, de même il n'est guère de cœur assez bien réglé pour n'être jamais agité par le trouble de la colère, ou de la haine. Quel est celui dont la vie a été si sage, qui dans toute sa conduite a montré tant d'équité et tant de modération, qu'il n'ait blessé personne en aucune manière, soit en paroles, soit en actes, ou qu'il n'ait pas été blessé lui-même? De là des colères, des haines, des dissensions publiques et privées, pour que je n'en dise pas davantage. Pour guérir ces maladies, il n'est pas de meilleur remède que celui que nous propose le saint Evangile de ce jour. Venez donc, mes frères, vous tous qui avez besoin de ce remède; découvrez vos plaies, et laissez-les guérir par le médecin divin; lui, il vous apporte assistance et santé, non au moyen d'herbes, de simples, de médicaments, mais par ses sages et salutaires instructions.

Quiconque porte un cœur blessé de ces maux, pourra dire : Ma blessure est une haine mortelle qui m'anime justement contre un voisin, contre un frère d'armes, parce qu'il a déchiré ma réputation, parce qu'il m'a outragé sans raison, parce qu'il m'a fait une mauvaise chicane, parce qu'il m'a accusé faussement, parce qu'il va partout me dénigrer, parce qu'il m'a ruiné, parce que par envie, par jalousie, il m'a supplanté. Toutes les fois que ces iniquités reviennent à mon esprit, je suis transporté de colère, aveuglé par la haine, altéré de vengeance. — Voilà le langage de la chair, de l'indignation. Ecoutons maintement ce que dit le divin Maître contre cette haine entre frères, et pour recommander la charité, la douceur.

Mais, d'abord, je veux vous demander une chose : Quand vous voulez prendre et retirer du feu un vase placé sur le feu, et dont une anse brûle, tandis que l'autre est froide, par laquelle, je vous le demande, saisissez-vous le vase? Par la brûlante? ou par la froide? — Qui serait assez fou pour approcher la main du côté brûlant, quand il peut prendre le vase par l'autre côté? Par cet exemple j'ai voulu vous montrer la démence de ceux qui, pouvant considérer, dans ces injures dont ils se plaignent, beaucoup de choses

qui excitent à la charité, à la douceur, à la patience, à la facilité des mœurs, sont cependant si ennemis d'eux-mêmes, qu'ils ne font attention qu'à ce qui allume la colère, l'envie, la haine, la fureur, la rage. Par ces mouvements, non-seulement nous nous éloignons du devoir, et de la charité chrétienne, mais encore nous déchirons notre âme de cruelles morsures, et répandons sur notre vie l'amertume et l'angoisse. Plutarque compare élégamment ceux-là aux ventouses des médecins, lesquelles, appliquées aux membres malades, n'attirent à elles que le mauvais sang, tandis qu'elles laissent le sang pur et vivifiant. Ainsi ils considèrent ce qui peut leur soulever la bile, non ce qui peut les apaiser. Que n'imitent-ils, dit Plutarque, ceux qui, ayant mal aux yeux, et rencontrant une lumière vive et des objets trop éclatants, se détournent des objets qui les blessent, vers ceux qui les soulagent? Pourquoi ne pas faire de même, quand il s'agit de notre plus grand intérêt, que tant de choses peuvent blesser, et tant de choses, favoriser?

I.

Mais qu'est-ce qui, dans un si grand malheur, pourra me consoler, m'apaiser? — Ecoute, non plus moi, mais le Seigneur lui-même : « *Moi* je vous dis : Aimez vos ennemis. » O qui pourrait expliquer l'emphase, la force contenue dans ce pronom? C'est avec ce mot qu'Absalom porta ses serviteurs au meurtre de son frère aîné : « Prenez garde, dit-il, quand Amnon commencera à être troublé par le vin et que je vous ferai signe, frappez-le et le tuez; ne craignez point, c'est *moi* qui vous l'ordonne. » II *Reg.* XIII, 28. Ce mot fut assez pour la perpétration de cet exécrable attentat. Pourquoi la même parole du Christ n'aurait-elle pas sur nous autant de force pour nous porter à l'œuvre la plus belle et la plus sainte? Ecoutez-le : *Moi* je vous dis : moi qui vous ai tirés de la boue, ou plutôt du néant, et vous ai destinés à partager le royaume des cieux; moi qui, d'un souffle, ai mis en vous l'esprit et l'âme, mon image et ma ressemblance; moi qui protége et garantis votre vie engagée dans tant de périls; moi qui ai préparé pour vous, non pour moi qui n'ai besoin de rien, tout

ce qui est renfermé dans le vaste sein du ciel ; moi qui ai ordonné à mes anges de veiller sur vous, aux astres de vous éclairer, à la terre de vous porter, aux poissons de la mer, aux animaux qui vivent sur la terre, ou dans l'air, de vous nourrir, ou de vous servir; moi qui, avec des entrailles de père et par ma Providence, vous ai arrachés à mille périls du corps et de l'âme ; moi qui vous ai purifiés dans les saintes eaux du baptême, vous ai choisis pour enfants d'adoption, vous ai appelés à mon héritage; moi qui vous sanctifie chaque jour par la vertu de mes sacrements, et qui vous nourris de mon corps immaculé ; et, si c'est peu, moi qui brûle de l'ardent désir de votre salut, qui suis venu du ciel sur la terre, où j'ai enduré tant de peines et d'injures, parcouru tant de chemins, supporté tant d'outrages, où enfin, pour vous apporter la vie, j'ai versé mon sang, au prix duquel je vous ai préparé le céleste héritage, un magnifique patrimoine, la couronne incorruptible d'une gloire éternelle, et une place parmi les bienheureux ; moi, dis-je, à qui vous êtes redevables à tant de titres, moi de qui vous avez tant reçu, et de qui vous attendez plus encore, je vous dis : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, etc. »

Tant de raisons, tant de titres, tant de bienfaits, accompagnant la dignité de celui qui commande, de celui dont toute créature est l'esclave, ne sont-ils pas assez, et assez, pour que vous observiez la charité envers ceux qui vous persécutent, ou plutôt envers l'auteur de si grands biens ? Je vous le demande, supposez des vendeurs et des acheteurs, mettez dans le plateau d'une balance ce devoir de la charité, et dans l'autre plateau tous ces bienfaits de Dieu : ces bienfaits ne vous paraîtront-ils pas plus lourds ?

O chose digne de larmes et d'étonnement ! On voit dans l'Ecriture qu'il existait autrefois beaucoup d'idolâtres, qui, croyant que leurs dieux sanguinaires prenaient plaisir à voir couler le sang humain, immolaient, pour plaire à leurs idoles, leurs propres enfants, ce qu'il y a de plus précieux, de plus cher dans la vie des hommes. Nous lisons : « Ils immolèrent aux démons leurs fils et leurs filles. Ils répandirent le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils sacrifièrent aux idoles de Chanaan. »

Et immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis. Et effuderunt sanguinem innocentem, sanguinem filiorum suorum et filiarum suarum, quas sacrificaverunt sculptilibus Chanaan. Ps. cv, 37. Des auteurs dignes de foi rapportent que cet usage était en vigueur non-seulement chez les Chananéens, mais encore chez les Eubéens et chez les Egyptiens. Ils ajoutent qu'une Egyptienne nourrissait chez elle un jeune crocodile, qu'elle prenait pour un dieu, suivant l'usage du pays. Devenu grand, il dévora un fils en bas âge de l'Egyptienne. La malheureuse mère s'en réjouit, et de ses voisines, les unes enviaient son bonheur, les autres la félicitaient de ce qu'il lui était né un fils assez heureux pour devenir la pâture d'un dieu. Aujourd'hui encore, dans les Indes Orientales et Occidentales se produisent d'aussi abominables sacrifices. On voit des individus se jeter devant les chars de leurs dieux pour s'en faire écraser, ou se laisser déchirer par les roues hérissées de pointes, pour faire plaisir à ces mêmes dieux.

En énonçant ces faits, je m'étonne que nous puissions retenir nos larmes, nous qui nous glorifions de la foi et du nom du Christ, quand nous voyons combien une détestable infidélité a plus de force chez ces peuples, que n'en a chez nous une religion si pure et si sainte. Quoi de plus indigne en effet, que de voir supporter de gaîté de cœur de si affreux tourments pour les muettes représentations du diable, pour une superstition criminelle, enfin pour des dieux sanguinaires, de prétendus dieux, non pas protecteurs du genre humain, mais ses ennemis; tandis que nous, pour la vérité, pour la religion la plus sainte, pour l'auteur de notre salut, pour un Dieu, qui ne demande pas nos enfants afin de les mettre à mort, mais qui s'est lui-même offert à la mort pour nous, et qui n'est pas altéré de notre sang, mais qui a versé le sien pour prix de notre salut, nous ne voulons pas, en considération de ce Dieu et pour sa gloire, nous faire la moindre violence, afin d'aimer nos ennemis, afin de rendre le bien pour le mal, et de prier pour ceux qui nous maudissent? En comparant l'allégresse et la soumission des infidèles avec notre indifférence et notre langueur, et en pesant les circonstances de l'une et de l'autre condition, qui pourrait assez s'affliger?

II.

Cette raison, même seule, devrait suffire pour nous porter à la pratique de tout devoir, quelque difficile, quelque ardu qu'il soit. Cependant le divin Maître, qui connaissait notre mollesse, qui savait tout ce qu'il faut d'aiguillons pour nous exciter à cette vertu, ajoute une autre raison : « Afin que vous soyez les enfants de votre Père... qui fait lever son soleil, etc. » De tous les biens auxquels peut aspirer l'âme humaine, il n'en est pas de plus grand, que d'acquérir la dignité d'enfants de Dieu, et de reproduire, dans notre vie et dans nos mœurs, l'image divine dont fut orné le premier homme lors de sa création. Car, la perfection des choses créées consistant à imiter, autant que possible, la perfection de la cause efficiente, et Dieu étant le créateur, la cause première de toutes choses, que peut-il arriver à l'homme de plus honorable, de plus glorieux, de plus grand, de plus heureux, que de ressembler au suprême auteur de tout honneur et de toute dignité; surtout en ce qu'on doit admirer le plus, c'est-à-dire, dans la magnificence de sa miséricorde et de sa bonté envers tous les hommes, amis ou ennemis? C'est ce qu'il exprime ainsi : « Qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » Car « nous voyons, dit saint Cyprien, par la volonté de Dieu, les saisons se prêter avec une égalité absolue aux bons et aux méchants, les vents souffler, les fontaines couler, les moissons développer leur exubérance, le raisin mûrir, les arbres se couvrir de fruits, les forêts de feuillage, les prairies de fleurs, et tout le genre humain jouir indistinctement des largesses et de la bonté divines. C'est également pour tous que le jour éclaire, que le soleil jette ses rayons, que la pluie arrose, que la brise souffle, que brillent la lune et les étoiles. »

Puisque l'immense libéralité de la bonté divine éclate surtout en ce qu'elle n'exclut de la participation de ses bienfaits, ni ses amis, ses serviteurs, ni même les impies, ses adversaires; quiconque sera animé de la même grandeur d'âme, ne reproduit-il pas, en fils vrai et légitime, les mœurs et l'image du plus saint des pères? C'est donc à cette indulgence de sa tendresse pater-

nelle, à cette céleste discipline de la philosophie évangélique, que nous invite ce glorieux Père, si nous voulons le représenter par notre conduite, et acquérir l'éclatante dignité de ses enfants; c'est à rendre non-seulement à nos amis, mais encore à nos ennemis, à nos persécuteurs, à nos délateurs, tous les bons offices commandés par l'humanité et la bienveillance. Si cela paraît à quelqu'un difficile et même impossible, qu'il écoute Sénèque donnant les mêmes prescriptions, et presque dans les mêmes termes, non pas à des fidèles, mais à des infidèles : « Les dieux, souverains auteurs de toutes choses, commencent par répandre leurs bienfaits sur ceux qui les ignorent : ils continuent à les prodiguer à des ingrats. L'un leur reproche leur négligence à notre égard; l'autre, leur injustice. Celui-ci les rejette hors de son monde, et en fait des mannequins, sans lumière, sans action. Néanmoins, comme ces pères indulgents qui sourient aux injures de leurs enfants, ils ne cessent de combler de bienfaits ceux qui doutent de l'auteur de ces bienfaits; ils distribuent impartialement leurs biens entre les nations; leur prérogative est d'être utiles. Ils versent en saison la pluie sur la terre, envoient les vents faire marcher la mer, ils mesurent le temps par le cours des astres, tempèrent par des brises le froid des hivers et la chaleur des étés, ils supportent avec indulgence les erreurs, les chutes des âmes. Imitons-les. Eussions-nous donné en pure perte, donnons néanmoins aux autres, donnons à ceux mêmes auprès desquels le don a été perdu. — C'est un ingrat. — Ce n'est pas à moi, c'est à lui qu'il a fait tort. En donnant, j'ai joui de mon bienfait. Je ne serai que plus empressé à donner. Ce que j'ai perdu avec lui, je le recevrai des autres. Mais je lui destine un nouveau bienfait, et, comme un bon laboureur, je vaincrai la stérilité du sol à force de soin et de culture. » *De Benefic.* lib. VII. Si un païen exige de païens une telle bienfaisance pour qu'on les appelle vertueux; je vous le demande, pesez avec soin, considérez en vous-mêmes ce qu'il convient que fasse un chrétien en présence de la dignité d'enfant de Dieu qui lui est promise. Peut-on rien imaginer de plus glorieux, de plus divin que de devenir, par adoption, enfant de Dieu, et de reproduire, par la miséricorde et l'humanité, l'image de ce Père suprême?

De cette ressemblance, par laquelle Dieu reconnaît son image dans ses enfants, que résulte-t-il? — L'amour du Père pour ses enfants; puisque cette ressemblance excite l'amour, et prouve la légitimité de la descendance. Nous l'apprenons par l'exemple des aigles. Saint Ambroise dit qu'ils mettent à l'épreuve le caractère de leurs aiglons aux rayons du soleil, et qu'ils chassent de leurs nids, comme d'indignes bâtards, ceux dont ils voient les yeux se troubler à la lumière, tandis qu'ils élèvent avec le plus grand soin, comme de bonne race, ceux qu'ils remarquent regarder fixement le soleil, sans cligner les yeux. Par cet exemple, vous pouvez comprendre, mes frères, de quel amour le Père suprême embrasse ceux qui imitent courageusement sa libéralité, sa douceur, sa clémence envers tout le genre humain, quand il contemple en eux la vive image de sa charité, de sa bienveillance. Saint Bernard affirme que le roi David était très-cher à Dieu, était l'homme selon le cœur de Dieu, parce que surtout il en avait imité la douceur et la bienfaisance. Quelles furent toujours les dispositions de David envers Saül, son implacable ennemi, qui, altéré de son sang, le poursuivait sur les plus hautes roches, accessibles seulement au bouquetin? Combien de fois n'épargna-t-il pas la vie de Saül, quand il pouvait le tuer sans péril, pendant son sommeil, ou par surprise? Quelles larmes, quelles lamentations à la mort de Saül, quand il savait que cette mort le conduisait à la royauté! Quelles récompenses promises à ceux qui recueillirent le cadavre de son ennemi, et lui donnèrent la sépulture! Il fit tuer sur-le-champ celui qui avait annoncé la mort de Saül, et qui s'était vanté d'en être l'auteur. I *Reg.* XXVI *et seq.* Qui ne verrait dans cette grandeur d'âme et dans cette patience inaltérable l'image de la bonté, de la clémence divine? Et le Seigneur n'avait-il pas raison de dire qu'il avait trouvé en David un homme selon son cœur? Le saint roi le comprenait bien; aussi quand il implorait l'assistance, la protection de Dieu, mettait-il d'abord en avant cette facilité de cœur, qu'il savait lui être le plus agréable, et disait-il : « Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude. » *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* Ps. CXXXI, 1.

III.

Il faudrait qu'un cœur fût bien dur et bien implacable pour n'être pas touché de si magnifiques promesses, et de tels exemples. Néanmoins à ces raisons le Seigneur en ajoute encore une autre non moins efficace, quand il dit : « Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela d'extraordinaire? Les païens ne le font-ils pas aussi? » Si l'on y fait bien attention, le Seigneur, par ces paroles simples, donne une raison très-puissante. Quelle différence n'y a-t-il pas entre un chrétien et un païen ! Celui-ci, pour vivre dans la vertu, n'a point de sacrement ; il n'a que le libre arbitre sans la grâce divine, et une étincelle obscure de raison naturelle. Vous, outre ces forces de la nature, que de dons, que de secours gratuits n'avez-vous pas reçus? Vous avez la lumière surnaturelle de la foi, l'espérance de l'éternel héritage, la crainte du jugement dernier, l'assistance et la grâce célestes, et les habitudes infuses des vertus et des dons du ciel. Vous avez tant de sacrements pour purifier le cœur, tant d'écrits divins pour perfectionner, illuminer la raison, tant de bienfaits célestes pour enflammer la volonté et la porter à l'amour du Créateur ; tant d'admirables exemples de martyrs, de confesseurs et de vierges pour fortifier l'âme et l'encourager à la piété et à la justice ; tant de voix de l'Eglise, tant d'instructions qui vous stimulent chaque jour ; enfin tant de secours pour bien vivre, que vous a préparés par son sang le Fils unique de Dieu, l'auteur de notre salut, qu'avec son appui et son concours vous pouvez devenir semblables non-seulement aux gens de bien, mais même aux anges. Quoi donc? Ne sera-t-il pas juste que nous qui avons reçu tant et de si grands secours pour la piété, nous y fassions plus de progrès que les païens? Ne sera-t-il pas juste qu'un arbre planté dans le paradis de l'Eglise auprès des sources intarissables des grâces, et rafraîchi par la rosée de tant de bienfaits divins, porte des fruits plus abondants que l'arbre né sur les monts Gelboë, sur lesquels ne sont descendues d'en haut ni la rosée, ni la pluie? II *Reg.* I, 24.

Si donc des païens, des publicains, qui ne sont tenus qu'à la loi naturelle, aiment ceux qui les aiment, saluent ceux qui les saluent, rendent le bien pour le bien, n'est-il pas juste qu'un chrétien, muni, orné de tant de secours divins, fasse quelque chose de plus ? Par exemple, qu'il aime, non-seulement ceux qui l'aiment, mais encore ceux qui le haïssent ; qu'il veuille du bien, non-seulement à ceux qui lui veulent du bien, mais aussi à ceux qui lui veulent du mal? Car pourquoi le ciel vous a-t-il donné des armes pour lutter contre les mouvements rebelles de l'âme, si vous cédez aux saillies, à la fureur de ces mouvements, comme si vous étiez tout à fait désarmé? A quoi bon le Seigneur a-t-il pris tant de soin de protéger, de houer, de cultiver, d'irriguer constamment cette vigne de votre âme, si elle porte, non des raisins, mais des lambrusques, c'est-à-dire, des fruits amers, comme ceux des gentils? Il est indigne du glorieux nom de chrétien, celui qui se contente des œuvres du paganisme; et c'est en vain qu'il a recueilli ces dons du ciel, celui qui n'en devient pas meilleur que les autres hommes.

Mais pourquoi le comparer avec des hommes? Il ne surpasse même pas les brutes en humanité. Je pourrais citer ici un grand nombre d'exemples, qui montrent que les chiens, les lions, les éléphants ne le cèdent point aux hommes en humanité et en reconnaissance. Je me borne à rapporter un trait raconté ainsi par Elien : « Porus, roi des Indes, ayant été percé de beaucoup de traits dans une bataille qu'il avait livrée à Alexandre, l'éléphant sur lequel il était monté, quoique couvert lui-même de blessures, ne cessa d'extraire avec sa trompe, doucement et avec précaution, les traits enfoncés dans le corps du roi, que quand il eut remarqué que son maître, affaibli par la perte du sang, s'évanouissait. Alors il se baissa doucement et peu à peu, de peur que Porus, tombant de haut, ne se meurtrît dans la chute. »

Mais ce fait n'étonne pas dans le plus intelligent des animaux. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve la même humanité, la même affection, dans les serpents les plus dangereux et dans les bêtes renommées par leur perfidie. Le même auteur en cite un mémorable exemple. Dans ses études sur les

reptiles, il dit qu'un villageois avait élevé chez lui et nourri un jeune serpent. Des voleurs étant entrés dans la maison, et ayant tué le villageois, le serpent, apprivoisé d'ailleurs, devint si furieux en présence du meurtre de son nourricier, qu'il s'élança sur les voleurs et les étouffa dans ses spirales. S'il en est ainsi, ne sera-ce pas le comble de l'indignité, qu'un chrétien, adouci, porté à la charité par tant de dons, ne fasse rien de plus que ce que font des brutes, des serpents même, ces fléaux des hommes? Je vous le demande, lorsque viendra cet examen rigoureux, qui attend chacun aussitôt après la mort, que pourront-ils répondre au juge équitable qui leur demandera compte de ses talents, c'est-à-dire, des dons célestes? Car, puisqu'il a dit : « A qui il a été beaucoup donné, il sera beaucoup demandé, » *Luc.* XII, 48, de quel prétexte, de quelle excuse pourra se couvrir celui qui a recueilli sans aucun fruit tant de dons, tant de bienfaits de Dieu?

IV.

Le suprême juge connaissait la grandeur de ce péril, et l'étendue de notre devoir; aussi, quoique ce qui a été dit précédemment fût suffisant pour exciter nos cœurs, il poursuit cependant sa tâche, il ajoute raisons à raisons, récompenses à récompenses, et termine son exhortation par ces remarquables paroles : « Soyez donc parfaits, vous aussi, comme votre Père céleste est parfait. » Quoi de plus sublime, de plus divin que d'imiter la perfection du souverain Maître de toutes choses? Tous nous sommes portés par la nature à désirer le bonheur; et le bonheur consiste dans l'état le plus parfait de la nature humaine. Or quelle perfection plus grande que l'imitation, la ressemblance de la divine bonté? Quiconque y sera parvenu, aura atteint, autant qu'il est possible en cette vie, la félicité, la béatitude. D'ailleurs, la charité étant, suivant Paul, la fin de la vie chrétienne et de la loi divine, il s'ensuit que la perfection de la vie dépend de la perfection de la charité. Mais quelle charité que celle qui embrasse, non-seulement les amis, mais encore les ennemis et les persécuteurs? qui aux médisants, aux calomniateurs, aux persécuteurs, rend de bonnes paroles pour de mauvaises, le bien pour le mal, et qui

pour eux fait des vœux sincères, et invoque Dieu? Que peut-on demander de plus grand, de plus sublime à la charité fraternelle? C'est donc à cette charité que nous appelle le Sauveur, en disant : « Soyez donc parfaits, vous aussi, comme votre Père est parfait. » Car la perfection de la charité de Dieu se voit surtout en ce qu'elle s'étend aux amis et aux ennemis. Ce que saint Jean confirme par son témoignage, quand il dit : « Ce qui fait que notre amour pour Dieu est parfait, afin que nous attendions avec confiance le jour du jugement, c'est que tel est Dieu, tels nous sommes en ce monde. » I *Joan.* IV, 17. En cela, dit-il, est la charité parfaite. En quoi ? En ce que nous sommes en ce monde, tel qu'il est lui-même. Parce que sans doute, selon l'interprétation de saint Augustin, de même qu'il aime ses ennemis, en faisant lever son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes; de même nous, qui ne pouvons disposer du soleil et de la pluie en faveur de nos ennemis, nous leur donnons des larmes en priant pour eux, et nous leur faisons du bien à l'exemple du Père céleste. En cela, dit-il, est la parfaite charité.

Qui pourrait dire tous les biens qui découlent de cette imitation de la charité divine? En premier lieu, comme dit le même saint Jean, nous attendons avec confiance le jour du jugement. D'où vient cette confiance? De ce que tel il est, tels nous sommes; c'est-à-dire, suivant l'interprétation du même saint Augustin, que notre grande confiance alors viendra de ce que nous aurons imité la charité et la bonté de Dieu envers amis et ennemis. C'est ce grand bien que l'Apôtre, comblé de bienfaits par Onésiphore, demandait pour lui en ces termes : « Que le Seigneur lui fasse trouver miséricorde en ce dernier jour. » *Det illi Dominus invenire misericordiam a Domino in illa die.* II Tim. I, 18. Il appelle ainsi le jour du jugement dernier, jour éternel, et qui ne sera suivi d'aucune nuit, jour où celui qui aura obtenu miséricorde, jouira de la miséricorde éternelle avec les bienheureux. Quoi de plus grand qu'un tel prix? Quoi de plus divin, que d'avoir alors cette confiance, de triompher, d'être dans l'allégresse, quand le monde s'ébranle sur ses fondements?

Vient ensuite un autre fruit. Il n'y a rien en cette vie de

plus désirable à l'homme que d'être aimé de Dieu, de mériter la grâce de Dieu, et personne, tant qu'il vit, ne peut savoir que par conjectures, s'il est digne d'amour ou de haine; or, de toutes ces conjectures pour savoir si on mérite l'amour de Dieu, il n'en est pas de mieux appuyée, que celle qui s'appuie sur l'amour des ennemis. Car la charité étant une forme divine et surnaturelle, il est nécessaire qu'elle produise des actions supérieures aux actions naturelles. Or, comme nous voyons toutes choses, à l'instigation de la nature, faire opposition à leurs contraires, et repousser la force par la force, celui qui, revêtu de cette forme céleste, en est venu au point, non seulement de ne pas repousser la force par la force, mais de vaincre par ses bienfaits, par sa vertu, la méchanceté des autres et leurs dispositions hostiles, celui-là, autant qu'on peut en juger par la dignité d'une telle conduite, est supérieur à la nature même; ce qui est l'indice le plus concluant d'une forme surnaturelle. Bien plus, c'est l'indice, non pas d'une charité quelconque, mais, comme nous l'avons dit, de la charité accomplie et parfaite. Or, la charité parfaite fait l'homme accompli et parfait en toute vertu. Ainsi, lorsque le roi Saül eut remarqué à des signes éclatants l'immense charité de David, qu'il haïssait mortellement, il comprit que ce dernier n'avait pu parvenir à un si haut degré de vertu sans le secours divin, et que la conséquence était que Dieu, qui avait inspiré à David cet esprit et cette vertu, lui donnerait pareillement le trône. C'est une histoire bien connue. David étant caché dans une caverne, où entra Saül pour une nécessité naturelle, ne voulut pas tuer le roi, quand il le pouvait facilement. Il se contenta de couper le bord de la chlamide de Saül, et, en preuve de sa charité et de son innocence, il l'appela de loin, et lui montrant ce qu'il avait coupé, se plaignit vivement des injustes persécutions du prince. A cette vue, Saül éleva la voix, et dit en pleurant! « N'est-ce pas là votre voix que j'entends, ô mon fils David? Vous êtes plus juste que moi; vous ne m'avez fait que du bien, et je ne vous ai rendu que du mal.... Comme je sais que vous régnerez, et que vous posséderez le royaume d'Israël, jurez-moi par le Seigneur que vous ne détruirez pas ma race après moi, et que vous n'effacerez pas mon

nom de la maison de mon père. » I *Reg.* XXIV, 4 et seq. Par cet exemple vous voyez combien de vertu, combien de bonheur un ennemi sanguinaire procura à un cœur magnanime. David montra une autre fois la même charité à l'égard du cruel Saül qui en étant touché, lui dit de nouveau : « Soyez béni, David, ô mon fils, vous réussirez dans vos entreprises, et votre puissance sera grande. » I *Reg.* XXVI, 25.

De ce divin précepte on peut retirer bien d'autres avantages, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Par cette vertu nous obtenons le pardon de nos offenses, en pardonnant celles des autres. Par elle, nous évitons mille péchés qui sortent de la racine trop féconde de la haine et du ressentiment. Par elle, nous éloignons de nous mille soucis, mille angoisses, mille causes de colère et de fureur, compagnes tristes et déchirantes d'un cœur rancuneux, et nous nous rendons la vie calme et agréable, exempte de fiel et d'amertume. Et dans cette œuvre de parfaite charité, nous trouvons non-seulement le pardon de nos fautes, mais encore le progrès de nos mérites; j'en ai parlé plus longuement ailleurs.

V.

Mais de tous les avantages résultant de cette vertu, il en est un que je ne dois pas passer sous silence, et qu'un célèbre moraliste, Plutarque, expose en ces termes : « Aux premiers hommes il suffisait de n'être point attaqués par les divers animaux, et pour cela ils faisaient la guerre aux bêtes nuisibles. Dans la suite, on apprit à tirer parti des animaux, et, depuis ce temps, loin d'en éprouver des dommages, on en retire des services. Ils nous nourrissent de leur chair, nous vêtent de leurs poils, nous fournissent des remèdes dans leur fiel et dans leur lait; leurs peaux nous servent d'armure défensive; en sorte que, s'ils venaient à nous manquer, nous courrions risque de mourir de faim, et d'être réduits à vivre dans les bois. Tandis qu'il suffit aux autres hommes de n'éprouver aucun dommage de la part de leurs ennemis, Xénophon dit que les sages doivent tirer utilité des adversaires. Ceux qui sont exposés à des inimitiés, doivent donc chercher les voies et moyens d'acquérir cet avantage. Un cultivateur ne peut greffer

tous les sauvageons; un chasseur ne peut apprivoiser toute bête féroce. On a donc cherché à tirer parti des arbres stériles et des bêtes fauves en les faisant servir à d'autres usages. L'eau de la mer est salée et impotable; mais elle nourrit les poissons; c'est un véhicule qui vous transporte où vous voulez, qui sert à l'importation, à l'exportation des marchandises. Par ces exemples, le sage philosophe nous conseille de tirer parti de nos ennemis, quelqu'inutiles, quelqu'hostiles qu'ils nous soient d'ailleurs. Il expose ensuite avec développement l'utilité qu'on en doit retirer. D'abord il montre combien clairvoyants sont les yeux des ennemis pour découvrir les vices de ceux qu'ils haïssent, afin de ne pas manquer ainsi l'occasion de calomnier, d'accuser, de nuire. Il ajoute : « Ne te sera-t-il donc pas avantageux d'être forcé, toi, à vivre en tout avec réserve, avec prudence; à ne rien faire, à ne rien dire à tort et à travers, et inconsidérément; mais à conserver toujours des mœurs pures et irréprochables; à l'exemple de ceux qui, sur le soupçon d'une maladie, mènent une vie réglée, attentive, modérée, de peur de provoquer le mal. En effet, cette circonspection, outre qu'elle est un frein pour les passions de l'âme, fait naître en nous le désir de mener une vie intègre, et irrépréhensible. De même que les Etats, auxquels un ennemi voisin et une longue guerre ont appris la sobriété et la vigilance, font observer les lois plus sévèrement et administrent mieux la chose publique; de même, ceux qu'une inimitié force à vivre dans la frugalité et dans la vigilance, à se garder de la mollesse, à s'observer en tout, ceux-là, peu à peu et sans s'en apercevoir, prennent l'habitude de régler leurs mœurs, et de ne plus tomber dans le mal, pour peu que la raison leur vienne en aide. » .

On peut donc retirer une grande utilité, même des ennemis. C'est ce que fit Philippe, père d'Alexandre. Ayant appris que les Athéniens censuraient quelques-uns de ses vices, il se conduisit dans la suite de manière à ne leur laisser aucune prise à la critique et au persifflage. Ce que, par un défaut inhérent à la nature humaine, il ne voyait pas, il l'aperçut grâce aux yeux clairvoyants d'ennemis, d'autant plus habiles à découvrir ses fautes que leur haine était plus acharnée. Plutarque nous exhorte donc ici à

retirer des ennemis cette utilité; pour moi, je vous mets sous les yeux, non-seulement cette considération, mais encore toutes celles que je viens de présenter, afin que, ce qu'une seule n'a pas fait, toutes ensemble puissent le faire.

A toutes ces considérations j'en ajouterai une autre : c'est que la plus belle victoire que nous remportions sur nos ennemis, est celle où nous les vainquons par des bienfaits, et d'ennemis en faisons des amis. Qui doute en effet que la lutte entre hommes doit différer de la lutte entre animaux? Ceux-ci, privés de raison, emploient pour combattre, non la raison, mais la force, les dents, les ongles, le poison; les hommes, doués de raison, doivent employer, non la férocité bestiale, mais la raison, la prudence, la bonté. Par ces moyens ils triomphent de la fureur de leurs ennemis, au point de les attirer à une bienveillance mutuelle. C'est à cette noble victoire que nous appelle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire; en agissant ainsi, tu couvriras sa tête de charbons ardents, qui l'enflammeront à la bienveillance. » *Rom.* XII, 20. Le même Philippe, père d'Alexandre, dont je viens de parler, employa ce moyen. Instruit qu'un de ses sujets parlait mal de lui, quoique ses courtisans insistassent pour qu'on châtiât l'insolent, il voulut le combattre par des bienfaits. Il arriva de là que le médisant allait partout publier les louanges du roi, et que ce prince, se tournant vers ses amis, leur dit : « Vous voyez qu'il est dans nos mains de faire parler bien ou mal de nous. » Ne fut-il pas beaucoup plus magnanime de triompher d'un ennemi par des bienfaits que par des supplices? Sénèque dit en effet avec raison : « L'homme de bien, le grand cœur doit supporter un ingrat, jusqu'à ce qu'il l'ait rendu reconnaissant. » Or quiconque aura examiné tous les profits à faire par l'âme, qui viennent d'être exposés, ne s'étonnera pas du dessein de la divine Providence, qui a voulu que ni les adversités, ni les adversaires ne manquassent en cette vie aux hommes pieux, pour que les occasions ne leur manquassent pas d'exercer l'amour des ennemis. Aussi saint Augustin, commentant ce verset de David : « J'ai été contristé dans mon exercice, » *Ps.* LIV, 2, dit-il : « Il fait allusion à ses persécuteurs, et appelle les

persécutions des méchants, son exercice. Ne croyez pas que les méchants soient sur la terre sans motif, et que Dieu n'en tire aucun bon parti. Tout méchant est en ce monde, ou pour se corriger, ou pour servir à exercer les bons. »

Qui ne voit par là combien magnifiques et désirables sont les présents réservés par ce Père des miséricordes à ceux qui pratiquent cette longanimité et cette clémence? Il le comprenait bien le saint roi David, qui remplissait avec zèle le devoir d'une parfaite charité, même sous cette loi qui contenait les hommes dans le devoir par la crainte plutôt que par l'amour. Voulant attester par serment son innocence, il ne trouva pas d'imprécation plus forte, pour dévouer sa tête et sa vie, que de demander à perdre tout le fruit de cette vertu qu'il avait si bien pratiquée. C'est dans ce sens que saint Basile interprète le verset : *Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam merito ab inimicis meis inanis. Ps.* VII, 5. C'est-à-dire, je ne recueillerai aucun fruit de cette douceur et de cette patience avec lesquelles j'ai supporté les indignités de mes ennemis. Le saint homme savait tout ce qu'il y a de mérite auprès de Dieu à souffrir patiemment les injures.

Maintenant, mes frères, je viens à vous. Et d'abord je ne veux pas déplorer ici la triste conduite de beaucoup de chrétiens, qui sont si éloignés de cette philosophie du Christ; pour déplorer cette conduite nul n'aurait assez de temps ni de larmes; je veux seulement avertir, guérir ceux qui sont guérissables, ceux qui ne redoutent pas, mais qui appellent le fer du médecin. Vous donc qui, sous le poids d'injures et d'outrages, vous soulevez d'indignation et de fureur contre l'auteur de ces maux, rappelez-vous ce que nous avons dit en commençant; c'est-à-dire, détournez votre esprit de ce qui l'irrite et l'ulcère, pour le porter vers ce qui peut adoucir et calmer la fureur. C'est, je le répète, le vase approché du feu, et qu'on retire en le prenant, non par le côté qui brûle, mais par le côté froid. Autant que vous le pouvez, efforcez-vous donc de repousser loin de vous le souvenir des injures, et de peser, comme dans une balance, les prix proposés à l'amour des ennemis : c'est la ressemblance divine, c'est la gloire d'enfants de Dieu, la perfection d'une charité accomplie, le pardon des péchés.

le progrès des mérites, la confiance au jour du redoutable jugement, enfin le céleste héritage, promis aux vrais enfants de Dieu. Si vous vous mettez sous les yeux ces avantages, et le calme d'un cœur pacifié, sa tranquillité, sa paix, son innocence; nul doute que ces considérations ne vous portent fortement à la douceur, à la facilité, à l'indulgence. Conservant ainsi inaltérable la charité des enfants de Dieu, vous mériterez d'obtenir dans la céleste patrie leur glorieux héritage.

PREMIER SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable, etc. *Matth.* IV, 1.

Tout ce que fait l'Eglise en ce saint temps, soit lorsqu'elle institue des jeûnes, soit lorsqu'elle nous présente de saintes lectures tirées de l'Evangile, tout cela n'a d'autre objet que notre salut. Cette pieuse mère croit qu'en vrais enfants d'obéissance nous avons tout mis en œuvre pour nous préparer aux exercices religieux de la sainte quarantaine. Elle croit qu'à nos oreilles a déjà retenti cette voix par laquelle elle nous appelait le premier jour de cette sainte période : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, dans les larmes, et dans les gémissements. » *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et in fletu, et in planctu.* Joël. II, 12. Elle croit que, dociles à cette voix inspirée, nous avons déclaré la guerre aux vices, et que nous nous sommes proposé de mener une vie meilleure. Et comme elle sait que les armées des démons vont nous attaquer, nous, transfuges de leur empire, elle nous met en garde fort à propos contre ce péril, elle nous forme à la discipline de cette guerre céleste. Aujourd'hui elle nous propose notre Chef qui combat, comme en bataille rangée, contre notre adversaire; afin que de l'un nous apprenions l'art de combattre, et de l'autre la manière de vaincre.

Au combat s'avancent donc, d'un côté la malice, de l'autre la sagesse de Dieu; d'un côté, le prince du monde, de l'autre le Roi du ciel, l'un et l'autre munis des armes qui leur sont propres; celui-là, de la dépravation, celui-ci, de l'innocence; celui-là, du mensonge, celui-ci, de la vérité; celui-là, de la haine et du mépris de Dieu, celui-ci, de la piété et du respect de Dieu.

L'Evangéliste dit donc : « Alors Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit, etc. » *Alors,* dit-il. Quand? — Après que, le Seigneur ayant été baptisé dans le Jourdain, les cieux se furent ouverts au-dessus de lui, et que cet oracle de son Père eut retenti : « C'est ici mon Fils bien-aimé, etc. » *Matth.* III, 17. *Alors* il est conduit par l'Esprit-Saint dans le désert, pour y subir les attaques du démon. Pourquoi? — Pour que nous apprenions par là que, dès que quelqu'un a été adopté pour enfant de Dieu, dès que par une vraie pénitence il a renoncé au démon et à ses pompes, qu'il s'est enrôlé sous la bannière du Christ, alors l'ennemi commun redouble de rage, et se rue sur lui, avant qu'il prenne force, et qu'il jette des racines profondes dans la vertu. A peine le Christ Notre-Seigneur est-il né, que le satellite, le ministre du diable, Hérode, le cherche pour le mettre à mort. C'est ce qui arrive spirituellement chaque jour dans l'Eglise, lorsque le Christ naît dans le cœur de quelque fidèle. Le démon, autre Hérode, s'efforce, avant que ce fidèle grandisse, de l'étouffer, et de le détourner de la pieuse poursuite de la vertu. Saint Jean, dans l'*Apocalypse,* en offre une vive image : « Il parut un grand prodige dans le ciel; c'était une femme d'une grande beauté, et revêtue du soleil, laquelle avait la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne d'étoiles. Elle était grosse, et elle criait, étant en travail et ressentant les douleurs de l'enfantement. Apparut alors un grand dragon roux qui, la gueule béante, attendait la délivrance, pour dévorer l'enfant. » *Apoc.* XII, 1. Cette femme est l'Eglise, épouse du Christ, laquelle, supérieure à ce monde, soumet et foule aux pieds tout ce qui est contenu sous l'orbe de la lune, et ne s'occupe que de ce qui est sublime et divin. Fécondée par la semence de la parole de Dieu, elle enfante chaque jour, non sans douleur et travail, des fils spirituels. Survient le grand dragon roux, altéré du

sang des saints, qui tâche d'étouffer à sa naissance le nouveau-né, c'est-à-dire, le fils spirituel, qui, encore tendre et allaité, prête aux attaques de l'ennemi.

« Aussi, dit saint Chrysologue, le diable s'attaque toujours aux origines du bien; il tente les vertus qui commencent; il se hâte d'étouffer la sainteté à sa naissance, sachant que, les fondements une fois jetés, il ne peut plus réussir. » Un édifice neuf, et qui n'est pas encore sec, est facilement renversé. Une jeune plante est arrachée de terre sans efforts. Une lampe récemment éteinte, et gardant encore la fumée de la lumière éteinte, se rallume au moindre souffle. Ainsi, là où une habitude que l'on a quittée est encore chaude dans l'âme, qu'une tentation, qu'une occasion se présente, que les yeux voient trop, que d'anciens conseillers, des amis vous rappellent, qu'une image brillante et voluptueuse s'offre aux sens, ce qui était à peine éteint, se ranime facilement. Puissions-nous, mes frères, ne pas l'éprouver tous les jours pour notre malheur! Car combien n'en voyons-nous pas qui en ce saint temps ont fait divorce avec le vice, qui, repentants du passé, se sont proposé une vie meilleure, et qui, les sacrements de l'Eglise reçus, la sainte quarantaine passée, se replongent dans la fange et retombent dans leurs anciens errements? Ils jouent ce jeu toute leur vie, et une mort inopinée les frappe, et les perd, quand ils ne sont pas prêts. Aussi, surtout en ce temps devons-nous avoir à la pensée ces paroles de l'Ecclésiastique: « Mon fils, approchant du service de Dieu, tenez-vous dans la crainte, et préparez votre âme à la tentation. » *Fili accedens ad servitutem Dei, sta in timore, et præpara animam tuam ad tentationem.* Eccli. II, 1.

« Et ayant jeûné quarante jours, etc. » Voilà, mes frères, l'origine et la dignité du jeûne quadragésimal, qui nous est venu de l'autorité, non-seulement de l'Eglise, mais encore du Christ. De même que celui-ci, plongé dans les eaux du Jourdain, a, par son contact, sanctifié toutes les eaux; de même, par son jeûne, il a consacré ce jeûne quadragésimal, et lui a conféré une vertu, une dignité divine. Car comme l'eau se sature de la saveur des lieux qu'elle parcourt, ainsi quand ce jeûne a passé par l'auteur de la vie, il

en a tiré une nouvelle dignité, une nouvelle gloire; en sorte que jeûner en ce temps est non-seulement un devoir d'abstinence, mais encore un honneur, un ornement, un trait de ressemblance divine. Aussi, nous qui nous glorifions d'avoir le Christ pour tête, et d'être ses membres, devons-nous nous conformer à notre Cher dans ce jeûne de quarante jours. Il serait monstrueux que, la tête jeûnant, les membres fussent ivres; que, le Chef souffrant pour nous de la faim, nous nous jetassions dans les délices. Que personne n'allègue donc la faim, et la difficulté du jeûne, de peur que, pour éviter un moindre travail, il ne tombe dans un plus grand. « Qui craint le givre, recevra la neige. » *Job.* VI, 16. C'est-à-dire, qui fuit de moindres maux, en trouve de plus grands. Si donc tu ne veux pas jeûner et avoir soif pendant quelques jours, tu jeûneras et auras soif à toujours auprès du mauvais riche. Tu fuis une légère et salutaire mortification; tu seras torturé éternellement, et encore sans fruit. Alors, mes frères, je vous le demande, pourquoi ne craignons-nous pas une si redoutable vicissitude? Pourquoi, afin d'épargner notre corps, nous exposer au danger d'un jeûne éternel, nous qui ne voulons pas jeûner pendant quarante jours?

Oui, je rougis de notre temps, où les prescriptions de l'Eglise sont si facilement méprisées. Combien y en a-t-il qui, pendant cette sainte période, observent inviolablement la règle du jeûne? C'est une honte d'entendre alors toutes les voix de l'Eglise proclamer le jeûne, recommander le jeûne, sanctifier le jeûne, offrir à Dieu nos jeûnes, alors qu'il y en a si peu dont on puisse présenter les jeûnes à Dieu. C'est une honte d'entendre retracer les mœurs des autres fidèles, qui vivent au milieu de nations barbares et lointaines, et chez qui cependant se conserve inviolable la discipline du jeûne. Chez les Chaldéens chrétiens, qui vivent parmi les Sarrasins et les Turcs, chez les Malabares qui habitent les Indes Orientales, au milieu de barbares idolâtres, l'abstinence quadragésimale, comme nous l'apprenons de sources sûres, est si strictement observée, que, pendant toute sa durée, grands et petits, jeunes et vieux s'abstiennent non-seulement d'œufs et de viande, mais encore de poissons de tout genre, et de vin; ils ne mangent que des légumes, et une fois par jour. Ce qui est d'autant

plus pénible que ces régions voisines de l'équateur sont brûlées de chaleurs intolérables. Mais nous malheureux, placés dans un climat plus tempéré, nous imbus des saintes lettres et si éloignés de la barbarie de ces contrées, nous si fiers de nos lois, de nos lettres et de nos arts, de notre esprit et de notre civilisation, nous ne sommes ingénieux qu'à violer impunément et à notre guise les prescriptions de l'Eglise.

Cela ne convient pas, mes frères. Pour l'amour et la gloire de Celui qui a jeûné, qui a eu faim, qui a mortifié par l'inanition sa chair innocente, et enfin a été abreuvé pour nous de vinaigre et de fiel, affrontons ce jeûne solennel, chacun suivant nos forces; que chacun fasse ce qu'il peut, en égard à son âge et à sa santé. Nous exigeons, non pas que le jeûne brise les forces, mais qu'il s'y proportionne. Si quelquefois la faim et la privation font souffrir votre chair, considérez, je vous en conjure, combien de fois pour satisfaire cette chair vous avez foulé aux pieds les préceptes de Dieu, ou plutôt Dieu même, votre législateur; et vous comprendrez que ce n'est pas beaucoup, si, pour l'apaiser, vous mortifiez par la privation cette chair, pour les satisfactions de laquelle vous avez tant de fois violé la majesté du Seigneur. Si votre chair, trop flattée, vous a entraînés à la faute, que votre chair mortifiée vous ramène au pardon. Car si les corps, qui souffrent d'une humeur chaude, sont guéris par le froid; et si ceux qui souffrent d'une indigestion, se guérissent par la diète; quoi d'étonnant que l'amertume de la douleur guérisse les péchés de volupté ? Tobie, aveuglé par une fiente d'hirondelle, fut guéri par le fiel d'un poisson. *Tob.* XI, 15. Ainsi nous, par l'amertume de la pénitence, nous devons recouvrer la lumière de l'âme, perdue par les voluptés d'une ignoble chair. Dans l'épitaphe de Paula, saint Jérôme rapporte que, comme il engageait cette sainte femme, qui s'abandonnait aux larmes, à ménager ses yeux et à les réserver pour la lecture des saints livres, elle répondit : « Il faut meurtrir ce visage que, contre les préceptes de Dieu, j'ai souvent couvert de céruse et de fard. Il faut affliger ce corps qui s'est tant plongé dans les délices. Des rires immodérés doivent être compensés par des pleurs sans fin. Moi qui ai plu à l'homme et au monde, je veux main-

tenant plaire au Christ. » Vous voyez donc que l'amertume et la douleur guérissent les blessures des délices et des voluptés. Mais continuons.

Quand donc, après un si long jeûne, le Seigneur eut eu faim, le tentateur s'approchant lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, etc. » Remarquez, je vous prie, de quel nom le saint Evangéliste appelle le démon. Il l'appelle le tentateur, comme nous disons le peintre, l'écrivain, ou tout autre nom d'artiste, ou d'artisan. D'où vous pouvez conclure que, de même que ces artistes ou artisans sont constamment à leurs travaux, puisqu'ils en vivent, de même, notre ennemi, cet artisan de tentations, n'a pas d'autre occupation, ne poursuit pas d'autre lucre, n'a pas d'autre soin ni d'autre affaire, mais est tout entier sans relâche et jour et nuit à ce seul ouvrage. Encore ces autres artisans interrompent-ils leur travail les dimanches et les jours de fête; lui, il ne perd aucun temps, aucune occasion de tenter; il ne connaît ni fêtes ni dimanches; au contraire, il s'en sert surtout pour nous perdre. Les autres artisans, quand il faut manger ou dormir, suspendent le travail; lui, qui n'a pas de corps, ne se préoccupe, ni du manger, ni du sommeil; pendant que vous dormez, il vous présente d'obscènes images, qui vous enflamment les sens et la chair; et, quand il vous voit exalté par la passion, soudain il vous réveille en disant: «Samson, voilà les Philistins.» *Judic.* XVI, 14. Quel n'est pas le péril de ce malheureux qui, ainsi obsédé par le démon, et surexcité par tout le corps, est appelé au combat, quand il est vaincu? Qui se glorifiera alors de garder la chasteté? Qui ne redouterait les piéges d'un ennemi si rusé et si féroce? Qui pourrait d'ailleurs en exprimer l'audace et la confiance? Que n'osera pas celui qui a osé tenter jusqu'au Roi des anges, qu'il avait entendu proclamer le Fils de Dieu par la voix du ciel? Avec quelle confiance ne s'attaquera-t-il pas à nous, petits vermisseaux, pauvres insectes, lui qui a osé s'attaquer à Dieu? Ce qui fait dire au pape saint Léon : « Contre qui ne dirigera-t-il pas ses ruses, lui qui a osé tenter le Seigneur de majesté? Car il s'était tant promis de la variabilité de notre nature, que celui qu'il voyait être vrai homme, devait, pensait-il, devenir pécheur. »

Examinons en quel temps surtout il s'attaque au Seigneur. C'est lorsqu'après avoir jeûné, il eut faim. Voyez-vous cette autre ruse du démon? Il saisit l'occasion de la faim, afin d'irriter le désir de manger, d'un côté, par la faim naturelle, de l'autre, par ses excitations. C'est un moyen qu'il emploie souvent pour perdre nos âmes. Aussi saint Bernard dit-il : « Le diable étudie toutes nos habitudes, il scrute nos préoccupations, il fouille nos affections, et cherche à nous nuire, dès qu'il nous voit quelque ardente convoitise. » Avec une vigilance incroyable il épie toutes les passions de notre âme, il tourne autour, semblable à un ennemi habile qui explore les murailles d'une forteresse, afin de tenter l'attaque par le côté le plus faible. La tendance qu'il remarque en nous vers quelque vice, il la surexcite et l'enflamme. De même que ceux qui veulent tirer du feu d'un caillou en le frappant de l'acier, examinent bien de quel côté il est préférable d'attaquer le silex, pour en faire jaillir l'étincelle qui enflammera le combustible, ainsi le rusé tentateur, ayant reconnu la disposition et la nature d'un individu, frappe plus vivement le penchant qui le porte aux vices, pour qu'enfin l'étincelle d'un consentement coupable ayant jailli, allume la flamme du péché qui dévore tout. Ecoutez saint Grégoire : « D'abord notre adversaire étudie le caractère de chacun : puis il dirige en conséquence les piéges de la tentation. L'un est gai, l'autre est triste; celui-ci est timide, celui-là, emporté. Pour les prendre facilement, l'ennemi occulte ourdit des déceptions analogues aux tempéraments. Le plaisir étant voisin de la joie, il propose la luxure à ceux qui ont l'humeur joyeuse; la tristesse dégénérant bientôt en haine, il inocule aux tristes le péché de la rancune; les timides redoutant les supplices, il les effraie par la peur; et comme les emportés et les fiers sont sensibles à la gloire, avec des honneurs il en fait ce qu'il veut. »

De même, voit-il quelqu'un se porter avidement sur une chose, il l'excite surtout à l'avarice; le voit-il épris de la faveur populaire, il lui souffle l'ambition et le désir de la vaine gloire. A un envieux, à un médisant, il offre toujours une occasion nouvelle d'envier et de censurer. Celui qui est enclin, par la malignité de sa nature, à vouloir du mal, il l'y stimule toujours de plus en plus, et lui enfonce

éperons, comme à un cheval de course; le feu, qui brûlait déjà assez de lui-même, il l'avive encore plus de son souffle. C'est là un vice trop fréquent chez les femmes, chez celles surtout qui sont avancées en âge, dont le sang est appauvri, et chez lesquelles surabonde une humeur triste et mélancolique ; elles n'ont à la bouche que malédictions, cris, imprécations, dont elles poursuivent serviteurs, enfants, tout le monde. Voilà comme cet antique serpent, après avoir étudié la nature des hommes, applique les torches de ses tentations à toutes nos affections mauvaises.

Les historiens païens rapportent que Catilina avait attiré à lui à Rome une grande troupe de jeunes gens, qu'il les excitait à l'exécrable attentat d'une conjuration parricide, en leur fournissant à profusion tous les stimulants, tous les aliments des vices, auxquels il savait chacun d'eux enclin. Aux uns il fournissait des courtisanes, aux autres des chevaux, à ceux-ci des chiens de chasse, à chacun selon son goût. *Sallust.* De même l'ennemi commun ne cesse d'enflammer nos inclinations mauvaises. C'est de lui qu'il est écrit : « Son haleine allume des charbons de feu, et de sa gueule sort la flamme. » *Halitus ejus prunas ardere facit, et flamma de ore ejus egreditur.* Job, XLI, 12. Qui donc se conservera pur de l'haleine brûlante de ce dragon? Ne sont-ils pas embrasés de ce feu, ceux dont il est dit dans le Prophète : « Les adultères! leur cœur est comme un four. » *Ose.*, VII, 4. De son souffle funeste il embrase tellement les cœurs de certains hommes et surtout des jeunes gens, qu'il en est qui prétendent leur être impossible de s'abstenir des passions bestiales. Cependant les voluptés n'enlèvent nullement le libre arbitre, elles montrent seulement la puissance de notre adversaire, dont on ne peut triompher sans le secours du ciel. Ecoutons maintenant les paroles du tentateur.

« Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. » Quoique le diable soit menteur, et père du mensonge, ici cependant sans le savoir il nous présente une vérité salutaire. Car entre toutes les œuvres des enfants de Dieu, celle qui leur est vraiment propre consiste à transformer des pierres en pains. Quand quelqu'un t'accable d'injures et d'outrages, que fait-il autre chose que te jeter des pierres, pour mettre à l'épreuve, et

tâcher d'ébranler ta constance et ta vertu ? Une injure et un outrage blessent plus que ne blesse une pierre. Car il est écrit : « Un coup de fouet fait une meurtrissure, mais un coup de langue brise les os. » *Eccli.* XXVIII, 21. Au reste, si tu souffres patiemment, si tu réponds à l'outrage, non par un outrage, mais par un bienfait, d'une pierre tu fais un pain, puisque tu changes une chose dure et stérile en une vertu, en un aliment spirituel. Car cet outrage enduré avec patience est l'aliment spirituel qui nourrit l'âme, et non la pierre qui blesse. Agir ainsi, c'est agir en enfants de Dieu, et prouver cette filiation.

Mais pour en venir au vrai sens de ces paroles de l'Evangile, il est difficile de démêler ce que se proposait principalement le tortueux serpent dans cette première tentation. Rien d'étonnant, puisque des quatre choses que Salomon trouvait difficiles à reconnaître, il place en seconde ligne la trace du serpent sur la pierre, *Prov.* XXX, 19, c'est-à-dire, ce que se propose avant tout ce serpent dans ses tentations, quand il s'attaque aux hommes forts. Car souvent il essaie de faire plusieurs blessures du même coup, c'est-à-dire, par la même tentation. C'est pour cela que quelques-uns prétendent qu'il a voulu ici s'assurer de la vérité de l'oracle divin qui s'était fait entendre lors du baptême de Jésus-Christ : « C'est ici mon Fils bien-aimé, etc. » *Matth.* III, 17. D'où il dit en déduisant la conséquence : « Si tu es le Fils de Dieu (ainsi que l'a attesté la voix du ciel), fais que ces pierres deviennent des pains. » D'autres avancent qu'il a voulu exciter le Seigneur au vice de l'orgueil et de la vaine gloire. D'autres disent qu'il voulait le porter au vice de la gourmandise sous la pression d'une si longue diète, et qu'il saisit l'occasion de la faim pour arriver plus facilement à son but. Il en est qui affirment qu'il essayait de lui inspirer de la défiance, de le pousser à ne plus compter sur la divine providence, si la chose tentée ne réussissait pas. Ce qu'il se proposait, est difficile à démêler. Cependant moi, je crois qu'il poursuivait ces différents buts, et beaucoup d'autres, plus compliqués et pires, mais que nous ne concevons pas.

Cette première attaque de l'ennemi, Notre-Seigneur la repousse par cette réponse : « Il est écrit : L'homme vit non-seulement de

pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Cette pensée est très-vraie, très-féconde ; elle a rapport non-seulement à l'alimentation, mais encore elle embrasse tous les besoins de la vie humaine. Car tous les théologiens s'accordent à dire, que ce que Dieu fait par le ministère d'autres causes, il peut le faire beaucoup plus parfaitement par lui-même et sans aucun intermédiaire. De même que le tableau, ouvrage d'un habile artiste, a plus de mérite que celui qui est sorti de la main de ses élèves; ainsi les ouvrages que Dieu fait par lui-même sont plus parfaits que ceux qu'ils exécute par le moyen de causes inférieures. S'il en est ainsi, pourquoi donc le juste s'affligerait-il, quand il est sous le poids du malheur, si Dieu lui est propice, et veille sur lui? Que pourra-t-il te manquer, que ne puisse te donner le souverain Maître? J'ai perdu, dis-tu, un fils, un maître, un frère, un mari, mon soutien dans ma solitude, le bâton de ma vieillesse, la consolation de mon veuvage; lui perdu, je suis sans boussole, je chancelle ; quand tous les appuis me manquent, qui me secourra dans mon veuvage, dans ma solitude, dans ma détresse? Mais si tu as confiance au Seigneur, si tu t'appuies sur lui, si tu implores son secours avec ferveur, si tu mets en lui toutes tes espérances ; c'est lui qui sera ton père, ton frère, ta sœur, ton époux, et qui remplira bien mieux le devoir et la charge du père ou du mari perdu. N'est-ce pas ce que lui-même a promis aux justes : « Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. » *Matth.* XII, 50. Sous les liens de cette parenté si étroite, que pourra-t-il te manquer? De même que sans provisions de bouche, (ce qui paraissait impossible), le Seigneur nourrit tant d'années son peuple dans le désert, ainsi il pourra lui-même te tenir lieu parfaitement de ce que tu regrettes. Si Helcana a pu dire à Anne, son épouse : « Anne, pourquoi pleurez-vous? pourquoi votre cœur s'afflige-t-il? ne vous suis-je pas plus que ne vous seraient dix enfants, » I *Reg.* I, 8, à combien plus juste raison le Seigneur ne pourrait-il pas tenir le même langage à une âme aimante et fidèle? Car combien plus ne devons-nous pas espérer de cette seule source de tous biens, que nous n'espérerions de tous les hommes ensemble?

C'est à ce refuge salutaire que l'Apôtre conseille aux veuves de recourir, quand il dit : « Que la veuve, vraiment veuve et délaissée, espère en Dieu; qu'elle ne se lasse pas de prier jour et nuit. » I *Tim.* v, 5. Ce n'est pas seulement aux veuves, c'est à tous les désolés, à tous les malheureux que le Seigneur donne le même conseil par la bouche d'Isaïe : « Qui d'entre vous craint Dieu, et entend la voix de son serviteur ? Que celui qui marche dans les ténèbres, et qui n'a point de lumière, espère au nom du Seigneur, et qu'il s'appuie sur Dieu. » *Isa.* L, 10. Oui, le Seigneur appelle à lui les désolés et ceux qui marchent dans les ténèbres, il leur recommande de s'appuyer sur lui. Si donc quelqu'un averti par cette voix a recours à lui, et s'appuie sur lui, est-ce que Dieu se dérobera, est-ce qu'il repoussera celui qui se jette dans son sein, et le laissera tomber? Est-ce qu'il est le roseau cédant sous la main qui s'y appuie, et la blessant? Quoi de plus indigne de cette suprême bonté, de la vérité suprême ?

Réprimé par ce témoignage de l'Ecriture, l'adversaire se tourne vers d'autres machinations. Il ne se contente pas d'avoir tenté une fois, il va essayer de nouveaux moyens. Comme il est appelé tentateur, nous l'avons dit, parce qu'il est opiniâtre et assidu à tenter, il ne met aucune interruption dans cet exercice, ne laisse à l'homme ni paix, ni trève, mais s'attache infatigable à son ouvrage. Son orgueil lui donne de l'audace, sa haine contre nous stimule sa férocité. Une longue expérience lui donne la confiance de vaincre. Aussi, interrogé sur son nom par un des saints Pères, répondit-il : « Je m'appelle l'artisan aux mille formes ; » sans doute, parce qu'il a mille moyens de tenter et de nuire. Que personne ne se croie donc en sécurité après la victoire; après un conflit, qu'on se prépare vite à un autre. C'est ainsi que saint Athanase dit de saint Antoine : « Mais le triomphe ne donna pas la sécurité à Antoine, et le démon, quoique vaincu, n'était pas découragé. »

Vaincu donc par le Seigneur dans ce premier combat, il l'attaque autrement : « Le diable le transporte alors dans la ville sainte, et le mettant sur le haut du temple, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a ordonné à ses

anges d'avoir soin de vous, etc. » Comme le Seigneur l'avait terrassé par le témoignage des saintes Ecritures, il abuse contre lui du témoignage de la même Ecriture, mal entendue. Cette tentation, comme la précédente, est spirituelle. C'est par des tentations de cette sorte que l'esprit méchant attaque les hommes spirituels. Car, comme les oiseleurs emploient différentes amorces, selon la nature des oiseaux qu'ils veulent prendre, ainsi ce rusé ennemi emploie, suivant les caractères, divers appâts pour enlacer les âmes. Ceux qui vivent d'une vie bestiale, il les prend par les plaisirs abjects du corps, vers lesquels ils sont entraînés à la manière des brutes; ceux qui courent moins après les voluptés, il les enflamme de la passion de l'argent; les esprits plus élevés qui, méprisant l'argent, se repaissent davantage de la faveur populaire, il les attaque par l'ambition et par l'orgueil. Ceux qui ont tant soit peu résisté à ces passions, il les stimule par une soif inextinguible de science, au point que livrés à cette seule poursuite, épris de cette volupté naturelle, ils renoncent à la vertu et à la prière, suivant en cela les exemples des philosophes, plutôt que ceux des saints Pères, qui non-seulement cultivaient leur intelligence par l'étude, mais encore s'efforçaient de purifier leur cœur par la prière, par l'exercice de la vertu et de la piété. Quant aux hommes pieux et poursuivant avant tout la vertu, souvent il les trompe sous le masque de la vertu, estimant qu'il ne pourrait autrement les prendre. Fréquemment il cherche à les égarer par une abstinence immodérée, par une ardeur exagérée, par de trop longues veilles, par une crainte sans raison, par un zèle aveugle pour la justice. Parfois il les pousse à se livrer à des occupations extérieures, afin que, négligeant les exercices intérieurs, ils perdent peu à peu la ferveur de la charité. Car ceux qu'il sait être embrasés d'amour pour la vertu, et fouler aux pieds tout le reste pour elle seule, comment pourrait-il les prendre autrement que par l'ombre de la vertu? Les officiers du roi de Perse nous offrent un exemple de cette ruse. Voyant qu'ils avaient vainement tout mis en usage pour perdre Daniel auprès du roi, ils se dirent entre eux : Nous ne trouverons point d'occasion d'accuser Daniel, si nous ne la faisons naître de la loi de son Dieu ; car il souffrira tout plutôt que d'oser

la violer. *Daniel.* VI, 4. C'est ainsi que le diable cherche à induire en erreur les justes, qu'il sait n'aimer que ce qui est agréable à Dieu. Voilà pourquoi il leur suggère des vices, qu'il couvre du voile de la vertu.

Le tentateur ayant donc attaqué ainsi le Seigneur, celui-ci répondit : « Il est écrit, tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » Tenter le Seigneur (1), c'est vouloir faire par un miracle ce qui peut se faire par d'autres moyens. — Puisque je puis descendre autrement, qu'ai-je besoin de me jeter en bas? — Vaincu et terrassé par cette réponse, le démon eût pu cesser la lutte, puisqu'il avait rencontré un athlète si fort et si invincible ; mais la passion et le besoin de nuire faisaient qu'il ne se rebutait point.

« Il transporte encore le Seigneur sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde et la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez. » Parole exécrable, parole digne de celui qui autrefois voulut usurper la gloire de Dieu ! Cette démence, dont il s'est une fois enivré, ne le quitte point, puisqu'aujourd'hui encore il prétend à l'adoration due à Dieu seul. Si tel est l'esprit, tel le langage de celui qui fut précipité du ciel pour son orgueil, comment ceux qui nourrissent en eux cette maladie, qui concentrent toutes leurs pensées, tous leurs efforts à se faire honorer, et presque adorer comme des dieux par les hommes, comment, dis-je, ceux-là ne reconnaissent-ils pas à ces traits qu'ils ont l'esprit, qu'ils sont les membres de celui qui est le roi des enfants de l'orgueil ? Car un tel esprit procède, non de l'Esprit de Jésus-Christ, humble et plein de mansuétude, mais de l'esprit du démon, qui est la tête de tous les orgueilleux. Ce qui fait dire à saint Augustin : « Toutes les fois que vous voyez un orgueilleux, tenez-le pour enfant du démon. » Cela nous fait voir aussi quelle est sa haine contre nous, puisque, à supposer qu'il le pût, il nous livrerait volontiers tous les royaumes du monde, pour nous précipiter dans un péché mortel. Gardons-nous de sa haine; écoutons l'ange qui crie dans l'*Apocalypse* : « Malheur à vous qui habitez sur la terre, à vous qui êtes sur la mer, parce que le diable est descendu vers vous,

(1) Le texte ici est fautif; il porte : *Dominus autem tentare.*

plein de colère et sachant qu'il a peu de temps. » *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* Apoc. XII, 12. Comme l'épervier des régions septentrionales, où le jour est très-court pendant l'hiver, s'élance d'un vol rapide sur sa proie, sous le stimulant de la faim; ainsi, le démon, ardent au mal, se jette sur nous avec d'autant plus d'impétuosité, que plus court est le temps qui lui est donné pour nuire, la fin du monde étant proche. C'est là, je crois, la cause pour laquelle le monde presque entier est si éprouvé aujourd'hui où se répandent tant d'hérésies monstrueuses, et tant de pestes, l'ambition, l'avarice, la luxure. Aucune espérance d'un meilleur avenir ne vient me consoler; au contraire, je crains bien que tout n'aille de mal en pis, puisque la licence engendre la licence, que la corruption engendre la corruption, et que je ne vois point mettre de bornes aux jouissances et à l'avarice.

Examinons maintenant la marche du démon, comment il débute, et comment il arrive peu à peu à la fin. Il commence par ces mots : « Dites que ces pierres deviennent des pains ; » il finit par dire : « Prosternez-vous et adorez-moi. » Telle est sa marche habituelle : de faibles commencements d'abord, puis de grands maux. C'est ainsi que vous entendez dire : Quel mal, si je regarde ceci ou cela, puisque Dieu défend, non le regard, mais l'affection? Quoi d'étrange, si je me promène par les rues en compagnie des premiers venus? J'avoue que ce ne sont pas des crimes; néanmoins ces choses y conduisent souvent; ce sont souvent des degrés qui nous mènent à l'abîme. Evitez donc les commencements des maux, vous qui ne voulez pas que de ces semences sortent les germes des vices.

Enfin, il est bon de remarquer l'impudent mensonge du démon, qui promet tous les royaumes du monde, quand il ne peut pas assaillir un troupeau de porcs, pas même une fourmi sans la permission de Dieu. Voilà pourquoi on l'appelle menteur, et père du mensonge. Et ce mensonge lui sert toujours à surprendre ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Ce sont des prestiges dont il aveugle les hommes, afin que, saisissant le faux pour le vrai, ils tombent dans le crime.

Quelle n'est pas la ferme persuasion de cette jeune fille sans expérience, que, si elle obtient pour mari celui qu'elle a pour amant, elle sera la plus heureuse des femmes, et l'objet éternel du culte et des adorations de son époux? Séduite par cette espérance, elle repousse les conseils de ses parents, et se laisse entraîner par le tentateur à des noces furtives. Elle croit, la malheureuse, que ces amours ne se flétriront jamais; ne remarquant pas que, sous le soleil, rien ne reste dans le même état, que, dans ce monde sublunaire, tout, comme la lune, a son progrès et son déclin. Elle ne remarque pas que si ce qu'on fait par raison et avec jugement apparaît toujours ce qu'il est réellement, ce qui se fait à l'instigation de la passion, est approuvé, tant que la passion dure, mais qu'il est justement condamné, dès que l'esprit est rendu à lui-même et a recouvré sa sérénité première ; de sorte que ce qui donnait autrefois du plaisir, devient une source d'angoisses. La même chose arrive fréquemment dans certains ulcères, qu'il est agréable de chatouiller, de gratter, toutes les fois que la démangeaison d'une humeur malfaisante sollicite la main qui les touche; mais la démangeaison a-t-elle cessé, au plaisir succèdent la douleur et des spasmes lancinants. Enfin les philosophes démontrent que tout trouble de l'âme est un accès de démence, une sorte d'ivresse spirituelle. L'homme ivre dit et fait bien des choses qui alors ne lui paraissent pas déraisonnables, et que cependant il réprouve et condamne justement, quand les vapeurs du vin sont dissipées. Car, que ne se promet pas l'homme irrité? A quelles menaces ne se porte-t-il pas? Quelle vengeance ne trouve-t-il pas juste, alors qu'il est ivre de fureur? Mais, le calme revenu, il souffrirait tout plutôt que d'avoir commis son attentat.

D'où l'on voit que le meilleur remède contre toutes les tentations, c'est de voir les choses, avant la perpétration du forfait, telles qu'on les verrait après cette perpétration; c'est de considérer, non pas le plaisir présenté à notre convoitise, mais l'aiguillon qu'il laissera dans l'âme après la satisfaction. La victoire de David sur les Philistins nous en offre une figure. Dieu lui avait recommandé par un oracle, de ne pas attaquer en face les Philistins, mais de les tourner, et de les assaillir par derrière. Souvent en

me rappelant ce trait de l'histoire divine, je me suis demandé avec surprise pourquoi le Tout-Puissant, comme s'il eût été un faible mortel, ordonna à David d'user d'artifice, et sembla ne pouvoir vaincre que par ruse, lui qui d'un signe pourrait bouleverser l'univers. Croirai-je donc qu'il n'y a pas là un mystère? Nullement. Sous l'image de ce stratagème divin, voici, je crois, ce qu'il faut entendre : sous la figure d'un combat matériel, Dieu veut indiquer la tactique du combat spirituel; il veut que, dans toute lutte contre le démon, nous voyions non pas tant la face, que la queue de ce scorpion, munie d'un aiguillon; c'est-à-dire, que nous examinions avec soin combien nous apportera, dans la suite, de fiel et d'absinthe, combien de douleur et d'amertume, pour peu que nous ayons de sentiment et de pudeur, cette volupté charnelle qui flatte nos sens par des apparences trompeuses. Car la douceur des voluptés impures est fausse, c'est leur amertume qui est vraie. Aussi l'Apôtre a-t-il raison de nous dire de nous armer de vérité contre toute passion désordonnée : « Que la vérité soit la ceinture de vos reins. » *State ergo succincti lumbos vestros in veritate.* Ephes. VI, 14. Et qu'est-ce que se ceindre les reins, sinon comprimer la passion par la ceinture de la pudeur? Et comment cela se fait-il par le secours de la vérité, sinon parce que notre ennemi cherche par le mensonge à délier la ceinture de la pudeur, quand il nous promet quelque volupté charnelle? Mais si, éclairés par la lumière de la vérité, nous apercevons ce mensonge, nous serons assez armés contre l'attaque insidieuse de l'ennemi. C'est donc au moyen du mensonge qu'il nous attaque, et c'est par le mensonge qu'il attaque maintenant le Seigneur, lorsqu'il vante sa propre puissance, qu'il se donne pour le maître du monde, qu'il promet toute la gloire du monde à ses adorateurs.

Mais le Seigneur, qui connaissait bien les artifices du démon, le repousse par ces aigres paroles : « Loin d'ici, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui. » Comme il avait reçu les autres traits du tentateur sur le bouclier des saintes Ecritures, de même il repousse par l'Ecriture cette dernière attaque, afin de nous apprendre par son exemple avec quelles armes nous devons surtout combattre l'ennemi commun.

Car s'il s'appuie sur le mensonge, comment pourrons-nous repousser ses traits, et nous garder de ses piéges, si nous ne nous appuyons sur la vérité? Or que peut-on faire de mieux que de puiser la vérité aux sources pures des saintes lettres et des livres de piété? Qui veut se préserver de cet ennemi, doit donc les lire, les méditer sans cesse. Les âmes fidèles, qui apprennent à y découvrir les embûches du démon et ses divers moyens de nuire, se conserveront ainsi à l'abri de toute attaque. Je vous conjure donc, mes frères, de vous abstenir de la lecture de livres immondes, ou plutôt de les jeter aux flammes en ce saint temps, et de prémunir vos âmes par de pieuses lectures contre les traits de feu du plus formidable ennemi. C'est de ce carquois spirituel que le Seigneur tira les flèches dont il perça le foie de cet ennemi; et de ce même dépôt vous pourrez aussi tirer des armes, qui vous en feront triompher. Ce n'est pas la seule utilité à retirer de cette lecture; elle nous fournit bien d'autres avantages propres à assurer notre salut. Une sainte lecture illumine l'entendement, enflamme le cœur, nourrit l'esprit, réjouit l'âme, bannit les vices, alimente les vertus, inspire le mépris du monde, fait voir les piéges du diable, donne des armes contre sa malignité. Voilà la pieuse étude que je vous recommande instamment; je m'étendrai davantage sur ce sujet dans les discours suivants et ailleurs. Si donc, à l'exemple de notre Chef, nous combattons contre l'ennemi commun avec les mêmes armes, le jeûne, la solitude, la prière, le témoignage des saintes Ecritures; nul doute que, couverts des trophées honorables remportés sur l'ennemi du genre humain, nous ne recevions du Seigneur la couronne incorruptible de la gloire éternelle, offerte dans le ciel aux vainqueurs.

SECOND SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME,

OU 1° ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE; 2° ON EXPOSE QUELLE EST LA PUISSANCE DE NOTRE ENNEMI, ET COMBIEN SONT NOMBREUX SES MOYENS DE NUIRE.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. *Matth.* IV, 1.

Puisqu'en ce saint temps nous sommes appelés au jeûne, et au combat spirituel que nous devons livrer et à nos anciens vices et aux démons, ces ennemis de notre piété et de notre salut; l'évangile de ce jour nous présente à propos un trait historique, où nous apprenons, par l'exemple de notre Chef, quels sont les artifices du démon pour nous attaquer, et quels moyens nous devons employer pour les repousser. Le saint Evangéliste dit donc : « Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable. » Au lieu de *fut conduit,* Marc emploie un terme plus vif, *fut poussé.* Par ce mot il voulait exprimer la véhémence avec laquelle l'Esprit saint poussait le Sauveur aux combats des tentations, au travail du jeûne, à l'exercice continu de la prière. Celui qui, comme un géant, s'élance plein d'ardeur, pour fournir sa carrière, *Ps.* XVIII, 6, c'est-à-dire, pour consommer l'œuvre du salut de l'humanité, marche avec non moins d'allégresse au jeûne et aux combats à livrer pour nous contre l'antique serpent; nous apprenant par son exemple qu'il faut en ce temps nous préparer, non avec indifférence et mollesse, mais avec toute l'ardeur de notre âme, au service de Dieu, à l'exercice de la pénitence, au travail du jeûne.

« Le Seigneur est donc conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable. » Il est incontestable, dit saint Grégoire, que c'est, non l'esprit de malice, mais l'Esprit saint qui conduit, qui pousse le Seigneur à la lutte contre le diable. Pourquoi y est-

il conduit par le Saint-Esprit? Pour faire éclater la vertu et le courage du Seigneur aux yeux des hommes? Ou pour lui fournir, par les tentations, les moyens de faire des progrès dans la perfection? Nullement. Il ne pouvait recevoir aucune accession de vertu et de grâce, Celui qui avait reçu sans mesure le Saint-Esprit, *Joan.* III, 34. Pourquoi donc fut-il tenté?

Ire et IIe *Raisons.*— D'abord, comme nous avons commencé à le dire déjà, et comme nous le montrerons ensuite avec plus de développements, afin que, par son exemple, il enseignât la discipline de cette guerre, et les moyens de combattre. Ensuite afin de fortifier les défaillances de notre espérance, quand nous nous rappelons ces paroles de l'Apôtre : « Notre pontife n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, puisqu'il a été tenté et éprouvé en toutes choses, nous étant semblable mais sans aucun péché. » *Hebr.* IV, 15. Par cela même qu'il est tenté, il apprend à venir en aide à ceux qui sont tentés. A cette sagesse suprême et infinie qui voit tout sous son vrai jour, se joint encore celle qui s'acquiert par l'expérience, par le sentiment des peines, en sorte qu'on peut lui appliquer cette pensée du poëte : « Connaissant le mal, j'apprends à secourir les malheureux. » *Virg. En.*

IIIe *Raison.* — En outre, il voulut être tenté pour affaiblir nos tentations par les siennes, et en même temps pour humilier notre ennemi en triomphant de lui. De même que le Christ tout entier est l'auteur de tout notre salut, de toute notre rédemption; de même chacune de ses œuvres est un remède pour chacun de nos maux, et nous confère un bienfait spécial. Ainsi, par sa mort il triomphe de notre mort, par sa résurrection il répare notre vie, par ses blessures il guérit nos blessures, par ses liens il rompt nos liens, par son jeûne il sanctifie nos jeûnes, par son baptême il consacre notre baptême, enfin par ses tentations il atténue nos tentations, il rabaisse le démon, et le dépouille en quelque sorte du droit de tenter. De même qu'un juge, qui dans un pays étranger use d'un pouvoir qu'il n'a pas, perd à bon droit celui qu'il a; ainsi, parce que le prince de ce monde a osé s'attaquer au Seigneur, sur qui il n'avait aucun droit, il a perdu de la force et de la puissance qu'il avait de tenter les autres. Nous combat-

tons donc contre un ennemi, non plus insolent de ses victoires, mais vaincu et terrassé.

Ajoutez encore que non-seulement sa puissance est affaiblie, mais encore que la nôtre s'est accrue et fortifiée par l'Esprit du Christ. C'est à cela que font allusion ces paroles du Seigneur : « Vous aurez des tribulations à souffrir dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » *In mundo pressuram habebitis: sed confidite, ego vici mundum.* Joan. XVI, 33. Que dites-vous, Seigneur Jésus ? De quel courage m'enflammez-vous ? Quelle consolation me donnez-vous là ? Parce que vous avez vaincu, vous voulez que j'aie confiance dans la victoire, quand de part et d'autre la force est si inégale ! Dans ces paroles, mes frères, brille la grâce admirable de Jésus-Christ, et l'admirable dignité du juste. C'est la même argumentation que celle de l'Apôtre lorsqu'il dit : « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, donnera aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous. » *Rom.* VIII, 11. Comme s'il disait : Si le même Esprit habite en Jésus-Christ et en nous, il y produira les mêmes effets. Car cet Esprit divin, en quelque lieu qu'il soit, quelque multiple qu'il soit dans ses dons, ne saurait différer de lui-même. Puis donc qu'il a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ, vous, en qui il habite, vous recevrez aussi le même bienfait. Voici donc l'argumentation du Sauveur dans ce passage : Si, par la vertu du Saint-Esprit résidant en moi, j'ai facilement triomphé du monde et du prince du monde, vous aussi, qui participerez au même Esprit, vous triompherez, si vous le voulez, du même ennemi. Il dit donc avec raison : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » *Joan.* XVI, 33.

IVe *Raison.*— Enfin il a voulu montrer que les tentations sont non-seulement utiles et salutaires, mais quelquefois même nécessaires aux justes. Aux justes, dis-je, car ici il n'est pas question des méchants. En effet il est constant que la paille jetée au feu se réduit en cendres, tandis que l'or est mis en fusion et purifié par le feu. Si vous me demandez quelles sont ces utilités, je pourrai vous en dire plusieurs, et même de très-grandes. La première, c'est que, la vraie connaissance de soi-même étant le fonde-

ment de toute la vie spirituelle, il est incroyable combien les tentations diverses nous aident à l'acquérir. Aussi l'Ecclésiastique dit : « Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il ? » *Eccli.* XXXIV, 9. Quand il saurait d'autres choses, il s'ignore lui-même. Quand, sans être agité par aucune tentation, il vit en paix et ne succombe à aucun vice, parce qu'il n'est harcelé par aucun, il se croit tel qu'il se sent, tandis qu'il aurait dû juger de ses forces, non d'après la paix et le repos, mais d'après la lutte et la victoire. Ce qui fait dire avec vérité au même Ecclésiastique : « La fournaise éprouve les vases du potier, et l'épreuve de la tribulation éprouve les justes. » *Eccli.* XXVII, 6. Voilà la première, la plus grande utilité de la tentation, celle qui nous délivre d'une maladie dangereuse, l'ignorance de nous-mêmes. Car les autres vices sont, ou temporaires, et souvent s'éteignent avec l'acte mauvais lui-même, ou ne nous affectent que par un côté; mais l'ignorance de soi, par laquelle l'homme s'en impose à lui-même, et se croit meilleur qu'il n'est réellement, est un aveuglement continu de l'intelligence humaine, un ver rongeur, la source de maux sans nombre. De là cette parole du Seigneur : « O mon peuple, ceux qui te disent heureux, te séduisent, ils rompent le chemin par où tu dois marcher. » *Isaï.* III, 12. Comment, en effet, pourrait-il ne pas trébucher à chaque pas, et s'abattre, celui qui, plein d'une confiance mal fondée, entreprend au dessus de ses forces, ou ce qui n'est pas en rapport avec ses facultés ? Ajoutez à cela que les autres vices portent avec eux leur turpitude, qui nous fait leur tourner le dos; au lieu que ce vice pestilentiel pourrait à peine être aperçu par des yeux de lynx. Pour repousser un tel fléau, les tentations sont donc, comme je l'ai dit, d'un puissant secours.

Ajoutez encore que non-seulement elles montrent l'état de notre âme, mais que, si nous les combattons fidèlement, si nous en soutenons patiemment les attaques, elles la purifient, la sanctifient, et nous donnent les moyens d'acquérir bien des couronnes et bien des mérites. Aussi, où nous lisons : « Sondez-moi, Seigneur, et éprouvez-moi, » *Ps.* XXV, 2, d'autres traduisent : *Formez-moi par le feu;* ce qui fait allusion aux deux plus grands avantages des tentations. Car de même que l'or est d'abord

éprouvé par le feu qui montre s'il est vrai, ou faux, et qu'ensuite, purgé de toute matière étrangère, il est rendu plus brillant et plus précieux ; ainsi la vertu vraie est non-seulement éprouvée par le feu des tentations, mais même, selon l'Apôtre, II *Cor.* XII, 9, perfectionnée par cette épreuve.

La tentation sert aussi en ce que, les justes se laissant parfois aller au sommeil et à la mollesse, la présence d'un péril imminent les force à recourir aux armes spirituelles de la prière et du jeûne, à se revêtir de toute leur armure, et à veiller en dehors de la place. Ainsi, ils ne s'engourdissent pas trop longtemps dans la paix et ne perdent pas l'habitude du combat. Saint Grégoire signale ce danger en ces termes : « Il en est beaucoup que la prospérité a perdus, beaucoup qu'une longue paix a amollis ; aussi, ont-ils été, à l'improviste, frappés par l'ennemi d'autant plus dangereusement qu'ils avaient été plus longtemps endormis. » Voilà pourquoi le grand Arsène ayant repoussé loin de lui les tentations par la prière, et se voyant, à la suite d'une longue paix, tomber tant soit peu en langueur, s'écrie : « Je vois qu'une longue paix m'amollit, et que je fais moins de progrès dans la sainteté, car l'âme profite en combattant. » Aussi dans la suite, se voyant assailli de tentations, il en demandait au Seigneur, non plus l'éloignement, mais la victoire ; plus vives étaient les tentations, plus il mettait de ferveur dans ses prières et dans ses jeûnes. Le saint homme ne voulait pas être sans tentations, parce qu'il y trouvait le moyen de progresser dans la vertu. Rien donc d'étonnant que le Sauveur soit conduit par l'Esprit saint dans le désert, afin que nous apprenions par là que ce qui atteint l'auteur même de la vie, n'est nullement mortel. Mais poursuivons.

I.

« Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Le tentateur s'approchant, etc. » Beaucoup, en entendant parler de tentation, de tentateur, des terribles combats entre la chair et l'esprit, ou n'y comprennent rien, ou s'en étonnent comme de choses qui leur sont nouvelles et étrangères, parce qu'ils n'ont jamais rien éprouvé de tel, parce qu'ils vivent dans une paix pro-

fonde, sans aucune lutte intérieure. N'ayant jamais résisté à leurs passions, leur ayant toujours obéi comme des brutes, ne connaissant d'autre loi, d'autre empire que celui de la convoitise, ils disent n'avoir senti aucun combat dans leur conscience. Le danger où se trouvent de tels hommes est si grand, qu'ils ne peuvent pas le voir. Aussi saint Bernard écrivant à un moine apostat : « Je souffre autant, lui disait-il, de voir votre apostasie, que je souffrirais d'être mis en pièces ; et je crains pour vous d'autant plus, que je vous vois craindre moins. » Le saint homme avait raison de s'affliger ainsi. Rien ne montrait mieux un salut désespéré, une âme morte. Il est évident que l'intelligence avait cédé aux passions du cœur, que l'esprit avait dégénéré en chair ; et alors, l'esprit éteint, la chair seule vivant, et tenant seule le gouvernail de la vie, que reste-t-il pour résister, pour prendre les armes, pour combattre ? Tant que l'eau conserve sa nature et sa forme, elle s'oppose au feu et lui résiste ; mais si, jetée dans un foyer ardent, elle se convertit en feu, elle ne fait que l'exciter davantage. C'est ce qui arrive à ceux dont l'esprit s'est transformé en matière ; loin de résister aux convoitises de la chair, ils s'en font les esclaves.

S. Chrysostome (6 *de Sacerd.*) indique en ces termes quels périls courent pour leur salut ceux qui sont tombés dans un tel abrutissement : « Ceux qui ne ressentent pas les coups portés par le diable, sont grandement affaiblis par cette insensibilité ; celui que ne torture pas, que n'afflige pas une blessure reçue, en reçoit bientôt une seconde, puis une troisième ; et l'ennemi ne cesse de frapper jusqu'au dernier souffle, toutes les fois qu'il trouve une âme qui s'abandonne, et qui méprise les premiers coups. » Vous donc qui jusqu'ici avez vécu esclave de la chair, si vous voulez connaître la force et la puissance des tentations, venez à résipiscence, délivrez-vous des entraves où le démon vous retient captif à sa volonté, et vous éprouverez alors facilement sa puissance et sa force. Tant qu'un oiseau, pris au piége et picotant le grain qu'il y trouve, y reste spontanément, il ne sent pas son esclavage ; mais dès que rassasié, il cherche à prendre son vol, alors il reconnaît la puissance du filet qui l'étreint. Ainsi quand des hommes amorcés par les plaisirs des vices, restent spontanément dans cette fange, ils ne ressentent

aucune violence, ils ne voient que leplaisir ; mais, lorsque entrevoyant la grandeur du péril, ils veulent s'échapper et prendre leur vol, c'est alors que pour la première fois ils reconnaissent la tyrannie de la chair et la puissance du démon. Quand ils ne le font pas, ils ignorent complètement ce que c'est qu'une tentation.

Le tentateur s'approchant donc, lorsque le Seigneur commençait à souffrir de la faim après un jeûne de quarante jours, lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. » On n'est pas d'accord sur le point de savoir ce que se proposait par cette tentation le rusé ennemi. Pour moi, je crois qu'ici il voulut ébranler la confiance que le Seigneur plaçait en Dieu seul, comme en un Père bien-aimé. C'est comme s'il lui avait dit : Vous vous glorifiez de Dieu votre Père, qui, lors de votre baptême, vous a appelé son Fils chéri. Mais c'est une gloire vaine et stérile, puisqu'il vous laisse dans le désert, sans vous fournir d'aliments, comme il en fournit autrefois à Elie, et qu'il ne vous présente que des pierres à manger, pierres que vous ne pouvez convertir en pains ; ainsi, il est clair que vous êtes abandonné de lui, et que cette gloire de Fils est un nom vide, rien de plus.

La confiance que placent les enfants de Dieu en Dieu seul, comme en un tendre père, est le fondement de la vie spirituelle, et surtout de la paix, du calme intérieur dont ils jouissent ; le tentateur le savait. Car toutes les angoisses qui nous viennent du monde, ou du démon, ou de faux frères, tourmentent les justes, mais sans les abattre ; parce que, recourant à cette ancre d'espérance, ils se disent : J'ai dans le ciel un défenseur, souverain arbitre et maître de toutes choses, Dieu par la puissance, Père par la tendresse. Il veille sur moi, me protège sous l'ombre de ses ailes, me garde comme la prunelle de son œil, étend sur moi toute sa sollicitude ; je mettrai donc tout mon espoir en Lui qui peut me rendre au centuple tout ce que le monde peut m'arracher. Cette confiance étant le fondement de la vie spirituelle, de la paix intérieure, l'ennemi cherchait à la détruire, lui dont voici le langage : « Arrachez-la, arrachez-la jusqu'en ses fondements. » *Ps.* CXXXVI, 7.

Cette tentation est dangereuse ; nous le voyons dans l'Exode. Car le Seigneur ayant résolu de faire pleuvoir la manne pour nos

pères, leur ordonna d'en recueillir seulement pour un jour. « Je veux éprouver, dit-il, si le peuple marche, ou non, dans ma loi. » *Exod.* XVI, 4. A quoi bon cela? Quel motif avait cette tentation? Un grand. C'était une grande preuve de foi et d'espérance, que, quand le peuple, dans le désert, manquait de tout ce qui est nécessaire à la vie, et voyait sous ses yeux d'abondantes provisions, il ne s'en réservât rien pour le lendemain, mais que fort de la promesse divine, il comptât plus sur cette espérance que sur les approvisionnements qu'il aurait pu faire. Cette prescription par laquelle le Seigneur voulait que son peuple réglât sa vie, non d'après la prudence de la raison humaine, mais d'après la foi et l'espérance, était donc l'excellente épreuve d'une vraie foi. Car la confiance solide et parfaite est celle qui s'appuie sur la vérité et sur la providence divine plus que sur tous les secours de la terre, celle qui peut dire avec le Prophète : « Votre miséricorde m'est plus précieuse que la vie, » *Quoniam melior est misericordia tua super vitas.* Ps. LXII, 4. Ce qui équivaut à dire : Je me confie, Seigneur, en votre miséricorde beaucoup plus qu'en tous les biens de cette vie. C'est cette confiance du Christ en son Père que le démon cherchait à détruire en disant : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. »

Le Seigneur lui ayant répondu très-convenablement par l'autorité des saints livres : « L'homme vit non-seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, » il revient à la charge, appuyé sur l'autorité des mêmes livres. Il place Jésus au sommet du temple et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas. Car il est écrit : Il a ordonné à ses anges de prendre soin de vous, etc., » paroles tirées du Psaume XCI, lequel, du commencement à la fin, exalte les secours, les promesses, les solides soutiens, par lesquels la divine providence protège et conserve la vie des justes. Plus est grande notre faiblesse et la puissance de nos adversaires, plus sont solides les appuis dont nous fortifie contre eux cette tendresse paternelle et souveraine. Car, dit saint Bernard, « une aussi grande sollicitude ne veillerait pas sur nous au ciel et sur la terre, si nous n'étions pas sous le poids de si grands besoins; il ne nous faudrait pas tant d'appuis, si nous

n'avions tant d'ennemis. » Considérez donc, mes frères, dans ce seul exemple, l'audace et la fourberie de notre adversaire. Dans cette providence de Dieu si grande, unique fondement, unique appui de notre salut et de notre vie, il cherchait à trouver un moyen de nous perdre, en exhortant le Fils de Dieu, fort de tels appuis, à se précipiter. Quoi de plus exécrable ? Telle est la ruse et la perversité de cet ennemi, que, par un étrange renversement du bien, il veut faire de la providence, de la bonté divine, un stimulant de notre dépravation. En effet, celui qui retient les pervers enchaînés dans leurs crimes sous le couvert de la bonté et de la miséricorde divine, et des mérites de Jésus-Christ, que fait-il autre chose que tirer la mort et l'impiété, de la source même d'où les hommes auraient dû tirer la piété, la vie, la haine du péché ?

« Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas. » Tu pouvais, misérable, éprouver autrement la dignité du Fils de Dieu, puisque tu désirais tant la connaître; tu pouvais lui demander de faire voir les aveugles, de guérir les lépreux, de rendre la vie aux morts. Mais le barbare demande des signes, non pas salutaires, mais funestes au genre humain. Nuire, est son seul bonheur; être utile, n'est ni dans ses plaisirs, ni dans ses habitudes. Ainsi les magiciens d'Egypte purent produire des grenouilles, fléaux du pays, mais ils ne purent les chasser, ce qui eût été utile. Moïse le fit néanmoins. Par la puissance de Dieu, il appela les grenouilles, et les chassa facilement. Il dit à Pharaon : « Afin que vous sachiez que rien n'est égal au Seigneur notre Dieu, les grenouilles se retireront de vous, de votre maison, de votre pays. » *Exod.* VIII, 10. Car le propre de Dieu est d'éloigner le mal, et de combler les hommes de bienfaits; le propre du diable est de nuire, et de changer le bien en mal, ou au moins de le repousser.

Toutes ces machinations restant sans résultat, il décoche contre le Seigneur un dernier trait, et le plus perçant. Il connaissait le faible de la nature humaine pour l'honneur et la gloire. Il savait combien cette amorce avait perdu d'hommes même religieux. Il crut donc qu'il prendrait le Seigneur dans un piége, où il en avait déjà pris tant d'autres. Lui mettant sous les yeux la gloire, les richesses, les royaumes du monde : « Je vous donnerai

tout cela, dit-il, si vous vous prosternez et m'adorez. » Le Seigneur lui répond : « Retire-toi, Satan. Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui. — Alors le diable le laissa; aussitôt les anges s'approchèrent, et ils le servaient. » Que signifie cette fin? — Par ce service des anges, le Seigneur veut montrer les prix proposés aux vainqueurs. Un des fruits de la victoire est de décourager le diable, par l'insuccès de la tentation, et d'encourager les vainqueurs, qui craignent déjà moins celui qu'ils ont vaincu une fois. Un autre fruit, c'est la joie et l'action de grâces qui suivent la victoire. Quelle joie, en effet, d'avoir échappé à un si grand péril! d'avoir terrassé un si formidable ennemi, de s'être arraché de la gueule du dragon par le bienfait de Dieu! Quand les justes se voient vainqueurs dans un si grand combat, quel amour pour leur protecteur! avec quelle ardeur ils publieront ses louanges! Après la destruction de Pharaon et de ses chars, avec quels transports ils appelleront toutes les créatures à célébrer sa gloire! Car plus est glorieuse la victoire, plus sont ardentes les actions de grâces. Ainsi le Prophète-Roi s'écrie : « Tous mes os diront : Seigneur, qui est semblable à vous, qui délivrez le faible de la main des forts, l'opprimé et le pauvre de ceux qui le pillent. » *Ps.* XXXIV, 10. Ainsi la sainte prophétesse Débora dit dans son cantique : « Là où ont été brisés les chars, où a été détruite l'armée des ennemis, on publiera la justice du Seigneur et sa clémence envers les braves d'Israël. » *Judic.* V, 11. Ces louanges commencées en ce monde, continueront à jamais dans l'autre, alors que tous les élus, après la défaite de l'ennemi du genre humain, chanteront, au sein de la félicité, ce Psaume CXXIII : « Qu'Israël dise maintenant : Où serions-nous sans le Seigneur qui s'est déclaré pour nous, etc. »

SECONDE PARTIE

OU

AUTRE SERMON.

Si les hommes avaient le bonheur de comprendre quels périls court leur salut, et quels ennemis le menacent, tous nos avertis-

sements seraient superflus; la contemplation du danger suffirait, danger si grand, qu'il est au-dessus de toute expression, au-dessus de la portée de notre intelligence. Mais plus il est caché aux yeux des hommes endormis, plus il est éminent, et plus le mal est irrémédiable. Il est donc de notre devoir de découvrir à ceux qui l'ignorent la grandeur de ce péril, et d'exposer le remède qui nous est apporté par l'enseignement de l'Esprit-Saint. La grandeur de ce péril est montrée en peu de mots par l'Apôtre, lorsqu'il nous parle de la puissance de nos adversaires : « Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. » *Ephes.* VI, 12. On voit là quatre choses par lesquelles nos ennemis nous sont supérieurs : 1° leur force naturelle, car n'ayant ni chair ni sang, et étant des créatures spirituelles, ce sont de puissants et redoutables adversaires pour nous, qui sommes déprimés sous une chair fragile et impuissante; 2° leur pouvoir sur tous les méchants, ce qui les fait appeler *princes du monde;* 3° leur astuce et leur fourberie, armes multiples qu'ils emploient pour nous séduire et nous enlacer, et auxquelles l'Apôtre fait allusion, en les qualifiant *d'esprits de malice;* 4° le lieu d'où ils nous combattent; car ils combattent d'en haut, d'où ils peuvent facilement nous blesser, sans que nous puissions facilement les y atteindre; c'est ce qu'expriment ces mots, *répandus dans l'air.* Ils nous sont donc supérieurs en tout, et tout leur facilite la victoire : leur force naturelle, parce qu'ils sont anges; leur pouvoir, parce qu'ils sont princes et puissances; leur astuce naturelle, parce qu'ils sont esprits, et rompus à ces combats dès l'origine du monde; enfin le lieu, d'où ils nous décochent des traits mortels, à notre grand dommage, et sans danger pour eux.

Contre de tels ennemis qui pourrait combattre à armes égales, et se prémunir contre leur puissance et leurs artifices? Que fera une chair rampante contre des esprits de malice répandus dans l'air? Car, dit saint Chrysostome (6 *de Sacerd.*), « ici, il n'y a ni airain, ni fer, ni chevaux, ni chars, ni roues, ni feu, ni javelots

comme ceux que nous voyons; ce sont d'autres engins bien plus terribles. A ces adversaires il n'est pas besoin de cuirasse, de bouclier, d'épées, de lances. L'aspect seul de cette exécrable milice suffit pour arracher l'âme humaine à son corps, à moins que ce ne soit une âme vaillante, et qui, avant de chercher sa force en elle-même, a senti en elle l'empreinte de la providence, de la clémence divine. Si, dépouillés de ce corps, ou même avec ce corps, il nous était donné de voir de nos yeux, clairement et sans trembler, cette armée effroyable, cette guerre entreprise contre nous, nous verrions, non des torrents de sang, ni des cadavres, mais des chutes d'âmes en si grand nombre, des blessures si déplorables, que le tableau de la guerre matérielle semblerait un jeu d'enfants; tant sont nombreux ceux qui sont frappés chaque jour. Leurs blessures n'amènent pas la mort corporelle; mais, entre cette mort et la leur, il y a autant de différence qu'entre le corps et l'âme. Toutes les fois qu'une âme est frappée et qu'elle tombe, elle reste ici gisante et se consumant dans les remords; mais quand, séparée du corps, elle a quitté ce séjour, elle est livrée aux tortures d'un supplice éternel. »

Or, pour que nous puissions reconnaître la grandeur de ce péril, les diverses machinations et les occupations de nos ennemis, remarquons qu'il y a en ce monde inférieur une triple société, la société civile, la société ecclésiastique, la société diabolique, laquelle toutefois doit être plutôt appelée conciliabule de pervers, bande impie de conjurés. Dans la société civile sont les magistrats, les préteurs, les princes, le Sénat et tous les officiers qui veillent à ce que règnent la paix et la tranquillité. Dans la société ecclésiastique sont les conciles, les synodes, les évêques, les prédicateurs et les autres ministres du culte, dont le devoir est de faire en sorte que vivant dans la piété et dans la justice, nous obtenions le bonheur éternel. Dans la société diabolique est Satan, prince de ce monde, et ses satellites et complices. Car il y a l'esprit d'orgueil, de haine, de fornication, d'envie. Il y a aussi leurs conciliabules où, pour nous perdre, ils se distribuent les rôles, et ourdissent leurs complots. Toi, disent-ils, tu tendras tes piéges aux prêtres; toi, aux évêques; toi, aux plé-

béiens; toi, aux marchands; toi, aux hommes; toi, aux femmes. Tu exciteras les femmes à la colère, à l'envie, à la fureur de la jalousie, à toutes sortes de superstitions, à l'amour désordonné de la parure, et surtout aux excès de la langue, c'est-à-dire, à médire, et à souhaiter du mal sans trêve ni relâche. Toi, tu provoqueras les nobles au luxe, à l'arrogance, au faste, à la mollesse, à l'orgueil, au mépris des autres. Les marchands, à la fraude, à l'avarice, au mensonge, au parjure. Les autres hommes, à des haines mutuelles, aux dissensions, à la dissolution des regards, à tous les débordements.

Voilà comme le prince de ce monde, dans ce conciliabule satanique, distribue à ses satellites leurs rôles, afin qu'ils nous assaillent par toutes sortes de détours et d'artifices. Car, dit saint Chrysostome, le combat ne se présente pas sous une seule forme; c'est une guerre variée et multiple, une guerre de tous les instants contre des ennemis divers et nombreux, qui n'ont pas tous les mêmes armes, ni la même manière de combattre; et celui qui aura à lutter avec tous, doit connaître leurs artifices à tous. Dans les combats ordinaires, il suffit à chacun de défendre le poste qui lui est confié, et d'en repousser les ennemis. Ici, il en est tout autrement; à moins que celui qui doit remporter la victoire ne connaisse, à fond et jusqu'à la dernière, toutes les ruses, le diable trouve un moyen de faire entrer ses suppôts par quelque côté, par un seul côté qui serait négligé.

Entre les diverses astuces de ce serpent, la plus fréquente, c'est qu'il couvre de l'apparence du bien, ou du voile de la raison et de la prudence, le crime qu'il machine. Notre volonté se portant naturellement au bien, ne tendant à rien qui ne lui semble bon, et les premiers biens étant la vertu et l'honnêteté, il revêt ses amorces de l'image même de cette honnêteté, afin de prendre les imprudents et les imprévoyants. Mais, de toutes ses ruses, la plus subtile, c'est que parfois il laisse faire aux hommes des œuvres louables, afin qu'ils aient plus de confiance en eux, et qu'étourdis par tant de vertu, ils dédaignent et méprisent les autres. Ainsi il laissait le pharisien jeûner deux fois la semaine, acquitter fidèlement la dîme, s'abstenir des crimes ordinaires aux hommes perdus, *Luc.*

XVIII, 12; il voulait entretenir et nourrir par cette amorce son orgueil et son arrogance, afin que, plein de confiance en lui-même, il prît en dédain le reste des hommes : ce qu'indiquent assez ses paroles. De même que Pharaon, ennemi du peuple israélite, lui permettait de sacrifier à Dieu, à condition toutefois qu'il ne s'éloignerait pas trop, et qu'il n'emmènerait pas ses troupeaux et ses nouveau-nés, afin que l'amour paternel les rappelât bientôt en Egypte, *Exod.* VIII, 25; de même, le démon permet à ceux qu'il tient enchaînés par quelque méfait, de faire quelques bonnes actions, afin qu'ils soient moins mécontents d'eux-mêmes, et qu'ils dorment dans le crime avec plus de sécurité. Ainsi nous voyons les enfants attacher une longue ficelle aux pattes des oiseaux qu'ils ont pris; ils la tiennent fortement, laissant envoler les oiseaux jusqu'à un certain point; mais ils la tirent à eux, si les oiseaux veulent aller trop loin.

Que dirai-je des occasions, du temps de combattre? Dans les guerres extérieures, qui se font de peuple à peuple, par suite, ou de la fureur des hommes, ou d'une déplorable nécessité, le soldat a parfois du repos, parfois il dépose les armes, et peut dormir sans courir de danger. Mais, dans les guerres spirituelles, point de repos, point de trêve, point de relâche. En tout lieu, en tout temps, en toute circonstance, il faut veiller en dehors de la place, faire bonne garde jour et nuit, combattre contre un ennemi importun et infatigable. Que vous veilliez, que vous dormiez, que vous fassiez quelque chose, que vous ne fassiez rien, dans toute position, dans toute affaire, toujours il faut craindre leurs filets, toujours leurs piéges. Ils ne connaissent pas le sommeil, ne manquent aucune occasion de tenter, ne font aucune acception de personnes. Bon ou méchant, vigilant ou insouciant, riche ou pauvre, heureux ou malheureux, jamais tu ne seras à l'abri des tentations de cet ennemi. Mangeant, buvant, jeûnant, te vêtant, marchant ou parlant, dans la solitude ou dans la foule, enfin en toute circonstance, si tu ne regardes pas autour de toi d'un œil vigilant, si tu ne fais pas le guet, si tu ne marches pas armé de toutes pièces, toujours tu trouveras des embûches, toujours des pierres d'achoppement, toujours des filets, où tu seras pris.

Non content de ses auxiliaires, notre ennemi a encore grand soin de nous dépouiller de tout l'appareil des armes spirituelles. Ainsi les Philistins avaient pris soin qu'il n'y eût dans Israël aucun forgeron, qui pût fabriquer des armes. I *Reg.* XIII, 19. Il arriva delà que, lorsque les Philistins s'avancèrent en bataille rangée contre les Israélites, Saül seul et Jonathas son fils étaient armés, tandis que tous les autres étaient sans armes. Avant les Philistins, les Madianites avaient eu la même précaution; aussi, après la victoire remportée miraculeusement, la sainte prophétesse s'écrie-t-elle : « Ah ! si les quarante mille soldats d'Israël avaient été armés de l'épée et de la lance ! » *Clypeus et hasta si apparuerint in quadraginta millibus Israel.* Judic. V, 8. De même nos ennemis spirituels ont grand soin de nous enlever tout secours des armes spirituelles. Or les armes de notre milice sont le jeûne, l'aumône, la solitude, la lecture des saints livres, la fuite des occasions de pécher, l'usage fréquent des sacrements, la prière, par laquelle nous demandons contre nos ennemis le secours du ciel. — Ce qui vient d'être dit montre assez les forces et les embûches des démons.

Qu'est-ce donc, si à cet ennemi extérieur se joint un ennemi domestique et intérieur, notre chair ? Qui pourrait exprimer combien est grande, après la chute produite par le péché, la faiblesse de la nature corrompue ? Quelle misérable condition que celle de l'homme ! Qu'il est facile à tromper ! Qu'il est fragile dans la résistance ! Quelle pente au mal ! Quelle opposition au bien ! Quelle inclination abrutissante vers les choses de la terre ! Quelle indifférence, et quelle lenteur à s'élever vers l'invisible ! Quel amour-propre ! Quelle insouciance de Dieu et des choses divines ! Enfin à combien de passions, de perturbations diverses n'est-il pas en proie ! en sorte que s'il n'y avait rien autre chose qui nous donnât à faire, cela seul suffirait, et au delà, pour nous perdre, quand nous ne serions assaillis par aucun ennemi extérieur.

III.

On dira peut-être : Tu nous exposes la force et les périls des tentations, mais tu passes sous silence les remèdes de si grands

maux. — Je ne les passe pas sous silence, frères, je ne les cache pas; bien au contraire; cela même que je dis est le remède. Qu'est-ce qui protége les animaux faibles, sinon une grande frayeur? Leur arme, c'est la crainte; la crainte les excite à fuir, et la fuite les sauve. Plus étaient frappants les traits sous lesquels j'ai présenté la grandeur du péril, plus j'ai éveillé en vous une crainte salutaire, et la résolution de vous prémunir et de veiller. C'est là la sauvegarde par excellence de notre salut. Saint Eusèbe Emissène nous appelle ainsi à cette crainte salutaire : « Que personne ne se repose sur le passé. Tant de pièges sont tendus sous les pieds de notre âme, tant d'ennemis nous observent et nous barrent le chemin, tant de fondrières, tant de précipices, tant d'obstacles s'interposent entre nous et notre fin; la voie elle-même, tout étroite, tout ardue qu'elle est, est assiégée par tant de monstres spirituels, qui dressent leurs embûches, et il nous faut passer sur tant de rochers, tant d'écueils, avant de jeter l'ancre sur le rivage désiré : et nous croyons que nous devons nous reposer sur le passé, que nous devons vivre sans nous inquiéter, sans craindre, sans trembler chaque jour! Quel est celui qui, franchissant un fleuve profond sur une planche étroite, se croirait hors de danger après avoir accompli sans malheur une partie de la traversée; alors qu'à l'extrémité du pont fragile, pour peu qu'il bronche, il peut trouver la chute qu'il redoutait dès les premiers pas? Ainsi nous, quand nous aurions traversé heureusement une grande partie de cette vie, ne nous abandonnons pas à la confiance [1], tout danger n'est pas passé, il reste à arriver à la fin. Quel est le combattant qui dépose les armes avant la fin du combat, ou avant la sécurité de la victoire? »

Le second remède, c'est la mortification de notre chair, foyer de tant de maux; c'est aussi une prière assidue. Sans la puissance, sans le secours de Dieu, comment repousser tant d'attaques? Rappelons-nous les paroles de l'Apôtre : « Dégageons-nous de tout ce qui nous appesantit, et du péché qui nous assiége. » *Hébr.* XII, 1. Il indique assez que nous tous nous sommes circonvenus et assiégés par le péché. Oui, de toutes parts nous sommes enveloppés par

(1) Voir sur cette citation et sur celle de la p. 101, la note D à la fin du volume.

la chair, par le monde, et toute créature est placée en guise de piége et de filet sous les pieds des insensés, *Sap.* XIV, 11. Ce qu'insinuent encore mieux ces paroles de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui fais cela, mais c'est le péché qui habite en moi.» *Rom.* VII, 17. Car l'ennemi dans les murs est plus à craindre qu'au dehors. Comme donc celui qui, habitant l'hiver un climat glacé et une maison exposée aux vents et au froid, ne s'éloignerait guère du feu ; de même nous, autant qu'il est possible, ne nous éloignons pas de la présence de notre Dieu, feu qui échauffe. Il a été dit avec grande vérité : « C'est en vain qu'on tend le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes. » *Prov.* I, 17. Sont dits avec raison munis d'ailes, ceux qui au moyen d'ailes spirituelles s'élèvent dans les hautes régions; le démon jette en vain ses filets devant leurs yeux ; car ils sont constamment en communion avec la lumière divine. Le saint David l'atteste quand il dit : « J'ai toujours les yeux élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui dégagera mes pieds du filet. » *Ps.* XXIV, 15. Et encore : « Si votre loi n'avait fait mes délices, j'aurais péri sans doute dans les maux qui m'ont affligé. » *Ps.* CXVIII, 92. Aussi le Sauveur dit : « Veillez, et priez, pour ne pas entrer en tentation. » *Marc.* XIV, 38. Comme s'il avait dit : En veillant, faites tout ce que vous pouvez faire par vous-mêmes; et en priant, implorez l'assistance du ciel et le secours de l'Esprit divin, par la vertu duquel vous puissiez combattre la malice des démons.

C'est cet Esprit qu'après sa chute appelait David, quand il disait : «Fortifiez-moi par l'esprit de vie. » *Ps.* L, 14. C'est-à-dire, armez-moi, prémunissez-moi si bien par la vertu de votre Esprit, que je n'aie plus à redouter aucune puissance ennemie. Car quelle autre puissance que celle de votre Esprit triompherait de l'esprit mauvais. La force de cet Esprit céleste doit être invoquée toujours et en toute circonstance, mais surtout alors que l'ennemi nous attaque par quelque pensée, quelque passion mauvaise. C'est alors qu'il faut, sans perdre de temps, recourir à cet appui salutaire. De là vient qu'au lieu de ce que nous lisons, *Ps.* CXVIII, 114 : « Vous êtes mon aide et mon protecteur, et en votre parole j'ai mis toute mon espérance, » quelques-uns traduisent : « Vous êtes mon asile et mon

bouclier. » Comme donc les lièvres et les autres animaux sans défense, poursuivis par les chasseurs, se réfugient dans leurs repaires; de même nous, quand quelque malheur, ou quelque tentation nous assaille, réfugions-nous, cachons-nous dans cet asile, où le Seigneur cache les justes dans le secret de sa face. *Ps.* XXX, 21. De là vient encore que, dans les Cantiques, Dieu dit à l'Epouse : « Ma colombe se retire dans les creux du rocher, » *Columba mea in foraminibus petræ*, Cant. XI, 14, c'est-à-dire, dans les blessures du Christ, où nous devons nous fixer par une méditation continuelle, et où nous devons nous réfugier, soit dans nos tribulations, soit quand l'ennemi nous attaque. Nous y trouverons un abri contre le vent et la tempête. C'est ce qu'a figuré autrefois le Seigneur en ordonnant que la porte de l'arche fût mise au côté, afin que les animaux y entrassent lors de l'invasion des eaux. *Gen.* VI, 16. Le Christ est l'arche mystique; l'entrée de cette arche est la blessure de son flanc sacré. C'est par cette porte que nous entrons dans le Christ, car c'est par les blessures sacrées de son corps que nous connaissons sa charité et sa tendresse ; et quand surgissent les flots des tentations, pieux animaux, nous sommes cachés et préservés dans ces blessures-là.

Des prières ferventes, la méditation des choses divines, des lectures sacrées sont encore de puissants auxiliaires dans ces luttes. Origène (Hom. III *in Lévit.*) explique ainsi ce passage : « Vos yeux sont comme les colombesqui se tiennent près des eaux, » *Cant.* V, 13 : « Ces oiseaux, quand ils sont près d'un fleuve, aperçoivent dans l'eau l'ombre de l'épervier, leur ennemi, et ainsi, grâceà leur vigilance et au bienfait des eaux, ils se dérobent au péril qui les menace. » Le même bienfait est réservé aux âmes fidèles qui, fixées près des sources des Ecritures, y voient les embûches du démon et savent s'en garantir. Munis, fortifiés de ces armes, victorieux de l'ennemi commun du genre humain, nous recevrons de Jésus-Christ, prince de cette milice, la palme de l'éternelle gloire. Car lui-même regarde nos luttes, il secourt les combattants, et couronne les vainqueurs. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME,

OU L'ON TRAITE DE LA FÉROCITÉ DE NOTRE ENNEMI, ET DE SES DIFFÉRENTS MODES DE TENTATION.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo.
Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable.
Matth. IV, 1.

La sagesse divine avait bien des moyens pour relever de la captivité du démon l'homme tombé. Ce qui lui parut le plus convenable et le plus digne, ce fut de faire revenir le salut et la vie par la même voie par laquelle la mort était entrée dans le monde. Et comme la faute d'un seul homme avait causé la mort et la perte de tous les autres, Dieu voulut que l'innocence d'un seul sauvât tous les fidèles. Le Christ accomplit si bien cette volonté, que non-seulement sa vie et sa mort, mais même toute son action contribue à nous sauver. En effet, dans tous ses actes il a montré ce que pour notre salut nous devions faire à son imitation ; ensuite par ces mêmes actes il nous a mérité la grâce, par laquelle nous pouvons parvenir au salut. C'est donc à la fois comme cause exemplaire, et comme cause efficiente, que le Christ est l'auteur de notre salut, et qu'il s'est tout entier dévoué à notre bonheur. Aussi est-il appelé justement l'arbre de vie planté au milieu du paradis de l'Eglise. En effet, comme les arbres produisent des fruits, non pour eux, mais pour d'autres; de même le Christ destinait tous les mérites de sa vie et de sa mort, toutes ses œuvres, non à lui seul, qui était plein de la grâce, mais à nous, c'est-à-dire, à notre avantage. Et lorsque maintenant, marchant au combat, il est tenté par l'éternel ennemi du genre humain, c'est nous qu'il regarde, et non lui. « Car c'est parce qu'il a souffert lui-même et qu'il a été tenté et éprouvé, qu'il est puissant pour secourir ceux qui sont tentés; » *Hebr.* II, 18. Par le mérite de cette tentation, il a affaibli la puis-

sance de notre tentateur, il nous a appris la manière de combattre contre l'ennemi commun, et nous a obtenu des forces pour ce combat. Comment s'y conduisit-il ? Ecoutez saint Matthieu :

« Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert. » Ici il faut remarquer d'abord que c'est après son baptême et le témoignage de son Père, que le Seigneur a été tenté par le démon ; afin que nous apprenions par là que toute la rage, toute la fureur du démon se porte surtout sur ceux qui sont appelés, et qui sont enfants de Dieu. Car c'est de lui qu'est cette parole d'Holoferne : « Je n'ai jamais nui à quiconque a voulu servir le roi Nabuchodonosor. » *Judit.* II, 1. Il s'attaque surtout à ceux qui lui résistent, et laisse tranquilles ses adhérents. A quoi bon en effet s'attaquerait-il à ceux qui ne résistent pas? Il assaille donc de préférence les justes, leur tend ses embûches, et se repaît de leurs ruines, dédaignant les cœurs arides et secs des hommes perdus ; il infeste principalement les demeures où il sait que Dieu réside. Il lui faut une pâture de choix, non une pâture vile et vulgaire. C'est ainsi qu'il voulut perdre le bienheureux Job, le voyant estimé du Seigneur, *Job*, I, 8. Comme les pirates poursuivent surtout les vaisseaux chargés d'or ou de marchandises précieuses; de même le démon tend de préférence ses piéges à ceux qu'il voit remplis de richesses spirituelles. Ainsi il harcelait vivement S. Paul, ce vase d'élection ; il lui avait attaché un de ses suppôts, pour le tirailler sans trêve ni relâche; telle est sa présomption, qu'il ne désespérait pas de triompher, même de celui qui était déjà monté au paradis.

Par quel esprit le Seigneur fut-il conduit au désert ? Saint Grégoire répond, que c'est non par l'esprit de malice, mais par l'Esprit-Saint qu'il fut conduit dans le désert pour ce combat singulier contre le diable. Ceux que le démon assaille de tentations tireront une grande consolation de ces circonstances, que le Sauveur lui-même fut tenté, et conduit pour cela au désert par le Saint-Esprit. Des avantages sans nombre qu'on retire des tentations, le principal, c'est qu'il n'y a rien qui fasse mieux connaître à l'homme sa faiblesse ; elles contribuent surtout à le maintenir dans l'humilité, racine et fondement de toutes les vertus. Je vais essayer de le prouver. Qui pourrait exprimer la sainteté de Paul, sa grâce, la

dignité de son apostolat, tant de dons du Saint-Esprit, tant de priviléges, son enlèvement au paradis, les paroles mystérieuses qu'il y entendit? qui pourrait énumérer tous ses mérites et toutes ses vertus? Cependant, si à tous ces priviléges, qui illuminaient admirablement son intelligence, ne s'était joint cet aiguillon de la chair, qui le piquait, il n'eût point acquis une si pleine connaissance de lui-même, une humilité de cœur si parfaite. Pourquoi? Parce que comme personne n'apprécie mieux la chaleur du feu et sa puissance de combustion, que celui qui a appris à les connaître non dans les livres, mais par les sens; de même nul ne connaît mieux la faiblesse de son esprit, que celui qui, sans en faire un objet d'étude, l'a sentie, l'a éprouvée par l'expérience de chaque jour. Car souvent nous sommes trompés par nos appréciations particulières, par un caractère qui nous trompe nous-mêmes, et nous fait tromper les autres. Beaucoup, en effet, ressemblent à la mer : aujourd'hui elle est peu sûre et orageuse, ce qui fait dire au Psalmiste célébrant la puissance de Dieu : « Vous dominez l'orgueil de la mer, vous abaissez ses flots lorsqu'ils s'élèvent avec furie ; » *Ps.* LXXXVIII, 10; cependant dès que les vents ne la soulèvent point, elle est calme et paisible. De même, quelques-uns paraissent très-doux, si on ne les irrite pas; mais blessez-les dans la moindre chose, ils se changent en bêtes féroces. D'où l'on voit que personne n'est connu ni de soi, ni des autres, tant qu'un violent accès de tentation n'a pas mis sa vertu à l'épreuve.

Cette utilité des tentations est telle, que beaucoup des saints Pères, au rapport de S. Grégoire, loin de chercher à se soustraire à ces luttes, les appelaient parfois en disant avec le Prophète : « Sondez-moi, Seigneur, et éprouvez-moi. » *Ps.* XXV, 2. « Ainsi, dit le même saint Grégoire, l'adversité devient un bonheur pour le juste; il désire être tenté après avoir déployé ses vertus, de peur que, trop confiant en elles, il ne tombe. » Comme certains mendiants, qui étalent des blessures pour obtenir une aumône, ne voudraient pas être guéris, quand même ils le pourraient, de peur que, n'ayant plus de raison pour mendier, ils ne perdent l'obole accoutumée qui les fait vivre; ainsi les saints ne veulent pas être tout à fait exempts de tentations, pour ne pas être privés des fruits qui leur en re-

viennent par le bienfait du Seigneur. Rien donc d'étonnant, si le Seigneur est conduit au désert par le Saint-Esprit, pour être tenté par le diable.

« Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. » Pourquoi eut-il faim? Par la même raison qui sur la croix lui faisait avoir soif. Telle faim, telle soif. Comme alors il avait soif de ton salut, ici il a faim de ton salut; parce qu'il a faim pour toi, non pour lui. Si donc tu t'es donné tout entier à lui, tu lui as donné sa nourriture. Lui-même vient à l'appui de cette assertion : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » *Joan.* IV, 34. Mais au Seigneur ayant faim, au lieu de cette douce nourriture, nous, à l'exemple du tentateur, nous présentons des pierres, c'est-à-dire, des cœurs endurcis. Ah! puissions-nous les lui présenter de telle sorte que, par sa vertu, il les transforme en pains; afin que nous aussi nous puissions lui dire : « Seigneur, faites que ces pierres deviennent des pains; » et qu'ainsi nous fassions avec piété, avec foi, ce que le démon ourdissait traîtreusement! Lui-même a promis quelque chose de semblable par la bouche du Prophète, quand il a dit : « Je vous ôterai le cœur de pierre, et vous donnerai un cœur de chair. » *Et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum.* Ezech. XXXVI, 26.

« Le Seigneur ayant donc faim, le tentateur s'approchant lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu. » De cette action d'approcher, Cajétan conclut, que le démon, qui séduisit la première femme sous forme de serpent, s'approche maintenant sous la forme d'un homme, peut-être d'un homme pieux, afin de tenter le Seigneur. Car l'action d'approcher, de parler, est propre à l'homme. Par cette première tentation, il veut pousser le Seigneur, ou à se défier de la divine providence, ou à s'éprendre de la vaine gloire, c'est-à-dire, à se regarder comme bien grand, puisqu'on lui demande un miracle si extraordinaire. Mais le Seigneur lui répond : « Il est écrit : L'homme vit non-seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » C'est-à-dire : Ne crois pas que la puissance divine soit tellement bornée, tellement enchaînée qu'elle ne puisse soutenir la vie des hommes

sans le secours du pain ; elle a bien d'autres moyens pour soutenir cette vie.

Repoussé de ce côté, le démon attaque d'un autre. Il prend Jésus, et, le plaçant sur le sommet du temple, il lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, etc. » Le Seigneur, citant un autre passage fort clair de l'Ecriture, lui fait voir qu'il donne à l'Ecriture une interprétation mensongère, ce que tous les hérétiques ont appris d'un si digne maître. Il lui dit : « Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » En effet, c'est tenter la vertu et la puissance du Seigneur, que de lui demander des miracles sans cause et sans nécessité.

L'infatigable tentateur ne se tient pas pour battu; il a recours à ses armes principales, celles avec lesquelles il a semé tant de désastres et perdu tant d'âmes; il a recours à la passion de la gloire, du pouvoir, des honneurs, passion qui a tant d'empire sur la nature humaine. Il conduit le Seigneur sur une montagne élevée, et, lui montrant tous les royaumes et toutes les richesses de la terre : « Tout cela est à vous, dit-il, si vous vous prosternez et m'adorez. » Considérez ici l'impudence du diable, qui ne rougit pas d'un si éhonté mensonge, en s'arrogeant ce qui n'appartient qu'à Dieu, « lequel seul change les temps et les siècles, rejette les rois et en établit d'autres. » *Dan.* XI, 21. Considérez l'orgueil de celui qui continue à s'arroger la gloire divine qu'il a convoitée dès l'origine, et qui demande au Seigneur de l'adorer, justifiant ainsi les paroles du Prophète : « L'insolence de ceux qui vous haïssent va toujours croissant. » *Ps.* LXXIII, 23. A cette tentation impudente le Seigneur répond : « Retire-toi, Satan. Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui. » Il est probable que le Seigneur articula vivement ces paroles, pour montrer par là que nous devons repousser par un mouvement impétueux et prompt toutes les tentations, comme nous repousserions les étincelles de la géhenne. Les vaincre ainsi, est plus profitable, et plus facile : plus profitable, en ce qu'il y a du mérite et de la gloire à triompher d'un ennemi, dès qu'il attaque; plus facile, en ce que nous terrassons l'adversaire, avant qu'il ait ras-

semblé ses forces, et qu'il soit maître de la place. Plus longtemps une pensée impure séjourne en nous, plus elle jette des racines profondes; s'attachant à l'âme par une amorce de plaisir, espèce de glu corruptrice, elle en est plus difficilement expulsée. Car, comme les corporelles, les choses spirituelles ont aussi un gluten qui les rattache entre elles. Le gluten des corps est une espèce de colle, celui des âmes est la volupté qui, une fois attachée au cœur, en est difficilement arrachée.

Ce qui est vrai de la volupté, l'est également de toutes les passions. « Toute passion, dit Sénèque, est faible d'abord; puis elle se développe, et prend des forces en avançant; il est plus facile de s'en préserver que de la chasser. Si vous la laissez commencer, vous aurez de la peine à la faire finir. Ne les laissons donc pas entrer, parce que, comme je l'ai dit, il est plus facile de leur fermer la porte, que de les mettre dehors. » Sén. *Epist.*

On ne saurait donc chasser trop vivement toute pensée mauvaise, dès ses premières atteintes sur l'âme, avant que la passion, colère, haine, vengeance, amour impur, ait porté la flamme dans l'appétit concupiscible; cette flamme, une fois allumée, dévore le cœur, et ne peut être éteinte qu'avec des peines infinies. Nous voyons une image de cette promptitude dans le glaive agité çà et là, que le Seigneur mit dans la main du Chérubin pour garder la voie qui menait à l'arbre de vie; ce glaive était vivement balancé en tous sens, pour frapper l'assaillant, avant qu'il pût approcher et blesser. C'est ainsi qu'on garde fidèlement l'arbre de vie, c'est-à-dire, le Christ planté dans le paradis de notre âme. Quiconque agit ainsi, le Prophète, parlant des citoyens de Babylone, le proclame heureux : « Heureux qui saisira, et écrasera contre la pierre tes nouveau-nés. » *Ps.* CXXXVI, 9. Les nouveau-nés de Babylone, ce sont les passions mauvaises, les suggestions du démon, dès qu'elles commencent à poindre. Celui qui les rejette au loin, en se rappelant la passion du Sauveur, en contemplant le Christ pendu à la croix pour effacer nos péchés, celui-là écrase ces dangereux nouveau-nés sur la pierre, sur le Christ. Il est facile d'écraser des nouveau-nés; quand ils sont devenus grands, qu'ils ont acquis leur croissance et leur force, on n'en vient à bout qu'avec les plus

grandes peines. Assez sur l'Evangile du jour. Commençons maintenant à dévoiler les machinations de l'antique ennemi, pour qu'il ne nous surprenne point à l'improviste, et qu'il nous trouve prêts.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

L'Ecriture donne au diable différents noms, à cause des différents artifices qu'il emploie pour nuire; cependant il est deux noms sous lesquels elle le désigne spécialement, et qui en indiquent surtout la malice et la puissance. Elle l'appelle tantôt lion, tantôt serpent : lion, à cause de sa force; serpent, à cause des fraudes par lesquelles il trompe et aveugle les hommes. C'est pour cette raison qu'Isaïe l'appelle serpent levier, *Isa.* XXVII, 1. Ce levier de fer indique sa force pour écraser; quant à la dénomination de serpent, elle fait allusion à sa ruse qui séduit. L'une et l'autre sont très-formidables; cependant nous avons encore plus à craindre de son astuce que de sa force. Sa puissance ayant été renversée par le Christ, c'est par sa ruse qu'il nous attaque de préférence. C'est ce qu'insinuent les paroles par lesquelles, au commencement du monde, le Seigneur châtia le serpent auteur du péché et de la mort : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme... elle t'écrasera la tête, et tu épieras son talon. » *Inimicitias ponam inter te et mulierem... ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.* Gen. III, 15. Ces paroles montrent que la puissance de notre ennemi devait être presqu'entièrement brisée par le Christ; que cependant il lui reste l'astuce, avec laquelle, rampant sur la terre, il s'attache à nos pas de ses replis sinueux. « Ce grand dragon, dit Eusèbe Emissène, voulait enfoncer les dents de son affreuse gueule dans les chairs du Seigneur crucifié, qu'il prenait pour un homme ordinaire et de son domaine; mais la Majesté divine résista, et les dents furent brisées. Dès lors édenté, il nous attaque des lèvres, de son sifflement empoisonné, et par l'astuce. » Ayons donc grand soin d'étudier ses ruses, et tous ses moyens de nuire, afin de nous en préserver. C'est ce que, sous l'inspiration de la grâce divine, nous allons tâ-

cher de faire dans ce discours : sujet vaste, et qui n'est bien connu que des vétérans qui ont vieilli dans ces luttes. « Qui ôtera, dit le Seigneur, la housse qui couvre sa face? » *Job*, XLI, 4, c'est-à-dire, qui découvrira ses desseins, ses pensées? Il montre au dehors l'opposé de ce qu'il cache au dedans. Car sa face, ce sont ses desseins : mais il les couvre de tant de voiles, que pour les démêler, il faut être très-exercé dans la guerre spirituelle. De là ces mots du Psalmiste : « Ils concertent ensemble le moyen de tendre des piéges secrets, ils se disent : Qui les verra? » *Ps.* LXIII, 6. Oui, ils sont difficiles à voir. Car il n'appartient pas à tous de dire avec S. Paul : « Afin que nous ne soyons pas circonvenus par Satan; car nous n'ignorons pas ses pensées. »

Mais pour que nous entrions dans quelques détails sur les astuces de ce serpent tortueux, il faut savoir d'abord qu'il tente les bons d'une manière, et les méchants d'une autre; car il ne laisse personne sans tentations, quoiqu'il n'aborde pas tout le monde avec les mêmes artifices. Quant aux méchants, qu'il regarde comme son propre bien, et qu'il ne peut perdre que par une vraie pénitence, il s'efforce de les en détourner par tous les moyens, surtout en ce temps, consacré à un si pieux devoir. «Pour arriver à son but, dit saint Grégoire, il met tout en œuvre. D'abord il aveugle tellement l'esprit de l'homme, que celui-ci ne voit pas le moins du monde l'horreur et la turpitude de sa vie, ou au moins qu'il se croit innocent, en se comparant à de plus coupables. Car il n'est rien de si hideux, de si abominable qui ne puisse paraître beau, si on le compare à une chose plus hideuse. » Ce qui fait dire au Seigneur par la bouche de Jérémie : « Il n'y en a pas un qui fasse pénitence de son péché, en disant : Qu'ai-je fait? » *Jer.* VIII, 6. Et encore : « Vous avez dit : Je suis innocent; ainsi la fureur de Dieu s'éloignera de moi. — Moi, reprend le Seigneur, j'entre en jugement avec vous, qui avez dit : Je n'ai pas péché. » *Jer.* II, 35. Ensuite, si ce moyen ne réussit pas, il a recours à un autre. A ceux qu'il ne peut tromper de cette manière, il promet mensongèrement de longs jours, afin qu'ils remettent à un autre temps l'emploi du remède nécessaire de la pénitence, et qu'en attendant, pendant qu'ils le peuvent, ils se livrent à leurs penchans et

aux voluptés. Dans les *Proverbes,* la femme adultère amorce ainsi un jeune imprudent : « Mon mari n'est pas à la maison, il est parti pour un long voyage ; il a emporté un sac d'argent, et ne reviendra que le jour de la pleine lune. Venez donc et enivrons-nous de plaisir. » *Prov.* VII, 19. Vous voyez tout ce que se promet de temps pour pécher un cœur corrompu, et combien il se croit loin du jugement divin. L'Evangile est encore plus explicite : « Si ce serviteur est méchant, et que, disant en son cœur : Mon maître n'est pas près de venir, il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec des ivrognes; le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne s'y attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas; il le séparera, et lui donnera pour partage d'être puni avec les hypocrites. » *Matth.* XXIV, 48.

Ceux qu'il ne peut séduire par l'espérance d'une vie plus longue, il cherche à les tromper et à les retenir dans leurs vices, par l'espérance de la miséricorde divine. Pour cela, il a toujours à la bouche l'exemple du bon larron, pénitent sur la croix ; et le bonheur inouï d'un seul larron fait la ruine de milliers d'hommes. Mais l'Ecclésiastique leur ouvre les yeux sur cette confiance périlleuse : « Ne dis point : La miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié du grand nombre de mes péchés. Car sa miséricorde est prompte, et sa colère aussi, et il regarde les pécheurs dans sa colère. » *Eccli.* V, 6. C'est ainsi que l'antique ennemi fait vieillir les malheureux humains presque toute leur vie dans le péché, ou au moins les y maintient le plus longtemps possible.

II.

Exposons maintenant quelles sont les fraudes qu'il met principalement en œuvre pour attaquer pécheurs et justes. Et pour que vous connaissiez l'arsenal de presque toutes les tentations, au moyen desquelles il bat en brèche les vertus, il est bon de remarquer que toutes les vertus morales consistent dans une juste modération. Un sage l'a dit, la vertu c'est un milieu entre les vices. Car ces vertus sont menacées d'un côté et de l'autre, comme à droite et à gauche, de deux écueils, c'est-à-dire de deux vices, de sorte que, si vous vous écartez de ce juste milieu, soit que

vous alliez au-delà, soit que vous restiez en deçà, vous tombez dans l'un de ces vices. Entre autres exemples, prenons la libéralité : si vous dépassez la juste mesure, vous tombez dans la prodigalité; si vous restez en deçà, vous tombez dans l'avarice. Voilà pourquoi les saints, éclairés par la vertu de la prudence, s'étudient avec la plus grande attention à observer en tout cette juste modération, et à fuir tous les extrêmes, comme on fuit Scylla et Charybde. Nous en voyons une image dans la convention intervenue entre Jacob et Laban, son beau-père. Laban, type des méchants, choisit pour son lot toutes les brebis d'une seule couleur, ou toutes blanches, ou toutes noires; les autres, qui étaient tachetées, ou de couleurs diverses, il les concéda à Jacob, son gendre, type des bons. *Gen.* xxx, 32 et seq. Celui-ci est donc imité par les justes qui, répudiant les couleurs extrêmes, prennent pour leur lot une partie de l'un et de l'autre extrême, mais non pas le tout. En effet, ils poursuivent en tout un tempérament raisonnable, ne veulent point d'une vertu qui va au-delà, qui reste en deçà du but, de peur de se laisser aller aux vices qui avoisinent les vertus. Ils savent que dans la poursuite des vertus, comme dans toutes les circonstances de la vie, il ne faut pas perdre de vue l'adage : Rien de trop.

Le démon, qui comprend combien Sénèque avait raison de dire qu'il est difficile de garder, même dans le bien, une juste mesure, travaille à ce que l'homme pieux, assez porté par lui-même à la vertu, s'écarte de la ligne de la modération, et se jette dans les vices voisins. Ainsi les pénitents, ceux qui déplorent amèrement leurs péchés passés, il les pousse à une douleur, à une componction excessive, afin qu'ils s'absorbent dans une sombre tristesse, ou qu'ils soient brisés par le désespoir soit d'obtenir le pardon, soit de pouvoir changer de vie. Au contraire, en mettant à d'autres sous les yeux ce même péril, il les détourne de la pénitence et de ses rigueurs raisonnables. Les uns, par un zèle plus aveugle que prudent, sont excités aux œuvres ardues des vertus, à une abstinence, à une mortification telles qu'entreprenant au-dessus de leurs forces, ils succombent sous le fardeau, et ruinent leur santé. D'autres, pour fuir cet écueil, et profiter de l'expé-

rience d'autrui, prennent conseil d'une prudence fausse; ils donnent libre carrière à l'intempérance, et repoussent toute privation, toute mortification.

Il en est d'autres qu'il enchaîne par une crainte exagérée; quoi qu'ils fassent, qu'ils méditent, qu'ils pensent, il l'incrimine; il les pique ainsi, sans trêve ni relâche, des aiguillons et des scrupules de la conscience, leur tenant partout sous les yeux le péché et l'enfer; afin de parvenir, sous prétexte de la crainte de Dieu, à les priver de la paix intérieure, de la tranquillité de l'âme, de la douceur de la prière. Il en affecte d'autres de telle manière, qu'ils s'imaginent qu'ils n'ont rien à craindre, qu'ils peuvent tout oser; tout leur semble permis, afin de n'avoir pas à ressentir les pointes de tels aiguillons. Libres alors de la crainte de Dieu, laquelle garde et protége l'innocence, ils sont ballottés, comme une paille légère, çà et là, sans pudeur de l'âme et sans frein : danger que l'Ecclésiastique exprime en ces termes : « Si tu ne te tiens fortement attaché à la crainte du Seigneur, ta maison sera bientôt renversée. » *Si non in timore Domini tenueris te instanter, cito subvertetur domus tua.* Eccli. XXVII, 4.

Ceux-ci, qu'il voit pleins d'ardeur à la poursuite des vertus, il les pousse à un genre de vie qui leur soit propre et qui s'écarte des routes battues, afin de les faire tomber, par ce genre de vie insolite, dans le gouffre de l'orgueil et de la présomption, et de les pousser au mépris des autres. Ceux-là, il les pervertit si bien par différents moyens, qu'il leur fait adopter non-seulement la vie commune, mais même la licence commune, qu'il les fait se gangréner de la corruption générale, de sorte que la rougeur ne leur monte pas au front de singer les histrions, de peur de passer pour des êtres à part.

Parfois, quand il voit un juste, voguant sous une bonne brise, et nageant dans les délices de la consolation et de l'amour divins, être emporté par l'ardeur de son cœur, plutôt que par le jugement, bien loin d'arrêter cette ardeur, il la stimule; parce qu'il sait qu'il en est de la carrière de la vertu, comme d'une navigation, où l'on a quelquefois autant à craindre d'un vent trop favorable, que d'un vent contraire. « Rien, dit saint Bernard, n'est

plus périlleux pour celui qui est animé de l'amour divin, que de s'y livrer avec une ferveur déréglée. » En tout, l'excès est dangereux. Saint Climaque rapporte que saint Antoine dit d'un jeune religieux, embrasé du feu de l'amour divin : « Ce jeune homme ressemble à un vaisseau chargé d'or et de marchandises précieuses, mais qui n'est pas encore arrivé au port. » Le saint avait raison; car ce jeune homme fit dans la suite une chute déplorable.

D'autres fois, Dieu le permettant ainsi, le rusé serpent nous leurre et nous amorce par de fausses douceurs, et nous tire d'abondantes larmes : en partie, pour nous exciter à l'orgueil, et au mépris des autres, qui ne jouissent pas de ces douceurs; en partie, pour nous surexciter le cerveau, et mettre en péril notre santé, afin de nous rendre ainsi impuissants au bien. Aux autres, au contraire, il s'efforce d'enlever toutes ces douceurs, afin que, vivant dans la stérilité, dans la sécheresse du cœur, tantôt ils repoussent la prière, comme importune et insipide; tantôt ils se croient abandonnés de Dieu, se découragent, et deviennent inactifs et inertes dans la lice de la vertu.

A ceux-ci, qu'il voit tout entiers à l'étude et à la contemplation des choses divines, il fait rejeter tout souci des affaires domestiques, souci auquel ils sont tenus en raison de leur devoir et de leur position; par là ils blessent les intérêts de ceux qui devaient recueillir le fruit de leur sollicitude, et leur deviennent à charge; de là des dissensions, et des froissements de toutes sortes. A ceux-là il inspire un tel dégoût pour la contemplation divine, que, négligeant toute culture intérieure et spirituelle, ils se bornent à des prières articulées du bout des lèvres précipitamment, par manière d'acquit, sans aucune saveur intérieure, sans attention, ou à des actes purement extérieurs, accomplis à la légère et inconsidérément; et qu'ainsi ils perdent ce suc, ce fruit de l'esprit, cette lumière intérieure, ces joies spirituelles, qui ont leur source dans la contemplation des choses divines. Quoique tout cela puisse se faire pieusement et avec fruit, il est douloureux de voir que, sans une nécessité urgente, des objets secondaires passent avant les plus essentiels. Non content de cela, dès que quelqu'un, libre des affaires domestiques, commence à se

recueillir, à s'élever vers les choses divines, c'est le moment que choisit l'ennemi pour lui mettre sous les yeux les intérêts matériels, et des affaires qui étaient à traiter dans un autre temps, afin que, sous prétexte de tendresse paternelle et de nécessité, il rappelle de la bonne voie, et rejette vers la terre une âme qui tendait à Dieu. Car, dit saint Isidore, c'est surtout quand il voit les hommes en prière que le démon appelle leurs pensées sur les soucis du siècle.

Souvent le serpent rusé prépare la guerre par la paix, et, après avoir suspendu les tentations, revient plus vivement à l'attaque. L'homme était engourdi par un long repos et se livrait à la sécurité : il l'assaille à l'improviste, le blesse quand il est désarmé, et le frappe d'autant plus dangereusement qu'il a perdu l'habitude de combattre. « Fréquemment, dit saint Grégoire, le démon suspend ses tentations pour assaillir plus facilement à l'improviste ceux qui se croient en sûreté. » Lycurgue, roi de Lacédémone, porta une loi qui défendait de combattre trois fois contre le même ennemi, afin de ne pas l'aguerrir, et de ne pas lui apprendre à combattre. Le roi Agésilas, ayant méprisé cette loi, et ayant provoqué les Thébains dans plusieurs guerres, en fit des adversaires très-redoutables pour les Lacédémoniens. Cette méthode est familière à l'antique ennemi ; il a vaincu des saints plus souvent à la suite d'une longue paix, que par une longue guerre. De ce repos, de cette paix naît l'inaction et une sécurité trompeuse, qu'on appelle le lit où dort et repose le démon. Lui qui veille tandis que tu veilles, pourquoi ne dormirait-il pas tandis que tu dors ? De même que le fer, quand on ne s'en sert pas, se couvre de rouille, et perd son brillant ; de même notre âme s'énerve et perd son énergie, quand elle s'est livrée à la mollesse et à l'inaction. On a dit avec raison : On brise un arc en le tendant, et l'âme, en la relâchant. De là aussi naît l'orgueil, le mépris des autres, qu'on voit en butte à mille tentations, alors que soi-même on se voit jouir du repos et d'une paix profonde. De là encore vient la cruauté, le manque de pitié envers les faibles, bien que l'Apôtre dise : « Mes frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque péché, vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de le relever

dans un esprit de douceur; chacun de vous faisant réflexion sur soi-même, et craignant d'être tenté aussi. » *Galat.* VI, 1. D'autres fois, il s'y prend d'une manière tout opposée : ses attaques se font sans trêve ni relâche, afin que les malheureux désespérant de la victoire, renoncent à la vertu, et qu'il leur arrache toute espérance de triompher de vices qui leur font une guerre incessante. Le Seigneur, dit Guillaume de Paris, permet quelquefois dans notre interêt, ce que le démon fait pour nous perdre. Car il en est quelques-uns qui sont naturellement si fiers que, s'ils n'étaient chaque jour secoués par ces preuves de leur misère, ils tomberaient dans le gouffre de l'orgueil.

III.

C'est par ces moyens, et bien d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, que le démon, sous le voile de la vertu, tâche de nous entraîner de la modération des vertus aux extrêmes des vices, afin de tromper l'imprudent et celui qui n'est pas sur ses gardes. Mais, non content de cette manière de tenter, il en a bien d'autres à son usage. Entre celles-ci, la première est celle en vertu de laquelle, dans toute tentation, il cache son piége sous le voile de la raison, en sorte que la tentation paraisse, non tentation, mais raison. En effet l'impudicité est peut-être le seul vice qui porte sa vraie face, et qui se trahisse par sa turpitude; les autres vices mettent en avant quelque apparence de raison. L'orgueilleux juge que les honneurs lui sont dus; l'avare croit qu'il y a de la prudence à amasser de l'argent; l'homme colère s'imagine que son désir de vengeance est très-légitime; l'envieux se persuade que les biens des autres sont dus à lui plutôt qu'à eux; celui qui est esclave de son ventre et des plaisirs, prétend qu'en recherchant les délices, il pourvoit à sa santé; le paresseux se persuade la même chose, en cherchant le repos, et en fuyant le travail, comme contraire à l'hygiène. Seule l'impudicité est un vice qui se donne pour tel, et ne prend pas de voile; les autres jouent la vertu, ou au moins la raison et l'équité.

Fréquemment encore, aux hommes travaillés du dégoût de leurs occupations, et avides de changements, de nouveautés, il fait

prendre en haine leur état, qu'ils ne peuvent quitter cependant, et il les pousse par des désirs incessants vers un autre état, qui ne saurait être leur partage; toutes leurs fautes, tous leurs mécomptes, tous leurs malheurs, il les leur fait attribuer, non à eux-mêmes, mais aux nécessités de leur position; tandis qu'il n'y a aucun état, aucune condition de la vie, où un homme, secondé de la protection divine, ne puisse pratiquer la piété et la justice. C'est pour eux que l'Apôtre dit : « Es-tu lié à une épouse? ne cherche point à te délier. N'es-tu pas lié à une femme? ne cherche pas de femme. » *Alligatus es uxori, noli quærere solutionem. Solutus es ab uxore, noli quærere uxorem.* I Cor. VII, 27.

L'ennemi a encore un autre soin : lorsqu'il ne peut détourner les justes de la poursuite des bonnes œuvres, il s'attache à corrompre l'intention, laquelle en fait le principal mérite. « L'ennemi, dit saint Grégoire, attaque nos bonnes œuvres de trois manières. Tantôt il souille l'intention; tantôt il entremêle de mal la bonne action elle-même, en sorte que la gloire, qui n'était pas cherchée, nous réjouisse, quand elle est offerte; tantôt il corrompt la fin de l'action d'autant plus violemment que celui qui agit paraissait alors plus sûr de lui-même. » *Lib.* I *Moral.*, c. 36.

Toutefois, s'il n'y parvient pas, il tâche au moins que le juste se glorifie vainement d'avoir triomphé de la vaine gloire, et se dise à lui-même qu'il a souvent vaincu l'antique serpent, puisqu'il a tant de fois triomphé de la vaine gloire, dans une seule bonne œuvre. « Ici, dit saint Grégoire, de la victoire naît la guerre; quand une mauvaise pensée est vaincue, surgit l'orgueil. » Saint Fulgence expose dans une lettre, combien est à redouter ce genre de tentation. Après s'être longtemps étendu sur les dangers de ce vice, « les coups, dit-il, que porte le démon en fuyant, sont souvent plus funestes que ceux qu'il porte en face. Car pendant qu'il fuit vaincu, il pousse le vainqueur à se glorifier de sa victoire. Or, qu'est-ce autre chose que s'approprier la gloire de Dieu, et mettre impudemment sur sa tête la couronne de Dieu? »

Mais le premier soin du démon est de s'attaquer à toutes les armes spirituelles, au moyen desquelles l'homme aurait pu ac-

quérir le secours de la grâce céleste, et la lumière intérieure. Pour cela, tantôt par le respect humain, tantôt par une vaine crainte, il le détourne de la communion eucharistique, de la prière, des saines lectures, afin de venir plus facilement à bout de celui à qui il a enlevé ces armes défensives. Ainsi les Philistins avaient eu soin de ne laisser aucun forgeron parmi les Israélites, afin que ceux-ci, désarmés, devinssent plus facilement la proie de leurs ennemis. I *Reg.* XIII, 19.

Néanmoins, entre toutes les tentations que nous venons d'exposer, la plus redoutable, la plus fréquente, la plus cachée, est celle qui nous persuade au fond de notre cœur que nous sommes quelque chose. Cette pensée nous est suggérée par l'orgueil, père de tous les vices, mort de toutes les vertus, source de toutes les ruines. Qui pourrait dire tous les coups secrets que nous porte presque à chaque instant ce fléau? En partie par l'astuce et la malice du démon, en partie par cet amour désordonné que chacun a pour soi, et qui fait que chacun désire les honneurs, se croit digne d'honneurs, cette pensée s'empare à tout moment de notre âme; elle nous glisse à l'oreille, elle nous dit faussement que nous valons mieux que les autres pour ce qui est de l'esprit, de la vertu, de la grandeur d'âme, de l'habileté en affaires, de la prudence, de la pureté; ce sont autant de germes d'orgueil et d'ambition. Dès que cette pensée a pris possession de notre âme, aussitôt elle y imprime le stigmate du diable, ce roi entre tous les fils de l'orgueil. Ce n'est pas seulement quand l'homme affiche des prétentions ridicules, qu'il y a orgueil; c'est encore quand, se comparant à ses inférieurs, il se préfère à eux. Pensée funeste, car, sous quelque rapport que l'homme s'exalte, et se croie quelque chose, quand bien même il ne ferait que se comparer à ses inférieurs, il se leurre, il s'abuse, il tombe dans la fosse de l'orgueil.

Qui pourrait soupçonner un ennemi qui parfois ne détourne pas de la chasteté, ni de l'horreur de l'impudicité? Il veut aveugler par l'éclat de cette vertu, afin d'inspirer l'orgueil. « La virginité est un grand bien, dit saint Ambroise, mais je crains que l'orgueil n'en fasse perdre le mérite. » Notre ennemi trouve tant d'avantage dans l'orgueil, qu'il souffre volontiers qu'on soit chaste,

pourvu qu'on soit orgueilleux ; il sait que l'orgueil est la source de tous les maux et de toutes les ruines. Car il est écrit : « L'orgueil précède la ruine, et l'esprit s'élève avant sa chute. » *Prov.* XVI, 18. Et saint Grégoire dit que quelquefois Dieu châtie l'orgueil caché de l'âme par la ruine éclatante de la chair. Aussi, vous qui voulez rester vraiment purs et chastes, appliquez-vous à être vraiment humbles, afin de protéger la chasteté par l'humilité. Car, comme le feu se conserve dans la cendre, de même la chasteté se conserve dans la cendre de l'humilité.

Le jour ne suffirait pas, si je voulais énumérer toutes les fraudes de l'antique ennemi. Il resterait à dire quelque chose des moyens de conjurer ces tentations ; mais notre discours s'est si étendu que nous réserverons ce sujet pour l'allocution suivante. Qu'il nous suffise pour le moment d'avoir indiqué ces genres de tentations. C'est avoir déjà beaucoup fait pour la victoire, que de connaître la tentation, et le piége qui nous est tendu. Quel est le sage qui suivrait le conseil d'un ennemi, et qui pourrait s'en promettre quelque chose de bon ? La plus grande partie du remède, c'est donc de savoir que ce que le démon nous suggère sous un masque de vertu ou de raison, est un piége. Comme les rhéteurs disent que le comble de l'art en éloquence, c'est de ne pas le laisser apercevoir ; de même la suprême ruse du démon, c'est de faire qu'on ne se doute pas de sa ruse. Il connaît la vérité de ces paroles de Salomon : « C'est en vain qu'on tend le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes. » *Prov.* I, 17. Quand les oiseaux voient le filet, ils reconnaissent les embûches de l'oiseleur, et, s'envolant aussitôt, ils échappent au piége. Que ce soit pour nous un grand préservatif que de connaître les complots des démons et leurs divers artifices ; que ce soit un moyen d'échapper à leurs piéges les mieux cachés, afin que, délivrés de tous ces périls, et munis des ailes de pieuses prières et de bonnes œuvres, nous méritions de prendre notre vol vers les demeures célestes, et de recevoir, auprès des vaillants athlètes du Seigneur, la couronne immortelle proposée aux vainqueurs.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME,

OU L'ON PARLE DES TROIS ENNEMIS DE L'AME, ET DES TROIS PRINCIPAUX MOYENS DE LES COMBATTRE.

Ductus est Jesus, in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo.
Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable, etc.
Matth. IV, 1.

Quiconque examine attentivement, d'un côté, les périls de la vie humaine, les diverses tentations auxquelles elle est en butte, et la férocité d'ennemis implacables, et, de l'autre côté, notre sécurité et notre somnolence, se demandera toujours avec surprise comment il peut se faire que nous croupissions dans une telle insouciance, au milieu des dangers que court notre salut. Nous voyons les chefs, à la fidélité desquels a été confiée la garde d'une forteresse assiégée par les ennemis, imaginer chaque jour quelque chose de nouveau pour la défense de la place, recourir à moyens sur moyens, ne prendre ni nourriture, ni repos, ni sommeil, qu'avec inquiétude et préoccupation, tant que le péril menace. Si des hommes défendent avec tant de zèle et d'ardeur les places qui leur sont confiées, avec quelle ardeur ne devrions-nous pas veiller au bon état de notre âme, duquel dépendent la vie et le salut éternels? Nous sommes assiégés par l'éternel ennemi du genre humain et par ses satellites. « Le démon, votre ennemi, dit saint Pierre, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » I *Petr.* V, 8. Le bienheureux Job n'affirme-t-il pas que la vie humaine est une guerre, une tentation? *Job,* VII, 1. « Personne, dit ici saint Grégoire, juste ou injuste, n'est à l'abri des tentations : celui-ci, vide de vertus, ne peut s'élever au ciel; les vertus de celui-là le conduisent parfois à sa perte. » N'est-ce pas là le perpétuel travail de notre ennemi, qui ne fait rien, ne machine rien, n'a d'autre préoccupation, que d'imaginer chaque jour de

nouveaux artifices pour nous perdre? L'Apôtre l'insinue, quand il dit : « Je craignais que le tentateur ne vous eût tentés. » I *Thessal.* III, 5. En effet, cette détestable fonction, il l'exerce continuellement, jour et nuit, sans relâche, sans fatigue. C'est de lui qu'Isaïe dit symboliquement : « Il n'y en aura pas un dans ses troupes qui sente la lassitude ou le travail; il ne dormira, ni ne sommeillera; il ne quittera jamais son baudrier, et pas un seul cordon de ses chaussures ne se rompra dans sa marche. Ses flèches sont aiguës, son arc toujours tendu. » *Isa.* V, 27. Quoique ces mots aient été dits d'ennemis visibles, ils conviennent encore mieux à des ennemis invisibles.

Qui pourrait peindre les forces et la puissance d'un tel ennemi? Le Seigneur y fait une allusion cachée, quand il dit entre autres choses : « On ne le met pas en fuite avec les flèches; les pierres poussées avec la fronde sont pour lui comme un brin de paille. Le marteau est pour lui un fétu, et il se moque de la lance. » *Job,* XLI, 19. A une si grande puissance se joint l'ardeur, la confiance dans la victoire, et sa malice invétérée, son opposition à notre salut, lesquelles redoublent sa force et son audace. C'est encore de lui que le Seigneur dit : « Il engloutit un fleuve sans en être étonné, et il se promet d'attirer dans sa gueule le Jourdain même. » *Job.* XL, 18. Le Jourdain, c'est la terre des fidèles, qui tous, dans le baptême du Christ, ont été plongés dans les eaux du Jourdain. Les autres fleuves, ce sont les infidèles, qu'il sait lui appartenir en propre. Non content d'une si grande portion du monde, il veut encore absorber celle que le Seigneur a choisie pour lui, et qu'il a purifiée par le saint baptême. Son unique étude étant de faire la guerre à Dieu, il s'attaque de préférence aux élus de Dieu. Il harcelle avec audace et avec confiance non-seulement ceux qui sont compris sous le nom de peuple, mais aussi les religieux les plus retirés, ceux qui non contents d'être séparés du peuple par leurs fonctions et leur dignité, s'enferment dans les cloîtres pour y échapper à la contagion du monde. Car, dit le Prophète, « il se rira de toutes les fortifications, il fera des levées de terre, et les prendra. » *Ipse super omnem munitionem ridebit, et comportabit aggerem, et capiet eam.* Habac. I, 10. Tu

auras beau fuir au loin, t'enfermer dans les cloîtres, comme dans une citadelle; il trouvera toujours un passage pour y faire entrer le monde et les passions mondaines; et quoique tu aies fui le monde, tu seras suivi du monde dans ta retraite. C'est pour cela qu'il est écrit : « Il se couchera sur l'or comme sur le limon; » parce que les justes qui sont désignés par l'or, il les terrasse souvent par la puissance de ses tentations, et les foule aux pieds comme un vil limon.

Si vous demandez d'où vient à ce monstre une telle rage, une telle soif de perdre les âmes, sachez qu'elle vient de sa haine de Dieu. Précipité, pour son orgueil, dans l'horrible chaos, du haut des demeures célestes où il avait été établi, demeures que le Seigneur voulut donner à ses élus de la terre; enflammé, d'un côté, de haine contre Dieu, et, de l'autre desséché d'envie contre la nature humaine, ne pouvant cependant nuire à Dieu, qu'il hait pour cela même, il tourne toute sa rage contre les créatures de Dieu. L'ange, dans l'Apocalypse, nous avertit de ce danger : « Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous plein de colère, sachant le peu de temps qui lui reste. » *Apoc.* XII, 12. Après ce temps, il n'aura plus sur qui sévir, sur qui faire tomber sa fureur. Ayant un ennemi si puissant, si infatigable, si féroce, qui, jour et nuit, nous poursuit d'une telle haine et avec tant d'audace, comment nous malheureux et prodigues de notre salut, dormons-nous avec tant de sécurité sur les deux oreilles, et ne veillons-nous pas au milieu d'un tel péril? Il est constant qu'il n'y a pas de péril plus grand, pas de guerre plus terrible, pas de conflit de si longue durée, pas d'ennemi plus acharné, pas d'intérêts plus importants. Comment donc peut-il se faire que, dans des circonstances telles, nous restions engourdis à ce point, et, quand l'ennemi est à nos portes, que nous trouvions le loisir de nous livrer à des jeux d'enfants?

Mais on dira : Moi qui suis homme, et qui passe ma vie au milieu de ces assaillants, je ne sens rien des périls, des terreurs dont tu fais tant de bruit. Jusqu'ici je n'ai connu, ni combat, ni violence, ni importunité. Saint Chrysostome (*in Matth.*) répond : « Commence

à résister à tes désirs, et alors tu comprendras combien sont forts les esprits mauvais, qui te poursuivent. C'est un combat périlleux; mais glorieuse est la victoire, quand on est arrivé au point de haïr ce qu'on aimait, d'aimer ce qu'on haïssait. » Qui ne voit la difficulté? Donnons un exemple. Tu nourris depuis longtemps une haine implacable contre un individu qui t'a outragé; tu ne lui parles pas, tu ne le regardes pas : fais violence à ton cœur, pardonne l'injure, et réconcilie-toi; tu sentiras alors la puissance de l'ennemi. — Tu es épris d'un amour impudique pour une femme : efforce-toi de rompre cette chaîne qui t'a tenu si longtemps captif; et si tu gardes sous ton toit cette complice de tes désordres, si elle t'est chère, si elle est si nécessaire aux soins de ton ménage, que tu ne peux te passer d'elle, et qu'elle est comme tes pieds, tes mains, tes yeux; efforce-toi, dis-je; de crever cet œil, de couper ces mains, ces pieds, pour n'avoir pas toujours sous les yeux et sous la main l'ennemie domestique de ta pudeur et de ton innocence; et, quand tu auras fait ces efforts, viens alors me parler des forces et de la puissance de cet ennemi. Est-il besoin d'en dire davantage? Depuis combien d'années ne viens-tu pas à cette sainte maison de Dieu? Combien de sermons n'as-tu pas entendus, où on t'a dit tant de choses contre l'habitude de jurer, de médire, de calomnier, contre les jugements téméraires, les imprécations, les mauvais désirs; où on te mettait sous les yeux tant de menaces, et de vérités terribles, tant de cruels supplices réservés aux méchants; où tant de fois on t'a recommandé la prière, la pénitence, l'approche de la sainte Eucharistie, pratiques accompagnées de tant d'avantages? Est-ce que tant de voix, tant de récompenses, tant de supplices, tant d'années pendant lesquelles on t'inculquait toujours les mêmes vérités, ont pu te faire, ou retrancher un de ces vices, ou saisir une de ces vertus? Si donc avec tant de moyens, tant de machines employées si longtemps à battre en brèche ton cœur, on n'a rien gagné du tout, n'est-ce pas une preuve suffisante de la puissance de cet ennemi, qui t'a fait, toi chrétien, et croyant fermement aux paroles de Jésus-Christ, écouter la doctrine de Jésus-Christ, comme tu aurais écouté des fables, des radotages et des niaiseries?

Comme si ce n'était pas assez de ce formidable ennemi, nous avons encore à combattre contre deux de ses satellites qui lui sont d'un puissant secours pour nous perdre : le monde, et notre chair. Celle-ci est une ennemie domestique et qui ne nous quitte point. Pour nous perdre, le démon use et abuse des convoitises innées et des passions de cette chair. Le Seigneur dit : « Sa force est dans ses reins, et sa puissance dans le nombril de son ventre. » *Job.* XL, 11. Ce que saint Jérôme explique ainsi : « Le démon abuse de l'ardeur naturelle et des passions des jeunes gens pour les porter à la débauche; par son souffle et ses suggestions, il allume leur ardeur, les dévore et les consume par cet incendie. » *Epist.* En effet, par son souffle et ses suggestions il enflamme un cœur déjà assez incandescent, et enclin au mal, et, quand il l'a enflammé, il le précipite dans le péché. C'est de lui qu'il est dit : « De sa gueule sortent comme des flambeaux allumés, il en part des étincelles de feu. » *Job.* XLI, 10. Et encore : « Il fait bouillonner le fond de la mer comme une chaudière, et la met au même état que des huiles que le feu mêle pour en composer des parfums. » *Ibid.* 22. N'est-ce pas ainsi qu'il allumait le cœur de celle qui dit dans le poète païen :

Uror ut inducto ceratæ sulphure tædæ,
Ut pia fumosis addita thura focis.

Je brûle comme une torche enduite de cire et de soufre, comme l'encens qui fume sur l'autel ?

N'est-ce pas ainsi qu'il enflamme le cœur de la femme adultère ? Elle sait que, si elle est surprise en flagrant délit par son époux, elle perdra l'honneur, la vie, et avec la vie tout ce qu'elle a, et même son âme; elle sait qu'elle couvrira de l'infamie de son crime ses enfants et sa famille; et néanmoins elle persévère dans ce même crime, dans lequel elle ne peut être surprise, sans perdre tout ce qui peut être perdu soit dans le corps, soit dans l'âme, soit en cette vie, soit en l'autre. Qu'est-ce donc qu'un tel feu, une telle fureur, une telle démence, une telle peste, une telle surexcitation, qui aveugle tellement l'esprit, ou qu'il ne voit pas de si grands maux, ou que, les voyant et les considérant, il les méprise dans le paroxisme de cette fureur et de cet incendie ? N'est-ce pas ici que le démon fait bouillonner comme une chaudière le

fond de la mer, et la met en ébullition? Enfin cette passion, cette rage en vient au point, que des hérétiques ont prétendu et prétendent encore qu'elle étouffe et anéantit complètement le libre arbitre de l'homme : erreur funeste, justement condamnée par l'Eglise, et qui a pris sa source dans la force des convoitises de la chair.

Après avoir entendu quelle est la force et la puissance de notre chair, peut-être voulez-vous savoir quelle est la puissance de notre troisième ennemi, que nous appelons le monde. Je ne vous présenterai à ce sujet qu'un exemple; chacun de vous s'en rappellera tant d'autres semblables, qu'il n'est pas besoin que j'en dise davantage. Il y a peu de jours, un jeune homme outré de fureur et de colère, résolut, pour la cause la plus futile, de déshonorer un autre jeune homme, de le couvrir d'ignominie. Pour cela il attendit un jour de fête. Au moment où les fidèles sortent du temple après la fin du divin sacrifice, abordant son ennemi qui sortait avec les autres sans se douter de rien, il le frappa, à la vue de la foule, d'un bâton qu'il portait caché sous son vêtement, et prit aussitôt la fuite. Le battu, ainsi déshonoré, et ne pouvant soutenir la vue de ses concitoyens, restait caché. Si quelquefois la nécessité l'obligeait à sortir, on le montrait au doigt, on disait : Qui voudrait d'un tel gendre? quelle est la jeune fille qui voudrait d'un tel mari? On n'est pas un homme quand on ne sait pas se faire justice, et user de la loi du talion. — Maintenant je vous le demande, mes frères; quelle force d'esprit, quelle crainte de Dieu ne faut-il pas à ce jeune homme pour pouvoir observer ce divin précepte : Ne te venge point, oublie l'injure que tu as reçue? *Levit.* XIX, 18. — Un autre, aveuglé par la même fureur, et voulant imprimer à son ennemi un stigmate indélébile, le surprit dans un voyage, et lui fit couper le nez; puis il emporta avec lui la partie coupée, afin d'enlever tout moyen de remédier à cette mutilation; de sorte qu'un homme distingué, ainsi défiguré, fut condamné à traîner dans l'isolement une misérable existence. Voilà les satellites qui aident le démon à entraîner chaque jour, et à pousser dans le gouffre de perdition tant d'âmes infortunées. Qu'ai-je besoin de parler des injures, des outrages, des mauvais exemples, de tous les écueils du monde. Vous

devez voir avec quel soin, quelle circonspection doit vivre un chrétien, soucieux de son salut; combien il doit prémunir et fortifier son cœur par l'exercice des vertus, s'il veut que ces tempêtes soudaines, qui menacent à chaque instant la mer orageuse de la vie, ne l'assaillent pas, quand il n'est pas prêt. Car quel cœur pourrait résister aux efforts d'un tel ennemi, s'il n'est muni et fortifié de la puissance des prières et des sacrements, de la crainte et de l'amour de Dieu?

SECONDE PARTIE.

Nous avons montré la grandeur du péril; il est bon maintenant d'indiquer des armes et des remèdes; nous les irons chercher dans l'exemple du Seigneur. Aujourd'hui il marche contre notre ennemi, afin de nous apprendre en le combattant, avec quelles armes nous devons le combattre nous-mêmes. Ayant contre nous un triple ennemi, il nous faut préparer contre lui trois espèces d'armes. Notre guide et notre chef a combattu la chair par le jeûne, le monde par la solitude, le démon par les armes des saintes Ecritures; il n'avait nul besoin de tout cela; mais, à cause de nous, c'est-à-dire pour nous instruire par son exemple, il a voulu combattre avec ces diverses armes.

La première, avons-nous dit, est le jeûne, qui affaiblit, amortit la chair par le défaut de nourriture, pour empêcher que d'un excès d'embonpoint l'iniquité ne sorte. *Ps.* LXXII, 7. Car la racine, le principe de toutes nos cupidités étant dans la chair, plus celle-ci est mortifiée par le jeûne, moins vives sont ses saillies, moins ardents ses appétits mauvais. Le contraire arrive, quand elle est gorgée d'aliments. C'est alors que l'amour de soi, la colère, l'orgueil, la luxure et tous les vices s'échappent avec violence, comme un fleuve débordé. Aussi un des Pères disait-il que l'excès d'aliments provoque la flamme des vices, comme un tas de bois, jeté dans le feu, active l'incendie. *Vit. Patrum.* On trouve la même idée dans saint Climaque, *Grad.* 26, mais sous une autre comparaison : « Comme un grand tas de fumier, dit-il, engendre une multitude de vers, de même la surabondance de nourriture occasionne mille chutes, mille pensées. mille songes mauvais. » Mais,

si les affections vicieuses et les cupidités charnelles se fortifient par les délices et par la satiété, cela est vrai surtout de l'abjecte passion, qui a sa source dans la redondance des humeurs. En effet, dit saint Basile, « la nature, s'attachant à expulser, comme nuisible et redondant, tout ce qui dans le corps est superflu, excite par une démangeaison, par un chatouillement naturel, les parties obscènes du corps, par lesquelles elle puisse rejeter au dehors ce qu'elle sent devoir lui nuire. » Aussi Jean Climaque a-t-il raison de dire que ceux qui veulent garder la chasteté en même temps qu'ils se gorgent de viandes, ressemblent à ceux qui veulent éteindre le feu en y jetant de l'huile. Comme les médecins affaiblissent, par la diète et la saignée, les corps obèses, dévorés d'ardentes fièvres, pour les débarrasser d'humeurs malfaisantes; de même, à un corps surexcité et travaillé de la pléthore, il faut retrancher des aliments, pour qu'ils ne viennent pas donner de nouvelles forces aux vices et aux convoitises.

D'ailleurs, non-seulement la gourmandise enflamme les autres vices, mais encore elle énerve l'ardeur de toutes les vertus, elle rend l'homme inepte, et impropre à tous les exercices spirituels. Pour le prouver, saint Jérôme (*Epist.*) s'appuie sur l'autorité du médecin Galien : « Galien, dit-il, ou le savant interprète de Galien, affirme, que ceux dont toute l'occupation est de s'engraisser, ne peuvent ni vivre longtemps, ni être sains; que leurs âmes sont tellement enveloppées d'un sang surabondant, et de graisse, comme d'un bourbier, qu'elles n'ont rien de spirituel, rien de céleste; mais qu'elles exhalent la sensualité et ne pensent qu'aux satisfactions du ventre. » C'est pourquoi le Seigneur, après avoir proclamé de formidables vérités sur le jugement dernier, sur la fin du monde, et voulant préparer et fortifier les justes contre de si grands maux, leur recommanda en ces termes de se garder surtout de ce vice : « Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès des viandes et du vin, et par les inquiétudes de cette vie. » *Luc.* XXI, 34. On voit par là combien il y a de péril dans ce vice si répandu. Pourtant les hommes du siècle ont coutume de le regarder comme léger, et, pour justifier leur intempérance, ils détournent de leur vrai sens

ces paroles du Seigneur : « Ce qui entre dans la bouche, ne souille pas les hommes, » *Matth.* xv, 17, ne considérant pas avec quel soin ce même divin Maître nous recommande de nous garder de ce vice, afin que nous soyons trouvés prêts, quand arrivera le dernier jour. Que quiconque trouve ce mal léger, se rappelle, dit saint Basile, l'exemple de ce riche que sa vie voluptueuse a conduit au feu éternel. Ce n'est pas pour son injustice, c'est pour son inhumanité et pour les délices de sa vie, qu'il était torturé dans la fournaise.

Si vous voulez connaître quels sont les maux produits par cet ennemi, et quelles sont les armes pour le combattre, écoutez le saint anachorète Climaque qui lutta longtemps contre lui, et avec succès; il suppose qu'il interpelle ce vice, et que sur ces deux chefs, il en tire des aveux (*Grad.* 14) : «Demandons-lui, à ce conseiller de nos ennemis, porte des vices, ruine d'Adam, perte d'Esaü, destruction des Israélites, turpitude de Noë, cause du malheur des Gomorrhéens, du crime de Loth, de la mort des fils d'Héli; demandons-lui à ce prince des souillures, d'où il vient, quels sont ses fils, qui l'écrase et l'anéantit. Dis-nous, ô toi qui exerces sur tous les mortels un trop tyrannique empire, qui les as tous achetés au prix de l'or de l'insatiabilité, dis-nous comment tu te procures accès en nous, ce que tu y engendres après y être entré, ce que tu y laisses, après en être sorti ; comment nous nous délivrons de toi.— Irrité de ces outrages, il répond : Pourquoi me maudire, vous qui êtes mes sujets? Pourquoi cherchez-vous à vous séparer de moi qui ai naturellement tant de rapports avec vous? Pourquoi voulez-vous connaître ma race ? Ecoutez cependant les noms de ceux de mes enfants qui me sont le plus chers. Mon premier né est l'instigateur de la fornication. Le second est le père de l'endurcissement. Le sommeil est le troisième. De moi sortent une mer de pensées, un flot de souillures, un abîme d'impuretés secrètes et inconnues. Mes filles sont la paresse, la loquacité, la confiance, la bouffonnerie, la contradiction, la dureté de tête, l'indocilité, l'insensibilité, la captivité, le faste et l'orgueil, la témérité, l'amour du monde. Après viennent les paroles immondes, l'agitation des pensées, quelquefois des malheurs inouïs et inattendus, que suit le dé-

sespoir, plus amer que tout le reste. Le souvenir des péchés me combat, sans triompher de moi. La pensée assidue de la mort est mon ennemie. Dans les hommes il n'est rien capable de m'anéantir complètement. Celui qui possède le Consolateur, qu'il l'appelle à son secours contre moi ; celui-là, si on le prie, ne me permet pas le mal. Ceux qui ne l'ont pas goûté, sont entraînés par mes séductions. »

D'après cela on voit quel est le mérite du jeûne et de l'abstinence, qui tranchent la racine de si grands maux, et préparent la voie à toutes les vertus. Le même Climaque l'expose en ces termes : « Le jeûne est une violence faite à la nature, c'est la privation des douceurs du palais, le retranchement de tous les excitants, et de toutes pensées mauvaises, la délivrance des insomnies, la purification de la prière, la lumière de l'âme, le gardien de l'intelligence, la fin de l'aveuglement, la porte de la componction, des humbles soupirs, de la contrition joyeuse, l'abdication de la loquacité, la source du repos, de l'obéissance, du sommeil léger, de la santé, de la paix ; enfin c'est la rémission des péchés, c'est la porte et l'avant-goût du paradis. » Quiconque est soucieux de son salut, peut donc conclure combien le jeûne est nécessaire pour fuir tous les vices et pour acquérir les vertus.

Mais, dis-tu, c'est un travail que de mortifier sa chair, c'est en quelque sorte faire violence à la nature qui se complaît dans les délices, et que l'abstinence blesse et affaiblit. Soit. Mais une si riche moisson d'avantages, que la vertu du jeûne apporte avec elle, ne pourra-t-elle pas compenser, et au-delà, une si petite privation? D'ailleurs, est-ce qu'il n'est pas dû satisfaction à la Majesté divine pour les crimes commis? Et quelle satisfaction plus juste que d'affliger par l'abstinence une chair qui nous a alléchés à la faute, et que de lui interdire ce qui est permis, puisque tant de fois elle nous a entraînés à ce qui ne l'est pas? « Celui, dit saint Grégoire, qui se souvient d'avoir commis des choses illicites, doit avoir grand soin de s'abstenir de certaines choses permises, afin de donner par là satisfaction à son Créateur; il doit au moins se punir dans les petites choses, celui qui a forfait dans les grandes. »

S'il faut passer d'une longue habitude du péché à une vie nouvelle, comme l'exige de nous ce saint temps de pénitence, com-

ment croire qu'un si grand changement de vie puisse se faire sans quelque peine? « Le serpent, dit un des saints Pères, *Vit. Patrum,* ne peut dépouiller sa vieille peau, s'il ne passe par un trou étroit, et le méchant ne peut quitter ses anciennes habitudes, s'il n'accomplit ce qui a été dit par le Seigneur à ceux qui veulent suivre la voie du salut : Entrez par la porte étroite. » *Matth.* VII, 13. Comme c'est surtout en ce temps que cette résolution doit être prise, l'Eglise nous impose fort à propos cette loi du jeûne : d'abord pour satisfaire à la majesté lésée de Dieu, par la mortification de notre chair, auteur de notre rébellion et de notre désobéissance; puis pour ôter un aliment à tous nos vices et à toutes nos passions par lesquels cette même majesté est violée, et pour désarmer ainsi la luxure et la superbe.

Enfin, que celui qui redoute la peine de l'abstinence, ait sous les yeux les exemples des saints Pères qui habitèrent le désert. Ils observaient l'abstinence avec tant d'ardeur, que toute leur vie n'était en quelque sorte que privation, et macération de la chair, au point qu'accablés par les maladies, abattus par les travaux et par la vieillesse, ils ne cessaient pas de garder cette vertu, prêts à tout endurer plutôt que de la violer. Je rapporterai ici un fait que Jean Climaque raconte sur lui-même : « Jeune encore je m'étais rendu dans un château; un jour que j'étais assis à table, je me sentis attaqué par deux vices à la fois, la gourmandise et la vaine gloire; craignant toutefois les conséquences de la gourmandise, je me laissai vaincre de préférence par la vaine gloire. » Il ne pouvait rien dire de plus fort en faveur de l'abstinence, et pour flétrir la gourmandise, puisque, se voyant menacé par deux dangers, par celui de l'intempérance, et par celui de la vaine gloire, le saint homme aima mieux courir le risque de la vanité, que de s'exposer au péril de la gourmandise; tant il la trouvait dangereuse. Que dirons-nous ici, nous malheureux, qui promenons nos corps obèses au milieu de périls brûlants, si ce grand anachorète redoutait tant de se relâcher de la sévérité de ses jeûnes? Qu'en conclure nécessairement? C'est que nous qui vivons ainsi, esclaves de la chair, nous portons, dans des corps vivants, une âme morte.

I.

Laissons de côté le jeûne, par lequel nous combattons la chair, et passons à la solitude, qui nous abritera contre un ennemi cruel, le monde. C'est un ennemi qui nous poursuit de diverses manières : tantôt, il nous berce de flatteries, de vaines promesses, de stériles espérances; tantôt, il nous amorce par la convoitise du bonheur des autres; quelquefois, par de mauvais exemples il nous excite à faire ce que nous voyons faire à tous; parfois, par des offenses, par des injures, il s'efforce d'étouffer en nous la charité et l'innocence; d'autres fois, il infecte, il corrompt nos âmes par la fréquentation des méchants. Contre tous ces écueils, il n'y a qu'un remède, la solitude, qui nous arrache à la présence et au commerce des hommes, d'où nous proviennent tous ces maux. On connaît le vieux proverbe : L'homme est un Dieu pour l'homme. Et encore : L'homme est un loup pour l'homme. En effet, l'homme, créature raisonnable, peut faire beaucoup de bien par la raison et par la vertu, et beaucoup de mal par la perversité et avec les armes de la raison. Quoi de plus redoutable que la perversité, ayant à son service les armes de la raison?

D'ailleurs la solitude ferme les portes des sens, par lesquelles d'ordinaire la mort entre dans nos âmes. Car elle ôte aux yeux les spectacles de diverses choses, qui, ou allèchent l'âme, ou la souillent, ou la troublent, ou au moins l'occupent de vaines images. Elle ferme aussi les oreilles (1), en les éloignant des hommes, qui pourraient leur faire entendre des paroles indécentes. Ce qui est plus important encore, c'est qu'elle est un frein à la bouche, et à la langue, que l'apôtre S. Jacques appelle «l'universalité de l'iniquité, » ou, comme d'autres traduisent, « un monde d'iniquité, » *Jacob.* III, 6; en effet celui qui est seul, s'il n'a personne à entendre, n'a non plus personne à qui parler. Cela est si considérable, qu'avoir fermé sa bouche, et paralysé sa langue, c'est presque avoir échappé au monde d'iniquité. Par la langue, en effet, combien de transgressions à chaque instant! Elle est l'instrument de la flatterie, du mensonge, de la médisance, de

(1) Le texte porte *claudi.* Nous proposons *claudit.*

l'injure, de l'imprécation, de la bouffonnerie, de l'impureté, et, ce qui est plus grave, du parjure, ou, au moins, du serment fait sans cause : tous maux dont est exempt quiconque vit seul avec soi-même.

Combien c'est avoir déjà fait pour la vertu et l'innocence que de s'être soustrait à l'approche des méchants! Ce n'est pas sans raison que le royal Prophète s'écrie : « Retirez-vous de moi, méchants, et je garderai les préceptes de mon Dieu. » *Declinate à me maligni : et scrutabor mandata Dei mei.* Ps. CXVIII, 115. Il savait à quel point la fréquentation des pervers est un obstacle à l'observation des préceptes divins. Et ce qu'il disait dans cette exclamation, il l'a pratiqué en fuyant la société et les amitiés des méchants. Car il dit ailleurs : « Je poursuivais le détracteur secret de son prochain; je ne souffrais point à ma table l'homme à l'œil superbe, au cœur insatiable. Mes yeux cherchaient les fidèles de la terre, pour les faire asseoir auprès de moi; celui qui marche dans la voie sans tache, c'est celui-là qui me servait. L'orgueilleux n'habitera pas dans ma maison. » *Ps.* C, 5. Voyez avec quelle complaisance il s'étend pour dire qu'il a évité tout commerce avec les méchants. En butte à leurs outrages, que pouvait mieux faire le saint roi que d'aspirer après la solitude, où il se dérobait à la vue et à la fréquentation des pervers, et où il trouvait la paix? C'est des mêmes aspirations que découlèrent ces paroles : « Qui me donnera les ailes de la colombe, pour que je prenne mon vol, et que je trouve le repos? J'ai fui au loin, et je me suis fixé dans la solitude. » *Ps.* LIV, 7. Et ailleurs : « Je suis devenu semblable au pélican des déserts, au hibou des lieux solitaires. Je veille, et je suis devenu comme le passereau solitaire sur un toit. » *Ps.* CI, 7.

— Que prétends-tu donc par ces exemples? Veux-tu que tous, désertant les villes à la suite des anachorètes, nous gagnions le désert? — Non, mes frères, je ne vous demande pas une solitude si étroite. — Que demandes-tu donc? — Ce que saint Jérôme demande à la vierge du Christ, Eustochie; mais ses paroles vaudront mieux que mes paroles. Il dit donc : « On ne peut trouver l'époux sur les places publiques. La voie qui mène à la vie est étroite..... Je

l'ai cherché, et ne l'ai pas trouvé; je l'ai appelé, et il ne m'a pas répondu. Non-seulement je ne l'ai pas trouvé, mais même ses gardiens m'ont frappé.... Ainsi donc, mon Eustochie, ma fille, ma maîtresse, ma compagne de servitude, ma sœur (ces noms ont rapport à votre âge, à votre mérite, à la religion, à la charité), écoutez Isaïe : Allez, mon peuple, entrez dans le secret de votre chambre, fermez votre porte, cachez-vous un peu pour un moment, jusqu'à ce que soit passée la colère du Seigneur. » *Isai.* XXVI, 20. Donc, mes frères, ce que je vous recommande, c'est qu'autant que possible vous fuyiez le commerce des méchants, et que chacun reste chez soi, de peur que se trouvant avec des scorpions, il ne reçoive de vives blessures. Car les bons, en s'approchant des pervers, en prennent les vices plus facilement qu'ils n'attirent ceux-ci à leurs vertus. Le remède est donc d'éviter, quand on peut, celui qu'on ne saurait convertir. Saint Bernard exprime ainsi combien il est heureux de ne pas se laisser corrompre par la fréquentation des méchants : « Etre bon avec les bons est avantageux au salut; être bon avec les mauvais, est glorieux. Dans le premier cas, le bonheur est égal à la sécurité; dans le second cas, le mérite est égal avec la difficulté. Cette difficulté est aussi grande, que de manier la poix, sans qu'il en reste aux mains; que de se tenir dans le feu, sans en être brûlé. » Notre Sauveur n'avait pas besoin de ce remède, lui qui ne pouvait pécher. Cependant en se revêtant, à cause de nous, de nos faiblesses, il en a pris aussi les remèdes, afin que les faibles apprissent par son exemple ce qu'ils avaient à faire.

II.

Reste la troisième espèce d'armes, que notre Chef a aussi employée dans cette lutte : c'est-à-dire la connaissance des divines Ecritures, avec lesquelles, comme avec autant de traits, il a reçu l'attaque de l'ennemi. Chaque tentation, en effet, est repoussée par lui au moyen de ces mots : Il est écrit, Il est écrit. Certes, il n'avait pas besoin d'armes extérieures; cependant comme les aigles et les cigognes, soutenant de leurs ailes leurs petits, leur apprennent, les excitent à voler; de même notre guide nous apprend par son

exemple à combattre contre l'ennemi commun. En opposant l'Ecriture aux tentations, il nous montre que c'est là que nous devons chercher nos armes pour ce combat. C'est cette armure qui protégeait le royal Prophète, quand il disait : « Si votre loi n'avait fait mes délices, j'aurais péri il y a longtemps dans mon humilité. » *Ps.* CXVIII, 92. Le mot hébreu correspondant à *humilitas,* signifie tribulations, persécutions; elles abattaient son âme, le portaient au découragement, à l'apathie. Néanmoins par la méditation des saints Livres, de la loi divine, il triomphe des tentations. Car quand nous parlons des Livres saints, nous entendons non-seulement la lecture, mais surtout cette méditation pieuse et attentive, par laquelle l'âme s'élève vers les choses divines.

Comment se fait-il que l'Ecriture offre tant de ressources? — Il y en a plusieurs causes, et de très-grandes. D'abord, c'est principalement dans les ténèbres que notre ennemi nous attaque. On l'appelle prince des ténèbres, parce que aveuglant notre âme, il nous fait prendre le mauvais pour le bon, le honteux pour l'honnête, le difforme et le hideux pour le beau, ses ténèbres et sa nuit voilant toutes choses. Car, de même que les orateurs s'efforçaient autrefois d'embellir les mauvaises causes par l'art de la parole, afin qu'en imposant aux juges, ils fissent absoudre les accusés (et c'est ainsi que Cicéron, en jetant de la poudre aux yeux des juges de Cluentius, le délivra de l'accusation); de même notre rusé ennemi, maître consommé dans l'art de persuader, et d'embellir le hideux, met le plus grand soin à jeter de la poudre aux yeux de notre intelligence, afin de nous présenter, à la faveur de la nuit, Lia pour Rachel, *Gen.* XXIX, 16, c'est-à-dire le mal pour le bien. Si donc c'est surtout à la faveur des ténèbres que notre ennemi nous attaque, avec quelles armes pourrions-nous mieux nous défendre qu'avec la vérité de la lumière divine? La parole de Dieu, c'est la lumière, le royal Prophète le dit : « Votre parole est la lampe qui éclaire mes pas, la lumière qui luit dans le sentier où je marche. » *Ps.* CXVIII, 105. D'où il est facile de conclure que la connaissance de la loi divine, sa méditation assidue, est le meilleur secours, le plus solide rempart contre les embûches du démon, Eclairés de cette lumière, « nous ne craindrons point les

desseins concertés pendant la nuit, ni l'ennemi marchant dans les ténèbres, » *Ps.* xc, 6; ténèbres au moyen desquelles le démon, fermant nos yeux, ne nous laisse pas voir la difformité, la laideur des choses qu'il nous suggère.

Par la même raison qu'on l'appelle prince des ténèbres, on l'appelle aussi père du mensonge; car de même qu'il combat dans les ténèbres, il combat par le mensonge. C'est à l'aide d'un impudent mensonge qu'il attaqua le première femme. Comme elle lui opposait la crainte de la mort, si elle mangeait du fruit défendu : « Non, dit-il, vous ne mourrez pas. Dieu sait, etc. » *Gen.* III, 4. Si donc le démon combat à l'aide du mensonge, comment mieux se défendre du mensonge, qu'avec la connaissance de la vérité? Le royal Prophète a exprimé l'un et l'autre en sa personne, lorsqu'il a dit : « Les injustes m'ont raconté des fables, ce n'est pas là votre loi. Tous vos préceptes sont la vérité; on m'a persécuté à tort, secourez-moi. » *Psalm.* CXVIII, 85. Ainsi, lorsqu'ils lui présentaient des fables, des niaiseries, des mensonges, il leur opposait la vérité de la loi divine, comme le plus solide bouclier dont il pût se couvrir. Et lorsqu'ils exagéraient la miséricorde de Dieu, pour justifier leur licence, lui, de son côté, il leur mettait sous les yeux la justice de Dieu, dont il avait écrit : « Le Seigneur, qui est juste, aime la justice, l'équité lui est chère. » *Psalm.* X, 7. Et lorsque, voulant exciter à l'amour des choses terrestres, ils vantaient la gloire du monde, les richesses, les plaisirs, et les étalaient aux yeux (ce que fait le tentateur, dans l'Evangile de ce jour, quand il montre au Sauveur tous les royaumes du monde et leur splendeur), lui, il se rappelait avoir écrit : « J'ai vu l'impie exalté, élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était plus; je l'ai cherché, et n'ai pas retrouvé sa place, » *Psalm.* XXXVI, 35; et ailleurs : « Ne craignez point, lorsqu'un homme sera devenu riche, et que sa maison sera montée au comble de la gloire; car quand il mourra, il n'emportera rien, et sa gloire ne descendra pas avec lui dans la tombe. » *Psalm.* XLVIII, 17. Aux mensonges et aux fables du démon le saint roi opposait les vérités divines; éclairé de leur lumière, il repoussait les artifices et les sophismes du mensonge.

Il y a un autre rapport, sous lequel l'étude de la loi divine et la

lecture des saints Livres sont d'un puissant secours. Pour le saisir ce rapport, il faut considérer que le principal mérite de la religion chrétienne, c'est que, de toutes les religions qui ont paru jusqu'ici, il n'y en a pas une qui exalte tant la vertu, ni qui ait tant les vices en horreur. Elle invite à la vertu par tant de récompenses, elle détourne des vices par tant de menaces et de supplices, elle nous met sous les yeux tant de bienfaits divins, tant de promesses, tant de mystères, tant de sacrements, que quiconque pèsera mûrement ces considérations, se sentira vivement porté à aimer les vertus et à détester l'improbité. C'est, ou par ignorance, ou par oubli de ces considérations, que les hommes font si peu de cas de la vertu et de l'honnêteté, et se précipitent dans tous les désordres; négligeant le sens divin, ils ne peuvent juger sainement du prix et de la dignité de la vertu, ni de la turpitude des vices. Nous sommes délivrés de ce malheur, source de tous les vices, par l'étude des saintes Ecritures, par la méditation qui les fait approfondir, méditation qui illumine notre âme d'une lumière céleste, et entraîne, enflamme notre volonté par la grandeur des objets qu'elle lui propose. Qu'ils sont loin de là ceux qui gisent sur la terre de l'oubli, dans les ténèbres et dans l'ombre de la nuit! Ne voyant rien de spirituel et de céleste, ils n'ont rien en eux qui les porte aux choses divines. Lorsque le généreux faucon est porté çà et là, la tête et les yeux voilés, il est inerte et sans ardeur, et n'est excité par aucun désir de courir sur une proie; mais, dès que, la tête découverte, il aperçoit le héron fendant la nue, aussitôt il brûle du désir de saisir sa proie, il rompt les liens qui l'entravent, et ne peut plus être retenu par le chasseur. Ainsi ceux qui n'ont nulle connaissance des richesses et des mystères célestes ne sentent aucune aspiration pour ces biens qu'ils ignorent, ou auxquels ils ne pensent pas; mais celui qui, éclairé de la lumière des saintes Ecritures, embrasse des yeux de l'intelligence ces précieux trésors, qui pourrait dire avec quels transports de l'âme il y est entraîné, ravi? Tels étaient les transports du royal Prophète, quand il s'écriait : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des vertus! Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans votre demeure. » *Psalm.* LXXXIII, 2. Contemplant en imagination

la beauté des demeures célestes, il s'exaltait d'enthousiasme, et ne pouvait contenir son impatience d'y arriver. Saint Augustin parlant de la céleste Jérusalem, disait aussi : « J'en ai goûté une heure, et mon esprit s'est enflammé du désir de jouir de cette paix. »

Ajoutez à cela que, tant que nous sommes en cette vie, nous sommes des enfants ; ne devant être hommes que, lorsque, tous nos jeux d'enfants étant délaissés, la vie future nous aura fait arriver à la virilité. C'est la comparaison dont se sert l'Apôtre pour nous apprendre que, dans la patrie, la charité seule vivra, et que les autres vertus cesseront d'exister : « Quand j'étais enfant, dit-il, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant; devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenait de l'enfance. » I *Cor.* XIII, 11. Hommes dans la patrie, en chemin nous sommes des enfants. Si donc nous sommes maintenant des enfants, en cette qualité nous avons besoin d'un maître qui nous forme, nous instruise, nous corrige, et remplisse toutes les fonctions nécessaires à l'éducation des enfants. Or, qui pourrait mieux remplir cet office que la loi du Seigneur? « Elle est comme notre précepteur pour nous conduire à Jésus-Christ. » *Itaque lex pædagogus noster fuit in Christo.* Gal. III, 24. Elle instruit les ignorants, dirige ceux qui marchent, remet dans la voie ceux qui s'égarent, excite les engourdis, console les affligés, inquiète les coupables, enflamme les tièdes, et se tient toujours à nos côtés comme pour nous servir de moniteur, tant que nous ne lui fermons pas les oreilles. De là ces mots de Salomon : « Gardez, mon fils, les préceptes de votre père, et n'abandonnez pas les enseignements de votre mère ; tenez-les constamment liés à votre cœur, attachez-les autour de votre cou. Quand vous marchez, qu'ils vous accompagnent; qu'ils vous gardent, lorsque vous dormez; à votre réveil, entretenez-vous avec eux. Car le précepte est un flambeau, et la loi est une lumière; la réprimande qui retient dans la discipline est la voie de la vie. » *Prov.* VI, 20. Telles sont les fonctions de ce moniteur spirituel que le Seigneur, dans sa sollicitude et dans sa miséricorde, a ménagé en cette vie à ses enfans chéris.

C'est ce que marquent clairement ces deux guides, Moïse et

Aaron, qui furent donnés par le Seigneur au peuple israélite se rendant à la terre promise. Moïse, législateur, figure la connaissance de la loi divine; et Aaron, investi du sacerdoce, dont la principale fonction est d'invoquer Dieu, figure l'application à la prière. Ce sont les deux guides que doit prendre quiconque, après avoir quitté l'Egypte spirituelle, c'est-à-dire, le joug et la servitude du péché, tend à la patrie promise de l'hérédité céleste par la voie du désert de la vertu, par la voie de la pénitence, dans laquelle marchent si peu d'hommes, au témoignage du Seigneur. Les deux frères représentent parfaitement les deux vertus, qui sont elles-mêmes deux sœurs, c'est-à-dire qui sont unies par les liens de la parenté la plus étroite, et dont chacune a besoin du secours de l'autre. La lecture des saints Livres, en effet, enseigne comment il faut agir; la prière obtient la grâce pour agir. La lecture indique sans erreur la voie du salut, la prière donne des forces pour y marcher. La lecture illumine l'intelligence, pour qu'elle ne soit point étouffée dans les ténèbres de l'Egypte; la prière enflamme la volonté, pour qu'elle ne s'engourdisse pas dans un monde où la charité est si tiède. La lecture, enfin, par les lumières qu'elle procure, fortifie la foi; la prière allume la charité, en faisant goûter la suavité des délices divines.

De ces deux puissances, la prière est plus utile, mais plus difficile; la lecture, si elle est moins efficace, est aussi plus facile. A ce titre, frères, je vous la recommande. Car à toutes les autres recommandations que nous vous adressons chaque jour, les excuses, ou plutôt, les ombres d'excuse ne manquent jamais. De l'aumône beaucoup s'excusent sous prétexte de pauvreté; du jeûne, sous prétexte de faiblesse; de la prière, par crainte d'une sécheresse intérieure, et de distractions; de la confession des fautes, sous prétexte de timidité. Mais quand je vous invite à une lecture pieuse, quelle excuse pouvez-vous mettre en avant, sinon la négligence? Dans la lecture, nulle difficulté; bien au contraire, on y trouve le plus grand charme; de sorte que, loin d'être éloignés de cet exercice par la difficulté, vous devez y être attirés par le plaisir. Aussi, quand je médite sur ce sujet, il me semble que la lecture des livres de piété est comme un alphabet qui nous introduit à la phi-

losophie céleste, puisque par sa facilité elle nous ouvre l'accès aux vérités les plus difficiles à comprendre et les plus sublimes. C'est ainsi que l'eunuque de la reine Candace fut illuminé par le Seigneur, pendant qu'il lisait le prophète Isaïe, *Act.* VIII, 27; que le roi Josias, ayant entendu la lecture du livre de la loi de Dieu, y puisa une telle piété, et une telle abondance de la lumière divine, qu'il effaça à ces titres tous les rois de Juda, IV *Reg.* XXII, 11; XXIII, 25. Je serai donc content, mes frères, si, après tous les sermons de ce carême j'obtiens de vous ce seul point, que vous vouliez étudier la loi divine et les livres de piété. Si vous le faites, j'espère que les yeux de votre intelligence s'ouvriront à la lumière de la doctrine céleste, et que votre volonté sera remuée par la grandeur des mystères : ce qui vous conduira graduellement aux autres vertus.

Telles sont, chers frères, les armes de notre milice, armes non charnelles, mais spirituelles, II *Cor.* X, 4, et dont il faut être munis longtemps à l'avance pour être toujours prêts contre l'ennemi. Remarquons bien que l'Apôtre nous ordonne de ne marcher au combat que garantis, à droite et à gauche, par les armes de la justice. Comme le monde cherche à nous enorgueillir par la prospérité, et à nous abattre par la mauvaise fortune, nous devons être prêts à supporter l'une et l'autre avec modération, sans nous laisser aller à l'orgueil dans la prospérité; ni, dans le malheur, à l'impatience et au désespoir. Mais comme, suivant Aristote et Sénèque, il est plus difficile de soutenir la mauvaise fortune, que de se modérer dans la bonne, nous devons être munis longtemps à l'avance de ces armes spirituelles contre tous les maux qui peuvent nous venir, soit de la loi commune de la nature, soit de la méchanceté des hommes. Comme ceux qui bâtissent une forteresse sur les frontières d'un état ennemi, ont en vue non-seulement les dangers ordinaires, et les incursions habituelles des ennemis, mais aussi les siéges que pourrait venir mettre une armée nombreuse, et pour cela fortifient la citadelle par des ouvrages formidables qui puissent facilement garantir contre les attaques; de même le juste doit régler sa vie de telle sorte, se munir si bien des armes du jeûne et de la prière, et de toutes les autres armes spirituelles, qu'il

soit toujours prêt non-seulement contre les maux ordinaires de la vie, mais encore contre ces périls rares et extraordinaires, qui néanmoins peuvent nous assaillir quelquefois. Combien de fois, en effet, n'arrive-t-il pas à l'homme inoffensif et ne soupçonnant rien de tel, qu'un autre pille son bien, ou le diffame, ou lui intente un procès injuste, ou même l'attaque l'épée à la main, ou par toute autre injure, ou tout autre outrage, qui le blesse, soit lui, soit quelqu'un des siens? Si ces maux nous surprennent à l'improviste, il est à craindre qu'ils ne nous poussent à quelque déplorable attentat. Ces avertissements sont donc bien nécessaires et importent beaucoup à notre salut. A l'exemple de notre divin Maître, ayons soin, mes frères, de nous munir des armes spirituelles, mortifiant notre chair par un jeûne salutaire, évitant les périls du monde par la solitude, émoussant les traits de feu du démon par la lecture des saints Livres, afin que, vainqueurs des trois ennemis de notre âme, nous méritions de recueillir des mains du Seigneur le prix de la victoire.

PREMIER SERMON

POUR

LE MERCREDI APRÈS LE Ier DIMANCHE DE CARÊME,

OU L'ON EXPLIQUE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉVANGILE.

Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.

Cette génération corrompue et adultère demande un prodige, et on ne lui en donnera pas d'autre que celui du prophète Jonas. *Matth.* XII, 39.

Il semble qu'on doive d'abord se demander pourquoi, après avoir vu tant de miracles opérés par le Seigneur, les pharisiens non-seulement persistaient avec obstination dans leur infidélité, mais encore demandaient un prodige comme s'ils n'en avaient vu aucun. Le Seigneur, en effet, avait opéré parmi eux tant de miracles, que lui-même disait : « Si je n'avais fait au milieu d'eux

ce que nul autre n'a fait, ils seraient excusables ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse. » *Joan.* xv, 22. Le peuple sans instruction le comprenait lui-même, puisqu'il disait : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci ? » *Joan.* vii, 31. Avant de répondre à cette question, je veux, mes frères, vous en proposer une autre, et même entrer dans quelques développements au sujet de cette seconde question, parce que ces éclaircissements trancheront, je crois, facilement la première. Car de même que les archers, lorsqu'ils ne trouvent pas une flèche qu'ils ont lancée, en décochent une seconde, qui fait trouver la première; de même quelquefois nous résolvons une question au moyen d'une autre question. Permettez-moi donc, mes frères, de m'arrêter un peu sur la question que je vais poser; car je n'oublie pas ma thèse, et je reviendrai à la question laissée en arrière.

Je vous demande donc, quelle est la cause pour laquelle les Israélites, sortis d'Egypte, passaient si facilement du culte du vrai Dieu au culte des idoles; surtout après que Dieu, pour les détourner de ce forfait, avait eu recours à tant de recommandations, tant de menaces, tant de promesses, tant de plaies, enfin tant de signes et de prodiges. Lisez avec attention les livres de l'ancien Testament, vous verrez qu'un des principaux objets de ces livres, est de détourner d'une si coupable prévarication les enfants d'Israël. Si le Seigneur fit tant de prodiges en Egypte; si, à la stupéfaction de la nature, il leur fit traverser la mer Rouge après avoir englouti les chars de Pharaon; si pendant quarante ans il les alimenta dans le désert d'une nourriture céleste; si par tant de miracles il pourvut à tous leurs besoins, sans qu'ils eussent ni provisions, ni commerce avec les autres peuples : à quoi tendaient tous ces miracles, sinon à ce que l'auteur de toutes ces merveilles fût reconnu comme vrai Dieu, maître de toutes choses et de la nature; et les idoles des nations, comme des statues inertes, dépourvues de tout sentiment et de toute puissance? Où était donc le si grand plaisir dans le culte d'un dieu d'argile ou de bois, pour que rien ne les éloignât de cette infidélité? Car si dans ce culte il y avait eu, ou plaisir, ou quelque grande utilité, on pourrait conjecturer qu'ils étaient entraînés et aveuglés par l'attrait de ce

plaisir, ou par l'intérêt. Mais puisqu'il n'y avait rien de tel dans cette adoration et dans ce culte, comment ne furent-ils pas détournés de ces sacrifices abominables par l'intervention de tant d'œuvres divines? Saint Augustin en donne la cause dans le second livre *de la Cité de Dieu*. « Ce culte, dit-il, fut habilement suggéré par l'antique ennemi, afin que des hommes, passionnés pour l'impureté et la volupté, s'empressassent d'adorer des dieux dont le culte se confondait avec des voluptés dont ils étaient avides. » En effet, les hommes, recherchant par un mouvement naturel les honneurs et la gloire, dus à la seule vertu, mais cependant les recherchant de telle sorte qu'ils ne soient pas privés de leurs plaisirs, embrassèrent très-volontiers une religion qui, sous son voile, consacrait leurs passions et les voluptés. En s'abandonnant à ces voluptés, ils se persuadaient ne rien commettre d'impur et de criminel, mais seulement pratiquer la religion; ils croyaient, non pas être impurs et coupables, mais imiter leurs dieux et leurs déesses. Ainsi l'exemple de Jupiter (que saint Cyprien appelle le roi, non du ciel, mais des vices), sert à Phèdre pour s'excuser de son détestable inceste avec Hippolyte, son beau-fils, lorsqu'elle dit :

Jupiter Europam (prima est ea gentis origo)
Dilexit, tauro dissimulante Deum.

Jupiter, caché sous l'apparence d'un taureau, aima Europe, et de là sont sortis nos ancêtres.

Nous voyons d'ailleurs dans les Paralipomènes et les Rois ce qu'était le culte des idoles. Nous y lisons que le puissant roi Asa ôta l'autorité à sa grand'mère Maacha, afin qu'elle n'eût plus l'intendance des sacrifices de Priape; qu'il brisa cette idole infâme, la brûla et la jeta dans le torrent de Cédron. III *Reg.* xv, 13. — II *Paral.* xv, 16. Jugez maintenant combien était en honneur alors toute impureté, toute turpitude; quand, pour une reine illustre, une veuve avancée en âge, c'était non un déshonneur, une honte, une infamie, mais un acte de religion, que non-seulement d'assister, mais même de présider, en présence d'une honteuse idole, à d'ignobles et infâmes sacrifices; de sorte qu'aucune femme ne devait regarder comme ignominieux, ce qui dans une

reine, dans une veuve, était tenu pour un acte religieux, et nullement inconvenant. Le même culte se retrouve dans l'adoration du veau d'or, que les Israélites avaient fabriqué dans le désert, et à l'occasion duquel il est écrit : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour danser. » *Sedit populus manducare, et bibere, et surrexerunt ludere.* Exod. XXXII, 6. Comment des hommes charnels et ignorants n'auraient-ils pas adoré volontiers un dieu dont le culte consistait en jeux, en festins, en toutes sortes d'intempérance, où hommes et femmes dansaient pêle-mêle en chœur ? Voilà donc la cause de cette infidélité, bien plus de toutes les hérésies qui jusqu'ici ont éclaté dans le monde. Qu'on parcoure les annales de l'Eglise, et on trouvera qu'il n'est pas d'hérésie qui n'ait eu pour cause de favoriser quelque vice, et surtout de proscrire la chasteté. Tous les hérétiques, dit saint Jérôme, ont un point commun, c'est de chercher quelque moyen de faire la guerre à la pudeur. Le vieux serpent comprend que c'est avec une telle amorce qu'il est le plus facile d'enlacer et de prendre des hommes charnels, et c'est le plus grand nombre.

De ce qui précède concluons d'abord, mes frères, que toutes les erreurs, toutes les superstitions des mortels ont leur source dans la dépravation des mœurs et de la volonté humaine. Car la volonté et les passions ont une grande puissance pour le bien comme pour le mal. Un cœur dépravé et corrompu corrompt facilement l'intelligence, et se la soumet. Il suit encore de là que la pureté, l'intégrité de la vie exerce une grande influence pour nous faire embrasser et apprécier les dogmes de notre foi. En effet, de même qu'une volonté dépravée aveugle et corrompt l'intelligence, de même une volonté bien réglée purifie cette même intelligence. Aussi le Prophète dit-il avec vérité : « Une saine intelligence est à tous ceux qui aiment Dieu. » *Ps.* CX, 10. C'est-à-dire, si le cœur est pénétré de l'amour divin, l'intelligence suivra aussi elle-même cet entraînement du cœur. C'est une sentence rebattue des philosophes, qu'il y a des causes qui sont réciproquement causes entre elles, et se prêtent de mutuels secours. Ainsi les pères nourrissent leurs enfants ; et les enfants, élevés par leurs parents, les soutiennent à leur tour. Le roi gouverne et protége

son peuple; le peuple le nourrit et le défend. De même l'intelligence, éclairée de la lumière de la vérité, dirige la volonté jusque-là flottante; et la volonté bien réglée ne laisse pas égarer l'intelligence, mais l'entraîne par son énergie à suivre ses aspirations. De là ces mots du royal Prophète : « Je suis devenu plus sage que les vieillards. Pourquoi? Parce que j'ai gardé vos commandements. » *Ps.* CXVIII, 100. C'est-à-dire la pureté de ma vie et l'observation des préceptes divins ont plus fait pour mon entendement, qu'une longue vie et une longue expérience. Le Sauveur l'indique clairement aussi : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même. » *Joan.* VII, 17. Paroles qui montrent que l'observation de la loi divine est la voie qui conduit à reconnaître la vérité de la doctrine évangélique. Car l'intégrité, la pureté de l'âme est unie par les liens les plus intimes avec l'équité et la pureté de la loi divine; l'eau ne s'allie pas mieux avec l'eau, qu'une âme pieuse avec la doctrine créatrice et nourrice de la piété et de l'innocence.

Cela posé, mes frères, je suis prêt à répondre à la question que j'ai faite en commençant. Les Juifs étant privés de ce moyen de reconnaître la vérité, c'est-à-dire de la vertu et de la droiture, souillés d'ailleurs de mille vices, d'envie, d'ambition, d'avarice, rien d'étonnant qu'ils n'acceptassent pas la doctrine du Christ, opposée à leurs mœurs, et qu'après tant de prodiges éclatants ils demandassent encore un nouveau signe, parce qu'ils manquaient de ce signe intérieur de la bonne vie et de la grâce divine : avec lui, il n'était besoin d'aucun autre signe pour fortifier la foi; sans lui, tous les signes, quelque éclatants qu'ils fussent, étaient insuffisants. Lorsqu'ils portaient dans le cœur et dans les mœurs la cause de leur infidélité, que pouvaient les remèdes externes, pour guérir un mal ainsi répandu dans leurs entrailles? Plutarque dit très-bien : « Celui qui navigue sur mer, et qui est travaillé de nausées, quand même il passerait sur un autre vaisseau, ne serait pas pour cela délivré de son incommodité; parce que c'est, non le navire, mais l'humeur malfaisante, secouée à l'intérieur, qui est la cause de ces spasmes. » De la même manière, un esprit in-

quiet, et agité par des entraînements mauvais, a beau changer de place, ou voir de nouveaux objets, il ne trouve pas le repos, parce qu'il porte en lui la cause de sa perturbation. Puis donc que ceux-là portaient au dedans d'eux l'aliment de leur infidélité, la haine, l'envie, l'ambition, l'avarice, la malice invétérée, et toutes les pestes de l'âme, auxquelles fait une vive guerre la doctrine du Christ, que pouvaient pour la foi les signes extérieurs sur des hommes dont le cœur recelait les semences de l'incrédulité?

I.

Le Seigneur leur répond comme ils le méritaient : « Cette race corrompue et adultère demande un prodige, etc. » Cherchons ici pourquoi le Seigneur, dans tout l'Evangile de ce jour, adresse aux Juifs une si verte réprimande. « Il est constant, dit saint Thomas, que les articles de foi, qui sont au-dessus de la portée de la raison humaine, doivent être prouvés non par la raison, mais par quelque œuvre surnaturelle, en sorte qu'on fasse croire des choses étonnantes par des faits plus étonnants, ou au moins aussi étonnants. » On a dit avec vérité que les miracles sont comme un sceau qui fait ajouter foi à des lettres royales; car la divine Majesté emploie les miracles comme un sceau réservé à elle seule, puisque seule elle peut les opérer en vertu de sa toute-puissance. Pourquoi donc le Seigneur réprimande-t-il si vivement ceux qui, pour corroborer leur foi, demandent l'autorité du sceau royal, c'est-à-dire un signe? D'autant plus qu'ils demandaient un signe céleste ou divin, et que les patriarches de l'Ancien Testament avaient coutume de demander à Dieu des signes. Abraham, en effet, demanda un signe, aussi bien que Gédéon, le saint roi Ezéchias, et Zacharie, père de Jean-Baptiste.

Les Juifs néanmoins furent justement repris, parce qu'ils étaient doublement coupables. D'abord ils faisaient injure aux autres signes du Seigneur, comme si ce n'étaient pas des signes, ce qu'ils semblent insinuer en en demandant un; ou comme s'ils étaient peu concluants, puisqu'ils demandent un signe du ciel, c'est-à-dire quelque chose de plus relevé. Leur aveuglement, remarque saint Jérôme, apparaît ici, quand ils demandent des signes du

ciel, dans lesquels surtout il y a lieu aux prestiges des démons, princes des régions aériennes, et quand ils méprisent des miracles très-certains qu'ils voyaient s'accomplir devant eux. En effet, chaque jour ils voyaient parmi leurs amis, leurs connaissances, un boiteux marcher, un aveugle de naissance voir, un paralytique, gisant depuis trente-huit ans, rendu à la santé et portant son lit, et, en outre, les démons, sur un signe du Verbe, chassés des corps humains, et les morts rappelés à la vie. Et c'est au milieu de manifestations si éclatantes de la puissance divine, qu'ils demandent des miracles du ciel, pour trouver de nouvelles occasions de calomnier. Ainsi, lorsque le Saint-Esprit descendit avec fracas sur les apôtres, ils criaient que ceux-ci étaient ivres; quand, peu avant la mort du Seigneur, la voix du Père se fit entendre au dessus de son Fils, les uns disaient qu'un ange avait parlé; d'autres, que c'était le bruit du tonnerre. Si donc ils interprétèrent avec tant de malignité ces signes du ciel, qu'eussent-ils fait moins, s'ils avaient vu ceux qu'ils demandaient? Comme ils étaient dans des dispositions telles, qu'ils ne voulaient recevoir en aucune manière la doctrine du Sauveur, opposée à leurs vices, ils cherchaient quelques raisons spécieuses pour voiler leur perfidie. Car il n'est personne si endurci dans le crime, qui ne cherche à colorer sa perversité de quelque apparence de justice. « Le pécheur, dit l'Ecclésiastique, évitera d'être repris, il trouvera des interprétations de la loi selon son désir. » *Eccli.* XXXII, 21.

Ensuite ils manquaient gravement en cela contre a grâce divine, en s'imaginant que la foi ne peut entrer dans le cœur et se fortifier qu'au moyen des miracles; quand la foi, selon l'Apôtre, est un don de Dieu, *Ephes.* II, 8, qui prend possession des âmes non au moyen de prodiges seuls, mais surtout par la grâce de Dieu. Pharaon ne vit-il pas assez de prodiges? Néanmoins dans son aveuglement il ne cessa de combattre contre Dieu, et, ce qui était le comble de la démence, il se préparait à exterminer ceux pour qui Dieu ouvrait un passage à travers la mer. Les Israélites virent les mêmes miracles non-seulement en Egypte, mais même dans le désert, et Moïse, leur guide, dit qu'ils n'eurent jamais des yeux pour les voir, ni l'esprit de les apprécier. Cet aveuglement

se manifesta clairement quand ils fabriquèrent le veau d'or, auquel ils rapportaient le bienfait de leur délivrance. Que dire du roi Ochosias? Il avait envoyé cinquante soldats pour saisir Elie. Ayant appris qu'ils avaient péri par le feu du ciel, loin d'être effrayé d'un tel miracle, il en envoya cinquante autres, qui eurent le même sort. Il fit un troisième envoi, pour prendre celui qui, sans autres armes que sa voix, appelait à son secours les éléments du monde. IV *Reg.* I, 9. Tant que la lumière de Dieu n'éclaire pas le cœur, il n'y a pas de signes extérieurs qui suffisent à donner la foi; et ils se trompaient lourdement ceux qui attribuaient aux miracles ce qui est un présent de la grâce divine. Le Seigneur eut donc raison de leur dire : « Cette race mauvaise et adultère demande un signe, etc. »

Mais pourquoi l'appelle-t-il adultère? Pourquoi cette figure de langage pour peindre leur malice? Il y a là un sens profond. Car la femme adultère est celle qui déserte le lit conjugal, pour suivre des amants. Or l'époux légitime de notre âme est Dieu, qui l'atteste lui-même : « Désormais appelez-moi : Mon époux, et le guide de ma jeunesse. » *Hier.* III, 4. Saint Augustin parlant à Dieu dit : « Puissance qui épousez mon âme, et en remplissez les pensées. » *Medit.* Mais ayant quitté son époux légitime, cette génération en avait épousé d'autres, le siècle, l'ambition, la débauche, l'avarice, et c'est pour cela qu'elle demandait un signe. Si elle était restée avec chasteté et pureté dans les liens de son premier mariage, jamais elle n'eût demandé ces signes extérieurs, puisque les signes intérieurs du divin Esprit suffisaient pour étayer la foi sans le secours de signes extérieurs. Les signes extérieurs souvent ne frappent que les yeux; mais les œuvres, les signes intérieurs du Saint-Esprit frappent et illuminent non les yeux, mais l'intelligence. Ces signes sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, et les autres fruits du divin Esprit, qui font opposition aux œuvres de la chair, et éclairent merveilleusement l'intelligence. Quand l'homme se sent affranchi des œuvres de la chair, et riche de ces délices, de ces dons surnaturels, de tels signes l'affermissent bien plus dans la foi, que tous les miracles. Il sent des embrassements divins, des baisers

intérieurs, il jouit des plus chastes délices, il se complaît dans une paix ineffable; il repousse ce qu'il aimait, il chérit ce qu'il détestait, il commande à des passions qui le subjuguaient, il maudit des péchés qui l'avaient longtemps asservi; enfin, dédaignant toutes les choses de la terre, il se porte vers celles du ciel de toute l'ardeur de son âme. Voilà ce qui, au delà de toute expression, le fortifie dans la vérité de la foi. Aussi un des Pères disait : « Quand l'esprit humain a contracté une douce union avec le céleste Epoux, aussitôt il s'illumine d'en haut de la lumière de l'éternelle vérité, sa foi devient solide, son espérance se fortifie, sa charité s'enflamme. » En sorte que, si tous les sages du monde disaient à un homme engagé dans cette union : Tu es trompé, malheureux, tu t'abuses, ta foi n'est pas vraie; il répondrait sans hésiter : C'est vous tous qui êtes misérablement trompés; ma foi est très-vraie et très-certaine. Voilà ce qu'il répondrait avec une ferme conviction, parce que cette vérité serait solidement établie dans son cœur, non par les investigations de la raison, mais par son union intime avec Dieu. Or, comme les Juifs avaient perdu ce signe intérieur, lorsque renonçant à l'amour du céleste Epoux, ils s'étaient unis par amour à la matière, ils sont ici qualifiés de génération adultère. Car cet adultère spirituel fit que, privés du témoignage de leur conscience, ils demandaient au Seigneur des signes extérieurs.

Cependant il leur répond qu'il ne leur donnera d'autre prodige que celui du prophète Jonas : « Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un cétacé, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. » Ils demandaient un signe du ciel : le Seigneur leur promet un signe de la terre, c'est-à-dire sa mort et sa sépulture. Ils demandaient un signe de puissance : le Seigneur leur donne un signe de faiblesse. Bède le dit : « Ils méritaient qu'on leur donnât un signe non de divinité, mais d'humanité; de souffrance, non de glorification. » Car de tous les actes du Sauveur ils ne virent que cela : sa passion, sa mort, sa sépulture; aussi le prirent-ils uniquement pour un homme, et fut-il pour eux sur la croix un objet de scandale. I *Cor.* I, 23. Comme la table des saintes Ecritures, la croix du Seigneur leur est devenue un filet, une juste punition, une

pierre de scandale, *Rom.* XI, 9; de là leur ruine, et leur dispersion. Voilà le signe que méritait l'impiété des Juifs, laquelle obstinée et aveugle aux prodiges du Seigneur, lui demande maintenant un signe du ciel; il fallait qu'instruite, non plus par des miracles, mais par des plaies, elle reconnût comme frappant du ciel, celui qu'elle n'a pas reconnu quand il opérait des miracles sur la terre.

Il y en a peut-être qui diront ici : Nous sommes donc heureux, nous qui confessons l'humanité sacrée de Jésus-Christ avec sa divinité, et qui, contents de la lumière intérieure de la foi, ne demandons aucun signe pour fortifier cette foi. — Oui sans doute, mais cependant, nous qui ne demandons pas de signes pour entretenir la foi, nous en demandons en quelque sorte pour fortifier en nous l'espérance, la confiance, germe d'une foi solide, et cela par le fait même de nos découragements. Quel est celui qui, sous la pression du malheur, arme et fortifie si bien son cœur par sa confiance dans la tendresse et la miséricorde divine, que, serein dans la tempête, joyeux dans la tribulation, tranquille au milieu des périls, il dise avec le Prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qui craindrai-je? » *Dominus illuminatio mea, et salus mea, quem timebo?* Ps. XXVII, 1. On voit beaucoup de chrétiens, recommandables d'ailleurs par d'autres vertus, par le jeûne, la prière, les œuvres de la charité, et de l'humilité, qui cependant, à la première atteinte de la tribulation, manquant de la vertu de confiance, perdent courage et s'abattent. De ceux-là, les uns demandent un signe venant du ciel, les autres un signe de la terre. Ils demandent un signe du ciel, ceux qui, dès qu'ils sont privés des douceurs spirituelles, se croient tout à coup abandonnés de Dieu, et qui, s'ils ne sont reconfortés sans cesse par les consolations de l'esprit divin et la céleste ambroisie, ne peuvent supporter avec résignation et courage le poids de la tribulation. Les autres demandent un signe, non du ciel, mais de la terre : ce sont ceux qui, tant qu'ils nagent dans l'affluence des richesses de la terre, et que tout leur réussit, se maintiennent dans la foi et dans le devoir; mais sont-ils frappés dans leurs intérêts, ils s'imaginent aussitôt être oubliés de Dieu, et rien ne saurait les ranimer et leur rendre l'espérance. On en voit le type dans ces femmes

que le prophète Jérémie cherchait à arracher à l'idolâtrie, et qui lui répondent impudemment : « Nous ne recevrons point de votre bouche les paroles que vous nous dites au nom du Seigneur, mais nous exécuterons les vœux que notre bouche a prononcés en offrant de l'encens à la reine du ciel, et en lui faisant des libations, comme nous avons fait nous et nos pères, et nous avons été saturés de pains, nous avons été heureux, et nous n'avons souffert aucun mal. Mais depuis que nous avons cessé de sacrifier à la reine du ciel et de lui offrir des libations, nous avons manqué de tout, et nous avons péri par l'épée et par la famine. » *Hier.* XLIV, 16. Ces femmes coupables demandaient des signes de prospérité, pour rester dans le devoir et dans la foi. C'est l'exemple que semblent suivre en quelque sorte ceux qui, dès qu'ils sont atteints par l'adversité, se croient abandonnés de Dieu. Ils ne perdent pas la foi, mais s'ils ne perdent pas tout à fait la confiance, ce germe d'une foi solide et ardente, ils la conservent si tiède, si vacillante, que la moindre tempête les déconcerte et les jette hors d'eux-mêmes. Que personne ne se glorifie donc de ce qu'il ne demande pas, comme les Juifs, des signes pour affermir sa foi, si sa confiance est tellement languissante, que, pour l'appuyer, il demande des signes, soit célestes, soit terrestres : si la faiblesse de tels chrétiens n'est pas guérie par le bienfait de l'incarnation et de la mort de Jésus-Christ, je ne vois pas ce qui pourrait les guérir. Comme les miracles nourrissent et fortifient la foi, de même les bienfaits de Dieu et les preuves de sa tendresse pour le genre humain alimentent et affermissent la confiance. Quand on manque de confiance en présence de tant d'œuvres merveilleuses de la miséricorde divine, j'ignore ce qui pourrait en donner.

II.

Le Seigneur continue, et des Ninivites, auxquels Jonas avait prêché, il tire des arguments pour accuser la mauvaise foi de ceux qui lui demandaient de nouveaux miracles : « Au jour du jugement, les Ninivites s'élèveront contre ce peuple, et le condamneront parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et cependant on a ici plus que Jonas. » C'est-à-dire, par compa-

raison avec la foi et la pénitence des Ninivites, l'incrédulité de cette génération adultère sera mise en évidence lors du dernier jugement. Ceux-là, en effet, à la voix d'un seul inconnu, qu'aucun miracle n'appuyait, se soumirent à une rude pénitence; vous, vous avez méprisé une voix, soutenue par tant de miracles et de témoignages. Mais, puisque nous sommes venus à parler de Jonas, il ne sera pas déplacé de dire quelques mots de son histoire; ils aideront à comprendre l'exemple proposé par le Seigneur.

« Le Seigneur adressa la parole à Jonas fils d'Amathi, et lui dit : Allez en la grande cité de Ninive, et y prêchez. Jonas se mit en chemin pour fuir à Tharsis de devant la face du Seigneur. Il descendit au rivage de Joppé, et y trouva un vaisseau faisant voile pour Tharsis; ayant payé son passage, il s'embarqua pour Tharsis. Mais le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux, et, une grande tempête s'étant élevée, le vaisseau faillit être brisé. La peur saisit les matelots; chacun invoquait son Dieu avec de grands cris, et ils jetèrent à la mer toute la charge du vaisseau pour le soulager. Cependant Jonas était descendu dans la cale, où il dormait d'un profond sommeil. Alors le pilote s'approcha de lui, et lui dit : Pourquoi dors-tu? Lève-toi, et invoque ton Dieu, peut-être il nous sera propice, et nous ne périrons pas. Puis ils se dirent l'un à l'autre : Allons, tirons au sort pour savoir qui de nous est cause que ce mal nous arrive. Le sort tomba sur Jonas, et les matelots le jetèrent à la mer non sans une grande et religieuse terreur. Et la mer s'apaisa aussitôt. » *Jon.* I. Il ne faut point, mes frères, passer légèrement sur ce qui vient d'être dit, parce qu'il est plein d'exemples et d'enseignements utiles à la vie. D'abord, tous ces matelots qui craignent, qui travaillent, qui invoquent leurs dieux, pendant que Jonas, cause de la tempête, dort seul profondément, vous représentent, d'un côté, la crainte et la vigilance des justes, et, de l'autre, la stupidité et l'insouciance des méchants. Les justes, qui n'ont à se reprocher aucun crime capital, ne se donnent ni repos, ni trève, ils sont infatigables à implorer le secours du Seigneur, se mortifient le corps par le jeûne, les veilles, la discipline, et par tous les moyens; et cependant ils ne

sont pas sans craindre encore, et avec le vertueux Job ils tirent du fond de leur cœur ces paroles : « Je suis dans le tremblement, sachant que je ne serai pas pour cela trouvé innocent. » *Job*, IX, 28. Et pendant que ceux qui n'ont rien à craindre, sont stimulés par des craintes si vives, seuls les hommes pervers et corrompus qui, pour leurs crimes, devraient vivre dans des alarmes continuelles, dorment tranquillement sur les deux oreilles, comme si la sévérité de la justice divine, et la nécessité de rendre compte, n'avaient rien à faire avec eux. Par là nous voyons combien est vraie la différence que Sénèque établit entre les maladies du corps et celles de l'âme. Plus sont graves les maladies du corps, plus elles sont vivement ressenties, de sorte qu'on redouble de soin à appeler contre elles les médicaments. Au contraire, les maladies de l'âme, qui ne sont autres que les désordres et les vices, sont d'autant plus négligées, qu'elles sont plus graves et plus profondément enracinées; parce qu'elles obscurcissent la lumière de la raison; parce que, sous l'influence de mauvaises habitudes, elles enlèvent presque tout sentiment, qu'elles amènent une espèce d'insensibilité, et abrutissent l'intelligence. C'est ce que nous représente ce sommeil profond du prophète fugitif et désobéissant, alors que les autres veillaient.

Il y a aussi un mystère et un exemple dans ce fait, que les matelots, en présence du naufrage et de la mort, invoquaient leurs dieux, et jetaient leurs biens à la mer, sacrifiant ces biens, pour épargner leurs vies. Ce que fait sur eux la crainte d'une mort qui menace, la crainte du dernier jugement et de l'enfer le fait aussi sur les méchants à l'heure de la mort. Car alors ils mettent tout en œuvre pour se rendre propice un juge irrité contre eux, et qu'ils savent porter en sa main les clefs de la vie et de la mort éternelles. C'est alors qu'ils prient, qu'ils supplient, qu'ils font des vœux pour leur salut, qu'ils appellent les sacrements de l'Eglise, enfin qu'ils jettent leurs biens à la mer, c'est-à-dire que par testament ils demandent que leurs biens soient distribués aux pauvres et aux prêtres, qu'ils font des legs aux établissements hospitaliers, aux fabriques des églises, aux monastères, et pour le rachat des captifs; alors ils sont généreux envers Dieu, eux qui,

pendant leur vie, avaient toujours été si durs et si avares. J'approuve tout cela, je l'approuve très-fort; mais je l'approuverais bien davantage, s'ils le faisaient quand ils se portent bien, s'ils le faisaient spontanément, et non sous la pression de la nécessité. Car ce serait bien plus agréable à Dieu. Aussi la bienheureuse Lucie, demandant ses propres biens à sa mère pour les donner aux pauvres, et sa mère lui disant : « Je te permets de les donner quand je serai morte, » répondit-elle avec raison : « Ce n'est pas beaucoup que de donner à Dieu ce que vous ne pourriez emporter. » Vivant, donne donc au Christ ce que tu possèdes. Est-ce que les vierges folles, à l'approche de la mort, ne préparèrent pas leurs lampes, ne s'occupèrent pas d'acheter de l'huile, et ne crièrent pas à l'Epoux : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous? Cependant elles furent repoussées des portes du royaume. Certes il faut craindre cette sentence du Seigneur, et l'avoir toujours présente à l'esprit : « Parce que je vous ai appelés et que vous n'avez pas voulu m'écouter, parce que j'ai étendu les mains et que nul de vous n'y a fait attention, je rirai aussi à votre ruine, etc. » *Prov.* 1, 24.

Ce qui me frappe singulièrement, c'est que ces matelots, voyant la tempête sévir, s'imaginèrent qu'elle était envoyée par Dieu en punition de leurs forfaits, et que pour cela ils tirèrent au sort pour découvrir le coupable, afin d'apaiser par son juste supplice la divinité irritée contre eux. En présence de ce fait, je ne puis assez m'étonner, mes frères, de la démence et de l'aveuglement de beaucoup de fidèles. Des païens, des hommes privés de la lumière de la foi et des saintes Ecritures, au lieu d'attribuer cette tempête à des causes naturelles, croient qu'elle provient, non de ces causes, mais d'un Dieu irrité de leurs crimes. Et nous, qui presque chaque jour sommes atteints de calamités nouvelles, nous qu'affligent continuellement tant de fléaux, maladies, famines, pestes horribles; nous qui, d'un côté, subissons tant de désastres de la part du prince des Turcs, ces ennemis implacables du nom chrétien; qui, de l'autre côté, sommes travaillés des erreurs infinies et toujours nouvelles d'hérétiques furieux; l'un menaçant les corps, les autres portant dans les âmes la peste et la mort; nous

ne levons pas les yeux au ciel, nous ne reconnaissons pas nos crimes, nous ne nous corrigeons pas, et nous ne croyons pas que cet affreux désastre, qui frappe l'Eglise, vient d'un Dieu irrité. En sorte qu'il semble que le Seigneur aujourd'hui encore pourrait châtier notre dureté par ces paroles d'Isaïe : « De quel côté vous frapperai-je encore, vous qui ajoutez péché sur péché, etc. » *Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem, etc.* Isa. I, 6.

Revenons à notre histoire. On tire au sort. Le sort désigne le prophète fugitif, et on le jette à la mer avec crainte, avec esprit de religion. Aussitôt la mer s'apaise. Avec quelle évidence est ici figuré le fruit, l'efficacité de la passion du Sauveur ! Avant ce sacrifice expiatoire, quelle n'était pas l'indignation, la colère divine ! Des villes coupables détruites par une pluie de soufre et de feu, et, ce qui est plus frappant, le globe entier, tant de richesses, tant de royaumes et d'empires, tout le genre humain englouti dans les eaux, et enseveli dans un éternel oubli ! Cette grande fureur s'est donc apaisée, dès que Jésus, notre Jonas, a été jeté à la mer ; parce que cet innocent Agneau a pris sur lui tout le poids de l'indignation divine. C'est parce qu'il le représente, que Jonas, enfermé dans les entrailles du cétacé, s'écrie : « Toutes vos vagues et tous vos flots ont passé sur moi. » *Jon.* II, 4. Que signifie cela, sinon ce que dit Isaïe : « Le Seigneur l'a chargé de l'iniquité de nous tous ? » *Isa.* LIII, 6. Quoi donc d'étonnant, si la mer s'est apaisée, si la fureur de la vindicte divine s'est calmée, quand notre garant a subi en lui toutes les peines que nous avions méritées ? Rendons-lui donc grâces, en disant avec le Prophète : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous étant mis en colère contre moi, vous avez apaisé votre fureur, et m'avez consolé. » *Confitebor tibi, Domine, quoniam iratus es mihi : conversus est furor tuus, et consolatus es me.* Isa. XII, 1. Non-seulement rendons-lui grâces, mais appliquons-nous aussi à nous concilier la grâce du Seigneur par le mérite de ce sacrifice. Lorsque chacun de nous sent la divinité irritée contre lui, qu'il jette à la mer ce nouveau Jonas, c'est-à-dire, qu'il offre pour soi au Maître du ciel notre médiateur suspendu à la croix sous le poids des peines et

des douleurs qui lui pénètrent l'âme, et qu'il demande le pardon de ses fautes en considération de cet intercesseur. Qu'il demande avec les sentiments religieux, avec la crainte de ces matelots, si soumis à la volonté divine, et si prompts à lui obéir. S'il agit avec cette religion, cette piété, nul doute que la mer ne s'apaise aussitôt, et que l'indignation divine ne se change en douceur et en clémence.

Je reviens à Jonas. Enfermé dans les entrailles du poisson, instruit par le malheur, et de rebelle devenu soumis, il ne rejette plus, comme auparavant, la mission du Seigneur. Il entre dans la ville, dont l'étendue égalait trois journées de chemin; après y avoir marché seulement un jour, il commence à crier : Encore quarante jours, et Ninive sera renversée. O œuvres admirables de la puissance divine! Jonas entre dans la ville, inconnu, sans titre, sans honneurs, sans naissance, sans science, sans le prestige d'aucun miracle; il prêche dans cette ville qui, livrée à l'idolâtrie, n'avait nulle notion du vrai Dieu. Pendant qu'il haranguait le peuple, et qu'au nom du vrai Dieu il lui dénonçait des menaces et des catastrophes, ce peuple pouvait répondre avec Pharaon : « Qui est le Seigneur, pour que j'écoute sa voix? Je ne connais point ce Seigneur, et me moque de ses menaces. » *Exod.* v, 2. Cependant étant entré dans la ville, et s'y étant avancé jusqu'à la distance d'une journée de marche, il n'eut pas plus tôt fait entendre sa voix, que tous furent saisis d'une frayeur telle que non-seulement ils renoncèrent à tous leurs anciens désordres, mais qu'ils se soumirent à la pénitence la plus dure. Le roi se leva de son trône, il se dépouilla de ses riches vêtements, se couvrit d'un cilice, se coucha sur la cendre, et fit publier dans Ninive cet ordre, comme venant du conseil du roi et de ses princes : « Hommes, bêtes de somme, bœufs et brebis, que tous gardent le jeûne; qu'on ne mène les bêtes ni aux pâturages, ni aux fontaines. Que les hommes, que les bêtes soient couverts de sacs, qu'ils crient au Seigneur de toute leur force; que chacun se convertisse de sa mauvaise voie, et qu'il renonce à l'iniquité dont ses mains sont souillées. » *Jon.* III, 4 et seq. Qui ne serait stupéfait d'une telle pénitence? Quel dut être alors l'aspect de la ville? Quelle pertur-

bation dans les esprits? Quelle confusion de cris et de choses? dans une ville où enfants, vieillards, jeunes filles, et jusqu'aux bêtes de somme étaient couverts de sacs, où les troupeaux ne devaient ni manger, ni boire, où tout retentissait de cris confus et de lamentations; d'un côté le bêlement des brebis, de l'autre les mugissements des bœufs, ici les voix, les rugissements des enfants, des hommes travaillés de la faim, tous voyant avec horreur la mort suspendue sur leurs têtes. Quand on voit un tel spectacle, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou l'amertume de la pénitence, ou la promptitude de la foi; dans des hommes qui, touchés de la parole d'un inconnu, d'un homme illettré, dont la prédication ne s'appuyait sur aucun prodige, montraient une foi qui les conduisait à une si grande componction, à une si vraie pénitence.

Mais voici quelque chose de plus étonnant encore, s'il est possible. Après que le Fils de Dieu, à qui tous les prophètes, à qui Jean-Baptiste, à qui l'Eternel du haut des cieux, à qui les splendides ouvrages de son Père portaient témoignage, et qui avait comblé de tant de bienfaits le genre humain, et avait brillé par les plus éclatantes vertus, après, dis-je, que le Fils de Dieu eut prêché la pénitence et le royaume du ciel, non pendant un jour, mais pendant trois années; malgré tant d'influences il gagna néanmoins si peu sur l'esprit de ceux au milieu desquels il vécut, que se ruant sur lui, comme s'il eût été un malfaiteur, ils l'abreuvèrent d'outrages, et après bien des supplices, finirent par l'attacher à la croix. Qui ne serait frappé d'étonnement? qui ne serait saisi d'horreur? Les cheveux ne se dressent-ils pas sur la tête? Qui ne demanderait avec surprise la cause d'une telle différence, quand le serviteur opérait si facilement de si grandes choses, et quand le Maître obtenait à peine quelque chose après tant de discours et tant de miracles? A ces traits qui ne reconnaîtra un dessein de la divine Providence? Mais qui pourra pénétrer les causes d'un tel contraste? Qui ne dira avec le Prophète : « Vos jugements, Seigneur, sont un profond abîme. » *Psalm.* xxxv, 7. Toutefois s'il est permis à des vermisseaux de hasarder une opinion sur un si grand sujet, il est constant qu'entre les deux

peuples il y avait cette différence, pour ne point parler des autres, que les Ninivites avaient péché par ignorance, plutôt que par malice, tandis que les Juifs péchèrent par malice plutôt que par ignorance. Or, on pardonne plus facilement à l'ignorance; puisque, « moi, dit l'Apôtre, qui étais blasphémateur et persécuteur, j'ai obtenu de Dieu miséricorde, parce que j'ai fait tous ces maux dans l'ignorance, n'ayant point la foi. » I *Tim.* I, 13. D'où l'on peut conclure qu'infidèles et fidèles seront jugés différemment à l'examen dernier, puisque ceux-là ont péché surtout par ignorance, tandis que nous, qui connaissons la vérité, nous péchons par malice. Nous avons donc, mes frères, grande raison de craindre que nous, qui avons reçu la vraie foi, qui chaque jour sommes éclairés par les saintes Lettres et par de saints discours, le Seigneur ne nous traite comme il a traité ces infortunés qui, presque assourdis par tant de témoignages de la foi, ont repoussé la foi, parce que leurs crimes provenant, comme les nôtres, non de l'ignorance, mais de la malice, obstruaient l'entrée à la lumière divine.

Si vous vous étonnez d'une telle infidélité en présence de tant de miracles, je vous donnerai un autre sujet d'étonnement que je prends dans nos mœurs. Car il est certain que la foi et les œuvres nous sont nécessaires pour le salut. Or la divine Providence, féconde en moyens de procurer le salut, par les uns appelle à la foi, et par les autres à des mœurs conformes à la foi. Par les signes et par les miracles, elle établit la foi; par des récompenses, par des menaces, par des bienfaits sans nombre, elle excite à la justice et à la piété. Les signes, dit l'Apôtre, I *Cor.* XIV, 22, ont été donnés, non pour les fidèles, mais pour les infidèles, qui par des signes surnaturels sont amenés à croire ce qui est au-dessus de la nature. Or la foi étant établie par la manifestation des signes, pour consolider cette foi, nous avons besoin, non plus de signes, mais de terreurs, de promesses, de bienfaits divins pour accomplir des œuvres conformes à la foi. Pour arriver à un tel but, ces moyens sont aussi efficaces, que le sont les signes pour conduire à la foi. Si donc il est étonnant que ce peuple endurci n'ait pas embrassé la foi après tant de signes, est-il moins étonnant, que nous qui

avons reçu la foi, et chez qui elle est établie, en présence de tant de menaces, de tant de promesses de Dieu, nous menions la vie des infidèles? Le Seigneur, dit l'évangéliste saint Jean, s'étonne de l'incrédulité des Juifs, de ce qu'après qu'il eut fait au milieu d'eux tant de miracles, ils ne croyaient point. Pourquoi ne s'étonnerait-il point aussi, de ce que, quand la foi est acceptée, tant de promesses, tant d'avertissements, tant de menaces, tant de terreurs, tant de supplices, tant de bienfaits, tant de preuves de la tendresse divine, tant de remèdes pour l'infirmité humaine, tant de voix de l'Eglise, enfin tant de fléaux qui chaque jour nous assaillent, nous réveillent, nous avertissent et de l'indignation de Dieu, et de sa colère suspendue sur nos têtes, tout cela fait sur nous si peu d'impression qu'entendant tous les jours les mêmes avertissements, nous ne commettons pas moins de crimes que si tout cela c'était des bagatelles, des niaiseries, des radotages? C'est d'autant plus étonnant que les récompenses, les supplices, les bienfaits divins, sont si grands qu'ils surpassent toute imagination humaine. Il est donc à craindre, et justement, que les mêmes Ninivites qui, par l'exemple de leur foi, condamneront l'infidélité des Juifs, ne condamnent aussi, par la vertu de leur pénitence, notre obstination et notre endurcissement. Que la condamnation d'une race adultère nous tienne sur nos gardes, mes frères; et nous, qui nous glorifions d'avoir recueilli la foi, mettons tout en œuvre pour faire, à l'exemple des Ninivites, des œuvres dignes de la foi. Que personne ne se fasse illusion sur une foi tiède et stérile. La seule foi qui sauve est celle qui ressemble à la foi des Ninivites. Car nous lisons : « Les Ninivites crurent, et ordonnèrent un jeûne, etc. » *Jon.* III, 5. Eclairés de la lumière de la foi, ils s'abandonnèrent aux larmes, embrassèrent la plus dure pénitence, et se conformèrent en toutes choses à la vérité une fois connue. C'est là la foi que demande l'Ecriture, la foi qui triomphe du monde, justifie les pécheurs, purifie les cœurs, prépare la voie au royaume d'en haut, unit et associe à Jésus-Christ dans une heureuse communion de travaux et de mérites. Acquérons donc une foi semblable, une foi vive, qui illumine notre âme au point de l'enflammer d'amour, de la frapper de crainte, de la piquer

au souvenir de nos fautes, et de l'exciter à toute bonne œuvre; car telle est la foi qui nous conduit infailliblement à l'éternelle patrie.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME MERCREDI APRÈS LE Ier DIM. DE CARÊME,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR, ET NOTAMMENT LA DERNIÈRE PARTIE COMPRISE DANS LES PAROLES DU TEXTE.

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.

Celui qui fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. *Matth.* XII, 50.

Dans l'Evangile de ce jour, saint Matthieu rapporte que les pharisiens vinrent trouver Jésus et lui demandèrent un prodige. « Maître, disent-ils, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir un prodige. » Avant d'aborder l'explication de cette page de l'Evangile, il est bon de faire connaître ce qui amena la demande des pharisiens; nous saisirons mieux ainsi l'enchaînement des faits. Avant cette demande des pharisiens, on avait présenté au Sauveur un possédé du démon, aveugle, sourd et muet. *Matth.* XII, 22. Le démon étant chassé, cet homme recouvra la vue, l'ouïe et la parole. Ce miracle, opéré en présence de la foule, fut jugé diversement. Les uns, étonnés d'une telle puissance, s'écrièrent : N'est-ce pas là le fils de David? Quelques-uns, fiers de leur prétendue science religieuse, et regardant comme au-dessous d'eux d'adopter les idées d'un peuple grossier, prétendirent que le Seigneur chassait les démons par la vertu de Béelzébub, prince des démons. D'autres, prenant ce miracle pour peu de chose, demandèrent un signe du ciel; ce qu'ils faisaient par mépris du prodige opéré, comme s'il n'était pas à compter comme une œuvre divine. On voit par cet exemple qu'il n'est pas possible de si bien régler sa vie et ses mœurs, qu'on puisse éviter la dent de la médisance, et les langues empoisonnées. Les jugements humains étant

si divers, comment satisfaire à la fois tous les esprits? Comme le même habit ne peut convenir à tous les corps; la même œuvre, quelque parfaite qu'elle soit, n'est guère d'ordinaire également approuvée de tous. Les esprits diffèrent autant que les corps, que la nature a si bien distingués les uns des autres que, dans un si grand nombre d'hommes, on ne trouverait pas deux corps, deux visages entièrement semblables. Si donc il y a une telle variété de jugements et de goûts, qui est-ce qui se flatterait de voir approuver de tous les hommes ce qu'il fait, quelque habilement qu'il fasse? alors surtout que celui qui est la vraie, la souveraine sagesse du Père, lui dont toutes les œuvres étaient dictées par la sagesse et la prudence, n'y put parvenir.

Instruit par cet exemple, que le juste n'espère, ni ne désire être approuvé de tous; mais, autant que possible, qu'il s'applique à ne blesser personne, soit en paroles, soit en actes; à n'être pour personne une occasion de ruine, ou de médisance. Content de ce devoir accompli, si les choses tournent mal par la faute des autres, qu'il se dise avec l'Apôtre : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Dieu. » *Gal.* I, 10. Et encore : « Dieu a dispersé les os de ceux qui plaisent aux hommes, » *Ps.* LII, 6, c'est-à-dire de ceux qui règlent leur conduite uniquement dans le but d'être approuvés des hommes. Quiconque sera exempt de ce fléau de l'ambition, sera vraiment libre et maître du monde, et serviteur de Celui dont le service est une royauté; celui-là n'écoutera pas les voix inconsidérées du vulgaire; il aura les lois de Dieu pour guides de sa vie et pour institutrices. Au contraire, ceux qui sont asservis au monde sous les liens d'une misérable servitude, redoutent tellement les voix du monde, que fréquemment ils sont arrachés de la voie de la vertu par la crainte des bourdonnements populaires. C'est à eux qu'est réservée cette sentence qui sera prononcée au dernier jugement : « Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, quand il viendra dans sa majesté, dans celle de son Père et des saints anges. » *Nam qui me erubuerit, et meos sermones; hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate suâ, et Patris et sanctorum angelorum.* Luc. IX, 26.

Toutefois, quelque condamnables que fussent les pharisiens qui, au milieu de tant de prodiges éclatants, demandaient un signe du ciel; bien plus exécrables étaient ceux qui attribuèrent au prince des démons une œuvre qui portait l'empreinte de la puissance et de la bonté divine. Le Seigneur dit que ce forfait ne serait expié ni en ce monde ni en l'autre; non qu'aucun crime soit irrémissible devant la source de la miséricorde; mais c'est celui qu'il est le plus difficile de pardonner. Leur pensée se rapproche de la pensée coupable de ces hommes qui traitent d'hypocrisie les bonnes œuvres qu'opère le Seigneur en la personne des justes. Car toute bonne œuvre venant de Dieu, à qui il appartient de vouloir et d'accomplir en nous le bien, et le vice d'hypocrisie venant du démon, qui est menteur et père du démon; flétrir du nom d'hypocrisie les œuvres pieuses, qu'est-ce autre chose qu'attribuer au prince des démons les œuvres de Dieu? C'est surtout le crime de ceux que travaille l'envie, et que les bonnes actions des autres font sécher de dépit; aveuglés par leur malice, ils prennent tout en mauvaise part; leurs yeux chassieux ne peuvent supporter l'éclat de la vertu, et à l'exemple de leur père, ils font sortir du bien le mal; semblables à ceux qui font naufrage au port, puisqu'ils deviennent pires par les mêmes choses qui devaient, à l'exemple des autres, les rendre meilleurs.

Ces critiques s'approchent donc du Seigneur en disant : « Maître, nous désirons voir un signe de vous. » Le Seigneur répond : « Cette race mauvaise et adultère demande un signe, etc. » — Suivez avec attention la sainte histoire de l'Evangile, vous trouverez que partout le Seigneur, harcelé d'injures et d'outrages, ferme par une réponse calme la bouche de ses détracteurs. Il savait qu'il est écrit : « Une réponse pleine de douceur apaise la colère. » *Prov.* xv, 1. Le peuple furieux lui criant : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes Samaritain, et que vous êtes possédé du démon? » il répond avec douceur : « Je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore mon Père. » *Joan.* viii, 48. Ces forcenés ayant ensuite voulu l'attaquer non plus avec des paroles, mais avec des pierres, il dit : « J'ai fait devant vous quelques bonnes œuvres par la puissance de mon Père : pour laquelle cher-

chez-vous à me lapider? » *Joan.* x, 32. Cependant quand ils voulaient l'aduler par quelques discours artificieux et mielleux, quand ils adoucissaient, comme l'huile, des paroles qui au-dessous cachaient des aiguillons, alors par sa puissante autorité il repoussait leurs insinuations mensongères. Ainsi les disciples des pharisiens et les Hérodiens lui disant : « Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, etc., » le Seigneur reprend : « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? » *Matth.* XXII, 16. Et dans la circonstance qui nous occupe, dès qu'il s'entend appeler Maître, ce qui était un beau titre aux yeux des Juifs qui désiraient si ardemment d'être appelés Rabbi, il les flagelle par cette verte réponse : « Cette génération mauvaise et adultère demande un signe, etc. » — Pourquoi en agit-il ainsi? — Pour montrer combien la langue du flatteur est plus nuisible que celle du détracteur; surtout la langue qui accable un homme de louanges exagérées et imméritées; celle qui donne aux vices le nom des vertus; qui, d'un côté, enlève à l'homme la connaissance nécessaire de soi, et, de l'autre, le fortifie dans sa vie de désordre et d'infamie. Aussi, remarque finement Sénèque, les paroles du flatteur rendent vraies celles du détracteur. En effet une adulation basse et cauteleuse fait que celui qu'a empoisonné la peste de la flatterie, mérite tous les outrages. Si tu as un esprit droit, le détracteur avec ses injures te tresse une couronne, en fournissant des aliments à ta patience; au lieu que le flatteur rusé, avec ses paroles mielleuses, te tend des embûches et un piége. Voyant cela, le Prophète, plein de l'Esprit de Dieu, s'écrie : « Que le juste me châtie par miséricorde, et qu'il me reprenne; mais que l'huile du pécheur (c'est-à-dire le miel de l'adulateur) ne souille point ma tête. » *Ps.* CXL, 5. Mais revenons au sujet.

« Maître, nous désirons voir un signe de vous. » Chose étonnante, qu'au milieu de tant de miracles du Seigneur, ils n'en avaient encore vu aucun, et lui en demandaient un nouveau. Qui des prophètes ou des autres saints fit jamais tant et de si éclatants miracles, que le Fils de Dieu, le Tout-Puissant? pour ne pas dire d'ailleurs que toute sa vie fut un prodige, un miracle sans précédent. Car, « nous avons vu sa gloire, gloire telle que le Fils unique

devait la recevoir du Père. » *Joan.* I, 14. Le Fils unique de Dieu étant venu dans le monde, comme dans la maison paternelle, tous les ordres de créatures le servirent comme le Fils unique de leur Seigneur. A sa voix obéissaient les anges et les démons, la vie et la mort, l'enfer et les régions de l'air, le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui est sous le ciel. Après que le Seigneur avait fait tant de miracles, non moins admirables et éclatants que salutaires au genre humain, les malheureux pharisiens cherchent la lumière à midi, et, au milieu de tant de miracles, ils demandent un miracle. « En effet, dit saint Chrysostome, ils n'avaient vu aucun miracle, parce qu'ils avaient vu corporellement, non des yeux de l'esprit. Car l'intelligence voit quelquefois sans le secours des yeux, les yeux jamais sans le secours de l'intelligence. » Aveuglés et abrutis par le péché, eux qui avaient été faits pour contempler toutes les choses spirituelles, parmi tant de miracles ils n'en avaient vu aucun, et parmi tant d'enseignements de la vie céleste ils n'avaient rien entendu. Le même saint Chrysostome compare avec justesse le cœur des impies à des rivages sablonneux. Comme de tels rivages, recevant la pluie du ciel, ne peuvent la retenir, mais la rejettent dans les abîmes de la mer; de même les cœurs des impies, pareils aux sables, sont arrosés de la pluie de la doctrine, voient chaque jour les mystères et les sacrements de Dieu; cependant ils n'en conservent rien, parce que rien de ces mystères ne les pénètre, ni ne les porte à une sainte vie, missiez-vous sous leurs yeux le dernier jugement, la mort, les supplices des impies, et un Dieu attaché à la croix, et tous ses autres bienfaits. C'est bien là le caractère d'un salut presque désespéré.

Ces aveugles et ces envieux demandant donc un signe au Seigneur, en reçoivent cette réponse : « Cette génération méchante et adultère demande un signe, etc. » Il l'appelle mauvaise, à cause de la perversité de leurs désirs et de leurs mœurs; adultère, parce qu'ayant quitté le lit de leur légitime époux (le Seigneur avait demandé à être appelé ainsi par la synagogue, quand il disait : « Désormais appelez-moi : Mon époux, le guide de ma jeunesse, » *Jerem.* III, 4) ils s'étaient donné d'autres époux, c'est-à-dire d'autres dieux, après avoir abandonné le vrai Dieu. Car leurs

ancêtres, au lieu du Dieu vrai, honoraient des idoles; et quoique les descendants, instruits par les désastres de leurs pères, n'adorassent pas des signes muets, cependant ils tenaient pour dieux l'or, l'argent, les honneurs, les voluptés, et pour cela le nom d'adultères leur revient justement. C'est le nom que le Seigneur leur donne dans Isaïe : «Venez ici, vous autres, enfants d'une divinatrice, race d'un homme adultère et d'une prostituée.» *Vos autem accedite huc filii auguratricis; semen adulteri, et fornicariæ.* Isa. LVII, 3. Et encore plus clairement dans Ezéchiel : «Vous avez été, non comme une courtisane qui dédaigne ce qu'on lui offre pour se mettre à plus haut prix, mais comme une femme adultère qui cherche des étrangers en se retirant de son mari.» *Ezech.* XVI, 31. Le propre de la femme adultère est de simuler, par ses paroles et des manifestations extérieures, de l'amour pour son époux légitime, et de réserver pour son complice toute la tendresse cachée au fond de son cœur. A celui-là, la fiction; à celui-ci la réalité; à l'un, les paroles, à l'autre, le cœur; à celui-là, les dehors, à celui-ci, le cœur et l'âme; elle trompe l'un par des démonstrations mensongères, elle gagne l'autre par une passion vraie. Plût à Dieu que l'adultère spirituel n'eût point aussi aujourd'hui envahi nos mœurs! Mais je vois que l'apôtre saint Jacques nous appelle aussi adultères : « Ames adultères, ne savez-vous pas que l'amour du monde est une inimitié contre Dieu?» *Jac.* IV, 4. Examinez les mœurs de beaucoup de fidèles, vous reconnaîtrez que ce nom nous convient parfaitement. En effet, par de belles paroles, par de pompeuses qualifications, par des actes extérieurs, des cérémonies sacrées, nous confessons Jésus-Christ Notre-Seigneur; dans les temples, nous nous agenouillons devant son image, nous nous frappons la poitrine, nous assistons aux sermons, aux prières de la liturgie; par tout cela nous déclarons que Jésus-Christ est vrai Dieu, auteur de notre salut, source de notre félicité; et en même temps que nous donnons au dehors tous ces signes d'amour et de respect, au dedans notre âme est souvent tout entière à l'avarice, à l'ambition, à la haine, à l'amour impudique.

Ce double fait est bien exprimé par le royal Prophète. Où nous

lisons : « Ils le flattaient en paroles, et lui rendaient de bouche une affection feinte, » saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Ils l'allaitaient en paroles, mais leur langue était mensongère, leur cœur n'était pas droit devant lui, et ils n'étaient pas fidèles à garder son alliance. » *Ps.* LXXVII, 36. Par le mot allaiter, il fait allusion à ces doux noms que nous donnons à Jésus-Christ Notre-Seigneur, quand nous l'appelons Sauveur, Père, Epoux, Guide de notre vie; alors cependant que notre affection se porte ailleurs. L'un adore l'argent, l'autre les plaisirs, celui-ci les honneurs, celui-là tout cela à la fois; voilà les dieux qu'ils aiment et honorent. Au lieu d'un seul Dieu vrai, notre cupidité, notre démence s'est fait une foule de faux dieux. Aussi où nous lisons : « Leurs infirmités se sont multipliées, etc., » d'autres traduisent : « Ils ont multiplié leurs idoles, et ils ont couru après un dieu étranger. » *Ps.* XV, 4. C'est ce que font ceux qui, négligeant le Dieu légitime, se sont fabriqué ces dieux auxquels ils rendent le culte dû à la seule divinité. Dans ces dieux ils placent leur espérance, leur bonheur, leur souverain bien, leur fin dernière; ils leur donnent l'amour dû à Dieu seul; enfin toute leur vie est employée au service de tels dieux, leurs soucis et leurs pensées se portant sur des intérêts matériels, et n'ayant d'autre objet que de les accroître. En observant avec attention, vous reconnaîtrez que tous ceux-là, à l'exemple de la femme adultère, donnent à Jésus-Christ les dehors, à ces faux dieux leur âme; à Jésus-Christ un amour mensonger, aux autres un amour vrai; qu'en Jésus-Christ est placée une espérance languissante et morbide, dans les faux dieux une espérance vivace et vraie. De là résulte que, quand survient quelque malheur, ils ont recours, non à la bonté de Jésus-Christ, mais à leurs richesses, et à des appuis humains, c'est-à-dire, à leurs dieux. Salomon l'a dit : « La force du riche, c'est la puissance de ses murailles. » *Prov.* XVIII, 11. Eux-mêmes ils en conviennent lorsque, dans Isaïe, ils disent insolemment qu'ils auront recours à leurs chevaux : « Nous avons établi notre confiance dans le mensonge, et le mensonge nous a protégés. » *Isa.* XXVIII, 15. Méprisant le vrai Dieu, c'est à leurs murailles, à de vains appuis, qu'ils ont recours, eux qui sont attachés tout entiers, non à Dieu, mais

aux choses humaines. Ils sont donc aussi adultères à leur façon, comme ceux à qui le Seigneur dit : « Cette race méchante et adultère demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui de Jonas. Car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du cétacé, ainsi, etc. »

On leur donne donc le signe de la mort et de la résurrection du Seigneur ; c'était le plus grand de tous les signes ; cependant il ne devait pas les guérir ; leur âme était trop engagée dans l'envie, l'avarice, l'ambition. On dit : Comment le Seigneur promet-il seulement ce miracle, puisqu'ensuite il en opéra bien d'autres et des plus éclatants, comme celui qui rappela à la vie Lazare mort depuis quatre jours, et qui ne pouvait avoir que Dieu pour auteur ? Remarquez qu'entre tous les signes de la divinité de Jésus-Christ, le plus étonnant c'est qu'il se ressuscita lui-même d'entre les morts. C'est un fait unique, fait dont il n'existe aucun exemple depuis le commencement du monde, et qui était réservé au Fils unique de Dieu. Il y avait eu des saints qui, de leur vivant, rappelaient les morts à la vie. Tel Elie, tel Elisée, son successeur. On avait vu même, non un vivant, mais un mort rendre la vie à un mort. Car les os d'Elisée mort et enseveli depuis longtemps, par leur seul contact, rendirent à la vie un homme tué par des voleurs, et jeté sur le tombeau du prophète. IV *Reg.* XIII, 21. Mais se rappeler soi-même à la vie quand on est mort, c'est ce qui ne s'est jamais vu, et Notre-Seigneur Jésus-Christ seul a pu accomplir un tel miracle en vertu de sa puissance divine. C'est le principal argument qui prouve sa divinité. Saint Paul le déclare au commencement de son Epître aux Romains, où il montre que la divinité de Jésus-Christ est prouvée, d'un côté, par le témoignage du Saint-Esprit opérant par les Apôtres, et, de l'autre, par la résurrection d'entre les morts. D'ailleurs, le même Apôtre et tous les autres s'appuyaient principalement, partout et toujours, sur ce mystère, pour établir la foi. « Ils rendaient témoignage avec une grande force à la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » *Act.* IV, 33. Lorsqu'ils substituent à Judas mort l'apôtre Matthias, l'apôtre saint Pierre explique en ces termes les motifs qui les dirigent dans l'élection : « Il faut qu'entre ceux qui ont été avec

nous pendant tout le temps que le Seigneur a vécu parmi nous, à partir du baptême de Jean jusqu'au jour où il est monté au ciel, en nous quittant, on en choisisse un qui soit avec nous témoin de la résurrection. » *Act.* I, 21. Ils sentaient qu'en prouvant la résurrection, ils établissaient facilement et solidement la foi. Car comment ne pas croire à Celui qui, mort, s'était ressuscité d'entre les morts? Enfin, lorsque les Juifs demandent au Seigneur un signe, en vertu duquel il montrât pouvoir, de son autorité privée, renverser les tables des changeurs, il promet en ces termes de leur donner ce même signe : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le rétablirai. » *Joan.* II, 19.

Ce signe fut donné aux princes des Juifs qui avaient scellé la pierre du tombeau du Seigneur, et y avaient placé des gardes. Ils apprirent par un rapport circonstancié la résurrection, et loin d'être convaincus par un miracle si admirable, qui n'était arrivé à nul homme depuis le commencement du monde, ils corrompirent à prix d'argent les témoins de cette résurrection; afin de fermer, par une malignité indéfinissable, au peuple à eux confié, l'accès au salut, qu'ils se fermaient à eux-mêmes avec une incroyable obstination. Ce signe leur fut donc donné, très-manifestement donné; mais donné de telle sorte que, par leur faute, il tourna à leur plus grande ruine. Plus le miracle est éclatant, plus grave et plus inexcusable est leur damnation. Il est facile de voir que Notre-Seigneur Jésus-Christ est la pierre précieuse dont parle Isaïe : fondement de salut et de justice pour les uns, pour les autres pierre d'achoppement et de scandale, *Isa.* VIII, 14, et cela par leur faute. Le Seigneur menace donc les Juifs de leur donner un nouveau signe qui fera surtout éclater sa puissance, et qui tournera au châtiment d'une nation adultère qui, aveugle à tant de miracles du Sauveur, ose en demander un nouveau.

C'est ici, mes frères, qu'on peut remarquer la force du péché, l'aveuglement, la démence de l'homme abandonné de Dieu pour ses transgressions, puisque ces étonnants miracles du Seigneur et vivant, et mourant, et ressuscitant, n'ont pu amollir les cœurs de ces hommes. Frappé des miracles de Jésus vivant, Nicodème lui dit : « Maître, nous savons que vous êtes envoyé par Dieu; car

personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » *Joan.* III, 2. Les miracles de Jésus mourant sont attestés par ceux qui s'en retournaient en se frappant la poitrine, et surtout par le centurion qui, étonné, dit : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » *Marc.* XV, 39. Mais ceux-là qui, pour leur ambition, leur avarice, leur envie, étaient abandonnés de Dieu, ceux-là, après avoir vu tant de miracles du Seigneur, et vivant et mourant, après avoir eu en outre tant de témoins de sa résurrection, ne purent être amenés à croire à sa divinité, que prouvaient, par des témoignages irrécusables, et sa vie, et sa mort, et sa résurrection. Que conclure de là, mes frères? C'est que l'âme, une fois aveuglée, se trouve plongée dans de telles ténèbres et une telle nuit, et s'endurcit dans le mal avec une si grande obstination, qu'il n'y a point de miracles, fussent-ils des plus merveilleux, qui la conduisent à la foi; point d'avertissements, de promesses, de supplices, de bienfaits divins qui la conduisent à la pénitence et à un changement de vie.

Cherchez-vous quelle est la cause d'un si grand aveuglement? C'est celle qui est donnée dans l'Evangile de ce jour, l'abus des bienfaits divins, et la fréquente rechute dans les mêmes crimes : afin que par là vous redoutiez vivement de persister longtemps dans le mal, d'ajouter fautes à fautes, et de différer chaque jour de recourir au remède salutaire de la pénitence. Par ce chemin, en effet, on arrive à l'aveuglement du cœur, à l'obstination de l'esprit, ce qui est pour l'homme le comble des maux. C'est cependant aujourd'hui le triste, le déplorable état de beaucoup de personnes. Quand je vois tant d'hommes qui passent leur vie dans le libertinage, dans des haines et des dissensions privées, dans les divertissements, dans les jeux de hasard, dans l'oisiveté, dans la poursuite de l'argent et des honneurs; tant d'hommes que la crainte de la divinité ne saurait éloigner du vice, qui ne repoussent de leur esprit aucune pensée impure, que toutes les voix de l'Eglise, tant de bienfaits divins et de fléaux, de récompenses et de supplices, rien n'arrache à de détestables habitudes, et qui dès l'enfance jusqu'à un âge avancé persévèrent d'esprit et de cœur dans cette honteuse manière de vivre, quelle espérance, qu'ils feront dans les années suivantes,

qu'ils ne tiennent point, ce qu'ils n'ont pas fait jusqu'ici sous la pression de tant de stimulants; surtout quand, en proportion qu'ils auront rampé plus longtemps dans leur fange, ils trouveront Dieu plus irrité contre eux, le démon, leur ennemi, plus ardent, eux-mêmes plus désarmés pour le combat? Tout cela montre clairement combien sont dangereux pour le chrétien, et le délai de la pénitence, et les rechutes successives dans le péché. C'est pourquoi, frères, roulé à vos genoux, je vous prie, je vous conjure par le sang de Jésus-Christ, par votre salut; mettez tous vos efforts à éviter le précipice où conduisent la fausse pénitence et la réitération des forfaits; afin de ne pas arriver à l'aveuglement obstiné des pharisiens et à la réprobation qu'ils ont encourue.

Vous dites : Chaque année, en ce temps de carême, je remplis le devoir de la confession, je reçois la sainte Eucharistie, je déteste mes anciens désordres, et je romps la chaîne de mes mauvaises habitudes. — C'est très-bien; mais la suite fait voir quel fruit vous avez recueilli de cette semence. Car si, la confession à peine terminée, vous retombez dans vos premiers crimes, si vous reprenez vos anciens errements et la même licence, on peut conjecturer que votre confession n'était pas bonne, que vous n'avez pas recueilli la grâce divine et le pardon de vos fautes. Au milieu des maladies qui assaillent nos corps chaque jour, si un malade, après avoir été rendu à la santé, retombe dans la même maladie, nous disons qu'il n'est pas guéri parfaitement, qu'il n'a pas été entièrement purgé des humeurs malfaisantes, cause de la maladie. C'est une conjecture si bien établie, qu'elle est fortifiée de l'autorité des lois civiles. Une loi porte, en effet, que, quand un médecin convient à forfait de la guérison d'un malade, si, peu de temps après la guérison, celui-ci retombe dans la même maladie, le médecin est tenu de le guérir de nouveau; parce qu'il y a présomption légale que celui qui a perdu si facilement la santé, n'était pas vraiment guéri. Dans des circonstances analogues, nous aussi nous avons donc raison de conjecturer que ceux dont la confession est telle qu'ils retournent bientôt à leurs premiers désordres, n'ont pas fait une vraie confession. et n'ont pas reçu la grâce divine.

Si vous insistez, si vous dites qu'il a pu se faire que celui qui retombe ainsi, ait obtenu par ces sacrements la grâce et son pardon; mais que de mauvaises habitudes, et une longue familiarité avec le péché, familiarité invétérée et fixée dans les entrailles, sont cause que l'homme est de nouveau entraîné à ses errements accoutumés; j'avoue que cela peut quelquefois arriver. Mais quand vous auriez raison, cela ne vous avance guère qu'à rendre votre cause plus mauvaise. Car vous êtes plus coupable, quand après être rentré en grâce avec Dieu, vous retournez à ce que vous aviez condamné. C'est un des signes de la réprobation, le Seigneur le dit : « Quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est pas fait pour le royaume de Dieu. » *Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei.* Luc. IX, 62. Assertion qu'il appuie de l'exemple de la femme de Loth : « Souvenez-vous de la femme de Loth; » *Luc.* XVII, 32; c'est-à-dire souvenez-vous de cette femme qui, regardant derrière elle, fut changée en statue de sel : miracle bien fait pour nous frapper d'étonnement. Comme le dit Origène, quel crime y avait-il à ce qu'une femme, saisie de crainte et de stupeur à la vue d'un tel désastre, tournât ses yeux sur la cité en flammes? C'est que, par un si éclatant symbole, Dieu voulut, en faisant mourir une seule femme, instruire tout le genre humain, et apprendre à tous quelle souillure on contracte quand, après avoir quitté la société des méchants, après avoir une fois reçu le pardon de ses offenses, après être rentré en grâce avec Dieu, on vilipende une grâce spontanément offerte, et le céleste héritage, on renouvelle des désordres pardonnés et ensevelis par un bienfait divin, on outrage par de nouvelles prévarications l'auteur d'un salut si précieux. Dieu a donc voulu qu'une femme, détournant les yeux sur des villes coupables, fût changée en statue, non de pierre, mais de sel, symbole de la sagesse, afin que le sacrifice d'une seule femme devînt pour tous une leçon de sagesse. Cette statue est donc placée dans l'Eglise comme un drapeau, un symbole, sur lequel tous les pénitents doivent fixer les yeux, afin d'en apprendre combien, après une si grande miséricorde, une si grande grâce du Seigneur, par laquelle il nous a délivrés, non de

l'incendie de villes embrasées, mais des feux de l'enfer, il est dangereux de l'offenser par les mêmes forfaits, et de provoquer sa colère. Cet avertissement est si nécessaire en ce temps de carême, où tous nous approchons des sacrements, que je ne vois rien qu'on doive inculquer, graver plus fréquemment aux cœurs des fidèles, afin de tâcher de les faire enfin renoncer à jouer ce jeu, dans lequel, aussitôt après la confession, ils retournent aux mêmes crimes qu'il avaient condamnés. C'est ainsi que pour beaucoup d'hommes «le dernier état devient pire que le premier.» *Luc.* IX, 26. L'apôtre saint Pierre l'atteste en ces termes : « Mieux eût valu pour eux n'avoir pas connu la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été donnée. Ils rappellent le proverbe : Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi; le pourceau, lavé, s'est vautré de nouveau dans la boue. » II *Petr.* II, 21. — Mais laissant là le péril des méchants, venons à la félicité des justes, dont il est question à la fin de cet Evangile.

Cette fin, qui sous quelques mots comprend toute la doctrine chrétienne, est on ne peut plus propre à enflammer nos cœurs de l'amour de la piété et de la justice. En effet toute l'Ecriture ne s'occupe guère que d'une chose, qu'elle inculque sur tous les tons et de toutes les manières, c'est de montrer la tendresse dont le Seigneur entoure les justes et les bienfaits dont il les comble; quoique nulle parole ne puisse exprimer, ni aucune intelligence humaine concevoir l'étendue de cette tendresse et les bienfaits divins qui en sont la conséquence. Ce sont là les stimulants les plus puissants pour les nobles cœurs, lesquels demandent à être conduits, plutôt qu'entraînés. Au reste, quoi que vous disiez, à quelques amplifications que vous ayez recours, tout cela ne sera-t-il pas au-dessous des paroles du Seigneur qui terminent cet Evangile. Saint Chrysostome, juge compétent, ne sait comment exprimer sa surprise et son admiration, quand il considère qu'un abject vermisseau, s'il pratique la piété et la justice, parviendra à un tel point de grandeur, d'élévation et de dignité, qu'on pourra dire de lui avec vérité qu'il est le frère, la sœur, la mère du Fils unique de Dieu. Quels noms! quelle union! quelle subli-

mité! quelle parenté! Ici, il y a bien des choses à remarquer : notons d'abord combien Jésus-Christ Notre-Seigneur désire ardemment la gloire de son Père, lui qui n'a rien de plus cher, de plus à cœur que de promouvoir cette gloire par tous les moyens, lui qui n'a qu'une préoccupation, qu'un désir, c'est que quiconque fera la volonté de son Père, celui-là soit pour lui un frère, une sœur, une mère, tout ce qu'il y a de plus étroitement uni au monde; lui enfin qui ne reconnaît pour frère, pour mère, pour tout ce qu'il y a de plus proche, que l'âme qui sera tout entière au culte de son Père. C'est ce qu'il énonce par ces mots : « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » Comme s'il disait : Je ne connais d'autres frères, d'autre mère que ceux qui se donnent tout entiers au service de mon Père. C'est encore ce qu'il dit ailleurs à ses disciples lui offrant à manger : « J'ai un autre aliment que vous ne connaissez pas..... Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » *Joan.* IV, 32, 34.

Ensuite, quant à ce qui concerne notre bonheur, il faut remarquer quel est le bonheur de l'homme en état de grace, lui que le Fils de Dieu s'attache par des liens si étroits, qu'il l'appelle sa mère, son frère, sa sœur. Pour apprécier à sa juste valeur une telle dignité, considérons qu'il y a beaucoup de noms de créatures qu'on attribue à Dieu à cause de quelque similitude; quoique ces noms désignent proprement les choses pour lesquelles ils ont été créés, cependant la raison pour laquelle ils ont été donnés à Dieu a bien plus d'étendue et de perfection en Dieu que dans les créatures auxquelles ils ont été empruntés. Par exemple, le Sauveur prend le nom de pain, parce que, par un effet analogue à celui du pain, il fortifie l'intelligence de l'homme, et soutient la vie de l'âme. Or, cette puissance de fortifier, de soutenir, est bien plus parfaite en Dieu, que dans le pain matériel. Pour sa douceur, on l'appelle agneau; pour son courage, lion; pour sa lumière, soleil; feu, parce qu'il détruit la rouille de nos maux, et que nos cœurs glacés, il les embrase de l'amour de l'éternité. Qui dira jamais que ces actions, ces énergies, ne sont pas plus efficaces dans ce Maître souverain et tout-puissant de toutes choses, que dans les choses mêmes qui ont reçu de tels noms? Le Sauveur l'insinue

clairement, quand il dit : « N'appelez personne sur la terre votre père ; vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. » *Matth.* XXIII, 9. Par ces paroles il enseigne sans détours que ce nom qui a été donné aux pères selon la chair s'applique bien plus justement à Dieu, qui aime ses enfants d'un plus pur amour, les protége avec plus de soin, et leur réserve dans le ciel de plus grands biens qu'il leur a procurés par le sang de son Fils unique.

Quand donc le Seigneur dit que l'âme juste l'aura pour frère, mère, sœur, il donne à entendre évidemment que, quoiqu'il ne possède pas ces titres en vertu du sang, néanmoins lui-même il procure au juste avec beaucoup plus de plénitude et de perfection cette union des cœurs et ces bienfaits que les hommes répandent sur ceux qui leur sont unis par les liens les plus étroits de la nature. Quoi de plus grand que cette parenté ? quoi de plus magnifique que ces relations avec Dieu ? quoi de plus désirable que cette tendresse de Dieu pour les bons ? Si les hommes font tant de cas de la faveur des princes, qui ne sont que des hommes, dont les bienfaits ne sauraient être ni considérables, ni immortels, puisqu'eux-mêmes sont mortels, combien plus ne doit-on pas estimer l'amitié de ce Roi suprême et éternel, amitié fortifiée des liens d'une parenté si étroite, et qui nous fait maîtres de toutes choses, puisqu'entre amis tout est commun ! Car l'amitié est une association fidèle, un accord solide en toutes choses, uni à l'amour et à la bienveillance.

Mais il est encore un autre nom plus sublime, plus divin, que leur décerne le Seigneur, lorsqu'il fait d'eux ses enfants, de lui leur Père. Quoique ce nom appartienne proprement à l'auteur de nos jours, cependant la raison de ce nom (nous l'avons dit) qui se trouve dans la sollicitude, dans la tendresse paternelle, existe au plus haut degré en Dieu seul. Car par une raison spéciale il est le Père de ceux qui sont revêtus des dons de la justice divine. Puisque celui qui engendre un fils de même forme, de même espèce que la sienne, doit en être tenu pour le père, et que Dieu produit dans le cœur du juste l'image de sa forme, image qui est contenue dans la sainteté de la justice, quel autre pourrions-nous appeler notre père à meilleur titre ? Ce sont donc moins ceux qui

ont produit nos corps par le bienfait de Dieu, que Celui qui a imprimé en nous cette forme divine, que nous devons appeler notre principe et notre père, pourvu que, après avoir reçu le bienfait de la justice, nous le conservions par la foi et par l'obéissance. C'est lui qui nous crée, qui nous nourrit, qui dirige notre éducation, qui veille sur notre vie, qui assure notre salut, qui nous exalte, nous élève à la plus grande hauteur. A de tels bienfaits rien ne peut être ajouté. Peut-on rien imaginer sur la terre de plus grand, de plus élevé, de plus admirable? un homme misérable, abject, rampant sur la terre, être appelé à la dignité des habitants des cieux, être compris dans la parenté divine, pouvoir fièrement appeler du nom de Père le Seigneur suprême de la nature! Si nous sommes enfants de Dieu, ce n'est pas en vertu de la puissance humaine, c'est en vertu de la culture divine. A tous les autres trésors de gloire, qui débordent sur les enfants de Dieu, tant qu'ils sont enfermés dans le corps mortel, s'en joint un autre qui met le comble à leur admirable dignité : c'est qu'ils savent que, grâce à la bonté de leur excellent Père, ils ont acquis le droit de partager l'hérédité céleste. Car ceux qu'il a faits ses fils, il les a aussi constitués ses héritiers, et il les appelle au patrimoine de la divinité. « L'Esprit, dit saint Paul, rend témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu. Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. » *Rom.* VIII, 16. Le raisonnement est sans réplique. Il est donc permis, non-seulement permis, mais nécessaire, d'affirmer hautement que le patrimoine du royaume céleste est dû à tous les justes. « Ils ont été régénérés, non d'une semence corruptible, mais d'une semence immortelle, » I *Petr.* I, 23; donc, suivant les lois de notre excellent Père, ils sont institués héritiers légitimes; et jamais, tant qu'ils seront fidèles, comme ils doivent l'être, il ne désavouera ceux qu'il a engendrés de son Esprit. Le titre d'héritier donne un droit incontestable à l'hérédité. Ce qui est authentiquement constitué à quelqu'un lui est légalement dû. Donc ce royaume immortel est dû à bon droit aux justes, non-seulement à titre de récompense et de prix, mais aussi comme patrimoine légitime, institué par la sagesse et par la bonté d'un Père. Car si

la raison d'équité demande qu'une juste rémunération soit accordée aux serviteurs ayant bien rempli leurs devoirs; si les lois de l'amitié prescrivent que tout soit commun entre amis; si la loi civile établit que les enfants légitimes seront envoyés en possession des biens paternels; il est clair que la raison du droit éternel veut que ce Maître souverain de toutes choses, l'ami, le père des bons, réserve le fruit de l'éternelle gloire, ou à de dévoués serviteurs, ou à des amis fidèles, ou à des enfants chéris.

Quoique ce soit là le fruit principal de cette parenté spirituelle, fruit réservé à la vie future; il y en a encore beaucoup d'autres, qui ne sont pas du tout à mépriser et qui appartiennent à la vie présente. Si Dieu est pour moi un père, une mère, une sœur, un frère, tout enfin; muni et orné de tels titres, de quoi pourrai-je manquer? Quelle perte de choses temporelles, quelle maladie, quel malheur, quel danger est à craindre pour celui qui est protégé par de tels appuis? Ces noms, nous l'avons dit, ne sont pas vains et creux, ils donnent encore plus qu'ils ne promettent. Ainsi donc, que le monde frémisse, que les scélérats persécutent, que l'ennemi domestique, la chair s'insurge, que les démons déclarent la guerre, qu'ils aiguisent leurs armes, qu'ils dardent des traits mortels, et que toutes les créatures conspirent contre moi : en quoi tout cela peut-il atteindre, blesser celui qui se glorifie d'avoir pour père Dieu tout-puissant? Dans cette confiance, forts d'espérances si solides, les saints s'écrient avec le Prophète : « Dieu est notre refuge, notre force, notre appui dans les tribulations. Aussi nous ne craindrons point quand il bouleverserait la terre, et qu'il transporterait les montagnes au sein des mers. » *Ps.* XLV, 2. Ils ne se bornent point à des paroles, leur confiance éclate par des faits, et par leur assurance dans les périls. Quelles n'étaient pas la sécurité et la force d'Elisée, lorsque, seul et sans armes au milieu de l'armée de Syrie, il affermissait le cœur de son serviteur tremblant, et disait avoir pour lui plus de combattants que contre lui? C'est avec la même confiance que les saints bannissaient loin d'eux tout chagrin, quand ils se trouvaient dans des embarras domestiques, ou sous le poids des soucis et des misères de la vie; et s'en remettant, avec abandon, du soin de leurs affaires, à ce

Père bienveillant, ils suivaient ce conseil du Prophète : « Décharge-toi sur le Seigneur de toutes tes inquiétudes, et il te soulagera. » *Ps.* LIV, 23. Ainsi une sainte femme, dans toutes ses détresses et ses angoisses, prenait espoir et bon courage, en s'écriant qu'elle avait au ciel un Père tout-puissant, qui veillait sur elle et sur ses intérêts. C'est lui, disait-elle, mon protecteur fidèle, mon ferme appui, mon patrimoine le plus solide, et, pour le dire en un mot, il m'est pleinement tout. Voilà pourquoi les saintes Lettres nous appellent tant de fois à nous réjouir, à nous glorifier en Dieu seul. « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, et tressaillez d'allégresse : glorifiez-vous, vous tous au cœur droit. » *Ps.* XXXI, 11. C'est-à-dire, glorifiez-vous surtout, poussez des cris de joie, de ce que vous avez Dieu pour tuteur, pour protecteur, pour gardien, pour le meilleur des pères, qui soignera, défendra vos intérêts avec beaucoup plus de sollicitude et de sagesse que tous les parents selon la chair.

Pour ceux qui pratiquent la justice et la piété, quelle récompense magnifique et désirable, mes frères ! Dans la vie présente ils ont pour père, mère, frère, sœur, Dieu tout-puissant qui, avec une tendresse paternelle, leur procure tout ce qui est nécessaire; dans la vie à venir, comme enfants d'adoption ils recueillent le patrimoine de l'héritage éternel. Veuille nous l'accorder Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est béni dans les siècles des siècles. Amen.

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI APRÈS LE Ier DIMANCHE DE CAREME,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE.

Qui primus descendisset in piscinam post motionem aquæ, sanus fiebat a quacumque detinebatur infirmitate.

Celui qui le premier descendait dans la piscine, après que l'eau avait été troublée, était guéri, quelque maladie qu'il eût. *Joan.* v, 4.

Au commencement de la sainte lecture qui vient de vous être faite, le saint Evangéliste insinue clairement ce qu'il y a de plus nécessaire pour qu'on entende avec fruit la parole divine. Il rapporte en effet qu'autrefois à Jérusalem, auprès du temple, était une piscine, dont l'eau agitée à certains temps par un ange, guérissait celui qui y descendait le premier, quelle que fût sa maladie. Pour être guéri, ce n'était pas assez de descendre dans la piscine, si l'ange n'en troublait l'eau; et l'ange ne suffisait pas par lui-même, si le malade ne descendait dans la piscine. Cette piscine représente l'Eglise, dans laquelle seule les âmes trouvent le vrai salut. Et ses moyens pour conférer ce salut aux intelligences malades, c'est la divine parole. « Ce n'est pas une herbe, ou quelque chose appliqué sur leur mal, qui les a guéris, Seigneur; c'est votre parole qui guérit tout. » *Sap.* xvi, 12. Qu'on ne s'imagine point cependant que la parole divine suffise pour le salut, s'il ne s'y joint une vertu surnaturelle capable de porter nos cœurs à la piété. De même qu'il ne suffit pas que le laboureur jette la semence, pour que la terre produise des moissons, si les influences du ciel, si la pluie ne vient arroser et féconder la terre; de même dans cette culture spirituelle des esprits, ce n'est pas assez de répandre dans la terre de votre cœur les semences du Verbe divin, si elles ne sont aidées d'une puissance supérieure, qui illumine intérieurement l'âme, l'excite, et la féconde. Et de ces deux actions nécessaires, l'une, la grâce divine, est bien plus efficace que l'autre, l'effort humain. L'Apôtre le dit clairement : « J'ai

planté, Apollo a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. » I *Cor.* III, 6. Ainsi celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose; puisque tout vient de Dieu qui donne l'accroissement. Bien qu'il soit nécessaire de planter et d'arroser, cependant cela ne sert de rien, si l'auteur et le Créateur de la nature ne fait croître les plantes. Il est donc nécessaire aux âmes malades de venir à l'Eglise comme à une piscine spirituelle, et d'entendre les saints entretiens, ce qui toutefois est loin de suffire pour le salut, si un souffle d'en haut ne vient conduire notre langue et en même temps toucher vos cœurs. « C'est en vain, dit très-bien saint Grégoire, que l'homme est averti extérieurement, si la grâce n'inonde son cœur à l'intérieur. Car toute bouche est muette, tant que celui qui profère des paroles que les oreilles ne peuvent entendre, ne crie pas intérieurement au fond du cœur. Le Seigneur lui-même avertit bien Caïn, mais il ne le change pas; parce qu'il parlait extérieurement, non à l'intérieur. » Si nous voulons obtenir le vrai salut de l'âme, tâchons donc, mes frères, de réunir ces deux points. — Ce qui dépend de moi, dites-vous, avec l'aide de Dieu je pourrai le faire; mais la langue du prédicateur, il n'est pas en mon pouvoir de la diriger. — J'en conviens; mais cela même dépend en grande partie de votre piété et de votre dévotion; parce que, dit Pierre Chrysologue, l'enseignant reçoit en proportion de ce que mérite l'auditeur. Car notre langue est la plume du scribe écrivant rapidement, *Ps.* XLIV, 2, c'est-à-dire, l'instrument dont Dieu se sert eu égard aux mérites des auditeurs. Pour que le Seigneur daigne user de cet instrument à l'occasion du présent entretien, recourons donc humblement à sa sainte Mère, et implorons son secours par la prière accoutumée. *Ave Maria.*

Après que l'Epoux céleste eut préconisé l'Epouse par différents noms, qu'il l'eut appelée un jardin fermé, où seul il cueillerait les fruits; elle, de son côté, se répandant en louanges sur l'Epoux, le proclame la fontaine de ce jardin; attribuant à sa grâce tout ce que ce jardin produisait de fleurs et de fruits. Elle l'appelait, non une fontaine vagabonde, et répandant ses eaux partout où la portait son impétuosité, mais fontaine des jardins. La fontaine des

jardins diffère des autres en ce que celles-ci ne font que suivre leur niveau; au lieu que la première, dérivée par des canaux, alimente et féconde de son humidité toutes les plantes du jardin et les fait arriver à leur développement. C'est ce que fait le céleste Epoux dans le verger perpétuel de son Eglise; comme la fontaine qui jaillissait au milieu du paradis, il arrose les plantes spirituelles des eaux salutaires de son esprit, les vivifie, et les féconde. De même qu'il n'est rien au monde qui se dérobe à la chaleur de ce soleil que voient nos yeux; de même, dans le jardin de l'Eglise, il n'y a aucune plante à laquelle ne parvienne l'eau de cette source spirituelle. Car il y a cette différence entre la miséricorde de Dieu, et celle de l'homme, que « la miséricorde de l'homme se répand sur son prochain, celle de Dieu sur toute chair. » *Eccli.* XVIII, 12. Un prophète proclame que la terre est pleine de la miséricorde du Seigneur; un autre dit qu'elle est pleine de la gloire du Seigneur: c'est la même pensée. Les attributs de Dieu sont infinis, et on ne saurait les célébrer assez; cependant ce sont sa bonté et sa miséricorde qui avant tout proclament sa gloire. D'où il suit qu'en invoquant sa miséricorde, non-seulement nous faisons notre affaire, mais nous paraissons en quelque sorte faire la sienne, puisque lui-même fait consister sa gloire à manifester sur nous sa miséricorde; ce qui est bien propre à fortifier nos espérances. L'homme demande avec confiance, quand on est aussi intéressé à lui donner, que lui à recevoir. Car personne ne s'endort sur ses intérêts, chacun veille dès qu'il est en cause. C'est une philosophie qui n'était pas étrangère à ce saint homme Job, qui dit au Seigneur : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous le regardiez comme quelque chose de grand? » D'autres traduisent : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous le traitiez si magnifiquement, que vous daigniez penser à lui? Chaque jour dès le matin vous le visitez, et à tout moment vous le mettez à l'épreuve. » *Job,* VII, 17. Vraiment il y a là une preuve d'une bonté, d'une miséricorde immense, infinie, et par conséquent d'une grande gloire. Encouragé dans son espérance, il demande son pardon, puis la délivrance des maux qui l'accablent. « Parce que, ajoute-t-il, si vous différez, Seigneur, je serai prévenu par la mort; et si

vous me cherchez le matin, je ne serai plus. » *Job.* VII, 21. C'est-à-dire, si vous voulez me visiter le matin et me secourir, comme votre tendresse vous suggère de faire, vous ne me trouverez plus, vous perdrez ainsi l'occasion de me secourir et de me combler de bienfaits, occasion que vous saisissez avec tant d'empressement, vous qui aimez à faire du bien aux hommes. Voyez comme il pressait la miséricorde divine par cette considération, qu'en l'implorant, il plaidait non-seulement sa propre cause, mais aussi celle de Dieu, qui eût été fâché de ne plus trouver matière à exercer sa compassion.

C'est cette grande miséricorde qui jeta de si haut le Seigneur dans cette vallée de misères; et qui, lorsqu'il séjournait parmi nous, lui faisait parcourir villes et bourgades, cherchant les malheureux que tourmentaient les maladies du corps et de l'âme, départissant à qui le demandait la santé de l'homme intérieur et extérieur, l'offrant à qui ne le demandait pas. Car, quoiqu'il eût pu manifester la puissance de sa divinité par d'autres signes, il ne le voulut faire que par ceux qui en démontrant sa divinité apportaient aussi des remèdes à nos misères; et cela, afin de nous appeler, d'un côté, à la foi, et, de l'autre, à la dilection. Après avoir ainsi parcouru d'autres lieux, en faisant du bien, sans acception de personnes, aux gentils comme aux Juifs, il entre à Jérusalem, se rend à la piscine, près de laquelle était couchée une multitude de malades, et où il voulait guérir un paralytique, perclus depuis très-longtemps.

I.

Nous l'avons dit, cette piscine avait une propriété miraculeuse: c'est que son eau, agitée à certaines époques par un ange, guérissait le premier malade qui y descendait. Le Seigneur faisait ce miracle pour montrer la dignité, la gloire de son temple et de son sanctuaire. Car il avait un soin particulier que ce temple, le plus auguste de l'univers, et que tout ce qui y était consacré au culte fussent d'une grande richesse, et l'objet de la vénération la plus religieuse. Afin d'imprimer profondément dans les cœurs les caractères d'une piété, d'une religion toute spéciale, il voulut

que cette eau, qui servait à toutes les purifications exigées par les sacrifices, eût la vertu de guérir les maladies mêmes les plus désespérées, et cela, pour proclamer l'excellence du temple, et la puissance du Dieu qui y avait établi particulièrement son séjour. Avec quelle religion et quelle pompe ne devaient pas être célébrés les sacrifices destinés à apaiser la divinité outragée; avec quelle piété ne devait pas être portée l'arche, image de la gloire du Seigneur, quand ce même Seigneur avait doté d'une telle vertu, d'une telle puissance, une chose si abjecte, cette eau de piscine, chargée de toutes les impuretés! Qui donc serait assez borné pour ne pas comprendre combien Dieu eut raison de frapper de frayeur tous les mortels, lorsqu'il dit : « Vous garderez mes jours de sabbat, et révérerez mon sanctuaire. Je suis le Seigneur. » *Lev.* XXVI, 2. Comme s'il avait dit : Quoique en entrant dans mon tabernacle, vous n'y ayez peut-être rien vu de particulier, rien que du bois et des pierres, n'allez pas vous imaginer cependant que vous entrez dans une maison ordinaire; mais que la frayeur vous saisisse tous quand vous pensez à la majesté, à la grandeur de celui qui occupe ce sanctuaire. Car je suis le Maître de toutes choses; je les gouverne d'un signe; à moi obéissent le ciel, la terre, l'eau et les mers; dans mes mains je tiens votre vie; j'ai choisi cette maison pour séjour, et je veux y être honoré par vous avec crainte et respect.

Maintenant, frères, venons à nous-mêmes. Si ce temple, qui contenait l'arche et le propitiatoire du Seigneur, d'où il avait coutume de se montrer propice aux fidèles, et de donner ses réponses; si ce temple, il fallait l'honorer avec tant de religion et de piété, que tous les mortels devaient trembler à son aspect, je vous le demande, quel respect ne méritent pas nos temples, où se conserve, non une arche de bois, un propitiatoire d'or, mais le corps sacré du Seigneur lui-même, bien plus toute sa majesté, renfermée, par un mystère ineffable, dans ce tabernacle? S'il fallait trembler devant ces anciens sanctuaires, que méritent les hommes qui font de nos temples une place publique, un marché? qui y traitent d'affaires profanes, rient, causent, critiquent la vie des autres, portent çà et là des yeux curieux, pour ne pas dire

plus? Si le royal Prophète disait du temple ancien : « Tous lui rendront gloire dans son temple, » *Ps.* XVIII, 9, combien plus ne faut-il pas le faire dans nos temples plus sacrés?

Il est autre chose à remarquer ici, c'est combien grande est la vertu des nouveaux sacrifices et des sacrements de la loi nouvelle, et surtout du grand sacrifice, du grand sacrement, où sont offerts et consacrés le corps et le sang de Notre-Seigneur. Car si l'eau qui recevait le sang des veaux et des boucs conférait aux malades de tels bienfaits au-dessus de toute puissance naturelle, qu'est-ce que ne conféreront pas à ceux qui les reçoivent dignement le corps sacré, le sang de Notre-Seigneur? De là on peut conclure combien les hommes montrent plus d'empressement pour la santé du corps que pour le salut de l'âme, puisque dans l'Evangile de ce jour, nous voyons une telle foule de malades assiéger la piscine, pour obtenir la santé du corps, tandis qu'il y a une si grande négligence à fréquenter la piscine des sacrements de la nouvelle loi, où le salut de l'âme est proposé et offert non à un seul paralytique, mais à tous sans exception. Car, dit Zacharie : « Il y aura une fontaine ouverte à la maison de David et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure. » *Zach.* XIII, 1. Mais retournons au sujet.

A cette piscine du temple affluaient donc les gens affligés de toutes sortes de maladies, et ils y attendaient l'agitation de l'eau. Car quiconque saisissait vivement cette occasion de salut, et accourait le premier à la piscine, remportait le bienfait de la santé recouvrée. Celui qui était plus lent, plus négligent, courait vainement ensuite. Les anciens représentaient l'Occasion sous la figure d'un homme au front garni de cheveux, et à l'occiput chauve ; afin d'exprimer que l'occasion des affaires doit être saisie sur-le-champ ; autrement, si on la laisse échapper, on ne peut guère la rattraper. Ce qui est d'une grande importance dans les affaires humaines, n'en a pas moins dans les choses spirituelles. Fréquemment Notre-Seigneur agite l'eau de notre piscine, lorsqu'il frappe à la porte de notre cœur, et qu'il offre à des âmes malades des médicaments salutaires; si nous tardons à lui donner accès, il fuit, et l'occasion est manquée. Le Prophète

a voulu nous donner un avertissement à ce sujet, lorsqu'il a dit : « Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point vos cœurs : » *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Ps. XCIV, 8. C'est-à-dire, ne remettez pas à un autre temps l'affaire de votre salut, ne fermez pas vos oreilles à la voix de Dieu; mais aujourd'hui, c'est-à-dire, sur-le-champ, répondez à l'appel du Seigneur. Isaïe donne le même avertissement : « Cherchez le Seigneur tandis qu'on peut le trouver, invoquez-le tandis qu'il est proche. » *Isaï.* LV, 6. Il est proche, lorsqu'il frappe à la porte de notre cœur; lorsqu'il réveille des gens oublieux de leur salut et endormis; lorsque, par la crainte d'une mort incertaine et du jugement à venir, il trouble l'eau de notre piscine intérieure; c'est alors qu'il est temps de le chercher. « Dieu ne se joue pas de nous, saint Augustin le dit; il ne repoussera nullement de lui ceux qu'il appelle à lui; et par conséquent il ne repoussera pas ceux qui cherchent, lui qui appelle ceux qui fuient; il ne rejettera pas ceux qui se convertissent, lui qui rappelle ceux qui se détournent. »

Cet avertissement s'adresse à tous sans exception, et notamment à ceux qui ont un commerce étroit avec Dieu, qui se sont donnés tout entiers à la prière et à la contemplation des choses divines. Toutes les fois qu'ils se sentent appelés à un colloque intérieur, et touchés de la douceur de la dévotion, ils doivent répondre sur-le-champ à l'appel de l'Epoux; de peur que, s'ils tardaient par négligence, ils n'eussent de la peine à le retrouver plus tard. Ceux qui dédaignent la grâce offerte de la visite divine, encourent cette punition, que, quand ils la cherchent de nouveau, ils ne la retrouvent plus si facilement. C'est ce qui, dans les Cantiques, arrive à l'Epouse : ayant différé d'ouvrir à l'Epoux qui appelait, et qui depuis longtemps heurtait à la porte, elle ne le trouva plus, après avoir ouvert trop tard. Il lui fallut donc parcourir les rues et les carrefours, souffrir mille incommodités, pour arriver enfin à le trouver. Par là nous apprenons, mes frères, que même dans la poursuite des choses spirituelles, il ne faut pas laisser échapper les occasions de profiter, mais qu'il faut les saisir avidement. C'est ce que nous figure clairement le mystère de

cette piscine, où la guérison était le partage, non du retardataire ou du négligent, mais de celui qui se hâtait et qui saisissait l'occasion.

On dira peut-être ici : Pourquoi faisait-on de la guérison une affaire de vitesse, et n'avait-on pas égard à la sainteté, à la pauvreté, à l'intensité du mal? Car cette guérison étant un bienfait de Dieu, dont les œuvres sont parfaites et justes, n'était-il pas plus juste qu'elle fût accordée, ou au plus malade, ou au plus saint? Pourquoi aux autres raisons préfère-t-on la célérité seule, qui part moins de l'amour de Dieu, que de l'amour de soi? C'est là, il me semble, le principal mystère de cette piscine. Je ne m'étonne pas que Dieu ait voulu, par un tel miracle, rehausser la majesté de son temple; mais ce qui m'étonne, c'est que le bienfait de la guérison est accordé à la vitesse des jambes, plutôt qu'à la sainteté, à la pauvreté, à la longueur du mal; aussi la question doit être examinée par nous avec quelque soin. Il faut donc savoir, et dans la suite nous entrerons à ce sujet dans plus de développements, que toutes les circonstances qui ont lieu autour de cette piscine, sont mystiques, c'est-à-dire, symboles de choses spirituelles. Le Seigneur veut donc par là faire entendre de quelle importance, pour le progrès dans les vertus, sont la vigilance et la sollicitude, et combien sont nuisibles la tiédeur et l'inertie. Salomon en avertit fréquemment dans les Proverbes, où il pique les paresseux sans cesse, et sans les laisser respirer un moment. Ici il dit : « Celui qui travaille sa terre, sera rassasié de pain, mais le fainéant est un sot. » *Prov.* XII, 11. Là : « La paresse produit l'assoupissement, et l'âme qui se dérobe au travail aura faim. » XIX, 15. Ailleurs : « La charpente du toit se détruira par la paresse, et les mains lâches seront cause qu'il pleuvra dans la maison. » *Eccle.* X, 18. C'est-à-dire toute la structure de l'édifice spirituel croulera, dès que l'homme se sera livré à la tiédeur et à l'inertie. Or la tiédeur est un dégoût des choses spirituelles, pour lesquelles l'insouciant n'éprouve aucun désir, et où il ne sent aucune suavité, d'où vient qu'il s'en dégoûte, et cesse de les rechercher. En effet, de même qu'entre les maladies du corps, le dégoût des aliments est très-grave, car, ôtez la fa-

culté de manger, il faut que la vie qui se soutient par la nourriture, s'éteigne; de même lorsqu'une âme est travaillée du dégoût des choses spirituelles, elle en éprouve des nausées, et ne se porte guère à ce qui ne l'attire par aucun attrait. Cette maladie, que Jean Climaque appelle insensibilité, nous pouvons l'appeler paralysie spirituelle. Car, comme la paralysie prive l'homme du sentiment et du mouvement corporels, ainsi cette maladie bannit de l'âme le sentiment des choses divines, et le mouvement qu'elles inspirent, d'où naît le dégoût des choses spirituelles, puis la langueur et l'inertie pour toute bonne œuvre. Nous en avons une image dans le paralytique qui, arrivant trop tard à la piscine, entravé qu'il était par son mal, en souffrit pendant trente-huit années, c'est-à-dire pendant très-longtemps. De la même manière les paralytiques spirituels restent longtemps étendus sur le lit de leurs voluptés et de leurs vices, parce qu'ils n'ont ni le sentiment de leurs maux, ni le désir des biens célestes.

Ce vice d'incurie s'attaque aussi aux hommes spirituels, surtout à ceux qui ont embrassé la vie solitaire. « L'esprit d'incurie, dit le même Climaque, passant un jour près de la cellule d'un solitaire, se mit à sourire, en voyant quel accès facile il avait auprès des solitaires. » Le saint roi David lui-même fut parfois tourmenté de cette maladie : « Mon âme s'est endormie d'ennui; fortifiez-moi selon votre promesse. » *Ps.* CXVIII. 28. C'est-à-dire, travaillé quelquefois de l'ennui des choses spirituelles, j'ai dormi, Seigneur, et j'ai été négligent dans l'observation de vos préceptes, que garde soigneusement celui qui brûle de l'ardeur de la charité, et non celui qui s'engourdit dans le dégoût et l'insouciance. Au témoignage de Cassien, de très-saints Pères ont reconnu que ce vice contagieux a sa source dans l'inertie et l'oisiveté. Aussi ils jugeaient le travail manuel si nécessaire que, quand la distance des lieux les empêchait de vendre leurs produits de toute une année, ils les détruisaient tous à la fin de l'année, afin d'en recommencer d'autres : travail inutile, sans doute, par rapport aux besoins de la vie, mais très-utile pour conserver la pureté de l'âme.

Puisqu'il en est ainsi, que penser de tant d'hommes qui pas-

sent leur vie dans une oisiveté perpétuelle, sans se livrer ni à des ouvrages sédentaires, ni au soulagement du prochain, ni à la lecture et à la prière, ni enfin aux occupations qui conviennent à un homme de haute condition? Si la vérité elle-même a prononcé qu'au dernier jugement on aurait à rendre compte d'une seule parole oiseuse, quel compte n'auront pas à rendre ceux-là de la stérilité, de l'inutilité de toute leur vie? De la part de tels hommes quel progrès espérer dans la carrière des vertus, lorsque dans le monde, soit dans les grandes, soit dans les petites choses, dans les arts, dans les fonctions publiques, dans les professions diverses, on n'arrive à rien de distingué, ni de remarquable, sans soin, sans sollicitude, sans vigilance, sans courage? L'évêque Osorius appuie de beaucoup d'exemples ces assertions, dans le livre qu'il a écrit sur l'Institution royale : « Nul ne sera jamais bon colon, s'il n'est actif et courageux, s'il n'a un goût bien prononcé pour tout ce qui a rapport à l'agriculture; de même ceux qui s'occupent de l'élève du bétail, s'ils ne sont soigneux et attentifs, ne retireront aucun fruit de leur industrie; les artisans qui ne veillent pas une partie de la nuit, qui n'appliquent pas toute leur intelligence à l'exercice de leur profession, que peuvent-ils faire d'excellent, de supérieur dans leur art? Et le marchand indolent? peut-il jamais faire un grand lucre? Et le soldat sans courage, passera-t-il pour un brave, pour un homme? Quant au mérite du général, il est tout entier dans la promptitude, dans la vigilance. S'il ne supporte les veilles, les fatigues, si les efforts de son esprit n'embrassent pas toutes les éventualités, il ne se couvrira jamais d'honneur et de gloire. Que dire des beaux arts, où jamais nul n'a excellé sans études, sans activité, sans ardeur, sans un travail opiniâtre? Le mérite, et, si on peut le dire, la vie de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les professions, c'est l'ardeur. Otez l'ardeur, tout tombe, s'ensevelit dans la langueur, dans la torpeur; se cache dans l'obscurité, dans les ténèbres. Car l'oisiveté, l'inertie, la lenteur sont comme un poison qui gagne peu à peu toutes les vertus, et les frappe d'impuissance; le talent périt, et les beaux arts s'anéantissent. » Si donc, en toutes choses, il n'y a rien de distingué en son genre, qui

s'acquière sans peine et sans activité, que penser de la poursuite des vertus, lesquelles, non moins par la difficulté du but à atteindre, que par leur dignité et leur hauteur, surpassent de loin tous les arts, toutes les connaissances humaines? Salomon dit très-bien : « La main qui se dérobe au travail produit l'indigence; la main des forts acquiert les richesses. » *Egestatem operata est manus remissa, manus autem fortium divitias parat.* Prov. x, 4.

D'ailleurs, ce vice non-seulement ferme la porte à toutes les vertus, mais même il rend prêt et enclin à toute espèce de mal. « L'oisiveté enseigne beaucoup de mal, » dit avec une grande vérité l'Ecclésiastique, *Eccli.* XXXIII, 29. Caton disait fréquemment aussi : « En ne faisant rien, les hommes apprennent à mal faire. » Il flétrissait ainsi la paresse, cette cause de tant de maux. Le même Marcus Caton écrit dans son livre *des Mœurs* que la vie humaine est comme le fer : si vous vous servez du fer il resplendit, il a l'éclat et l'apparence de l'argent; si vous n'en faites pas usage, il se souille et se consume d'une rouille qu'il tire de lui-même. Avec quelle sévérité les anciens législateurs sévissaient contre ce vice !

Parmi les lois de Dracon, lois que Lycurgue adoucit, il y en avait une qui punissait de mort les oisifs. Diodore écrit que les Egyptiens, en vertu d'une loi du pays, étaient obligés de se faire inscrire chez les intendants de leur province, et de déclarer de quelle profession ou de quelle industrie ils vivaient; ceux qui étaient convaincus de mensonge, ou de gains illicites, étaient condamnés à mort. Et ils l'avaient bien gagné. En effet, des jeunes gens oisifs et paresseux sont un fléau pour un Etat; enclins au libertinage, ils portent envie aux bons, ils convoitent le bien d'autrui, et finissent par devenir des factieux et des fauteurs de troubles. Si cette loi paraît sévère à quelques-uns, ils trouveront juste cette autre loi de Solon, laquelle portait qu'un fils n'était nullement tenu de donner des aliments à un père qui ne lui aurait fait apprendre aucun état. L'insouciance et l'incurie étant si fatales à la vie spirituelle qui, au contraire, trouve un si ferme appui dans l'attention et la vigilance, rien d'étonnant que Dieu, l'auteur des vertus et l'ennemi des vices, ait voulu, par ce mystère de la piscine, recommander la diligence, flétrir la lenteur et la noncha-

lance. Autrement, qu'avait de grand, de si précieux pour lui cette vitesse de jambes, en vertu de laquelle celui qui courait le plus fort obtenait le prix désiré, la guérison, dont les autres étaient frustrés? Mais venons à la suite.

II.

« Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. » D'abord, de quoi m'étonnerai-je le plus? ou d'une maladie si longue, ou de tant de longanimité, ou d'une attente si opiniâtre du malade, attente qui, tant de fois trompée, vivait encore cependant, et persistait inébranlable? Car s'il n'eût pas espéré, il n'eût pas persisté si longtemps à cette même place. Ici considérons d'abord tout ce qu'endurent les mortels pour cette mortelle et misérable vie; que de frais ils font pour elle, que de médicaments ils sont forcés d'absorber en vertu des prescriptions des médecins, à combien de cautères, de saignées, de tortures ils se soumettent pour ajouter quelques moments à cette vie périssable. Si vous demandez ce que c'est que cette vie, écoutez saint Eucher : « Quoi de si incertain, de si inconstant, de si calamiteux que la carrière de cette vie? Que de peines, d'inquiétudes, de soucis! Tiraillé par mille accidents, souffrant des infirmités du corps qui le torturent, l'homme est encore déchiré par les angoisses de l'âme, et il tourbillonne au milieu des périls. » Aussi comme on demandait à Aristote ce que c'est que l'homme, il répondit : « C'est le symbole de la faiblesse, la dépouille du temps, le jouet de la fortune, l'image de l'inconstance, la balance de l'envie et du malheur, et avec cela, pituite et bile. » (*Stob. ser.* 96). Que de misères de la vie humaine ce philosophe célèbre a embrassées dans ce peu de mots! Le roi Midas, ayant fait prisonnier le vieux Silène, lui demanda ce qu'il y avait de meilleur pour l'homme. Celui-ci garda longtemps le silence; puis, forcé de parler, il dit : « Le meilleur est de ne pas naître, et ensuite de mourir le plus tôt possible. » Réponse qui lui valut la liberté. « Personne, disait Sénèque, ne voudrait de la vie, s'il la connaissait avant d'y entrer. » Ces pensées d'illustres philosophes font assez voir ce que c'est que la vie, et combien elle a plus de fiel que de miel. Mais quand il n'en se-

rait rien, sa brièveté seule devrait suffire pour que nous n'en fissions aucun cas. Peu de jours, quoique passés dans l'affluence de tous les biens, dans la plénitude de tout ce qui peut contribuer à rendre la vie heureuse, cependant par cela seul qu'ils sont en petit nombre, ne doivent avoir que peu de valeur. « Rien, dit le même saint Eucher, n'est grand en substance, s'il est court par le temps, et les joies ne sont pas longues quand la fin en est proche. » Voulez-vous savoir combien elle est proche? Ecoutez le prophète mesurant la vie. Au lieu de : « Vous avez mesuré mes jours, » il en est qui traduisent : « Vous avez borné mes jours à la mesure d'un poing, et ma vie est comme un néant devant vous. » *Ps.* XXXVIII, 6. Or, quoi de plus borné que ce qui est renfermé dans le poing? Et dans cette vie, je ne sais de quoi on doit être plus frappé, ou de sa brièveté, ou de son extrême fragilité, ou des misères qu'on y subit chaque jour.

Mais il est quelque chose qui me surprend plus que tout le reste, c'est qu'à cette vie, telle qu'elle est, les hommes s'attachent avec tant d'acharnement qu'ils n'est rien de si difficile, de si pénible, de si rude, qu'ils n'affrontent volontiers par amour pour elle. Voici un argument qu'emploie Sénèque pour exhorter son ami Lucilius à la poursuite de la vertu : « Si vous étiez malade, vous abandonneriez le soin de vos affaires domestiques, et les exercices du barreau; personne ne vous serait assez cher pour que vous descendissiez au forum pour défendre sa cause. Toute votre préoccupation serait de vous guérir. Que ne faites-vous de même dès maintenant? Laissez là tout, et soyez tout entier à votre âme, ce qu'on ne peut faire tant qu'on est occupé. » Qui ne voit combien il est indigne de prendre tant de soin d'un corps qui va périr, et l'âme immortelle, l'âme formée à l'image de Dieu, de la négliger totalement, de la faire la dernière quant aux soins et aux attentions, elle qui est la première en dignité? Mais s'il peut se trouver quelque chose au-dessus du suprême, il y a encore de quoi étonner davantage. C'est que ceux qui ne reculent devant rien pour une telle vie, dès qu'il est question de la vie bienheureuse, de la vraie vie, de celle qui dure toujours, ceux-là mêmes ne veulent plus rien souffrir du tout, rien entreprendre, rien essayer, rien subir

de difficile. Y a-t-il des expressions pour faire ressortir toute la différence qui sépare ces deux vies? L'une est très-courte, l'autre éternelle; l'une est incertaine, l'autre est sûre; l'une est plus fragile que le verre, l'autre plus ferme, plus stable que le firmament; l'une est pleine de tous les maux, l'autre exempte de tous les maux, et comblée de tous les biens. Qui ne s'indignerait de voir que vous, qui tenez tant à vivre, vous soyez prêt à tout pour une vie de rien, une vie qui est une ombre; et que pour celle qui est éternelle, vous ne vouliez pas même vous soumettre à un jeûne de quelques jours? O homme, examinez-vous donc, et voyez si vous êtes d'accord avec vous-même. Si cette vie, si courte, vous plaît tant; pourquoi ne vous plairait-elle pas davantage, si elle peut être perpétuelle? Et ce qui a tant de prix pour vous, lorsqu'il a une fin, pourquoi ne serait-il pas au-dessus de tout prix, quand il est sans fin? L'amour de la vie ne peut être opposé à l'amour de la vraie vie. Soit donc que vous trouviez cette vie sans valeur, soit que vous la trouviez désirable, il faut que vous soyez de mon avis : car si cette vie est méprisable, la seule cause de la mépriser, c'est qu'on aspire à une meilleure; si au contraire on l'aime, on doit aimer d'autant plus celle qui est plus longue et plus précieuse.

Revenons à notre histoire. A la vue du paralytique qui attendait depuis si longtemps, et qui désirait si vivement sa guérison, « le Seigneur connaissant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri? » Qui ne verrait un mystère dans ce fait, que le Père des miséricordes, qui parcourait la terre, cherchant les malades et les malheureux pour leur procurer le salut, dans une si grande foule choisissait un seul homme pour le guérir, lui qui d'un mot pouvait conférer à tous le même bienfait? Qu'ils demandent humblement à Dieu la raison de ce mystère, les investigateurs studieux des choses divines. Pour nous, nous voyons ici en figure le mystère de la liberté divine, en vertu de laquelle Dieu, sans injustice, confère aux uns de plus grands bienfaits, aux autres de moindres; aux uns, suivant leurs mérites, aux autres au delà de leurs mérites. De même que le Seigneur eût pu laisser le paralytique avec son ancienne infir-

mité, parce qu'il ne lui était pas débiteur de la guérison, il put aussi, sans aucune injustice, refuser aux autres une guérison qu'il ne devait pas. En guérissant gratuitement le premier, il ne conférait aux autres aucun droit à la même faveur. Ainsi, la grâce de la vocation, de l'élection divine, procède uniquement de la miséricorde et de la volonté de Dieu, de sorte que tout élu peut dire avec le Prophète : « Il m'a sauvé, parce qu'il l'a voulu. » *Ps.* XVII, 20. Cette considération excite vivement les justes à l'amour et en même temps à la crainte du Seigneur. Ils craignent et révèrent Celui aux mains duquel est leur sort, c'est-à-dire, leur vie et leur mort; ils aiment Celui qui, par sa grâce, a prévenu miséricordieusement tous les élus, et les a appelés à l'éternelle béatitude.

Cependant outre cette cause l'Evangéliste semble implicitement en indiquer une autre, quand il dit : « Le Seigneur voyant qu'il souffrait depuis longtemps, etc. » La grandeur de l'infortune touche de compassion le Père des miséricordes; quoique le paralytique souffrît en punition de ses forfaits, comme le Seigneur le fait voir peu après, il obtient, en considération de sa longue misère, la miséricorde qu'il ne méritait pas à titre de justice. Par quoi nous voyons que telle est la grandeur de la miséricorde divine, que souvent elle se laisse toucher par la seule grandeur de l'infortune. Car que méritaient les Israélites, quand presque tous ils adoraient les idoles des Egyptiens, et que le Seigneur, ému de leurs souffrances, dit à Moïse : « J'ai vu l'affliction de mon peuple, qui est en Egypte, j'ai entendu ses gémissements à cause de la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux? » *Exod.* III, 7. Alors même ne méconnaissaient-ils pas le Seigneur, et n'étaient-ils pas asservis au culte des dieux de l'Egypte? Que méritait Joachaz, roi d'Israël, qui, avec son peuple, après avoir abandonné Dieu, adorait des idoles? Cependant le Seigneur en eut pitié, au point que l'Ecriture dit : « Dieu vit la détresse d'Israël, et l'extrémité où le roi de Syrie les avait réduits. Le Seigneur donna un sauveur à Israël, qui fut délivré des mains du roi de Syrie. » IV *Reg.* XIII, 4. Néanmoins, après un si grand bienfait, ils ne se retirèrent point des péchés de la maison de Jéroboam. Voyez quelle est cette miséricorde qui, ayant la plus juste cause de punir,

se laisse plutôt toucher par l'étendue du malheur pour en prendre pitié, que par l'indignité du forfait pour en tirer vengeance. De là on peut aussi conclure combien les malheureux sont plus près de Dieu que les riches et les puissants; puisqu'à défaut même de la justice, l'étendue de l'infortune suffit pour appeler l'assistance du ciel. C'est ce qui arrive au paralytique à qui, à défaut de mérites, sa seule misère valut la miséricorde divine. « Le Seigneur est proche de ceux qui sont dans la tribulation, et des humbles d'esprit, » ou, comme traduit saint Jérôme, « il sauvera les cœurs brisés. » *Ps.* XXXIII, 19.

Il y a encore une autre cause d'élection, que nous insinue la guérison du paralytique, guérison toute mystique. Cette maladie si longue figure l'habitude invétérée du péché. Mais près de la piscine ne se trouvait qu'un seul individu, enchaîné par un si long mal. Cependant combien n'y en a-t-il pas dans l'Eglise qui, infectés depuis aussi longtemps des maladies invétérées des péchés, gisent étendus sur l'ignoble lit du vice! Combien qui, insensibles à tout ce qui est du domaine spirituel, sont ardents pour toutes les choses de la terre, soit qu'elles produisent du bien, ou des maux! Combien qui, déjà avancés en âge, et sourds à tout appel à la pénitence, persévèrent dans leurs désordres accoutumés, sans vouloir renoncer en rien à aucune de leurs vieilles habitudes, médisances, jurements, imprécations, railleries, mauvais désirs; et qui, toujours couchés sur le même lit d'une volonté corrompue, ne sont effrayés ni de la crainte de la mort, ni de celle du dernier jugement! Ce sont eux que désigne le Prophète, quand il dit : « Ses souillures paraissent à ses pieds. » *Sordes ejus in pedibus ejus;* Jer. *Thren.* I, 9; c'est-à-dire, dans les affections, dans les passions de ceux qui sont tout entiers aux joies abjectes du monde; leur intelligence qui en est enivrée, et qui s'oublie elle-même, ne pense nullement à sa fin, c'est-à-dire, à la mort inévitable et proche. On voit une image de ces hommes dans le paralytique frappé depuis trente-huit ans. Seul il fut guéri entre tant d'autres qui près de lui étaient malades depuis longtemps; de même, de ces pécheurs invétérés, un ou deux, c'est-à-dire, un petit nombre, obtiennent le salut. Pourquoi? — Afin que qui-

conque se sent spirituellement affecté de cette maladie, apprenne par là et à craindre et à espérer : c'est-à-dire, qu'il craigne, sans désespérer, et qu'il espère, sans cesser aussi de craindre vivement. Car il doit espérer, parce que nulle maladie, quelque longue qu'elle soit, n'est inguérissable au Seigneur, puisqu'il guérit ce paralytique dans la piscine. Mais il convient aussi de craindre, et même beaucoup; puisqu'entre tant de malades, un seul est guéri. Si le Père des miséricordes n'avait voulu nous donner cette leçon, pourquoi n'eût-il guéri qu'un seul malade, lui qui d'un mot pouvait les guérir tous, lui qui ne rebutait personne, et dont la bonté était si grande que non-seulement il rendait la santé à ceux qui la demandaient, mais que même il cherchait des malades à guérir? De là vient que les autres malades, guéris par Notre-Seigneur, lui avaient humblement demandé cette guérison. L'un disait : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » *Matth.* VIII, 2. D'autres : « Maître, ayez pitié de nous. » Celui-ci : « Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez, etc. » *Matth.* IX, 18. Mais celui-ci ne cherche rien, ne prie point; c'est le Seigneur qui cherche, n'étant pas cherché; la guérison qui n'est pas demandée est offerte au malade; le Seigneur lui dit : « Voulez-vous être guéri? » *Joan.* V, 6. Cet exemple représente les hommes qui sont restés si longtemps dans les liens du péché, qu'ils ont perdu presque tout sentiment spirituel, et qu'ils ont rejeté tout souci de leur salut; de sorte qu'il ne leur vient à l'esprit, ni de souhaiter ce salut, ni de le demander au Seigneur, à moins que, prévenus par une grâce rare et extraordinaire de la miséricorde divine, ils ne soient tirés de leur sommeil, et, presque morts, rappelés à la vie. Ce sont eux que désigne Salomon, quand il dit : « Quand le pécheur est tombé au fond de l'abîme des maux, il les brave, » *Prov.* XVIII, 3; c'est-à-dire, il ne prend nul souci de son salut; c'est une souche, un tronc que rien n'émeut, ni terreurs, ni promesses, ni supplices, ni bienfaits divins. Des pécheurs de cette sorte, un seul est guéri sur la croix, c'est le larron; un seul aussi, dans la piscine. Car si ce seul larron a été une occasion de damnation pour tant de larrons qui tous encouragés par un tel exemple se promettent un sort pareil; que serait-ce si le Seigneur

eût sauvé un grand nombre de larrons sur la croix, et dans la piscine un grand nombre de paralytiques ?

Le Seigneur demande donc à ce paralytique : « Voulez-vous être guéri ? » — Pourquoi, Seigneur, cette question? Une si longue attente de la guérison n'est-elle pas un témoignage suffisant du désir d'être guéri ? — Mais la demande du Sauveur n'est pas inutile. Car comme tout ce qui se passe autour de la piscine est mystique, nous l'avons dit, et se rapporte aux âmes, cela aussi a trait à la même fin. Cette interrogation signifie qu'un mouvement spontané de la volonté est nécessaire, quoi qu'en disent les hérétiques, pour guérir l'âme de la maladie du péché. Nous qui nous sommes éloignés de Dieu spontanément, nous devons spontanément revenir à lui, afin de chasser le péché par la même porte par laquelle il est entré en nous. Car quoique Dieu soit le premier auteur de notre salut, cependant, dit saint Augustin, lui qui a créé l'homme à l'insu de l'homme, ne sauve que qui veut être sauvé. Toutefois ce mouvement de notre volonté ne mérite pas la grâce de la justification, laquelle n'est accordée aux fidèles que par les mérites de Jésus-Christ; mais, dit élégamment saint Ambroise, « nous recevons sans mérite, ce par quoi nous tendons au mérite. » Cette volonté étant donc requise pour entrer dans les voies de la justice, rien d'étonnant que le Seigneur qui avait surtout en vue la guérison spirituelle, demande au malade s'il veut être sauvé. Car quoique tous acceptent volontiers la santé du corps, tous cependant ne cherchent pas avec la même ardeur la santé de l'âme, quand cette santé est absente, ou ne la reçoivent pas vivement, quand elle est offerte. Certes ils ne l'acceptaient pas ceux à qui le Sauveur dit : « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! » *Matth.* XXIII, 37. Peut-être maintenant y en a-t-il beaucoup qui ne voudraient pas de cette même santé, quand on la leur offrirait. Demandez à un usurier, à un débauché, s'il veut le salut de son âme à condition que l'un restituera l'argent mal acquis, que l'autre quittera sa concubine; ils répondront qu'ils ne veulent point du salut de leur âme à ces conditions, qu'ils ne veulent point l'acheter au prix de leurs plaisirs et

de leurs intérêts. Aussi Sénèque flétrit avec raison en ces termes la démence des hommes : « Un bon cœur ne se prête, ni ne s'achète; et d'ailleurs, s'il était à vendre, il ne trouverait pas d'acheteur. Mais un mauvais cœur se vend tous les jours. » *Sen. Epist.* 27.

Non, on ne saurait assez s'étonner qu'il y en ait tant qui négligent le salut de leur âme, désirable cependant à tant de titres. Car qu'est-ce que le salut de l'âme, sinon la bonté, la vertu parfaite? Or comment la volonté peut-elle rejeter ce qui est bon, quand elle a été créée pour le désirer, et que c'est si bien sa destination, qu'elle ne peut rien souhaiter, s'il ne se présente sous les apparences du bon? De là ces plaintes si fondées de saint Augustin : «Tu ne veux rien avoir de mauvais, dit-il, ni fils, ni fille, ni serviteur, ni servante, ni vêtement, ni maison, ni même ta pantoufle; cependant tu veux avoir une mauvaise vie. De grâce, fais passer ta vie avant ta pantoufle. Si toutes les choses que tu possèdes avaient le don de la parole, elles crieraient aussi : De même que tu veux que tout en nous soit bon, nous voulons également un bon maître. » Ces paroles mettent en évidence la folie des hommes qui, voulant avoir bonnes les choses extérieures servant aux besoins du corps, consentent à laisser mauvaise leur âme décorée de l'image de Dieu, rachetée du sang précieux de Jésus-Christ, et infiniment préférable à tous les biens. Quoi de plus indigne, de plus à rebours? Mais il y a quelque chose de moins tolérable encore, c'est qu'ils brûlent d'un tel amour pour ces misérables biens, que, pour les accroître et les embellir, ils sont prêts à vendre leur âme, et à la sacrifier à des misères, et cela après que le Sauveur a dit : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? » Quelle folie ne serait-ce pas de présenter son corps à une épée nue, afin de conserver son habit intact et sans déchirures? Mais non moins grande est la démence de ceux qui laissent frapper leur âme d'un coup mortel, de peur que les choses extérieures qui ne sont faites que pour leur service, n'éprouvent quelque dommage. Platon, au rapport de Sénèque, s'étonne que les hommes exposent leur vie aux périls, pour acquérir ce qui a rapport aux usages de la vie; tandis

que c'est non pas la vie qui est au service des choses extérieures, mais celles-ci qui sont au service de la vie. Sénèque dit qu'il s'étonne encore plus que nous cherchions aux dépens de notre vie ce qui détruit la vie. « Ce monde est si cher aux hommes, a très-bien dit saint Augustin, qu'ils en deviennent vils à leurs propres yeux. » *August. Epist.* Que quiconque veut se préserver de cette folie, grave dans son cœur ces paroles de saint Eucher : « Aimons-nous plus que nos biens. » *Euch. Epist.* Pour y parvenir, supplions humblement le Seigneur, conjurons-le par d'ardentes prières, de régler si bien en nous la charité, que nous ne préférions jamais des choses abjectes à ce qui est bien autrement élevé, mais qu'au contraire toutes les choses extérieures soient soumises au corps, le corps à l'âme, l'âme à l'esprit, l'esprit au souverain Maître de toutes choses; afin que le recherchant, avec piété, avec une humble dévotion, avec tous les hommages qui lui sont dus, comme au bien suprême, comme à la fin de toutes choses, nous méritions de recevoir de ses mains, dans le ciel, la couronne d'honneur et de gloire.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME VENDREDI APRES LE Ier DIM. DE CARÊME,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR.

Est autem Hierosolymis in probatica (sic), *piscina quinque porticus habens. In his jacebat multitudo magna cæcorum claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum.*

Il y a à Jérusalem, près de la porte probatique, une piscine ayant cinq galeries, où étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant que l'eau fût agitée. *Joan.* v, 2.

Frères chéris, l'Evangile de ce jour nous présente deux miracles admirables : l'un ancien, l'autre nouveau; l'un opéré par la puissance divine sous la Loi; l'autre, sous l'empire de la grâce révélée. Dans ce discours, nous parlerons de l'un et de l'autre,

parce que l'un et l'autre sont remplis de grands mystères. Le saint Evangéliste, commençant par le premier, dit : « Il y a à Jérusalem près de la porte des brebis une piscine avec cinq portiques, où étaient couchés un grand nombre d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant l'agitation de l'eau. Car un ange, à un certain temps, descendait dans la piscine, et en troublait l'eau; et celui qui y entrait le premier, après que l'eau avait été ainsi troublée, était guéri, quelque maladie qu'il eût. » Dans cette foule de malades, répandus autour de la piscine, et attendant la guérison, que n'ont pas tous cependant, mais qu'un seul obtenait, on peut voir, comme dans un miroir, ou une image, les travaux, les vains efforts, les espérances mensongères de la vie humaine. Nul doute que la multitude n'y fût grande, puisque de la ville de Jérusalem, des pays voisins et étrangers, y affluaient des troupes de malades, dans l'espérance de recouvrer la santé. Tous ceux-là jour et nuit guettaient l'agitation de l'eau, et telle était leur patience invincible qu'il se trouvait parmi eux un paralytique attendant depuis trente-huit ans la bienheureuse opportunité d'arriver à la guérison. Mais comme dans une si grande multitude, la guérison n'était le partage que d'un seul, jugez combien il y en avait de déçus, combien de temps il leur fallait attendre, combien furent surpris par la mort après une longue attente, puisque nous en voyons là un qui attendait depuis trente-huit ans. La guérison étant donc si incertaine, qu'est-ce qui les obligeait à attendre si opiniâtrément? Ce ne pouvait être qu'un vif désir de recouvrer la santé. C'était là leur mobile, ce qui les faisait espérer contre toute espérance. Car un violent désir produit souvent sur les hommes un tel effet, que ce qui est impossible devient possible, que ce qui est difficile et presque inaccessible devient facile.

Cette multitude de malades, mes frères, nous en représente une autre attaquée de maladies bien plus graves. L'homme est composé de deux substances, le corps et l'âme. Celle-ci, comme le corps, a sa vie et sa mort, ses maladies et sa santé. La vertu est le bon état et la santé de l'âme; le vice en est la maladie. Saint Augustin définit la vertu en peu de mots, et dit que c'est l'amour bien réglé. Si la vertu est un amour bien réglé, le vice sera l'a

mour déréglé, que nous appelons convoitise. Par ce mot nous entendons, non pas l'appétit concupiscible, mais l'amour désordonné qui en provient. Or, la plus grande partie des mortels sont travaillés dangereusement de cette maladie de convoitise. Combien n'y en a-t-il pas en effet qui poursuivent avec une ardeur si fiévreuse de prétendues richesses, des honneurs fugitifs, de vains plaisirs, où ils s'imaginent que se trouvent le bonheur et le repos, que, pour y parvenir, ils ne craignent rien : ni naufrages, ni périls de la guerre, ni voyages lointains, ni même la perte de leur âme; et cela encore quand un ou deux à peine dans un si grand nombre, arrivent au comble de leurs vœux? D'où viennent tant de fatigues, tant de stériles efforts, tant d'espérances trompeuses? — De la maladie spirituelle, c'est-à-dire, de l'ardente convoitise qui les enflamme du désir de ces choses. L'espérance et le désir sont tellement rapprochés, qu'il est rare de voir le désir sans l'espérance, ou l'espérance sans le désir; aussi tout ce que le cœur désire ardemment, il l'attend avec confiance. Séduite par ce désir trompeur, l'âme poursuit les objets auxquels elle est impuissante à atteindre, et elle se consume ainsi dans de vaines inquiétudes et de stériles travaux. Salomon l'a dit : « Qui s'appuie sur le mensonge, se repaît de vent, et court après des oiseaux qui volent. » *Qui nititur mendaciis, hic pascit ventos; idem autem ipse sequitur aves volantes.* Prov. x, 4. Car celui qui se confie aux choses mensongères que lui promet, ou un désir déréglé, ou un monde trompeur et perfide, celui-là est dit mener paître les vents, ou bien lui-même se repaît de vent, c'est-à-dire, de la chose la plus vide, et il se fatigue à d'inutiles travaux; ce qui arrive à celui qui poursuit des oiseaux volant dans les airs. Mais cette même piscine nous montre clairement quel est le fruit de cette espérance, puisque de tant de malades qui y accouraient avec un tel empressement, un seul était guéri, tous les autres étant frustrés dans leur désir et leur espérance. Car le monde est si avare, il tient si avidement à ce qu'il a, que, bien qu'il promette tout à tous, qu'il les excite tous à espérer et à l'aimer, c'est à peine s'il y en a un ou deux, nous l'avons dit, auxquels il accorde l'objet de leurs convoitises.

Mais quand il accorde ce qu'il a promis, il ment autant que quand il refuse. Des deux côtés il en impose aux hommes, et des deux côtés il leur ment. Il promet la paix de l'âme et le repos dès que vous serez arrivé au but de vos désirs; cependant, d'ordinaire, dès que vous y êtes arrivé, vous ne trouvez rien moins que ce que vous espériez. Telle est la condition des choses de la terre, qu'on les désire, quand on ne les a pas, et que souvent, dès qu'on les a, on les méprise. Saint Augustin l'a éprouvé, il le rapporte en ces termes : « De quelque chose qu'il s'agisse, ce qui enflammait mes désirs devient vil, dès que je l'ai obtenu. L'objet une fois acquis, est tout autre qu'il ne semblait être, avant que je l'eusse. » Aussi Théophylacte a-t-il raison de dire : « Les choses de la terre sont plus funestes et plus décevantes, quand on les désire, que quand on les possède. » Sans doute la possession en est aussi très-dangereuse. Diogène disait très-bien que la pauvreté est une vertu qui s'enseigne elle-même, et qui pour cela n'a besoin de personne; tandis qu'aux riches il faut des enseignements et beaucoup de vertus, pour ne pas abuser des richesses, source du luxe, de l'orgueil, de l'insolence, du dédain et du mépris des autres, de la mollesse, et des autres maux de ce genre; ils ont donc besoin de leçons, de beaucoup de vertus, pour ne pas tomber dans ces maux : ce qui n'a pas lieu pour la pauvreté. Néanmoins, Théophylacte a bien raison de dire que les richesses, quand on ne les a pas, et qu'on les désire, font plus de mal que quand on les possède. Les richesses et toutes les choses de la terre montrent leur inanité, leur bassesse, leur tromperie à ceux qui les possèdent, c'est saint Augustin qui le dit, et d'ordinaire ils en sont bientôt dégoûtés. Mais dès qu'on les convoite avec passion, elles tourmentent leurs poursuivants, les remplissent d'inquiétudes et d'angoisses, les surexcitent de toutes les manières, pour les faire arriver, n'importe comment, à ce qu'ils désirent. De là bien des peines, bien des soucis, que dis-je? bien des forfaits. « Ceux qui veulent devenir riches, dit sagement l'Apôtre, tombent dans la tentation et dans le piége du diable, et dans bien des désirs insensés et funestes, etc. » *Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inu-*

tilia, et nociva, etc. I Tim. VI, 9. L'Apôtre craint moins pour ceux qui sont déjà riches, que pour ceux qui cherchent à le devenir. Or, c'est une maladie qui travaille presque tout le genre humain. De cette passion, comme d'une source empoisonnée, dérivent les autres maladies de l'âme, c'est-à-dire, les diverses cupidités que l'Apôtre appelle des désirs stériles et funestes. Tous ces hommes sont représentés par la multitude des malades qui se tenaient auprès de la piscine, désirant vivement une guérison que cependant bien peu obtenaient. Mais entre les uns et les autres il y a une énorme différence : d'abord, les uns étaient malades de corps, les autres sont malades de l'âme, et les maladies de l'âme sont plus graves que celles du corps. Ensuite, les uns obtenaient la guérison du corps, en petit nombre sans doute, mais enfin ils obtenaient la vraie guérison qu'ils cherchaient; les autres, une fois arrivés au terme de leurs désirs, ne trouvent pas le repos de l'âme et le contentement qu'ils espéraient; et les malheureux sont ainsi frustrés dans leur espérance. Assez sur la maladie; voyons maintenant le remède.

Il y a plusieurs remèdes à cette maladie spirituelle : le premier qui se présente est celui de Salomon : « Ne lève point les yeux sur des richesses que tu ne peux avoir, car elles prendront les ailes de l'aigle qui s'envole dans les airs. » *Prov.* XXIII, 5. Il nous avertit par là de mettre un frein à nos désirs, de ne pas nous aventurer hors des voies qui conviennent à notre médiocrité et à nos besoins, de ne pas nous consumer, dans des soucis et des travaux excessifs, à vouloir atteindre des choses trop considérables, et au-dessus de notre position. Cette maladie n'était pas celle du saint Prophète qui disait : « Seigneur, mon cœur n'a pas été altier, et mes yeux ne se sont pas élevés; je ne me suis point porté à des choses grandes et éclatantes, qui fussent au-dessus de moi. » *Ps.* CXXX, 1. Sénèque développe en ces termes le sage conseil de Salomon : « Si on cherche la tranquillité, on fera bien d'observer le précepte salutaire de Démocrite, qui recommande de ne pas nous engager, soit en public, soit en particulier, dans beaucoup d'entreprises, ni dans des entreprises au-dessus de nos forces. Quand on poursuit beaucoup d'affaires, quelque heureux

qu'on soit, il est inévitable qu'on ne se heurte contre les hommes, ou contre les choses : delà des colères. Lorsqu'on parcourt les rues fréquentées d'une ville, il faut se jeter sur les uns, tomber ici, être retenu là, plus loin être aspergé; de même dans une vie agitée et fiévreuse, on rencontre bien des obstacles, on entend bien des plaintes. L'un trompe notre attente, un autre la diffère, celui-ci se jette en travers. Nos projets ne réussissent pas. Quelque favorable que soit la fortune, elle ne peut pas en tout et toujours répondre à nos désirs. Il suit de là que, quand on éprouve quelque mécompte, on s'impatiente contre les hommes et contre les choses; pour la cause la plus futile on s'irrite, tantôt contre la personne, tantôt contre la chose, contre le lieu, contre la fortune, contre soi-même. Pour que l'âme soit tranquille, il ne faut point qu'elle soit ballottée, qu'elle se fatigue, je l'ai dit, à des entreprises multipliées, considérables, au-dessus de ses forces. Il est facile de porter, de diriger sans encombre les petites entreprises. Les choses faciles suivent celui qui agit; les grandes, celles qui sont au-dessus de la portée de l'agent, ne se manient pas facilement; si on en devient maître, elles finissent bientôt par vous accabler et vous entraîner. Impuissante devient donc la volonté de celui qui entreprend non des choses faciles, mais qui veut que ce qu'il a entrepris soit facile. Que nos actions ne soient donc ni petites, ni audacieuses, ni injustes. N'ambitionnons que ce qui est à notre portée. Ne tentons rien, dont le succès nous étonnerait, après y être arrivés. » *Sen. Epist.*

Il est un autre remède, analogue au premier et vanté par le même Sénèque. Il consiste à chercher la tranquillité de l'âme et la paix, non en s'ingéniant à acquérir une foule de choses, mais en bornant ses désirs. « Si vous voulez, dit-il, enrichir Pithodée, il faut, non ajouter à son argent, mais retrancher de ses désirs. » *Sen. Epist.* Car, pour Sénèque, avoir, et ne pas désirer, sont une seule et même chose. En effet, la félicité humaine consistant dans l'apaisement des désirs et dans le calme, celui qui ne désire rien a l'âme aussi tranquille que celui qui a acquis ce qu'il désirait. Mais combien il est plus facile et plus honorable de tirer de soi-même ce que d'autres demandent ailleurs! « Pourquoi, dit encore Sé-

nèque, obtiendrais-je plus facilement de la fortune un présent, que je n'obtiendrais de moi-même de ne rien demander? » De ces deux choses, l'une, au pouvoir d'autrui, peut à peine être obtenue au prix de bien des fatigues; l'autre, avec la grâce de Dieu, est en mon pouvoir. Salomon nous invite à la dernière en ces termes: « Bois l'eau de ta citerne, et des ruisseaux de ta fontaine. » *Prov.* v, 15. C'est-à-dire, cherchons la veine du bonheur, et la source de sagesse salutaire, où doit s'étancher la soif de notre âme, non point au dehors parmi les choses extérieures, mais au dedans de nous-mêmes, où se trouve le royaume de Dieu.

Mais de tous les remèdes contre la cupidité, le plus efficace est celui du Prophète qui nous appelle à une vive espérance en Dieu, et nous recommande de déposer dans son sein tous nos soucis, toutes nos inquiétudes. *Ps.* LIV, 23. C'est là qu'il a trouvé le vrai bonheur et le repos. « Je me coucherai, dit-il, et je reposerai en paix, parce que vous m'avez établi dans une solide espérance. » *Ps.* IV, 9. En Dieu seul nous trouverons le remède à tous nos maux, la guérison de toutes nos maladies, la source du vrai bonheur, le repos après tous nos travaux et tous nos soucis. Ne nous imaginons pas qu'il faille de longues pérégrinations et de grands frais pour arriver à un si grand bien; écoutons le Seigneur lui-même qui nous appelle à lui, et qui nous départit libéralement ses trésors. «Vous tous qui avez soif, venez aux eaux; vous qui n'avez pas d'argent, accourez, achetez et mangez. Venez, achetez, sans argent et sans aucun échange, le vin et le lait. Pourquoi employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier? » *Isai.* LV, 1. C'est-à-dire, pourquoi vous consumer en travaux superflus? pourquoi chercher le repos et la satiété dans des choses qui ne sauraient apaiser votre faim? pourquoi, quittant la source d'eau vive, courir à des citernes percées, qui ne retiennent pas l'eau? Mais qu'on n'aille pas croire que cette veine de bonheur n'est que pour les forts et les parfaits, et qu'on en éloigne les imparfaits; le vin et le lait sont offerts à tous, en sorte que les parfaits aient le vin, qui réjouit le cœur de l'homme; et que les imparfaits, ceux qui sont encore petits en Jésus-Christ, sucent un lait où ils trouveront

une douce nourriture. Misérable aveuglement, démence des hommes, qui aiment mieux avec l'enfant prodigue se nourrir des restes des pourceaux, que des aliments présentés par Jésus-Christ! Cette folie, saint Augustin la déplore dans sa personne en ces termes : « Le monde crie, je perds courage; Dieu crie, je me ranime; et cependant mon orgueil aime mieux suivre celui qui décourage, que celui qui encourage. » Peut-on voir plus de démence et de misère? Après cette digression, poursuivons.

I.

Dans cette foule de malades qui assiégeaient la piscine, il y en avait donc un qui était paralysé depuis trente-huit ans. Chose étonnante, qu'après un si long espace de temps il n'était pas parvenu à la guérison, et que cependant il n'avait pas cessé d'espérer. La cause d'une si longue attente, d'une telle patience, était un vif désir de la guérison et de la vie. Cet exemple est une bonne leçon pour la pusillanimité, l'inconstance de beaucoup de fidèles. Si, lorsqu'ils demandent quelque chose à Dieu, ils ne sont pas exaucés sur-le-champ, ou si, lorsqu'ils prient, ils ne se sentent pas rafraîchis d'une rosée spirituelle, ils perdent courage tout à coup, se croyant abandonnés de Dieu. C'est surtout l'erreur de ceux qui, après avoir répudié leurs anciens désordres, et s'être soumis au service de Dieu, sont cependant encore infestés de quelques affections, de quelques tentations de leur première vie, et ne peuvent pas facilement, eux qui ont échappé à de grands vices, en éliminer tout à fait quelques moindres. C'est alors qu'ils ont à la bouche ces paroles de David : « Combien reste-t-il de jours à votre serviteur? quand ferez-vous justice de ceux qui me persécutent? » *Ps.* CXVIII,84. Comme beaucoup désirent savoir d'où provient cela, je vais en donner deux causes, dont l'une est notre négligence, et l'autre, la providence divine.

Pour comprendre la première, il faut considérer ce que dit saint Bernard. J'ai vu, dit-il, plus d'hommes qui de mauvais sont devenus bons, que je n'en ai vu qui de bons soient arrivés au comble de la perfection. Dans le premier cas, il suffit de conserver son âme pure de tout crime capital; ce qui n'est pas fort difficile à

celui qui en comprend toute l'horreur. Mais beaucoup de chrétiens, exempts de tels crimes, ne se mettent pas assez en peine de ne pas tomber dans les fautes légères, qui ne font pas perdre l'amitié et la grâce de Dieu. Cependant c'est un genre de péchés dont se gardent soigneusement ceux qui aspirent à la perfection; ils se reprocheraient jusqu'à une parole oiseuse. Saint Bernard, qui s'y connaissait, a donc raison de dire qu'il avait vu très-peu d'hommes qui, de bons devenus meilleurs, eussent touché à la perfection. Or c'est par négligence que beaucoup de justes mêmes conservent dans leurs âmes ces restes de péché, dont nous avons parlé, et dont on ne peut triompher sans un grand travail, sans efforts continus, sans un soin infatigable, sans prières et sans larmes. C'est de cette manière que saint Augustin cherchait à arracher de son âme les racines de ses anciens désordres; les mettant à découvert sous les yeux de la majesté divine, il disait : « Vous avez entendu, Seigneur, les gémissements de mon cœur sur mes fautes passées, et vous avez vu les ruisseaux couler de mes yeux. »

Nous avons dit que l'autre cause est un dessein de la divine Providence. Souvent, en effet, elle conserve et protége de grandes vertus, en laissant commettre des fautes légères; afin que l'homme les ayant toujours sous les yeux, porte avec lui les preuves de sa faiblesse, et dans ces petites choses dont il ne peut triompher, apprenne par quel secours et par quelle puissance il a vaincu les grandes. Car on en voit (comme dit Guillaume de Paris) (1) qui ont d'eux-mêmes une si haute opinion, et qui sont si contents de leur personne, que si chaque jour ils n'étaient avertis de leur néant, ils mépriseraient les faibles, et s'en feraient trop accroire. C'est un vice très-caché, et très-funeste; et même d'autant plus funeste qu'il est plus caché. On ne saurait dire toutes les ruines qu'a causées cette présomption, cette confiance impie en soi. « Celui, dit l'Apôtre, qui s'imagine être quelque chose, se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien. » *Nam si quis existimat se aliquid esse, cùm nihil sit, ipse se seducit.* Gal. VI, 3. Salomon dit aussi : « L'orgueil précède la ruine, et le cœur s'élève avant sa

(1) L'auteur écrit toujours en abrégé : *Guiller. Parisien.;* cette particularité nous a paru digne d'être notée.

chute. » *Prov.* XVI, 18. A cause de cette opinion mensongère d'eux-mêmes les superbes sont abandonnés de Dieu, afin que, livrés à eux-mêmes, ils tombent et croulent bientôt, et qu'instruits par leur désastre, ils apprennent l'humilité. C'est ce qui est arrivé au prince des apôtres, Pierre; pour avoir voulu s'en faire accroire plus que les autres, il tomba plus lourdement qu'eux. Vous voyez par là, mes frères, quelle est l'importance de la vertu d'humilité, puisque Dieu, pour que l'âme la conserve pure et sans atteinte, permet ce qui porte préjudice à la vie spirituelle. C'est à ce titre, dit saint Augustin, que, pour nous enseigner l'humilité, il a fait entrer dans sa prière les mots, Pardonnez-nous nos offenses, afin que, les répétant chaque jour, nous soyons avertis de notre faiblesse, et que, nous rappelant, non nos mérites, mais nos offenses, nous comprenions que nous avons plus lieu de nous lamenter que de nous glorifier.

Le père des miséricordes voyant donc, parmi les autres, ce paralytique qui depuis si longtemps luttait contre son mal, lui dit : « Voulez-vous être guéri? — Seigneur, répond-il, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, dès que l'eau sera troublée; pendant le temps que je mets à venir, un autre descend avant moi. » Ces paroles font voir que le paralytique remarqua, dans la figure et le langage du Seigneur, cette compassion, cette douceur, qui l'accompagnait toujours; d'où il comprit que le cœur de Jésus était facile, et prêt à secourir. Il insinua donc convenablement, modestement, la cause d'une telle misère, et le moyen de guérison, pensant que peut-être le Seigneur voudrait l'aider, et le porter jusqu'à la piscine. Ce qu'il n'osait demander ouvertement, il le donne à entendre en termes couverts. Laissez-moi, mes frères, adresser brièvement la parole à ce paralytique, et lui appliquer les paroles du Seigneur à la Samaritaine, *Joan.* IV, 10 : O paralytique, si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Veux-tu être guéri? tu ne mettrais pas en doute qu'il voulût te prendre sur les épaules, et te porter à la piscine. Ce bon Maître, né pour porter les charges du genre humain, porte sur les épaules non-seulement toi, mais toutes les charges du monde, c'est-à-dire toutes les peines, tous les supplices dus à tous les péchés.

« Le Seigneur, selon la parole du Prophète, l'a chargé des iniquités de nous tous, » *Isa.* LIII, 6; en sorte que, depuis l'origine du monde, il ne s'est commis aucune transgression, légère ou grave, qu'il n'ait portée sur les épaules, et pour laquelle il n'ait souffert. Quel spectacle, mes frères, que celui de cette sainte poitrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, saignante des blessures causées par tant de péchés qui ne sont pas les siens! Qui ne serait profondément ému, en le voyant expier par ses larmes nos vaines joies, par ses privations notre intempérance, par ses travaux nos voluptés, par son humilité notre orgueil; subir tant de maux, pour nous enrichir des biens célestes; opérer tant de bonnes œuvres, afin de satisfaire, pour nos mauvaises, à la majesté lésée? Comment donc, paralytique, peux-tu mettre en doute si celui-là voudrait te porter jusqu'à la piscine, lui qui, dès le sein de ta mère, te porte dans son cœur, toi, et en même temps les péchés du monde? Lorsque né dans une étable, couché sur une crèche dure, contracté par le froid de l'hiver, lorsque circoncis le huitième jour il versait son sang, lorsque fugitif il passait tant d'années en exil chez les Egyptiens, alors déjà il te portait sur lui, et toi, et moi, et tous les autres. Il le dit lui-même par la bouche d'Isaïe : « Ecoutez-moi, maison de Jacob, et vous tous qui êtes restés de la maison d'Israël; vous dont je me suis chargé dès votre naissance, et que je porte dès le sein de vos mères. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse, jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, je vous soutiendrai, je vous porterai et vous sauverai. » *Isa.* XLVI, 3. Quoi de plus suave que ces paroles, quoi de plus doux, de plus inspiré par la tendresse? Toutefois c'est principalement lorsqu'il marchait pour nous au gibet de la croix, qu'il nous portait tous. Là il porta nos péchés sur le bois de la croix, afin que morts au péché, nous vivions pour la justice. C'est l'aigle royal qui, déployant ses ailes, prend ses aiglons et les enlève dans les airs. Enfin si tu doutes qu'il veuille te porter dans cette piscine trouble, réceptacle du sang des taureaux et des boucs, sache que telle est sa bonté, qu'il est prêt à t'ouvrir dans son corps cinq piscines, non d'eau, mais de sang, non du sang des boucs et des taureaux, mais du sang le plus précieux, de son

sang, et dans lesquelles tu seras guéri, non des maladies du corps, mais des blessures mortelles de l'âme.

Mais il est une autre chose que les paroles du paralytique nous donnent à entendre, quand il dit : « Je n'ai personne, » *Hominem non habeo*. En disant qu'il n'a personne, il indique pourquoi sa guérison fut si longtemps différée. Certes le paralytique désirait sa guérison ; mais privé de forces internes et externes, puisqu'il ne pouvait courir par lui-même à la piscine, et qu'il n'avait personne pour l'y porter promptement, il restait avec son mal. Combien, mes frères, n'en voit-on pas dans l'Eglise, qui, faute d'un homme, c'est-à-dire, faute d'un cœur viril, gisent, comme morts, sur l'ignoble lit du vice ; non pas qu'ils manquent de pieux désirs, mais parce que, privés de force et d'un cœur viril, ils n'exécutent pas ce qu'ils sont louables de désirer ! Car il n'est personne assez insensé, assez ennemi de soi pour ne pas désirer le salut de son âme, la vie, le bonheur, la couronne de l'éternelle gloire. Pourquoi y en a-t-il tant qui, animés de ces désirs, ne font rien ? Pourquoi restent-ils immobiles dans la fange du vice ? — Parce qu'ils n'ont pas un homme ; c'est-à-dire qu'ils manquent de force d'âme et de courage, pour se mettre en marche, résolument et sans s'arrêter, vers ce qu'ils sont louables de désirer. Des désirs vagues, mous, languissants, ne servent de rien, parce qu'ils ne font rien, tant qu'ils ne sont pas appuyés sur le courage. Salomon fait une comparaison ingénieuse : « Comme une porte, dit-il, roule sur ses gonds, ainsi le paresseux tourne dans son lit. » *Prov.* XXVI, 14. En effet, une porte qui se meut constamment à droite et à gauche reste néanmoins toujours à la même place. Ainsi le paresseux a beau être agité de désirs pieux ; ils sont impuissants, par suite de son inertie, de sa mollesse, de sa peur puérile des travaux, et ils ne le tirent pas de la couche honteuse des voluptés charnelles. « Le paresseux dit : Le lion est dans le chemin, je serai tué dans les places. » *Prov.* XXII, 13. Par le lion il entend les travaux et les luttes entre la chair et l'esprit, luttes dont doit sortir vainqueur celui qui veut monter à la hauteur de la vertu, et dont le paresseux est détourné par la crainte. « Le paresseux veut, et il ne veut pas. » *Prov.* XIII, 4. Il veut, quand il pense au prix si magnifique de la

vertu; il ne veut pas, quand il se représente les fatigues, les peines qui entourent la vertu et qu'il s'exagère dans sa frayeur et dans sa mollesse. Salomon dit encore : « La crainte abat le paresseux; les âmes des lâches auront faim. » *Prov.* XVIII, 8. C'est-à-dire, de vaines craintes les détournent de la poursuite de la vertu. Il les appelle justement lâches et efféminés, parce que, manquant d'un cœur viril, ils ont peur de la vertu, comme d'une chose horrible et inaccessible. Il dit qu'ils ont faim, parce qu'ils sont dépouillés de tous les dons de la grâce divine, de tous les ornements des vertus.

S'il est vrai, comme l'avancent tous les philosophes, que la vertu ne s'obtient pas sans efforts, il ne suffit pas de la désirer; il faut encore le courage qui, par son énergie, triomphe des peines et des difficultés qui conduisent à la vertu. En effet il est nécessaire de soumettre à l'esprit une chair rebelle, de mettre un frein à l'effervescence des passions, de comprimer la licence des sens, de retenir la pétulance de la langue, de mépriser le monde d'abord, puis les voix et les menaces du monde, de renoncer à soi-même et de porter chaque jour sa croix; pour cela, il faut avoir un homme, c'est-à-dire être muni de courage et d'un cœur viril. « Les pensées du fort, dit Salomon, sont toujours dans l'abondance; tout paresseux est dans la pauvreté. » *Prov.* XII, 5. Et encore : « Si tu es diligent, ta moisson viendra comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de toi. » *Prov.* VI, 11. Un des principaux mérites de l'âme fidèle, c'est de ceindre ses reins de force, et d'affermir son bras, *Prov.* XXXI, 17. « Elle est revêtue de courage et de beauté. » *Ibid.* 25. Il donne au courage le nom de vêtement, parce que, comme un vêtement couvre, non un seul membre, mais tous les membres du corps, de même cette force commune protége, non une vertu particulière, mais toutes en général; de sorte qu'avec un tel appui elles triomphent de toutes les difficultés qui leur sont inhérentes; autrement elles seraient comme des soldats désarmés au milieu d'une armée ennemie. Aussi n'est-il pas étonnant que le Sauveur dise : « Le royaume des cieux se prend comme d'assaut, et pour le saisir il faut la violence. » *Matth.* XI, 12.

Le paralytique ayant donc exposé la cause pour laquelle il souffrait depuis si longtemps, le Seigneur lui dit : « Levez-vous, prenez votre grabat, et marchez. » Comme il prenait son lit, ceux qui le virent porter un fardeau le jour du sabbat au mépris de la prescription de la loi, l'en empêchaient en disant : « C'est aujourd'hui le sabbat, il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. » Il répondit alors : « Celui qui m'a guéri, m'a dit : Prenez votre grabat, et marchez. » C'est comme s'il avait dit : Celui qui a eu le pouvoir de me délivrer d'un mal incurable, non au moyen de simples, ou de médicaments, mais en vertu d'une seule parole, celui-là a bien pu me dire de prendre mon grabat, et de marcher. A votre autorité j'oppose son autorité, à votre opinion à tous j'oppose son opinion. Ce paralytique, dont la philosophie est si sage, fut guéri non-seulement de corps, mais d'esprit et d'âme. C'est cette philosophie qui nous a couverts d'un bouclier impénétrable à tous les traits du monde, à tous les arguments de la prudence humaine. Tous les coups que celle-ci portera à la philosophie de Jésus-Christ, nous les repousserons facilement à l'aide de notre bouclier. Si elle nous dit de mettre tous nos soins à amasser de l'argent, pour ne pas être réduits dans la suite à l'indigence et à la mendicité, empressons-nous de répondre : Celui qui m'a créé, qui m'a racheté, m'a dit : « Ne vous inquiétez point du lendemain, ne dites pas : Que mangerons-nous? que boirons-nous? comment nous vêtirons-nous? Laissez les païens s'inquiéter ainsi; votre Père sait, etc. » *Matth.* VI, 31. Si elle nous conseille de n'être ni bienfaisants, ni généreux envers les pauvres, pour ne pas faire tort à nos enfants, à notre famille, répondons vite : Celui qui ne peut mentir, m'a dit : « Qui donne au pauvre, ne manquera jamais, » et, « Honore de tes biens le Seigneur, offre-lui les prémices de tes fruits; donne aux pauvres, alors tes greniers seront remplis de froment, et tes pressoirs regorgeront de vin. » *Prov.* III, 9. Si la philosophie de la chair nous conseille de nourrir, de cultiver mollement notre corps, afin de pouvoir prolonger notre vie, répondons sur le champ : Celui qui nous montre la voie pour monter au ciel, m'a dit : « Qui aime sa vie, la perdra; qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. » *Matth.* X, 39.

Enfin, si le monde nous pousse à tirer vengeance de ceux qui nous ont outragés, afin qu'on n'abuse pas de notre patience pour nous faire injure, répondons encore : L'arbitre de la vie et de la mort m'a dit : « Ne vous vengez point vous-mêmes ; c'est à moi que la vengeance est réservée ; c'est moi qui ferai justice. » *Rom.* XII, 19. Et : « Celui qui veut se venger, tombera dans la vengeance du Seigneur, qui lui réservera ses péchés. » *Eccli.* XXVIII, 1. Si donc le monde, la chair et le diable proposent quelque chose que réprouve le Fils de Dieu, la sagesse du Père, la vérité, qui ne peut ni tromper, ni être trompée, sous quelle bannière faudra-t-il se ranger ? Ne serait-ce pas le comble de la démence, de la sottise, que d'abandonner les enseignements, la doctrine de Dieu, pour avoir foi au vieux serpent, dont le mensonge a perdu le genre humain ? C'est ce dont nous avertit l'apôtre saint Pierre, quand il nous recommande de résister au démon, en demeurant fermes dans la foi, I *Petr.* V, 9 ; ce que nous faisons quand, aux mensonges par lesquels il essaie de nous tromper, nous opposons la vérité et les dogmes de la foi.

Mais à ces paroles du paralytique, ils répondent : « Qui est celui qui t'a dit : Prends ton grabat, et marche. » Voyez comme la calomnie renverse l'ordre du discours. Le paralytique ayant dit : « Celui qui m'a guéri, m'a dit : Prends, etc., » la conséquence naturelle était qu'ils demandassent : Quel est celui qui t'a guéri ? Car l'ordre des idées, et la grandeur du miracle exigeaient qu'ils s'informassent d'abord de ce qui avait été dit en premier lieu, et qui était le plus important à savoir. Mais aveuglés par l'envie et par la haine, ils ne s'arrêtaient guère à l'ordre des idées, et n'étaient pas saisis d'admiration à la vue d'un miracle si éclatant et si nouveau. Tout cela était non avenu pour l'envie, la rage, la fureur de calomnier. Prions donc Dieu de ne point laisser infecter notre cœur du poison de la haine et de la jalousie ; ces pestes aveuglent tellement les yeux de l'intelligence que, dans la vie la plus digne et la plus pure, ils ne pourraient apercevoir qu'une tache, à supposer qu'il y en eût une. Ainsi les mouches qui se promènent sur le dos d'une bête de somme, quittent les parties saines, pour aller s'attacher aux ulcères qu'elles aper-

çoivent; ainsi les scarabées fuient des parfums précieux pour se jeter sur les choses nauséabondes et fétides.

Au reste, le Seigneur ayant trouvé dans le temple notre paralytique, au premier bienfait en ajouta un second, c'est-à-dire, un avertissement, un conseil salutaire : « Maintenant que vous êtes guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive pis. » C'est comme s'il avait dit : Jusqu'ici vous n'aviez qu'une préoccupation. Aujourd'hui que par le bienfait de Dieu vous êtes délivré, cette préoccupation doit faire place à une autre, celle de veiller à conserver le bienfait obtenu. Ce conseil nous avertit, mes frères, nous tous qui, en ce saint temps, acquerrons, par le médicament de la pénitence, la guérison spirituelle de l'âme, de redoubler de soins et de sollicitude pour conserver la grâce, la justice une fois acquise. Car si nous n'y employons tous nos efforts, il est fort à craindre que notre dernier état ne devienne pire que le premier. Car qui est ingrat et oublie un bienfait reçu, celui-là rend sa cause pire qu'elle n'était, puisqu'à ses autres fautes il joint l'ingratitude.

De ces paroles du Seigneur nous inférons que la longue maladie du paralytique était un châtiment de ses crimes. Car en disant : « Ne péchez plus, de peur que pis ne vous arrive, » il montre qu'il faut imputer au péché ce qui était arrivé précédemment, et les malheurs qui pouvaient se présenter dans la suite. Souvent Dieu frappe de plaies le corps, soit pour réveiller une âme qui dort, soit pour lui faire porter la peine de ses crimes. C'est ce que nous voyons par l'exemple d'Asa qui fut atteint de vives douleurs de jambes, pour avoir fait serrer dans des entraves de bois les pieds du prophète envoyé pour le réprimander. « Il châtie encore l'homme, dit Job, par la douleur qu'il lui fait souffrir dans le lit, et par la violente agitation de ses os. » *Job.* XXXIII, 19. « Vous reprenez l'homme, dit le royal Prophète, en le châtiant pour ses offenses, et vous consumez tout ce qu'il aime. » *Ps.* XXXVIII, 12. Ainsi donc, mes frères, quand chacun de nous est frappé de maladie, qu'il pense que Dieu le tire de son sommeil, ou lui inflige un supplice mérité, ou au moins que cette souffrance est une expiation de ses forfaits. « Lorsque nous sommes jugés de la sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que

nous ne soyons pas condamnés avec ce monde. » II *Cor.* XI, 32.

Mais quels péchés pouvait avoir ce paralytique, cloué à son grabat par la maladie, et impuissant au mal, puisque ce qu'il ne devait pas vouloir, il ne pouvait le commettre de son corps usé et flétri ? Ajoutez qu'il n'avait pas de pieds pour courir au mal, ou pour aller, par les rues et les places publiques, promener des yeux lascifs ; et qu'il ne pouvait guère faire servir à l'iniquité ni ses autres membres, ni ses autres sens. Quels étaient donc les péchés qui enchaînaient le paralytique depuis trente-huit ans ? — Je réponds. — Pour commettre bien des délits, il suffit d'avoir la liberté du cœur et de la langue, quand bien même tout le reste serait enchaîné. Par le cœur seul, que ne peuvent pas commettre les hommes ! « Du cœur, dit le Sauveur, partent les mauvaises pensées, » *Matth.* XV, 19, et tous les attentats dont il fait l'énumération au même endroit. Dans le cœur prennent racine orgueil, ambition, présomption, avarice, colère, haine, envie, jugements téméraires, pensées impures, indignation contre Dieu à cause des fléaux qu'il envoie, impatience enfin, genre de péché où a pu gravement tomber ce paralytique, brisé, découragé à la suite de si longues souffrances. Qui veut bien pratiquer la piété, que celui-là ait donc toujours à la pensée ce sage conseil de Salomon : « Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, car de là procède la vie. » *Prov.* IV, 23. Comme les horticulteurs veillent soigneusement sur les racines des arbres, autour desquelles ils répandent l'eau fertilisante, l'engrais et l'humus : l'arbre ainsi cultivé s'élève majestueux, se couvre d'un feuillage luxuriant et de fruits ; de même l'homme pieux doit prendre le plus grand soin de la pureté du cœur, c'est-à-dire, en chasser dès la première approche, et le plus promptement possible, les mouches des mauvaises pensées, et le remplir de pensées saintes. Pour cela, le meilleur moyen c'est de recourir à la pieuse méditation de la blessure du Christ, c'est de s'y anéantir tout entier par la pensée, au point de mériter d'entendre cette parole du Seigneur : « O ma colombe, retirée dans la fente du rocher, dans le creux de la muraille ! » *Cant.* II, 14. Cette pieuse colombe, saint Bernard l'apostrophe en ces termes : « Voltige autour de mes

mains, voltige autour de mes pieds, vole sur mon épaule. » Ce sont là les armes dont notre âme doit être munie, selon l'apôtre saint Pierre : « Jésus-Christ, dit-il, ayant souffert pour nous en sa chair, armez-vous de cette pensée. » *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.* I Petr. IV, 1. Qui oserait, en effet, admettre le péché dans son cœur, s'il voyait le Fils de Dieu, mort pour éteindre les péchés? Ensuite, combien de transgressions commises par la langue, que l'apôtre appelle une universalité, ou, comme d'autres traduisent, un monde d'iniquité! Quoique ce paralytique eût été impuissant des pieds, des mains, des yeux, il pouvait donc néanmoins avoir beaucoup péché du cœur et de la langue; rien donc d'étonnant que le Sauveur ait dit : « Ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive un sort pire. »

Ici on va demander encore : « Que pouvait-il arriver de pire à ce paralytique, qu'un mal de trente-huit ans? On ne peut rien imaginer de plus grave en cette vie. Mais il reste une autre vie, où le feu de l'enfer s'apprête à recevoir ceux qui persistent dans leur iniquité première; et ce mal est infiniment plus grave que l'autre. Cette maladie de trente-huit ans avait des bornes; l'éternité n'en a point. Entre une chose finie, et une infinie, il n'y a pas de comparaison; les philosophes sont d'accord sur ce point, et la chose elle-même en fait foi. D'ailleurs quelle différence entre un lit de feu, et un doux oreiller, surtout quand ce feu torture de souffrances intolérables, non-seulement les corps, mais aussi les âmes! Que personne ne se fasse illusion, et ne s'imagine que ce feu de la géhenne, dont parle si souvent l'Evangile, est spirituel, ou métaphorique. C'est un feu vrai et corporel destiné par la justice divine au châtiment des âmes et des corps des méchants. Mais, dites-vous, comment un feu matériel peut-il atteindre et torturer une âme, substance spirituelle? A cela les théologiens répondent — qu'en effet cela ne peut avoir lieu d'une manière naturelle, mais que cela devient possible en vertu de la toute-puissance de Dieu, qui veut se servir de ce feu, comme d'un fouet, d'un instrument de sa justice. Cette assertion, ils l'appuient d'une comparaison qui ne manque pas de justesse : Comme l'eau du baptême, qui est corporelle, reçoit de Dieu la vertu, non-seule-

ment de laver le corps, mais aussi de purifier, de sanctifier l'âme, et de lui conférer la grâce céleste; de même, rien d'étonnant que celui qui peut se servir de cet instrument corporel pour la sanctification spirituelle de l'âme, veuille aussi se servir du feu pour infliger un juste châtiment à l'improbité de cette âme.

Mais, mes frères, je veux ici vous interpeller brièvement. Pour le moment, je ne vous exhorterai pas à la piété en vous effrayant de la géhenne; ce que j'ai à vous dire est moins terrible. Supposez que Dieu ait annoncé à quelqu'un de vous que, pendant trente-huit ans avant de mourir, il endurerait la maladie de ce paralytique. Quels ne seraient pas les soucis, les inquiétudes, les anxiétés de celui qui aurait la triste certitude qu'un si long supplice, sans espoir de guérison, lui est réservé. Si à cet homme, livré à de telles angoisses, Dieu, comme autrefois à David adultère, donnait à choisir, ou de subir cette paralysie, ou, s'il voulait en être délivré, d'embrasser la vie monastique chez les Chartreux avec un silence absolu; qui doute que chacun de nous ne préférât ce genre de vie avec un corps sain et plein de santé, plutôt que d'avoir à lutter tant d'années contre la paralysie? Car quel genre de vie peut être assez dur, pour entrer en comparaison avec une maladie quelconque, et à plus forte raison une si longue; puisqu'une seule nuit d'un fiévreux, d'un goutteux, amène plus de douleurs, et de plus intenses que bien des jours de fatigues? Un travail, accepté volontairement, n'est jamais pénible comme un travail forcé. Par cela seul qu'il est accepté spontanément, il cesse en quelque sorte d'être travail.

Maintenant, mes frères, je vais vous faire une demande, et de cette demande je prendrai à témoins le ciel et la terre. Si la seule crainte d'une longue maladie produit sur vous une si vive impression, que vous embrasseriez volontiers, non-seulement la loi commune du Décalogue, mais même les règles austères de la vie monastique, pour vous dérober à un mal de trente-huit années; je vous le demande, comment l'appréhension d'un feu éternel, de tortures sans fin, ne peut-elle vous déterminer, non pas à embrasser la vie monastique, mais à vouloir porter le joug suave, le fardeau léger de Jésus-Christ? Qui ne s'étonnerait? qui ne se-

rait frappé de stupeur? Qui ne sentirait ses cheveux se dresser, en voyant un tel aveuglement dans des gens raisonnables? Qu'y aura-t-il d'étonnant, si cela ne l'est pas? Où sont l'aveuglement et la folie, s'ils ne sont pas là? Mais où est la raison? où est le sens commun? le discernement, la prudence? Est-ce que vous croyez par hasard que ce sont là des contes de vieilles, et des épouvantails d'enfants? Non, vous ne le croyez pas. Est-ce que vous pensez que nous amplifions, que nous exagérons, afin de vous effrayer? Non, vous ne le croyez pas davantage. Vous savez qu'ils sont vrais ces mots du Sauveur : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » *Luc.* XXI, 33. Quelle est donc la cause d'un tel aveuglement, d'une telle stupidité dans des hommes éclairés des lumières de la foi? Voilà ce que je désire savoir, ce que j'exige de vous, ce que je vous demande avec prières, avec instances, avec sollicitations, et de toutes les manières. Comment peut-il se faire que vous soyez prêts à racheter à si haut prix de moindres maux; et que des maux infiniment plus grands, vous ne vouliez pas les racheter, en prenant le plus léger des fardeaux? O astuces, fraudes, ruses du serpent! O, s'il est permis de le dire, breuvages empoisonnés que cette prostituée, assise sur les grandes eaux, *Apoc.* XVII, 1, présente dans une coupe d'or à tous ceux qui aiment le monde! Aveuglés, empoisonnés, enivrés, ils se précipitent spontanément dans le sombre et horrible gouffre (1). Malheureux! pourquoi courir à la ruine? pourquoi rejeter la vie? pourquoi vous ruer à la mort éternelle? Quelle est cette fureur, cette folie qui vous égare? A peine un de nous oserait mettre un doigt dans le feu, et nous ne craignons pas d'habiter dans des flammes éternelles, dans un feu dévorant! Venez à résipiscence, mes frères, je vous en conjure; fuyons le chemin de la mort, et dirigeons nos pas vers la voie du salut. Pendant qu'il en est temps, noyons nos péchés dans les larmes de la pénitence; à notre pénitence joignons les œuvres de justice et de miséricorde; afin que, marchant dans la voie des préceptes divins, nous méritions d'être couronnés par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(1) Le texte porte *in hanc terram horrendamque voraginem.* Nous proposons *in hanc tetram horrendamque voraginem.*

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MÊME VENDREDI APRÈS LE Ier DIM. DE CARÊME,

OU L'ON EXPLIQUE LE MYSTÈRE DE LA PISCINE. CETTE EXPLICATION A TROIS OBJETS PRINCIPAUX : 1° DE MONTRER CE QUE LA LOI ÉCRITE, FIGURÉE PAR LA PISCINE, A PU DONNER SANS JÉSUS-CHRIST ; 2° CE QUE JÉSUS-CHRIST DESCENDANT DU CIEL A AJOUTÉ A LA LOI ; 3° CE QUE NOUS DEVONS FAIRE POUR PARTICIPER A CE BIENFAIT.

Angelus Domini secundum tempus descendebat in piscinam, et movebatur aqua ; et qui primus descendisset in piscinam, post motionem aquæ, sanus fiebat a quacumque detineretur (sic) *infirmitate.*

A certaines époques, un ange descendait dans la piscine, et en troublait l'eau ; celui qui y entrait le premier, après que l'eau avait été agitée, était guéri, quelque maladie qu'il eût. *Joan.* v, 4.

Ceux qui, des rivages de l'Espagne naviguent vers les contrées de l'Orient, quoique les accidents des terres, les vents, la nécessité, les obligent à se détourner de leur droite route, malgré tous ces détours se dirigent néanmoins toujours vers le même port, but de leur navigation. De même les ministres de la parole divine, quoiqu'ils soient forcés de traiter divers sujets selon la diversité des Evangiles, rapportent cependant tout ce qu'ils disent à un seul précepte, la charité ; parce que, comme l'a dit saint Paul, la charité est la fin de la loi, I *Tim.* I, 5 ; vers elle convergent tous les préceptes et tous les conseils de la loi divine ; bien plus, elle est la plénitude de la loi, *Rom.* XIII, 10. De là vient que la doctrine la plus utile, la plus avantageuse aux peuples est celle qui s'approche le plus de cette fin, celle qui embrase les âmes humaines du plus ardent amour de Dieu, telle qu'était celle d'Elie, dont il est écrit : « Elie s'est élevé comme un feu ; sa parole brûlait comme un flambeau ardent. » *Eccli.* XLVIII, 1. Mais comme tous les enseignements des saintes Lettres, comme tout ce qui a été créé par Dieu nous invite à l'aimer (saint Augustin l'a dit, toutes les créatures exigent de nous cet amour, et nous y appellent), rien n'est plus propre à nous y porter qu'une considération pieuse et atten-

tive des bienfaits divins. Un sage a dit très-bien : « Qui a trouvé les bienfaits, a trouvé des chaînes. » Pensée analogue à cette autre de Salomon : « Qui fait des présents remportera la victoire et l'honneur, et il se rendra maître de ceux qui les reçoivent. » *Prov.* XXII, 9. Mais entre tous les bienfaits divins, il est constant que le bienfait de notre salut et de notre rédemption non-seulement tient la première place, mais qu'il est la cause de tous les autres bienfaits divins. Par Jésus-Christ l'Eternel nous a conféré toute bénédiction spirituelle; depuis l'origine du monde, il n'a rien donné à personne, qu'il n'ait donné en considération de son Fils. Car comme le péché commun de notre premier père a été le principe de tous les autres péchés qui suivirent; de même la sainteté, la justice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont la cause de toute sainteté humaine et de toutes les vertus. De la malice originelle a découlé tout mal, et de cette bonté a découlé tout bien. Cela étant, il s'ensuit qu'une pieuse considération de ce grand bienfait sera le plus puissant stimulant à l'amour de Dieu. La piscine probatique est pour nous une occasion de traiter aujourd'hui de ce bienfait éminent, qui contient toute la doctrine de la grâce évangélique. Cette piscine est pleine de mystères; cependant il n'est rien qu'elle présente mieux et plus clairement que la vertu et l'efficacité de ce bienfait, comme nous le montrerons en son lieu avec plus de développement. Dans ce discours il y aura trois points principaux à considérer : d'abord, en quoi nous a été utile la loi donnée par Dieu; puis, ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a apporté pour que nous la puissions accomplir; enfin, ce que nous devons faire pour participer à ce grand bienfait. Mais, avant d'aborder mon sujet, je vais lire le texte de l'Evangile, source et fondement de ce que j'ai à dire. L'évangéliste dit donc : « C'était fête chez les Juifs. Jésus monta à Jérusalem. Or, il y avait près la porte probatique une piscine, ayant cinq portiques, etc. etc. » *Joan.* V, 1. *Ave Maria.*

Pour que nous puissions mettre au grand jour le mystère de cette piscine, mystère caché sous le voile d'une histoire, il faut d'abord qu'on sache que Dieu, auteur de toutes choses, qui pou-

vait de bien des manières rappeler à son premier état, à sa première dignité, l'homme déchu par suite de l'envie du démon, choisit ce moyen, à savoir, que, comme la mort était entrée dans le monde par un seul homme, de même la vie fût rendue au monde par un seul homme; afin que nous, qui avions péri par la faute d'autrui, nous fussions sauvés par la justice d'autrui; en sorte que se trouvât véridique celui qui dit : « Vous avez été vendus pour rien, et vous serez rachetés sans argent. » *Isa.* LII, 3. Dès lors nous n'avons plus à nous plaindre que la malice d'autrui nous a perdus, puisque la sainteté, la justice d'autrui nous sauve, et nous sauve de telle sorte, que là où a abondé le péché, il y a eu surabondance de grâce. *Rom.* V, 20. Car, dit le pape saint Léon, « nous avons plus acquis par la grâce de Jésus-Christ, que nous n'avions perdu par l'envie du diable. » Tout notre salut ayant donc été établi par Dieu le Père en Jésus-Christ seul, la loi donnée par Dieu ne représente guère autre chose que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Paul l'a dit : « La fin de la loi est Jésus-Christ, établi pour justifier tous ceux qui croient en lui. » *Rom.* X, 4. Notre-Seigneur et son précieux bienfait y sont représentés, non-seulement par des paroles, mais aussi par les faits. Le concile de Florence constate qu'il était figuré par toutes les cérémonies, par les sacrements, les sacrifices de l'ancienne loi. L'autel, le temple, les pains de proposition, l'arche d'alliance, le propitiatoire, la table, le candélabre d'or, le tabernacle et le voile étendu devant le sanctuaire, avec tous les objets du culte, en étaient des figures diverses. Saint Paul dit en effet que la loi n'avait que l'ombre des biens à venir, *Hebr.* X, 1 ; parce que toutes ces choses, sous leur voile, désignaient les grâces et les dons divers du Saint-Esprit, que Jésus-Christ devait conférer aux fidèles. Il était figuré non-seulement par les choses, mais aussi par les Pères de l'Ancien Testament, patriarches, prophètes, rois. Il a été figuré par Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Josué, David, Salomon, Jérémie, par Noé, second père du genre humain et antérieur à tous ceux-là, lequel par le bois sauva le monde, perdu par la malice humaine. De Noé qui venait de naître, ses parents, inspirés de l'Esprit divin, dirent : « Celui-ci nous consolera des travaux auxquels nos mains sont appliquées

par suite de la malédiction dont Dieu a frappé la terre. » *Gen.* v, 29. C'est Jésus-Christ en effet qui a changé la malédiction en bénédiction, c'est lui qui, par le bois bienheureux de la croix, a sauvé ceux qu'avait perdus le premier père par le bois défendu. Celui-ci avait été le meurtrier du genre humain; Notre-Seigneur Jésus-Christ en est le sauveur, le sanctificateur, le rédempteur, lui qui nous délivre de la tyrannie du péché et de la mort. Aussi, le montrant du doigt, le Précurseur dit-il : « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde. » *Joan.* I, 29. Comme s'il avait dit : Voici celui que le monde a longtemps attendu, pour détruire les péchés que seul il pouvait détruire. Car seul il a foulé le vin, *Isa.* LXIII, 3, parce que seul il a porté nos peines et nos douleurs, seul il a effacé les péchés du monde, et nous a mérité par sa passion la grâce qui nous guérit de la maladie du péché. Seul il nous a donc délivrés de la mort, seul, et non la philosophie humaine, ni le libre arbitre, ni la nature, ni enfin la loi divine elle-même, tracée par le doigt de Dieu, où nous est ouverte une voie qui mène au ciel, et où nous sommes excités à l'observation des divins préceptes par tant de bienfaits, tant de menaces, tant de promesses. Voilà ce que nous représente, par le mystère de la piscine, le saint Evangile de ce jour.

Cette piscine, en effet, mes frères, porte l'empreinte de la loi, donnée par Dieu, pour guérir les vices des hommes, et les maladies de l'âme humaine. Car, la loi ayant été instituée pour mettre un frein aux débordements des hommes, et le péché étant un désordre, une maladie de l'âme, la loi est figurée avec justesse par cette piscine, destinée à guérir les maladies du corps. De même que cette piscine était assiégée d'une foule d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, et d'autres malades qui en attendaient la guérison du corps; de même tous ceux qui autrefois avaient perdu la santé de l'âme, et désiraient la recouvrer, accouraient à cette piscine salutaire de la loi divine, pour y trouver le salut. Car alors, pour y arriver, les hommes n'avaient d'autre secours que celui de la lumière divine, de la loi et de la circoncision. Ils n'avaient pas encore les sacrements de la nouvelle loi, qui, par leur vertu, départissent la vie et la grâce à ceux qui les reçoivent

dignement. La splendeur de la doctrine évangélique n'avait pas encore brillé, ni les magnifiques exemples de Jésus-Christ, ni ses bienfaits, ni ses mystères, ces puissants auxiliaires de la piété. Rien de tout cela n'avait encore paru alors; Dieu avait seulement donné aux hommes sa loi, immense bienfait, pour leur manifester sa volonté, afin que, soumis humblement à cette volonté, ils eussent part à son amitié et à sa grâce. Car l'empreinte de la lumière naturelle, qui avait été gravée dans le cœur humain, s'était presque effacée par suite de la perversité et de la corruption. Tous ceux donc qui, vivant sous l'empire de la loi, désiraient le salut, s'asseyaient près de cette piscine mystique; leur principale étude était la méditation assidue de la loi du Seigneur. Quelles consolations le saint roi David ne puise-t-il pas dans cette pieuse méditation de la loi divine! « Seigneur, dit-il, que j'aime votre loi! A tous les instants, elle est l'objet de mes préoccupations. » Là affluaient les aveugles, pour recouvrer la lumière de l'intelligence, qui leur apprenait quelle était la volonté de Dieu, ce qui était bon, agréable et parfait. *Rom.* XII, 2. Ils savaient que « le commandement est une lampe, que la loi est une lumière, que la réprimande qui retient dans la discipline est la voie de la vie. » *Prov.* VI, 23. Là affluaient aussi les boiteux, qui bien qu'ayant des yeux pour reconnaître ce qui est agréable à la volonté divine, étaient malades des pieds, c'est-à-dire, dans les affections, dans les désirs, qui auraient dû les faire marcher dans la voie des divins préceptes. Là affluaient encore les paralytiques, c'est-à-dire ceux qui étaient privés de la séve de la piété et de la dévotion; ils venaient pour humecter leurs entrailles desséchées, pour se rafraîchir aux sources des saintes Ecritures et d'une sagesse salutaire.

Toutefois la piscine probatique seule ne pouvait par elle-même procurer la guérison; il fallait qu'un ange du Seigneur descendît du ciel, et communiquât à des eaux, impuissantes par elles-mêmes, la vertu de guérir. Par ce symbole, le mystère de Jésus-Christ ne nous est-il pas assez clairement expliqué? De même que cette piscine était impuissante à guérir sans la vertu et l'action de l'ange; de même était impuissante la loi sans Jésus-Christ, que

saint Jean dans l'Apocalypse appelle l'Ange, et dont la gloire illumina toute la terre. Sans cet ange la piscine de la loi ne pouvait rien. Qu'aurait pu faire la loi sans la grâce, la lettre sans l'esprit, Moïse sans Jésus-Christ, le bâton d'Elisée sans la présence d'Elisée? A quoi ont servi autrefois le prêtre et le lévite à celui qui était tombé aux mains des voleurs? Que fût-il advenu si le pieux Samaritain n'en avait pansé les plaies, et n'en avait pris soin? C'est-à-dire, qu'auraient pu, pour guérir les blessures de nos péchés, la loi qui était du ressort des lévites, et les sacrifices qui regardaient les prêtres, si le pieux Samaritain, le *gardien,* n'était venu à notre secours? Par ses blessures il a guéri nos blessures, et nous mettant sur sa bête de somme, ou plutôt sur ses épaules, comme le bon pasteur y place la brebis égarée, il nous conduit jusqu'à l'hôtellerie de l'éternelle félicité, ce que la loi ne pouvait faire.

Pour que vous compreniez mieux ce que je n'ai fait qu'effleurer, il est bon de remarquer que, pour faire route, trois choses sont nécessaires : les yeux, les pieds, la volonté de marcher. Les yeux voient le chemin, les pieds le font, la volonté ordonne aux pieds de se mouvoir. Car, suivant les philosophes, le principe du mouvement, c'est la volonté excitée par un désir. Ces trois conditions sont nécessaires pour suivre la voie qui mène au royaume des cieux. Il est nécessaire d'abord de savoir, puis de pouvoir, enfin de vouloir. Qu'une de ces conditions manque, il n'y a pas moyen de faire route. Or la loi divine nous a donné la première, la connaissance de la route, afin que nous ne fussions pas exposés à dévier de la ligne droite tracée par la volonté divine, et à nous égarer dans tous les détours des erreurs humaines. « La loi, dit l'Apôtre, ne donne que la connaissance du péché. » *Per legem enim cognitio peccati.* Rom. III, 20. Il n'y a, en effet, rien autre à attendre de la loi. Quant à la volonté, au courage, aux forces pour marcher, c'est, non la lettre seule de la loi qui les donne, mais la grâce seule, qui nous est acquise par les mérites de Jésus-Christ. Saint Paul le déclare en ces termes : « Ce qu'il était impossible que fît la loi, la chair la rendant faible et impuissante, Dieu l'a fait, ayant envoyé son propre Fils revêtu d'une chair semblable à la chair du péché; et, à cause du péché, il a condamné le péché

dans la chair; afin que la justice de la loi soit accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'esprit. » *Rom.* VIII, 3. Ces paroles de l'Apôtre expliquent tout le mystère de cette piscine. Comme l'eau de cette piscine ne procurait pas par elle-même la guérison, mais qu'il fallait qu'elle reçût de l'ange la propriété de guérir; de même la loi n'a conduit personne à la perfection, n'a pu guérir personne; il a fallu que l'Ange suprême vînt lui communiquer la vertu de nous guérir. L'évangéliste saint Jean nous désigne en deux mots les auteurs et de la loi et de la grâce : « La loi a été donnée par Moïse; c'est Jésus-Christ qui a apporté la grâce et la vérité. » *Joan.* I, 17. Eux deux se sont partagé toute l'affaire de notre salut. L'un a porté la loi, l'autre a conféré la grâce; l'un a donné le précepte, l'autre l'esprit pour exécuter le précepte; l'un a comme formé le corps du fidèle, l'autre a soufflé l'esprit sur ce corps; l'un a en quelque sorte construit la piscine, l'autre lui a conféré la vertu de guérir; l'un a enseigné ce que nous devions faire, l'autre nous a donné des forces et le courage pour faire. « La loi ordonne, dit saint Augustin, la foi obtient, la grâce accomplit; la loi appartient à Moïse, la grâce à Jésus-Christ, qui nous confère la foi pour obtenir, et la grâce pour accomplir les préceptes de la loi. »

On va dire peut-être : Qu'ai-je besoin de la loi, si elle ne peut donner le salut de l'âme, comme la piscine ne pouvait guérir le corps? Parler ainsi, c'est comme si on disait : Pourquoi Dieu a-t-il donné à l'homme un corps, qui ne peut vivre par lui-même, mais qui tire sa vie de l'âme? Quoique le corps n'ait pas de vie qui lui soit propre, il a cependant son utilité, et est au service de l'âme qui le vivifie. Ainsi la loi, quoique par elle-même ne donnant la vie à personne, est cependant d'un grand secours pour la vie spirituelle. Mais, ajoute-t-on, en quoi nous sert la loi, vide et pauvre par elle-même? — Ecoutez saint Augustin : « La loi a été donnée, pour que la grâce fût cherchée; la grâce a été donnée, pour que la loi fût accomplie; si elle ne pouvait être accomplie, la faute en venait, non d'elle-même, mais de la prudence de la chair; le vice qui dut être montré par la loi, dut être guéri par la grâce. » La loi donc nous a imbus de préceptes et de doctrines

célestes, dont la dignité et l'excellence proclament que notre faiblesse était impuissante à faire ce que prescrit cette loi. Voilà pourquoi elle nous envoie à Jésus-Christ, cette source de grâce et de justice, pour que nous y puisions la force d'observer la loi elle-même. Car la loi est spirituelle, moi je suis charnel, vendu pour être assujetti sous le péché, *Rom.* VII, 14. Comment donc l'homme charnel pourrait-il observer une loi spirituelle? Quel rapport entre la lumière et les ténèbres, entre la chair et l'esprit? Car ce qui est né de la chair, est chair; et de la chair on ne peut attendre que chair. Recueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur les buissons? La chair produit donc des œuvres charnelles, non spirituelles, tandis que la loi qui est spirituelle prescrit des œuvres spirituelles. Plût à Dieu que cette vérité ne fût pas attestée par une si grande portion de l'humanité qui n'a guère que des préoccupations terrestres et charnelles.

Pour rendre cette vérité plus évidente, apportons des exemples. Aimer Dieu par-dessus toutes choses, voilà le résumé de la loi divine. Savez-vous ce qu'implique ce court précepte? Le voici : Nous devons aimer Dieu, auteur de notre existence, plus que tous nos biens, tous nos honneurs, plus que notre vie, plus que celle de nos enfants et de tout ce que nous avons de plus cher, en sorte que, si nous nous trouvions dans quelque alternative, ou de perdre tous ces biens à la fois, ou de manquer à l'obéissance et à l'amour dus à Dieu, nous fussions prêts à tout sacrifier plutôt que d'enfreindre cette loi de Dieu. Le livre des Machabées nous en offre un admirable exemple dans cette mère qui souffrit qu'on torturât et mît en pièces sous ses yeux ses sept fils chéris, plutôt que de manquer à la foi et à l'amour dus à Dieu. Or comment l'homme charnel, privé de la grâce divine, conçu dans le péché originel, (dans lequel naît sa nature courbée et repliée sur elle-même par l'amour de soi), comment pourra-t-il, se négligeant et se méprisant, s'élever au-dessus de cette nature, et aimer Dieu comme il doit? Saint Grégoire l'a dit avec une grande vérité : « Après que l'homme, s'éloignant spontanément de Dieu, se fut incliné vers lui-même, il devint par nature ce qu'il voulut être par sa faute. » En ces quelques mots, le saint docteur embrasse toute la tragédie

de la ruine humaine. Quoi de plus déplorable, en effet, que de voir une faute passer en quelque sorte dans la nature? Et comment une nature ainsi corrompue pourra-t-elle s'élever au-dessus d'elle-même sans un secours surnaturel? C'est ainsi que, la loi étant spirituelle, et l'homme se sentant charnel, la hauteur de la loi l'avertit de chercher un appui ailleurs, afin qu'il puisse observer la loi. Ainsi agit ce sage qui, remarquant dans la loi du Seigneur le précepte de la continence, se dit en lui-même : « Sachant que je ne pouvais avoir la continence si Dieu ne me la donnait (c'était déjà sagesse que savoir de qui vient ce don), je m'adressai au Seigneur, et le priai. » *Sap.* VIII, 21.

Vous voyez donc, mes frères, la merveilleuse utilité de la loi. Par cela même qu'elle montre la voie, qui est ardue, et inaccessible aux forces de la nature corrompue, elle nous avertit d'aller à Jésus-Christ, auteur de notre salut, et de solliciter son concours. La loi me paraît donc ressembler à cette jeune captive au service du Syrien Naaman, laquelle, voyant son maître attaqué d'une lèpre incurable, dit à sa maîtresse : « Ah ! si mon maître avait été trouver le prophète qui est à Samarie, assurément il eût été guéri de sa lèpre. » IV *Reg.* V, 3. La loi qui, manquant du secours de la grâce, ressemble à une captive, puisqu'elle ne peut exercer aucune puissance, nous prescrit donc à nous tous, infectés de la lèpre du péché originel, d'aller trouver Jésus-Christ, le vrai médecin des âmes. De même que ceux qui entouraient la piscine, aspiraient après l'arrivée de l'ange, de même nous, qui désirons être guéris par l'observation de la loi divine, nous devons toujours avoir les yeux sur Jésus-Christ, auteur de notre salut, afin d'arriver, par son secours et son bienfait, à l'objet de nos désirs. Et nous voyant venir à lui, infectés de cette maladie, il nous envoie nous laver sept fois dans le Jourdain, c'est-à-dire, qu'il renvoie notre guérison à la vertu des sacrements, dans lesquels opère la vertu de sa passion. Ce sont autant d'instruments célestes qui accomplissent le salut du genre humain.

II.

Vous avez entendu, mes frères, ce que peuvent la piscine de la loi, et la vertu du Sauveur. Reste à examiner, en troisième lieu,

ce qui pourrait nous faire tous avoir part au bienfait. L'évangile du jour nous l'insinue sous une image frappante. Qui ne verrait un mystère, en ce que le premier qui, après l'arrivée de l'ange, était descendu dans la piscine, trouvait la guérison, tandis que les autres qui arrivaient un peu après, en étaient frustrés? La divine Sagesse ne faisant rien sans raison, à quel titre le plus léger à la course, ou le plus fort, aurait-il seul trouvé la guérison, de préférence aux autres qui pouvaient, ou être meilleurs, ou souffrir de maladies plus graves, ou plus anciennes, et auxquels, en équité, la guérison appartenait plutôt? Comme ce fait renverse toutes les règles de l'équité, il faut recourir à l'intelligence spirituelle, et chercher dans l'esprit ce que nous ne trouvons pas dans la lettre. Pour l'intelligence de ce mystère, il faut donc savoir ce qui suit : Après que l'Ange du grand conseil, descendant du ciel, a eu opéré notre salut au milieu de la terre, quelques-uns, appréciant la grandeur du bienfait, se conduisent vaillamment, et, saisissant avec ardeur l'occasion de salut qui leur est offerte, ont toujours à la pensée ces paroles de l'Apôtre : « Nous vous conjurons de faire en sorte que vous n'ayez pas reçu en vain la grâce de Dieu. Car il dit lui-même : Je vous ai exaucé au temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable, voici le jour du salut. » II *Cor.* VI, 1. Nul doute que ce temps ne soit celui où le Fils de Dieu est descendu sur la terre. Sachant cela, les justes embrassent ce mystère, et l'entourent de leurs pieux hommages. D'abord ils louent, adorent, proclament l'auteur d'un si grand bienfait, ils brûlent pour lui du plus ardent amour. C'est à ce devoir de religion que le Prophète semble nous inviter dans le second psaume. Car où nous lisons : « Embrassez son culte, » *apprehendite disciplinam,* 12, saint Jérôme traduit : Adorez-le avec pureté; d'autres : Embrassez le Fils. Nous admettons ces diverses interprétations, puisque le Fils de Dieu, dispensateur de si grands dons, doit être adoré, embrassé par nous, chéri avec la plus vive tendresse. Voilà donc ce qu'ils font d'abord.

Ensuite, et conséquemment, ils poursuivent de leur aversion le péché, que le Christ avait si fort en horreur que, pour l'arracher

du cœur des fidèles, il a bravé le plus cruel supplice. En outre, pour le pansement de leurs blessures, ils ont recours aux médicaments salutaires qu'il a préparés pour guérir nos maladies, je veux dire, les sacrements de la loi nouvelle, les exemples des plus éclatantes vertus, les enseignements de la vie spirituelle. Ils fréquentent donc pieusement les sacrements, se proposent à imiter, autant qu'il est possible, ses magnifiques exemples, méditent avec soin ses bienfaits et ses enseignements de la vie céleste, et, en toutes choses, s'appliquent de toutes leurs forces à lui obéir et à se modeler sur lui. Aussi, quand Dieu le Père les convie au céleste banquet, et aux noces de son Fils, ils ne s'excusent pas sur les soins et les embarras des choses de la terre, ils obéissent humblement à son appel; lorsqu'il leur montre les trésors de ses grâces, ils ouvrent tous les replis de leur cœur; lorsqu'il leur propose des médicaments salutaires, ils lui découvrent leurs plaies à panser; lorsqu'il s'offre de les guider vers le ciel, ils le suivent promptement, s'abandonnant à la direction de celui qui veut bien leur servir de guide. Ceux-là donc qui sont si prompts et si ardents à saisir le remède, qui ne savent pas différer de jour en jour, qui ne remettent pas leur conversion soit au carême, soit à un temps qui s'éloigne sans cesse, mais qui, dès qu'ils ont entendu la voix de Dieu qui les avertit intérieurement, obéissent, et, à son appel, répondent avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » *Act.* IX, 6, ceux-là obtiennent la guérison. La promptitude de leur obéissance les fait participants des mérites de Jésus-Christ. Car, comme le dit le même saint Paul, il donne le salut éternel à tous ceux qui lui obéissent, c'est-à-dire, non aux inertes, à ceux qui dorment et passent leur vie dans l'oisiveté, mais à ceux qui observent avec sollicitude les commandements de Dieu. Voilà la promptitude d'obéissance que le Seigneur a voulu donner à entendre, quand, dans la piscine, il n'accordait la guérison qu'à celui qui, après l'arrivée de l'ange, avait accouru le plus vite. Et comme il y en a peu qui s'empressent avec tant d'ardeur vers les biens célestes, dans une si grande foule de malades, un seul était guéri. Etroite, en effet, est la voie qui mène à la vie, et peu nombreux sont ceux qui y marchent.

Par ceux qui arrivaient trop tard à la piscine, on doit entendre une autre espèce d'hommes, qui raisonnent d'une toute autre manière, en voyant le bienfait du salut offert à l'humanité. Ils se disent : Le grand Ange est descendu du ciel sur la terre ; il a bu pour nous le calice de la passion ; il a donné pour nos péchés satisfaction et par delà à Dieu le Père ; par la vertu de son sang, les portes du paradis s'ouvrent même devant des voleurs ; Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien et dûment expié mon orgueil par son humilité, mes voluptés par ses douleurs, mes rapines par les coups qu'il a reçus ; quelle dette puis-je donc avoir qu'il n'ait payée surabondamment d'une seule goutte de son sang ? Qu'est-ce que j'ai à mériter de plus, puisque c'est, non pour lui, mais pour moi qu'il a gagné la gloire céleste ? Là-dessus, et dans cette confiance perverse et mensongère, ils s'endorment, se livrent à la bonne chère, à tous les plaisirs des sens. Ainsi le Fils de Dieu n'étant venu au monde que pour relever le genre humain, pour l'enflammer de l'amour des vertus divines, pour se faire un peuple pur, agréable à son cœur, et pratiquant le bien, *Tit.* II, 14 ; n'étant descendu du ciel sur la terre, que pour nous élever nous-mêmes au ciel ; le Verbe ne s'étant fait chair qu'afin que nous qui étions chair nous devenions esprits ; ceux-là ont tellement renversé le dessein de la tendresse, de la Sagesse divine, que de la même source d'où ils devaient tirer la piété, la lumière, la mortification de la chair, l'amour de Dieu, le bienfait du salut, ils ont fait sortir l'impiété, les ténèbres, les grossières satisfactions des sens, l'amour du monde, des maladies presque incurables. Peut-on rien voir de plus absurde, de plus à rebours ? comme si le Fils de Dieu n'était venu sur la terre que pour nous fournir l'occasion de nous livrer au faste, à l'oisiveté, à la débauche, au jeu, à toutes les jouissances matérielles, à toutes les licences. Remarquez, mes frères, comment des hommes pervertis, perdus, abusent des bienfaits divins, et quelle reconnaissance ils apportent à leur bienfaiteur. Tous ceux qui se conduisent ainsi, sont vraiment ceux qui accourent tard à la piscine ; en sorte que quelques-uns d'entre eux remettent à recourir au médicament de la pénitence à la fin de leur vie ; se proposant, pour la première fois, de bien vivre, quand il leur faut

cesser de vivre. C'est contre eux que le Seigneur a fulminé ces effroyables paroles : « Parce que je vous ai appelés, et que vous n'avez pas voulu m'écouter; que j'ai étendu la main, et que nul de vous n'y a fait attention; je rirai aussi à votre ruine, et je vous insulterai, quand vous sera arrivé ce que vous craigniez. Lorsque surgira la catastrophe soudaine, lorsque la mort fondra sur eux, comme une tempête, alors ils m'invoqueront, et je ne les écouterai point; ils me chercheront dès le matin, et ils ne me trouveront point. Ils mangeront donc du fruit de leur voie, et ils seront rassasiés du fruit de leurs résolutions. » *Prov.* I, 24. Voilà ceux qui restent trente-huit ans sur le même lit du péché, et dont un seulement est guéri par le Seigneur; parce que de ceux-là il y en a peu qui arrivent à la guérison.

Après ce que nous venons de dire, il vous sera facile, mes frères, de répondre à certaine question qui pourrait être faite. Car on peut demander : — Si ce puissant Ange, venu du ciel, a conféré à la piscine de la loi la vertu de guérir les âmes, vertu quelle n'avait pas; si l'Eglise a tant de remèdes efficaces pour guérir les maladies du cœur; d'où vient que l'iniquité et l'injustice dominent dans le monde au point qu'on croirait que nous vivons, non sous l'empire de la grâce, mais sous celui de la loi; non à la lumière de l'Evangile, mais dans les ombres et les ténèbres anciennes? Alors cependant que l'Apôtre dit que les ténèbres ont fait leur temps, que le jour est venu, et que le péché ne doit plus nous dominer, « parce que, dit-il, vous êtes, non plus sous la loi, mais sous la grâce. » *Rom.* VI, 14. Comment donc se fait-il que le péché règne maintenant parmi les hommes, comme si nous ne vivions pas sous la grâce qui éteint le péché, mais sous la loi qui irritait les mauvais penchants? Où sont ces magnifiques oracles, ces promesses des prophètes : « La terre est remplie de la connaissance du Seigneur, comme le fond de la mer est couvert de ses eaux? » *Isa.* XI, 9. Où est cet admirable fruit de la passion du Sauveur, prédit par Daniel : « Afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit anéantie, que la justice éternelle vienne sur la terre? » *Dan.* IX, 24. L'ange du Seigneur apparut autrefois à Gédéon, et lui dit : « Le Sei-

gneur est avec vous, ô le plus courageux des hommes. — Seigneur, répondit-il, si le Seigneur est avec nous, d'où vient que tous ces maux sont tombés sur nous ? » *Judic.* VI, 12. N'est-il pas permis de demander également aujourd'hui : Si le grand Ange, venu du ciel, a communiqué à la piscine la vertu de guérir, non pas un seul malade, mais tous sans acception de personnes, d'où viennent tant de maladies, après l'application d'un si puissant remède à l'infirmité humaine?

Il n'est pas bien difficile de répondre à cette question. Tous sans exception trouvent des remèdes très-suffisants et des voies de salut dans l'Evangile, qui offre tant de sacrements, tant d'exemples des vertus admirables de Jésus-Christ, tant d'enseignements de la vie spirituelle, tant de bienfaits divins, tant de stimulants à l'espérance, à la charité, à la piété. C'est là que nous fortifions merveilleusement notre faiblesse, que nous éclairons notre ignorance, que nous apprenons à aimer Dieu, à haïr le péché. Mais à quoi servent tous ces instruments de salut, si on ne s'en soucie point, si on ne fait rien, si on s'endort dans la nonchalance? A quoi sert de vivre sous la grâce, et non sous la loi, si on n'use pas des bienfaits de la grâce? Qu'importe qu'un grand médecin vienne pour vous soigner, si vous refusez de suivre ses prescriptions? Qu'importe que vous soyez invité au banquet solennel et aux noces du Fils de Dieu, si vous repoussez l'invitation? Qu'importe qu'on vende du blé dans les greniers publics de l'Egypte, si vous négligez d'y aller et d'en acheter? Autre chose est de vivre à Paris, ou à Salamanque, autre chose est d'y étudier. De même, autre chose est de vivre en temps de grâce, et autre chose est d'user des bienfaits et des secours de la grâce. Comme ceux qui vivaient saintement sous la loi ancienne appartiennent plutôt à la loi de grâce; de même ceux qui se comportent mollement sous la loi de grâce, appartiennent plutôt à la loi ancienne. Expliquons cela d'une manière plus sensible. Le grand Ange est venu sur la terre pour nous éclairer de la lumière de sa doctrine, pour nous exciter à la vertu par ses exemples, pour nous embraser d'amour par ses bienfaits, pour guérir les blessures de notre âme par les sacrements qu'il a institués, pour

nous enrichir de ses mérites, pour nous communiquer son Esprit. Si donc vous, jamais vous ne levez les yeux à cette lumière, si vous ne vous représentez pas ses exemples, si votre pensée ne se porte jamais sur ses immenses bienfaits, si vous n'usez jamais, ou presque jamais, des sacrements institués par lui, si enfin vous ne faites vos efforts pour vous unir à lui, comme un membre vivant, par le lien de la charité, afin de participer à son esprit; pourquoi vous étonner que ces médicaments célestes, que ces mystères ne vous apportent rien, que la venue de Jésus-Christ ne vous serve de rien; puisque, pour vous, c'est comme s'il n'était pas encore venu? Ainsi raisonnait la chaste épouse dans le poète païen :

Si maneo qualis Troja durante manebam,
Virque mihi dempto fine carendus abest;
Diruta sunt aliis, uni mihi Pergama restant.

Si je reste telle que j'étais au temps de la splendeur de Troie, et que mon époux me soit ravi à jamais, Pergame, détruite pour les autres, pour moi est toujours debout (1).

Ainsi, si vous n'usez pas plus des bienfaits et des sacrements de Jésus-Christ, que si Jésus-Christ n'était jamais venu; Jésus-Christ est venu pour les autres, pour les autres s'est levé ce soleil de justice; il n'est pas encore levé pour vous, qui n'avez pas encore ouvert les yeux à sa lumière. Que dire de ceux qui, à moins qu'ils n'y soient contraints par les peines et les censures ecclésiastiques, ne veulent point user des sacrements institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour remédier à nos maladies? Qu'est-ce autre chose que de ne pas vouloir saisir un salut spontanément offert, un salut acheté du sang si précieux de Jésus-Christ? Combien ils mériteraient qu'on leur adressât les mêmes réprimandes qu'adressaient autrefois au Syrien Naaman ses serviteurs : « Père, quand même le prophète vous eût ordonné quelque chose de bien difficile, néanmoins vous auriez dû le faire; à plus forte raison le devez-vous, quand il vous dit : Allez vous laver dans le Jourdain, et vous serez guéri? » IV *Reg.* v, 13. Le Seigneur pouvait-il me prescrire rien de plus doux, pour expier tous mes forfaits, que d'aller d'un

(1) Voir la note E à la fin du volume.

cœur contrit et suppliant les confesser en secret à un prêtre, sujet à la même fragilité? Quoi de moins pénible, afin de recueillir la grâce céleste, que d'aller recevoir avec ferveur la sainte Eucharistie? Quelle insouciance, quelle ingratitude, que de ne pas vouloir, même à si peu de frais, assurer son salut! Cette considération, mes frères, doit nous faire apprécier grandement la grâce et la miséricorde du Seigneur, et nous faire redouter le jour du jugement, à nous, si ingrats devant un tel bienfait, et aveugles à la lumière. Craignons donc ce jugement, mes frères, redoutons le compte que nous aurons à rendre. Alors, ne repoussant plus la grâce offerte, mais suivant en toutes choses ses inspirations, et observant les préceptes du céleste médecin, nous mériterons la guérison en cette vie, et dans l'autre la couronne incorruptible d'éternelle gloire.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIe DIMANCHE DE CARÊME,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et duxit eos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus ayant pris en particulier Pierre, Jacques et Jean son frère, les mena avec lui sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. *Matth.* XVII, 1.

Dans la lecture qui vient de vous être faite, l'histoire évangélique décrit le mystère vénérable et consolant de la transfiguration du Seigneur. Le même évangéliste indique dans le chapitre précédent pourquoi le Seigneur voulut révéler à ses disciples et à nous tous la gloire de son humanité. Il dit que le Sauveur, arrivé aux environs de Césarée, demanda à ses disciples quelle opinion on avait sur son compte. Et comme, après que les autres eurent exprimé divers sentiments, l'apôtre Pierre, éclairé par une révélation divine, lui avait dit qu'il était le Fils du Dieu vivant; aussitôt le Seigneur, qui avait dévoilé la gloire de sa majesté, annonce

l'ignominie de sa passion à ses disciples fortifiés dans la foi ; il leur dit qu'il faut qu'il aille à Jérusalem, qu'il endure bien des souffrances de la part des anciens, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour. A ces paroles, Pierre qui, entravé dans des pensées encore charnelles, ne comprenait pas la gloire de cette ignominie, cherche à donner un autre cours aux idées du Seigneur, en disant : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera point. » — « Retirez-vous, Satan, reprend Jésus, vous m'êtes un sujet de scandale ; vous goûtez, non les choses de Dieu, mais celles de la terre. » *Matth.* XVI, 22. Par ces paroles le Seigneur condamnait le sens charnel infiltré par le démon dans le cœur humain après la chute du premier homme ; c'est là ce qu'il disait lui être un sujet de scandale ; non pas que lui-même fût scandalisé, mais parce que Pierre le détournait de l'œuvre de notre salut. Ces véhémentes paroles font éclater l'immense tendresse du Seigneur pour le genre humain. Deux fois nous lisons qu'il usa de cette âpreté de langage, et de cette qualification de Satan : une fois, quand il repoussa le démon qui voulait lui arracher la dernière des indignités, en demandant qu'il l'adorât. Car alors il dit : « Retire-toi, Satan, etc. » *Matth.* IV, 10. Maintenant il fulmine la même expression contre le disciple qu'il vient de proclamer heureux à cause de la confession de sa foi et de la révélation qu'il avait reçue de Dieu le Père, le disciple à qui il avait promis le principat de son Eglise. Que conclure de là ? C'est que tel était l'amour de Jésus-Christ pour le genre humain, si ardente sa soif du salut des hommes, que des mêmes paroles dont il frappa le démon qui le provoquait au plus énorme des péchés, il frappe Pierre qui le détournait de l'œuvre de notre salut. Il fallait une soif inextinguible de notre salut et de la gloire de son Père, pour qu'il s'indignât à ce point de la pensée du disciple. « Retirez-vous, dit-il, etc., » parce que vous jugez de toutes choses en homme, et d'après le sens humain, tandis que les pensées de Dieu sont bien autres que les pensées des hommes, ses résolutions autres que leurs résolutions. « Est-ce que vous avez des yeux charnels, dit Job à Dieu, et voyez-vous les choses comme un homme les voit ? » *Job,* X, 4. Les hommes du siècle mesurent tout sur leur intérêt,

ne regardant comme désirable que ce qui porte le cachet du profit, de l'honneur ou du plaisir, répudiant et condamnant tout ce qui est contraire à ces faux biens. Mais y renoncer pour la seule gloire de Dieu, braver les travaux et les luttes pour l'amour de Dieu, là est la vraie gloire, la vraie dignité.

Voilà ce qu'ignorait alors Pierre, qui, quoique non dénué du sens et de l'Esprit divins, n'avait cependant pas encore fait assez de progrès à l'école de Jésus-Christ, pour avoir appris, sous l'inspiration du divin Esprit, cette philosophie sublime qui est non pour les grossiers et les faibles, mais pour les parfaits : ce qui nous enseigne qu'il ne faut pas du premier coup demander la perfection à ceux qui aspirent à la vertu. Car dans le progrès vers la vertu il y a plusieurs degrés ; et ce qui est bon pour les forts et les parfaits, ne l'est pas pour les commençants. En cela beaucoup sont dans l'erreur. Dès qu'ils voient ceux qui commencent d'entrer dans les voies de la vertu, qui fréquentent assidument les lieux saints et les sacrements, ou rire, ou s'irriter, ou parler un peu trop librement, vite ils se fâchent, s'imaginant que ceux qui embrassent une vie nouvelle, doivent avoir sur-le-champ soumis à l'empire de la raison et avoir subjugué toutes les affections, tous les mouvements de l'âme. Mais si l'apôtre Pierre, formé si longtemps à l'école de Jésus-Christ, et par lui proclamé bienheureux dans le saint évangile de ce jour, si Pierre, instruit par une révélation du Père suprême du mystère de la divinité de Jésus-Christ, fut pris d'une telle hallucination que le Seigneur le traita de Satan, pour avoir porté sur les choses un jugement humain, et non divin : « Vous avez du goût, lui dit-il, pour les choses de la terre, et non pour les choses de Dieu, » *Matth.* XVI, 23 ; pourquoi nous étonner que ceux qui font les premiers pas dans la voie de la piété, trébuchent, s'égarent, fassent parfois quelques fautes légères ? Contre ceux qui jugent si sévèrement les hommes pieux, Salomon dit : « Ne cherche point l'impiété dans la maison du juste, et ne désole point le lieu de son repos. Car si le juste tombe sept fois, il se relèvera ; mais les méchants seront précipités dans le mal. » *Prov.* XXIV, 15. Ainsi le juste peut faire une chute, mais non tomber dans le mal, c'est-à-dire y persévérer. C'est pourquoi

le Psalmiste appelle heureux, non pas celui qui n'est jamais tombé (qui peut s'en glorifier ?) mais celui qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs. *Psal.* I, 1. Car faire une chute, tomber, est de l'homme ; s'arrêter dans la voie du mal, est des méchants.

Le Seigneur voyant donc Pierre et les autres disciples, à l'exemple du reste des hommes, désirer les biens extérieurs, et repousser les autres biens, les réprimande ouvertement, et leur expose en ces termes en quoi consiste la philosophie évangélique : « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix, et me suive. Car qui voudra..., etc. » *Luc.* IX, 23. Comme s'il avait dit : Vos jugements sont si aveugles, vous voyez si peu clair dans la saine appréciation des choses, que vous mettez au nombre des maux les travaux et les ignominies, et qu'à cause de cela vous les jugez indignes de ma majesté; mais vous errez du tout au tout; car ces souffrances sont la voie la plus sûre pour conduire au vrai bonheur et à la gloire de l'immortalité. Qui y aspire, doit marcher dans cette voie.

Mais comme elle est difficile, et importune à la chair, et que les hommes n'y seraient pas facilement attirés, sans de grands avantages, le Seigneur montre aussitôt la grandeur de la récompense : « Car le Fils de l'homme viendra accompagné de ses anges dans la gloire de son Père; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » *Matth.* XVI, 27. Non content de cela, il promet aussi comme une anticipation de cette gloire, en disant : « Quelques-uns de ceux qui sont ici ne mourront point, qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir dans son règne. » *Ibid.* XXVIII. Il met donc devant les yeux de ses élus, et la grandeur, et l'avant-goût de sa gloire, afin qu'enflammés d'amour pour elle non-seulement par la foi, mais encore par l'expérience, ils portent toutes leurs aspirations vers cette gloire, et pour l'obtenir s'efforcent de renoncer à eux-mêmes, et de porter la croix qui leur est proposée. De même que ceux qui avaient été envoyés pour explorer la terre de Chanaan, promise par Dieu, apportèrent, avec d'autres fruits, une énorme grappe de raisin que deux hommes portaient sur un brancard et étalaient en preuve de la fertilité du pays, *Num.* XIII, 24; de même le Seigneur déploie aujourd'hui devant ses disciples la

portion de gloire céleste qui rayonnait de son humanité devenue éblouissante, afin qu'ils comprennent ce que devait être la contemplation parfaite de sa beauté immense et incréée, quand telle était la vue de sa substance terrestre et mortelle.

Pour remplir cette promesse, « il prit avec lui Pierre, Jacques, et Jean son frère, les mena à l'écart sur une haute montagne, et se transfigura devant eux. Son visage devint brillant commel e soleil, et ses vêtements, blancs comme la neige. » Il voulut par là leur montrer le type de la résurrection et de l'éclat futurs, où seront glorifiés non-seulement son corps, mais aussi ceux des saints. Pour l'intelligence de ce mystère il faut savoir, qu'entre la gloire des hommes et celle des anges, il y a cette différence, que les anges, dépourvus de corps, se contentent de la gloire de l'esprit, tandis que les hommes, composés de corps et d'esprit, seront couronnés d'une double gloire : de celle du corps et de celle de l'âme. De là Isaïe, parlant de la gloire des saints, dit : « Ils posséderont dans leur terre un double héritage, » *Propter hoc in terra sua duplicia possidebunt,* Isa. LXI, 7; c'est-à-dire, dans leur patrie, dans la terre des vivants, ils auront, lors de la future résurrection, un double vêtement dont seront couverts et ornés leur corps et leur âme. Aussi, dans l'Apocalypse, les saints martyrs demandant que Dieu fasse justice des impies, reçoivent chacun une robe blanche, symbole de la gloire des âmes; et on leur dit d'attendre un peu, jusqu'à ce que soit rempli le nombre de leurs frères, *Apoc.* VI, 11 ; après quoi, leurs robes seront doubles, au jour de la résurrection des corps. Cette gloire du corps lui vient de la gloire de l'âme, qui déborde sur le corps même. En effet, comme l'âme communique au corps l'être et tous les mouvements, toutes les affections naturelles, puisque, quand l'âme est dans la joie, ou la tristesse, ces affections se transmettent au corps; ainsi cette gloire de l'âme passe au corps même qui en prend sa part. Car, de même que le soleil éclaire et illumine la nuée qui se présente devant ses rayons, et qu'il en fait comme le soleil même; ainsi une âme glorifiée fait briller du plus admirable éclat le corps qui lui est uni.

Il faut savoir aussi que Notre-Seigneur Jésus-Christ était tout

ensemble doué de la vision intuitive et voyageur (1), eu égard à sa double nature; ainsi le demandaient et sa gloire et notre salut, afin que cette humanité sacrée, qui était unie au Verbe de Dieu, connût le Verbe lui-même auquel elle était unie; et afin que, comme elle avait été prise pour opérer notre salut, elle pût souffrir les douleurs qui devaient nous racheter; ainsi, d'un côté, il était doué de la vision intuitive et bienheureux; de l'autre, il était voyageur, et sujet à nos misères. C'est par l'effet d'une disposition divine et d'un miracle spécial, que cette gloire suprême de son âme ne rejaillit pas sur son corps sacré, afin qu'il pût souffrir, être soumis aux douleurs, et que, par le mérite de sa passion et de son obéissance, il rachetât un monde qu'avait enchaîné l'attrait de la désobéissance et du plaisir.

Toutefois pour tenir la promesse dont nous avons parlé, et pour fortifier la foi de ses disciples, que la croix et la passion pouvaient offusquer, il laisse aujourd'hui se répandre sur son corps la source de sa gloire, qu'un miracle tenait fermée; tous les dehors de son humanité en sont tellement transformés, que son visage resplendissait comme le soleil, et que ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Quand on compare à ces choses son visage et ses vêtements, ce n'est pas à dire qu'ils ne les surpassaient point en blancheur et en éclat, c'est que sur notre terre il n'y a rien de plus éclatant que le soleil, de plus blanc que la neige. D'ailleurs le Sauveur lui-même dit des corps des justes, qu'ils brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père, *Matth.* XIII, 43; et cependant, comparés à Jésus-Christ, ils ne sont que comme des étoiles, irradiées par ce Soleil de justice. S'il y a entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et tous les saints le même rapport qu'entre le soleil et les étoiles, et si les saints brillent comme le soleil, combien n'est pas plus éclatant le Soleil même de justice! Néanmoins cette splendeur ne blessait pas de sa vive lumière les faibles yeux des disciples, au contraire elle les inondait de je ne sais quelle volupté divine. Il n'y avait pas que l'éclat du soleil qui brillât sur le visage de Jésus-Christ; on y voyait une grâce, une beauté ineffable; la beauté de toutes les choses créées, terrestres ou célestes,

(1) Le texte porte *comprehensorem* et *viatorem*.

convergerait en un seul point, qu'elle n'approcherait pas de la beauté du Seigneur, qu'elle n'exercerait pas sur les yeux sa douce et séduisante fascination. L'inexprimable joie de Pierre en est une preuve : « Prenant en pitié, dit le pape saint Léon, toutes les choses humaines, et franchissant tout ce qui est terrestre, il était transporté, par un ravissement ineffable, vers un désir enthousiaste des choses éternelles; hors de lui, il ne savait ce qu'il disait. » Or une telle extase était produite non par le seul éclat de la lumière, mais par cette admirable beauté du Sauveur. Ici se manifestent toute sa bonté et toute sa tendresse; lui qui pouvait briller toujours d'une telle gloire, lui-même néanmoins spontanément a retenu les émanations, les rayons de cette splendeur, afin de pouvoir souffrir pour nous de cruelles douleurs, et donner pour nos péchés satisfaction à la majesté lésée. A cette pensée, qui ne s'embraserait d'amour pour un tel Sauveur? qui n'admirerait l'ineffable puissance de celui de qui il dépendait d'être toujours entouré de cette étincelante auréole? qui ne répondrait à une telle bonté, laquelle, par un miracle spécial, se dépouillait de sa gloire, pour s'occuper de notre salut? Voiler les irradiations de cette gloire fut un plus grand miracle que de les montrer toujours, puisque la gloire des âmes bienheureuses rejaillit et se répand d'elle-même sur le corps qui leur est uni.

I.

Cependant il n'y a pas que la gloire de Jésus-Christ qui charma les yeux des disciples; ils furent éblouis aussi de l'éclat d'Elie et de Moïse qui apparurent tout couverts de gloire auprès du Seigneur. Car comme il n'était pas permis de se présenter, couvert d'un sac, devant le roi Assuérus, *Esth.* IV, de même il ne convenait pas que les serviteurs du Roi éternel parussent devant lui autrement qu'étincelants. De tous les pères de l'Ancien Testament, Moïse et Elie sont les plus remarquables : l'un, législateur; l'autre, ardent zélateur de la loi; en sorte que l'humanité de Jésus-Christ recevait témoignage et de la loi et des prophètes. Qui pourrait dire de quelle joie furent inondés ces deux illustres prophètes, quand ils virent, non-seulement présent en chair, mais dans l'éclat de sa majesté, ce Sauveur dont ils avaient tant parlé, qu'ils avaient

si longtemps attendu et si vivement désiré? Car si Notre-Seigneur Jésus-Christ a été appelé par eux le Désiré de toutes les nations, et le désir des collines éternelles, *Gen.* XLIX, 26, lui que tant de rois et de prophètes voulurent voir et entendre ; quels durent être les sentiments et les pensées des deux prophètes, appelés à le voir et à l'entendre, et, seuls de tous les pères de l'Ancien Testament, invités à une telle solennité? Si le saint vieillard Siméon, tenant dans ses bras le Sauveur enfant, en tressaillit d'une si vive allégresse, qu'il envisagea joyeusement la mort, ce terrible épouvantail; que durent-ils éprouver, eux qui voyaient le même Sauveur dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté? Et ces âmes bienheureuses, enfermées dans le sein d'Abraham, comment furent-elles affectées, quand Moïse revenant à elles et rapportant ce qu'il avait vu, leur apprenait qu'approchait le jour désiré du salut et de la rédemption? Toutes ces choses, placées au-dessus de la portée de l'intelligence humaine, nous devons les contempler dans un humble silence, les honorer par une religieuse dévotion.

Il est bon de remarquer quel fut l'entretien de ces illustres prophètes avec le Seigneur dans cette grande solennité; car il est probable que cet entretien était en rapport avec la solennité et avec la majesté des personnages. Or, la sublimité des personnages demandait quelque chose de sublime; et la joie de la solennité demandait quelque chose de joyeux. Ainsi dans les festins des princes et des grands, où tout est joie et allégresse, nous voyons aussi des entretiens joyeux; si la musique et les chants se font entendre, ce sont non des chants lugubres et funèbres, mais des chants qui excitent à la gaîté. Qui pourra jamais décrire la grandeur de cette fête, où était réuni ce qu'il y a de plus sublime dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, dans le ciel et sur la terre? Là, en effet, de l'Ancien Testament se trouvaient les princes des prophètes; et du Nouveau Testament, les princes des apôtres; des cieux, la bienheureuse Trinité; de la terre, l'humanité sacrée de Jésus-Christ. Enfin telle était la solennité, que les apôtres mêmes n'y furent point invités, si l'on excepte les trois que le Seigneur entourait de sa prédilection. Voyons donc maintenant si l'entretien répond à la grandeur des choses.

« Ils parlaient de la mort du Seigneur, laquelle devait avoir lieu à Jérusalem. » *Luc.* IX, 31. C'est-à-dire, ils parlaient de la passion, de la mort, de la sépulture, de la croix, des liens, des crachats, des soufflets, des opprobres, des coups qu'il allait recevoir à Jérusalem. Eh quoi? sont-ce là les sublimes et joyeux entretiens, convenables à une telle solennité ? Etaient-ce là les sujets à mêler à tant de joies? Oui, sans doute. Car il faut prendre ici pour règle, non le jugement de Pierre, qui a du goût pour ce qui est terrestre, mais le jugement de Jésus-Christ, qui méprise les choses de la terre, et pour qui rien n'est plus digne, plus sublime que de subir les outrages et les plus affreux supplices pour la gloire de Dieu. C'est une vérité si bien établie que, si l'envie était possible aux intelligences bienheureuses, la seule chose qu'elles nous envieraient, c'est que, dans l'état où nous sommes, nons pouvons souffrir pour la gloire de Celui pour qui elles-mêmes chaque jour souffriraient volontiers mille morts. Enfin le souverain arbitre du monde, Dieu, voulant délivrer le genre humain de la captivité du démon, a exigé avant tout du Rédempteur que, pour prix de notre rédemption, il lui offrît la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Cette offrande lui fut si agréable, qu'en considération d'un tel sacrifice, il efface tous les péchés de tous les siècles, ouvre aux rachetés les portes du ciel, jusque-là fermées, et rend au monde la grâce et la dignité primitive. Cette mort, cette obéissance lui plaisent plus que ne lui avaient déplu tous les forfaits de l'humanité; ce sacrifice seul le fit pencher vers la miséricorde plus que tous les crimes des hommes n'avaient excité son indignation. On voit que l'entretien était à la hauteur de la solennité.

Non moins joyeux, non moins consolant que sublime était le sujet de l'entretien. Un philosophe l'a très-bien dit : Ceux qui désirent vivement une chose, n'ont rien de plus à cœur que d'y penser, d'en parler, d'en raisonner: Cela étant, quoi de plus agréable à un captif que de parler de son rachat? à un exilé, que de parler de son retour dans la patrie? Moïse et Elie étant depuis si longtemps exilés de la céleste patrie, après laquelle ils soupiraient tant, quel entretien plus doux, plus agréable à leur cœur,

que de parler de la mort du Pontife suprême, moyennant laquelle les exilés obtenaient le retour dans la patrie? Et pour le Sauveur, quel sujet d'entretien plus encourageant que le salut et la rédemption du monde, qu'il désirait au point de dire : « J'ai à être baptisé d'un baptême; combien je me sens pressé jusqu'à ce que cela s'accomplisse! » *Baptismo autem habeo baptizari; et quomodo coarctor usquedum perficiatur?* Luc. XII, 50. Tel était son désir de boire ce calice, qu'un court délai lui semblait un siècle, parce que ce calice devait procurer le salut des âmes, et glorifier la majesté de son Père. C'est de cette joie que l'Apôtre dit : « Dans la vue de la joie qui lui était préparée, Jésus-Christ a souffert la croix, méprisant l'ignominie. » *Hebr.* XII, 2. Mais, dites-vous, est-ce que cette croix, ces coups, ces épines, ces douleurs du corps et de l'âme, douleurs si vives qu'elles provoquèrent une sueur de sang, est-ce que toutes ces douleurs ne le torturaient pas cruellement? — Elles le torturaient, et lui plus qu'un autre, lui d'une délicatesse de corps, d'une sensibilité si exquise. Mais il voyait, non pas ses douleurs qu'il méprisait, mais la gloire de Dieu, dont il avait soif; il voyait le salut de l'humanité, la rédemption du monde, la restauration du royaume céleste, la destruction de la puissance du démon, l'expansion de la foi, le pardon des péchés, la libération des âmes; la joie dont l'inondait l'accomplissement de tant de grandes œuvres lui faisait affronter gaîment la croix, et braver l'ignominie. Si sept années d'une dure servitude parurent peu de jours à Jacob, épris d'amour pour Rachel, sa fiancée, *Gen.* XXIX, 20, comment le divin amant n'eût-il pas regardé comme peu de chose des tourments qui rachetaient sa fiancée chérie, l'Eglise, la purifiaient dans un bain de son sang, l'embellissaient et la rendaient sans ride et sans tache? A un amant si passionné, rien ne pouvait donc être plus agréable que de parler de ce qu'il désirait si ardemment. Vous voyez là, mes frères, l'inestimable bonté, la miséricorde, la tendresse du Seigneur à notre égard; elle était si grande que, dans cette solennité sacrée, où il voulait manifester son ineffable gloire et sa joie, il n'a rien de plus à cœur que de parler des douleurs qui nous valaient le salut. Si, à cette joie du Sauveur, nous joignons les larmes qu'il

versa quand il fut accueilli par le peuple juif avec des rameaux et des cris d'allégresse, nous aurons une autre preuve de son amour. Car lorsque le peuple le reçoit avec des palmes et des clameurs enthousiastes, il répand des larmes en pensant à nos maux; et, dans la transfiguration, il se livre à l'allégresse, en se retraçant ses propres maux. Or, c'est bien là le caractère de la charité parfaite, que de se tourmenter des maux d'autrui, et de se délecter dans les siens, quand ils servent au salut des autres. Ne faut-il pas avoir un cœur de fer pour résister à tant de bonté et d'amour? Qui est-ce qui ne répondrait à une telle charité? qui ne chérirait un tel amant? qui ne serait prêt à mourir mille fois pour lui? S'il s'est soumis volontairement à tant de peines, à tant de travaux, non pour lui, mais pour toi, vil vermisseau, ne feras-tu pas quelque chose pour sa gloire?

II.

Pendant cet entretien, pendant que Moïse et Elie se disposaient à s'éloigner, Pierre, cherchant à prolonger son bonheur : « Seigneur, dit-il, il fait bon être ici; si vous voulez, nous ferons ici trois tentes : pour vous une, une pour Moïse, et une pour Elie. » Il ne savait ce qu'il disait. Il ne pensait à rien de la terre, ni à manger, ni à boire, ni à la vie, ni à la mort; oubliant toutes choses et s'oubliant lui-même, tout entier aux torrents de cette volupté dont il s'enivrait, il ne souhaitait qu'elle, n'avait soif que d'elle, et voulait en jouir toujours. De même que celui qui est enseveli dans un profond sommeil, où il est plongé comme dans l'ivresse, n'entend rien, ne voit rien; s'il est réveillé par quelque voix importune, il s'indigne, et ne prête aucune attention à ce qu'on lui dit, pour ne pas être arraché au bien-être qu'il éprouve dans son assoupissement; de même Pierre était engourdi, fasciné par cette volupté; il ne respirait qu'elle, et ne voulait qu'elle. Désirant donc retenir une volupté qu'il craignait de voir lui échapper, il disait: « Seigneur, il fait bon être ici, etc., » ne sachant ce qu'il disait. Vraiment il se trompait, et beaucoup, en faisant cette demande; mais à une âme aimante et aspirant aux douceurs divines, de telles erreurs ne sont pas à imputer. C'est la remarque

de saint Bernard, quand il explique la demande audacieuse de l'Epouse : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche.» *Cant.* I, 1. « Quoi de plus audacieux que la demande de ce baiser ? Mais on n'en doit pas faire un crime à un cœur aimant qui dit : J'ai reçu au delà de mes mérites, mais en deçà de mes vœux ; je suis emporté par le désir, non par la raison ; ne parlez pas de présomption là où la passion brûle. »

Au reste, l'erreur de Pierre était de demander la rétribution avant le travail, le royaume avant la croix, la couronne avant le combat, la moisson avant la semence. Ce qui est manifestement combattre contre l'ordre de l'institution divine ; puisque c'est après avoir passé par bien des tribulations qu'on entre dans le royaume de Dieu. « La joie de la rétribution, dit saint Grégoire, n'est pas recueillie dans l'éternité, si on n'en a ici d'abord jeté les semences par de pieuses tribulations. » Et le pape saint Léon expliquant notre évangile dit : « Au milieu des épreuves de cette vie, nous devons demander à souffrir, avant de demander la gloire ; parce que le temps de souffrir doit précéder le bonheur de régner. » D'ailleurs, les membres ne doivent pas marcher par une autre voie que celle qu'a suivie la tête. S'il a été dit : « Il fallait que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire, » *Luc.* XXIV, 26, chacun des membres doit aussi se persuader la même chose. C'est dans cet ordre que par la bouche des prophètes le Saint-Esprit a annoncé les souffrances de Jésus-Christ et la gloire qui les devait suivre, I *Petr.* I, 11. Cet ordre, la nature humaine, ennemie du travail et avide de bonheur, s'applique à l'intervertir. Ainsi autrefois Jacques et Jean, renversant cet ordre, sollicitaient des places élevées dans le royaume de Jésus-Christ ; mais le Sauveur les rappelle à l'ordre en ces termes : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » *Matth.* XX, 22. C'est comme s'il leur avait dit : Pensez d'abord au calice, plutôt qu'au royaume. Boire d'abord le calice vous regarde, tandis que la distribution des places du ciel regarde mon Père. A chacun sa partie, et que personne n'empiète sur les droits d'un autre. Remplissez fidèlement vos devoirs, et ne vous occupez pas de la récompense : vous trouverez auprès de mon Père la rémunération de vos travaux, non pas

seulement suivant vos mérites, mais au delà de vos mérites.

Toutefois dans la demande de Pierre il faut considérer sa modestie; quoique désirant vivement rester sur la montagne, il soumet néanmoins ce désir à la volonté divine : « Si vous voulez, faisons ici trois tentes. » On voit là un parfait accord de la volonté humaine avec la volonté divine. C'est le caractère des intelligences bienheureuses, dans lesquelles cet accord s'allie admirablement avec la charité. C'est ce que Pierre fit aussi voir en lui, lorsque, s'oubliant lui-même, il se préoccupait des tentes des autres. Car il voulait construire des tentes, non pour lui, mais pour le Seigneur, pour Moïse et pour Elie. Pieuse simplicité d'un esprit qui s'imaginait que Moïse et Elie, morts, allaient poursuivre leur vie sur cette montagne. Suivons l'évangile.

« Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et de cette nuée sortit une voix qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le. » Paroles qui équivalent à celles-ci : C'est mon Fils, non adoptif, mais propre; non pas créé, mais engendré de moi; il est mon égal, et cette égalité il la possède en vertu de son droit; toutefois, tout en conservant la forme de ma gloire, pour exécuter un dessein commun, la régénération du genre humain, il a daigné abaisser sa divinité incommunicable, jusqu'à revêtir une livrée servile. J'ai donc mis toute mon affection en ce Fils unique. Que quiconque veut me plaire, ne fasse qu'un avec lui par la foi et la charité, en sorte qu'il me soit agréable en lui et avec lui. Ecoutez-le : il vous ouvre la voie qui mène au ciel; la croix où il doit être attaché est pour vous un degré pour monter au royaume d'en haut. Ecoutez-le : il est la voie, la vérité et la vie; il est mon Verbe et ma sagesse. Ecoutez-le donc, et non les voix du monde, ni les tromperies de l'antique serpent, ni les séductions de la chair, ni les voix des Pharisiens, qui le traitaient de seducteur et de malfaiteur. A ces voix sacriléges opposez le témoignage de ma voix, et l'éclat de son visage, et l'approbation de Moïse et d'Elie, et enfin tous ses miracles que vous avez vus.

« Et les disciples entendant tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. » Je vous le demande, mes

frères, si cette voix aimable de Dieu, donnant des avertissements, inspire une telle frayeur, que sera-ce de la voix qui rendra des arrêts? S'il effraie à ce point quand il exhorte à observer sa loi, que fera-t-il quand il demandera compte de la loi négligée? Mais pourquoi, dans cette grande solennité, où le Seigneur voulait manifester l'éclat et la majesté de sa gloire, imprime-t-il une telle frayeur aux disciples? Sans doute pour nous enseigner ce qui est écrit dans le Psaume : « Servez le Seigneur avec crainte, réjouissez-vous en lui avec tremblement. » *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore.* Ps. II, 11. Car la reconnaissance et la joie sont dues à la bonté suprême, et la crainte est due à la majesté. La joie et la crainte convenant donc à Dieu, elles ne doivent pas être séparées, quand nous lui rendons hommage.

Il y a encore une autre cause de cette crainte; elle devait les empêcher d'oublier ce grand mystère, qui non-seulement par ce qu'il avait de suave, mais aussi par ce qu'il avait de terrible, se gravait dans leur souvenir. Aussi lorsqu'ils virent le Seigneur, dans sa passion, accablé d'indignités et d'outrages, rappelant à leur mémoire un si magnifique témoignage, ils comptaient pour rien les cris et les injures des méchants. Oui, Dieu fit éclater ce mystère principalement pour que les apôtres, qui regardaient comme une ignominie la croix du Seigneur, et qui devaient y trouver un sujet de scandale, fortifiés par ce témoignage divin, ne doutassent plus de la dignité de celui qu'ils avaient vu honoré de tant et de si grands témoignages. Les apôtres voyant le Seigneur traité, dans sa passion, de séducteur et de blasphémateur, pour avoir dit qu'il était le Fils de Dieu, devaient se ressouvenir de cette voix divine, qui le qualifiait de vrai Fils de Dieu; en voyant son visage meurtri, couvert de crachats, et ensanglanté, ils devaient se rappeler que c'était le même que, peu auparavant, ils avaient vu plus éclatant et plus beau que le soleil. C'est ainsi que le Seigneur prémunissait ses disciples contre le scandale de la croix, afin qu'ils restassent fermes et inébranlables dans la foi, et suivissent le conseil du Sage, qui nous avertit de ne pas oublier, au jour du malheur, le bonheur passé, *Eccli.* XI, 27, afin que le

souvenir tempère et adoucisse les maux présents. Voilà aussi, mes frères, ce qu'il convient que nous fassions quand parfois nous nous croyons abandonnés du Seigneur; c'est-à-dire, quand nous sommes privés de consolation spirituelle, et que nous le croyons irrité contre nous; alors il faut rappeler à notre pensée combien doux, bienveillant, aimable, nous l'avons trouvé peu de jours avant, afin de nous persuader qu'il est encore le même à notre égard, si nous n'avons rien commis de grave. Cette bienveillance, naguère éprouvée, est plus faite pour nous donner de l'espérance et du courage, que la sévérité présente pour nous décourager, puisque le Seigneur aime à éprouver ainsi ses élus.

Ici se présente l'occasion de faire une remarque philosophique éminemment utile. Les théologiens ont écrit bien des livres sur la nature et sur la grâce; ils ont fait bien des efforts pour expliquer ce que peut la nature, ce que peut la grâce. Si vous voulez le comprendre en peu de mots, le seul exemple des disciples pourra vous éclairer. Voulez-vous connaître d'abord l'infirmité de notre nature? Voyez de quelles armes le Seigneur revêt ses disciples pour les préparer au combat de sa passion. Ils avaient vu ses innombrables miracles; devant eux Lazare était sorti du tombeau, et d'autres morts avaient été rappelés à la vie; ils venaient de voir la transfiguration, la nuée étincelante, les illustres prophètes, Moïse et Elie; ils venaient d'entendre la voix divine, et l'annonce de la passion que le Sauveur devait subir à Jérusalem. Un seul de ces faits ne suffirait-il pas pour faire braver mille morts en confessant la foi de Jésus-Christ? En est-il un qui n'attestât que Jésus était le vrai Fils de Dieu? Dieu le Père l'avait d'ailleurs révélé à Pierre. Mais, ô étonnante faiblesse de l'esprit humain! ce même Pierre, qui paraissait être la colonne, ne vit pas plus tôt son Maître chargé de liens, le dirai-je? qu'à l'appel d'une vile servante, il le renia, et que les autres disciples saisis d'une frayeur pareille, désertant leur maître, prirent la fuite. Peut-on donner une plus forte preuve de l'infirmité humaine? Voulez-vous maintenant savoir quelle est la vertu de la grâce, quand elle est pleinement épandue dans le cœur de l'homme? Considérez ces mêmes disciples : dès que le Saint-Esprit a versé sur eux la plénitude de

la grâce, ils sont si fortifiés dans la foi, si fermes dans leur vertu, que conduits devant les princes et les rois, ils ne redoutent rien, mais regardent comme le comble de la gloire, d'être accablés d'outrages et d'opprobres, de subir mille croix pour la gloire de Jésus-Christ. Tous, publiant la bonne nouvelle dans les diverses contrées, scellèrent de leur bienheureux sang leur foi et leur constance. Voyez-vous, mes frères, ce que peut la nature, et ce que peut la grâce? Que conclure de là? — D'abord, qu'ils se trompent beaucoup ceux qui, mesurant la voie des divins préceptes aux seules forces de la nature, et la trouvant difficile, ardue, presque impossible, s'en éloignent, parce qu'ils ne considèrent point quelle est la puissance de la grâce divine, puissance telle que tout homme pieux, aidé et fortifié par elle, peut dire avec le Prophète : « Je courrai dans la voie de vos commandements, quand vous aurez dilaté mon cœur. » *Ps.* CXVIII, 32. Un autre enseignement à tirer de là, c'est qu'il faut nous connaître, nous, c'est-à-dire, notre faiblesse et notre impuissance, nous défier de nous-mêmes, repousser loin de nous toute présomption et tout orgueil, nous abaisser aussi bas que possible, rapporter à Dieu seul tout ce qui est louable en nous, dépendre de lui seul, implorer assidument son appui et sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien pour le salut, fréquenter pieusement les sacrements de l'Eglise, qui confèrent la grâce à quiconque les reçoit dignement, et fuir toute occasion de pécher, de peur de rendre, par le péril de cette occasion, notre faiblesse encore plus faible. Marchant ainsi dans les voies de la vraie humilité, nous mériterons la grâce divine, qui est le partage des humbles, et la gloire du ciel, que le Seigneur promet et donne aux justes.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME IIe DIMANCHE DE CARÊME,

OU, APRÈS UNE COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON INDIQUE CE QUE DIEU EXIGE DES TRAVAILLEURS FIDÈLES, ET QUELLE RÉCOMPENSE LES ATTEND DANS LE CIEL.

Domine bonum est nos hic esse; si vis, faciamus hic tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.

Seigneur, il fait bon être ici; si vous voulez, faisons trois tentes : pour vous une, une pour Moïse, une pour Elie. *Matth.* XVII, 4.

Tous les travailleurs, quand ils se louent pour quelque ouvrage, considèrent surtout deux choses : le travail et la rémunération. Trouvent-ils la rémunération supérieure à la peine, ils se chargent volontiers de l'ouvrage. Ainsi firent ces ouvriers qui, convenus d'un denier par jour avec le père de famille, se mirent gaîment à façonner la vigne, *Matth.* XX, 2. Or nous tous, mes frères, qui que nous soyons sur cette terre, serviteurs ou libres, plébéiens ou nobles, nous sommes travailleurs. Après avoir reçu le saint baptême, nous nous sommes loués pour cultiver la vigne du Seigneur. Nous devons donc considérer avec soin ces deux choses : le travail, et la récompense. Cette connaissance est si nécessaire que toutes les pages de l'Ecriture ne répètent rien plus fréquemment. Ce sont les deux choses que désirait savoir ce jeune homme qui demandait au Seigneur ce qu'il lui fallait faire pour posséder la vie éternelle. — Gardez les commandements de Dieu, répondit le Sauveur, *Matth.* XIX, 16. Ce que cette réponse dit en peu de mots, l'Evangile du jour le redit d'une manière nouvelle et merveilleuse. Nous examinerons donc ces deux choses dans le présent entretien; mais comme ce qui est exigé de nous est peu de chose, tandis que la récompense est considérable, nous parlerons du travail en peu de mots, et de la rémunération avec plus de développement. Pour le faire pieusement, implorons avec humilité le secours du ciel, par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Pour que nous tenions la promesse que nous avons faite en premier lieu, quiconque désire connaître l'institution, la loi de la profession chrétienne, la trouve renfermée en quelques mots du divin Maître, qui se lisent un peu avant le commencement de l'évangile du jour : « Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et me suive. » *Matth.* XVI, 24. Paroles qui développent ce qu'il avait dit ailleurs, que la voie qui mène à la vie est étroite, et que quiconque y veut arriver, doit entrer par la porte étroite. *Matth.* VII, 14. N'y a-t-il pas là des aspérités, des difficultés? Renoncer à soi-même, porter sa croix, et suivre Jésus-Christ, qui marcha par la voie de l'humilité, de la pauvreté, de la souffrance, ce n'est pas sans travail, et sans difficulté. Et qu'on ne s'imagine point que ces paroles ne s'adressent qu'à ceux qui cherchent la perfection, et non à tout le monde. L'évangéliste saint Luc est explicite à cet égard, car il fait précéder ces mots de ceux-ci : « Il disait à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, etc. » *Luc.* IX, 23. L'évangéliste saint Marc va plus loin, et c'est à remarquer. Car, comme le Seigneur s'entretenait en particulier avec Pierre et les autres disciples, dès qu'il voulut donner ce précepte, il appela une foule de peuple qui se tenait à peu de distance, et à tous il adressa cet enseignement : « Si quelqu'un veut venir après moi, etc. » *Marc.* VIII, 34. Comme s'il leur avait dit : Je ne force personne, je ne fais violence à personne; mais à ceux qui ont à cœur le salut de leurs âmes, qui brûlent du désir de la vie éternelle, qui veulent avoir part à ma gloire, qui désirent me suivre, et arriver là où je dois arriver, à ceux-là je leur montre un chemin, je leur propose une loi, c'est de renoncer à eux-mêmes, de porter chaque jour leur croix, de marcher sur mes traces. Et pour que vous saisissiez mieux la pensée du Seigneur, remarquez en quelle circonstance il l'exprima. Il entretenait ses disciples de l'ignominie de sa passion et de sa croix, lorsque Pierre, mû par des sentiments purement humains, chercha à détourner ces tristes considérations. Mais le Seigneur le réprimanda vivement de ce qu'il goûtait non les choses de Dieu, mais les choses des hommes, c'est-à-dire, de ce que, jugeant humainement, il prétendait que toutes les peines,

toutes les ignominies, sont à mettre au rang des maux, et qu'il faut s'en garantir à tout prix. A cette erreur commune de Pierre, et de presque tous les hommes qui cherchent une vie voluptueuse et tranquille, qui ont en horreur la peine et le travail, le divin Maître oppose cette maxime sublime, que la souffrance est la voie qui mène aux joies éternelles; que c'est par la patience que nous arrivons à la vie, par le travail au repos, par le combat à la couronne, par l'ignominie de l'humilité à la gloire céleste. C'est ce que signifient ces mots : «Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. » Mais analysons, décomposons les différentes parties de cette pensée.

D'abord l'homme doit renoncer à lui-même. Ce qu'il faut entendre par là, le Seigneur l'indique, quand il ajoute : « Qui aime sa vie la perdra; qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. » Renoncer à soi-même, n'est donc autre chose que se haïr d'une haine, non pas funeste, mais sainte et salutaire, et dépouiller, autant que possible, le vieil homme avec ses œuvres; c'est-à-dire, se faire violence, soumettre la chair à l'esprit, déraciner toutes les passions mauvaises, comprimer les mouvements désordonnés de l'âme, faire plier toutes les affections sous le joug de la raison, refréner la révolte et la pétulance des sens, et suivre en toutes choses, non ce que veut la convoitise, mais ce que prescrivent la raison, l'honnête, et la loi divine. Voilà ce que c'est que renoncer à soi-même, et avoir pour soi une haine salutaire. Il est évident que c'est difficile, car de toutes les affections du cœur humain, l'amour de soi est la plus puissante et la plus tristement féconde, puisque toutes les autres en dérivent. Ainsi, triompher de cette affection, changer en haine de soi l'amour de soi, c'est triompher de toute la force, de toute la puissance de la nature. « Nul n'a jamais haï sa chair, dit saint Paul; chacun la nourrit et l'entretient. » *Nemo enim unquam carnem suam odio habuit; sed nutrit et fovet eam.* Ephes. v, 29. C'est pourquoi il est très-difficile que l'homme fasse violence à sa chair, qu'il la combatte, qu'il renonce à lui-même, qu'il se répudie, qu'il se regarde comme un étranger, comme un adversaire, comme un ennemi de son esprit. Quel travail donc, quelle difficulté! Si vous

en demandez la cause, le Sauveur répond : « Ce qui est né de la chair, est chair. » *Joan.* III. 6. « La chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu. » 1 *Cor.* XV, 50. Attaquons donc la chair, violentons-la, étouffons-la autant que possible, afin que, quand elle sera subjuguée, l'esprit règne et domine dans l'homme.

En d'autres termes, renoncer à soi-même, c'est résister, renoncer à sa volonté propre. Car, la volonté exerçant son empire sur toutes les autres forces, sur toutes les autres puissances de l'âme, celui qui renonce à sa volonté propre, renonce pleinement à lui-même. C'est là toute la philosophie chrétienne. Car cette philosophie consistant principalement dans notre soumission à la volonté divine, dont elle ne nous permet pas de nous écarter en rien, il s'ensuit que la volonté propre doit mourir, pour que la volonté divine règne en nous. Comme ceux qui greffent une branche d'olivier, ou de tout autre arbre fruitier sur un sauvageon, élaguent d'abord toutes les branches de celui-ci, pour que les greffes prennent force; de même, celui qui veut se soumettre tout entier à la volonté divine, doit, autant que possible, retrancher toute volonté humaine, afin de suivre, sans aucun empêchement, la volonté divine. Ce fut la principale étude de tous les saints, qui souvent s'abstenaient non-seulement des choses défendues, mais même des choses permises, afin d'être, quand besoin serait, plus maîtres de la volonté, comme d'un coursier déjà dompté, et habitué à la bride.

Mais, mes frères, pour que ce qui précède n'abatte le courage d'aucun de vous, et ne le fasse pas désespérer de remporter cette victoire sur sa volonté, je vais ajouter ce qui est plus facile, et ce qui s'adresse à tous indistinctement. Car j'avoue que ces paroles du Seigneur renferment, et des conseils pour la vie parfaite, et des préceptes pour la vie chrétienne. Or ce que nous venons de dire a surtout rapport aux conseils que doivent embrasser et suivre tous ceux qui aspirent à la perfection. Maintenant descendons des hauteurs dans la plaine, et expliquons ce que le Seigneur prescrit au commun des hommes. Voici donc la loi commune proposée à tous : c'est que, toutes les fois que Dieu et l'homme, l'amour de Dieu et l'amour de soi, la loi de l'esprit et la loi des

membres sont en dissidence et en lutte, l'inférieur doit céder au supérieur, c'est-à-dire l'homme à Dieu, l'amour de soi à l'amour de Dieu, la loi de la chair à la loi de l'esprit. C'est-à-dire, que tout ce qui concerne les biens, la santé, la vie, l'honneur de l'homme, doit être méprisé, tenu pour rien, foulé aux pieds, toutes les fois qu'il est en opposition avec les lois et les préceptes divins. Voilà ce que c'est que renoncer à soi-même à cause de Dieu, et voilà ce à quoi tous les hommes sont tenus. Eusèbe d'Emèse, traitant le même sujet, rentre dans notre explication, quoique paraissant s'en écarter par les termes. Il dit que renoncer à soi-même, c'est n'être plus le même qu'on était, alors qu'on était asservi à la chair. Car, l'homme cessant, par la vraie pénitence, d'être ce qu'il était auparavant, et devenant une créature nouvelle, alors il renonce vraiment à lui-même. Ainsi celui qui précédemment était calomniateur, envieux, avare, médisant, impudique, promoteur de discordes, de divisions, avide du bien d'autrui, prodigue du sien, esclave de son ventre, de l'argent, enfin conptemteur des lois divines, dès qu'il a renoncé à tous ces crimes, a vraiment renoncé à lui-même, et une vraie pénitence l'a transformé en un homme nouveau. Voilà donc la première chose qu'exige de nous le divin Maître.

En second lieu, chacun doit porter sa croix, et même la porter tous les jours, comme dit un autre évangéliste. Qu'entendrons-nous ici par cette croix de tous les jours? Assurément toutes les misères, tous les déboires dont est abreuvée la vie humaine, et dont l'origine est diverse et multiple. Les uns viennent de l'éternel ennemi du genre humain, qui ne cesse de nous harceler de ses tentations sous toutes les formes; les autres, de la malice, des fraudes, des injures, des outrages, des mille moyens de nuire des hommes au milieu desquels nous vivons, quelque étroits que soient les liens qui les unissent à nous; puisque le Sauveur dit que les ennemis de l'homme sont les gens de sa maison, *Matth.* x, 36. D'autres nous viennent de notre propre chair, source de tourments, de vexations et de tortures, par suite de nos passions, de nos besoins, de nos inquiétudes, des maladies du corps et de l'âme. D'ailleurs, le souverain arbitre du monde n'envoie-t-il pas souvent

des traverses, soit pour punir les coupables, soit pour exercer, éprouver, perfectionner les bons? Qu'ai-je besoin de rappeler ici ces calamités imprévues et soudaines, ces pertes de fortune, ces désastres, ces morts d'êtres chéris ? Quelle position de la vie, si heureuse, qui ne soit menacée de tous côtés par des amertumes et des catastrophes?

« Comme il n'y a point de rose sans épines, dit S. Basile, de même nulle condition de la vie n'est sans ses peines et ses tourments, puisque même les prétendus biens de la vie sont entourés de leurs épines. » On vante le mariage, mais le veuvage en est proche, et c'est la perspective inévitable de l'un des deux conjoints. On désire des enfants; mais quelles douleurs n'ont-ils pas souvent causées à leurs parents! Les riches sont estimés heureux; mais le plus grand nombre, comme le dit S. Chrysologue, sont plus riches en misères qu'en argent. Enfin, telles et si nombreuses sont les peines et les inquiétudes de cette vie, que S. Eucher écrit dans une lettre qu'il ne sait ce qui doit plus nous exciter à l'amour de la céleste patrie, ou de la grandeur des biens qui nous y attendent, ou de la multitude des misères qui nous accablent en cette vie. Car celle-là nous invite par les plus chastes délices, tandis que celle-ci nous repousse par des douleurs de chaque jour et nous inspire l'horreur d'elle-même. Est-il besoin parmi ces douleurs de mentionner les combats de la chair et de l'esprit, combats qu'il faut livrer jusqu'à la fin de la vie ? « Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair ; ces principes se combattent l'un l'autre. » *Gal.* v, 17. Comme donc les fils d'Israël partirent armés de l'Egypte, nous aussi, munis d'armes spirituelles à droite et à gauche, marchons, sans nous laisser aveugler par le bonheur, sans nous laisser abattre par les foudres de l'adversité. Souffrir patiemment toutes les misères, les travaux, et, pour ainsi dire, les tributs de la vie, recevoir comme de la main de Dieu toutes les épreuves, être soumis et résigné, ne jamais perdre courage, ne pas être accablé par la tristesse, ne pas se plaindre de la divine providence, ne pas plier sous le poids du fardeau, ne pas mollir comme une femme, mais tout supporter d'un cœur vaillant et ferme, rendre grâces en

toutes choses, et réputer toutes ses peines comme au-dessous de ses crimes, voilà ce que c'est que porter sa croix. C'est un des deux côtés de la philosophie chrétienne, suivant S. Bernard, qui dit que la vie d'un chrétien c'est de faire le bien, et de souffrir le mal.

En troisième lieu, il faut suivre Jésus-Christ. Qu'est-ce que suivre Jésus-Christ, sinon faire ce que dit S. Jean? « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché, » I *Joan.* II, 6. Or, dit S. Pierre, « il a souffert pour nous, nous laissant son exemple, afin que nous marchions sur ses traces, lui qui n'a point commis de péché, et de la bouche duquel n'est jamais sortie parole de tromperie; qui, lorsqu'on le chargeait d'injures, n'a pas répondu par des injures; qui, maltraité, n'a pas fait de menaces, mais s'est livré à celui qui le jugeait injustement. » II *Petr.* II, 21. Cette innocence de vie, cette pureté sans tache, cette patience, cette douceur, cette paix avec ceux qui haïssaient la paix, et toutes ses autres vertus, appliquons-nous à les imiter, en tant qu'il est donné à notre infirmité. Ainsi nous pourrons suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'accompagner. Là, frères, est l'ouvrage exigé de nous; là, le travail, la tâche indiquée par le Seigneur aux travailleurs fidèles. Mais comme ce que nous avons dit jusqu'ici effraie les faibles, qui ne se croient pas à la hauteur de tels travaux, venons à la rémunération, qui stimule et aiguillonne même les cœurs sans courage. Notre Evangile nous la présente sous un aspect nouveau; il nous donne comme une anticipation, un avant-goût de la gloire future. Voici comme il s'exprime :

I.

« Jésus ayant pris Pierre, Jacques et Jean son frère, les mena à l'écart sur une haute montagne, et se transfigura devant eux. » *Matth.* XVII, 1. Ce passage nous apprend qu'il y a dans l'Eglise divers degrés de vertus et de dons célestes. Car il y a des dons communs de l'Esprit divin, qui sont offerts à tous les justes indistinctement; et il y en a d'autres tout particuliers, qui sont réservés aux amis familiers de Dieu. Dans le Cantique, l'Epoux les désigne implicitement, quand il dit : « Buvez, mes amis, enivrez-vous, mes bien-aimés. » *Cant.* V, 2. Aux

amis de boire, aux bien-aimés de s'enivrer. C'est ce que nous apprenons de cette histoire sacrée, où nous voyons le Seigneur inviter à ce banquet solennel, non pas tous les Apôtres, mais seulement les principaux, les chéris, les bien-aimés. Car, bien que tous fussent appelés à la dignité de l'apostolat, ce choix exceptionnel fait voir qu'il y a des dons particuliers de Dieu, réservés non à tous, mais à un petit nombre.

Il faut encore observer que le Seigneur conduit ses disciples sur une montagne pour manifester à leurs yeux l'éclat et la gloire de son corps : non pas sur la première montagne venue, mais sur une montagne élevée. Qui ne verrait un mystère dans ce fait, que la sagesse divine choisit de préférence, pour montrer sa gloire à ses disciples, un lieu qu'on ne pouvait gravir sans fatigue ? Quel est ce mystère ? — Assurément la hauteur du lieu est le symbole de l'élévation de l'âme qui contemple les mystères du ciel. Quiconque veut s'élever à ces hauteurs, doit gravir la montagne, c'est-à-dire, abandonner les choses de la terre, tourner le dos à tout ce qui est mondain, et, ravi de cœur et d'âme jusque dans le ciel, pouvoir dire avec le poète :

> Terra vale, curæque humiles, hominesque valete.
> Adieu, terre et ignobles préoccupations, hommes, adieu.

C'est ce que signifie la nuée d'où sort la voix de Dieu, et de laquelle il est écrit : « Il prend la nuée pour son char, et est porté sur l'aile des vents. » *Ps.* CIII, 3. Car la nuée, formée des vapeurs de la terre, quitte la terre, où elle a pris naissance; et devenue plus légère que l'air, elle s'enlève dans les régions supérieures; elle s'y fixe, et ne retombe plus de haut en bas. Isaïe, admirant la légèreté et la hauteur de ces nuées, s'écrie : « Qui sont ceux-ci qui sont emportés en l'air comme des nuées ? » *Isa.* LX, 8, c'est-à-dire qui abandonnant la terre, s'élèvent vers le ciel, et s'arrêtent sur les hauteurs ? C'est l'image des saints qui, voyageurs, de corps seulement, sur cette terre, vivent par la pensée, et par leurs aspirations, dans l'éternelle patrie.

Sur ce lieu élevé le Seigneur se transfigura sous les yeux de ses disciples. « Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps apparurent

Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui. » *Matth.* XVII, 2. Cet éclat frappa Pierre d'une telle admiration et d'une telle joie, qu'il dit au Seigneur : « Seigneur, nous sommes bien ici ; faisons-y, si vous voulez, trois tentes; une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Car, il ne savait, dit S. Marc, ce qu'il disait. Ce spectacle le ravissait, l'enivrait tellement que toutes les puissances de son âme étaient hors d'elles-mêmes, ne sentaient que cette immense joie, et ne saisissaient rien autre chose. De même qu'un vase rempli d'un liquide n'en peut recevoir aucun autre, mais laisse écouler tout ce qu'on y verse; de même, cette âme débordait d'une telle joie, qu'elle ne pouvait recevoir aucune chose étrangère; tout entière plongée dans cette mer de volupté, tout ce qu'elle voyait, tout ce qui l'entourait, lui était volupté, joie, bonheur. Or, si cette faible goutte de suavité céleste enivrait tellement l'âme de l'apôtre, qu'elle le ravissait, le transportait hors de lui-même, qu'eût-ce été s'il eût bu à longs traits aux torrents de la volupté divine? Pierre n'avait vu dans la gloire que l'humanité de Jésus-Christ, il n'avait pas contemplé la forme divine du Verbe et son ineffable beauté ; et il est tellement ravi de ce seul spectacle, que voulant rester à toujours sur cette montagne, il dit : « Seigneur, il fait bon être ici ; si vous voulez, faisons-y trois tentes ; une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Voilà ce qu'il demandait, après avoir vu uniquement deux élus briller avec le Seigneur dans sa majesté; il ne demandait pas d'autre bonheur au monde, tant il était captivé de leur aspect et de leur beauté. Qu'eût-il donc fait, s'il eût vu tant de milliers d'âmes bienheureuses, autour du trône de Dieu? S'il eût vu les empressements des Anges, la gloire des Archanges, la puissance des Dominations, l'élévation des Principautés, la majesté des Trônes, le merveilleux éclat des Chérubins et des Séraphins? Et encore, sur cette montagne il n'avait entendu parler que de la passion du Seigneur, de la croix, des clous, des coups et des opprobres. Car les prophètes ne s'entretenaient que de la sortie du monde du Sauveur, laquelle devait avoir lieu à Jérusalem. Qu'eût-il ressenti, s'il eût entendu ces douces paroles qui résonnèrent aux oreilles de S. Jean : « Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et

force à notre Dieu dans les siècles des siècles, Amen? » *Apoc.* VII, 12. Et encore il vit cette figure du Sauveur sur une montagne terrestre, qui portait des épines et des ronces; il n'avait pas vu « cette montagne grasse et fertile, où Dieu s'est plu à établir sa demeure, » *Ps.* LXVII, 16 et 17; ni les trônes du ciel et ses palais magnifiques; ni le fleuve d'eau vive, claire comme le cristal; ni l'arbre de vie, planté sur la rive, et portant chaque mois un fruit salutaire, *Apoc.* XXII, 1 et 2; ni cette cité qui est tout or pur, semblable au diamant, ni sa lampe étincelante, qui est l'agneau de Dieu, ni ces douze portes dont chacune est une pierre précieuse, *Apoc.* XX. Celui qui sur une montagne terrestre, et enfermé dans une chair mortelle, était livré à de tels transports qu'il ne savait ce qu'il disait, qu'eût-il fait, s'il lui eût été donné de goûter toutes ces joies, et d'en jouir sans fin?

Au reste, cette contemplation de la glorieuse humanité de Jésus-Christ appartient à la gloire accidentelle des bienheureux. Ainsi l'appellent les théologiens. Elle est bien inférieure à la gloire essentielle qui consiste dans la pleine vision de la beauté divine. Car autant le Créateur surpasse la créature, autant la gloire du Créateur est supérieure à toute autre gloire. Seul il connaît l'immensité de cette gloire, celui qui l'a préparée à ses élus. « Nul que vous, ô mon Dieu, dit Isaïe, n'a vu ce que vous avez préparé à ceux qui espèrent en vous. » *Oculus non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti expectantibus te.* Isa. LXIV, 4. Ainsi, quand tous les anges en parleraient, ils ne pourraient en expliquer, ni la dignité, ni la grandeur. Nous devons à cette souveraine et immense bonté de Dieu un don ineffable comme son auteur. L'esprit humain a beau s'évertuer dans ses conceptions, jamais il ne saisira la moindre partie de ce don. Voilà pourquoi, en l'évaluant, nous ressemblons à ceux qui contemplent et admirent le tableau, non encore achevé, d'un artiste éminent, et qui le trouvent d'une perfection accomplie; mais le peintre, qui connaît son art, sait combien cette perfection, admirée par des ignorants, est éloignée de celle qui brillera, quand il aura mis la dernière main à son ouvrage. Ainsi nous devons nous persuader que tout ce que nous disons, ou pensons de la félicité éternelle, est infiniment au-des-

sous de la réalité. Aussi quelques-uns font dériver *cœlum*, le ciel, de *celo*, je cache, parce qu'en lui sont contenus des biens et des délices tout à fait inconnus à l'intelligence humaine.

Tout ce que nous pouvons en dire se résume en deux mots : c'est qu'il nous est donné de pouvoir être heureux de cette même ineffable félicité dont jouit le Créateur. Sa béatitude consiste à se voir, à jouir de sa beauté infinie. Par son bienfait, nous vermisseaux, nous aurons en partage la même félicité, parce que nous le verrons tel qu'il est, III *Joan.* III, 2, et que nous jouirons de son immense beauté. Voir cette beauté infinie n'appartient qu'à la nature divine, tellement que, selon Aristote, l'intelligence divine ne peut penser autre chose. Cet objet, comme il l'appelle, est approprié et adéquat à la hauteur de l'intelligence divine. Car, poursuit Aristote, l'esprit divin se manquerait à lui-même, s'il abaissait sa pensée dans les régions inférieures. Non pas qu'il ne les connaisse; il voit tout, dit saint Thomas, et voit tout parfaitement par lui-même, puisqu'en lui sont toutes les perfections. C'est donc dans cette vision claire et sans nuages, qui n'appartient qu'à Dieu, et qui est l'attribut propre de la nature divine, que consiste la félicité, la béatitude de tous les saints, hommes, ou anges. Car, sous ce rapport, dit encore saint Thomas, les hommes quoiqu'inférieurs aux anges en nature, leur sont égaux en béatitude.

Tous les saints comprenant donc qu'ils étaient créés pour cette gloire, on ne saurait dire tout ce que pour elle ils endurèrent de travaux en cette vie, et combien ardents étaient leurs désirs d'y arriver. De là cette prière suppliante de Moïse au Seigneur : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, montrez-moi votre visage, afin que je vous connaisse, et que je trouve grâce devant vos yeux. » *Exod.* XXXIII, 13 *et passim*. De là saint Paul demande à être dégagé des liens du corps, pour être avec Jésus-Christ. *Philip.* I, 23. De là on a dit de tous les saints, que, pendant leur séjour sur cette terre, ils avaient le désir de mourir, et la patience de vivre. Or, de ce désir causé par le bonheur céleste et par l'Esprit-Saint, on peut inférer que nous sommes appelés à cette suprême félicité. Car, si saint Thomas et les autres vrais philosophes concluent du désir naturel de l'immortalité à l'immortalité des âmes, par la raison

que ce désir a été imprimé dans nos cœurs par le Créateur, qui ne fait rien en vain; nous avons raison aussi de conclure, de ce désir de tous les saints, que nous parviendrons à cette félicité divine, l'auteur de la grâce n'étant pas inférieur à l'auteur de la nature. Si le désir de la nature est si efficace, le désir inspiré par la grâce divine ne le sera pas moins, puisque l'un et l'autre dérivent d'un même principe toujours également puissant.

On dira peut-être : Comment peut-il se faire que la faiblesse de l'intelligence humaine puisse s'élever à une telle hauteur qu'elle contemple cette nature sublime et supracéleste, non en énigme et comme dans un miroir, mais à découvert et face à face? D'après les philosophes, pour comprendre les choses il nous faut des images; sans quoi nous ne saisissons rien. De là vient que nous ne sommes pas en état de nous faire une idée de la substance du dernier des anges, faute d'une image pour nous la représenter. Bien plus, ce qui est autrement étonnant, nous ne pouvons même saisir la substance de notre âme, que nous avons en nous cependant, par laquelle nous vivons, nous nous mouvons, dont nous sentons toujours l'action; et cela, parce que nous n'en avons pas l'image. Comment donc notre entendement pourra-t-il jamais s'élever assez pour voir cet Esprit supérieur, dont aucune chose créée n'est en état d'exprimer la nature? — Les théologiens répondent : Dieu lui-même, dans la céleste patrie, s'unira d'une manière ineffable à notre intelligence, il se présentera sous une forme intelligible, en sorte qu'il sera l'objet que nous verrons, et le principe en vertu duquel nous verrons. Il irradiera notre âme d'une nouvelle et glorieuse lumière, et l'élèvera au-dessus de sa puissance naturelle, afin qu'illuminée par lui, elle puisse apercevoir cet éblouissant Soleil. C'est ce qu'exprime le Prophète en ces termes : « Dans votre lumière nous verrons la lumière. » *Ps.* XXXV, 10. C'est aussi ce que les théologiens appellent la lumière de gloire. S'il était permis d'employer un terme de comparaison dans une si grande chose, on dirait que c'est une sorte de lunette. Comme celle-ci, mise au service d'une vue faible, lui fait apercevoir ce que l'œil lui-même ne peut saisir; de même cette lumière de gloire illuminera notre intelligence, l'élèvera au-dessus de sa por-

tée, en sorte qu'elle soit en état d'arriver jusqu'à la contemplation de la beauté divine.

II.

Voyons maintenant quelle est la conséquence de cette vision de la divine beauté. Le royal Prophète répond : « Je serai rassasié, lorsqu'aura paru votre gloire. » *Ps.* XVI, 15. Pourquoi serai-je rassasié ? — Parce qu'en vous seul je verrai non-seulement vous, mais tout ce que peut désirer la volonté humaine, tout ce que peut concevoir entendement ; je n'aurai donc rien à chercher hors de vous. — Une autre traduction est plus explicite sur cette félicité ; au lieu de « Je serai rassasié quand paraîtra votre gloire, » elle porte : « La satiété des joies est avec votre visage. » Ce qui veut dire que, dans cette substance suréminente, sont unies et fondues d'une manière ineffable les perfections de tous les biens qui se trouvent dans toutes les choses créées, et une infinité d'autres qui sont propres à la divinité ; d'où vient cette satiété de joies, qui procède de la réunion multiple et infinie de tous les biens. C'est pourquoi cette céleste béatitude est si bien figurée par la manne, présentée à nos pères dans le désert, et qui réunissait en soi toutes les saveurs, toutes les suavités, toutes les douceurs. Aussi, quand cette manne plus que céleste nous sera servie dans le resplendissant banquet, nous n'aurons rien à désirer au delà. Alors cette roue vivante de nos désirs, agitée par les mouvements continus des passions, puisque nous convoitons avec une avidité insatiable tantôt ceci, tantôt cela, se reposera satisfaite dans la possession du bien suprême et universel. On n'aura plus à chercher ailleurs, et par divers ruisseaux, ce qu'on puisera purement et surabondamment dans cet océan de tous les biens. Car si, au témoignage de saint Augustin, une seule goutte, puisée au fleuve du paradis, étanche toutes les soifs du monde, que ne fera pas cette mer inépuisable de tous les biens ?

Maintenant, mes frères, j'ai à vous faire une question. Si les mortels poursuivent quelque bien mesquin de ce monde, richesses, honneurs, plaisirs sensuels, santé, faveur des princes, emplois publics, dignités, s'ils les poursuivent avec une ardeur si fiévreuse qu'ils ne reculent devant aucune fatigue, devant aucun

péril de la mer ou de la terre, pour y parvenir; qu'ils bravent des armées redoutables, et les piques, et le glaive, et le feu; je vous le demande, que ne devons-nous pas faire pour acquérir ce bien suprême, qui renferme tous les biens? L'esprit humain peut-il désirer quelque chose qu'il ne trouve là, et qu'il n'y trouve beaucoup plus admirable qu'il ne pensait? Aspirez-vous à la gloire et à la louange humaine? — « Chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due, » I *Cor.* IV, 5; louange non pas fausse et mensongère, mais vraie et solide, et non exposée à l'envie. Désirez-vous richesses et longue vie? — « La longueur des jours est dans sa droite, et dans sa gauche les richesses et la gloire. » *Prov.* III, 16. Etes-vous ambitieux d'un trône, de dignités? — Là, les saints chantent qu'ils ont été créés par Dieu pontifes et rois, et qu'ils régneront sans fin avec lui. Etes-vous passionnés pour la science, pour les connaissances diverses? — Là, par le bienfait de l'Agneau céleste, vous trouverez ouvert le livre qui renferme la science parfaite de toutes choses. Ce qu'en cette vie nous apprenons en détail et successivement, là nous le lirons pleinement dans cette bienheureuse vision de l'essence divine. Beaucoup placent la félicité suprême dans la faveur et l'amitié des princes. Y a-t-il un plus grand bonheur que d'arriver à un état où l'on est rangé parmi les enfants et les amis du Roi suprême et éternel? Enfin, tous les mortels aspirent après le repos, après la fin des travaux et des peines. Je vous le demande, où le trouver, ce repos, sinon au sein des joies des bienheureux? « Là, dit saint Cyprien, est célébré ce sabbat où tous les élus se nourrissent sans labeur de la plus douce des mannes. » Pendant six jours, les Israélites au désert la mangeaient non sans travail, après s'être répandus çà et là pour la recueillir; mais, le sixième jour, ils recueillaient une double provision pour le jour présent et pour le suivant, afin de passer dans le repos le jour du sabbat. *Exod.* XVI, 22, *et passim.* Cela même arrivera spirituellement à tous les élus. Pendant les six jours de cette vie, ils se nourrissent de la manne cachée que leur envoie l'Esprit-Saint pour les consoler dans leur pérégrination et leurs travaux; car il faut le travail pour que le mérite soit possible. Ainsi méritait l'Apotre, quand il disait :

« Plus les maux que nous souffrons pour Jésus-Christ sont grands, plus grande aussi est la consolation que nous trouvons en lui. » II *Cor.* I, 5. « Au milieu de mes douleurs, dit le royal Prophète, vos consolations ont rempli de joie mon âme. » *Ps.* XCIII, 19. Mais dans ce sabbat, où se solennise l'éternel repos, où tous les saints se reposent de leurs fatigues, c'est, non plus le temps de travailler, mais le temps de se reposer; non le temps de chercher sa nourriture par le travail, mais de jouir sans travail des biens acquis, et acquis par un long travail.

Voilà, frères, la récompense proposée à ceux qui, pour Dieu, renoncent à eux-mêmes, et portent leur croix tous les jours. Tout y est magnifique et désirable à tous les titres; mais ce qui en rehausse le prix, c'est ce que je vais dire, supposé que je puisse l'expliquer par la parole. Les théologiens disent que, dans cette joie de la béatitude, joie que donne la vision de la beauté divine, il n'y a pas de succession, comme il n'y a pas succession dans cette nature parfaite et suprême. Pour elle tout ce qui a été est encore; tout ce qui est sera, et sans nul changement; ce qui sera a déjà été, et est toujours présent. Le propre de l'éternité, c'est qu'elle est tout entière simultanément; c'est qu'en elle il n'y a rien d'antérieur, rien de postérieur. La gloire des saints, qui procède de la vision béatifique, reflète à sa manière cette grandeur, cette excellence de l'éternité; la joie qu'elle procure est sans succession; elle se perçoit tout entière simultanément, sans accroissement ni diminution; en sorte que la joie de toute l'éternité se ressent tout entière à chaque moment. Si mon langage est obscur, je vais tâcher de l'éclaircir par un exemple familier. Dans les festins d'apparat où l'on présente des mets recherchés, chaque mets a une propriété, une saveur particulière. Si le festin se prolonge, les plaisirs se succèdent à travers une variété infinie de ragoûts et de friandises. Supposez maintenant, quoique cela ne puisse avoir lieu en cette vie, que le premier mets du festin, ou plutôt que la première bouchée apporte avec elle tous les plaisirs, toutes les saveurs qui doivent être goûtées pendant tout le cours du banquet. Alors ce plaisir comprendra tous les autres, et en un seul point du temps il flattera le palais autant que tous les autres mets l'auraient flatté

pendant toute la durée du festin. A l'aide de cette similitude grossière, et indigne de la majesté de si grandes choses, on aura une idée telle quelle de la grandeur de la joie ressentie dans la contemplation du souverain bien. Là, nulle succession de joies, mais la joie de toute l'éternité est toujours présente, nous l'avons dit, à quelque moment que ce soit.

A cette occasion, saint Bernard admire la bonté de la Providence divine qui, donnant à ses élus à boire dans les larmes avec mesure, les fait cependant s'abreuver sans mesure, c'est-à-dire sans succession et à satiété, aux torrents de sa volupté. La peine est bue goutte à goutte, dit-il, elle passe facilement et peu à peu; mais alors ce sera un torrent de volupté, et un torrent qui afflue et non qui s'éloigne. Au souvenir de cette volupté, le saint docteur était si transporté, qu'il s'écriait : « Combien de fois, dans ma prière, à la pensée de cette joie, ne suis-je pas remué jusqu'au fond des entrailles, et mon visage n'est-il pas inondé de larmes! O si cela durait, etc. » Et comme sa joie se prolongeait par cette pieuse et dévote considération, voulant retenir un ressouvenir si doux, il ajoute : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite soit vouée à l'oubli; que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je perds ton souvenir. » *Ps.* CXXXVI, 5. Puis le saint docteur, impatient du retard, s'écrie : « Seigneur, quand déchirerez-vous mon cilice, pour me revêtir d'un habit de joie? » *Ps.* XXIX, 12.

Qui donc de nous, mes frères, sera assez insensible pour ne pas s'animer, s'enflammer à la pensée d'une telle gloire? qui ne secouera pas l'engourdissement de l'esprit? qui ne fera passer cette préoccupation avant toutes les autres de la vie? qui ne voudrait mourir mille fois pour un tel bonheur? Saint Augustin n'a pas tort quand il dit : S'il nous fallait chaque jour endurer des tortures, supporter les douleurs mêmes de la géhenne pendant des siècles, afin de pouvoir contempler Jésus-Christ dans sa gloire, et être associés au nombre de ses saints, devrait-on hésiter à subir tous les maux, pour participer à un si grand bien, à une telle gloire? Mais le Seigneur, bon et miséricordieux, ne nous demande pas un si grand sacrifice; tout ce qu'il exige, c'est que nous n'oublions pas que nous avons été créés pour cette immense gloire;

c'est que, nous détournant de biens fragiles et périssables, nous portions tous nos soucis, toutes nos préoccupations, toutes nos pensées vers ce souverain bien ; ayant toujours sous les yeux ces paroles de l'Apôtre, que nous n'avons pas ici de cité permanente, mais que nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. *Hebr.* XIII, 14. Conduisons-nous donc, non en citoyens et en habitants de cette terre, mais en étrangers, en voyageurs, qui ont un autre but, et qui cherchent leur patrie. Tel fut l'esprit, telle la disposition de ceux qui, par le droit chemin, sont arrivés à cette patrie. C'est ce que remarque l'Apôtre, en pesant les paroles du saint patriarche Jacob. Pharaon, devant qui il avait été amené en Egypte, lui ayant demandé son âge, Jacob, qui savait que cette vie est non une vie, mais une pérégrination, répondit : Il y a cent trente ans que je suis voyageur; le temps de mes années a été court, et n'a pas égalé celui des années du voyage de mes pères. *Gen.* XLVII, 8. D'où l'Apôtre conclut que ces saints patriarches se regardaient comme des étrangers, des voyageurs sur cette terre. « Car des hommes qui parlent ainsi font bien voir qu'ils cherchent leur patrie. Certes, s'ils avaient pensé à cette patrie, d'où ils étaient sortis, c'est-à-dire à la Mésopotamie, lieu de leur origine, ils avaient le temps d'y retourner. Mais maintenant ils en veulent une meilleure, la céleste patrie; aussi Dieu ne rougit point d'eux, et il veut bien être appelé leur Dieu, parce qu'il leur a préparé une cité. » *Hebr.* XI, 15 et 16. Non, Dieu ne rougit pas d'eux, et il veut bien être appelé le Dieu de ceux qui en cette vie n'ont eu d'autre travail que de lui être agréables en tout, et d'aspirer à son héritage. Tels étaient les sentiments du royal Prophète; quoiqu'au comble de la puissance, au milieu des trésors et des biens de la royauté, il s'écrie : « Seigneur, écoutez ma prière, prêtez l'oreille à mes cris; ne vous rendez pas sourd à la voix de mes larmes. » *Ps.* XXXVIII, 13. Ne gardez pas le silence, c'est-à-dire ne cessez jamais de me prêter votre appui, de me porter secours. Pourquoi ? — « Parce que je suis devant vous comme un étranger, un voyageur, comme ont été tous mes pères. » *Ibid.* Etant donc pauvre, étant étranger, et comptant pour rien les biens fragiles et fugitifs de la terre, j'ai toujours

besoin de votre assistance, qui peut enfin, après cette pérégrination, me conduire à la patrie désirée.

Saint Ambroise remarque la différence qui séparait les deux voleurs, crucifiés avec le Seigneur : l'un, pensant non à la vie future, mais à la vie présente, la demandait au Sauveur en ces termes : « Si vous êtes le Christ, sauvez-vous, et sauvez-nous; » l'autre, au contraire, méprisant cette vie, et portant sur l'autre toutes ses aspirations : « Seigneur, disait-il, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume. » Il n'ignorait pas que celui qui pouvait donner l'éternelle vie, pouvait donner la vie du temps; mais méprisant celle-ci comme fragile et fugitive, il ne s'inquiétait que de la vie immortelle. Frères, si vous examinez bien, vous trouverez cette même différence entre les justes et les méchants. Car les méchants, repoussant loin d'eux tout souci de la vie céleste, rampent sur la terre à la manière des reptiles, ne pensant pas plus à la vie future, que s'ils n'étaient pas nés, formés, rachetés pour cette vie. En effet, « ils donnent leurs noms à leurs terres. » *Ps.* XLVIII, 12. Mais les justes, marchant dans une voie opposée, ne cherchant dans le monde que ce que demande, non la convoitise, mais le besoin, et y vivant non comme dans une demeure, mais comme dans une hôtellerie, portent toutes leurs aspirations vers l'autre vie, où ils espèrent vivre toujours; ils soupirent après elle, impatients d'y arriver, et « brûlant du désir d'être revêtus de cette maison céleste. » II *Cor.* v, 2. Faisons cela, mes frères; portons là tous nos désirs; et foulant aux pieds toutes les choses de la terre comme viles et éphémères, ne pensons, et le jour et la nuit, qu'à cet avenir éternel; méditons-le, quand nous dormons, quand nous veillons, quand nous mangeons, quelque chose que nous fassions; tâchons de l'obtenir du Seigneur à force de prières et de vœux. Croyons avoir vécu utilement et heureusement, quand, morts au monde et à toutes les choses du monde, nous aurons vécu pour ce seul soin. C'est à une telle vie qu'est réservée dans le ciel la vie immortelle. Daigne nous l'accorder Celui qui aujourd'hui a daigné en montrer l'image dans sa glorieuse transfiguration.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MEME IIe DIMANCHE DE CARÊME,

OU ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE, ET OU ON ENTRE DANS QUELQUES DÉVELOPPEMENTS SUR LES DOUCEURS SPIRITUELLES QU'ÉPROUVENT EN CETTE VIE LES PERSONNES PIEUSES.

Domine bonum est nos hic esse; si vis, faciamus hic tria tabernacula : tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.

Seigneur, nous sommes bien ici; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes: une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. *Matth.* XVII, 4.

Frères chéris, l'évangile de ce jour nous présente un mystère aussi éclatant qu'il est doux. Le saint Evangéliste l'expose en ces termes : « Jésus ayant pris Pierre, Jacques et Jean, les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige, etc.... » *Matth.* XVII, 1 et seq. *Ave Maria.*

Entre autres questions soulevées par la philosophie chrétienne, frères chéris, une des plus importantes est celle-ci : Est-il facile, ou difficile de marcher dans la voie des commandements de Dieu? En effet, la facilité des œuvres étant pour les hommes un puissant appât, tandis que la difficulté les effraie, il importe beaucoup de savoir si la voie qui mène au ciel, et vers laquelle nous ne cessons de vous appeler, est unie et facile, ou coupée d'obstacles et de fondrières. Si nous consultons les divins oracles, source de la vérité, ils nous la montrent, tantôt facile, tantôt difficile. Elle est difficile suivant les paroles du Seigneur, qui précèdent le saint évangile de ce jour : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. Car qui voudra sauver sa vie, la perdra; et qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera. » *Matth.* XVI, 24. Il dit encore : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne

peut être mon disciple. » *Luc.* XIV, 26. Et : « Le royaume des cieux se prend comme d'assaut; ceux qui emploient une sainte violence le ravissent. » *Matth.* XI, 12. Saint Paul affirme que c'est en passant par les tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume des cieux; que tous ceux qui veulent vivre chrétiennement doivent souffrir la tribulation; que ceux qui vivent en Jésus-Christ, crucifient leur chair avec ses vices et ses concupiscences. *Galat.* V, 24. Dans l'Apocalypse, saint Jean voit les élus devant le trône de Dieu, vêtus de robes blanches et tenant des palmes à la main. *Apoc.* VII, 9. La palme est l'emblème du triomphe et de la victoire. Or, la victoire suppose le combat. Ce qui fait dire à l'Apôtre : « On ne couronnera que celui qui a combattu selon les règles. » II *Tim.* II, 5. Et à Job : « La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une guerre continuelle, et ses jours comme ceux d'un mercenaire? » *Job,* VII, 1. Ces considérations montrent que la voie du ciel est difficile. En effet là est une guerre pleine de travaux et de périls.

D'un autre côté, d'autres passages de l'Ecriture déclarent que ce chemin est facile et doux. Car le divin Maître dit que son joug est doux, son fardeau léger, qu'en lui se trouve le repos de l'âme. *Matth.* XI, 29. Et par la bouche du prophète : « Si vous eussiez marché dans la voie de Dieu, vous seriez demeuré en paix sur la terre. » *Baruch,* III, 13. Par celle d'Isaïe : « Mon peuple se reposera dans la beauté de la paix, dans des tabernacles de confiance, et dans un repos plein d'abondance. » *Isa.* XXXII, 18. Par la bouche de Salomon : « Le juste trouve sa joie à faire le bien. » *Prov.* XXI, 15. Or, la joie exclut la peine. Le Roi-Prophète dit : « Ceux qui aiment votre loi jouissent d'une paix profonde, et ils ne rencontrent rien qui les fasse tomber. » *Ps.* CXVIII, 165. Et ailleurs : « Je mets toute ma joie à marcher dans la voie de vos commandements, et ils me tiennent lieu de toutes les richesses. » *Ibid.* 14. Et plus loin : « Que vos oracles sont doux à mon cœur! ils le sont plus que le miel ne l'est à ma bouche. » *Ibid.* 103. De ces témoignages des saintes Ecritures nous apprenons donc deux vérités : que la voie des préceptes divins est difficile, et qu'elle est facile. Comment concilier ces deux contraires, comment la même voie

est-elle facile et difficile, unie et escarpée? A cette question nous répondons, qu'il n'est pas étonnant de trouver des contraires là où il y a différents rapports. Car si nous considérons seulement ce qui nous est prescrit par la loi divine, et la maladie de la nature corrompue et la propension au mal, nul doute que la loi divine ne soit difficile et ardue pour l'homme entaché du péché d'origine, puisqu'elle s'oppose à toutes les cupidités de l'homme. Car, dit l'Apôtre, « la loi est spirituelle; moi je suis charnel, vendu pour être assujetti au péché. » *Lex est spiritualis; ego autem carnalis sum, venundatus sub peccato.* Rom. VII, 14. Or, quoi de commun entre l'Esprit divin, d'un côté, et, de l'autre, la chair et le péché? Mais si nous considérons les trésors de la grâce divine, les secours célestes, la puissance de la charité, la riche rémunération assurée dans le ciel aux travailleurs, enfin la douceur et la suavité de l'Esprit consolateur, rien de plus facile, de plus doux que cette voie. Voilà pourquoi le royal Prophète disait : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous avez eu élargi mon cœur. *Ps.* CXVIII, 32. C'est-à-dire, quand vous avez eu, Seigneur, réjoui, dilaté mon cœur par la charité, par la joie de l'esprit, alors j'ai couru dans la voie de vos commandements, non-seulement sans rencontrer d'obstacles, mais même avec la plus grande facilité.

Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si, quand nous vous adressons la parole, nous avançons, suivant l'esprit des auditeurs, tantôt que cette voie est facile, tantôt qu'elle est difficile. Car de même que parfois, selon le caractère des auditeurs, nous amplifions la miséricorde du Seigneur, quand il est nécessaire de raffermir, d'encourager des esprits chancelants, trop pusillanimes, et sans confiance; que parfois nous exagérons la sévérité de la justice divine, quand nous parlons à des obstinés, à des contempteurs des lois divines, à des gens qui se promettent tout de la miséricorde de Dieu; de même aux personnes délicates, et ayant peur de tout travail, nous montrons que la voie des divins préceptes est facile et agréable, afin de dissiper ainsi leurs vains épouvantails; mais aux négligents, aux inertes, à ceux qui, esclaves de leur ventre et du monde, se promettent le salut, à ceux-là

nous montrons que la voie est difficile et ardue, afin de les faire passer de l'inertie à l'activité et à l'ardeur du travail.

Ce que nous venons de dire répond donc à la question posée; c'est-à-dire, que la voie des divins préceptes est, d'un côté, difficile, et de l'autre, facile et douce; difficile à cause de la maladie commune de la nature; facile, à cause des trésors de la grâce divine et des secours que nous avons énumérés. La connaissance de cette vérité est entièrement nécessaire et aux insouciants, et aux pusillanimes. Car les insouciants, connaissant la difficulté de la loi divine, comprendront qu'il ne s'agit pas de dormir lâchement, mais qu'il faut travailler avec courage et vaillance; tandis que les pusillanimes, ceux qui ont peur de tout travail, seront attirés vers la vertu par la douce amorce des suavités divines. Et pour donner bon courage à ceux-ci, de peur qu'ils ne s'effraient de l'austérité de la loi divine, nous leur dirons — qu'il y a trois degrés : celui des commençants, celui des adolescents, celui des parfaits. Car lorsqu'on a reçu avec abondance les dons de la grâce divine, et qu'ayant vécu longtemps dans l'exercice de la vertu et de la piété, on a brisé les forces des mauvaises habitudes, alors le fardeau de la divine loi devient léger et doux. Un des Pères l'a dit, c'est la longue habitude du péché qui nous rend difficile et rude la voie de la bonne vie. Bannissez cette habitude, et la voie des divins préceptes devient unie et semée de roses. Car les parfaits, ceux qui ont longtemps parcouru la glorieuse carrière de la vertu, ceux qui y ont fait de grands progrès, et dont elle est devenue comme une seconde nature (car tel est l'effet de l'abondance de la grâce, et des saintes habitudes), ceux-là ne trouvent pas de jouissance plus grande que dans le culte de la vertu et de la droiture. Le saint roi le déclare : « Combien doux à mon cœur sont vos oracles! plus doux que le miel ne l'est à ma bouche. » *Ps.* CXVIII, 103. « Je me suis délecté dans la voie de vos commandements, qni me tiennent lieu de toutes les richesses. » *Ibid.* 14.

De ce qui précède on peut encore conclure que, bien que la vie des justes, nous l'avons dit, soit aussi traversée de ses peines, cependant, comparée à la vie des méchants, elle est bien plus noble, plus agréable et plus douce. Bien plus, la vie des méchants est

très-misérable, puisqu'elle est continuellement agitée de soucis infinis, d'angoisses, d'inquiétudes, de mouvements de colère, et de toutes les convoitises. Il ne ment point celui qui a dit : « Ils ne travaillent qu'à opprimer et à perdre les autres; ils ne connaissent pas la voie de la paix. » *Ps.* XIII, 3. « Le chemin des pécheurs est semé de pierres; derrière eux sont les enfers, les ténèbres et les supplices. » *Eccli.* XXI, 11. Au contraire, le Prophète royal rend ce témoignage à la vie des justes, laquelle était la sienne : « Je me réjouirai de vos oracles, comme un homme qui a trouvé de riches dépouilles. » *Ps.* CXVIII, 162. Ces paroles du Prophète semblent faire allusion à un double état de l'homme : l'un, quand il était esclave du monde, et se leurrait d'une vaine espérance; l'autre, quand il a commencé à servir Dieu, et qu'il est tout entier à en observer les commandements. Dans le premier état, l'homme est comparé à un soldat qui, moyennant une misérable solde que lui promet l'espérance incertaine et fallacieuse du monde, est exposé à toutes sortes de fatigues et de périls ; mais, dès qu'il s'est soumis aux lois divines, il est comme le soldat qui, après la victoire, entre en possession de dépouilles opimes, et désormais il peut dire à bon droit avec le Prophète : « Je me réjouirai de vos oracles (c'est-à-dire en obéissant à vos lois), comme celui qui a trouvé de riches dépouilles. » David exprime la même idée sous une autre métaphore : « Je marcherai comme dans un chemin spacieux, parce que je ne recherche que vos préceptes. » *Ibid.* 45. Ce qui équivaut à dire : J'avais déserté l'obéissance à vos commandements, je marchais sans guide et errant dans la voie de mon cœur, je cherchais à assouvir de toutes manières mes convoitises, et je ne pouvais que marcher à l'étroit, être pressuré par toutes les angoisses. De là des espérances trompeuses, de là des craintes, des soucis rongeurs, un libertinage furieux, une avarice bouillonnante, une ambition dévorante, une envie qui me corrodait, une colère qui me torturait; enfin tous les fléaux du cœur, compagnons et satellites d'une passion impuissante, me déchiraient l'âme de mille manières. Mais, dès qu'avec l'aide de votre providence, j'ai eu compris que la paix de l'âme, que la tranquillité consiste, non à assouvir ses désirs, mais à les régler par la crainte

de votre nom, aussitôt mon âme, qui précédemment était enchaînée par les passions, désormais libre de ses liens, s'est mise à marcher comme dans une large voie, où elle ne rencontre aucun obstacle.

Au reste, entre les nombreuses considérations qui rendent la voie des justes si unie et si agréable, il en est deux principales : l'une, la grandeur de la rémunération offerte dans la gloire céleste aux vaillants travailleurs; l'autre, la suavité des douceurs spirituelles dont l'Esprit consolateur inonde, récrée et réjouit les âmes des justes. Le royal Prophète fait allusion à ces deux récompenses dans ces deux versets : « J'ai pris vos préceptes pour qu'ils soient mon partage, parce qu'ils font la joie de mon cœur. J'ai incliné mon cœur à l'observation de vos commandements, et vous m'en récompenserez. » *Ps.* CXVIII, 111 et 112. Ou, comme saint Jérôme traduit de l'hébreu, « vous m'en récompenserez éternellement. » Cette rétribution de l'éternelle récompense rend les travaux temporaires de cette vie non-seulement légers, mais agréables et pleins de charmes. Aussi, un saint avait-il coutume de répéter : Le bien que j'attends est si grand, que toute peine est pour moi une joie. Car il savait que l'Apôtre a dit vrai : « Les souffrances de la vie présente sont hors de proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous. » *Rom.* VIII, 18. De là ces mots de saint Jérôme : « Tout ouvrage est léger, quand on pense à la rémunération; l'espoir de la récompense console du travail. » Et ceux-là de saint Grégoire : « L'espérance de l'éternité soutient le courage, et fait qu'on ne sent pas les maux qu'on endure. » Je pourrais en citer mille exemples, je me contenterai d'un seul. — On conduisait au martyre deux frères : saint Tiburce et saint Valérien. Maximus, secrétaire du préfet, pleurait de compassion en les voyant marcher gaîment à la mort. Si, dit Tiburce, nous n'avions la certitude que l'autre vie est éternelle, nous ne sacrifier ons pas celle-ci avec tant de joie. — Moi aussi, répond Maximus, je mépriserais cette vie, si j'étais assuré de ce que vous dites. — Si vous promettez de faire pénitence, reprend Valérien, le Seigneur vous en convaincra à l'heure même où nous déposerons ces enveloppes de chair en confessant son nom. —

Maximus l'ayant promis par serment, et les saints ayant peu après accompli leur martyre, Maximus aperçut des anges, étincelants comme le soleil, et les âmes des saints sortant de leurs corps, comme des vierges de leur chaste couche, et s'envolant vers les cieux. Entraîné par l'espérance d'une si grande félicité, Maximus fit courageusement profession de la foi chrétienne, et subit pour la foi le supplice le plus cruel et le plus long, avec une constance, une fermeté inébranlable. En effet, le préfet le fit frapper d'un martinet garni de plomb, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir.

Mais le Seigneur, qui départit la gloire céleste, non content de décerner cette éternelle récompense, apporte encore ses dons dans la vie presente ; et, au nombre de ces dons, nous l'avons dit, sont les douceurs spirituelles, et les joies de l'esprit. En cela, le soin de la divine Providence éclate merveilleusement. Remarquant que les hommes sont ainsi faits, qu'ils se soucient peu de l'avenir, fascinés qu'ils sont par les choses présentes, aux biens futurs elle ajoute cette douceur présente, cette suavité de l'esprit; afin que le cœur humain, rétif à la vie spirituelle par suite du péché d'origine, y soit excité fortement comme par deux éperons. Le Seigneur, qui veut le salut de l'humanité, voyant donc cela, répand dans les âmes de ses enfants l'Esprit Paraclet, qui les allaite aux mamelles de sa consolation, afin de les sevrer des mamelles du monde et de la chair. Bien différent des nourrices qui frottent leurs mamelles de l'absinthe la plus amère, pour en éloigner leurs nourrissons, cet excellent père, qui se donne à lui-même le nom de père nourricier d'Ephraïm, *Ose.* XI, 3, fait repousser toutes les voluptés, non au moyen de l'absinthe, mais en laissant déguster ces douceurs, ces suavités divines. Ainsi Pierre en ce jour, ayant eu un avant-goût de ces délices spirituelles, prend en dégoût les choses de la terre, et voudrait demeurer à toujours sur cette montagne, pour s'y abreuver à longs traits.

I.

Ayant à parler aujourd'hui des délices spirituelles, je dois considérer trois points. D'abord, quelle en est la noblesse et la gran-

deur. Puis, quel effet elles produisent dans nos âmes. Enfin, ce qu'il nous faut faire pour posséder ce don divin. Car quoique le royal Prophète l'appelle une douceur cachée, et que saint Jean, dans l'Apocalypse, l'appelle également une manne cachée, qui n'est connue que de celui qui la reçoit, *Apoc.* II, 17, néanmoins nous en pouvons dire avec vérité qu'il apporte avec lui comme un avant-goût des joies célestes. De même que les trafiquants étalent aux yeux des acheteurs une partie des marchandises qu'ils cherchent à vendre, et même leur donnent à goûter celles qui sont susceptibles d'être goûtées, afin que, séduits et par la vue et par le goût, ils n'hésitent pas à payer le prix demandé; de même le Maître des cieux, dont le royaume, l'éternelle félicité est à vendre, en donne d'abord à goûter quelque chose en cette vie à ses élus, afin qu'amorcés par ces délices, ils s'empressent de fournir le travail exigé pour acquérir le ciel. C'est dans cette vue que le Seigneur montre aujourd'hui à ses disciples cette gloire dont l'ineffable suavité les portait au mépris du monde. Aussi, dès que Pierre y eut goûté, oubliant tous les intérêts d'ici-bas, il s'écria hors de lui : Seigneur, il fait bon être ici, restons-y, établissons-nous-y, jouissons toujours de la contemplation de votre visage, nous n'avons besoin de rien autre chose. Il n'avait dégusté, dit saint Augustin, qu'une goutte de ces douceurs, et il prenait en dégoût tout le reste. Non-seulement il le prenait en dégoût, mais cette joie pénétrant par tous les pores de son âme et en prenant pleine possession, il était transporté hors de lui-même, enivré du vin céleste, et ne savait ce qu'il disait, quand il demandait à construire trois tentes sur la montagne. Cette sainte ivresse, par l'effet de laquelle un homme, dans l'extase, se remplit de l'Esprit divin, est produite par un ardent amour et par la grandeur de la suavité divine. Par l'amour, dit le même Augustin, l'âme se détache du corps et s'en isole; sentant Dieu, elle ne se sent pas elle-même. Cela arrive lorsque l'âme, séduite par les ineffables douceurs de Dieu, se dérobe à elle-même, s'élance hors d'elle-même, se transporte d'enthousiasme pour jouir de Dieu à satiété. Rien ne serait si doux, si ce n'était si fugitif. L'amour familiarise avec Dieu; la familiarité donne la confiance; la confiance, le goût; le goût, la

faim ; et Pierre, sentant cette faim, voulait séjourner toujours sur cette montagne où il savait que la céleste ambroisie qu'il avait goûtée pouvait satisfaire sa faim.

Ces douceurs avaient été goûtées par l'Epouse du Cantique, quand elle disait à ses jeunes compagnes : « Le roi m'a fait entrer dans ses celliers ; nous nous réjouirons en vous, nous souvenant que vos mamelles sont meilleures que le vin. » *Cant.* I, 3. Ces celliers ce sont les mets exquis, les délices de l'éternel banquet, où elle se glorifie d'avoir été introduite par le céleste Epoux, lorsqu'elle goûta comme les prémices de la félicité éternelle ; ce qui devait la lui faire rechercher avec ardeur au prix des fatigues et des combats. Aussi ajoute-t-elle : « Nous nous réjouirons en vous, nous souvenant que vos mamelles sont plus douces que le vin. » Ces mamelles sont les torents de lait de la consolation divine, que le Seigneur, dans Isaïe, présente à ses enfants spirituels, quand il dit : « Afin que vous suciez de ses mamelles le lait de ses consolations, et que vous en soyez rassasiés. » *Isa.* LXVI, 11. De même que le nouveau-né se repose tout entier sur les mamelles de sa mère, où il trouve sa nourriture, sa consolation et son refuge ; de même, l'âme fidèle a toutes ses consolations, tous ses trésors dans ces mamelles divines. Quand l'Ecriture les qualifie de plus douces que le vin, elle donne à entendre que toute consolation, toute joie humaine, n'est nullement à comparer avec cette joie spirituelle. Quand toutes les consolations de ce monde, dit Henri Herpius, seraient réunies ensemble, elles seraient loin d'égaler cette joie de l'esprit. Car quelle joie du monde est comparable à celle dont se glorifie la même Epouse du Cantique, lorsqu'elle dit : « Sa gauche est sous ma tête, et sa droite m'embrasse ? » *Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me.* Cant. VIII, 3. Le Seigneur met donc sa main gauche, comme un doux oreiller, sous l'âme aimante, afin qu'elle repose et dorme en paix sous sa tutelle. Bien plus, il se charge lui-même de veiller à ce qu'elle ne soit pas tirée de ce sommeil salutaire. Car il adjure toutes les créatures de ne pas oser troubler ce sommeil spirituel, où elle repose en Dieu seul, libre et dégagée de tous les soucis de cette vie mortelle. Ici saint Bernard,

qui connaissait ce sommeil et ces délices, s'écrie : « Quoi de plus doux, de plus suave que ces paroles ? Je ne me possède pas de joie, de voir cette majesté descendre à nous dans un si doux commerce, s'unir par des liens si étroits avec une âme exilée, et lui donner les preuves d'un si ardent amour. » Que sera-ce donc dans le ciel? Quelquefois, telle est la force, tel le débordement de cette dilection, de cette douceur divine, que notre frêle corps, où afflue l'impétuosité de ce fleuve, peut à peine en supporter le choc. Aussi saint Ephrem, enivré et presque accablé de cette affluence de délices, s'écriait : « Seigneur, modérez les ondes de votre grâce; » et encore : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je ne puis porter l'intensité de votre douceur. » Cela étant, faut-il croire que ces délices manquent à l'homme, ou l'homme à ces délices? Il n'y a qu'un vase frêle, qui ne puisse contenir le vin en fermentation. D'ailleurs, c'est non l'huile, mais les vases qui manquèrent à la veuve, dont Elisée secourut la pauvreté. IV *Reg.* IV, 6. Si les vases n'avaient pas manqué, l'huile n'aurait jamais cessé de couler. Largesse, douceur admirable de notre Dieu, qui confère non pas seulement ce que peut porter la fragilité humaine, mais plus qu'elle ne peut porter ! De là ces mots de l'Apôtre : « Je suis rempli de consolation, dit-il, je surabonde de joie au milieu de toutes nos tribulations. » II *Cor.* VII, 4. Quelle ne devait donc pas être, dans le repos et dans la paix, une joie qui surabondait même au milieu des afflictions !

On objectera peut-être : — Si telle est la force de cette douceur, d'où vient que nous, qui sommes fidèles, qui vénérons le glorieux nom de Jésus-Christ, qui de bouche et de cœur avons un commerce fréquent avec Dieu, nous n'avons jamais éprouvé aucune de ces jouissances? Saint Augustin répond, — en appelant Notre-Seigneur l'aliment favori d'une âme purifiée; aliment qui n'est agréable qu'à ceux qui ont le palais de l'âme purifié non-seulement des vices, mais encore des soins et des plaisirs de la terre. Aussi, où nous lisons : « J'attendrai mon salut de la force de votre nom, parce qu'il est la bonté même aux yeux de vos saints, » *Ps.* LI, 11, saint Augustin lit : « Parce qu'il est agréable aux yeux de vos saints. » Et en partant de ces paroles il montre

en ces termes que cette douceur céleste est connue des justes et des saints : « Vous me dites que ce nom est agréable : donnez-moi un palais qui le trouve tel. Louez le miel autant que vous pouvez, et exagérez-en la douceur par toutes les expressions possibles : l'homme qui ne sait ce que c'est que le miel, ne vous comprend pas, tant qu'il ne l'a pas goûté. Aussi le Psalmiste, faisant appel à l'expérience, dit-il : « Goûtez, et voyez combien est doux le Seigneur. » *Ps.* XXXIII, 9. Goûtez, et voyez; quand vous aurez goûté, vous verrez. Le Prophète sentant la douceur du nom de Dieu, voulant l'expliquer, et ne sachant à qui (car aux saints il n'est pas besoin de l'expliquer, puisqu'ils la goûtent et la connaissent; quant aux impies, ils ne peuvent la sentir, puisqu'ils ne veulent pas la goûter), que va-t-il dire de la douceur du nom de Dieu? Il se détourne aussitôt de la foule des impies, et dit : « J'attendrai mon salut de la force de votre nom, parce qu'il est agréable aux yeux de vos saints. » Votre nom est agréable, mais non aux yeux des impies. Je sais combien il est doux, mais il l'est seulement pour ceux qui l'ont goûté. » De ces paroles de saint Augustin on peut conclure quel est le charme de cette douceur divine, et quels sont ceux qui la connaissent (1).

Je veux cependant faire un pas de plus, et répondre à ceux qui, parce qu'ils sont loin de cette pureté, de cette perfection des saints, s'imaginent qu'ils seront toujours sevrés de ce lait divin. Nous les avertissons donc de renoncer à leurs vices, et de se tourner tout entiers vers le Seigneur par une vraie pénitence, opportune en ce saint temps, parce qu'eux aussi, comme nouveau-nés en Jésus-Christ, peuvent avoir part aux mamelles de la consolation divine. La divine Sagesse n'appelle-t-elle pas à elle tous les hommes par sa promesse? Car, après avoir dit : « Enfants, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance, jusqu'à quand, inconsidérés, désirerez-vous ce qui vous est funeste, et repousserez-vous la science? » elle ajoute : « Convertissez-vous, rendez-vous à mes remontrances; je répandrai sur vous mon Esprit, et vous ferai entendre ma voix. » *Prov.* I, 22 et 23. La grandeur de cette suavité spirituelle nous est indiquée par un autre passage de l'Ecriture, où la même Sagesse

(1) Voir la noté F à la fin du volume.

nous crie : « Mon Esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur tout ce qu'il y a de plus parfumé. » *Eccli.* XXIV, 27. A ces petits, que le Seigneur veut sevrer du lait des délices mondaines, il promet cet Esprit plus doux que le nectar le plus exquis. Les vrais pénitents ne sont donc pas exclus de ces douceurs. Car si les parfaits nagent dans l'affluence de ces pures voluptés, les petits trouvent aussi de merveilleuses jouissances dans des biens qui leur sont nouveaux et inconnus. Ainsi le villageois qui est resté toute sa vie caché dans sa misérable chaumière, dès qu'il arrive dans la splendide cité de Venise, est saisi de stupeur et d'admiration, quand il aperçoit l'ensemble de la ville, et tant de magnifiques édifices, sortant du milieu de la mer : merveilles qui cessent d'être des merveilles pour les habitants, accoutumés à ce spectacle. Oui, elles sont bien désirables les délices que goûtent ceux qui, sortis des épaisses ténèbres de l'Egypte, commencent à contempler de nouveaux cieux, de nouveaux horizons, une lumière nouvelle, des trésors nouveaux, et des voluptés qu'ils ignoraient. Nous lisons de saint Bernard, qu'au commencement de sa conversion, ébloui par la lumière nouvelle et par la contemplation des choses célestes, il perdit presque tout sentiment. Puissent, mes frères, vos cœurs s'embraser du saint désir d'accomplir ce qu'une tendre mère, l'Eglise, exige de vous en ce temps, où elle vous presse de vous convertir à Dieu de tout votre cœur par une vraie pénitence ! Nul doute que chacun de vous, après les pieux gémissements d'un cœur contrit, après des larmes amères, prévenu par les bénédictions du Seigneur, ne s'écriât avec le Prophète : « Combien est grande, Seigneur, cette bonté que vous tenez en réserve pour ceux qui vous craignent ! » *Ps.* XXX, 20.

II.

Il est temps d'exposer les effets que produisent dans l'âme des justes ces délices divines. Il serait trop difficile et trop long d'entrer dans tous les développements que comporte le sujet. Pour le moment, qu'il nous suffise de dire qu'elles arrachent de nos âmes le plus grand obstacle à la vertu, l'amour des voluptés terrestres. Aristote l'a dit : L'homme est, par nature, avide de voluptés, en-

nemi de la souffrance et de la tristesse. De là vient que souvent, séduit par l'amour du plaisir, il s'éloigne du devoir, et se jette dans le mal. Aussi saint Basile donne-t-il à la volupté un nom significatif, et l'appelle-t-il l'amorce du diable. Car, de même que les oiseleurs trompent et prennent les oiseaux en leur présentant quelque appât; de même, le démon, qui fait la chasse, non aux oiseaux, mais aux âmes, jette aux yeux pour appât la volupté, et ainsi enlace et perd des âmes infortunées. Sénèque, pour nous détourner de l'amour des voluptés, s'exprime en ces termes : « Faisons en sorte de fuir tous les excitants aux vices. Fortifions notre âme, et éloignons-la des attraits du plaisir. Le vin et le repos perdirent Annibal; les délices de la Campanie énervèrent le héros que n'avaient arrêté ni les neiges, ni les Alpes. Vainqueur par les armes, il fut vaincu par les vices. Nous aussi avons à faire une guerre, et une guerre qui ne donne ni repos ni trève. Il faut avant tout triompher des voluptés, qui, vous le voyez, ont souvent entraîné à elles de vaillants cœurs. Les délices efféminent les courages. Les bêtes de somme, dont le pied a été durci sur les aspérités, affrontent tous les chemins. Celles qui ont été engraissées dans une molle prairie, sont bientôt hors d'usage. »

L'amour immodéré des voluptés terrestres étant donc si nuisible à la vertu, le Seigneur, qui aime la vertu et les âmes, a opposé à ce poison si commun un antidote salutaire : les douceurs et les joies spirituelles. Comme les hommes chassent un clou par un clou, de même le Seigneur chasse de nous la volupté par la volupté, c'est-à-dire les délices de la chair par les délices de l'esprit, les douceurs de la terre par les douceurs du ciel. Car telle est la noblesse, la pureté, l'intensité de ces douceurs que, de même que les ténèbres sont chassées et dissipées par le soleil levant, dont elles ne peuvent soutenir les resplendissants rayons, de même, quand les délices spirituelles et chastes du divin Esprit occupent une âme, toutes les délectations charnelles et terrestres sont mises en fuite. Comme les clercs abandonnent volontiers un emploi mal rétribué, quand il s'en présente un autre doté d'émoluments plus avantageux, quand bien même ils seraient obligés d'en laisser une partie au donateur; ainsi ils repoussent facilement les dé-

lices de la chair, ceux qui prennent en échange les délices spirituelles et célestes, quand même, pour les acquérir et les conserver, il faudrait subir bien des travaux. Quand une âme, dit saint Grégoire, a commencé à nager dans les délices intérieures, elle ne veut plus s'attacher à des biens terrestres; brûlant d'amour pour son Créateur, et affranchie déjà de sa captivité, elle aspire à le contempler. Le même saint Grégoire dit encore : « Pour les âmes saintes, quand elles brûlent du désir de la bienheureuse éternité, tout bruit venant du monde est un poids qui les déprime. Tout ce qui ne leur rappelle pas ce qu'elles aiment, leur est intolérable. » Les naturalistes écrivent qu'il est un fleuve dont l'eau rend sobres ceux qui la boivent. Cette propriété s'applique parfaitement aux délices spirituelles, dont la suavité est si enivrante qu'elle fait prendre en dégoût toutes les autres délices du monde.

Mais la manne, offerte à nos pères dans le désert, *Exod.* XVI, est le type le plus précieux de cette douceur spirituelle, et son interprétation rentre naturellement dans notre sujet, car le mot *manna* signifie : Qu'est-ce que cela? Or, ceux qui ont longtemps vécu dans les délectations charnelles, ceux qui s'imaginaient qu'il n'y a de joies au monde que les joies de la chair ; dès que, convertis au Seigneur par une vraie pénitence, ils jouissent pour la première fois de ce banquet céleste, et de ces délices dont ils n'avaient pas l'idée, ils ne peuvent jamais assez admirer la noblesse et l'intensité de ces délices ; dans leurs transports, ils s'écrient : Qu'est-ce que cela? Qui fait ainsi vibrer toutes les fibres de mon cœur? Qu'est-ce que cela, qui en remplit ainsi de joie toutes les profondeurs? Qu'est-ce qui nous fait courir avec tant d'allégresse par la voie des commandements de Dieu, à la senteur de ses parfums? qu'est-ce qui éteint si pleinement la soif de toutes les cupidités? qu'est-ce qui transporte ainsi l'âme vers le ciel, lui fait prendre en dédain et réputer pour rien toutes les choses de la terre? Les hommes pieux, dit le même saint Grégoire, séduits par la douce saveur de ces délices, aspirent à ce qu'ils méprisaient autrefois, et méprisent ce qu'ils convoitaient ; ils repoussent ce qu'ils désiraient, et s'empressent de saisir ce qu'ils dédaignaient naguère, ne le connaissant pas. Comme les fourmis, dès qu'elles sentent le miel, ou le sucre, sont allé-

chées par la douce odeur du parfum, et se glissent dans les lieux les plus cachés, par les fentes les plus étroites; ainsi l'âme fidèle, dès qu'elle a perçu le suave parfum du miel divin, ne se donne pas de relâche qu'elle ne l'ait goûté, qu'elle n'en jouisse; elle foule aux pieds, de gaîté de cœur, toutes les délices terrestres, pour s'abreuver pleinement à ces pures sources. Aussi Pierre, qui y avait goûté, oublie-t-il tout le reste, et, comptant pour rien toutes les choses de la terre, ne demande-t-il qu'à jouir de ces seules délices; il voudrait s'implanter éternellement sur cette montagne, et il s'écrie : Seigneur, on est bien ici; si vous voulez, faisons-y trois tentes, etc. Ici éclate admirablement le soin de la divine Providence. Car, de même que le Créateur de la nature, dans ce qui a rapport à la conservation des individus et des espèces, a placé un certain attrait de plaisir, qui entraîne toutes les créatures, et les fait pourvoir aux besoins de la vie; de même, rien n'étant plus nécessaire dans les choses humaines que la piété et la vertu, le Seigneur, par amour pour nos âmes et aussi pour la vertu, l'a entourée et édulcorée des suaves délices de l'Esprit divin, afin que les hommes, attirés par cette douce amorce, se portassent à honorer et à aimer la vertu.

III.

Je vois qu'épris de ces douceurs, vous désirez connaître les moyens d'y parvenir; ce qui doit faire l'objet de la troisième partie de ce discours. Cela est encore indiqué d'une manière mystique dans le saint Evangile qui vient de vous être lu. En effet, nous y lisons que le Seigneur prit à part ses disciples, et les conduisit sur une haute montagne; que là, pendant qu'il priait, son visage se transfigura. Nous voyons d'abord par là que, dans la prière, où l'âme rejette loin d'elle tous soucis, toutes pensées terrestres, où, recueillie en elle-même, elle ouvre librement tous ses replis aux rayons de la lumière divine, et, suppliante devant le Seigneur, en invoque l'appui et la miséricorde, qu'elle attend patiemment; nous voyons, dis-je, que dans la prière elle trouve le Père des miséricordes, qui d'abord l'illumine de la clarté de sa lumière; que cette lumière excite l'amour; que l'amour inonde l'âme qui prie de la joie de l'Esprit-Saint, et lui fait trouver dans cet

exercice une nourriture succulente et de pures délices. C'est ce que le Seigneur promet aux justes dans Isaïe : « Je les conduirai sur ma montagne sainte, et les remplirai de joie dans la maison consacrée à me prier. » *Adducam eos in montem sanctum meum, et lætificabo eos in domo orationis meæ.* Isa. LVI, 7. Comme une prière pieuse et sainte doit être pure de toute image sensuelle, de tout tracas des soucis et des affaires, le Seigneur conduit à l'écart ses disciples hors de la ville sur une haute montagne. Le texte grec de saint Marc porte qu'il les prend seuls, et à part, *Marc.* IX, 1, paroles qui indiquent plus clairement la retraite et la solitude. La solitude est ainsi recommandée à ceux qui veulent participer à ce festin céleste. Car le Seigneur dit de cette solitude, en parlant d'une âme religieuse : « Je la mènerai dans la solitude, et lui parlerai au cœur. » *Ose.* II, 14. Parler au cœur, est un hébraïsme qui signifie que ce qui est révélé dans la solitude à un cœur pieux et religieux, est agréable et doux. Or, par solitude nous entendons un silence intérieur, une âme libre des soins et des pensées terrestres, et appliquée à la contemplation des choses divines ; solitude spirituelle qui reçoit certainement de la solitude extérieure un puissant secours. C'est à cette dernière que saint Jérôme, dans une lettre, invitait son ami Héliodore en ces termes : « Que faites-vous dans le siècle, frère, qui êtes plus grand que le monde ? Combien de temps encore serez-vous à l'étroit à l'ombre des habitations ? Combien de temps encore serez-vous enfermé dans la prison de villes fumeuses ? Croyez-moi, je vois plus clair ici. Rejetant le fardeau du corps, j'aime à prendre mon essor vers les pures régions d'en haut... Libre à d'autres de penser autrement ; car à chacun sa manière de voir. Mais la ville est ma prison, la solitude est mon paradis. »

Mais non content de la retraite et de la solitude, le Seigneur emmène ses disciples sur une montagne escarpée. Evidemment il voulait montrer que ceux qui veulent jouir des délices divines, c'est-à-dire des consolations de l'Esprit, doivent gravir la voie ardue de la vertu, renoncer aux soins et aux plaisirs de la terre. Voici en quels termes saint Augustin s'entretient avec Dieu : « Vous êtes ma consolation de tous les instants, vous qui vous

livrez seulement à ceux qui méprisent la consolation de ce monde pour votre consolation perpétuelle. Car ceux qui sont consolés ici-bas sont peu dignes de votre consolation. Mais ceux qui sont tourmentés ici, sont consolés par vous; et ceux qui participent aux souffrances, participent aussi à vos consolations. On ne peut avoir sa consolation dans l'une et dans l'autre vie; on ne peut avoir sa joie ici-bas et dans le ciel. Qui veut l'une, doit renoncer à l'autre. » *Méditat.* En désirez-vous savoir la cause? — C'est la grande dissemblance de ces deux choses, qui ne peuvent cohabiter dans la même âme. Aussi saint Bernard dit : « Les joies divines fuient un cœur que maîtrisent les désirs du siècle; le vrai ne peut se mêler avec le faux, l'éternel avec le caduc, l'esprit avec la matière, le grand avec le petit. »

De ce que nous avons dit il est facile d'induire que tous les péchés, même légers, mettent obstacle aux délices spirituelles. Car, si les plaisirs de la terre, qui parfois peuvent être innocents, font obstacle aux consolations de l'Esprit divin; que sera-ce des péchés qui attaquent l'âme, la dépriment, la souillent, éteignent ou la charité, ou la ferveur de la charité? Voici comment saint Augustin s'exprime sur ces deux obstacles : « Parce que le raisin de la chair du Christ avait été porté au pressoir de la croix, et qu'après la pression avait commencé à couler le vin de la divinité, l'Esprit-Saint fut envoyé pour préparer les vases des cœurs, et verser le vin nouveau dans des outres nouvelles : d'abord pour que les cœurs fussent purifiés, de peur que le vin versé ne fût souillé, et ensuite pour qu'ils fussent liés, de peur qu'ils ne laissassent écouler la liqueur. Ils devaient être purifiés de la joie d'iniquité, et devaient être liés contre la joie de la vanité. Le bien ne pouvait venir qu'après que le mal se serait retiré. La joie de l'iniquité souille, la joie de la vanité répand. La joie de l'iniquité salit le vase, la joie de la vanité le fend. Il y a joie d'iniquité, quand on aime le péché, et joie de vanité, quand on aime ce qui passe. Rejetez donc le mal, afin de pouvoir recueillir le bien. Répandez les amertumes hors du vase, afin de le pouvoir remplir de douceurs. L'Esprit-Saint est amour et joie. Bannissez l'esprit du diable, et l'esprit du monde, afin de recevoir l'Esprit de Dieu. L'esprit du

diable produit la joie d'iniquité ; l'esprit du monde, la joie de vanité. Et ces joies sont des maux, parce que l'une est une chute ; l'autre, une occasion de chute. Après qu'auront été bannis les esprits mauvais, viendra l'Esprit de Dieu ; il entrera avec la joie saine dans le tabernacle de votre cœur (1). »

En dernier lieu, ceux qui se donnent tout entiers à la vie spirituelle, doivent être avertis de ne pas faire connaître les dons qu'ils ont reçus de Dieu, à moins que ce ne soit lorsqu'ils ont besoin du conseil salutaire de plus éclairés qu'eux ; et cela, afin de se garantir de cette sangsue qu'on appelle la vaine gloire. C'est ce que nous apprend le saint Evangile de ce jour. Car que signifie ce que dit le Sauveur à ses disciples, après avoir consommé le mystère de la transfiguration : « Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, tant que le Fils de l'homme ne sera pas ressuscité d'entre les morts? » De grâce Seigneur, pourquoi ordonnez-vous qu'un si grand mystère soit enseveli dans le silence? Qui ne verrait là un dessein? Qu'est-ce que le Seigneur voulait nous donner à entendre par ce silence? — D'abord, par son exemple, il nous prémunit contre le péril de la vaine gloire. Ce sage médecin de nos âmes, ce divin Maître savait quelle est la force et la puissance de ce fléau, qui se glisse à la sourdine et porte des coups dangereux ; qui perd le bien que nous faisons, et qui blesse l'âme ; qui nous fait faire naufrage au port, et qui du remède tire la maladie. Aussi saint Chrysostome dit-il : « Là où pénètre la vaine gloire, elle enlève peu à peu tout ce qu'elle trouve. » Et saint Augustin : « Il n'y a que celui qui a déclaré la guerre à l'amour de la gloire humaine, qui en connaisse toute la force malfaisante. » Parce que, s'il est facile de ne pas désirer la louange, quand on nous la refuse, cependant il est difficile de ne pas s'y complaire, quand on nous l'offre. Au reste, le silence et la solitude nous garantissent de ce fléau, qui devient impuissant, dès qu'il n'y a point d'œil qui nous regarde. Voilà pourquoi nous lisons que saint Jean Climaque triomphait de l'avarice par la compassion, de la paresse par la pensée de la mort; enfin de la sangsue de la vaine gloire (comme il l'appelait), en sortant peu et en

(1) Voir la note G à la fin volume.

parlant moins encore. Le Seigneur pensait donc, non à lui, mais à nous, quand il ordonna que ce mystère fût enseveli dans le silence. Voilà, frères, entre autres choses, ce que doivent observer soigneusement ceux qui désirent éclairer leur intelligence des splendeurs de la lumière divine, enflammer leur cœur du feu du divin amour, et nourrir leur âme aux festins, aux délices célestes; afin que fortifiés, affermis par ces vertus, ils soient en état de gravir la montagne où Dieu se plaît à habiter, où avec les bienheureux nous verrons, non en un miroir et en énigme, mais face à face dans Sion le Dieu des dieux, qui est béni dans les siècles des siècles. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR

LE MÊME IIe DIMANCHE DE CARÊME,

D'APRÈS LES ÉGLISES DONT L'ÉVANGILE DE CE JOUR CONTIENT L'HISTOIRE DE LA CHANANÉENNE. — EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

O mulier, magna est fides tua; fiat tibi sicut vis.
Femme, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous voulez.
Matth. XV, 28.

De même que celui qui se propose de recevoir le sacrement de la régénération spirituelle s'applique avant tout à renoncer au démon et à ses pompes; de même quiconque désire recevoir dignement le sacrement de pénitence doit avant tout renoncer aux œuvres du démon, c'est-à-dire au péché. Comme l'Eglise consacre ce temps à la pénitence et à la guerre contre les vices, elle a grand soin de nous pourvoir d'armes spirituelles; revêtus de ces armures, nous pouvons combattre contre les esprits mauvais. L'Evangile du dimanche précédent nous offrait dans l'exemple du Seigneur trois espèces d'armes : le jeûne, la solitude, l'étude des saintes Ecritures; c'est en effet avec ces armes que notre Sauveur combattit contre l'ennemi commun. Car le jeûne déprime la chair, élève l'esprit, modère les saillies des passions, affaiblit les vices, entretient et nourrit les vertus; et, donnant à la justice

divine satisfaction pour les transgressions commises, nous aide à éviter celles qui pourraient survenir. — La solitude, par laquelle l'homme se dérobe, autant qu'il peut, au commerce des autres hommes, ferme presque toutes les portes des sens, par lesquelles la mort entre d'ordinaire dans l'âme. Car quels sont les péchés qui ne pénètrent pas dans le cœur par ces espèces de fenêtres ? Qui pourrait seulement énumérer les péchés des yeux? « Y a-t-il rien de plus mauvais que l'œil ? » dit l'Ecclésiastique, *Eccli.* XXXI, 15. Combien fut fatale au saint roi David la licence des yeux, lorsqu'il vit une femme au bain? On s'étonne que le basilic tue d'un seul regard; est-il moins étonnant que l'homme, en voyant, succombe non corporellement, mais spirituellement, et d'une mort non temporaire, mais éternelle? Et les péchés des oreilles et de la langue sont-ils moins nombreux et moins graves? Notre bouche ne s'ouvre-t-elle pas chaque jour à la médisance, au mensonge, au parjure, à l'outrage, au sarcasme, à la calomnie, à l'adulation, aux imprécations? Je ne parle pas des paroles oiseuses, bouffonnes, obscènes, sanguinaires. De tous ces maux est exempt celui qui a appris à habiter et à vivre seul avec lui-même. En effet, quiconque maîtrise sa langue a la clef de son âme; tandis qu'au contraire il est écrit de la loquacité : « Qui ne peut retenir sa langue en parlant, ressemble à une ville ouverte et sans murailles. » *Prov.* XV, 28. — D'un autre côté, les saintes Lettres et les lectures pieuses nous protégent et nous arment si bien contre les tentations de l'antique ennemi, que le Prophète disait : « Si votre loi n'avait été mes délices, j'aurais péri il y a longtemps dans les maux qui m'ont affligé. » *Ps.* CXVIII, 92. L'étude de la loi divine, en effet, éclaire l'intelligence, et enflamme la volonté; et quand ces deux principales puissances de notre âme, desquelles dérivent tous nos biens et tous nos maux, sont munies des secours du ciel, toute entrée est fermée à nos ennemis.

Voilà donc les trois espèces d'armes dont, le dimanche précédent, nous revêtait l'Eglise contre les trois principaux ennemis de notre âme. Elle nous armait du jeûne contre la chair, de la solitude contre le monde, de la lecture des Livres saints contre le

prince de ce monde. Dans l'Evangile de ce jour, elle nous presente une autre armure, éminemment appropriée à tous les genres de combat : c'est la prière, arme irrésistible dans toutes les luttes spirituelles. Aussi l'Apôtre, après avoir exposé les forces et les fraudes de nos adversaires, après nous avoir pourvus de diverses espèces d'armes pour ces combats, met-il en dernier lieu la prière, disant : « Invoquez Dieu en esprit, en tout temps, et par toute sorte de supplications et de prières; veillant pour cela avec une persévérance continuelle, et priant pour tous les saints. » *Ephes.* VI, 18. Par ces paroles il exalte si vivement l'utilité, la continuité, l'insistance de la prière, qu'il est impossible d'y rien ajouter. Donc, soit que le démon nous assaille de ses piéges, soit que le monde nous pressure de ses angoisses, ou nous séduise de ses attraits, soit que la chair nous attaque par les délices et par les convoitises, recourons aussitôt à ce remède efficace et que nous trouvons sous la main; crions du fond de notre cœur avec la Chananéenne : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; ma fille (c'est-à-dire mon âme) est misérablement tourmentée par le démon; » et ne cessons de crier que quand l'auteur de la tendresse, le Seigneur, aura répondu : « Femme, grande est votre foi; qu'il soit fait comme vous voulez. » *Matth.* XV, 22 et 28. Ayant donc à parler de la prière de cette femme, et de la foi, de la persévérance, de la patience qui éclatent dans sa prière, implorons humblement l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

L'Eglise, se proposant donc aujourd'hui de nous munir des armes de la prière contre l'ennemi commun, nous apprend, par l'exemple de la Chananéenne, comment il faut prier. Car, il y en a beauconp qui prient; mais s'ils ne sont pas exaucés aussitôt, ils cessent de prier. Ainsi fit Saül : il consultait le Seigneur par l'entremise d'un prêtre, et comme la réponse se faisait attendre, il dit au prêtre : « Retirez votre main, » *Contrahe manum tuam,* I Reg. XIV, 19; c'est-à-dire cessez de prier et de consulter le Seigneur. D'autres, ce qui est plus grave, quand ils ne sont pas exaucés sur-le-champ, recourent à des appuis humains, bien plus à des appuis

illicites. C'est ce que fit encore Saül : comme le Seigneur ne répondait pas à sa prière, il alla consulter la pythonisse sur l'issue du combat qui allait se livrer. D'autres prient, et même longtemps, sans obtenir ce qu'ils demandent, parce qu'ils ne demandent pas bien. Tels étaient ceux dont l'apôtre saint Jacques disait : « Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, et pour satisfaire vos convoitises. » *Jac.* IV, 3. Il faut donc savoir comment demander, pour ne pas demander mal, et pour ne pas nous attirer la même réponse que fit le Seigneur aux fils de Zébédée : « Vous ne savez ce que vous demandez. » *Matth.* XX, 22. Comme le royal Prophète veut que l'on chante avec intelligence, *Ps.* XLVI, 8, de même nous devons prier avec intelligence. Mais quelle est la manière de prier ? c'est-à-dire avec quelle foi, quelle humilité, quelle patience, quelle persévérance, quelle longanimité faut-il prier ? Dans toute l'histoire évangélique, on aurait peine à trouver une réponse plus explicite que dans l'Evangile de ce jour. L'Evangéliste dit donc :

« Jésus, étant parti de ce lieu, se retira du côté de Tyr et de Sidon. » *Matth.* XV, 21. C'est-à-dire, parti de Judée, où se pratiquait une fausse justice, il va sur les terres des Gentils où se pratiquait une flagrante injustice ; car une idolâtrie manifeste lui déplaisait moins qu'une religion de fraude et de mensonge. Rien donc d'étonnant que, les Juifs étant laissés de côté, le royaume des cieux et la gloire de l'Evangile aient passé aux païens. Là était une Chananéenne, dont la fille était violemment tourmentée par le démon. On appelait Chananéens les descendants de Cham, un des trois fils de Noé. *Gen.* IX, 19. Cham, pour avoir tourné en dérision la nudité de son père, en encourut la malédiction, laquelle se perpétua si bien que le Seigneur, quand il voulait flétrir l'impiété du peuple israélite, le traitait de Chananéen. C'est ainsi que, par la bouche du Prophète, il dit à ce peuple : « Votre race et votre origine vient de la terre de Chanaan ; votre père était Amorrhéen, et votre mère était Héthéenne. » *Ezech.* XVI, 3. Les Israélites, les enfants d'Abraham, il les appelait donc, non Israélites, mais Chananéens, ce qui était le comble de l'ignominie : telle était la puissance de la malédiction d'un père ! Non moins ef-

ficace fut celle qu'au lit de la mort fulmina Jacob contre Ruben, son premier-né : « Ruben mon premier-né, vous deviez être ma force, et vous êtes la source de ma douleur; vous deviez être le premier en dignité et en puissance; ne croissez pas, parce que vous êtes monté sur le lit de votre père et que vous en avez souillé la couche. » *Gen.* XLIX, 3 et 4. C'est-à-dire comme premier-né, vous deviez être le premier en dignité et en puissance; la dignité royale ou sacerdotale devait être votre partage à vous et à votre postérité ; mais vous en êtes déchu. C'est ce que signifient les mots : Ne croissez pas ; c'est-à-dire, n'ayez pas de prééminence, parce que vous avez déhonoré votre père, en souillant sa couche. La malédiction paternelle pesa donc sur lui et sur sa postérité, et les deux dignités furent dévolues aux puînés. Cela étant, pères, mères, pourquoi avoir sans cesse à la bouche des imprécations contre vos fils, contre vos filles? Pourquoi vomir d'une bouche paternelle un tel venin sur ceux qui vous doivent le jour? Comment, à vos héritiers, laissez-vous pour héritage une malédiction? Il est vraisemblable que la plupart des malheurs des enfants ont leur source dans ces exécrations. Si celui-ci est englouti dans les flots, celui-là percé du glaive, cet autre enlevé par une mort soudaine sans le secours des sacrements ; si d'innombrables calamités répandent la mort parmi les hommes, la cause en est le plus souvent dans ces malédictions. Qu'y a-t-il là d'étonnant? N'est-il pas écrit? « Celui qui te maudit dans l'amertume de son âme, sera exaucé dans son imprécation; il sera exaucé par son Créateur. » *Eccli.* IV, 6. Si la malédiction des autres est exaucée, comment ne le serait-elle pas, celle d'un père offensé par son fils? Un fils ne doit-il pas, après Dieu, sa première tendresse à son père? Nous lisons encore : « La bénédiction du père affermit la maison des enfants; la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements. » *Eccli.* III, 11. Aussi, pères et fils, je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, vous, pères, de ne pas maudire vos enfants ; vous, enfants, de ne rien commettre contre vos auteurs, qui mérite leurs exécrations, si vous voulez, les uns et les autres, vous épargner d'éternels regrets. Recommandons également aux mères de ne pas laisser à leurs filles, placées sous leurs ailes, et

qui se règlent sur leurs exemples, l'héritage de ces déplorables emportements. Car il est des mères qui, par leur exemple, apprennent à leurs filles à souhaiter du mal aux autres, plutôt qu'à prier Dieu. Mais revenons à notre sujet.

Cette Chananéenne, cette idolâtre, dont la fille était possédée du démon, car ce sont là les présents dont le démon gratifie ses adorateurs; cette idolâtre, dis-je, n'eut pas plus tôt appris que le Seigneur, ce médecin qui guérissait toutes les souffrances, était arrivé dans le pays de Tyr, qu'elle accourt à lui suppliante, en disant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. » *Matth.* xv, 22. Ainsi une idolâtre, esclave de la superstition, ne consulte pas les idoles; elle n'a recours ni aux nécromanciens, ni aux maléfices, ni aux sortiléges, mais éclairée de la lumière nouvelle de la foi, elle court à la source même du salut, disant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, etc. » En deux mots elle embrasse tout ce qu'il est nécessaire de dire; car c'est comme si elle disait : Seigneur, fils de David, et héritier de la noblesse et du sang paternels, vous savez combien il est triste d'être tourmenté par le démon, par l'implacable ennemi du genre humain; vous savez combien les entrailles d'une mère sont déchirées par les souffrances de ses enfants, et quels devoirs de tendresse lui sont imposés à leur égard, puisque les lions, les tigres, et les autres bêtes féroces entourent leurs petits d'une si vigilante sollicitude. D'ailleurs, quelles que soient les calamités qui nous surviennent, vous voulez que nous allions nous jeter dans vos bras, comme au seul port de salut. Docile à votre ordre, me voici donc, et, suppliante, j'implore pour ma fille la guérison que seul vous pouvez donner. « Ayez donc pitié de moi, fils de David. » D'un mot, j'ai fait tomber tout chef d'accusation. Car je n'exalte point mes mérites, je ne parle ni de vertu, ni de religion (je n'en ai point), ni d'une justice, en vertu de laquelle je réclamerais un droit; mais j'implore la miséricorde, qui n'est pas refusée aux malheureux. Ce seul mot de miséricorde efface toute l'indignité qu'on pourrait m'objecter. Appelez-moi païenne, Chananéenne, pécheresse. J'y consens. Plus est étendu le champ des misères, plus il y a lieu

à miséricorde. Si je venais à vous, fière de la bonne opinion de ma vertu, la conscience de ma turpitude me ferait rougir; mais comme j'implore, non une récompense due à ma justice, mais la miséricorde que votre bonté, plus grande que mes crimes, se doit à elle-même, qu'ai-je à craindre? — Que répond Notre-Seigneur?

« Il ne répondit pas un seul mot. » *Matth.* xv, 23. Quelle nouveauté, Seigneur? Verbe du Père, vous ne parlez pas? Sagesse de Dieu, vous ne répondez rien? Médecin de toutes les souffrances, vous négligez de les guérir? Source de miséricorde et de salut, vous vous détournez des misères placées sous vos yeux? vous arrêtez les courants de votre miséricorde? Vous qui de votre aimable voix appelez à vous tous les affligés, tous les malheureux, en disant : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » *Matth.* xi, 28; vous repoussez par le silence une infortunée, une affligée qui vient à vous? Comment se peut-il concevoir que vous appeliez ceux qui ne vous cherchent pas, et que vous repoussiez ceux qui vous invoquent? que vous suiviez ceux qui vous fuient, et que vous fuyiez ceux qui recourent à vous? que souvent vous confériez la guérison à qui ne la demande pas, et que vous la refusiez à qui la demande en suppliant? Si vous forcez d'entrer même ceux qui ne veulent pas, dit Origène, pourquoi ne pas accueillir celui qui demande? Qu'est-ce donc que cela, mes frères? Précisément ce qui arrive à ceux qui prient. Fréquemment, le juste, sous le poids du malheur, de la tentation, ou de quelque désolation intérieure de l'esprit, implore le Seigneur de la même manière, en disant : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; car mon âme est cruellement tourmentée par le démon. Sauvez-moi donc de la gueule du lion, et des cornes des licornes; délivrez mon âme de la violence des chiens. *Ps.* xxi, 21 et 22. En effet, Seigneur, de votre douce voix vous nous recommandez de nous jeter dans vos bras, quand vous dites par l'organe du Prophète : « Il n'y a de Dieu juste et de Sauveur que moi seul. Tournez les yeux vers moi, peuples de toute la terre, et vous serez sauvés. » *Isa.* xlv, 21 et 22. Si donc vous nous ordonnez de venir à vous, dociles à votre ordre.

nous venons à vous, nous crions avec la Chananéenne : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David. Souvent, il est vrai, le Seigneur ne répond pas à ces prières, à ces cris; c'est-à-dire, il n'envoie nulle consolation de l'esprit, aucune étincelle du feu divin, aucun repos, aucune paix de l'âme, aucun soulagement dans les peines, ou les tentations. Et lorsque ce juste s'est tourné vers ces objets au milieu desquels il avait coutume de respirer et de goûter des douceurs spirituelles, surtout vers les sources sacrées des blessures du Christ, desquelles découlaient sur lui les pures ondes de la vie, il ne rencontre plus qu'obscurités; tout est fermé et stérile; plus rien pour relever cette âme défaillante. C'est ce que le Prophète insinue lui être arrivé : « Seigneur, jusqu'à quand pousserai-je des cris, sans que vous m'écoutiez? jusqu'à quand, dans mes souffrances, élèverai-je la voix vers vous, sans que vous répondiez? » *Habac.* I, 2. Donc, mes frères, la première tentation de ceux qui prient, tentation très-grave, c'est le silence du Seigneur.

I.

Mais il ne faut pas pour cela se rebuter. A l'exemple de la Chananéenne, il faut frapper, et frapper toujours aux portes de la miséricorde divine. Repoussée par le silence du Seigneur, cette mère ne cesse de le suivre, et de crier vers lui. Les disciples, touchés de tant de persévérance, plaident sa cause auprès du Sauveur, en disant : « Satisfaites-la, afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après nous. » La miséricorde est une vertu tellement propre aux saints que l'Ecriture les appelle hommes de miséricorde. De même Salomon dit : « Le juste a soin de nourrir les bêtes qui sont à lui; mais les entrailles des méchants sont cruelles. » *Novit justus jumentorum suorum animas : viscera autem impiorum crudelia.* Prov. XII, 10. Sous l'influence de cette miséricorde, les disciples se font les avocats de la Chananéenne, ils prient pour elle et disent : « Satisfaites-la, afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après nous. » *Matth.* XV, 23. Cependant le Seigneur répond : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, qui se sont perdues. » — Que dites-vous, Seigneur? N'êtes-vous pas la pierre angulaire qui en elle seule a réuni les deux peuples : Juifs

et Gentils? *Ephes.* II, 20. N'êtes-vous pas la fleur de la plaine, non pas enfermée dans les clôtures des jardins, mais exposée et visible à tous les yeux? N'êtes-vous pas cette rosée céleste, demandée en signe par Gédéon, cette rosée qui trempa non-seulement la toison, mais aussi la plaine environnante? *Judic.* VI, 37 et seq. Autrement : N'est-ce pas vous qui avez fécondé de la rosée de la grâce céleste, non-seulement la Judée, mais encore toute la plaine de la gentilité? N'est-ce pas de vous que l'Eternel a dit : « C'est peu que vous me serviez pour rétablir les tribus de Jacob, et pour réparer les ruines d'Israël; je vous ai donné pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre? » *Isa.* XLIX, 6. Comment donc dites-vous maintenant : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, qui se sont perdues? » *Matth.* XV, 24. Désolante réponse assurément, après laquelle l'homme blessé pourra dire avec le Prophète : « Malheur à moi, à qui le Seigneur a ajouté douleur sur douleur! » *Jerem.* XLV, 3. La première douleur était de n'avoir pas eu de réponse; la seconde, d'apprendre que la pitié de Dieu n'est pas pour moi.

Cette tentation est plus grave que la première; elle s'attaque fréquemment à ceux qui prient. Souvent, en effet, ceux-ci ont non-seulement à lutter contre l'aridité de l'esprit, mais ils sont infestés d'images et de tentations, en sorte que ces tentations et des essaims de soucis prennent possession de leur âme, et y jettent le trouble. Il résulte de là que le Seigneur semble en quelque sorte leur répondre intérieurement : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis d'Israël, etc. » Autrement : Vous n'êtes pas fait pour la prière, vous n'êtes pas digne de vous entretenir familièrement avec Dieu. Cette vertu de la prière est, non pas pour des serviteurs inutiles, mais pour des amis fidèles, pour des enfants. Vous perdez donc votre temps et votre peine; vous criez, et personne ne répond; vous frappez, et on n'ouvre point; vous agitez, et rien ne s'agite; vous demandez, et vous ne recevez point. Renoncez donc à une telle œuvre, et allez louer vos bras ailleurs; car, sans l'action de la prière, vous pouvez vous sauver, puisqu'elle n'est pas au nombre des préceptes indispensables au salut, et qu'elle ne vous

est proposée qu'à titre de conseil. Il y a plus d'une route qui conduit au ciel; l'un y va par ici, l'autre y va par là. Abandonnez cette route à qui s'y plaît, et vous, marchez par une autre. — Or, qu'est-ce que cela, sinon entendre la voix du Seigneur disant intérieurement à notre âme : « Je suis envoyé seulement aux brebis qui se sont perdues, etc. » Cette tentation est indubitablement plus inquiétante que la première.

Cependant il ne faut pas perdre courage, il ne faut pas défaillir; au contraire, à l'exemple de cette vaillante femme, nous devons alors redoubler d'instances, et, nous jetant avec elle aux pieds du Sauveur, nous écrier : « Seigneur, secourez-moi; » c'est-à-dire, ô Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, vous notre secours dans les difficultés et dans la tribulation, ô remède des maux, espoir des malheureux, port des naufragés de cette vie, refuge unique du genre humain, j'ai recours à vous dans mon infortune, et, suppliant, j'implore votre protection. Pourquoi donc, Seigneur, me repoussez-vous ? « Pourquoi est-ce que je marche triste, alors que me poursuit l'ennemi ? » *Ps.* XLII, 2. N'êtes-vous pas le bon Pasteur qui, après avoir retrouvé la brebis égarée, la charge sur ses épaules ? *Luc.* XV, 6. N'êtes-vous pas celui dont parle Isaïe : « Il s'est véritablement chargé de nos maladies, et il a porté nos douleurs. » *Isa.* LIII, 4, vous qui avez guéri nos douleurs par vos douleurs, nos blessures par vos blessures ? N'est-ce pas vous qui avez voulu vous soumettre à nos peines, pour apprendre par vos souffrances à secourir ceux qui sont éprouvés, et ainsi devenir enfin le pontife miséricordieux et fidèle ? *Hebr.* II, 18. Enfin, n'êtes-vous pas le soleil de justice qui répand si bien partout les rayons de sa lumière et de sa miséricorde, qu'il n'y a personne qui n'en ressente la chaleur et la clémence ? Seul serai-je donc repoussé ? seul serai-je frappé de la foudre de votre excommunication ? seul serai-je étranger au bienfait de vos miséricordes ? Secourez-moi donc, Seigneur. Que répondez-vous, Seigneur ? « Où est l'émotion de vos entrailles et la tendresse de vos miséricordes ? Se retiennent-elles pour ne pas se répandre sur moi ? » *Isa.* LXIII, 15. Quoi donc, Seigneur Jésus ? — Certes, quelquefois il semble répondre ce qu'il répondit à la Chananéenne qui

persistait dans ses prières. Dès qu'elle eut dit : « Seigneur, secourez-moi ; »

« Il n'est pas juste, repart le Sauveur, de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. » *Matth.* xv, 26. Cette réponse fut un coup de foudre pour la malheureuse. Le Seigneur, loin de l'exaucer, lui donnait le nom de chienne : qualification qui lui attribuait le naturel de cet animal. Or, il est envieux, ravisseur, vorace, cupide, colère : vices qui rendent indignes du pain céleste les hommes qui en sont infectés. Femme, qu'allez-vous faire, après une telle réprobation ? Où vous tourner ? De qui implorer l'assistance ? — D'abord, point de réponse ; — puis, une réponse amère ; — enfin, ce qui est bien plus triste, un outrage, puisque vous êtes traitée de chienne. Ainsi vous ne gagnez rien à persister ; il semble, au contraire, que vous rendiez pire votre cause ; car plus vivement vous priez, moins vous paraissez être exaucée. Il en est beaucoup, mes frères, qui voient là un indice de l'indignation, de la réprobation divine : opinion qui les jette dans de cruelles angoisses. Ils concluent de là que Dieu ne veille pas sur eux, qu'il ne veut pas écouter leurs prières, les regardant comme des ennemis, des réprouvés. Si alors des tentations d'infidélité, de blasphème contre Dieu et les saints, viennent à germer dans leur âme, cette âme se couvre aussitôt d'affreuses ténèbres, et se croit abandonnée, repoussée par Dieu. Plus d'une fois Job s'est plaint d'avoir été assailli de cette tentation du démon : « Je suis désespéré, dit-il, puissé-je perdre la vie ! » *Job.* vii, 16. Et encore : « Dieu m'a ôté toute espérance, comme à un arbre arraché. » *Id.* xix, 10. Le royal Prophète dit aussi : « Pourquoi, Seigneur, vous éloigner de moi dans mes tribulations, quand j'ai besoin de vous ? » *Ps.* x, 1 ; et : « Seigneur, pourquoi repoussez-vous ma prière, et me cachez-vous votre visage. » *Ps.* lxxxvii, 15. Au reste, la Chananéenne, qui connaissait les voies de Dieu, loin d'être rebutée par le dernier refus du Sauveur, en prit occasion d'insister davantage.

« Il est vrai, Seigneur, répliqua-t-elle ; mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » *Matth.* xv, 27. C'est comme si elle avait dit : Qu'il soit

fait ainsi ; « que la parole de mon Seigneur s'accomplisse comme un sacrifice. » II *Reg.* XIV, 17. Vous me donnez le nom de chienne : j'en conviens, je suis telle ; bien plus, je ne suis qu'une petite chienne. Ne me refusez donc pas ce qu'on jette aux petites chiennes. A elles les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Je révère donc et reconnais les Juifs comme mes maîtres, et je me reconnais comme leur petite chienne. Présentez-leur donc, Seigneur, comme à vos enfants, un pain entier sur votre table ; et à moi, comme aux petits chiens, laissez les miettes qui tombent de votre table. Le Seigneur, ne pouvant contenir plus longtemps ses miséricordes, éclate en ces termes pleins de tendresse : « Femme, grande est votre foi ; qu'il soit fait comme vous voulez. »

II.

Voilà, frères, quel était le dessein caché du Sauveur. Voilà comment ce qu'on prenait pour de la colère était, non colère, mais une grande miséricorde. Qui pourrait douter que la foi ne soit un don de Dieu? et quel don ! « C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi, dit l'Apôtre ; et cela ne vient pas de vous, puisque c'est le don de Dieu ; cela ne vient pas des œuvres, afin que personne ne se glorifie. » *Ephes.* II, 8. Si donc la foi est un don de Dieu, une grande foi sera un grand don de Dieu. Admirable dessein ! le même Dieu qui, par son silence, et l'amertume de ses paroles, repoussait de lui extérieurement la Chananéenne, à l'intérieur éclairait son âme de la douce lumière de la foi ; sévissant au dehors, au dedans épargnant ; au dehors repoussant, attirant à lui au dedans ; fortifiant son cœur par une telle confiance que, repoussée, elle ne se retirait pas, que, rebutée, elle ne perdait pas courage, que, blessée de tant de coups, elle ne reculait point. Comment aurait-elle persisté à prier avec tant de foi, d'humilité, de patience, de persévérance, de confiance, si elle n'avait eu au dedans d'elle l'auteur et l'inspirateur de ces vertus ? O sagesse, ô charité, ô tendresse admirables, qui n'abandonnent pas les justes, même lorsqu'ils se croient le plus rebutés ! Au contraire, souvent quand Dieu paraît sévir le plus durement contre les justes, il les comble de plus grands dons à l'intérieur, afin qu'ils puissent porter le poids

de leurs peines. S'il en était autrement, invoqueraient-ils, attendraient-ils sa miséricorde avec tant de longanimité et de patience? Pour eux, il a donc une double miséricorde : l'une, en leur accordant leurs demandes; l'autre, en faisant qu'ils demandent avec confiance et persévérance. Eusèbe Emissène le montre fort bien en peu de mots : « Celui que nous prions pour qu'il ait pitié, a déjà eu pitié en nous inspirant la prière. » Aussi où nous lisons : « Votre oreille a écouté la préparation de leur cœur, » d'autres traduisent : « Seigneur, vous avez exaucé le cri des pauvres; vous préparez leur cœur, et vous vous rendez attentifs à leurs prières. » *Ps.* x, 17. C'est-à-dire, vous donnez tout à tous, vous excitez à demander et vous y préparez les cœurs, afin que cette préparation les rende dignes d'être exaucés de vous. Voilà ce que le Seigneur fit pour la Chananéenne; c'est pourquoi il lui dit : « Femme, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous voulez. »

Comparez, je vous prie, le point de départ et le point d'arrivée. Avec notre Dieu, rien là d'étonnant, de nouveau, d'inusité. En effet, il donne la mort et la vie; il précipite aux enfers et en retire; il blesse et prodigue les soins; il frappe et ses mains guériront; lui-même il purifie les souillures des filles de Sion par un esprit de justice et par un esprit de feu. *Isa.* iv, 4. L'esprit de justice fait trembler les âmes, et les précipite presque aux enfers; l'esprit de feu les embrase d'amour. Voici l'esprit de justice : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. » Voici l'esprit de feu : « Femme, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous désirez. » L'esprit de feu est surtout le partage de ceux qui d'abord ont été purifiés, humiliés, éprouvés par l'esprit de justice. Homme, ne perds donc pas courage, quand Dieu t'éprouve ainsi; mais, à l'exemple de la Chananéenne, aie confiance, demande, frappe, persévère, et enfin, comme elle, tu entendras cette réponse : « Femme, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous désirez. » *Matth.* xv, 28.

Le saint patriarche Joseph nous offre une image frappante de cette vérité. Quand ses frères vinrent en Egypte pour acheter du blé, les ayant reconnus, sans qu'eux-mêmes le reconnussent, il leur parla durement comme à des étrangers, voulant sans doute

qu'ils se ressouvinssent et se repentissent de leur ancien forfait. Mais, après les avoir assez punis par cette sévérité, il ne fut plus maître de se contenir, il éclata en vifs transports de tendresse à leur égard, et fondant en larmes, se jetant au cou de chacun d'eux, il s'écria : Je suis Joseph votre frere, que vous avez vendu en Egypte. Ne regrettez pas de m'avoir vendu en ces contrées; car c'est pour votre salut que le Seigneur m'y a envoyé avant vous. *Gen.* XLIII, *passim.* — Comme Joseph se conduisit avec ses frères, de la même manière la divine Providence se conduit chaque jour avec les justes; elle les éprouve, les purifie, les mortifie, les humilie, et, domptant par les afflictions l'orgueil de la chair, elle réchauffe leur âme, la réconforte, la fortifie.

Tauler rapporte un exemple qu'il ne sera pas hors de propos de citer ici; je le laisse parler : « Je connais, dit-il, une vierge qu'on peut comparer à la Chananéenne; elle vit encore, et le fait que je rapporte s'est passé il y a quatre ans. Perdant le sentiment d'elle-même, dans son ravissement, elle voyait auprès d'elle Dieu, la glorieuse Vierge et tous les saints. En se considérant, elle se trouva à une distance infinie de Dieu, de la bienheureuse Vierge et des saints. De là une douleur ineffable, au point qu'il lui semblait ressentir les tourments de la géhenne; il est vraisemblable, en effet, que la plus grande peine des damnés aux enfers, c'est de se voir séparés, abandonnés de Dieu et des saints. Se voyant donc séparée de Dieu par une si grande distance, elle pria instamment la sainte Vierge et tous les saints de lui obtenir la grâce de Dieu. Elle comprit bientôt que tous les saints étaient parfaitement d'accord avec la justice divine, et qu'ils ne prêtaient pas la moindre attention à ses prières. Car le Seigneur, dans l'intérêt de son perfectionnement, voulait l'éprouver, comme dans l'Evangile de ce jour il éprouve la Chananéenne. Ainsi abandonnée, que fera l'humble vierge? Se désespérera-t-elle? Ce serait le comble de l'impiété. Aura-t-elle recours à Dieu et aux saints? Elle l'a fait; mais sans succès. Elle se tourne donc vers la sainte passion, la mort, les blessures de Jésus-Christ, priant Dieu de lui être propice en considération de tels mérites. Une voix lui répondit qu'il lui était téméraire d'invoquer le ciel au nom d'une passion qu'elle

n'avait pas honorée assez dignement. Après cette réponse, que fera l'infortunée? où se tourner? quel parti prendre? lorsque la mère de miséricorde, lorsque tous les saints, et la passion même du Seigneur lui refusent leur secours. Alors, se tournant vers Dieu, elle lui adresse du fond du cœur cette prière : — Mon doux Seigneur, mon Dieu, puisque personne ne me prête assistance, considérez avec bienveillance, je vous en conjure, que je suis votre pauvre créature, que vous êtes mon Dieu, mon Seigneur, mon Créateur; je me jette donc humblement dans vos bras, je m'abandonne à votre volonté, à votre équitable jugement; je me résigne à votre volonté, dans la simplicité de mon cœur, et pour le temps et pour l'éternité, prête à souffrir toujours, si tel est votre bon plaisir, ces tourments de l'enfer que j'endure; je m'y résigne, et maintenant et à toujours, avec toute l'humilité dont je suis capable. — Après s'être ainsi offerte en sacrifice, elle se sentit ravie, transportée en Dieu, absorbée dans l'abîme ineffable de la divinité. Depuis ce temps, chaque jour, elle se plonge dans cet aimable abîme, dans ces douces extases. J'ai la persuasion, l'intime confiance, que cette vierge, d'un âge encore tendre, n'a jamais commis de péché qui lui ait fait perdre la grâce de Dieu; et cependant elle se voyait à une distance infinie de Dieu et de tous les saints. » *Tauler, in serm. de Cananæa.* Je reviens à notre sujet. Que cet exemple nous serve d'enseignement. Quand nous nous verrions abandonnés de Dieu, ne perdons pas l'espérance, ne cessons point de prier, ne donnons ni trève, ni relâche à nos efforts, mais demandons et demandons toujours, frappons, cherchons, car il est fidèle Celui qui a promis; « il viendra enfin, et il ne trompera point l'attente; s'il diffère, attendez-le, car il viendra certainement, et il ne tardera pas. » *Apparebit in finem, et non mentietur; si moram fecerit, expecta illum; quia veniens veniet, et non tardabit.* Habacuc, II, 3.

III.

En dernier lieu, il est bon de rechercher pourquoi le Seigneur vante surtout la foi de cette femme, quand en elle la patience, la persévérance, l'humilité, cette gardienne des vertus, sont louables

et recommandables au même degré. En voici sans doute la cause : c'est que le Seigneur, sage appréciateur des vertus, recommande avant tout celle qui est le principe de toutes les autres. En effet, la foi fait connaître à l'homme juste que le refuge le plus assuré contre tous les maux se trouve dans l'immense bonté et dans la miséricorde de Jésus-Christ. Cette lumière de la foi, cette connaissance, quand elle déploie sa force, quand sa clarté et ses enseignements ne rencontrent pas d'obstacle dans nos vices, nous donne la confiance, la persuasion, que Dieu, non-seulement peut en vertu de sa toute-puissance, mais même qu'il veut en vertu de sa bonté naturelle, venir en aide à ceux qui le supplient. Cette confiance une fois bien établie dans le cœur, il s'ensuit que celui qui prie ne recule devant aucun travail, ne se fatigue pas d'espérer, n'est rebuté par aucune difficulté, parce qu'il a l'espoir que le secours demandé ne lui manquera point. Cette confiance de la foi, fille de la charité, et mère des autres vertus, a tant de puissance pourobtenir, que le Seigneur disait à ses disciples : « Quoi que ce soit que vous demandiez en priant, croyez que vous le recevrez, et il sera fait comme vous désirez. » *Marc.* XI, 24. Car quiconque croit qu'il recevra ce qu'il demande, prie, sollicite, presse, ne se donne pas de repos, ne se fatigue pas, tant qu'il n'est pas arrivé au but de ses vœux. Qu'est-ce autre chose que l'espérance du gain, ou de la victoire, qui rend le laboureur, le marchand, si durs à la fatigue, et le général d'armée, si intrépide en présence du péril ? « Qui laboure, doit labourer dans l'espérance de recueillir ; et qui bat le blé, doit le faire dans l'espoir d'avoir part au fruit de la terre. » I *Cor.* IX, 10. Voyez-vous que la confiance, qui dérive d'une foi vivifiante et brûlante, enfante ensuite les autres vertus qui doivent accompagner la prière ? Voilà pourquoi le Seigneur vante justement la foi de la Chananéenne, cette foi, racine et fondement des autres vertus dont nous avons parlé.

Munissons-nous donc, frères, d'une foi qui donne une telle confiance ; alors nous obtiendrons ce que nous demandons. « Demandez avec foi, sans douter, dit l'apôtre saint Jacques ; douter, c'est ressembler au flot de la mer, qui est agitée par le vent. En demandant ainsi, qu'on ne s'imagine pas obtenir quelque chose du Sei-

gneur. » *Jac.* I, 6. Vous me direz peut-être : Comment acquérir cette confiance, moi qui suis chargé de tant de péchés ? moi que la conscience de ma vie passée bourrelle de remords ? moi qui suis destitué du mérite des bonnes œuvres? Car de même que la confiance se nourrit de vertus et de mérites; de même, au contraire, elle s'alanguit, dépérit et meurt, quand on a fait le mal. Que conclure de là ? Est-ce ce qu'a dit Caïn : — « Mon iniquité est trop grande, pour que j'obtienne mon pardon ? » *Gen.* IV, 13. C'est comme s'il avait dit : Mon iniquité est plus grande que la bonté de Dieu... Quelle horreur? quel blasphème! Si la miséricorde de Dieu est infiniment plus grande que ton iniquité, assurément le moindre sera vaincu par le plus fort. Aie donc recours, en suppliant, à la miséricorde divine, qui sera ton plus solide rempart; aie recours aussi à la divine vérité, qui nous recommande de l'invoquer dans la détresse, et qui promet son appui à ceux qui l'invoquent, lorsqu'elle dit : « Invoque-moi au jour de la tribulation; je te délivrerai, et tu me glorifieras. » *Ps.* XLIX, 15. La vérité de cette promesse, aussi bien que l'immense bonté de Dieu, doit nous inspirer une grande confiance dans la prière. Quel prince a jamais dit à son serviteur de lui demander quelque chose, qu'il n'ait pas obtenu? Cette Vérité, à laquelle rien ne résiste, pourrait-elle se contredire ? Pourquoi aurait-elle dit de demander, si elle ne voulait pas donner ?

D'ailleurs, les bienfaits passés de Dieu sont de nature à nourrir en nous une vive espérance. Comment me défierais-je d'une miséricorde dont j'ai reçu tant de preuves pendant ma vie ? Pourquoi n'espérerais-je pas de nouveaux bienfaits, moi qui jusqu'ici en ai tant reçu ; puisque je suis encore le même, et que Dieu ne peut changer ? Car que signifie cette baguette de Dieu, que tenait à la main Moïse, priant pour le peuple qui allait combattre contre Amalec, cette baguette qui avait opéré tant de prodiges ? *Exod.* XVII, 9. De quel secours pouvait être une baguette à la vertu de la prière ? Croyez qu'il y avait là un dessein. Qu'est-ce donc qu'il faut entendre par là ? — D'abord, cette baguette, instrument de tant de miracles, donnait bon espoir au peuple, pour qui se faisait la prière; à la vue de cette même baguette, qui avait servi à ac-

complir de telles merveilles, il devait concevoir la ferme confiance d'être délivré des calamités présentes par celui qui l'avait déjà délivré tant de fois. Ce qui nous enseigne qu'en priant, nous devons-nous rappeler les anciens bienfaits, qui nous sont comme une garantie pour l'avenir. — Ensuite cette baguette figurait la croix de Jésus-Christ, afin de nous faire comprendre que toutes nos demandes doivent être aidées et appuyées des mérites de Jésus crucifié. Car pourquoi tenir une baguette en priant, sinon pour que le mérite de cette prière soit rehaussé par « le rejeton sorti de la tige de Jessé. » *Isa.* XI, 1 (1).

C'est ce que fait chaque jour l'Eglise, qui termine toutes ses prières par une invocation du nom de Jésus-Christ. Prions donc, frères, avec cette confiance, cette patience, cette humilité, cette longanimité, cette persévérance, ne nous laissant détourner par aucune tentation, par aucun refus; mais, à l'exemple de la Chananéenne, demandons, cherchons, frappons, crions, soyons importuns, s'il le faut, pour mériter enfin de recevoir du Père des miséricordes la grâce divine dans la vie présente, et dans l'autre vie la couronne éternelle.

(1) Le texte porte : *Quorsum enim precationi virga adhibetur, nisi ut meritum illius virgæ, quæ de radice Jesse egressa est, adjuvetur?* — Nous croyons qu'il faut lire *illius virgæ*....

SECOND SERMON

POUR

LE MEME IIe DIMANCHE DE CARÈME.

SOMMAIRE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — PUIS, A L'OCCASION DE LA FILLE DE LA CHANANÉENNE, POSSÉDÉE DU DÉMON, TABLEAU DES TOURMENTS ET DES AGITATIONS DES MÉCHANTS; AU CONTRAIRE, TRANQUILLITÉ ET PAIX DE L'AME DES JUSTES. — LES MÉCHANTS OBÉISSANT, NON A LA RAISON, MAIS A DES PASSIONS MAUVAISES, IL EN RÉSULTE TROIS MAUX : 1° CES PASSIONS AVEUGLENT LA RAISON ET LE JUGEMENT; L'HOMME TOMBE AINSI DANS DES ABIMES. 2° LES PASSIONS DÉSORDONNÉES ENLÈVENT A L'AME TOUTE PAIX, TOUTE TRANQUILLITÉ, ET LA DÉCHIRENT PAR DES LUTTES INTESTINES. 3° CES MÊMES PASSIONS TORTURENT L'AME, ET LUI INSPIRENT UNE FOULE DE DÉSIRS, QUI NE PEUVENT ÊTRE ASSOUVIS. — TOUS CES MAUX SONT ÉVITÉS PAR CEUX QUI, MAITRISANT LEURS CONVOITISES, RÈGLENT LEUR VIE SUR LA CRAINTE DE DIEU ET EN PRENANT CONSEIL DE LA RAISON.

Filia mea malè à dæmonio vexatur.
Ma fille est misérablement tourmentée par le démon. *Matth.* XV, 22.

Puisque ce saint temps est destiné à la pénitence, et que la pénitence consiste principalement à détester une vie mauvaise, rien ne semble mieux approprié à ce temps que le tableau des angoisses et des agitations de cette mauvaise vie; afin qu'on voie quelle horreur elle doit inspirer, combien on doit la fuir et la détester; ce qui est le propre de la pénitence. La fille de la Chananéenne nous offre l'occasion de traiter ce sujet : obsédée par le démon, elle est le type d'une âme tourmentée par le péché d'une manière autrement grave et dangereuse. Mais, avant d'aborder ce sujet, il faut donner une explication de l'Evangile, et implorer en suppliant le secours de la grâce céleste par l'intervention de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

De toutes les histoires évangéliques que l'Eglise présente en ces jours aux fidèles, la plus remarquable est celle de la Chananéenne; elle offre, en effet, des particularités dignes d'être observées, celle-ci surtout, que remarque saint Chrysostome : c'est que le Sauveur, qui ne manquait pas de faire ce qu'il prescrivait aux autres, et qui

recommandait à ses disciples, destinés à la prédication, d'aller, non dans les voies des Gentils, mais seulement vers les brebis de la maison d'Israël qui s'étaient perdues, semble aujourd'hui s'oublier lui-même, et va sur les terres de Tyr et de Sidon, cités païennes. Qu'est-ce donc que cela? Que ne fait-il lui-même ce qu'il ordonne aux autres, lui le plus parfait modèle de toute vertu, de toute droiture? A cela saint Chrysostome répond que le Seigneur exécuta toujours ce qu'il prescrivait aux autres, à moins qu'il ne fût question du salut des hommes, et d'actes de bienfaisance; car il ne voulait aucune limite à sa bienfaisance et à sa miséricorde, qu'il étendait indistinctement sur tous, Juifs et étrangers, fidèles et infidèles. Comme les accouchées ont quelquefois les mamelles tellement gonflées de lait, qu'elles les donnent à sucer non-seulement à leurs propres nourrissons, mais encore aux étrangers; de même les entrailles de la divine miséricorde ne s'enfermaient pas dans les bornes étroites de la Judée, elles embrassaient toutes les nations. Isaïe l'avait annoncé en ces termes : « La terre, qui était desséchée, se changera en un étang, et celle qui était altérée se changera en fontaines. » *Isa.* xxxv, 7. Ainsi, comme ce soleil, exposé aux yeux de la chair, éclaire toute la terre de ses feux rayonnants, et l'éclaire si bien que, quand vous voudriez vous y dérober en vous clôturant, il trouverait moyen de s'introduire, et par ses rayons de dissiper vos ténèbres; de même le Soleil de justice, Notre-Seigneur Jésus-Christ, se tourne au midi et au septentrion, c'est-à-dire, vers les fidèles et vers les infidèles; il déploie partout, et sans faire acception de personnes, les rayons de sa lumière; il n'y a personne assez éloigné de lui, pour ne pas reconnaître souvent au fond de son cœur la puissance de cette lumière, qui fait connaître la honte des œuvres de ténèbres.

Jésus se retirait donc du côté de Tyr et de Sidon, lorsqu'une Chananéenne, sortie de ces contrées, s'écria : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. » *Matth.* xv, 22. La renommée des œuvres merveilleuses du Seigneur était parvenue aux oreilles de cette femme, et lui avait inspiré la foi. Toutefois si elle tint pour vrai ce qu'on

disait de lui, et se promit du Sauveur la guérison de sa fille, ce ne fut pas seulement d'après ses propres lumières, ni d'après le bruit public; ce fut surtout par l'opération du Saint-Esprit, qui avait répandu dans son âme la lumière divine de la foi. Fait étonnant dans une païenne, une Chananéenne, esclave d'une superstition impie. Mais de même que ce soleil, dont nous venons de parler, pénètre non-seulement dans les lieux visibles, mais encore dans les profondeurs de la terre, où il procrée et nourrit l'or, l'argent et les autres métaux; de même le vrai Soleil de justice, Jésus-Christ, versa dans les entrailles de cette païenne, naguère si loin de Dieu, les rayons de sa lumière, qui firent éclore dans cette âme une si admirable foi. Munie de cette foi, la Chananéenne crie au Seigneur : « Ayez pitié de moi, etc. »

« Il ne répondit pas un mot. » Autre circonstance, autre fait sans exemple dans toute l'histoire évangélique. Quel juif, quel païen demanda jamais une guérison au Seigneur, sans l'obtenir sur-le-champ? Le centurion était païen, il demandait la guérison non pour lui, mais pour son serviteur : le Seigneur lui promit non-seulement de l'exaucer, mais même d'aller à sa demeure. *Matth.* VIII, 5 et seq. Dix lépreux crièrent de loin vers lui, et parmi eux était un Samaritain : ils n'avaient pas fini, qu'ils entendaient ces mots : « Allez vous montrer aux prêtres, » *Ite, ostendite vos sacerdotibus*. Luc. XVII, 12 et seq. Il n'attend pas que ce paralytique, qui était resté tant d'années auprès de la piscine, lui demande sa guérison, il l'offre spontanément à cet homme qui ne demandait rien : « Voulez-vous être guéri? » lui dit-il. Si donc telle est la coutume, telle la tendresse du Seigneur à l'égard de tous, pourquoi maintenant ne répond-il rien à une femme qui implore avec anxiété la guérison de sa fille? D'ailleurs si, comme nous l'avons dit, le Seigneur s'était dirigé vers ce pays de païens, pour que les idolâtres mêmes ne fussent pas exclus des bienfaits célestes, pourquoi maintenant repousse-t-il une païenne qui l'implore? Pourquoi n'exauce-t-il pas, non-seulement cette femme, mais encore ses disciples, qui la prenaient sous leur protection, et qui le suppliaient pour elle? — A cette conduite on peut assigner plusieurs causes. La principale est ainsi exposée par saint

Denys, *de Eccles. Hier.* : « Dieu étend sa sollicitude paternelle sur les hommes, eu égard au caractère, à la portée de chacun. Les faibles, il les traite avec douceur, avec bonté, avec une paternelle tendresse, de peur que les travaux ne les fatiguent et ne les rebutent. Aux forts, il ménage des combats plus difficiles, afin qu'ils en sortent victorieux. » C'est ainsi que le Seigneur s'est conduit avec ses disciples, suivant les circonstances. En effet, avant la descente du Saint-Esprit, il ne leur propose rien de difficile : point de jeûnes, point de travaux ardus. Mais dès qu'ils sont affermis, fortifiés par la vertu d'en haut, il les abandonne aux agitations, aux tempêtes, aux persécutions. Il le leur avait déclaré : « Les amis de l'Epoux peuvent-ils être dans la tristesse, tant que l'Epoux est avec eux? Mais viendront les jours, où l'Epoux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » *Matth.* IX, 15. Cet exemple montre que Dieu a égard aux forces des hommes, et qu'il proportionne à leurs forces les travaux et les charges. Aux faibles les combats faciles, aux forts les combats qui veulent de la vaillance. Le Seigneur, ayant donc muni cette femme intérieurement de tant de patience et de foi, et voyant qu'en elle la vertu était égale et même supérieure à une telle épreuve, ne voulut pas la priver d'une si grande gloire, d'un si grand mérite : ce qui eût eu lieu si, par un prompt acquiescement, il avait dérobé à sa foi, à sa patience, à son humilité, cette occasion de persévérance.

De là nous concluons, mes frères, que ceux à qui tout réussit à souhait, ou qui n'ont à supporter que de légers travaux, doivent être regardés comme de faibles serviteurs de Dieu, petits enfants encore en Jésus-Christ; tandis que ceux à qui, pour exercer leur vertu, sont échus les poignantes angoisses, les grands combats, ceux-là sont les forts et les adultes, les vétérans, les vaillants soldats. Nous l'apprenons par l'exemple des apôtres; on vient de le voir. C'est ainsi que la divine Sagesse se met à la portée des hommes. Nous en avons encore un exemple dans ces deux jeunes gens de l'Evangile, qui voulaient suivre le Seigneur. Il renvoya l'un à sa famille, pour qu'il annonçât quels grands bienfaits Dieu lui avait conférés; l'autre, qui voulait d'abord veiller sur son vieux père et l'ensevelir, il le retint, et lui ordonna de le suivre.

Pourquoi cela? — Parce que, dit saint Grégoire, le Seigneur consulta les forces de l'un et de l'autre. Car, par le délai, il redoublait les désirs de celui qu'il renvoyait; tandis qu'il avait égard à la faiblesse de celui qu'il retint, lequel probablement ne fût jamais revenu à Jésus-Christ, si, sous prétexte de soigner son vieux père, il était retourné aux embarras du monde. Aujourd'hui le Seigneur semble repousser de lui notre Chananéenne, dont il sait que la foi et l'humilité grandiront par cette épreuve; voilà pourquoi il ne répond pas un mot à ses cris, à ses supplications.

En effet la Chananéenne, munie des armes de la foi, ne se laisse pas rebuter par cette dureté; mais approchant plus près du Seigneur, et se jetant à ses pieds : Seigneur, dit-elle, secourez-moi. Ici, frères, vous avez sous les yeux une grande lutte : d'un côté, la Chananéenne insistant de toute la puissance de son âme; et, de l'autre, le Seigneur la repoussant de lui par son silence. Loin de céder à cette dernière prière, il blesse plus cruellement la suppliante, puisqu'il dit : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, pour le jeter aux chiens. » *Matth.* xv, 26. Femme, qu'allez-vous faire maintenant? où vous tourner? à qui recourir? Après ce coup de foudre, quel parti prendrez-vous? O femme d'une foi et d'une sagesse admirables! « Il est vrai, Seigneur, dit-elle; mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Elle rétorqua les paroles du Seigneur contre le Seigneur lui-même, et prouva par sa réponse qu'il ne pouvait lui refuser sa miséricorde. Car les chiens, chassés à coup de bâton, ne désertent pas pour cela la maison et la table de leurs maîtres; chassés d'un côté, ils rentrent par un autre, et reviennent humblement au-devant du fouet. Ainsi, Seigneur, frappée, comme une chienne, du fouet de vos paroles, je reviens à vous et à votre table, pour recueillir les miettes qu'on ne refuse pas aux chiens. Touché de tant d'humilité et de foi, le Père des miséricordes, vaincu, ne peut se contenir plus longtemps, il éclate :

« Femme, dit-il, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous désirez. » La grâce qu'elle acquit fut donc proportionnée à la longanimité de ses prières. Non-seulement elle trouva ce qu'elle

cherchait, la guérison de sa fille; mais encore elle obtint les louanges, les encouragements du Seigneur, et une mémoire éternelle dans l'Eglise; mémoire aussi glorieuse que celle de la femme qui, en récompense de son attention, entendit ces paroles du Sauveur : « Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet Evangile, qui le sera dans tout le monde, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. » *Matth.* XXVI, 13. Combien d'impératrices, combien de reines qui, après avoir été au comble de la puissance et de la gloire, sont ensevelies dans un éternel oubli, tandis que la dignité de cette femme obscure vivra à travers les âges! Ainsi, plus le Seigneur fit attendre sa réponse, plus fut précieux le fruit de la prière, et plus grande la grâce. De même que les semences, répandues sur la terre, en sortent avec d'autant plus de vigueur, qu'elles sont restées plus longtemps enfermées dans ses entrailles sous la pression de la gelée; de même plus longtemps le Seigneur laisse se multiplier les prières de ses serviteurs, plus il les comble de bienfaits. Nous l'apprenons par l'exemple de sainte Anne, mère de la bienheureuse Vierge, et par celui des parents de saint Jean-Baptiste; la postérité qu'ils obtinrent fut d'autant plus noble qu'ils la demandèrent plus longtemps au Seigneur. La miséricorde de Dieu, comme sa colère, s'accroît par le délai; si sa colère différée devient plus grande, il en est de même de sa miséricorde. Comme un fleuve, que quelque obstacle arrête, se précipite avec plus d'impétuosité, dès que l'obstacle est écarté; de même la miséricorde de Dieu se répand dans les âmes des justes avec d'autant plus d'abondance, qu'elle a mis plus de temps à y arriver.

Mais, pour que vous appreniez quelle est la force, la puissance, non-seulement de la foi, mais aussi de l'humilité, je dois citer ici les paroles de saint Marc. Après avoir rapporté la parole d'humilité de la Chananéenne, il ajoute que le Seigneur lui répondit : « A cause de cette parole, allez; le démon est sorti de votre fille. » *Marc.* VII, 25 et seq. Ainsi donc, à cette parole pleine de foi et d'humilité, s'ouvrent les entrailles de la divine miséricorde qui paraissaient fermées; elles s'ouvrent, afin que vous compreniez ce que peut la vertu de l'humilité pour obtenir la miséricorde du

Seigneur, et même pour l'enlever de force, s'il est permis de parler ainsi. Car il n'est pas de chose si puissante qui ne cède devant une autre, à laquelle elle se soumet en quelque sorte. Le roi des animaux, le lion, tremble à la vue d'un rat. L'éléphant, avec sa masse, a peur, dit-on, d'une belette. Et, pour qu'il n'y eût rien de grand au monde, qui ne cédât à quelque chose, la suprême et redoutable Majesté reconnaît une espèce de maître dans l'humilité des fidèles, puisqu'invincible d'ailleurs, elle se laisse vaincre par cette humilité. Ajoutons toutefois que c'est moins là une défaite qu'une victoire; car le caractère de la vraie grandeur est de se dresser contre les superbes, et de s'incliner devant les humbles. Cette philosophie n'était pas étrangère au royal Prophète, qui se conciliait ainsi la miséricorde du Seigneur, et disait : « Le Seigneur garde les petits; je me suis humilié, et il m'a délivré. » *Custodiens parvulos Dominus; humiliatus sum, et liberavit me.* Ps. CXIV, 6. C'est ainsi que notre Chananéenne obtint et la miséricorde qu'elle demandait, et la gloire qu'elle ne demandait pas; c'est ainsi qu'elle est proclamée dans l'Eglise comme un modèle de foi, d'espérance, de prière et d'humilité. On peut dire de son histoire ce qu'Eusèbe Emissène disait de celle des Ninivites : Passagère par l'action, elle est immortelle par l'utilité qu'on en retire, afin qu'à cet exemple, priant avec humilité et persévérance, nous obtenions du Seigneur la même miséricorde. — Assez sur l'Evangile. — Maintenant parlons, comme nous l'avons annoncé en commençant, des tristes effets du péché mortel, et des vexations qui torturent les méchants.

SECONDE PARTIE, OU AUTRE SERMON.

TABLEAU DES MISÈRES ET DES MALHEURS AUXQUELS EST EXPOSÉE LA VIE DES MÉCHANTS.

Entre autres sujets d'étonnement pour les sages, je ne vois guère rien de plus surprenant que l'obstination de certains hommes, que nulle raison, nulle prière ne peut amener à pratiquer la vertu et la piété. L'homme étant une créature raisonnable, et la vertu un état de l'âme conforme à la raison; rien d'ailleurs

en cette vie n'étant plus beau, plus sublime, mieux approprié à la nature humaine que la vertu; tout ce que Dieu a créé, écrit, fait, annoncé aux hommes, ne proclamant, ne recommandant que la gloire, le mérite et la nécessité de la vertu; tant et de si glorieuses récompenses ayant été établies pour elle par Dieu même, et en cette vie et en l'autre; et, ce qui est plus admirable, Dieu étant descendu du ciel sur la terre, et ayant enduré le supplice de la croix pour nous purifier, pour se faire un peuple digne de lui, et zélé pour les bonnes œuvres, *Tit.* II, 14; enfin, tant de saints discours, tant d'appels de l'Eglise, tant de cérémonies sacrées n'ayant été instituées que dans le seul but de nous faire aimer la vertu et la justice; quoi de plus étonnant, de plus effrayant, que de voir tous ces moyens ne pas suffire à amener à la pratique de la vertu certains hommes trop nombreux ? Demandez-leur pourquoi, quand ils entendent chaque jour proclamer dans l'Eglise toutes ces vérités, quand ils les croient fermement, demandez-leur, dis-je, pourquoi néanmoins ils persistent inébranlables dans leurs transgressions. Je ne vois pas quelle autre raison ils pourraient alléguer, sinon la difficulté, l'aspérité de la vertu, d'un côté; et, de l'autre, le charme, la douceur des vices, douceur que, trompés par l'antique serpent, ils attribuent aux vices, tandis qu'ils la refusent aux vertus. Si on leur démontrait par les raisons les plus claires qu'ils se trompent du tout au tout, et qu'il y a mille fois plus de travail, de peine et d'amertume dans le désordre, que dans la poursuite de la vertu; certes, on leur rendrait un grand service, on dissiperait les ténèbres qui les offusquent, on ferait luire la lumière à leurs yeux, ou, au moins, ils deviendraient tout à fait inexcusables. C'est ce qu'avec l'aide de la grâce divine, j'ai entrepris de faire dans le reste de ce discours. La fille de la Chananéenne nous en fournit une excellente occasion : misérablement tourmentée par le démon, elle nous offre l'image d'une âme que tyrannise, par le péché mortel, ce même ennemi, non moins acharné contre les âmes que contre les corps.

Pour mettre ces vérités dans tout leur jour, commençons par établir qu'entre les bons et les méchants il y a de nombreuses différences, et notamment celle-ci : c'est que le juste règle sa vie,

non d'après ses convoitises et sa cupidité, mais en écoutant la prudence, la raison, et l'Esprit divin, selon ce que dit l'Apôtre : « Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont enfants de Dieu. » *Rom.* VIII, 14. Au contraire, les méchants ne se règlent ni d'après la prudence et la raison, ni d'après l'Esprit divin et la loi ; ils n'obéissent qu'à leurs caprices et à leurs instincts dépravés. Oui, ils leur obéissent, ils en sont les esclaves, ils en suivent les saillies aveugles et désordonnées; tout ce que la passion leur suggère, ils essaient, à travers feu et flamme, de l'atteindre et de le saisir. Ce sont eux qui, renonçant à la volonté raisonnable, sont passés sous le joug des passions, *Ps.* LXXII, 7; qui vivent selon la chair, marchent après leurs concupiscences, dans les voies de leur cœur, selon les regards de leurs yeux, *Eccli.* XI, 9; qui, pour emprunter à Jérémie ses paroles, après avoir abandonné la loi du Seigneur, marchent dans la dépravation de leur âme, *Jer.* IX, 13, et qu'il appelle très-justement des incirconcis de cœur, *Ibid.* 26, parce qu'ils ne retranchent pas les pensées impures, les cupidités qui pullulent en eux, mais qu'au contraire ils en suivent les mouvements et les écarts.

La convoitise tenant donc les rênes dans le cœur des pervers, qui secouent le joug de la raison, examinons quels sont les travaux et les angoisses qui découlent de cette source. D'abord, par convoitise on entend toutes les passions, tous les troubles de l'âme. Or toute passion est si ennemie de la raison, qu'elle la couvre de ténèbres, au point que, tant que la passion règne dans une âme, il n'y reste aucune place pour la raison. « Comme nul animal, domestique, sauvage, ou apprivoisé, dit Sénèque, n'obtempère à la raison, car leur nature est sourde à ses inspirations; de même les passions, puisqu'elles nous sont communes avec les brutes, ne suivent pas, n'écoutent pas la voix de cette conseillère. » Aussi saint Grégoire compare-t-il l'âme secouée par les passions à une eau trouble, où on ne peut apercevoir sa figure, où on ne peut rien voir. Ainsi donc la raison, troublée par les passions, ne porte sur aucun objet un jugement sain, ne laisse à aucun sa figure et son caractère. De son côté, Plutarque compare les passions à des nuages, qui parfois obscurcissent tellement l'air, qu'à midi

même ils éclipsent le soleil et sa radieuse clarté. Le même effet est produit par les troubles, les mouvements désordonnés de l'âme, qui couvrent de leurs ténèbres et éteignent la lumière de la raison, c'est-à-dire, le soleil de ce petit monde qui est en nous. Le Seigneur, par l'organe d'Isaïe, compare à l'ivresse les passions impétueuses de l'âme, lesquelles étouffent entièrement la lumière de la raison humaine. « Ecoute, dit-il, pauvre petite, ivre, mais non de vin. » *Isai.* LI, 21. Par là il donne à entendre qu'il y a dans l'homme deux ivresses : l'une du corps, produite par l'excès du vin; l'autre, de l'âme, produite par un désir effréné, par quelque passion violente. La même allusion se trouve dans l'Ecclésiastique : « Le vin et les femmes font tomber même les sages. » *Eccli.* XIX, 2. Par *les femmes,* il entend une convoitise ardente, qu'il associe au vin, parce que l'un et l'autre absorbent, étouffent le jugement de la raison.

Or, si le propre de tout désir violent, de toute affection désordonnée, est d'aveugler l'œil de la raison, quelle sera la vie de ceux qui se laissent conduire par un pareil guide, par un guide aveugle? A quels périls, je vous le demande, ne serait pas exposé un aveugle, à qui il faudrait de toute nécessité marcher par un chemin, tantôt glissant, tantôt raboteux, et entrecoupé de fossés et de fondrières? Quelle sera donc la condition de ceux qui sur la route de cette vie, où il y a tant de pierres d'achoppement, tant de détours, tant de piéges, tant de labyrinthes, marchent sans guide, sans conseil, sans yeux? Ne doivent-ils pas se heurter, trébucher à chaque pas, glisser, tomber, se déchirer, se briser contre les précipices, rouler dans des gouffres, d'où ils ne seront jamais en état de se tirer? De même qu'un vaisseau sans gouvernail, voguant sur la mer, est en butte à tous les vents; de sorte qu'à la première tempête qui s'élève, il faut qu'il soit le jouet de l'ouragan, jusqu'à ce qu'il soit brisé sur un bas-fond, ou englouti par les vagues; de même lorsque la raison est veuve aussi de son gouvernail, qu'elle est sans yeux, et que c'est la passion, au lieu de la raison, qui tient la barre; ce pilote aveugle et ignorant dirigeant la navigation de la vie, l'infortuné navigateur doit inévitablement être ballotté par tous les flots des passions, tantôt être

porté au haut des vagues par la vanité et par l'orgueil, tantôt être abîmé dans les bas-fonds par la crainte et le désespoir, jusqu'à ce qu'enfin, brisé contre les rochers, il fasse naufrage de la vie, du salut et de l'innocence.

Salomon représente mystérieusement, selon son usage, cette tyrannie et cette impuissance de nos convoitises : « La terre, dit-il, est troublée par trois choses, et elle ne peut supporter la quatrième. » Nous n'avons pas à nous occuper des trois premières, qui ne sont pas de notre sujet; quant à la quatrième, il ajoute que c'est « une servante, lorsqu'elle est devenue l'héritière de sa maîtresse. » *Prov.* xxx, 21 et 23. Or qu'est-ce qu'une servante, héritière de sa maîtresse, et qui en prend la place, sinon la convoitise, la chair, qui par droit de nature est la servante de la raison, et qui doit lui obéir, tandis qu'au contraire elle exerce la tyrannie contre sa maîtresse, en usurpe la dignité, et les droits au commandement? Voilà ce que la terre ne peut aucunement supporter, parce qu'il n'y a rien de plus monstrueux, de plus à rebours, parce qu'il n'y a rien qui amène plus de ruines et plus de désastres que de voir un insensé vouloir conduire un sage, un aveugle vouloir conduire un clairvoyant. Non, la terre ne supporte pas cela, parce que rien ne peut subsister dans des conditions si contraires à la nature. Voilà donc le premier supplice, qui dérive de la tyrannie et des excès des passions.

II.

Viennent ensuite les séditions, les discordes intestines, soit lorsque les affections, les passions se combattent entre elles, se portant sur des objets opposés les uns aux autres, ce qui arrive fréquemment; soit lorsque les passions se révoltent contre la raison, et que la chair s'oppose à l'esprit, etc. *Gal.* v, 17. Car, la paix intérieure de notre âme consistant dans l'empire incontesté de la raison, et dans une obéissance complète de toutes nos passions, lorsqu'un désir immense, infini, avec toutes les autres passions qui en découlent, se soulève contre l'empire de la raison, et refuse d'en accepter les injonctions salutaires; que bien plus il cherche à la faire descendre de son siége, et à lui arracher le

sceptre; quelle paix, quel repos, quelle tranquillité pourra se trouver dans un tel cœur, lorsque tout y est pêle-mêle et sens dessus dessous, et que les mouvements désordonnés de l'âme, après avoir chassé la raison, prétendent en occuper la place? De même que le prince des démons a ses satellites, qui lui servent à tromper, à perdre le genre humain; de même la passion et l'amour déréglé de soi ont les leurs, au moyen desquels ils luttent contre l'empire légitime de la raison et de la loi divine. Ces satellites sont la colère, la haine, l'envie, l'amour impur, l'ambition, l'avarice, le désir de dominer, la soif de la vengeance, les vaines frayeurs, le désespoir, et tous les autres fléaux, qui sont autant de bourreaux, et dont un seul suffit pour déchirer, torturer, dévorer le cœur des malheureux mortels. Or, dans un cœur, obsédé de tant de tyrans, quelle paix, quelle tranquillité est possible? La paix s'établit dans un Etat, quand un seul commande, et que tous les autres obéissent. Mais dès que beaucoup prétendent à commander, il n'y a plus moyen d'être tranquille. Cicéron dit très-bien : « De même qu'un Etat ne peut être heureux au milieu des séditions, ni une maison heureuse quand la discorde règne entre les maîtres; de même une âme qui n'est pas d'accord avec elle-même, et dans laquelle est une guerre intestine, ne peut goûter ni liberté, ni bonheur. » *De fin.* lib. I. Sous l'empire d'Auguste, un seul tenant le sceptre, le monde jouissait d'une paix profonde et de la tranquillité; mais dans la suite, trente tyrans se disputèrent et déchirèrent l'empire, et tous les coins du monde furent en proie à la guerre civile; partout coulaient des ruisseaux de sang. De la même manière, lorsque la raison domine seule dans l'homme, ce petit monde, et que tout le reste obéit à la raison, une paix profonde règne sous la monarchie de la seule raison; mais, dès qu'elle s'assoupit, les passions, comme autant de tyrans, prennent le dessus; tout devient trouble et anxiété, tout se combat et se fait la guerre. La même chose arriva sous Alexandre le Grand, et sous ses successeurs. Tant qu'il fut maître du monde, la terre se tut devant lui, dit l'Ecriture. I *Machab.* I, 3. Mais, lui mort, quand ce vaste empire fut partagé entre plusieurs, survinrent les déchirements, les massacres, les dévastations, tous les fléaux. Lors

donc qu'ayant secoué le joug de la raison, les passions mauvaises dominent, de quelles angoisses, de quelles tortures n'est pas nécessairement déchiré le malheureux cœur de l'homme? Tantôt l'amour lui fait perdre la tête, tantôt la haine lui ronge le cœur; aujourd'hui un caprice l'enflamme, demain la crainte l'abat; agité par toutes sortes de fléaux internes, et poursuivi comme par les torches des furies, il se jette de côté et d'autre par soubresauts fébriles.

De cette guerre intestine naît une autre guerre extérieure. D'où viennent les querelles, les dissensions entre les hommes, sinon des passions qu'ils sont impuissants à maîtriser? « D'où naissent les guerres et les disputes qui s'élèvent parmi vous, dit l'apôtre saint Jacques? Ont-elles une autre cause que vos passions qui combattent dans votre chair? » *Unde bella et lites in vobis? Nonne hinc? ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris?* Jac. IV, 1. De là, en effet, les discordes, les agitations, les meurtres, les embûches; de là des carnages qui font frémir, et de si tristes tragédies. Car quelle querelle si acharnée qui ne sorte souvent, au grand préjudice de l'humanité, ou de l'ambition, ou de l'avarice, ou de la débauche, ou de la colère? Qu'il survienne quelque calamité, ou envoyée par Dieu, ou causée par les hommes; grand Dieu! quelle fureur, quelle rage, quelle tempête, quels orages dans un cœur vide de Dieu et de sa crainte, vide de patience et d'humilité! Il n'y a pas de vaisseau, ayant perdu son gouvernail, qui soit ballotté par une affreuse tempête, comme un tel cœur aux prises avec quelque adversité. De là des paroles téméraires et insensées contre Dieu, de là des accusations contre la divine Providence, de là des imprécations impies par lesquelles ils vouent leur tête à toutes les furies, de là une aversion farouche de la lumière du jour et de la vie, de là enfin des gémissements épouvantables, et des rugissements qui les torturent et qui les brisent. Voilà le fruit des passions mauvaises, privées du frein de la prière et de la crainte de Dieu. Combien différent est le sort de ceux qui maîtrisent leurs passions, craignent Dieu, et obéissent à ses lois!

III.

Ajoutez à cela un autre tourment non moins poignant : la faim, la soif inextinguible des passions, qui dévore les méchants. Or, la torture de la faim est si cruelle que selon Jérémie, lors de la destruction de Jérusalem, mieux valait périr par l'épée qu'être tué par la faim. *Thren.* IV, 9. Mais quelle faim, quelle soif comparable avec les désirs des méchants, qui convoitent ce qu'ils ne peuvent atteindre? Quoi de plus pénible que d'être agité d'une fièvre de désirs, sans pouvoir les satisfaire? Voulez-vous vous faire une idée de ce genre de tourment? Imaginez un père de famille, qui n'a d'autre patrimoine qu'un grand nombre d'enfants, aux besoins desquels il lui est impossible de pourvoir. Quelle ne sera pas sa douleur de les voir souffrir du froid et de la faim, de les voir nu-pieds, sans vêtements, et d'entendre leurs plaintes, leurs cris continuels, l'un demandant à manger, un autre demandant de quoi se couvrir, celui-ci demandant des chaussures en montrant ses haillons et les doigts nus de ses pieds : et cependant il n'a rien pour satisfaire à tant de plaintes, à tant de besoins d'êtres chéris? C'est là une des grandes calamités que déplore le Prophète, s'apitoyant sur Jérusalem, quand il dit : « Les enfants demandaient du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre. » *Thren.* IV, 4. Cette image peut vous donner, tant bien que mal, une idée des tourments intérieurs des méchants. Sollicités par toutes sortes d'appétits, qu'ils sont impuissants à satisfaire, ne seront-ils pas déchirés par ces besoins factices, et trouveront-ils quelque repos? Aussi est-ce le seul argument qu'emploie le Seigneur, cherchant à rappeler à lui, par la bouche d'Osée, la nation rebelle : « Je fermerai ton chemin avec une haie d'épines, avec des pierres; elle ne pourra plus trouver les sentiers par où elle passait. Elle poursuivra ceux qu'elle aime, et ne pourra les atteindre; elle dira : J'irai retrouver mon premier époux, parce qu'alors j'étais plus heureuse que maintenant. » *Ose.* II, 6 et 7. Or, qu'est-ce que ne pas trouver ses sentiers, ne pas atteindre ceux qu'on aimait, sinon être frustré de ce qu'on désire? sinon échouer dans la poursuite des satisfactions coupables? C'est

alors que fatigué des tortures de cette soif, de cette faim, et instruit par tes maux, tu comprendras combien il était plus agréable d'obéir à la volonté de Dieu seul, que d'avoir à servir tant de convoitises.

C'est avec le même argument que Sénèque s'efforce de nous préserver des chutes morales : « Les vices, dit-il, ont mille propriétés, mais leur effet à tous est le même, c'est qu'on est mécontent de soi. La cause en est dans l'intempérance de l'âme, et dans des convoitises timides, ou non suivies de succès ; ce qui arrive quand on n'ose pas autant qu'on désire, ou quand on n'obtient pas l'objet désiré. Alors on a regret d'avoir entrepris, et on craint de commencer : de là cette agitation d'un cœur qui ne trouve pas ce qu'il cherche ; et cela, parce qu'on ne sait ni commander à ses passions, ni leur obéir. De là dégoût, mécontentement de soi, trouble d'une âme qui ne sait où se fixer, qui s'indigne contre l'inaction à laquelle elle se condamne. De là tristesse, abattement, et toutes les fluctuations d'un cœur irrésolu, que les entreprises commencées tiennent en suspens, que les entreprises désespérées rendent chagrin. » *Sen., Epist.*

Pour en finir, tels sont les mécomptes, les déboires, les chagrins des hommes de désordre, que, quand ils sont trompés dans leurs mauvais désirs, et déchus de leurs espérances, les uns, ce qu'on voit de temps en temps, perdent l'esprit et la raison; les autres, sous le poids de leur découragement, tombent dans de graves maladies; d'autres périssent misérablement d'une mort prématurée. Ce n'est pas tout : beaucoup en sont venus à ce point de démence et de fureur, qu'ils ont porté sur eux-mêmes une main criminelle, et cherché par le fer, ou par la corde, une mort ignominieuse et exécrable : mort du corps et mort de l'âme. Ne voyons-nous pas tous les jours des exemples de ce lamentable spectacle ?

Pontanus, dans le livre qu'il a intitulé : *Du courage militaire*, rapporte que, de son temps, un adolescent, qui avait été rebuté par une jeune fille, dont il était épris, en ressentit un si violent chagrin, qu'il se pendit à une fenêtre qui faisait face à celle de cette jeune fille, afin de se venger d'elle par ce moyen : triste consolation assurément. Le même Pontanus dit encore qu'une jeune fille, aban-

donnée par son amant, qui avait refusé de l'épouser, se jeta furieuse dans un puits, où elle trouva une fin déplorable.— J'ai voulu montrer combien misérable, combien pleine d'amertume est la vie des méchants, la vie de ceux qui, étouffant la raison, laissent dominer la passion. Comme leur soif est insatiable, et qu'ils ne peuvent arriver à l'objet de leurs convoitises, il est inévitable qu'ils soient cruellement torturés, qu'ils soient déchirés de soucis et d'angoisses, qu'ils sèchent de douleur ou de remords.

IV.

Mais les justes, chez lesquels règne, non la convoitise, mais la charité, antipode de la convoitise, les justes, comprimant cette pépinière de toutes sortes de guerres et de discordes, jouissent de cette paix, de cette tranquillité de l'âme, que le Fils de Dieu est venu apporter avec lui du ciel sur la terre, et que de sa voix angélique il a bien voulu offrir aux hommes de bonne volonté. Car, puisque la colère est l'instrument par lequel se venge la concupiscence lésée, et qu'elle est aussi la principale cause des guerres, ôtez la concupiscence, et il n'y a plus de place pour la colère, ni pour ses démences, ni pour ses fureurs. On en a tous les jours des exemples sous les yeux. Quel animal est plus impétueux, plus féroce, qu'un taureau irrité? Mais, si vous lui retranchez les organes de la concupiscence, vous transformez un taureau menaçant et intraitable en un bœuf doux et patient, dont vous pouvez manier les cornes, caresser le front, et que vous pouvez même battre impunément. Il en est de même des éléphants, qui, pendant la saison du rut, sont peut-être plus redoutables encore que les lions; le temps du rut passé, ils deviennent dociles, et s'apprivoisent si bien que, malgré leur pesanteur et leur masse, ils rendent à l'homme une foule de services. Cela étant, qui ne voit combien de maux, non-seulement pour l'âme, mais aussi pour le corps, découlent de cette triste et funeste domination de la concupiscence? « Vous avez ordonné, Seigneur, dit très-bien saint Augustin, qu'un cœur déréglé fût son propre bourreau, et il en est vraiment ainsi. » Car il doit y avoir autant de subordination entre les puissances de l'âme, qu'il y en a entre les

membres. Or si, à la suite de quelque accident, un membre est déplacé, et est sorti de sa jointure, nous en éprouvons une vive douleur. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, si l'âme est en souffrance, quand ses puissances principales sont déplacées, quand la raison, spoliée du gouvernail, est foulée, étouffée par les passions, et que les passions occupent le siége de la raison?

Vous voyez, frères, à quelles angoisses, à quels tiraillements est exposée la vie des pervers. Saint Augustin expliquant ce passage : « Un abîme de malheurs m'en attire un autre, » *Ps.* XLI, 8, dit : « Si les hommes vivent mal ici-bas, l'abîme appelle l'abîme, *Abyssus abyssum invocat;* parce que d'une peine ils passent à une autre, des ténèbres aux ténèbres, du gouffre au gouffre, du supplice au supplice, de l'ardeur de la convoitise aux flammes de la géhenne. » Quelle folie donc, quelle démence plus grande que de voir des hommes perdus suivre le démon qui les tourmente, plutôt que Dieu qui leur fait du bien? que d'aimer mieux passer du supplice au supplice que de passer des délices aux délices? Leur aveuglement est clairement figuré par le peuple israélite, lorsque sorti de l'Egypte, il dédaignait la nourriture céleste, et demandait des porreaux et des oignons. Voici comment saint Grégoire interprète ce désir : « Que signifient les porreaux et les oignons, qui d'ordinaire font pleurer ceux qui les mangent, sinon les difficultés de la vie présente, qui n'est pas sans deuil, même pour ses partisans? Renonçant à la manne, ils cherchaient des porreaux et des oignons avec des melons et des viandes. *Num.* XI, 5. Sans doute parce que les âmes perverses méprisent les doux présents du repos dans la grâce, et, pour jouir des plaisirs charnels, désirent les voies laborieuses de ce monde, voies inondées de larmes. Ils dédaignent ce qui leur procurerait des joies spirituelles, ils portent leurs convoitises sur ce qui doit leur attirer des souffrances, même physiques. »

Tels sont les tourments, les punitions, les séditions intestines, les guerres plus que civiles, que les pervers souffrent au fond du cœur. De ces fléaux sont exempts ceux qui se soumettent au joug si doux du Christ. Si parfois quelque tumulte s'élève contre les justes, il ne lui est pas donné de leur enlever la paix, de troubler

leur calme. Car, de même que, quand une poignée de brigands infestent les environs d'une ville très-fortifiée, ils ne troublent point le repos des habitants, mais les avertissent seulement de se tenir sur leurs gardes; de même lorsque quelque mouvement se manifeste à l'intérieur pour attaquer une âme munie du secours d'en haut, il ne lui enlève point sa paix, il appelle seulement son attention et sa vigilance, en sorte qu'elle se tient prête à briser tous les efforts de l'ennemi, et à étouffer la guerre dans son principe.

Vous allez peut-être me faire cette question : — D'après ce que vous venez de dire, il est bien clair que la vie des méchants n'est semée que d'afflictions et d'angoisses; d'où vient donc cette persuasion si fausse et si funeste, qui la fait prendre pour une vie de délices? — Cette erreur a plusieurs causes; voici une des principales : c'est que les méchants, qui ont vieilli dans le crime, ont en horreur la vertu, non pas qu'ils se la représentent comme difficile et hérissée d'épines, mais parce qu'ils n'y sont pas accoutumés, et qu'ils ne la connaissent pas. Ce qui fait dire à Sénèque : « Comme les vertus longtemps conservées ne se perdent guère, et qu'il est facile de les garder; de même, quand on ne les a pas, il est difficile de les acquérir, parce que le premier mouvement d'une âme faible et malade est de redouter ce qu'elle ne connaît pas. » Certes, David, dans son combat contre le Philistin, eût été bien mieux protégé par l'armure du roi; mais, n'en ayant pas l'habitude, il la rejeta, non pas comme inutile, mais comme inaccoutumée. Plutarque dit avec raison : « De même que ceux qui sont restés longtemps dans les ténèbres, souffrent, s'ils passent tout d'un coup à la clarté du soleil; de même ceux qui sont restés longtemps plongés dans la nuit obscure des vices, ne peuvent, de leurs yeux affaiblis et accoutumés aux ténèbres, supporter la lumière splendide des vertus. Cependant, après avoir demeuré un peu à la lumière, et s'être familiarisés avec cette importunité momentanée, ils préfèrent de beaucoup la lumière aux ténèbres. » L'Ecclésiastique nous donne le même enseignement par son exemple : « Avec un peu de travail, je me suis acquis un grand repos. » *Eccli.* LI, 35.

Une autre cause de cette erreur, c'est que certains vices, à pre-

mière vue, présentent des séductions flatteuses, quoique mensongères; mais sous cette douce amorce est cachée la pointe d'un hameçon, qui ensuite pique cruellement le cœur. Car, de même que les fiévreux, après avoir bu de l'eau froide, semblent éprouver du plaisir et du soulagement; mais ensuite leurs souffrances s'aggravent et se prolongent; de même certains vices chatouillent d'abord le cœur par quelques attraits fugitifs; mais des douleurs cuisantes et prolongées ne tardent pas à arriver : longue et triste chaîne que tous les vices traînent après eux. Il ne ment pas celui qui disait au peuple prévaricateur : « Sachez et comprenez quel mal c'est pour vous et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu, et de n'avoir plus ma crainte devant les yeux. » *Jerem.* II, 19. Non content d'avoir prononcé le mot *mal,* qui est le nom propre de tous les vices, il ajoute le mot *amer,* afin que si la difformité, la perversité du vice ne suffisait pas pour vous en détourner, l'amertume au moins qui en est la suite, et qui répugne par-dessus tout à l'âme humaine, vous en inspire l'horreur. — Voici un passage de Sénèque qui vient à l'appui de ce que nous disons : « De même que certains ulcères appellent la main qui les blessera, qu'ils aiment à être touchés, que tout ce qui est irritant flatte les plus hideuses maladies de la peau; de même les âmes, où font éruption les passions mauvaises, qui sont autant d'ulcères rongeurs, trouvent leur plaisir dans la fatigue et la vexation. Il y a aussi pour le corps, au milieu même de la douleur, certains mouvements attrayants, comme se retourner, changer de côté, changer souvent de position. Mais c'est le propre d'un malade de ne rien supporter longtemps, et de trouver dans le changement une espèce de remède. »

Telles sont les principales causes de cette erreur funeste; elles confirment ce que nous avons dit. Que nous reste-t-il donc, frères? qu'avons-nous à faire? Maintenant que nous avons l'éclatante lumière de la vérité, franchissons, en ce saint temps destiné à la pénitence, les premiers obstacles à la vertu, afin d'en recueillir ensuite les fruits délicieux. Déposons de vieilles erreurs, et veuillons plutôt marcher de délices en délices dans la voie de la vertu, que des supplices temporaires du vice aux supplices éternels. Pour

ceia, suivons l'exemple de la Chananéenne; crions au même Seigneur; rebutés, ne succombons point, mais persévérons humblement, assidument; prions, pressons, frappons, pour qu'il nous soit ouvert; jusqu'à ce que, vaincu par notre importunité, le Père des miséricordes fasse entendre à nos oreilles cette parole désirée, qui nous comblera de joie : « Femme, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous désirez; » paroles qui vous donneront la guérison de l'âme, la grâce de la piété et de la justice, pour vous conduire ensuite à l'éternelle félicité.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MÊME IIe DIMANCHE DE CARÊME,

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — EN QUOI NOUS DEVONS SUIVRE L'EXEMPLE DE LA CHANANÉENNE.

Miserere mei Domine, fili David; filia mea male a dæmonio vexatur.

Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. *Matth.* xv, 22.

Le commencement de ce saint évangile nous présente l'occasion de nous demander pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, quittant la Judée, se dirige vers Tyr et Sidon, villes païennes; quand lui-même avance, dans ce même évangile, qu'il est envoyé vers les brebis de la maison d'Israël. Autant qu'il est permis de le conjecturer d'après saint Marc et saint Matthieu, il paraîtrait que le Seigneur, offensé de la religion mensongère des pharisiens qui, comptant pour rien la pureté de l'âme et la piété intérieure, faisaient consister la justice uniquement dans les cérémonies extérieures et dans la propreté du corps, que le Seigneur, dis-je, se dirigea vers les terres des Gentils, dont les crimes patents le blessaient moins que la prétendue sainteté des Juifs. *Matth.* xv, et *Marc.* vii, *passim.* En effet, suivant les évangélistes saint Matthieu et saint Marc, les pharisiens étaient allés porter au Seigneur

une accusation fort grave, c'est que ses disciples mangeaient sans s'être lavé les mains. Le Seigneur repoussa vertement en ces termes cette accusation qui se couvrait du voile de la piété : « Pourquoi, afin de suivre votre tradition, transgressez-vous le commandement de Dieu ? Car Dieu a fait ce commandement, Honorez votre père et votre mère ; vous, vous détournez vos enfants de ce devoir, prétendant qu'il suffit d'offrir à Dieu un sacrifice pour ses parents, quand ils sont pauvres... Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » *Matth.* xv, 3, *et passim.* Par ces paroles, le Seigneur déclare que la vraie piété consiste, non dans des ablutions extérieures, mais dans la pureté intérieure du cœur, et dans la soumission aux préceptes divins, sans laquelle toutes les œuvres extérieures ne sauraient lui plaire.

Il le montre encore plus clairement par la bouche du même prophète : « Celui qui immole un bœuf, est comme celui qui tuerait un homme ; celui qui sacrifie un agneau, est comme celui qui assommerait un chien ; celui qui fait à Dieu une oblation, est comme celui qui offrirait le sang d'un pourceau ; et celui qui se souvient de brûler de l'encens, est comme celui qui révérerait une idole. » Pourquoi donc le Seigneur répudie-t-il, comme criminels, les sacrifices que lui-même avait institués ? — Il ajoute la cause : — « Ils ont pris plaisir, et se sont accoutumés à toutes ces choses, et leur âme a fait ses délices de ses abominations, » *Isa.* LXVI, 3 ; c'est-à-dire, quoiqu'ils offrent à Dieu ces sacrifices, ils ne renoncent pas pour cela à leurs impiétés et à la satisfaction de leurs passions, persuadés sans doute que ces sacrifices leur rendront favorable le Seigneur, sans qu'ils renoncent à leurs désordres. Cette opinion prévalait non-seulement chez les Juifs, mais aussi chez les païens, et elle était extrêmement funeste au genre humain ; Platon lui-même le dit. Cette persuasion insensée était pour Dieu la plus grande des injures ; puisque c'était s'imaginer que Dieu, comme un juge inique, séduit et gagné par des présents, pouvait conniver aux désordres des impies ; tandis que, par l'organe du Prophète, il avait fait entendre ces paroles dignes de sa majesté et de sa justice : « Je suis le Seigneur qui aime la

justice, et qui hais les holocaustes venant de rapines et de violence; » *Quia ego Dominus diligens judicium, et odio habens rapinam in holocausto,* Isa. LXI, 8; c'est-à-dire, je déteste toute rapine, toute injure faite aux hommes, en sorte que, quand même l'objet de la rapine serait entièrement consacré à honorer mon nom, je le détesterais autant que s'il était employé à des usages profanes.

C'est à l'occasion de ces impiétés que le Seigneur, irrité, abandonna pour un temps la Judée; afin que nous comprenions par là, mes frères, que ceux qui seraient imbus de la funeste persuasion dont nous venons de parler, sont bien loin de Dieu. Puisse-t-il n'y en avoir pas beaucoup parmi nous qui, trompés par cette erreur, s'éloignent de la vraie piété, et s'imaginent qu'avec une foi vacillante, quelques prières et quelques jeûnes, leur salut est à l'abri de tout danger, quoiqu'ils ne renoncent pas à leurs haines invétérées, à l'orgueil, à la colère, à l'avarice, à l'ambition, à la médisance, et aux autres vices! Le jeûne et la prière sont des œuvres louables, il est vrai, mais sans la pureté intérieure elles ne servent de rien pour la vraie guérison de l'âme; quelquefois même elles nous sont une occasion de jactance, elles nous inspirent une sécurité périlleuse : ce qui est arrivé à ce pharisien superbe, qui vantait ses jeûnes avec tant d'insolence. Venons à notre sujet.

I.

Le Seigneur étant donc venu dans ce pays de païens, désirait que personne ne le sût; mais il ne put demeurer caché. *Marc.* VII, 24. Que dites-vous, Evangéliste? — S'il voulait que personne ne le sût, pourquoi ne put-il demeurer caché? Y a-t-il quelque chose d'impossible au Tout-Puissant? S'il voulut, pourquoi ne put-il pas? Qui est-ce qui résiste à sa volonté? Cependant le Seigneur voulut l'un et l'autre, parce que l'un et l'autre étaient utiles à notre salut; il voulut que son arrivée fût secrète, et qu'elle fût connue : secrète, pour qu'on le cherchât; connue, pour qu'on le trouvât; secrète, pour exciter notre diligence; connue, pour manifester sa grâce à ceux qui le cherchaient; — des deux côtés, il a en vue notre intérêt. — Quoi de plus utile, en effet, que de

chercher le Seigneur? quoi de plus agréable que de le trouver? Dans de tels bienfaits, le Seigneur veut toujours trouver quelque chose qui soit à lui, et quelque chose qui soit à nous, puisqu'il ne veut pas opérer sans nous notre salut. Il veut donc que nous fassions ce qui dépend de nous, en le cherchant sérieusement, afin que lui-même fasse ce qui dépend de lui, en se laissant trouver. Quoiqu'à dire vrai, tout doive être attribué à sa grâce, qui fait — et que nous le recherchions avec empressement, — et que nous le trouvions heureusement, après l'avoir cherché.

Sortie donc de ces contrées, une Chananéenne, dont la fille était misérablement obsédée par le démon, se mit à crier de loin : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David. » Pour l'homme nulle voix n'est plus douce que celle de la miséricorde de Dieu, puisqu'elle est le fondement de notre salut. Cependant il en est beaucoup qui prisent cette miséricorde, non parce qu'ils tiennent beaucoup au salut de leur âme, qu'ils espèrent par cette miséricorde, et pour lequel néanmoins ils ne voudraient rien entreprendre; mais parce que, grâce à elle, ils se promettent le salut, sans avoir besoin de rien faire de leur côté. Car nous sommes presque tous ainsi faits, que nous ne voulons ni perdre l'espoir du salut, ni nous arracher à nos plaisirs accoutumés. Or, pour arriver à ce salut, nous croyons n'avoir pas trouvé de plus sûr appui que la miséricorde de Dieu. De là vient que nous désirons tant voir amoindrir la justice de Dieu, et au contraire voir amplifier sa miséricorde, et que nous ne pouvons entendre sans indignation nos prédicateurs parler de la sévérité de la justice divine, comme si c'était faire injure à la divine miséricorde, dont nous nous faisons volontiers les patrons. La même chose arrivait autrefois aux prophètes qui faisaient une guerre incessante à d'insolents patrons de la miséricorde divine. Voici comment Michée fait parler ceux-ci contre les prophètes : « Ne prophétisez point. La fureur de Dieu ne s'appesantira pas sur ceux-là; ils ne seront pas confondus, dit la maison de Jacob. Est-ce que l'Esprit du Seigneur est devenu moins puissant, et se plaît-il à ces œuvres de rigueur? » *Mich.* II, 6.

Ce sont là les paroles des pervers qui, pour rester dans leur

impiété, exaltaient la miséricorde du Seigneur; confiants en ce seul appui, ils se flattaient de détourner les châtiments de la justice divine, qui leur étaient annoncés par les vrais prophètes. Tous ceux qui ressemblent à de tels hommes, exagèrent la miséricorde du Seigneur, non pas qu'une pieuse contemplation la leur fasse honorer et aimer de tout leur cœur, mais parce qu'ils croient que par elle, et sans aucun effort de vertu et de piété, ils obtiendront l'éternel bonheur. Qu'ils sachent donc qu'ils sont bien éloignés de cette miséricorde, par eux tant vantée. Car le premier degré pour la mériter, c'est de connaître et de détester sincèrement sa misère et sa dépravation, c'est-à-dire, les maux mêmes en faveur desquels on invoque cette miséricorde. C'est le premier don de cette miséricorde divine, celui d'où dérivent tous les autres. Ainsi, celui qui reconnaît sa misère, qui avoue avoir besoin de la miséricorde, et qui la demande, a déjà été prévenu par la miséricorde divine. Quiconque n'en est pas encore arrivé là, mais se fait illusion sur sa maladie, comme s'il était en santé, et trouve des délices à être sous les épines, celui-là n'invoquera pas la miséricorde, ou au moins ne la méritera pas. Pour obtenir miséricorde, le premier pas à faire est donc de reconnaître ta misère avec la Chananéenne, et de crier avec elle : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David. » Ainsi ceux qui, vivant criminellement, sentent qu'ils sont obsédés et tourmentés par le démon, et désirent en secouer le joug, ceux-là demandent convenablement la miséricorde et l'obtiennent.

Que répond donc le Seigneur à cette demande? — Pas un mot. — Quelle étrangeté! Qui ne s'étonnerait de voir cette source de miséricorde, toujours ouverte à toutes les misères, se fermer maintenant pour cette seule femme? — Pourquoi, Seigneur, refuser la guérison qu'on vous demande, vous qui souvent allez l'offrir à qui ne la demande pas? Ne vous êtes-vous pas imposé la charge de parcourir le pays pour répandre vos bienfaits, et pour guérir les victimes du démon? N'est-ce pas vous qui accordez la guérison, même à ceux qui ne font que toucher le bord de votre vêtement? N'est-ce pas vous qui nous avez ordonné de demander, de chercher, de frapper avec l'espérance, avec la ferme confiance

d'être exaucés? N'est-ce pas vous qui, pour nous donner la confiance certaine d'obtenir, nous avez appris à prier, et nous avez vous-même formulé une prière, où l'on remarque, en même temps qu'une extrême brièveté, l'absence de tout moyen de persuasion? Par ces deux circonstances, que vouliez-vous donner à entendre, sinon que l'assistance divine est tellement prête pour les pieux suppliants que, pour l'obtenir, il n'est besoin ni de longs discours, ni de longs arguments? Vous donc qui aux suppliants, à ceux qui invoquent votre nom, avez donné tant de garants de votre miséricorde, maintenant ou vous ne répondez rien, ou vous répondez avec aigreur : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. » — « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël, qui se sont perdues. » *Matth.* xv, 24. Et cependant, mes frères, cela même qui, à première vue, semble amer, loin d'être amer, est le bienfait d'une miséricorde particulière et admirable. Car le Seigneur, qui, après une telle sévérité, s'est montré si clément envers cette femme, a voulu donner un enseignement à tous : afin que ceux qui ont recours à l'appui divin, et qui se répandent en prières, ne se laissent point abattre par une rigueur pareille, qu'ils ne succombent point, qu'ils ne perdent point courage, et ne renoncent point à la prière; puisqu'ils voient par cet exemple que la miséricorde de Dieu est d'autant plus libérale qu'elle est accordée à une plus longue persévérance. Ainsi, en faisant attendre à la Chananéenne une réponse favorable, il engage non-seulement à prier, mais encore à avoir bonne espérance.

Pourquoi le Seigneur ne répond-il pas sur-le-champ à ceux qui le prient et implorent son assistance; pourquoi les tient-il quelquefois dans une longue anxiété? — La principale cause est que, par ce retard, il allume plus vivement les désirs des justes; ce qui leur vaut une plus ample moisson de justice. Car « les saints désirs, dit saint Grégoire, croissent par l'ajournement; s'il les fait décroître, ce n'étaient pas des désirs; alors n'ayant pas jeté de racines dans la charité, ils s'évanouissent facilement avec le temps, malgré la bonne occasion qui leur est offerte. » Tels furent les désirs, telle la justice, telle la piété des Juifs, au rap-

port d'Osée : « Que vous ferai-je, Ephraïm? Que vous ferai-je, Juda? Votre miséricorde, ou (suivant une autre version) votre piété n'a pas eu plus de durée que le nuage du matin, que la rosée qui se sèche aux premiers rayons du soleil. » *Ose.* VI, 4.

Voici quelle était leur piété, leur religion : quand ils étaient opprimés, et dans la tribulation, ils recouraient avec empressement au Seigneur, et lui rendaient leurs hommages; une fois délivrés, ils n'avaient rien de plus pressé que de retourner à leurs désordres habituels. Leur religion était éphémère, comme la nuée du matin, qui se dissout aux rayons du soleil; comme la rosée du matin qui s'évapore à la première chaleur du jour. Si, à ce titre, les Juifs étaient justement châtiés par le Seigneur; que peuvent espérer ceux qui, en ce saint temps, se contiennent quelque peu pendant la confession et la réception de l'Eucharistie, et qui, après la confession, retombent dans le péché avec la dernière légèreté? Leur religion n'est-elle pas comme la nuée qui passe, comme la rosée qui se dissipe le matin? Et ceux-là peut-être sont déjà tombés ainsi une fois, deux fois; beaucoup jouent ce jeu toute leur vie, chaque année se confessant, promettant, mais ne tenant jamais. Que peut-on espérer désormais de semblables pénitents? Que peut-il arriver, que ce qui est déjà arrivé? Quoi de plus dangereux que de nous exposer à ce que le dernier jour nous surprenne comme les vierges folles quand nous ne serons pas prêts, d'autant plus que « la ruine des pervers est soudaine? » *Prov.* VI, 15. Mais, laissant là ces plaintes, terminons notre explication.

Quoique le Seigneur eût longtemps différé d'exaucer la Chananéenne, elle insiste néanmoins, elle approche plus près, et se jetant à ses pieds : « Secourez-moi, Seigneur, » dit-elle. On voit par là qu'elle avait été instruite par l'Esprit-Saint, puisque plus elle était vivement repoussée, plus elle avait de confiance en implorant le secours divin. Eclairée par un tel maître, elle comprit que l'assistance divine est d'autant plus près de nous, qu'elle en paraît plus éloignée. Munie de cette foi, elle qui d'abord criait de loin, s'approche ensuite pour prier; enfin, elle est exaucée, lorsqu'on l'aurait crue repoussée; elle triomphe, lorsqu'elle aurait pu croire qu'elle était vaincue et rejetée. Ainsi s'accomplit en elle ce

qui est écrit du juste : « Lorsque vous vous croirez perdu, vous brillerez comme l'étoile du matin. » *Cum te consumptum putaveris, orieris ut lucifer.* Job, XI, 17. Nous trouvons un exemple de ce fait dans le patriarche Jacob qui après avoir lutté toute une nuit contre l'ange, obtint, pour prix de si longs efforts, la bénédiction qu'il souhaitait, et cela au moment même où, ayant eu la cuisse luxée par l'ange, il commença à boiter. Ainsi boiteux et malade il vainquit celui que, toute la nuit, sain de corps et sans blessure il n'avait pu vaincre. *Gen.* XXXII, 25 et seq. Cet exemple nous apprend que nous tous, qui sommes avides de la bénédiction d'en haut et des dons célestes, nous devons lutter contre le Seigneur de toute l'ardeur de nos désirs et par des prières incessantes, ne nous laisser rebuter par aucun travail, par aucun refus, et conserver une espérance d'autant plus ferme en sa miséricorde, que nous aurons paru repoussés plus durement. Car, blessés, nous triompherons de Celui que nous n'avons pu vaincre étant sans blessure. Ne prenons donc ni trêve, ni repos, que nous n'ayons mérité d'entendre cette parole pleine de salut et d'allégresse : « Femme, grande est votre foi ; qu'il vous soit fait comme vous voulez. » — Assez sur l'Evangile. — Abordons maintenant notre sujet.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

Cette Chananéenne est un exemple que nous propose aujourd'hui l'Eglise, ou plutôt le Seigneur lui-même, pour nous apprendre et la nécessité de prier, et la manière de prier. Car, souvent le Seigneur prend ses exemples chez des peuples moins favorisés que nous, soit pour stimuler notre insouciance, soit pour accuser notre infidélité et notre ingratitude. C'est ainsi qu'il dit que la reine de Saba et les Ninivites s'élèveront au jour du jugement pour condamner l'incrédulité des Juifs. *Matth.* XII, 41. C'est ainsi qu'il oppose l'ingratitude des neuf lépreux, guéris par lui, à la religion et à la piété d'un seul étranger; c'est ainsi qu'il condamne l'inhumanité du prêtre et du lévite par l'exemple et par la compassion du Samaritain. Nous devons donc craindre

qu'au dernier jugement notre indifférence ne soit mise en opposition avec la conduite de cette étrangère qui, plongée dans le malheur, court à la source de la miséricorde avec une foi, une humilité, une persévérance admirable : piété et religion dont manquent souvent ceux mêmes qui sont initiés aux mystères sacrés de Jésus-Christ. Au reste comme cette femme, par son exemple, nous enseigne et la nécessité de prier, et le mode de prier, nous allons aujourd'hui traiter brièvement ce double sujet.

D'abord, il me vient à l'esprit une belle pensée de saint Augustin : « Heureux ceux dont vous êtes, Seigneur, la seule espérance, et dont la prière est toute la préoccupation. » *Meditat.* Cette pensée ne diffère pas de celle de l'Apôtre, quand il nous ordonne de prier sans cesse, ni de celle du divin Maître qui, dans la parabole du juge inique, nous prescrit de prier toujours, sans nous fatiguer jamais. Bien des raisons nous appellent à ce devoir de religion; mais voici les deux principales : l'une, c'est la grandeur de notre misère et des périls que nous courons; l'autre, c'est l'immensité de la bonté, de la miséricorde divine. L'une nous ordonne de demander; l'autre, d'avoir bonne espérance. Notre misère, en effet, nous porte à demander secours; et la libéralité de la miséricorde divine promet secours à ceux qui demandent.

Commençons par la grandeur de notre misère et des périls qui nous circonviennent. Comme cette vie, où nous végétons, est appelée une tentation, ou une guerre; que ce monde est semé de mille piéges et de mille dangers; que nous sommes revêtus d'une chair fragile et rebelle; que l'antique ennemi a toujours ses traits dirigés contre nous; que nous sommes, sans trêve ni relâche, assaillis de mille maux du corps et de l'âme; que partout, autour de nous, nous trouvons la guerre, et que contre tant de périls il n'est pas de sauvegarde plus efficace que la protection divine; il semble que pour nous qui sommes toujours ainsi assiégés, qui sommes toujours avertis de nos dangers, rien n'est plus salutaire et plus avantageux que d'implorer toujours le secours du Seigneur.

La Chananéenne nous est un exemple remarquable de cette piété. Ignorant la vraie religion et la doctrine céleste, mais tom-

bée dans le malheur, elle foule aux pieds tout respect humain, tout conseil de la prudence humaine, pour recourir à la seule miséricorde du Seigneur; elle ne cesse de l'implorer qu'après être arrivée au comble de ses vœux. Si donc une étrangère se conduit ainsi, que devons-nous faire, nous qui sommes, non pas comme elle des étrangers, des intrus, mais les concitoyens des saints, et les enfants de Dieu? surtout quand nous savons que ces maux mêmes qui nous accablent, nous sont envoyés par le Seigneur dans des vues de miséricorde, afin qu'ils nous portent à nous souvenir de lui, à redouter sa colère, à révérer sa majesté, à implorer son secours. C'est ainsi que le saint Prophète, cherchant le salut des pervers plutôt que leur plaisir, adresse au Seigneur cette prière: « Couvrez, Seigneur, leur visage d'ignominie, afin qu'ils invoquent votre nom. » *Ps.* LXXXII, 17. C'est-à-dire, médecin céleste des âmes, qui jusqu'ici avez entrepris de nous guérir au moyen de remèdes bénins, c'est-à-dire, par vos bienfaits et par vos présents, puisque vous n'avez rien gagné avec ces remèdes, employez maintenant le fer et le feu, recourez à des médicaments énergiques et amers, couvrez leur visage d'ignominie, afin que nous qui comblés de vos bienfaits, n'avons pas reconnu votre mansuétude et votre bonté, instruits au moins par vos fléaux, nous sentions les effets de votre sévérité. Si donc la sévérité paternelle de Dieu, si sa providence nous laisse subir ces maux extérieurs, pour que nous ayons recours à son assistance, pour que nous mettions en lui seul l'espérance de notre salut, et que nous le reconnaissions comme l'arbitre de notre vie et de notre mort, comment se fait-il qu'abîmés sous tant de maux, nous ne pensions pas à lui, que nous ayons l'air de ne pas dépendre de lui, et que nous n'implorions pas sa miséricorde? Car quels maux ne souffrons-nous pas dans la vie? quelles ne sont pas nos angoisses? Un seul démon tourmentait la fille de la Chananéenne; nous, nous sommes obsédés par tous les démons; le monde cherche à nous leurrer par ses amorces et par ses pompes; des hommes perdus et violents nous persécutent de mille manières; notre chair, cet ennemi domestique, nos affections, nos passions, plus cruelles et plus impitoyables que tous les tyrans, nous déchirent

sans fin ; toute créature de Dieu s'est armée, s'est levée contre nous, elle est devenue « un filet, un piége, où se sont pris les pieds des insensés. » *Sap.* XIV, 11.

La divine Providence nous laisse tourmenter par ces tentations, même après le sacrement de la régénération spirituelle, afin que ces mêmes maux qui nous pressurent nous forcent à aller à Dieu. Car, comme il ne peut rien arriver à l'homme de plus désirable et de plus heureux que de s'attacher à Dieu par le lien indissoluble de la charité, et que de s'entretenir avec lui ; rien d'étonnant s'il nous laisse agiter par les périls et les calamités de la vie, pour que nous ayons toujours à saisir cette occasion de l'invoquer, et de nous entretenir continuellement avec lui. Quiconque est ainsi pressuré, qu'il crie donc au Seigneur avec la Chananéenne : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David; mon âme est cruellement tourmentée par le démon. » *Matth.* XV, 22. Quelles paroles doivent être plus ordinaires, plus familières à un chrétien, lequel, non avec ses forces, mais avec l'appui du ciel, fait une guerre incessante contre le démon, contre le monde, contre les mouvements aveugles de sa chair ? Car, si toute notre vie est, comme nous l'avons dit, ou une lutte, ou une épreuve; ne devrait-elle pas être entièrement employée à prier et à implorer l'assistance divine ? Quand est-ce que notre vie n'est pas menacée par les traits de nos ennemis? Quand est-ce que nous jouissons d'une paix, d'une tranquillité d'âme telle, que nous n'ayons à redouter ni périls, ni embûches ? Si le démon, comme un lion rugissant, tourne autour de nous, cherchant sa proie ; si une convoitise infinie, immense, insatiable, allume toujours dans notre cœur de nouveaux désirs ; si la vie est un enchaînement de désastres, de coups imprévus, de catastrophes; si aux maux anciens viennent s'ajouter les nouveaux, et si nos misères n'ont pas de fin; je vous le demande, que puis-je faire de mieux que de crier sans cesse au Seigneur : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David? » Aussi, quelle était la ressource commune des saints dans toutes leurs afflictions ? Ils criaient : « Je lève les yeux vers les montagnes, pour voir d'où me viendra le secours. *Ps.* CXX, I. — Seigneur, je tiens mon âme élevée vers vous; en vous je mets

ma confiance, et je n'en rougis point. » *Ps.* XXIV, 1. Ce mot calmait les souffrances ; il guérissait, non pas un mal, mais tous les maux. « Les médecins, dit très-bien Théodoret, ont un médicament pour chacune des maladies ; les saints trouvent dans la prière un remède commun à tous les maux. » *Histor. Eccles.*

II.

Mais, lorsque nous prions, et que nous implorons le secours du ciel, il arrive souvent ce qui arriva à la Chananéenne, que le Seigneur ou ne répond pas, ou répond durement. Les justes demandent alors ce qu'il convient de faire. C'est ce qui nous reste à examiner. D'abord, comme c'est fréquemment une suite de notre négligence, de nos fautes, descendons en nous-mêmes, scrutons notre cœur, voyons si nous n'avons pas commis quelque transgression qui nous attire ce châtiment de la part du Seigneur ; ensuite veillons constamment, afin de ne plus retomber dans ce qui serait suivi de la même peine ; et implorons humblement la miséricorde du Seigneur, et le pardon de notre négligence : le Seigneur ne fait défaut à personne, il ne ferme à personne les entrailles de sa tendresse, il ne refuse point son secours à qui le demande en suppliant. Nous avons vu ce qu'a fait la Chananéenne qui, tant de fois repoussée par le Seigneur, et cependant se jetant à ses pieds, se qualifia de chienne, et comme telle demanda en suppliant et obtint les miettes de sa miséricorde.

Ensuite il faut persévérer sans relâche dans sa prière, et ne s'en laisser détourner par aucune considération, quand bien même le Seigneur paraîtrait sourd à nos prières, et semblerait même les repousser. Tout cela doit être supporté avec la plus grande patience, jusqu'à ce que le Seigneur, changeant sa colère en mansuétude, dise : « Femme, grande est votre foi ; qu'il vous soit fait comme vous désirez. » C'est la fable de Protée, s'il est permis de faire ici une telle comparaison. Cyrène en envoyant son fils vers lui, pour en apprendre certain secret, recommanda au jeune homme d'enchaîner le devin pendant son sommeil, et, quelles que fussent ses transformations, de ne jamais le délier, tant qu'il n'aurait pas repris sa première forme.

Les poètes, c'est-à-dire, des hommes instruits, ont imaginé cette fable afin de montrer quel courage, quelle constance il faut pour acquérir la vertu, et pour qu'aucune adversité, aucune tempête ne puisse nous détourner de cette glorieuse poursuite. Cette fable néanmoins rentre dans notre sujet, puisqu'elle nous avertit qu'il n'y a pas de difficulté, pas de travail, pas de refus du Seigneur qui doive nous empêcher de recourir à sa miséricorde, quelque irrité, quelque exaspéré qu'il paraisse contre nous. C'est ce que fit vaillamment la Chananéenne qui, rebutée de tant de manières par le Seigneur, ne perdit pas courage. Dans le livre des Juges nous lisons un exemple qui n'est pas sans analogie avec notre sujet. Les Israélites, qui avaient abandonné le Seigneur pour passer aux idoles, lui demandaient du secours contre leurs ennemis : — « Je ne vous délivrerai plus, répondit-il, allez vous adresser aux dieux que vous avez choisis; qu'ils vous délivrent dans votre détresse. » Les Israélites ne se rebutèrent point, et, redoublant d'instances et de prières, ils ne cessèrent pas d'implorer la miséricorde du Seigneur, disant : « Nous avons péché, traitez-nous comme il vous plaira, seulement délivrez-nous en ce jour. » A ces mots, ils jetèrent au loin toutes les idoles des dieux étrangers, et adorèrent le seul vrai Dieu qui, enfin vaincu par leurs prières, et touché de leur détresse, leur donna pour chef Jephté, et les sauva du désastre qui les menaçait. *Jud.* x, 13 et seq. N'est-ce pas un exemple remarquable, et rentrant dans notre sujet? En effet, la réponse amère du Seigneur ne les fit pas renoncer à leurs prières et à leurs sollicitations; au contraire, avertis par cette réponse que leurs forfaits étaient la cause de la fureur divine, ils détruisirent la cause, en jetant loin d'eux toutes leurs idoles, et enfin apaisèrent ainsi la Divinité blessée.

Plût à Dieu que tous les fidèles suivissent un tel exemple en ce saint temps de pénitence! Quiconque veut que ses prières soient entendues, quiconque veut apaiser Dieu par son repentir, et s'en concilier l'amitié, a donc là un exemple à suivre : qu'il persévère, qu'il crie, qu'il presse, qu'il ne se laisse arrêter par aucune difficulté, mais surtout qu'il rejette au loin ses idoles. Or, nos idoles, ce sont les choses dans lesquelles nous avons placé notre espé-

rance, notre amour, notre félicité, en leur sacrifiant le vrai et souverain bien; ce sont les choses que nous avons aimées avec excès. Car les avares préfèrent à Dieu leurs richesses; les ambitieux, leurs honneurs; les voluptueux, leurs plaisirs impurs. Quiconque aura répudié ces idoles, qu'il espère donc fermement qu'il sera exaucé du Seigneur. Mais si, adorant ces idoles, il reste dans l'ornière de ses désordres accoutumés, qu'il redoute ce qui a été dit par le Prophète : « Si j'ai dans le cœur l'iniquité, Dieu ne m'exaucera pas. » *Ps.* LXV, 18. Et cette autre parole : « Si vous bouchez vos oreilles pour ne pas entendre la loi, votre prière même sera exécrable. » *Prov.* XXVIII, 9. Le Seigneur, par la bouche d'Isaïe, dit encore aux pervers : « Quand vous étendrez les mains vers moi, je détournerai de vous mes yeux; quand vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, car vos mains sont pleines de sang; » c'est-à-dire, de carnage, de rapine, de haine contre vos frères, de soif de vengeance. Que faire donc? Il ajoute aussitôt : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos entreprises, cessez de faire le mal, apprenez à bien faire, cherchez l'équité, tendez la main à l'opprimé, rendez justice à l'orphelin, défendez la veuve, alors venez, et accusez-moi, dit le Seigneur. » *Isa.* I, 15. Voilà, frères, la vraie discipline de la prière, la vraie discipline de la pénitence, voilà la prière qui apaise le Seigneur irrité.

Entrons donc dans cette voie; marchons sur ces traces; en ce saint temps faisons pénitence de cette manière; non contents de cela, retranchons de nous, non-seulement tous nos péchés, mais même toute cause de péché, si nous voulons rentrer en grâce avec le Seigneur. La pieuse Chananéenne nous l'enseigne aujourd'hui mystiquement par son exemple. Sortie non-seulement de sa maison et de la société des impies, mais même de son propre pays, elle vint implorer l'appui du Seigneur, et l'obtint. Ne nous contentons pas de prières et de cris; mais appliquons-nous surtout à nous purifier, à retrouver l'innocence; arrachons jusqu'à la racine tout ce qui pourrait courroucer contre nous le Seigneur, et nous attirer au péché, n'importe comment. C'est ainsi que Salomon, pour détourner l'homme de la volupté criminelle,

recommande même de couper toute occasion de chute : « Aie soin de t'éloigner d'elle, et n'approche pas de la porte de sa maison. » *Prov.* v, 8. Ce n'est pas assez d'avoir dit : Aie soin de t'éloigner d'elle ; il ajoute : N'approche pas même de sa porte. Il dit encore : « Que la voie des méchants ne soit pas de ton goût ; fuis-la, n'y passe pas, évite-la, quitte-la. » *Prov.* iv, 14. Voyez par combien de mots, presque synonymes, il avertit d'éviter toute occasion de péché, toute espèce de commerce avec les méchants. Lors donc que nous serons ainsi sortis de toutes les frontières du péché, c'est alors que nos prières seront agréables à Dieu, puisque nous aurons ainsi trouvé le moyen de lui plaire.

III.

Ce qui nous reste encore, c'est à imiter non pas seulement la persévérance de la Chananéenne, mais aussi sa foi. C'est la vertu qu'exalte surtout le Seigneur, celle à laquelle il attribue particulièrement la puissance d'obtenir, quand il dit : « Femme, grande est votre foi; qu'il vous soit fait comme vous désirez. » Mais comme tous les articles du Symbole des apôtres sont l'objet de la foi, on demandera peut-être lequel de ces articles on doit croire de préférence quand on prie, afin que la prière puisse être dite appuyée sur la foi, et être efficace. — Il est nécessaire de les croire tous; mais pour l'objet qui nous occupe maintenant, il est quatre vérités surtout, dont on doit être persuadé fortement, pour avoir une plus ferme confiance d'obtenir ce qu'on demande. La première, — c'est que, quand nous prions, le Seigneur lui-même est présent, bien qu'il ne soit pas aperçu des yeux du corps. C'est ce que proclame un des plus fidèles interprètes des lois divines, quand il dit : « Il n'est pas d'autre nation si grande, qui ait des dieux s'approchant d'elle, comme notre Dieu est présent à toutes nos prières. » *Deut.* xxiv. Ainsi, frère, quand tu pries, ne crois pas que tu frappes l'air seulement, et que tu jettes au vent tes paroles; mais sois convaincu que le Seigneur est présent, qu'il voit ton sacrifice, tes larmes, qu'il entend ta voix, tes gémissements, l'expression de tes désirs, ainsi que l'atteste le royal Prophète : « Seigneur, vous connaissez tous mes désirs, et mes gémisse-

ments ne vous sont pas cachés. » *Domine, ante te omne desiderium meum ; et gemitus meus a te non est absconditus.* Ps. XXXVII, 10.

En second lieu, il faut croire que Dieu se conduit tout autrement que les hommes envers ceux qui demandent. Car les hommes, lorsqu'ils accordent quelque chose qui leur est demandé, se privent de ce qu'ils donnent. C'est le propre, en effet, de l'indigence humaine que, plus elle donne, moins il lui reste. Mais l'opulence de Dieu est telle, qu'aucune largesse ne l'amoindrit, qu'aucun bienfait ne lui porte préjudice. Car si la mer ne diminue pas, quoiqu'elle alimente par l'évaporation tant de fleuves et de fontaines, quoi d'étonnant que cet abîme immense et infini de richesses ne décroisse nullement par la distribution de ses largesses ? Le secours de Dieu doit nous inspirer une toute autre confiance, que celui des hommes ; puisque ceux-ci s'appauvrissent en donnant, tandis que Dieu conserve toujours la même opulence. De cette différence en dérive une autre, — c'est que les hommes, en partie par suite de leur pauvreté, en partie par la malignité d'une nature corrompue, sont ennuyés, dépités, quand on les fatigue de prières importunes, tandis que Dieu, à cause de son opulence, de sa bonté infinie, loin de se fâcher des prières assidues des hommes, en éprouve de la satisfaction, et même nous encourage à demander. Autrement pourquoi saint Jean, dans l'Apocalypse, appellerait-il *encens* les prières des Saints, sinon parce qu'elles exhalent un doux parfum devant le Seigneur ? Oui, les prières des justes sont un suave parfum dont l'odeur pénètre au plus haut des cieux. — Car le caractère principal de la Divinité étant la bonté, dont le propre est de se répandre partout à l'instar de la lumière solaire, qu'est-ce qui lui sera plus agréable que de faire du bien aux hommes, que de verser sur tous, de près et de loin, les trésors de sa munificence ? Cette suprême et infinie bonté se réjouit donc de toute occasion qui lui est offerte de faire du bien ; et l'occasion la plus agréable à son cœur, c'est quand la créature reconnaissant son indigence, sa misère, et la miséricorde de son Créateur, se présente à lui en suppliant, et implore son secours.

Ajoutez à cela que les êtres se partagent — en causes, — et en

effets; certains occupent une place intermédiaire, — effets par rapport aux supérieurs, — causes par rapport aux inférieurs : seul entre tous, Dieu revendique si bien pour lui le nom de cause, que le nom d'effet ne saurait lui convenir en aucune manière. Le propre des causes étant de donner, et le propre des effets étant de recevoir, — il s'ensuit que tous les êtres, placés au-dessous de Dieu, peuvent recevoir de ceux qui leur sont supérieurs; tandis que Dieu seul, qui est si excellemment cause, qu'il ne peut jamais être effet, ne reçoit de personne, et donne à tous. D'où vient qu'il est écrit : « Qui lui a donné le premier, pour en prétendre récompense? puisque tout est de lui, par lui et en lui. » *Rom.* XI, 35. Si donc tous les effets, dans leur indigence, se portent avec tant d'avidité vers leurs causes, afin d'en recevoir quelque chose, quel ne sera pas l'empressement de la cause première, cette source naturelle du bien, à répandre ses trésors sur ses créatures? En effet, la nature de la bonté est plus puissante que la nature de la cupidité et de l'indigence; par conséquent la bonté désire plus vivement de faire du bien, que la cupidité ne désire d'en recevoir. Contemplez, je vous prie, même les petits oiseaux; voyez avec quelle ardeur ils couvent leurs œufs, pour les échauffer de leur chaleur native, et les faire éclore à la vie. Si des oisillons font cela pour leur nichée; que ne fera pas, je vous le demande, la bonté infinie pour les hommes qu'elle a créés à son image; que ne fera-t-elle pas pour les préserver, pour les orner de ses présents, pour les conduire à la félicité qui leur est destinée? Aussi, puisqu'il y a une si grande différence entre Dieu et les hommes, quant à la manière de faire du bien, on doit implorer l'appui de Dieu avec une tout autre confiance, que l'appui des hommes. — Loin de nous donc, frères, toute négligence, toute inconstance, toute ombre de défiance. Appuyons notre confiance sur l'immensité de la bonté divine, afin de mériter, à l'exemple de la Chananéenne, d'obtenir par nos prières, fortifiées de persévérance, d'humilité, de charité et de foi, d'obtenir, dis-je, de la libéralité et de la condescendance du Seigneur, le secours de la grâce divine en cette vie, et en l'autre l'éternelle gloire.

PREMIER SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Ecce ascendimus Hierosolymam, et Filius hominis tradetur principibus, etc.

Nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes, etc.
Matth. XX, 18.

Puisque, dans le saint Evangile de ce jour, la mère des fils de Zébédée demande quelque chose à Notre-Seigneur Jésus-Christ; nous pouvons aussi, à son exemple, demander quelque chose à la mère du Christ. Il est ordinaire que les pauvres demandent aux riches. Or, qu'y a-t-il de plus pauvre que le pécheur, lequel ne s'appartient même pas, esclave qu'il est du péché? Et qui, après Dieu, est plus riche que la bienheureuse Vierge, pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, gardienne de tous les trésors célestes? Tout est donc pour le mieux entre elle et nous, puisque la sainte Vierge est très-riche, et que nous sommes très-pauvres. Que lui demanderons-nous donc, pour qu'il ne nous soit pas dit aussi: « Vous ne savez ce que vous demandez? » Les disciples entendirent cette réponse, parce qu'ils demandaient des biens matériels; par conséquent, demandons des biens invisibles; et comme la grâce divine en est la source, implorons-la humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Chers frères, le saint évangile de ce jour comprend surtout deux parties : l'une offre le résumé de la passion du Seigneur, l'autre contient la demande des fils de Zébédée. L'Evangéliste commence ainsi la première : « Jésus prit à part ses disciples, et leur dit : Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, et aux scribes, etc. » Ici on peut se demander dans quel but le Seigneur, marchant à la croix, voulut

annoncer d'avance à ses disciples le supplice et les opprobres de la croix. A cela on peut assigner plusieurs causes. D'abord il montra ouvertement par là qu'il allait de sa propre volonté à la mort; car, à ce moment, il n'était ni contraint, ni cherché par ses ennemis, ni violemment entraîné; il se rendait spontanément sur le théâtre de sa passion, afin de mieux montrer sa tendresse pour nous, et d'exciter la nôtre à son égard par un bienfait si grand et si volontaire. Il l'avait déjà déclaré lui-même une autre fois : « Personne ne m'arrache la vie, mais c'est de moi-même que je la quitte. J'ai le pouvoir de la quitter et de la reprendre. » *Joan.* x, 18.

Mais la principale cause de cette communication, c'est qu'il voulait fortifier ses disciples pour le combat de sa passion. En effet, les malheurs sont plus aisés à supporter, quand on les a pressentis, prévus, quand on s'est familiarisé avec leur idée; alors ils ne nous surprennent pas à l'improviste, et on est prêt à en recevoir les coups. « Le coup que nous porte un mal prévu, dit très-bien Sénèque, ne nous atteint que faiblement. » *Epist.* De même que, dans un combat, il importe beaucoup de voir de loin les traits lancés contre nous par nos adversaires, car alors il nous est facile de les éviter, soit par un mouvement du corps, soit en opposant notre bouclier; de même, pour nous garantir des coups que la fortune nous porte tous les jours, il est bon de nous les représenter d'avance, afin d'être prêts quand ils viendront. Oui, il est bon, pour nous aider à supporter les calamités sans nombre de cette vie, d'avoir bien envisagé la condition de ce monde où nous vivons, et de prévoir, avant qu'ils arrivent, tous les périls auxquels nous sommes exposés.

Que le monde soit une mer spacieuse, vaste, et avec cela perfide et orageuse, tous les sages sont unanimes à le dire. Rien n'y est sûr, stable; nul repos, nulle sécurité; tout y est trompeur, incertain, mobile; aujourd'hui vous voguez par un ciel serein, sous une brise favorable; soudain s'élève une tempête, qui vous met en présence du naufrage et de la mort. « Du matin au soir le temps change, dit l'Ecclésiastique, et tout cela se fait en un moment aux yeux de Dieu. » *Eccli.* XVIII, 26. Ce caractère du monde,

cette instabilité des choses humaines, le sage l'a toujours présente à la pensée. Aussi Sénèque veut-il qu'on ait toujours à l'esprit ces vers du poète :

Non ulla laborum,
O virgo, nova mi facies, inopinave surgit;
Omnia percepi, atque animo mecum ipse peregi.

O vierge, aucun travail n'est nouveau pour moi; pour moi, rien d'imprévu ni d'inopiné; mon esprit est accoutumé à prévoir, à embrasser tous les événements.

« Tu me menaces aujourd'hui de ces choses : moi, je m'en suis toujours menacé. J'ai préparé l'homme aux accidents de l'humanité. Le sage se prépare donc aux maux à venir. Les maux que de longues souffrances rendent plus légers pour les autres, lui il les allége parce qu'il y a pensé longtemps. » *Sen. Epist.*

Cette préparation de l'âme étant de la plus grande importance pour supporter les adversités, souvent le Seigneur, lorsqu'il se prépare à frapper quelque coup, à envoyer quelque désastre public, a soin d'en avertir d'avance son peuple, afin que chacun prenne ses précautions, que les méchants fassent pénitence, et que les justes se préparent à l'orage qui va fondre. « Le Seigneur ne fait rien, qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes ses serviteurs. » *Amos*, III, 7. « Vous avez, dit le Prophète royal, donné un signal à ceux qui vous craignent, afin qu'ils fuient à la vue de l'arc. » *Ps.* LIX, 6. Ce n'est pas seulement dans ces temps éloignés, c'est encore dans les siècles suivants que le Seigneur a manifesté cette sollicitude et cette providence. Aussi dans les commencements de l'Eglise naissante, quand les fidèles étaient menacés de quelque tempête, de quelque grande persécution, ils étaient avertis, par une révélation divine, de se tenir prêts et de se prémunir contre les dangers qui allaient éclater. Saint Cyprien, dans sa première lettre au pape Corneille, s'exprime en ces termes : « Puisque la providence du Seigneur nous avertit que le jour des combats approche, nous vous en prions de toutes nos forces, ne cessons avec tout notre peuple de recourir aux jeûnes, aux veilles, aux prières. Ne donnons ni trêve, ni relâche à nos gémissements, à nos supplications. Ce sont nos armes divines, les armes

qui nous font tenir fermes, et persévérer. Ce sont nos remparts spirituels, et les traits divins qui nous protégent. » Il termine en ces termes, en son nom et en celui des autres évêques, sa deuxième lettre au même Pape : « Comme il convenait à notre foi, à notre charité, à notre sollicitude, nous avons fait connaître ce qui était dans notre conscience, que le jour du combat approche, qu'un ennemi acharné se lève contre nous, que vont éclater des luttes telles qu'on n'en a pas encore vu. C'est ce qui nous est fréquemment montré d'en haut, ce dont la providence et la miséricorde du Seigneur daigne nous avertir souvent. Nous qui avons confiance en lui, nous pouvons être tranquilles sur son appui et sur sa tendresse. Lui qui, pendant la paix, annonce à ses soldats la lutte imminente, leur donnera la victoire sur le champ de bataille. » Voilà donc, frères, les armes salutaires dont le Seigneur voulait munir les cœurs de ses disciples avant sa passion.

Mais quand nous prêchons cette morale, beaucoup se plaignent et s'indignent. Quoique toutes les écoles de philosophie et la sainte Ecriture soient d'accord pour nous prémunir ainsi contre les misères de la vie mortelle, lesquelles menacent tous les hommes indistinctement; néanmoins si on dit aux épouses, aux mères, de modérer leur tendresse pour leurs enfants, pour leurs époux, qu'elles aiment avec une espèce de culte; si on leur dit qu'ils sont soumis à la loi de la mortalité, que leurs corps n'ont pas la durée du marbre, mais qu'ils sont fragiles comme le tissu de l'araignée, puisqu'ils sont sujets à mille maladies, à mille accidents, à cause desquels on devrait toujours avoir présente à la pensée cette fragilité, cette incertitude de notre vie, pour n'être pas frappé à l'improviste par tant de coups soudains, et n'en être pas abattu; si on leur présente ces considérations salutaires et opportunes, elles se détournent, s'indignent contre des avertissements qu'elles qualifient de sinistres augures; comme si ces avertissements étaient, non une préparation des esprits, mais une prédiction de malheurs. Quelle démence! Que font autre chose les frénétiques, chassant un médecin bienveillant, et entrant en fureur contre celui qui veut les guérir? Voici leur juste châtiment : ayant rejeté de sages conseils, ne s'étant jamais représenté sous les yeux les caprices

et les jeux de la fortune, au premier coup qui les frappe, dès qu'une mort imprévue leur ravit ou un fils, ou un mari, elles sont abattues, elles éclatent en cris d'impiété et de désespoir, en blasphèmes, elles disputent avec Dieu, et lui demandent compte de ses jugements. Alors leur vie n'est plus une vie; c'est chagrin, deuil, rage, aversion de la vie et de la lumière du jour. C'est la juste punition de ceux qui sont sourds à de sages avertissements. « Souvenez-vous de ce précepte, écrivait Sénèque à Lucilius, gravez-le au fond de votre cœur; ne succombez pas sous le poids du malheur, ne vous fiez pas à la prospérité, ayez sous les yeux tous les jeux de la fortune, et persuadez-vous qu'elle va faire tout ce qu'elle peut faire. Ce qu'on a attendu pendant longtemps, est plus léger à supporter. » Voilà le remède que propose la philosophie contre l'adversité.

J'en ajouterai un autre à peu près pareil, — c'est d'aimer avec une grande retenue, une grande modération, les choses humaines, qui sont si fragiles et si caduques; afin que, quand elles viendront à nous manquer, ce qui arrive souvent, nous ne tombions pas dans le désespoir. « Malheureux, dit très-bien saint Augustin, le cœur enchaîné dans l'amour des biens terrestres; il est déchiré quand il les perd; il reconnaît alors sa misère, par laquelle il était déjà misérable, même avant de les perdre. » Avertis par l'autorité de ce grand docteur, ne soyons donc pas avides de ces biens, de peur que, quand ils auront péri, nous ne périssions avec eux, et que nous ne fassions un naufrage d'autant plus déplorable, que nous nous y serions attachés avec plus d'acharnement. De même qu'un homme, accablé par la maladie et par les années, s'il s'appuie sur un bâton trop faible, ne s'y fie pas assez pour y peser de tout le poids de son corps, de peur que le bâton, brisé par l'effort, ne trompe son attente, et ne le jette par terre· de même, comme les choses humaines sont plus fragiles qu'un roseau, nous ne devons jamais nous y appuyer, les aimer de tout notre cœur, de peur que, quand elles nous manqueront, nous ne manquions aussi avec elles. Mais assez sur les remèdes à la misère humaine. Poursuivons.

I.

« Mais ils ne comprirent rien à tout cela; c'était pour eux chose cachée, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. » *Luc.* XVIII, 34. Ici s'élève une question complexe. D'abord, pourquoi le Seigneur use-t-il d'un avertissement qu'il savait ne devoir pas les empêcher d'être scandalisés de la croix? Sans doute il voulait, par cet exemple et d'autres semblables, donner à entendre clairement que ceux qui tombent, tombent par leur faute, et non parce que la divine Providence leur fait défaut; et que leur perte est imputable, non pas à Dieu, mais à eux-mêmes. Le Seigneur savait bien autrefois que les oracles de Jérémie et d'Ezéchiel ne serviraient de rien au peuple rebelle. Car il dit à Ezéchiel : « Je ne vous envoie pas vers des nations dont le langage vous soit inintelligible et inconnu; si je vous envoyais vers ces nations, elles vous écouteraient. Mais ceux de la maison d'Israël ne veulent pas vous entendre, parce qu'ils ne veulent pas m'écouter; car toute la maison d'Israël a un front d'airain, un cœur endurci. » *Ezech.* III, 6. Tel était donc ce peuple, et cependant le Seigneur envoyait les deux prophètes à des gens qu'il savait ne devoir retirer aucun fruit de sa sollicitude. D'où l'on voit clairement que les hommes doivent imputer leur damnation, non à Dieu qui ne manque à personne, mais à eux-mêmes.

On demande encore : — Comment les disciples n'ont-ils pas compris un fait énoncé en termes si clairs et si explicites? — Ils ne comprenaient pas, parce qu'ils regardaient comme une impossibilité, que celui qu'ils honoraient comme le Sauveur du monde et le Messie, subît l'immense ignominie de la passion. Ne pouvant se mettre dans l'esprit une telle idée, ils s'imaginaient que les paroles du Seigneur avaient un sens caché pour eux. Hommes illettrés, et étrangers aux choses spirituelles, ils ne sentaient pas encore combien il est glorieux d'être outragé à cause de Dieu. Nous voyons que, dans l'enseignement des arts, il y a certains principes faits pour les simples et les commençants, tandis qu'il y en a d'autres pour les disciples avancés et forts : ce qui est accessible à ceux-ci est incompréhensible, inaccessible aux novices. De la même

manière, à l'école du Christ, il y a les commençants, pour qui sont les éléments de la parole de Dieu; ceux-là, comme des enfants, il faut les nourrir de lait, et non d'aliments solides. Il y a aussi les parfaits, qui ont la conscience exercée à distinguer le bien et le mal. Ce qui est compris facilement de ceux-ci, paraît aux autres nouveau et impossible. C'est aux parfaits que s'adressent ces paroles de l'apôtre saint Jacques : « Chers frères, regardez comme le sujet d'une très-grande joie les diverses afflictions qui vous arrivent. » *Jac.* I, 2. Et encore : « Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous sépareront, qu'ils vous outrageront, etc. » *Luc.* VI, 22. — Que fera, je vous le demande, un commençant, un novice, quand il entend dire que la joie est dans la douleur, la paix dans la persécution, la gloire dans l'ignominie, la béatitude dans la haine des hommes et dans les outrages?

Et cependant, pour les parfaits, pour les hommes consommés dans la charité, et y ayant poussé de profondes racines, cette philosophie est claire; ils sont persuadés qu'en cette vie il n'y a rien de plus doux, de plus désirable, de plus excellent, que de souffrir pour Dieu tous les supplices et tous les opprobres. Il était un des disciples parfaits de cette doctrine, l'Apôtre qui dit : « Je suis rempli de consolation, je surabonde de joie au milieu de toutes nos afflictions. » Ainsi, loin d'être abattu par les tribulations, il s'y complaisait; et il s'y complaisait si bien, qu'il disait : Je suis rempli de consolation, et non-seulement j'abonde, mais je surabonde de joie. — Et encore : « Mais si mon sang doit être répandu comme une libation sur le sacrifice et l'offrande de votre foi, je m'en réjouis avec vous; et vous aussi ayez-en de la joie, et réjouissez-vous avec moi. » *Philip.* II, 17.

Bienheureux Paul, de grâce, qui vous a enseigné cette philosophie? Vous envisagez avec joie la mort, ce terrible épouvantail, et vous demandez à vos amis de vous féliciter de la subir. Assurément vous avez appris cette philosophie, quand vous fûtes ravi au troisième ciel. Là, en effet, vous vous êtes persuadé que les souffrances de la vie présente sont hors de proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous. *Rom.* VIII, 18. Là donc où il vit cette gloire, il vit aussi combien il est désirable de

souffrir pour Dieu tous les supplices, toutes les tortures; et celui qui lui enseignait et lui donnait cette vertu était Dieu lui-même qui disait de lui à Ananie : « Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » *Ego enim ostendam illi, quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Act. IX, 16. Comment le lui montrerez-vous, Seigneur? — Je lui montrerai le souverain bien; cette vue l'enflammera d'un tel désir, d'un tel amour, que pour acquérir ce bien, il ne reculera devant aucun des maux de cette vie. Qui, en effet, pour le souverain bien, ne braverait pas gaîment tous les maux du monde, et même tous les supplices de l'enfer?

Pour que nous revenions à notre sujet, les apôtres, n'ayant pas encore reçu alors la plénitude de l'Esprit, et étant encore sous l'empire de la chair, regardaient comme une impossibilité que celui qui était venu pour affranchir les hommes, et détruire tous les maux du monde, fût soumis à de si grands maux. Mais quand ils eurent été éclairés par l'Esprit-Saint, et élevés à un plus haut degré de vertu, ils firent de tels progrès dans cette philosophie, que battus de verges, emprisonnés, chargés de fers, ils se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Maintenant qu'ils n'étaient point parvenus à cette maturité, à cette perfection, ils ne comprenaient pas ce que le Seigneur disait à ce sujet; et toute cette philosophie de la patience leur était inconnue et hors de portée.

SECONDE PARTIE.

Il est temps d'arriver à l'autre partie de ce saint Evangile, laquelle contient la demande de la mère des fils de Zébédée. Subornée par ses fils, « elle s'approcha du Seigneur, et, l'adorant, lui demanda une grâce. — Que voulez-vous? — Ordonnez que dans votre royaume mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » *Matth.* XX, 20. Cette demande venait vraisemblablement de ce que peu auparavant le Seigneur avait ainsi répondu à Pierre qui lui demandait quelle serait la récompense des bonnes œuvres : — « Je vous le dis en vérité que, pour vous qui avez tout quitté pour me suivre, lors-

qu'au temps de la régénération le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi, vous autres, assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » *Matth.* XIX, 28. Comme les apôtres, grossiers encore, espéraient, avec les Juifs, que le règne du Messie serait un règne terrestre et temporel, et paraissaient, d'après la réponse du Seigneur, y avoir des places arrêtées, deux disciples s'imaginaient que, par droit de parenté, ils devaient être préférés aux autres, et ils prétendaient, à la faveur de l'intervention de leur mère, accaparer pour eux les premières places. Ils circonvinrent donc leur mère, et, par son moyen, demandèrent honnêtement ce qu'ils n'auraient pu demander eux-mêmes sans rougir. Obéissant à la tendresse maternelle, plutôt qu'au bon sens, la mère s'approcha donc, et dit au Seigneur : « Faites asseoir mes deux fils, etc. »

Cela équivalait à dire : Seigneur, il est constant que, dans votre royaume, vos douze apôtres seront établis avec vous comme les juges du monde. Il est donc juste que mes fils, qui non-seulement comme vos autres disciples ont tout quitté pour vous suivre, mais qui vous sont plus proches par les liens du sang, occupent parmi vos disciples une place distinguée, et que, en qualité de premiers princes de votre royaume, ils soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. Le Seigneur, repoussant une telle demande, comme il convenait : — « Vous ne savez, dit-il, ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » *Matth* XX, 22. — Pourquoi cette réponse ? — Il les réprimande justement de ce que s'inquiétant de la rémunération, ils ne pensaient nullement au travail ; tandis qu'il fallait s'occuper d'abord du travail, avant de penser à la récompense : comme il faut faire des campagnes, avant de réclamer sa solde ; comme il faut semer dans les larmes, avant de moissonner dans la joie ; comme il faut servir fidèlement le Seigneur, avant d'exiger le prix de ce service. Et puisque la dispensation de la récompense regarde Dieu, au lieu que le devoir du travail regarde les hommes ; eux, s'arrogeant le droit de la divinité, oubliaient ce qui était leur devoir ; tandis qu'ils auraient dû laisser à Dieu ce qui est à Dieu, et prendre pour eux ce qui était pour eux. Voilà pourquoi

ils entendirent cette dure réponse du Seigneur : — Vous ne savez ce que vous demandez.

« Les dix autres apôtres, poursuit l'Evangéliste, entendant cela, en conçurent de l'indignation contre les deux frères. » Mieux eût valu, et c'était plus conforme à la charité chrétienne, compatir à la grossièreté, à l'ignorance de ces deux condisciples, que de s'indigner contre eux. Cependant ce mouvement d'indignation, trop ordinaire chez tous les hommes, est surtout très-commun chez ceux qui pratiquent la justice et évitent les fautes graves. Voyant commettre autour d'eux tant d'indignités, ils éclatent, se laissent parfois aller à la colère, fréquemment même à un orgueil secret du cœur, et au mépris des autres; et cela, parce qu'ils se voient exempts des fautes qui excitent leur indignation. Il est vrai que les gens pieux ne manquent pas de chercher à obvier à cette perturbation quotidienne de l'âme, et cependant ils ont de la peine à y parvenir. Mais le remède, si difficile à trouver au dehors, se trouve, au contraire, très-facilement au dedans. — Que faut-il donc faire? — Détourner les yeux des transgressions des autres pour les porter au fond de son cœur, c'est-à-dire, dans les plus profonds replis de sa conscience, qu'on trouvera souillée de tant de taches que ce n'est plus contre les autres qu'on aura à s'indigner, mais bien contre soi-même, si on veut se faire justice et ne pas se faire illusion. — C'est ainsi que le Seigneur rabattit l'orgueilleuse indignation des pharisiens contre la femme adultère, en écrivant du doigt sur la terre leurs propres péchés : d'où il arriva que, honteux de la turpitude de leurs forfaits, ils laissèrent là la femme coupable, et s'éloignèrent. *Joan.* VIII, 3 et seq.

En effet, c'est un vice déplorable, inhérent à presque tous les hommes : aveugles sur leurs défauts, ils ont des yeux de lynx pour découvrir ceux des autres. Pythagore, réfléchissant sur cet étrange phénomène, lui avait appliqué une similitude, qui n'est pas dépourvue de justesse : « Tous les hommes, dit-il, portent deux valises : l'une par derrière, l'autre par devant; dans la valise antérieure, ils ont les vices des autres, qui sont sous leurs yeux; et dans celle de derrière, leurs propres vices, qu'ils ne regardent jamais. Au lieu qu'ils devraient faire tout le contraire,

puisque la considération des chutes des autres produit l'indignation et l'orgueil, tandis que la considération de nos propres chutes produit l'humilité, la connaissance de soi et le repentir. » Quiconque donc changera de place les deux valises, est sûr de bannir de son cœur la vanité, et toute indignation contre les travers des autres.

Si vous dites qu'il est impossible de ne pas avoir fréquemment à l'esprit ce qui se passe toujours sous vos yeux et qui est la cause de l'indignation, je vous indiquerai un moyen de voir cela pieusement et utilement. — Tous les péchés ont deux faces : — l'une, qui provoque l'indignation ; l'autre, qui appelle la compassion. En tant qu'ils blessent la société humaine et la divine Majesté, et qu'ils violent les lois les plus saintes, les péchés provoquent l'indignation; en tant qu'ils portent à l'âme pécheresse une blessure mortelle, et qu'ils l'exposent à l'éternel supplice, ils excitent la compassion. « Autrement, dit saint Augustin, tu n'as pas les entrailles de la miséricorde, si tu pleures un corps d'où s'est retirée une âme, et que tu ne pleures pas une âme de laquelle s'est retiré Dieu. » Si donc vous ne pouvez vous empêcher de voir les fautes des autres, au moins considérez la face qui peut vous porter à la compassion, et non celle qui porte à l'indignation. Car c'est un axiome de saint Grégoire, que la plus grande différence qu'il y ait entre la vraie justice et la fausse, c'est que la vraie est compatissante, au lieu que la fausse justice a pour compagne l'indignation. Or, les disciples, gens encore ignorants, n'étant pas arrivés à cette philosophie, rien d'étonnant qu'ils se soient indignés contre la demande vaniteuse et répréhensible de leurs condisciples.

La cause de leur indignation venait sans doute de ce que la dignité des deux frères leur aurait fait envie, ou bien de ce que chacun, dupe du même désir et du même aveuglement, convoitait pour soi une des deux places d'honneur. On voit par là qu'ils étaient coupables de ce qu'ils condamnaient dans les autres; mais, s'ils voyaient la faute des autres, ils ne voyaient pas la leur, aveuglés qu'ils étaient par l'amour d'eux-mêmes. Tout amour de la chair est aveugle, ce que les anciens exprimaient par un symbole significatif; en effet ils représentaient l'Amour non pas

seulement sous la figure d'un enfant, mais sous la figure d'un enfant aveugle, afin de donner à entendre qu'il n'y a aucune place pour le jugement et pour la raison, là où un violent amour a occupé le siége de l'âme. Delà la maxime célèbre de Publius Syrus : « Aimer et être sage est à peine le partage de Dieu. »

Qu'est-ce qui a fait perdre la raison au sage Salomon, sinon l'amour des femmes? Aussi quelqu'un a-t-il dit que les amants sont voisins des gens en démence et par la similitude des noms (1), et par la chose elle-même. La raison en est simple. La volonté humaine ne pouvant rien aimer que ce qui a l'apparence de la bonté ou de la beauté, quiconque est enflammé d'amour juge beau et bon tout ce qu'il aime. Et c'est tellement vrai, que ceux qui veulent s'arracher la vie par la corde, jugent alors que la pendaison est chose très-belle et très-bonne. Or, l'homme n'aimant rien avec autant de passion que lui-même, il n'est pas étonnant que, tandis qu'il voit avec horreur les péchés du prochain qu'il n'aime pas autant, il ait cependant pour les siens tant de connivence et de tolérance, aveuglé qu'il est par l'amour-propre. Le prophète Nathan connaissait bien ce faible. Allant reprocher à David son forfait, il lui raconta la parabole de la brebis volée, mettant le crime sur le compte d'un autre, parce que le sage prophète savait que le roi porterait sur le forfait d'autrui un tout autre jugement qu'il n'aurait porté sur le sien propre. II *Reg.* XII, 1 et seq.

Ainsi donc les disciples, sous la pression de l'amour-propre, voyaient bien la vanité, la stupidité de leurs condisciples, mais ils ne voyaient pas la leur, quoiqu'ils fussent travaillés de la même maladie. Quelle conclusion tirer delà, mes frères? — C'est que personne ne doit penser se bien connaître, c'est que chacun doit se défier des jugements qu'il porte sur soi-même, parce qu'il s'aime à l'excès, et que le propre de l'amour est d'aveugler l'in-

(1) La phrase française n'a aucun sel, parce que notre langue ne se prête pas au jeu de mots du latin. Grenade accole *amantes*, les amants, et *amentes*, les insensés. La pensée, qui est pleine de finesse dans la phrase latine, n'en a aucune dans la phrase française. Nous saisissons cette occasion pour avouer que nous avons été souvent impuissant à faire passer dans notre traduction toute la finesse du spirituel écrivain.

telligence, et de tenir pour beau et bon tout ce qu'il aime. Aussi tous ceux qui s'élèvent contre les adulateurs, et qui demandent qu'ils soient bannis, comme une peste, du commerce des hommes, ont bien soin d'avertir que quiconque veut être à l'abri de la contagion, du poison de la flatterie, doit commencer par expulser loin de soi le flatteur intérieur, c'est-à-dire, l'amour de soi. Car c'est lui surtout qui flatte l'homme, le caresse, lui accorde plus qu'il ne lui est dû; c'est lui qui fait écouter avec plaisir les autres adulateurs, et qui fait prendre en aversion ceux qui reprennent et donnent des avis salutaires. Tels sont les maux que produit l'amour de soi. Car tout amour est aveugle, quand il n'a pas Dieu pour objet. L'amour de Dieu, au contraire, loin d'aveugler l'intelligence, l'illumine admirablement.

Cependant le Seigneur voulant réprimander ses disciples en esprit de douceur, les appelle, et leur dit : « Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands les traitent avec empire, etc. » *Matth.* xx, 25. C'est comme s'il leur avait dit : Mes disciples, vous devez avant tout vous bien persuader d'une chose : c'est que la vie humaine et la vie évangélique sont bien différentes; autre est la société du monde, autre la société de mon Eglise. Dans la première, les princes et les grands, ou usurpent, ou s'arrogent par succession, le droit de commander aux autres; mais, dans cette société nouvelle, le plus grand ne s'arroge pas pour lui le droit de commander, de dominer; tout au contraire, son principal travail est de s'anéantir, de se mettre aux pieds des autres, d'obtempérer à tous, et de se faire leur serviteur et leur esclave. Dans cette société, le plus grand — c'est le plus saint; car ici c'est, non l'affluence des biens terrestres, mais l'excellence des vertus qui fait la vraie grandeur. L'humilité est si étroitement unie à la sainteté qu'un des Pères dit : « Qui est-ce qui est vraiment saint ? Celui qui est vraiment humble. Qui est-ce qui est plus saint? Celui qui est plus humble. Qui est-ce qui est le plus saint? Celui qui est le plus humble, celui qui, à ses yeux, est le dernier de tous, celui qui cherche non à commander, à dominer sur les autres, mais à obéir, à être soumis à tous. »

Voilà la philosophie qu'a pratiquée Agathe, cette vierge sainte,

qui disait : « Je suis la servante du Christ, et, comme telle, je me présente sous des dehors serviles, quoique de condition libre, et de haute naissance; » voilà celle qu'a pratiquée sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, grande, non parce qu'elle était fille de roi, mais parce que, quoique telle, par amour de Dieu elle s'humilia jusqu'à une condition servile, lorsque de ses royales mains elle servait les malades dans un hospice, lorsqu'elle pansait elle-même leurs plaies, et que, dans l'ardeur de sa charité, elle baisait leurs ulcères d'où coulait un sang corrompu. C'est à ce titre encore qu'était grand un saint François qui, fondateur d'un ordre célèbre, poussa l'humilité jusqu'à ne pas vouloir gouverner l'institut fondé par lui, ni même exercer les fonctions sacerdotales, tant il avait à cœur de descendre et de s'humilier de toutes les manières. Mais de tous ces exemples il n'en est pas de plus grand que celui du Fils de Dieu qui, voulant réprimer la vanité de ses disciples, ajoute : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais afin de servir et de donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. » *Matth.* xx, 28.

Lui qui possède la nature divine, il s'est abaissé jusqu'à prendre une livrée d'esclave; il a daigné venir en ce monde, non en maître, mais en serviteur, pour obéir, non pour commander; et cela, afin de répandre son sang avec sa vie pour le salut de tous. Le propre du serviteur et de l'esclave acheté, c'est de se livrer au labeur quotidien, imposé par le maître, tandis que le fruit de ce labeur appartient au maître. En effet, dans tout ouvrage il y a deux choses à considérer : l'ouvrage lui-même, d'un côté, et, de l'autre, sa rémunération; et le caractère de la servitude, c'est que le travail, la fatigue est pour le serviteur, tandis que le résultat de la fatigue et du travail arrive au maître. Si tel est le principal caractère de la servitude, quel est l'esclave, je vous le demande, qui a accompli plus exactement, plus pleinement cette loi de la servitude que Notre-Seigneur? Quels travaux n'a pas endurés le pieux Rédempteur? quels tourments n'a-t-il pas subis? que de veilles, de jeûnes, de sueurs, de voyages! que de tortures corporelles, que de tristesses de l'âme n'a-t-il pas supportées pour notre salut? D'ailleurs, qu'avait-il à gagner à tant de travaux, en ce qui

concerne la grâce ou la gloire, lui qui au moment de sa bienheureuse conception avait été comblé de la plénitude de toutes les grâces? De même qu'il est né, qu'il a souffert, non pour lui, mais pour nous; de même il a répandu sur nous de la main la plus libérale le fruit de tous ses travaux.

Pour cela il a institué les sacrements de la nouvelle loi, afin que, par ces sacrements, comme par autant de canaux, dérivassent sur nous les sources de ses grâces et de ses mérites. C'est ce que nous voyons, pour nous borner à ce seul exemple, dans le saint baptême : par l'immersion de ceux qui sont baptisés, nous représentons la mort et la sépulture du Seigneur, et, par cette représentation, nous nous appliquons le mérite de sa mort; en sorte que, ce que Notre-Seigneur a mérité par sa vraie mort, l'enfant l'obtient dans le baptême par la foi de ses parents et par la représentation de la mort du Sauveur. Peut-on imaginer plus de bonté, plus de clémence? Aussi saint Cyrille, admirant la grandeur de ce bienfait, s'écrie-t-il avec raison : « O mystère nouveau et inopiné! Nous ne mourons pas réellement, nous ne sommes pas ensevelis réellement, nous ne sommes pas réellement attachés à la croix; nous n'imitons la passion qu'en image, au lieu que notre salut est une réalité. Le Christ a été vraiment crucifié, vraiment enseveli, il est vraiment ressuscité, et il nous a donné les mérites de tous ces mystères, de sorte qu'en participant à une faible image de la passion, nous gagnons réellement le salut. O bonté sans exemple! Le Christ a laissé percer de clous ses mains et ses pieds immaculés, et par de si grandes douleurs il me confère le salut à moi qui ne souffre rien de tel. » A l'exemple de tant d'humilité, humilions-nous donc, frères, sous la main puissante de Dieu, afin qu'il nous exalte au temps de sa visite.

Pour cela, commençons par bannir loin de nous l'arrogance, l'orgueil, l'ambition, la vaine gloire, le faste, et cette vanité que beaucoup tirent de leur naissance, de l'éclat de leur race. Ensuite, pour ce qui a rapport à l'âme, pensons de nous avec bassesse, avec humilité, ne voyant en nous que le néant, d'où nous sommes sortis; s'il y a en nous quelque chose de louable, attribuons-le au Père des lumières, source de tout bien, de tout don parfait. *Jac.*

I, 17. Telle est la voie la plus sûre pour recueillir la grâce divine. C'est si vrai, que saint Augustin avance que presque à toutes les pages des divins écrits se trouve cette pensée : « Dieu résiste aux superbes, il donne la grâce aux humbles. » *De Doct. Christ.* Non-seulement il leur donne la grâce, mais il nous aide si bien à mériter l'héritage de la céleste patrie, que, selon le même saint Augustin, Jacob et Esaü, ces deux frères qui se heurtaient dans le sein de leur mère, figuraient deux peuples, celui des bons et celui des méchants; dont l'un, ajoute-t-il, s'élève au ciel par l'humilité, et dont l'autre se précipite aux enfers par l'orgueil. *Serm.* LXXVIII, *de Tempore.* Appliquons-nous donc, frères, à imiter l'humilité du Christ, plutôt que l'orgueil du démon; par amour de Dieu soumettons-nous à toute créature humaine; aimons mieux obéir que commander, afin d'être vraiment grands et illustres dans le royaume de Dieu, ici-bas et au ciel. Car Salomon a dit avec une grande vérité : « L'orgueil de l'homme le fera tomber dans l'humiliation, et l'humble d'esprit recueillera la gloire. » *Prov.* XXIX, 23. Daigne nous l'accorder le divin Maître de l'humilité, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

SECOND SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Ordonnez que, dans votre royaume, mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. *Matth.* XX, 21.

L'exorde de notre évangile ayant trait au mystère de la passion du Seigneur, nous allons parler d'abord de ce mystère. Il es constant que le principal, le premier devoir d'un chrétien est

d'aimer Dieu par dessus tout. C'est le principal commandement, le premier de tous les sacrifices que Dieu exige de l'homme ; les paroles de Moïse en font foi : « Maintenant donc, Israël, qu'est-ce que le Seigneur demande de vous, sinon que vous aimiez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, etc. » *Deut.* x, 12. Il suit de là que de toutes les parties de la philosophie chrétienne, il faut traiter avec le plus d'insistance et le plus de développement celle qui peut porter les cœurs des hommes à cet amour. Mais quoique, suivant saint Augustin, il n'y ait au monde aucune créature qui ne nous invite à cet amour, rien n'est plus efficace à le produire que le grand, le suprême bienfait de la passion du Seigneur. D'abord, parce qu'aucune des œuvres divines ne manifeste plus évidemment l'immense miséricorde de notre Dieu, sa bonté, sa bienfaisance, sa charité, toutes ses gloires et toutes ses perfections. Ensuite, parce qu'il n'est aucun autre bienfait divin, dont le juste sente mieux chaque jour le fruit en lui-même. En effet, quand il est sous le poids des calamités de cette vie, quel remède plus efficace à ses douleurs, que la considération de la passion de Jésus? Quand le souvenir de ses transgressions passées l'oppresse, quelle autre pensée pourrait soutenir et raffermir son âme défaillante? Veut-il obtenir quelque chose de Dieu, quels titres meilleurs que les mérites de cette même passion? A-t-il à entreprendre, à souffrir, quelque chose d'ardu, de difficile, quel plus puissant stimulant, quel plus grand exemple, pour munir et armer son cœur? Enfin, est-il assailli par les tentations du démon, où trouver un plus sûr refuge qu'aux ouvertures du rocher, *Exod.* xxxiii, 22; *Cant.* ii, 14; *Jer.* xiii, 4, c'est-à-dire, qu'aux blessures du Christ attaché à la croix? On ne saurait dire combien ces considérations sont puissantes à porter les personnes pieuses à aimer leur Rédempteur. D'autant plus qu'il est évident que de si grands biens leur viennent, non des mérites des hommes, mais de la seule miséricorde de Dieu. Le pape saint Léon l'a dit : « Dieu n'avait d'autre cause de s'apitoyer sur nous, que sa propre miséricorde. »

De ce que notre rédemption découle de la seule miséricorde de Dieu, il s'ensuit qu'elle est pleine et complète. Car, tout effet répondant à sa cause, il était nécessaire que fût parfaite une rédemp-

tion qui découlait de la source inépuisable de la miséricorde divine. Autrement, elle eût été fort mesquine, si elle eût répondu à nos mérites, à nous qui, pauvres pour toute espèce de vertus, ne sommes riches que dès qu'il s'agit de pécher.

De là vient encore, selon saint Augustin, que nous avons à attendre du Christ des biens d'autant plus grands, qu'il a souffert pour nous de plus grands maux. Car ce qui est admirable dans l'œuvre du Christ, c'est que ce qui aurait dû nous inspirer la plus grande crainte, est précisément ce qui est pour nous le principal motif d'espérer et d'aimer. En effet, nous aurions eu grande raison de craindre celui pour qui nous étions l'occasion de tels travaux, de telles douleurs. Mais ces souffrances, affrontées spontanément pour moi, sont une preuve évidente de la tendresse, de la miséricorde du Rédempteur à mon égard; elles m'excitent puissamment à le payer de retour, à lui rendre amour pour amour, à placer mon espérance en sa miséricorde. Le Seigneur lui-même a déclaré qu'il en serait ainsi, lorsqu'il a dit : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Joan.* XII, 32. C'est-à-dire, quand j'aurai subi le cruel supplice de la croix pour la rédemption et le salut du genre humain, un si grand bienfait me conciliera les cœurs des hommes, quelque durs qu'ils soient. Oui vraiment, comme l'aimant attire à soi le fer, le bienfait de la passion de Jésus devrait attirer les cœurs de fer des hommes. C'est pour cela que le Seigneur a voulu que le mystère de sa passion fût célébré à la solennité de Pâques, et au milieu d'un grand concours de fidèles, afin que le témoignage d'un si grand amour, d'une si grande miséricorde, fût manifesté non dans l'ombre, mais en présence de la foule; et que, comme le dit saint Chrysostome, le Seigneur du monde fût connu par ses douleurs, avant d'être connu par sa gloire. Ses douleurs, en effet, nous portent à l'aimer, sa gloire nous porte à l'honorer et à le vénérer; ses douleurs avaient pour objet notre salut, tandis que sa gloire lui est personnelle. Or, telle a été la tendresse, la bonté de Jésus, qu'il a voulu montrer au monde l'instrument de notre salut, avant de montrer sa gloire. Pour opérer les miracles, qui manifestaient sa divinité et sa gloire, il ne recherchait pas toujours des lieux publics; parfois il les fai-

sait sans témoins, ou recommandait le silence. Mais pour le supplice de sa passion, qui proclamait son ardente charité, et qui nous était un puissant stimulant pour l'aimer, il choisit un temps et un lieu, où il pût être vu de tous, afin que le monde fût témoin de son amour, avant d'être témoin de sa divinité et de sa gloire.

C'est ce qu'il nous donne à entendre implicitement au commencement de notre Evangile, quand il dit : « Voilà que nous montons à Jérusalem, » c'est-à-dire dans une ville célèbre, où va s'accomplir devant un peuple nombreux l'œuvre mémorable de mon sacrifice. Par cette œuvre, par la puissance de cette immense charité, il conquérait, en tant qu'homme véritable, l'empire et la domination sur toutes choses. Car « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, est mort afin d'exercer un empire souverain sur les morts et sur les vivants; afin que ceux qui vivent, vivent non plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. » *Rom.* XIV, 8 et 9. Argument péremptoire. Car lorsqu'un garant a payé une dette pour des débiteurs, ceux-ci, libérés à l'égard du créancier, restent débiteurs du répondant. De même, libérés de la dette du péché par le mérite de l'auguste répondant, de Jésus-Christ, nous sommes devenus ses serviteurs. Et cette domination a été, non pas extorquée par la crainte, ni arrachée par la violence, mais conquise par les bienfaits et par l'amour. Car, dit saint Chrysostome, un empire vrai et digne de ce nom est fondé sur l'amour, et non sur la crainte; la servitude qu'il établit est volontaire et aimable; elle n'a rien de contraint. — Mais poursuivons :

I.

« Et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi, etc. » *Matth.* XX, 17. Quoique les principaux auteurs de la mort du Christ fussent les princes des prêtres; néanmoins les instruments de cet attentat, les bourreaux, étaient l'avarice, l'ambition, et, leur progéniture commune, l'envie. Car, pour trente deniers, Judas, poussé par la cupidité, trahit son maître. De leur côté, les pontifes, pour ne pas perdre la position qu'ils occupaient dans l'opinion publique, résolurent la mort de Jésus-Christ. Voici leur langage : « Si nous le laissons faire, tous croi-

ront en lui, et les Romains viendront ruiner notre ville et notre nation. » *Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum, et venient Romani, et tollent nostrum locum, et gentem.* Joan. XI. 48. Inquiétés par ces craintes, ils conçurent donc leur horrible forfait. C'est ainsi, comme le remarque à cette occasion le cardinal Cajetan, qu'Aaron, pour ne pas être expulsé du souverain pontificat, fabriqua le veau d'or qu'adora la multitude infidèle, *Cajet. super Exod.* Car, telle est la tyrannie de l'ambition, qu'elle ne recule devant aucun attentat, quelqu'exécrable qu'il soit, ou pour s'élever plus haut, ou pour ne pas perdre une position acquise. Il y a peu d'années, le fils du roi de Tunis, brûlant du désir de régner, ne voulut pas attendre la mort prochaine de son vieux père; il lui fit brûler les yeux avec un fer rouge, et, par un crime, occupa seul le trône paternel. C'est un exemple récent; en voici un autre plus ancien, et qui n'est pas moins déplorable. L'impératrice Irène fit également crever les yeux de son fils, de l'héritier du trône, afin d'usurper l'empire. Puisqu'il en est ainsi, quoi d'étonnant si les princes des prêtres livrèrent le Seigneur à la mort, pour ne pas perdre leurs dignités et leurs honneurs? Ensuite, le troisième bourreau est l'envie, la jalousie, compagne inséparable de l'ambition. Car l'ambitieux ne pouvant souffrir personne à partager ses dignités, il s'ensuit qu'il est brûlé d'envie, qu'il en sèche, lorsqu'il voit quelqu'un lui être égalé en honneur, ou devenir son supérieur. C'est cette envie qui dévorait les pharisiens, lorsqu'entendant les enfants publier dans le temple la gloire du Seigneur, ils se disaient les uns aux autres : « Vous voyez que nous ne gagnons rien; voilà tout le monde qui court après lui. » *Joan.* XII, 19. Ce bourreau conspira donc aussi contre la mort du Seigneur; le juge inique lui-même en fait foi, lui qui, au rapport des évangélistes, savait que les Juifs avaient livré par envie la victime divine.

Sur ce crime hideux de l'envie, je dirai quelques mots, m'arrêtant seulement sur trois points, qu'ont traités les saints docteurs. D'abord, l'envieux est ingrat : ce qui le prouve, c'est que vous avez beau combler de bienfaits un envieux, du moment que vous étendez vos bienfaits sur les autres, le bonheur de ceux-ci est

pour lui un tel supplice, qu'il témoigne sa reconnaissance à son bienfaiteur par de la haine; et cela parce que d'autres en ont reçu des bienfaits semblables. En effet, l'esprit du jaloux ne trouve de repos, que quand il est seul l'objet des bienfaits; le bonheur des autres est pour lui un tourment continu, et il ne se réjouit que de leur malheur. — En second lieu, ce vice est qualifié de juste par beaucoup de moralistes; non pas qu'il ait rien de commun avec la justice, mais parce qu'il porte avec lui sa peine et son juste châtiment; car il ronge et déchire les entrailles de l'envieux; il y répand un fiel amer qui produit des supplices pareils à ceux des démons; en quelque lieu qu'il aille, il traîne après lui la peine due à ses forfaits. — Enfin ce vice est dans la classe de ceux qui, après cette vie, subsistent encore dans la géhenne; et ce sont les plus atroces. Car les vices vulgaires, qui consistent dans la poursuite des plaisirs, n'ont aucune place en un lieu d'où sont bannis la joie et le plaisir. Là, nulle amorce pour la luxure, l'ivresse, la gourmandise, et les autres vices de ce genre; néanmoins on y verra le plus grave de tous les péchés, c'est-à-dire la haine de Dieu, dont le Prophète a dit : « L'insolence de ceux qui s'élèvent contre vous va toujours croissant. » *Ps.* LXXIII, 23. Là vivra encore le supplice de ceux qui désespèrent de la miséricorde divine, parce qu'ils savent que la porte du pardon, du repentir, de la compassion divine leur est fermée à tout jamais : de là, cet autre crime effroyable, le blasphème. En effet, désespérant de leur salut, agités comme par les furies, ils ouvrent contre le ciel leur bouche sacrilége, et poursuivent la justice divine d'outrages et de malédictions qui font frémir. Tel est le supplice perpétuel des damnés, leur occupation continue, leur unique passion.

Cette considération, quand il n'y en aurait pas d'autres, devrait assurément, mes frères, nous détourner d'une voie qui conduit à un lieu, où retentissent sans interruption des clameurs si exécrables contre le Maître de toutes choses, contre le plus bienfaisant des pères. Si le royal Prophète proclame heureux les citoyens du ciel d'avoir à louer Dieu dans les siècles des siècles; bien malheureux assurément devront être jugés ceux qui dans les siècles des siècles seront condamnés à vociférer contre lui des

cris sacriléges et exécrables. Le même prophète place dans le même lieu l'envie, la jalousie ; après avoir annoncé que la justice et la gloire des justes seront éternelles, il ajoute aussitôt : « Le méchant verra, et il s'irritera ; il grincera des dents, et il séchera de dépit ; le désir des pécheurs s'éteindra. » *Ps.* CXI, 10. C'est-à-dire les autres vices qui consistent dans le désir et la jouissance de la volupté périront en ce lieu ; mais l'envie et les autres crimes qui déchirent, qui corrodent l'âme, y vivront éternellement pour le plus grand supplice des pervers. Ils sont tellement rongés d'envie à la pensée de la félicité des justes, qu'ils sont torturés non-seulement par leurs souffrances, mais aussi par la gloire des autres. De là vient, suivant la remarque de saint Athanase, que ce vice est de la nature des crimes commis contre le Saint-Esprit, et dont le Seigneur déclare qu'ils ne seront remis ni en ce siècle ni en l'autre ; l'envie, en effet, torture et corrode le cœur des damnés, non-seulement en cette vie, mais aussi dans la vie future.

Pourquoi ce langage, mes frères ? — C'est pour que, persuadés par ces raisons, vous poursuiviez d'une haine particulière ces trois monstres, ambition, avarice, et, leur fille commune, l'envie ; trois monstres qui ont livré à la mort la plus cruelle l'auteur de la vie. Il y a beaucoup de fidèles qui, en l'honneur de la passion de Jésus, s'abstiennent de viande le mercredi, jour où fut tramée la mort du Seigneur : pieux usage que j'approuve, que je loue et recommande de toutes mes forces. Mais j'approuverais bien davantage, qu'en mémoire de cette même passion, on déclarât une guerre acharnée à ces trois vices qui ont conjuré contre le Seigneur et en ont été les bourreaux, et qu'on les expulsât constamment de son cœur. — Quoi de plus détestable, en effet, que les crimes qui ont arraché la vie à l'auteur de la vie ? Celui qui se voit entaché de tels vices, qu'il ait horreur de lui-même, comme d'un bourreau et d'un homicide. Peut-être ne doit-il qu'au temps de n'avoir pas trempé une main impie dans le sang du Seigneur ; car, s'il eût vécu alors, qu'eût-il fait autre chose que ce que firent ceux que les mêmes crimes portèrent au même attentat ? Il y a grande probabilité que les mêmes causes eussent amené les mêmes effets. Car si l'ambition, l'avarice, l'envie ont mené les

Juifs à cet exécrable forfait, qu'auriez-vous pu vous promettre à vous-même, si, vivant dans le même temps, vous aviez été agité par les mêmes furies, par les mêmes crimes?

Ayant donc annoncé, dans les termes cités plus haut, sa passion à ses disciples, le Seigneur se dirigeait vers Jérusalem. Voici comment l'évangéliste saint Marc décrit ce voyage : « Lorsqu'ils étaient en chemin pour aller à Jérusalem, Jésus marchait devant eux; ils étaient tout étonnés, et le suivaient saisis de crainte. » *Marc.* x, 32. Ces paroles simples cachent un mystère peu ordinaire, puisque le saint évangéliste dit que les disciples étaient saisis de stupeur et de crainte. Car la stupéfaction annonce un grand trouble, une grande surprise. D'où venaient donc cette stupéfaction et cette crainte? Etaient-elles produites par la pensée de la passion future? — Nullement; ce qui n'est pas compris ne saurait inspirer ni la crainte, ni la surprise. Or, les autres évangélistes sont d'accord pour affirmer que les disciples ne comprenaient rien à ces paroles du Seigneur. « Ils ne comprirent rien à tout cela, dit saint Luc, c'était pour eux chose cachée, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait. » *Luc.* XVIII, 34. Pourquoi donc étaient-ils stupéfaits? pourquoi craignaient-ils? Quelle était la cause de cette crainte et de cette stupéfaction? — C'est qu'ils voyaient le Seigneur, contre son usage, les précéder d'un pas accéléré. En effet, après avoir parlé de sa passion, enflammé d'ardeur et brûlant du désir de la voir commencer, il avait doublé le pas. C'est là un mouvement naturel, quand on marche vers ce qu'on désire vivement.

Par cet empressement, par cette accélération, le Seigneur voulut montrer l'expansion de sa tendresse, et l'ardeur avec laquelle il marchait pour nous au supplice de la croix. Car de même qu'il avait manifesté cette charité brûlante, quand, avant sa passion, il voulut être accueilli dans la ville avec des palmes, au milieu de l'ovation de tout un peuple, et des cris d'allégresse; de même alors il voulait nous représenter les mêmes sentiments par l'accélération insolite de sa marche; en sorte que, si nous lui devons beaucoup pour le bienfait incomparable de sa passion, nous devons reconnaître que nous ne lui sommes pas moins redevables pour

la satisfaction, la joie avec laquelle il allait au supplice. En effet, cette bonne grâce, ce désir de faire le bien a tant de puissance sur les hommes, que souvent ils regardent plutôt à la volonté du donateur, qu'à la grandeur du don; mais ici l'une et l'autre sont également admirables, et jamais nous ne saurions témoigner assez de reconnaissance pour un bienfait tel que celui de notre salut.

Mais revenons à la crainte des disciples. Quoique saisis de frayeur, ils ne laissaient pas de suivre leur Maître partout où il les conduisait. C'est-à-dire ils craignaient, et néanmoins en même temps ils faisaient taire leur crainte et suivaient le Seigneur. Par là nous voyons, mes frères, que, bien que les bons comme les méchants soient sous l'influence des affections humaines, cependant les uns et les autres sont affectés bien différemment. Car nous ne sommes pas les apologistes de l'impassibilité insensée des Stoiciens, qui voulaient étouffer toute affection chez les hommes, et en faire comme des souches, ce que condamne l'Apôtre. Tous en effet, justes et pervers, nous sommes sujets aux passions humaines et aux perturbations qui en sont la suite. Mais entre les uns et les autres il y a une double différence.

Car les méchants, pour échapper aux maux qui les menacent, ne reculeraient devant aucun forfait; au contraire, quelque critique que soit la position où les bons se trouvent, comme cependant ils aiment Dieu plus qu'eux-mêmes, ils sont prêts à souffrir quoi que ce soit, pour n'être pas forcés d'offenser Dieu qui, dans leur cœur, passe avant tout le reste. C'est ce que fit Abraham chez qui l'amour de Dieu fut plus fort que l'amour cependant si grand qu'il avait pour son fils; non pas qu'il eût été insensible à la mort de son fils unique, qu'il aimait tendrement; mais parce qu'il eût été bien autrement tourmenté si, en sauvant son fils, il eût perdu la grâce et l'amitié de Dieu. Cette disposition des justes est figurée par ces vaches qui, entendant leurs veaux renfermés à l'étable mugir et demander les mamelles maternelles, poussaient, sous l'influence de la même affection, les mêmes mugissements, sans pour cela retourner en arrière, ou se détourner à droite ou à gauche; mais elles marchaient droit devant elles où les conduisait la puissance divine. I *Reg.* VI, 10 et seq. Dans les actes

des apôtres, l'évangéliste saint Luc rapporte à peu près la même chose de l'apôtre saint Paul. Car, les chrétiens de Césarée cherchant par leurs prières et par leurs larmes à le détourner d'aller à Jérusalem; lui, vivement ému, mais plein de l'esprit de Dieu : « Que faites-vous, dit-il, de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur? Car je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem, non-seulement la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus. » *Quid facitis flentes et affligentes cor meum? Ego enim non solum alligari, sed et mori in Jerusalem paratus sum, propter nomen Domini Jesu.* Act. XXI, 12 et 13. Voilà la première différence entre les bons et les méchants.

Une seconde et notable différence, — c'est que les justes ne s'affectent pas des choses humaines aussi vivement que les méchants. Car la force de la grâce divine, l'amour des choses célestes et la joie qui en résulte, font que l'homme pieux prise à leur juste valeur les biens et les maux terrestres, et qu'il ne s'émeut pas trop des prospérités ou des adversités de cette vie. De même que celui qui, par son grand caractère, s'est élevé d'une basse condition à la dignité royale, méprise facilement ce dont il faisait cas, lorsqu'il était pauvre; de même celui qui, par un bienfait divin, s'est élevé à la contemplation, à la noble jouissance des choses célestes, met aisément sous ses pieds ce qu'il prisait beaucoup autrefois, lorsqu'il ne connaissait pas d'autres biens. Or, ce qu'on regarde comme vil et abject ne saurait soulever dans le cœur une bien violente passion. Les méchants, au contraire, qui n'ont pas éprouvé la suavité, la noblesse des trésors célestes, eux qui ne connaissent d'autres biens que les biens de la terre, lesquels ont seuls du prix à leurs yeux et dans lesquels ils placent toutes leurs espérances, les méchants sont impressionnés avec une force incroyable et en sens divers par les vicissitudes humaines. Sont-ils frappés par l'adversité, ils ne sont pas loin de recourir à la corde pour en finir. La bonne fortune vient-elle enfler leurs voiles et les faire voguer heureusement; l'orgueil, le faste, le dédain et le mépris des autres prennent possession de leur cœur; tant ils sont le jouet des impressions qu'ils reçoivent des objets extérieurs. Les justes ont les mêmes passions, les mêmes affections

que les méchants; mais, par un bienfait particulier de Dieu, ces passions sont contenues dans les bornes d'une sage modération, parce que la grace divine les modère et les assoupit.

Ce don céleste, le royal Prophète l'appelle en beaucoup de passages *latitudo cordis, largeur, étendue du cœur*, et il dit que le ciel l'en a gratifié parce qu'il observe les préceptes divins : « Je marchais *in latitudine*, dans un chemin spacieux, parce que je ne recherche que vos préceptes. » *Ps.* CXVIII, 45. « Vous avez affermi mes pieds dans un lieu large et spacieux. » *Ps.* XXX, 9. Que par *pieds* il entende les affections, les désirs qui agitent et passionnent l'âme, c'est trop connu, pour qu'il soit besoin d'insister. Or, ces affections, qui souvent sont rétrécies par les perturbations des choses humaines, la vertu de la grâce divine et la confiance en Dieu les dilatent, les élargissent admirablement; l'homme alors n'est plus en proie à l'esprit de pusillanimité; la prospérité ne l'aveugle plus, il ne se laisse plus absorber, accabler par l'adversité. Il arrive de là que le juste, élevé au-dessus des atteintes de la fortune, est maître de lui-même, comme il paraît maître des choses humaines. Sénèque glorifie admirablement la noblesse, la félicité d'une telle âme : « Une puissance divine anime une âme supérieure, modérée, méprisant les choses humaines comme au-dessous d'elle, se riant de tout ce que nous craignons et de tout ce que nous désirons. Un si grand objet ne peut subsister sans l'appui de Dieu. » *Sen. Epist.* De cette hauteur, de cette constance de l'âme vient la fermeté dont parle Salomon : « Le juste demeure ferme dans la sagesse, comme le soleil dans sa lumière l'insensé est changeant comme la lune. » *Eccli.* XXVII, 12.

II.

Laissons de côté la première partie de l'évangile, et venons à la seconde, où se trouve la demande de la mère des fils de Zébédée. Circonvenue par ses fils, elle s'approche du Seigneur, et l'adore comme pour lui demander quelque chose. — « Que voulez-vous? — Ordonnez que mes deux fils que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » *Matth.* XX. Quelle matière à d'utiles réflexions! Car ces fautes, et

autres semblables, des disciples, nous montrent ce qu'a fait la nature et ce qu'a fait la grâce dans les âmes de ces mêmes disciples. En effet, de même que le Seigneur permit que les Israélites, aussitôt après leur sortie de l'Egypte, se ruassent dans une stupidité, dans un aveuglement tels que non-seulement ils honoraient comme dieu un veau fabriqué devant eux, mais que même ils lui attribuaient les œuvres splendides que le Seigneur avait opérées en Egypte; ce qui faisait voir clairement que les bienfaits accordés à ce peuple insensé étaient dus, non à ses mérites, mais à la grâce divine; de même le Seigneur permet maintenant cette chute des disciples, et les autres du même genre, d'un côté, pour insinuer combien faibles étaient les instruments qu'il avait choisis pour la conversion du monde : ce qui rehaussait singulièrement sa gloire; et, de l'autre côté, pour montrer la force et la puissance de la grâce divine qui de ces hommes faibles et grossiers faisait tout d'un coup des prodiges de vertu, dès que le Saint-Esprit fut descendu sur eux. Car, d'ignorants, d'enfants balbutiant à peine, ils devinrent savants et éloquents; d'imparfaits et de faibles ils devinrent tout d'un coup parfaits et forts. Il arriva ainsi, que leur vie passée leur ôtait toute velléité de se glorifier, et que leur vie nouvelle les avertissait de se glorifier en Dieu seul. — Pour vous en convaincre, remarquez combien était imparfaite la charité des disciples, quand ils étaient si affamés d'une félicité, d'une gloire temporelle. Car tel est, suivant saint Augustin, le caractère d'une charité imparfaite : « Il vous aime peu, Seigneur, celui qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime pas à cause de vous. » Saint Bernard exprime élégamment la même pensée en ces termes : « L'amour vrai ne s'alimente pas d'espérance, et cependant il ne connaît pas la défiance. » Car la charité parfaite chasse au dehors toute crainte servile, comme elle bannit tout désir de lucre. En effet, là où est le parfait amour, que le lucre suive, ou qu'il ne suive pas, l'action de l'amour est toujours la même.

C'est cette perfection de la charité que le démon cherchait à enlever au saint homme Job, lorsqu'il dit au Seigneur : « Est-ce sans intérêt que Job craint Dieu? Ne l'avez-vous pas protégé lui et

toute sa maison? Vous avez béni les œuvres de ses mains, et ses possessions se sont accrues sur la terre. » *Job,* I, 9 et seq. Par là, il s'efforçait de montrer que la vertu de ce juste dépendait de l'espérance d'un lucre temporel. Mais le Seigneur en fut si indigné que, pour l'édification de son Eglise, et pour faire éclater la pureté d'intention de ce saint homme, il permit le renversement complet de sa fortune; afin qu'il fût bien établi aux yeux du monde que ce bienheureux pratiquait la justice, non en vue d'intérêts temporels, mais uniquement par piété et par amour de Dieu. Les disciples étaient alors bien éloignés de cette perfection, eux qui se disputaient les premières places dans le royaume du ciel.

Leur mère disait donc : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis, etc. » *Matth.* XX. Remarquez encore la simplicité, les rêves des disciples. Peu de jours avant, ils avaient quitté leurs filets, leurs instruments de pêche, instruments au moyen desquels ils soutenaient leur misérable existence, et déjà il leur fallait des principautés et les premières places auprès d'un trône temporel. Et cependant, ne quittant point le Seigneur, tout ce qu'ils voyaient en lui, tout ce qu'ils entendaient, tout ce que le bon Maître leur inculquait à satiété, les invitait à l'humilité, gravait l'humilité dans leurs cœurs. Car l'école de Jésus-Christ était une école d'humilité; l'enseignement de Jésus-Christ était le plus manifeste enseignement de cette vertu. Et eux, qui ne connaissaient que cette école, eux constitués dans la grâce, prédestinés à la gloire, ils portaient enfoncée dans le cœur cette passion de l'honneur mondain.

Toutefois le germe de cette cupidité s'était développé dans les cœurs, non pas seulement des deux disciples parents du Christ, mais aussi des autres, qui s'indignèrent contre ces deux-là, de ce qu'ils prétendaient accaparer une dignité, objet pour eux tous ou d'une semblable convoitise, ou au moins de jalousie. Et ce n'est pas la seule fois que cette peste éclata au dehors. Car c'est pour le même motif qu'ils demandèrent au Seigneur, lequel serait le plus grand dans le royaume des cieux. Le Seigneur, comprenant leur pensée, voulut les guérir par un moyen doux, et, appelant un enfant qui se trouvait là par hasard, il le plaça au milieu d'eux.

C'est en effet l'usage de Dieu, quand il veut imprimer fortement quelque chose dans les cœurs des hommes, de le montrer, non par des paroles, mais par des symboles et des images. Ainsi donc le Seigneur, voulant recommander à ses disciples la vertu de l'humilité et la simplicité de la vie, place au milieu d'eux un enfant, et dit : « Je vous le dis en vérité, si vous ne changez, si vous ne vous faites petits, etc.... Quiconque donc se rendra petit comme l'est cet enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. » *Matth.* XVIII, 3. Cet antidote aurait dû guérir la maladie des disciples.

Mais il s'en fallait beaucoup qu'ils fussent guéris. A la veille de la passion du Seigneur, lorsque la douleur et la tristesse de leur Maître, qui allait les quitter, aurait dû se communiquer à leurs cœurs, et ne laisser place à aucune autre préoccupation, c'est le moment qu'ils choisissent pour s'inquiéter de la prééminence. « Car il s'éleva parmi eux une contestation, pour savoir lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand. » *Luc.* XXII, 24. Qui se serait attendu à une pareille contestation entre des pêcheurs, surtout en une telle circonstance? Sont-ce là les larmes que vous donnez au Maître que vous allez perdre? Sont-ce là les déchirements de vos âmes, et les gémissements que vous poussez, quand il va mourir? C'est quand il s'agit pour lui du supplice de la croix, que vous vous disputez à qui sera le premier. Quoi de plus indigne, de plus intempestif qu'une telle contestation?

III.

Il y a encore une autre remarque à faire à l'occasion de cette demande. En effet, cette chute, cette faiblesse des disciples condamne énergiquement ces hommes si sévères et si rigides à l'égard de toutes les personnes pieuses, qu'ils en relèvent avec indignation les plus légères fautes : prétendant que c'est le comble de l'indignité que ceux qui se sont voués au service de Dieu, s'abandonnent aux éclats de la joie, ou parlent librement, ou se laissent émouvoir par quelque perturbation, ou enfin commettent quelque oubli semblable. — Sont-ce là, disent-ils, des chutes pardonnables dans ceux qui paraissent morts au monde? C'est ainsi qu'ils

rient? qu'ils parlent? qu'ils se livrent même à la colère? — Eh quoi donc? Crois-tu qu'ils aient déjà tout à fait dépouillé l'homme? Penses-tu que la maladie de nature, qui est née avec nous, perde si tôt ses droits? Crois-tu que la grâce divine, qui n'est pas innée en nous, mais qui nous vient d'ailleurs, a si tôt pénétré parfaitement tout l'homme, sans y laisser trace du vieux levain? Ce privilége n'a même pas été donné aux apôtres, sinon quand ils ont eu reçu la plénitude de l'Esprit. Mais avec nous c'est tout autre chose : trop heureux, si la grâce qui nous a été donnée, bannit les transgressions mortelles. Car la grâce et le péché mortel, de même que la mort et la vie, sont en opposition et s'entredétruisent. Où donc est la grâce, là ne saurait être le péché mortel; mais les autres fautes qui ne font pas la même opposition à la grâce, peuvent cohabiter avec elle. De même que la vie, qui exclut la mort, admet néanmoins toutes les espèces de maladies; de même la grâce bannit de l'âme tout péché grave, qui porte la mort; tandis qu'elle n'éteint pas entièrement les autres fautes, qui sont comme certaines maladies de l'âme. Mon frère, ne vois-tu pas ici les disciples du Christ, les uns prétendant aux premières places, les autres les leur enviant et s'indignant contre eux? Si donc ceux qui avaient reçu réellement la grâce divine et l'Esprit d'adoption, ceux que la sagesse même de Dieu avait si longtemps instruits à la justice par tant de paroles, tant d'exemples et tant de miracles, étaient sujets à ces faiblesses, pourquoi t'étonner que de pareilles chutes se rencontrent chez les personnes pieuses?

D'ailleurs, fréquemment le Seigneur, qui étend d'une manière particulière sa providence sur les justes, permet dans leur conduite de pareilles chutes, dit Guillaume de Paris, afin qu'avertis par ces fautes légères, dont ils ne sont pas maîtres, ils reconnaissent plus clairement leur fragilité, se comportent avec plus de soumission, et comprennent évidemment que, s'ils ont triomphé de difficultés plus grandes, le mérite en est à Dieu, tandis que c'est à eux qu'ils doivent s'en prendre, de ne pouvoir être maîtres de telles misères. Cependant, ces défaites humilient et affligent tellement les justes que souvent, avec le bienheureux Job, ils sont forcés de crier au Seigneur d'une voix altérée par la

douleur : « Si j'ai péché, vous m'avez épargné; ne me purifierez-vous point de mon iniquité? » *Si peccavi, et ad horam pepercisti mihi : cur ab iniquitate mea mundum me esse non pateris?* Job, x, 14; c'est-à-dire, si vous avez étendu le pardon de votre miséricorde sur des fautes plus graves, si, par votre toute-puissance, vous avez comprimé des passions importunes qui m'eussent conduit à l'abîme, pourquoi ne puis-je être entièrement affranchi de ces fautes plus légères qui me vexent tous les jours. Mais cela même, je l'ai dit, le Seigneur, dans sa tendresse et par une sage dispensation, le laisse arriver dans l'intérêt des justes; car l'humilité lui est si agréable, et elle nous est si nécessaire, qu'il aime mieux voir, s'il le faut, ses serviteurs un peu faibles, pourvu qu'ils soient plus humbles, que de les voir plus forts et plus fermes, si cela devait amoindrir leur humilité. Ils ont donc grand tort ceux qui jettent de si hauts cris contre les peccadilles des justes.

Il reste à remarquer, dans les mêmes paroles du Seigneur, une circonstance, qui, nous en sommes persuadé, vous sera plus agréable que tout ce que nous avons dit jusqu'ici, parce qu'elle est de nature à consolider puissamment notre espérance en Dieu. Il est constant que le plus sûr refuge des justes dans l'adversité et dans les tentations, c'est l'espérance qu'ils ont établie dans la miséricorde de Dieu et sa paternelle sollicitude. Elle les convainc que Dieu veille sur ses élus, comme sur la prunelle de son œil, qu'il compte leurs os, qu'il les élève sur ses épaules comme un père nourricier, qu'il les porte contre son sein comme des agneaux. Pleins de ces pensées consolantes, au milieu des vicissitudes humaines, des pertes et des désastres de tout genre, ils vivent dans une paix si profonde, qu'ils peuvent dire avec le Prophète : « Je me coucherai, et je dormirai en paix; parce que c'est vous, Seigneur, qui me ferez habiter dans Jérusalem avec une pleine assurance. » *Ps.* IV, 9.

Cette espérance, principal soutien de la paix, du repos et de presque toute la vie spirituelle, est troublée à un haut degré par ces fautes journalières, qu'on ne parvient pas à éviter dans la vie. Car, en s'examinant avec attention, les justes voient qu'ils

répondent bien mal aux bienfaits divins, qu'ils ont fait peu de progrès dans la pratique des vertus, qu'ils sont toujours semblables à eux-mêmes, enfin qu'ils se roulent toujours à peu près dans la même fange. Ils voient en outre que les aiguillons des passions sont encore vivaces dans leur cœur, qu'ils sont fréquemment agités par les mouvements de la vaine gloire, de la colère, de l'envie, de l'ambition. Tout cela est bien fait pour déprimer leurs âmes, et rabattre de la vivacité de leur espérance. En effet, ils ont peine à se persuader que le Seigneur puisse prendre plaisir à avoir de si pauvres serviteurs, qu'il puisse les regarder d'un œil de complaisance, avoir souci d'eux, et les protéger avec le même empressement qu'il protége ceux qui le servent d'un amour chaste et vigilant. De telles pensées sont comme un nuage obscur qui enveloppe leurs âmes et les abat, qui leur ôte cette allégresse et cette vigueur d'esprit, sans laquelle on marche d'un pas lent et mal assuré dans la voie des divins commandements.

Mais ces ténèbres de notre âme sont admirablement dissipées par la considération de la mansuétude, de l'humilité, de l'humanité, de l'indulgence et surtout de la bienveillance du Christ, bienveillance qu'il témoignait à ses disciples, quoiqu'il les vît infectés des mêmes maladies que celles contre lesquelles nous nous débattons, et d'autres semblables. En effet, il supportait avec une patience extrême leur ignorance et leur grossièreté, les formait par les paroles les plus douces à la discipline de la vérité, les appelait souvent ses enfants et ses amis, leur communiquait les desseins et les secrets de son Père, les recommandait à ce même Père dans les termes les plus touchants, les consolait par des raisons puissantes en les voyant s'affliger de l'idée d'une séparation. Si donc ce Père plein de mansuétude se conduisait ainsi avec ses diciples si grossiers alors, et si esclaves des affections humaines; qui doutera qu'il ne montre la même douceur et la même sollicitude pour ses membres plus faibles, qui sont travaillés des mêmes maladies, lui pour qui il n'est point d'acception de personnes, lui qui n'a point changé de manière d'être ni de cœur, lorsque, montant au ciel, il s'est séparé de la société des hommes. Il est donc certain que, dans les mêmes circonstances, le même Seigneur porte

aux siens la même affection, et qu'il porte dans son cœur les mêmes entrailles de miséricorde.

S'il en est ainsi, qui que vous soyez, vous qui servez Dieu, bien que parfois, telle est l'humaine fragilité, vous montriez quelque peu de négligence, bien que parfois votre âme s'endorme de fatigue, vous n'avez pas à perdre courage, à défaillir dans la tribulation, à vous absorber dans une tristesse exagérée, ni, sous les étreintes de l'affliction, à vous ralentir dans le service de Dieu. Au contraire, animé par un tel motif d'espérance, croyez que le meilleur des pères supportera avec mansuétude votre infirmité, et qu'il ne vous retirera pas tout d'un coup la grâce de sa bienveillance, de sa protection, de son indulgence. L'Evangile de ce jour vous en offre un mémorable exemple, et vous en avez dans le Prophète un autre témoignage non moins remarquable. En effet, le Prophète résume en un mot tout ce que nous venons de dire : « Comme un père a de la tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur a compassion de ceux qui le craignent ; parce qu'il connaît la boue dont nous sommes formés, et qu'il se souvient que nous ne sommes que poudre. » *Ps.* CII, 13.

Car comme les pères aiment et chérissent d'un amour paternel leurs enfants, quoique maladifs et couverts d'ulcères, parce que cependant ils sont leurs enfants ; de même, quoique ceux que le Père céleste a purifiés du péché mortel, et que, par la communication de son Esprit, il a adoptés pour ses enfants, soient chétifs et malingres, il les aime néanmoins comme ses enfants, parce que cette fragilité et les chutes légères n'enlèvent pas aux hommes le nom et la qualité de fils de Dieu ; nom et qualité qui ne se perdent que par le péché mortel. Tant que par la grâce de Dieu ils sont purs de ce crime, ils sont vraiment enfants de Dieu, et, comme ses enfants, sont chéris et protégés, quoique sujets à des fautes légères.

Cela étant, mes frères, faisons tous nos efforts pour ne tomber dans aucun péché mortel, prêts à perdre la vie même, s'il le faut, plutôt que d'en commettre aucun. De cette manière nous conserverons le nom et la dignité d'enfants de Dieu, et dans nos malheurs nous pourrons, en toute sûreté et en toute confiance, nous réfugier

dans son sein. Toutefois, mes frères, si nous parlons ainsi, ce n'est pas pour encourager notre négligence, ni pour que nous ne fassions pas attention aux fautes vénielles, puisqu'il est écrit : « Qui craint Dieu, ne néglige rien. » *Eccle.* VII, 19. C'est pour ôter aux justes tout sujet de défiance, de pusillanimité, de tristesse exagérée, afin que, bannissant de nos âmes toute torpeur, toute défaillance, soutenus par un ferme espoir, et puisant dans ces considérations une vigueur spirituelle, nous marchions avec allégresse par la voie des préceptes divins, et méritions de recevoir des mains du Seigneur l'héritage du patrimoine céleste, dû et promis aux enfants d'adoption.

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.

Le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera donné à un peuple qui en saura tirer parti. *Matth.* XXI, 43.

Frères chéris, il y a parmi les chrétiens deux espèces de pécheurs : les uns, qui font des chutes par suite de l'infirmité humaine, mais qui aussitôt, par la pénitence, s'efforcent de se relever de l'abîme du péché ; les autres qui, insoucieux de leur salut, sont toujours, ou presque toujours, enfoncés dans le bourbier du péché ; et si bien enfoncés, que ni la parole de l'orateur sacré, ni les mouvements intérieurs de l'Esprit divin, ni bienfaits, ni plaies, ni désastres ne sauraient les rappeler à de meilleurs sentiments. Il est facile de se rendre compte du danger que courent de tels hommes, pour peu qu'on fasse attention aux voies de la divine Providence à leur égard. Elle se conduit avec eux comme les maîtres d'école, comme se conduisent dans leurs professions la plupart des artistes et des artisans. Les premiers, en effet, quand après bien

des avertissements, bien des réprimandes, ils trouvent un disciple toujours indocile, désobéissant et ne faisant aucun progrès, finissent par l'abandonner et par le mettre dehors. Cet usage ordinaire et dicté par la droite raison, le Seigneur l'observe à l'égard des hommes. Lorsqu'il a essayé de toutes manières à amener des rebelles à la pratique de la piété et de la justice, et que ceux-ci ne veulent pas ouvrir les yeux à la lumière qui leur est offerte et saisir cette planche de salut, il souffle enfin sur eux et les anéantit, ou bien il les laisse végéter dans leurs ténèbres.

Vous qui ressemblez à ces rebelles, imaginez que le Seigneur fait sans cesse résonner à vos oreilles ces paroles de Jérémie : « Jérusalem, instruisez-vous, de peur que je me retire de vous, et que je ne vous réduise en un désert sauvage, en une terre inhabitée. » *Jer.* VI, 8. Car si, après cet enseignement, l'homme néglige de rentrer en lui-même, que reste-t-il, sinon qu'abandonné à son malheureux sort, il tombe dans les derniers maux ? C'est de la même manière que le Seigneur, dans l'Apocalypse, avertit en ces termes l'évêque de l'Eglise d'Ephèse : « Souvenez-vous de l'état d'où vous êtes déchu, faites pénitence, et rentrez dans la pratique de vos premières œuvres ; autrement j'irai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place. » *Apoc.* II, 5. De toutes les menaces, de toutes les peines, celle-là est la plus grave. Car, de même que, la racine d'un arbre étant arrachée, tout espoir de fruits s'évanouit en même temps ; de même, éteignez le candélabre de la foi, laquelle est la racine et le fondement de tout l'édifice spirituel, toutes les autres vertus s'écroulent. Les saints Livres attestent que le Seigneur n'a pas suivi une autre méthode pour renverser le peuple israélite. Ainsi nous lisons au quatrième livre des Rois : « Le Seigneur avait fait souvent ces protestations contre Israël et contre Juda par tous ses prophètes et par les voyants ; il leur avait dit : Quittez vos voies corrompues, et revenez à moi ; gardez mes préceptes et mes cérémonies, selon toute la loi que j'ai prescrite à vos pères, et selon que je vous l'ai déclaré par les prophètes, mes serviteurs, que je vous ai envoyés. Et ils n'avaient point voulu écouter le Seigneur, mais leur tête était devenue dure et inflexible comme celle de leurs pères, qui n'avaient pas voulu obéir au Sei-

gneur leur Dieu. Ils avaient rejeté ses lois et l'alliance qu'il avait faite avec leurs pères..... Le Seigneur irrité contre Israël, les rejeta de devant sa face, et il ne resta que la seule tribu de Juda. Juda même ne garda point les commandements de son Dieu, mais il marcha dans les erreurs et les égarements d'Israël. Alors le Seigneur abandonna toute la race d'Israël. Il les affligea et les livra en proie à ceux qui étaient venus les piller, jusqu'à ce qu'il les repoussât entièrement loin de lui. » IV *Reg.* XVII, 13 et seq.

Les mêmes pensées se trouvent exprimées en divers passages des prophètes. Ainsi, après la ruine de Jérusalem, le Seigneur, par l'organe de Jérémie, parle au peuple en ces termes : « Vous avez vu tous les maux que j'ai fait peser sur Jérusalem, et sur toutes les villes de Juda..... J'ai eu très-grand soin de vous envoyer tous les prophètes, mes serviteurs, et de vous faire dire par eux : Gardez-vous de commettre toutes ces abominations que je déteste. Et cependant ils ne m'ont pas écouté, ils ne m'ont pas prêté l'oreille, pour se convertir de leur méchanceté, et pour ne plus sacrifier aux dieux étrangers. Ainsi ma colère et ma fureur se sont allumées ; elles ont embrasé les villes de Juda, et les magnifiques places de Jérusalem, qui ont été changées en un désert, et réduites à cette désolation où on les voit aujourd'hui. » *Jerem.* XLIV, 2 et seq. C'est le tableau de la première ruine de Jérusalem, et de la déplorable captivité qui en fut la suite, quand les Assyriens dévastèrent les deux royaumes d'Israël. Vint ensuite la seconde destruction, plus épouvantable que la première, et qui arriva après l'avènement et la mort du Sauveur, alors que les Romains en Judée portaient partout le fer et la flamme. Elle est annoncée, dans saint Matthieu, par le Seigneur lui-même en ces termes : « Je vous enverrai des prophètes, des sages, des docteurs; vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, etc. » *Ideo ecce ego mitto ad vos prophetas, et sapientes et scribas, et ex illis occidetis, et crucifigetis, etc.* Matth. XXIII, 34. Quelle est la conséquence nécessaire ? Il le dit quatre versets plus bas : « Le temps approche où le lieu que vous habitez demeurera désert. » Paroles qui prédisent la dernière captivité, et le dernier châtiment du peuple juif.

Ce qu'il prédit ouvertement en ce passage, il l'avait déjà, dans l'admirable parabole qui fait le sujet de l'Evangile de ce jour, annoncé en termes si couverts et si bien calculés, que ceux-là mêmes, auxquels le Sauveur s'adressait, ne comprenant rien, portèrent contre eux la plus juste des sentences, et se tuèrent par leurs propres armes. Cette parabole, mes frères, je voudrais vous la voir écouter de telle sorte que vous fissiez bien attention, non pas tant au danger des Juifs, lequel nous touche fort peu, qu'à celui que nous courrions nous-mêmes, si nous imitions leur obstination. Que faut-il faire pour encourir cette sentence terrible? — Nous l'avons dit, persister longtemps dans le mal, et se montrer insoumis, rebelle à la lumière divine, à la divine vocation. De ce péril, mes frères, mon devoir est de vous avertir toujours, de vous le rappeler sans trêve ni relâche, d'en faire retentir, à propos et hors de propos, toute l'horreur à vos oreilles, parce qu'une rébellion, une obstination de cette nature conduit au plus profond des abîmes. Mais écoutons la parabole.

Les princes des prêtres et les scribes attribuaient, non à Dieu, mais au prince des démons les miracles que le Sauveur avait opérés pour faire éclore la foi dans leurs cœurs; ils dénaturaient ainsi le plus grand des bienfaits, et se rendaient coupables d'un horrible attentat. Le Sauveur expose dans la parabole suivante comment devait être puni un pareil forfait : « Un père de famille planta une vigne, il l'entoura d'une haie; creusant dans la terre, il y fit un pressoir, et bâtit une tour; puis, l'ayant louée à des vignerons, il partit en voyage, etc. » *Matth.* XXI, 33 et seq. Cette parabole, mes frères, imaginée avec un art infini, met sous vos yeux la tragédie lamentable du peuple israélite. En voici le sens :

Le père de famille qui plante la vigne, c'est Dieu. La vigne plantée, c'est le peuple juif qui, tiré de l'Egypte, fut transféré par Dieu sur la terre de Chanaan. La haie dont la vigne fut protégée contre les bêtes sauvages ou les voleurs, c'est la garde des saints anges et des prophètes, dont le maître de la vigne a dit : « J'ai établi des gardes sur tes murs, ô Jérusalem; ils ne se tairont jamais, ni durant le jour, ni durant la nuit. » *Isai.* LXII, 6. C'est-à-dire, ils veilleront sans relâche à la préservation de la vigne. La

tour, construite au milieu de la vigne, et d'où la vue s'étendait au loin, c'est la divine Providence, dont il est écrit : « Le nom du Seigneur est une forte tour; le juste court s'y réfugier, et y trouve une citadelle élevée. » *Prov.* XVIII, 10. Le pressoir creusé dans la vigne, et où sont exprimés les raisins, c'est la loi de Dieu qui, par la crainte des châtiments, exigeait des travailleurs le fruit, le suc de la piété et de la justice. Par les vignerons, à qui fut louée la vigne, pour qu'ils la cultivassent avec soin et en rendissent les fruits au Seigneur, nous entendons les prêtres, les scribes et les pharisiens, auxquels était confié le soin de faire connaître et de faire observer la loi. Les messagers, envoyés par le père de famille pour exiger des vignerons les fruits de la vigne, c'étaient les prophètes qui requéraient de ceux-ci l'obéissance à la loi divine, c'est-à-dire, le fruit de la piété et de la justice. Cependant ces prophètes, qui remplissaient vaillamment les messages du Seigneur, et reprochaient aux Juifs leur infidélité, en furent persécutés de mille manières. Les uns furent lapidés, les autres égorgés, ceux-ci furent sciés en deux, ceux-là périrent par divers supplices.

Le fils du père de famille, envoyé par son père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, prédit par les mêmes prophètes, et que les vignerons mirent à mort comme ils avaient tué ces derniers. Le royal Prophète l'annonçait bien longtemps à l'avance, quand il disait : « La pierre que les architectes ont rejetée est devenue la principale pierre de l'angle, etc. » *Psal.* CXVII, 22. Car ici le Prophète parle, non d'un temple terrestre et matériel, mais d'un temple spirituel; non pas de pierres mortes, mais de pierres vivantes, c'est-à-dire, des hommes. Voici le sens de cet oracle : — Quelqu'un s'élèvera, que le Seigneur placera au faîte de son Eglise, et qui sera comme la tête du genre humain. Cependant les architectes, c'est-à-dire, ceux à qui était confié le soin d'édifier spirituellement le peuple, réprouveront ce chef et le rejetteront. Tel est l'épouvantable attentat que vous commettrez, vous qui, par un crime inouï, réprouverez la pierre angulaire, le prince du peuple fidèle, la tête de l'Eglise, le Saint des saints. En punition de cet exécrable forfait, le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à un peuple sachant en tirer profit.— Tel est le châti-

ment terrible dont fut punie l'infidélité d'un peuple coupable et rebelle.

Quoi de plus malheureux, de plus regrettable, que d'être privé du royaume de Dieu? Et cette sentence fut portée, non contre une nation barbare, sans civilisation ou sans religion, non contre des idolâtres, mais contre le peuple choisi de Dieu, contre un peuple célèbre par sa religion, par sa loi qu'il avait reçue du ciel, par la sainteté et la noblesse des auteurs de sa race. C'est une des sentences les plus mémorables portées par Dieu. Car on en compte surtout trois : — la chute du plus élevé et du plus beau d'entre les anges; — la chute du premier homme, qui entraîna dans son malheur toute sa postérité; — enfin, la ruine du peuple juif, que seul entre toutes les nations le Seigneur avait autrefois adopté, et dont il avait fait comme sa famille particulière. La première chute eut pour cause l'orgueil; la deuxième, la désobéissance; la troisième, l'infidélité et l'abus des bienfaits divins. En effet, plus ce peuple avait reçu de secours pour vivre dignement et saintement, plus il devait honorer l'auteur de tant de bienfaits, le chérir, le révérer, se donner à son culte et à son amour. Mais, ne l'ayant pas fait, il fut justement privé, dépouillé des bienfaits divins, dont il n'avait pas voulu tirer profit.

Cet arrêt de la justice divine est fait pour nous frapper de terreur, mes frères; il enfoncera dans nos cœurs un stimulant, un aiguillon, pour peu que nous voulions en examiner la cause, et mettre cette cause en présence de nos mœurs et de notre vie. Plutarque rapporte de Platon que la considération des fautes des autres lui avait fait faire de grands progrès dans la pratique de la vertu et dans la connaissance de lui-même. Dès qu'il voyait les autres commettre quelque action honteuse, se retournant en lui-même, et s'examinant, il se disait : Ne suis-je pas coupable de la même infamie? Ainsi ce qui était pour d'autres une occasion de s'indigner et de médire, le faisait avancer dans la vertu. Si donc, animés par un tel exemple, nous comparons notre condition à celle du peuple rejeté de Dieu, nous trouverons non-seulement que nous sommes dans le même péril et que nous avons les mêmes raisons de craindre, mais encore que ces raisons sont d'autant plus puissantes

que les bienfaits dus par nous à l'Evangile sont plus grands que les bienfaits qu'il avait tirés de la loi. Car, si on tient compte de la grandeur des bienfaits, qui ne voit que nous devons à la grâce de l'Evangile infiniment plus de bienfaits et de secours que les Juifs n'en avaient reçu de la loi ? Il est donc nécessaire de peser cela avec attention, pour voir la grandeur de notre péril.

D'abord, nous avons aussi reçu les mêmes bienfaits qu'avaient reçus les Juifs, c'est-à-dire, la même protection des anges, dont la vigne de l'Eglise a été entourée et défendue ; la même tour, au milieu de la vigne, c'est-à-dire, la protection de la divine Providence, qui, comme d'un lieu élevé, s'étend sans cesse et avec vigilance sur toute la vigne de l'Eglise, et que le Sauveur, quittant ce monde, nous a promise en ces termes : « Je serai moi-même avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.* XXVIII, 20. Nous avons le même pressoir de la loi divine, puisque la même loi du Décalogue est en vigueur parmi nous, et que, soit par menaces, soit par promesses, elle exprime de nous le suc de la piété et de la justice. Ces bienfaits de Dieu nous sont communs avec les Juifs. Mais, outre ceux-là, combien de plus grands n'avons-nous pas obtenus !

Les Juifs ont reçu la loi gravée sur des tables de pierre ; Dieu nous l'a gravée, non pas sur des tables, mais dans le cœur. Si elle n'y a pas encore été gravée de cette manière, ce n'est pas la faute du donateur, c'est par la négligence de ceux qui ont refusé de la recevoir. Le soleil éclaire toujours de son flambeau la lune et les planètes; quand il ne le fait pas, il faut s'en prendre, non au soleil, mais à la terre qui s'interpose, c'est-à-dire, à un obstacle extérieur. — Pour la remission du péché originel, ils n'avaient qu'un sacrement, la circoncision, laquelle encore n'avait pas la vertu de conférer la grâce ; nous, nous avons sept sacrements, ayant la vertu de conférer la grâce sacramentelle à ceux qui les reçoivent dignement. — Ils n'avaient au monde qu'un temple, qu'un autel, hors duquel il n'était pas permis de sacrifier ; nous dans tous les coins de chaque bourgade, nous avons des temples, des autels où il nous est facile d'adorer Dieu, et de nous réfugier auprès de lui. — Ils immolaient à Dieu des bœufs et des boucs; nous, nous offrons

chaque jour en sacrifice pour notre salut la chair et le sang de Jésus-Christ, que figuraient ces sacrifices de la loi. — Leur grand prêtre entrait une fois par an dans le Saint des saints, afin de prier pour les péchés du peuple, et non sans effusion de sang; mais notre Pontife suprême, entré une fois dans le sanctuaire, non avec le sang des taureaux ou des boucs, mais avec son propre sang, vit toujours afin d'intercéder pour nous. — Les prêtres des Juifs demandaient grâce pour les péchés du peuple; nos prêtres prient aussi, mais ils ont en outre le pouvoir de remettre les péchés.

Ajoutez à cela qu'après la mort et la résurrection de Jésus-Christ, les portes du ciel se sont ouvertes aux fidèles, ces portes qui, depuis l'origine du monde jusqu'au temps du Sauveur, avaient été tenues fermées, même pour les plus saintes âmes; en sorte qu'il n'est plus nécessaire d'attendre des milliers d'années pour entrer dans le royaume des cieux; dès que vous avez rendu l'âme, si vous n'avez pas besoin de purification, vous allez prendre place parmi les bienheureux. A quoi bon rapporter ici tant d'autres appuis, tant d'autres secours pour la vertu? A quoi bon rappeler tous les bienfaits du Christ, les exemples de ses éclatantes vertus, les mystères d'une vie si sainte, la doctrine admirable des apôtres et des évangélistes, les écrits et les exemples de tant de martyrs et de tant de confesseurs, et la voix infatigable de l'Eglise nous appelant sans relache à la pieté? On voit assez que, par Jésus-Christ, tous les moyens de salut nous ont été donnés, non pas abondamment, mais surabondamment.

Ces dons magnifiques, dignement figurés par l'opulence étonnante de Salomon, qui apporta à Jérusalem autant d'argent que de pierres, sont exprimés en un seul mot par le Seigneur, lorsque parlant de ses brebis il dit: « Je suis venu, afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient abondamment. » *Joan.* x, 10. Isaïe énonce la même idée, dans le passage où le Seigneur décrit sa vigne « plantée en un lieu élévé, gras et fertile. » *Isa.* v, 1. Paroles qui peignent la rare fécondité de l'Eglise et l'abondance de la grâce qui devait être départie aux fidèles par le canal du Saint-Esprit. — Cela étant, qui ne voit combien nous avons plus raison de

craindre que les Juifs, si nous sommes négligents et ingrats, nous qui avons reçu des bienfaits autrement considérables que ceux qui leur ont été accordés? Si donc eux, qui ont abusé de bienfaits moindres, ont été si cruellement punis, que n'avons-nous pas à attendre, si nous ne valons pas mieux qu'eux, nous qui avons tant reçu? Voilà pourquoi l'Apôtre nous recommande en ces termes la vigilance : « Nous devons donc nous attacher avec plus de soin aux choses que nous entendons, pour ne pas les laisser perdre comme de l'eau qui s'écoule. Car si la loi qui a été annoncée par les anges a été inviolable, de sorte que toute transgression, toute désobéissance, a reçu le juste châtiment qu'elle méritait; comment l'éviterons-nous, si nous négligeons une parole si salutaire? » *Hebr.* II, 1, 2, 3. N'est-il pas clair que nous serons punis d'autant plus sévèrement d'avoir négligé notre salut, que de plus grandes facilités nous avaient été données pour l'obtenir?

Que de témoins attestent ce que j'avance! que de villes, que de provinces, que d'états et de royaumes qui combattaient autrefois sous la bannière de la foi chrétienne et qui aujourd'hui enveloppés dans de déplorables erreurs, combattent sous le drapeau du diable! Car pourquoi l'Afrique, l'Asie, la Grèce, pourquoi une grande partie de la Hongrie, de la Bohême, de l'Allemagne et de l'Angleterre, avec bien d'autres provinces, ont-elles perdu le royaume de Dieu, c'est-à-dire, la lumière de la vraie foi, sinon parce qu'après avoir reçu tant de bienfaits de Dieu, tant de secours pour la vertu, elles n'en ont pas profité et n'ont fait aucun progrès dans la justice et la piété? Pourquoi tant de fidèles restent-ils si enfoncés dans la fange de leurs vices, qu'aucune parole de l'Eglise, aucun fléau envoyé de Dieu ne peut les rappeler à de meilleurs sentiments; sinon parce qu'aveuglés de la même manière, ils ont été abandonnés à eux-mêmes? Ainsi donc, mes frères, si nous devons être vivement portés à la joie, à la confiance, à l'amour, par l'immense libéralité de notre Dieu, qui nous a comblés de tant de bienfaits, nous a munis de tant de secours pour arriver au salut, nous a donné tant de preuves de sa tendresse; cependant nous avons autant de raisons de craindre que de raisons d'aimer, à

moins que nous ne regardions devant nous avec vigilance, que nous ne soyons infatigables dans la pratique de la justice et de la piété, que nous ne rendions au Rédempteur de dignes actions de grâces pour tant et de si grands bienfaits, enfin à moins que nous ne fassions un vigilant et courageux usage des moyens qui nous ont été donnés de cultiver la vertu et la piété? Voilà le principal enseignement à tirer de l'ensemble de notre parabole. Il nous reste maintenant à en examiner, une à une, les différentes parties, car nous y pourrons trouver matière à des observations qui n'importent pas moins au salut.

SECONDE PARTIE, OU AUTRE SERMON,

OU L'ON EXPLIQUE, UNE A UNE, LES DIVERSES PARTIES DE L'EVANGILE.

Cette vigne ainsi enclose et défendue, et munie de tout ce qui était nécessaire, le Seigneur la loue aux vignerons, pour qu'ils lui en rendent les fruits en temps opportun. De grâce, Seigneur, que vous rendront-ils, puisque tout ce qui est sous le ciel est à vous? « Qui est-ce qui lui a donné quelque chose le premier pour en prétendre récompense? puisque tout est de lui, par lui et en lui? » *Rom.* XI, 35, 36. Le même Seigneur, parlant à son peuple : « Si j'ai faim, dit-il, je ne vous le dirai point; car le monde avec tout ce qu'il enferme est à moi. » *Ps.* XLIX, 10. Quel fruit pourront donc rendre les vignerons à Dieu qui possède tout? Certes, Seigneur, pour la plénitude de votre félicité, vous n'avez pas besoin de nos hommages, vous qui ne tirez votre bonheur que de vous-même; mais c'est pour notre propre félicité, que vous exigez de nous ce fruit; car nous ne pouvons être heureux que par vous qui êtes la source de l'éternelle félicité. Ainsi votre immense bonté, votre tendresse paternelle, votre charité sans bornes pour les hommes font que vous voyez votre fruit dans notre félicité et notre béatitude, et que vous témoignez une si vive sollicitude pour nos intérêts. Voilà pourquoi Moïse, après une longue énumération des bienfaits de Dieu, expose en ces termes ce que le Seigneur exige pour prix de ses bienfaits : « Maintenant donc, Israël, qu'est-ce que le Seigneur votre Dieu demande de vous, sinon que

vous aimiez le Seigneur votre Dieu, et que vous marchiez dans ses voies, afin que vous soyez heureux. » *Deut.* x, 12 et seq. Voyez à quoi aboutit tout ce discours et ce rappel des bienfaits anciens et présents. « C'est, dit-il, afin que vous soyez heureux. » Ainsi il ne parle pas de son bonheur, qui ne peut grandir; il parle du vôtre, il parle de vous qui ne pouvez sans lui avoir le bien-être, ni l'être même.

Voilà donc, frères, le fruit que le Seigneur exige de nous : c'est notre salut, notre vie, notre sainteté, notre félicité; c'est-à-dire, tout ce qui peut arriver à l'homme de meilleur et de plus grand. Combien alors ne devons-nous pas nous féliciter d'honorer un Dieu qui loin d'exiger de nous, comme les dieux des païens, le sang et le massacre de nos enfants, place dans notre salut les hommages et le culte qui lui sont dus, un Dieu à qui nous sommes surtout agréables, quand nous veillons sur nos intérêts, et que nous pratiquons ce qui nous est le plus utile?

C'est à ce fruit de la vigne que l'Apôtre fait allusion, quand il dit : « Mais à présent que vous êtes affranchis du péché, et devenus esclaves de Dieu, le fruit que vous tirez de cet esclavage est votre sanctification ; et la vie éternelle en sera la fin. » *Rom.* vi, 22. Voyez quels fruits inestimables de salut : d'abord notre sanctification, qui est la félicité commencée ; puis la vie éternelle, qui est la plénitude et la consommation de la félicité. Quelles actions de grâces ne devons-nous point, mes frères, à cet auteur de notre salut, qui exige de nous avec tant de sollicitude un tel fruit, un fruit où se trouve le commencement et la consommation de notre félicité? Et quels sont notre aveuglement et notre démence, de refuser de servir un si doux Maître à une telle condition? O folie vraiment déplorable des mortels qui recherchent avec plus d'ardeur et d'avidité ce que le monde leur refuse, que les véritables biens que la divine largesse accorde gratuitement à ceux qui veulent les demander.

La vigne ainsi louée aux travailleurs, le Seigneur part en voyage. Partir en voyage! Qu'est-ce que partir en voyage pour Dieu, qui est partout, qui remplit le ciel et la terre? « Où irai-je, dit le Psalmiste, pour me cacher à votre esprit, où fuirai-je pour me

dérober à votre vue? » *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam?* Ps. CXXXVIII, 7. Comment serait-il absent de quelque part, celui qui est présent partout? Oui, il est présent partout, mais pour beaucoup il paraît absent, voilà pourquoi il est dit partir en voyage pour ceux-là. — Ici plaçons une remarque : c'est que cette bienheureuse nature est si immuable que, dans les changements qu'elle opère sans cesse, dans les innovations qu'elle résout, les objets sont modifiés, tandis qu'elle-même, restant invariable, reçoit de chaque transformation un nouveau nom. Ainsi, après avoir créé le monde, Dieu reçut le nom de Créateur, qu'il n'avait pas avant. Néanmoins il reste en soi tellement immuable, que bien qu'il y ait une certaine relation, un certain rapport entre le Créateur et les créatures, cependant cette relation n'est pas la même du côté des créatures, lesquelles ont été changées de non-existantes en existantes, et du côté du Créateur, qui n'a pas subi la moindre altération. Ainsi, nous l'appelons encore Sanctificateur, Rédempteur; non pas qu'il se fasse en lui quelque changement, mais parce que, opérant en nous des transformations, il en reçoit des noms nouveaux.

On dit donc ici qu'il partit en voyage, parce que, suivant la pensée de saint Augustin, bien qu'il soit présent partout, il paraît cependant bien éloigné des cœurs des pervers. Si en effet il n'était pas présent au fond de nos cœurs, il n'eût pas dit par la voix du Prophète : « Otez de devant mes yeux la malignité de vos entreprises. » *Isai.* I, 16. Le Psalmiste ne se serait pas écrié : « Vous découvrez de loin mes pensées, vous connaissez le sentier où je marche, le lit où je me couche; vous êtes instruit de toutes mes voies? » *Ps.* CXXXVIII, 2 et 3. Et plus loin : « Vous avez formé mes reins, vous m'avez protégé dès le sein de ma mère, » *Ibid.* 13, c'est-à-dire, tout ce qui est caché dans les replis de mon cœur, vous est connu et découvert; ni mes os, ni ma chair, enveloppe de mon cœur, ne vous empêchent de voir clairement au fond de mes entrailles; parce que vous avez formé ce cœur même, et que de votre main vous avez assemblé ces os de mon corps, afin d'établir un domicile commode pour mon âme; or ce que vous avez formé ne saurait en rien faire obstacle à la pénétration

de vos yeux. Ainsi, je suis mieux connu de vous, que je ne le suis de moi-même, et c'est à moi à vous demander ce qu'il y a de caché en moi; là dessus, je dois m'en rapporter à vous, plutôt qu'à moi-même.

Voilà pourquoi le poète inspiré s'écrie : « Dieu connaît les secrets de nos cœurs, » *Ps.* XLIII, 22, c'est-à-dire ce qui est caché non-seulement aux yeux des autres, mais même à nos intelligences. Et c'est pour cela, mes frères, que souvent les hommes, même les plus saints, sont saisis de vives frayeurs, parce que, bien que leur conscience ne leur reproche rien, ils craignent cependant d'être coupables de beaucoup de fautes cachées qui, échappant aux yeux de leurs âmes, sont vues de Dieu; et, ce qui est plus redoutable, parce que peut-être il y a en eux bien des choses qui, décorées du nom de vertus, une fois néanmoins pesées à la balance du suprême Juge, se trouveront être des délits. Ainsi quelquefois la malice s'insinue en nous sous le nom de prudence; le zèle indiscret, sous le nom de justice; la faiblesse, la mollesse, sous le nom de compassion; la témérité et l'audace, sous le nom de courage; une crainte exagérée, sous le nom de discrétion. Mais ce souverain Juge, dont le saint homme Job disait : « Est-ce que vous avez des yeux de chair, et verrez-vous comme voit un homme? » *Job.* X, 4, portera un tout autre jugement. Ce qui a fait dire au même bienheureux : « Quand j'aurais été lavé dans l'eau de neige, et que la pureté de mes mains éclaterait, vous me plongeriez, Seigneur, dans une fosse bourbeuse, et mes vêtements m'auraient en horreur. » *Job.* IX, 30, 31. Cette pensée est pour les justes un vif sujet de crainte.

Pour que nous revenions à notre sujet, par le mot de *partir en un pays éloigné*, le Seigneur indique comme du doigt la source de tous nos maux. C'est que, bien qu'il soit présent à tout ce que nous faisons, cependant les méchants le croient fort loin. Car il voit tout de telle sorte que les yeux des mortels ne sauraient l'apercevoir en aucune manière. « Il s'est caché dans les ténèbres, » dit le Prophète, *Ps.* XVII, 12. Ces paroles font allusion, non-seulement à la nature incompréhensible de la Divinité, mais encore à l'économie de la Providence qui, voyant tout, ne peut cependant

être aperçue en cette vie. De même que celui qui, caché en plein jour dans une chambre obscure voit tous les objets placés devant lui, sans être vu de personne; de même la suprême Intelligence, restant inaperçue dans la cachette de ses ténèbres, voit tout, observe tout, gouverne tout, bien que cependant elle ne soit vue de personne.

C'est ce qu'indique l'Epouse du Cantique lorsqu'elle dit : « Le voici qui se tient derrière notre muraille, qui regarde par les fenêtres, qui jette sa vue au travers des barreaux. » *Cant.* II, 9. Comme ceux qui se tapissent de cette manière derrière une paroi voisine, et qui, près de nous, voient tout en silence et entendent tout, sans que personne les voie; ainsi se conduit envers nous la divine Providence, qui restant cachée contemple tout. Les méchants, ne remarquant pas cela, et la croyant bien loin, se jettent dans tous les forfaits sans le frein d'aucune crainte. Le Seigneur le dit clairement par la bouche d'Isaïe : « Tu t'es fatigué dans la multiplicité de tes voies; tu n'as pas dit : Je m'arrêterai. » Puis, il donne la cause de cette obstination : « Parce que je me taisais, comme si je ne te voyais pas, tu m'as oublié. » *Isai.* LVII, 11. « Comme si je ne voyais pas, » dit-il, parce que, quoiqu'il voie parfaitement, il est méprisé par les méchants qui s'imaginent qu'il ne voit pas. Le royal Prophète, parlant de l'impie, vient à l'appui de ces assertions : « Dieu, dit-il, est banni de toutes ses pensées. » Quelle en est la conséquence ? — « Ses voies sont souillées en tout temps. » — Et il répète la cause plus explicitement encore : — « Il se croit à couvert de vos jugements. » *Ps.* X, 4 et 5. Car il ne descend pas en lui-même pour penser à la sévérité de la justice divine, au jugement à venir, au temps de rendre compte, à l'heure de la mort, où il sera mis en présence du redoutable tribunal.

Alors, il se croit tout permis. Bannissez, en effet, la considération des jugements divins, dès lors disparaît la crainte divine, ce frein salutaire qui retient les saillies impétueuses de nos passions. Oui, bannissez cette crainte, que reste-t-il? Les hommes, sans règle et sans frein, sous les aiguillons de la convoitise, se jetteront dans toute espèce de désordres. Ajoutez encore que Dieu est cette lumière qui illumine tout homme venant au monde. Or,

celui qui, par le péché, a fait divorce avec Dieu, se trouve séparé de cette lumière; alors, plongé dans les ténèbres, il ne voit plus que confusément, obscurément, et lui-même, et les droits divins, et les lois qui l'obligent, et les destinées qui l'attendent, et le péril du compte à rendre. Aussi le royal Prophète dit-il en parlant de l'impie : « Il a dit dans son cœur : Dieu a oublié; il détourne les yeux, il ne verra jamais rien. » *Ps.* x, 11. Pourquoi dans son cœur? — Parce qu'il n'y a personne, quelque perverti qu'il soit, pourvu qu'il n'ait pas perdu la raison, qui ose affirmer par la parole, que l'intelligence divine peut oublier. Cependant les méchants le disent dans leur cœur, parce que, en ce qui concerne les mœurs, la manière de vivre, la conduite, ils se livrent à toutes les passions et à tous les plaisirs; ils se jettent dans tous les genres de vices, sans ressentir le moindre aiguillon d'une conscience coupable, absolument comme s'ils s'imaginaient ou que Dieu ne voit pas clair, ou qu'il néglige les choses humaines, ou qu'il est tout à fait aveugle. Quoi de plus fait pour inspirer la pitié, d'un côté, ou la frayeur, de l'autre côté? Combien, pour eux, n'eût pas mieux valu n'avoir pas connu la voie de la vérité, que de la quitter, après l'avoir connue?

II.

Mais revenons à l'explication de la parabole. Le temps de recueillir les fruits étant arrivé, le Seigneur envoya ses serviteurs pour les réclamer des vignerons. Ceux-ci entrèrent dans une telle fureur, qu'ils battirent les uns, tuèrent les autres, et, après avoir maltraité le reste, leur interdirent l'entrée de la vigne. Ces mauvais traitements étaient plus coupables que l'usurpation des fruits. Certes, s'ils avaient demandé grâce avec douceur, avec humilité, comme ce serviteur qui devait dix mille talents, le Seigneur, dans sa bonté, dans sa clémence inépuisable, eût accepté volontiers l'humble aveu de la faute au lieu du fruit de la vigne. Tant la vertu d'humilité a de pouvoir sur celui qui est la source de la tendresse! Guerricus fait une belle apologie de cette vertu. Elle est si puissante, dit-il, à désarmer la sévérité de la justice divine, que d'un accusé elle fait un juge, que d'un juge elle fait un avocat et

un patron. — Comment cela ? — Parce que le propre d'un accusé est de demander grâce de ses délits, et le propre d'un juge est de punir ces délits avec la sévérité qu'ils méritent. Or la vraie humilité du cœur fait l'homme juge dans sa propre cause ; elle le porte à haïr, à punir en lui-même l'auteur du délit. Dès qu'elle fait cela, le juge des vivants et des morts, le Christ se charge du patronage ; et la miséricorde que le coupable aurait dû implorer, c'est le Christ lui-même qui la demande à son Père pour le coupable. Voyez-vous maintenant comment la vraie humilité du cœur fait l'homme juge dans sa cause, et comment du juge, de Jésus-Christ, elle fait un patron ?

Ainsi donc, quiconque, pour ses forfaits, redoute le jugement de Dieu, trouvera dans ce moyen un remède assez doux. Que par l'humilité il se fasse son propre juge, et il aura un patron dans Celui qu'il craignait comme juge. C'est ce que furent bien loin de faire ces vignerons, qui mirent le comble à leur insolence, en renvoyant les serviteurs de leur Maître, non-seulement les mains vides, mais encore après les avoir, ou frappés, ou injuriés. Saint Chrysostome le remarque, les pervers sont coupables sous bien des rapports, mais leur plus grand crime est de vouloir défendre et soutenir leurs premiers crimes par l'orgueil et par l'arrogance. Le Seigneur en apporte un témoignage non équivoque par l'organe de Jérémie. Il dit que, son peuple s'étant souillé de bien des forfaits, de l'avarice, de la luxure, de l'impiété, et, ce qui est plus grave, de l'idolâtrie, il le châtiera néanmoins surtout parce que enflé d'orgueil il ne voulait pas reconnaître l'énormité de ses attentats : « Tu as dit : Je suis innocent ; ainsi la fureur de Dieu s'éloignera de moi. — Mais j'entre en jugement avec toi, parce que tu dis : Je n'ai pas péché. » *Jerem.* II, 35. Et encore : « Tu as le front d'une prostituée, tu ne sais pas rougir. » La principale cause de ce jugement divin fut donc que les Juifs, quoique sous le poids de tant de crimes, ne reconnaissaient pas leurs maux, qu'ils n'en avaient pas la conscience bourrelée, qu'ils n'en ressentaient ni regret, ni pudeur. Car s'ils en avaient rougi, s'ils s'étaient reconnus coupables, nul doute qu'ils n'eussent trouvé miséricorde auprès du père des miséricordes. Saint Fulgence a dit vrai : « Dieu ne punit

pas le pécheur, à moins que la tête du pécheur ne soit endurcie. »

Au reste, le père de famille, voyant que tous ses envoyés avaient échoué, résolut enfin d'envoyer son fils, en disant : « Au moins ils auront quelque respect pour mon fils. » *Matth.* XXI. Cependant, les travailleurs, prenant plaisir à faire le mal, et en même temps poussés par la convoitise de l'héritage, jettent le fils hors de la vigne, comme ils avaient fait des premiers envoyés, et le mettent à mort. Ne vous semble-t-il pas que cette détestable conjuration est dépeinte par ces paroles des Pharisiens? « Que ferons-nous? Cet homme opère bien des miracles. Si nous le laissons faire, on va croire en lui, les Romains viendront prendre notre place, et anéantir notre nation. Ne vaut-il donc pas mieux pour nous qu'un seul homme meure pour le peuple et que l'héritage de notre république nous reste sauf et sans atteintes? — A partir de ce jour, ils s'ingénièrent à trouver les moyens de le mettre à mort. *Joan.* XI, 47 et seq. » Par cet exemple on voit clairement, mes frères, ce que peuvent la prudence humaine, les conseils humains, enfin l'expérience de bien des années, si tout cela est dénué de la crainte de Dieu, de la piété, et de la vraie humilité du cœur. Nous y apprenons encore quel fond nous devons faire sur les appuis humains, quand les appuis divins font défaut. Ceux-là sont si loin d'être utiles aux hommes, que souvent, au contraire, ils leur sont funestes, Dieu le permettant ainsi. « Ils ne se sont pas tournés vers le Saint d'Israël, dit le prophète, et ils n'ont point cherché le Seigneur. Mais le Seigneur, sage comme il est, appellera sur eux les maux, et accomplira ses menaces. » *Isa.* XXXI, 1 et seq. C'est ce que montre de la manière la plus éclatante l'entreprise abominable, dans laquelle tout le sénat des Juifs conspira d'un commun accord, pour déclarer la guerre à la Divinité, pour mettre à mort la source, l'auteur même du salut et de la vie. En effet, lorsqu'ils ourdissaient des trames pour la défense et la conservation de leur nation, ils prirent une résolution qui attira sur elle le désastre le plus épouvantable; en sorte que, s'ils avaient eu contre leur patrie des pensées hostiles, et qu'ils eussent cherché à la détruire, ils ne pouvaient jamais trouver de moyens plus efficaces pour y parvenir. Quiconque veut

se prémunir contre de si grands périls, doit donc, en toute entreprise, en toute affaire, prier celui de qui seul viennent les saints désirs, les droits conseils et les œuvres de justice; celui sans qui la raison n'est que déraison, sans qui toute sagesse humaine est aveugle, et s'égare.

Ici cependant surgit une question : Pourquoi l'Eternel a-t-il envoyé son Fils, qu'il savait devoir être rejeté par les travailleurs infidèles ? — A cela nous répondons d'abord qu'il y en avait d'autres qui devaient le recevoir, et pour lesquels le Père céleste envoya son Fils. Car le caractère propre de la divine bonté, laquelle embrasse tous les justes d'une ineffable tendresse, c'est d'épargner quelquefois les méchants, de peur de nuire aux bons, et, en ne manquant en rien aux bons, d'ouvrir ses trésors même pour les méchants, pourvu qu'ils veuillent en prendre leur part. Il le déclare ouvertement quand il ne permet pas d'arracher l'ivraie, de peur de nuire au froment. *Matth.* XIII, 29. — Je réponds ensuite, et je voudrais que cela se gravât au fond de vos cœurs, je réponds, dis-je, que Dieu, par suite de sa bonté naturelle, étend sa miséricorde sur tous les mortels ; cependant si quelques-uns la répudient par leurs crimes, ils appellent sur eux la justice divine, au lieu de la miséricorde qu'il ne tenait qu'à eux d'avoir en partage. Car le salut offert et repoussé justifie la sévérité de la sentence d'un Dieu vengeur. Il ne fait donc rien en vain ; tout concourt à sa gloire, à la gloire de sa justice, quand ce n'est pas à la gloire de sa miséricorde ; ainsi il arrive toujours à ses fins, puisque de toutes manières il apparaît glorieux et digne d'hommages.

Mille exemples de l'histoire sainte viennent à l'appui de ces assertions. Pourquoi a-t-il recours à tant de paroles, à tant de prodiges, à tant de plaies, pour avertir Pharaon de laisser partir les Hébreux, Pharaon qu'il savait ne devoir pas écouter, il l'avait dit lui-même : « Pharaon ne vous écoutera pas, et cela, afin que les prodiges se multiplient ? » *Non audiet vos Pharao, ut multa signa fiant in terra Ægypti.* Exod. XI, 9. Pourquoi voulut-il que Jérémie annonçât de tant de manières, par tant de prodiges, pendant tant d'années la ruine de Jérusalem, quand il savait qu'il n'y avait pas moyen d'arracher le peuple rebelle à son infidélité ?

— A toutes ces questions je n'ai qu'une réponse : — C'est que tous ces avertissements de la miséricorde divine, tous ces bienfaits, s'ils ne concouraient pas au salut des hommes et à la gloire de la divine miséricorde, importaient au moins beaucoup à la glorification de la justice divine ; puisque, et les précédents avertissements, et la miséricorde tant de fois offerte, et la voie ouverte au salut, en même temps qu'ils rendent inexcusables les méchants, justifient la justice divine, et la mettent à l'abri de toute critique.

Le Seigneur l'insinue clairement quand, après avoir envoyé ses disciples pour prêcher, il leur dit : « Si vous entrez dans une ville, et qu'on ne vous y reçoive point, allez par les rues, et dites : Nous secouons contre vous la poussière même de votre ville qui s'est attachée à nos pieds. » *Luc.* x, 10 et seq.; *Act.* XIII, 51. C'était un signe. Signe de quoi ? D'abord, cette espèce de symbole donnait à entendre que cette population était si exécrable, que les disciples ne voulaient pas même voir adhérer à leurs pieds une poussière foulée par des hommes si coupables. Ensuite, cette poussière secouée était un témoignage que le salut leur avait été offert, et qu'ils l'avaient repoussé. C'était donc, non au Seigneur, mais à eux-mêmes, qu'ils devaient imputer la cause de leur damnation. Ainsi, ce qui était l'œuvre la plus éclatante de la divine miséricorde, tournait à la glorification de la justice divine qui était en droit de sévir contre l'opiniâtreté, la rébellion, l'obstination invincible. Voilà pourquoi le Seigneur ajoute : « Je vous le dis en vérité, au jour du jugement, Sodome et Gomorrhe seront traitées moins rigoureusement que cette ville. » *Matth.* x, 15; *Luc.* x, 12 et seq. Menaces effroyables !

Pour la même cause, je crains vivement, mes frères, que tant de discours, tant d'exhortations de l'Eglise qui chaque jour retentissent dans les temples, qui nous instruisent à la piété, et par lesquelles le même salut nous est offert miséricordieusement par le Seigneur, ne nuisent beaucoup auprès du Juge suprême à la cause des négligents, des indifférents, des insouciants, et ne les rendent inexcusables. Je vous en conjure, descendez en vous-mêmes, pesez avec soin et sans cesse un tel danger ; n'abusez pas pour votre perte de la patience divine, qui depuis longtemps vous appelle

à la pénitence, et à une meilleure vie. Ayez toujours à la pensée ces paroles du royal Prophète : « Dieu est un juste juge; ce Dieu fort fait chaque jour entendre ses menaces. Si le pécheur ne se convertit, Dieu aiguisera son épée; il a bandé et préparé son arc. Il s'est préparé des traits qui portent la mort; ses flèches sont ardentes; » *Ps.* VII, 12 et seq. C'est-à-dire, il lance des flèches ardentes sur ses ennemis, et les tourmente par le fer et le feu pendant l'éternité.

De ce péril daigne nous préserver dans sa clémence Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, pour nous délivrer d'un si cruel supplice, a daigné subir le supplice de la croix, lui qui avec le Père et le Saint-Esprit est béni dans les siècles des siècles. Amen.

SECOND SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IIe SEMAINE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Homo quidam erat paterfamilias, qui plantavit vineam.
Un père de famille planta une vigne. *Matth.* XXI, 33.

TRÈS-CHERS FRÈRES,

Pour peu que vous ayez lu avec attention les vies des saints Pères, vous trouverez qu'ils ont vécu dans une telle crainte du Seigneur que, plus étaient grandes leur innocence et leur pureté, plus aussi étaient vives leurs craintes et leurs sollicitudes. Le plus saint des prophètes fut Jérémie. Purifié, avant sa naissance, de la tache du péché originel, il était néanmoins tellement agité de cette crainte salutaire, qu'il disait au Seigneur : « Je me suis tenu solitaire, car vos menaces m'ont rempli de terreur. » *Jer.* XV, 17. Paroles exprimant qu'il était frappé, non d'une crainte vaine et superstitieuse, fruit de l'erreur et des préjugés, mais de frayeurs ayant leur source dans les menaces divines. Qui pourrait louer

dignement la sainteté, l'innocence du bienheureux Job, à qui le Seigneur rendit ce magnifique témoignage, qu'il était sans égal sur la terre? Car c'est lui qui put dire hautement : « Mon cœur ne me reproche rien dans toute ma vie. » *Job.* XXVII, 6. C'est-à-dire qu'il n'avait commis en sa vie aucun péché mortel. Et cependant quelles ne furent pas toujours ses terreurs de la divinité? « Toujours, dit-il, j'ai craint Dieu comme des flots courroucés au-dessus de ma tête, et je n'ai pu supporter le poids de sa majesté. » *Job.* XXXI, 23. Ses craintes ne pouvaient être exprimées avec plus d'énergie.

Pourquoi donc, mes frères, sont-ce les moins coupables qui craignent le plus; quand cette crainte devrait être plutôt le partage des pervers? C'est que, — pour que je laisse de côté les autres causes de crainte, — les saints comprenaient qu'ils auraient à rendre compte, non-seulement du mal accompli, mais aussi des bienfaits reçus. Comme les princes se conduisent avec les intendants chargés de distribuer leurs faveurs; ils se font représenter les deux tableaux de ce qui a été donné, et de ce qui a été employé, les comparent entr'eux, et jugent de la fidélité du dispensateur : ainsi le Seigneur en agit avec ses serviteurs quand il leur fait rendre compte, et qu'il les juge. Il le dit lui-même : « On exigera davantage de celui à qui beaucoup aura été confié. » *Luc.* XII 48. Voilà pourquoi saint Paul disait : « Malheur à moi, si je n'évangélise pas, » I *Cor.* IX, 16; parce qu'il avait reçu, pour remplir cette fonction, une grâce dont il devait rendre compte. Il disait au même titre : « Je suis redevable aux savants et aux simples, » *Rom.* I, 14; parce qu'au témoignage d'Origène, il avait reçu la grâce pour instruire les uns et les autres.

Puisqu'il en est ainsi, quoi d'étonnant si les hommes les plus saints redoutent à ce point les jugements de Dieu, eux qui savent en avoir reçu les plus grands dons? Ils craignent donc vivement, non pour des crimes commis, la grâce de Dieu les en a préservés, mais pour les bienfaits sans nombre qu'ils ont reçus; car ils ignorent s'ils les ont payés d'un juste retour, et s'ils en ont usé convenablement. Voilà non leur seule cause de crainte, mais la principale. Ils craignent d'avoir mal employé la grâce de Dieu,

de n'avoir pas bien fait valoir et fructifier les talents à eux prêtés. Ils savent que ce serviteur inutile qui enfouit dans la terre l'argent qu'il avait reçu, sans en rapporter au Seigneur aucun émolument, c'est-à-dire qui l'employa en biens terrestres, et le fit servir à ses intérêts matériels, fut spolié de tous ses biens, et jeté dans les ténèbres extérieures. *Matth.* xxv, 15 et seq.

C'est encore ainsi que, par la bouche d'Amos, le Seigneur reproche en ces termes à son peuple d'avoir peu répondu à ses bienfaits : « Je n'ai connu que vous de toutes les familles de la terre ; c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités. » *Amos*, III, 2. Comme s'il leur avait dit : Je vous ai entourés de plus de bienveillance que les autres nations, je vous ai comblés de plus grands bienfaits ; et vous, aux crimes des autres peuples, vous avez ajouté l'ingratitude ; je sévirai donc contre vous plus rigoureusement que contr'eux. Par l'organe du même prophète, après avoir énuméré ses bienfaits, il prononce enfin plus explicitement l'arrêt de leur condamnation : « Avant votre arrivée en cette terre, j'ai exterminé l'Amorrhéen,.... je vous ai fait sortir de la terre d'Egypte,.... de vos enfants je me suis suscité des prophètes, et de vos jeunes hommes, des Nazaréens. Enfants d'Israël, ce que je dis, n'est-il pas vrai ? Après cela, vous avez présenté du vin aux Nazaréens, et vous avez dit hardiment aux prophètes : Ne prophétisez point. » — Quel châtiment est réservé à ce forfait ? Le voici : « Ma colère pressée du poids de vos crimes va vous écraser, comme les roues d'un chariot plein de foin écrasent celui sur qui elles passent. Celui qui court le mieux ne pourra prendre la fuite, le plus vaillant tombera dans le découragement, le plus fort ne pourra sauver sa vie. » *Amos* II, 9 et seq. Voyez-vous, mes frères, comme l'indignité du crime et le châtiment grandissent à proportion des bienfaits reçus ?

Mais l'exemple le plus remarquable est celui qui nous est offert dans le saint Evangile de ce jour, où le Seigneur montre aux princes des prêtres, et par eux à nous tous, le péril de l'ingratitude, en proposant la similitude de la vigne. Le Père de famille la plante, l'entoure d'une haie, y établit un pressoir, y bâtit une tour, puis la livre aux travailleurs, pour qu'ils lui en rendent les fruits, quand

le moment sera venu. Cependant, n'ayant rapporté aucun fruit, ils furent, suivant qu'ils le méritaient, sévèrement punis par le maître de la vigne, et dépossédés. Dès que les princes des prêtres se furent aperçus que la parabole s'adressait à eux principalement, ils eussent fait sur le champ un mauvais parti au divin Maître, si la crainte du peuple ne les eût détournés de ce dessein téméraire et criminel. Néanmoins, ce qu'ils ne purent exécuter alors, ils trouvèrent moyen de l'accomplir dans la suite, ayant persuadé au peuple de conspirer avec eux à la perpétration de cet exécrable attentat. On voit par là la constance de ce divin Maître qui jamais ne fût arrêté dans sa mission d'enseigner ce qui tend à notre salut, quoiqu'il sût qu'il ne retirerait des impies d'autre fruit de sa doctrine, que le supplice de la croix. Ne vous étonnez donc pas, mes frères, si nous, qui sommes enrôlés sous la bannière du divin Docteur, et marchons sur ses traces, nous faisons parfois entendre à vos oreilles des vérités amères, plutôt qu'agréables, pourvu qu'elles soient salutaires. — Mais il est bon d'expliquer une à une les différentes parties de la parabole.

I.

« Un père de famille planta une vigne, il l'enferma d'une haie; creusant dans la terre, il y fit un pressoir, y bâtit une tour; puis, l'ayant louée à des travailleurs, il partit en voyage. » *Matth.* XXI. 33. Vous savez tous que cette vigne, alors la Synagogue, est maintenant l'Eglise, que le Seigneur a munie de tout ce qui est nécessaire pour porter du fruit, et le conserver, quand il est recueilli. Car il y élève une haie, un pressoir et une tour. Nous proposant d'expliquer la signification de ces objets, commençons par le pressoir. Sous ce nom, nous entendons la loi du Décalogue, donnée au peuple ancien et au peuple nouveau. Comme les raisins, soumis au pressoir, fournissent du vin au laboureur; de même nos passions, comprimées par la pratique de la loi divine et par divers travaux, préparent pour l'Eternel le vin suave de la charité et de la justice. Le Seigneur s'est exprimé sous une autre métaphore, quand il a dit : « Oui, en vérité, si le grain de froment ne meurt après avoir été jeté en terre, il demeure seul; mais,

quand il est mort, il porte beaucoup de fruit. » *Joan.* XII. 24. Or, de même que les grains de froment jetés en terre, s'ils restent entiers, ne portent aucun fruit; de même si les raisins restent entiers et intacts dans le pressoir, ils ne donneront point de vin. Pour le faire sortir, il faut écraser et fouler aux pieds les raisins. — Comment donc les écraser et les fouler?

Interrogez les bienheureux martyrs. Par leur exemple ils vous apprendront comment le raisin se foule dans le pressoir, comment le froment se broie sous la meule. Demandez au bienheureux martyr Ignace qui, moulu sous la dent des bêtes, s'écriait dans l'ardeur de son martyre : « Je suis le froment de Jésus-Christ; je suis écrasé, broyé sous les dents des bêtes, pour devenir un pain digne de Dieu. » Vous me direz peut-être : Prétends-tu faire de nous tous des martyrs? Oui, je le désire, et je le proclame. Et ce n'est pas moi qui vous impose un tel fardeau. C'est le Seigneur dans l'Apocalypse. Aux saints martyrs qui dans le ciel demandent vengeance pour leur sang, il ordonne d'attendre un peu, jusqu'à ce que soit complété le nombre de leurs frères, qui doivent périr par la même barbarie. Car tous ceux qui doivent être transférés sur ces plages bienheureuses de l'éternité, doivent être en quelque sorte martyrs, quoique le genre du martyre ne soit pas le même pour tous. Les uns, en effet, ont subi le martyre pour la confession de la foi; les autres, pour avoir été les organes de la sévérité de la justice, comme Jean-Baptiste; ceux-ci, pour avoir maintenu la liberté de l'Eglise, comme saint Thomas de Cantorbéry; ceux-là pour avoir voulu conserver une pureté sans tache, comme Marguerite, Agnès et tant d'autres vierges. En ce temps même de paix, nous pouvons être martyrs, au moins moralement, et pour d'autres causes. Est-ce que celui qui doit conserver intacte et inviolable la charité envers le prochain au milieu de tant d'injures et d'outrages, de faux témoignages et de scandales, pendant que l'un calomnie, que l'autre pille, que celui-ci diffame, que celui-là, abusant de sa faveur et de son pouvoir, intente un procès inique; que cet autre attente à l'honneur d'une sœur, d'une fille, ou d'une épouse; que ce misérable débauche le fils honorable d'un voisin, que par basses menées et prestiges il l'enlace et l'entraîne à un indigne

mariage qui imprime à toute une famille le stigmate du déshonneur et de l'infamie : est-ce qu'il ne sera pas au moins martyr de cœur, celui qui, affecté de tels maux, ne pense pas à repousser l'outrage par l'outrage, mais qui avec tant d'aiguillons de colère, conserve la même charité, les mêmes dispositions d'esprit, la même ardeur à faire le bien ?

Le Prophète croyait que ce n'était pas là un léger combat, quand il criait au Seigneur : « Délivrez-moi des calomnies des hommes, afin que je garde vos commandements. » *Ps.* CXVIII, 134. Il sentait la vérité de ce qui fut dit plus tard par l'Ecclésiaste : « La calomnie trouble le sage, elle abat la fermeté de son cœur. » *Eccle.* VII. 8. D'ailleurs, comment assoupir, étouffer les titillations de la chair, ces mouvements si séduisants, si naturels, si mauvais conseillers, sans dompter par les veilles, la prière, les privations, sans asservir cette même chair que la satiété porte à tous les excès ? En outre, tous les préceptes divins nous excitant à faire la volonté de Dieu, à vivre non suivant la loi de la chair ou du monde, mais suivant la loi de l'Esprit divin; comment satisfaire cette volonté divine, si nous ne faisons abnégation de la nôtre, qui en est souvent l'opposé, et si nous ne la soumettons pas à l'esprit? Mais quoi de plus difficile que d'être maître de soi, que de se commander à soi-même ? Ce n'est pas sans raison qu'on a dit : « L'homme patient vaut mieux que le fort ; quiconque est maître de soi est plus fort qu'un preneur de villes. » *Melior est patiens viro forti : et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* Prov. XVI. 32.

D'ailleurs la chair et l'esprit se faisant une guerre acharnée, qui pourra vivre suivant la loi de l'esprit, s'il ne comprime, par la force de cet esprit, les mouvements désordonnés de la chair et les passions, c'est-à-dire, les désirs mauvais, envie, colère, haine, soif de la faveur populaire, gourmandise ; si, par sa vertu, il ne dompte les saillies, les écarts de la langue, des yeux, des oreilles et des autres sens ? Or, qu'est-ce autre chose que porter la mort aux sens et aux convoitises de la chair ? N'est-ce pas là ce que dit l'Apôtre : « Ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs concupiscences ? » *Galat.* V, 24. Le Sei-

gneur lui-même ne le confirme-t-il pas en ces termes : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive ? » *Luc.* IX, 23. N'insinue-t-il pas la même pensée, quand il énonce que les justes, représentés par la terre qui produit cent pour un, portent du fruit par la patience ? *Luc.* VIII, 8 et 15. Or, qu'est-ce que la patience, sinon le martyre de l'âme ? En effet, dit saint Grégoire, nous n'avons pas besoin du fer ou de la flamme pour être martyrs, si nous conservons vraiment la patience au fond de notre cœur.

Le même saint Grégoire affirme encore en ces termes que la vraie pénitence est une espèce de martyre : « Quand l'occasion d'une persécution nous ferait défaut, notre paix ne laisse pas d'avoir son martyre ; parce que, si nous ne présentons pas notre chair au martyre, néanmoins nous retranchons les désirs charnels par le glaive spirituel. » *Dialog.* — Ainsi, mes frères, si nous voulons être le froment choisi, le vin précieux qui est recueilli dans le cellier céleste, il faut être broyés comme le froment, foulés comme les raisins ; c'est-à-dire, la chair doit être soumise et comprimée avec ses vices et ses convoitises. C'est là notre profession, notre philosophie, notre milice. « Nul athlète, dit saint Jérôme, n'est couronné sans combattre. » Ne vous abusez pas. On ne se moque pas de Dieu. Car ils se trompent du tout au tout, ceux qui obéissant à la chair, esclaves des passions, se ruant sur les biens de la terre, et passant toute leur vie à chercher partout des plaisirs, s'imaginent qu'ils arriveront au ciel sans œuvres, sans travail, sans efforts. Mais nous avons assez appuyé sur le pressoir ; venons aux autres dépendances de la vigne.

II.

« Le père de famille entoura la vigne d'une haie, et y bâtit une tour. » La haie, c'est la vigilance, non-seulement des anges, mais aussi des prêtres, des docteurs et des autres ministres de l'Eglise qui, en partie par l'enseignement, en partie par la discipline ecclésiastique, protégent la vigne, et empêchent les bêtes ou les voleurs de piller les fruits. La tour, d'où la vue s'étend sur toute la vigne, c'est la divine Providence qui, non contente de la vigilance des anges

et des hommes, veille elle-même d'un œil attentif, et comme d'un lieu élevé, sur tout ce qui se fait dans la vigne de son Eglise. Cette garde et cette providence sont ainsi dépeintes par l'Epouse du Cantique : « Le pacifique a eu une vigne, où sont des peuples; il l'a donnée à des gens pour la garder; chaque homme doit rendre mille pièces d'argent pour le fruit qu'il en retire. Ma vigne est devant moi. » *Cant.* VIII, 11. Ce pacifique, que l'Epouse dit être le Maître de la vigne, c'est Jésus-Christ, qu'Isaïe appelle le prince de la paix. Après la vigne de la Synagogue, il a eu celle de l'Eglise, formée de diverses nations réunies en un seul corps, et il l'a donnée à surveiller avec sollicitude à des gardiens, c'est-à-dire, aux saints anges, et à de pieux pasteurs. Rien d'étonnant qu'il y ait placé tant de gardiens, le fruit en est si précieux ! Car le fruit de cette vigne, laquelle est l'Eglise, est le vin ineffable de la charité, qui enivre d'une douce ivresse le cœur de l'homme; pour l'obtenir le juste offre volontiers mille pièces d'argent, c'est-à-dire tous ses biens, comme le marchand dont parle l'Evangile; et il dit avec la même Epouse: « Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour le saint amour, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné. » *Cant.* VIII, 7. Non content d'un tel nombre de gardiens, ce Maître pacifique ajoute : « Ma vigne est devant moi. » Jamais, en effet, depuis le commencement du monde, il n'a détourné les yeux de sa vigne, jamais il n'a cessé de la contempler, de la protéger, de la cultiver de toutes les manières.

La vigne louée, il partit en voyage. L'absence du père de famille fut la première occasion des maux qui allaient fondre. Comme il était parti pour des pays lointains, on s'imaginait qu'il ne reviendrait guères pour réclamer les fruits de la vigne. Dans cette persuasion, les laboureurs se ruèrent sur les biens du père de famille, et y firent main basse, chacun selon ses caprices. Cette persuasion, mes frères, pervertit à tel point non-seulement les ministres de l'Eglise, mais encore les autres fidèles, qu'elle est la principale cause pour laquelle ils négligent leurs devoirs. S'imaginant que le Seigneur est allé au loin, ils croient qu'il reviendra tard pour percevoir les fruits de la vigne, c'est-à-dire, pour demander compte de la vie passée. Ce long retard, dont les méchants

se flattent, encourage extrêmement leur audace et leur licence. Ils pensent qu'ils auront le temps de lâcher la bride à leurs passions, de se faire un Dieu de leur ventre, de suivre le monde, de jouir des plaisirs de la terre, et qu'enfin dans la décrépitude de la vieillesse, ils reviendront à de meilleurs sentiments, et commenceront à vivre, quand il faut mourir. Ainsi, cette vie si courte et si fugitive, le démon parvient à la leur présenter comme très-longue, et il leur persuade que pour tout cela ils ont plus de temps qu'il ne leur en faut.

Les peintres nous donnent une idée de ce prestige; ils combinent leurs couleurs et leurs lignes de telle sorte que trompant les yeux, ils leur font voir comme très-éloigné ce qui est proche. De la même manière, ce grand artisan de mensonge séduit tellement les yeux de notre intelligence, qu'il nous fait regarder comme infiniment éloigné le jour de la mort, qui est à la porte de chacun de nous. On ne saurait dire à quel point cette persuasion mensongère entraîne l'espèce humaine à toutes les extravagances, à toutes les licences. C'est par les mêmes artifices que, dans les Proverbes, la prostituée provoque à la débauche un jeune inconsidéré : « Venez, enivrons-nous de délices jusqu'au matin, jouissons des plaisirs de l'amour. » *Prov.* VII, 18. — Sur quelle espérance te fondes-tu, pour me provoquer à un tel crime? — Elle ajoute aussitôt : « Mon mari n'est pas à la maison, il est parti pour un long voyage. Il a pris avec lui un sac d'argent, et il ne reviendra qu'au jour de la pleine lune. » *Ibid.* Or, qu'est-ce que cette courtisane, sinon notre chair, encline à tous les plaisirs et à tous les caprices? Qu'est-ce que ce jeune inconsidéré, séduit par les caresses de cette courtisane, sinon notre esprit? Quand cet esprit oppose aux caresses de la chair le jugement du Seigneur et le péril de la reddition des comptes, la chair menteuse, de son côté, affirme que cette heure est bien éloignée, et qu'il ne faut pas laisser échapper le plaisir présent, dans la crainte du péril futur.

Contre cette tromperie funeste du démon et de la chair, je ne vois pas de remède plus efficace à opposer que celui qu'emploie le Sauveur, dans l'Evangile, contre cette fraude de l'antique ennemi : « Si ce serviteur est méchant, qu'il dise en son cœur,

Mon maître n'est pas près de venir; et qu'il se mette à battre ses compagnons, et à manger et à boire avec des ivrognes; le maître de ce serviteur viendra à l'heure où il ne l'attend pas, il le chassera, et lui donnera pour partage d'être puni avec les hypocrites. » *Matth.* XXIV, 48 et seq. Dans cet exemple bien approprié à notre sujet, le Seigneur indique et la source des péchés et le supplice qui doit nous ouvrir les yeux. La source des péchés, c'est que, le Seigneur étant supposé absent et parti au loin, nous nous imaginons que la reddition des comptes est éloignée. Jouets de cette erreur, nous prenons du bon temps, nous laissons libre carrière à la chair, à l'avarice, nous nous ruons sur la substance du pauvre, pour trouver moyen de vivre dans le luxe et le faste, persuadés que jusqu'à la mort nous aurons du temps de reste, pour servir le monde et Dieu, la chair et l'esprit, suivant les âges.

C'est donc sous l'empire de cette illusion que les travailleurs de la vigne, voyant le maître parti en voyage, se crurent tout permis. Que leur objecter, sinon ce que le Sauveur ajoute : « Le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne l'attend pas, à l'heure qu'il ne sait pas, il le chassera, etc. ? » Cela étant, n'est-ce pas le comble de la démence, de juger du temps, des moments, autrement que l'auteur des temps lui-même, lequel a dit que ce jour, cette heure que, dans ton aveuglement, tu te représentes comme certaine, est, au contraire, incertaine et inconnue pour toi? Il donne à entendre encore la même vérité lorsque, dans la parabole des dix vierges, il fait arriver l'époux au milieu de la nuit, c'est-à-dire à l'improviste; afin de montrer que le Christ arrive presque toujours au moment où nous l'attendons le moins, où nous le croyons le plus éloigné. Mais continuons :

« Le temps des fruits approchant, etc. » Ce qu'ils s'étaient persuadé ne devoir jamais arriver, arriva enfin. Car « le jour de leur perte s'approche, les moments de leur ruine s'avancent. » *Deut.* XXXII, 35. Il n'y a pas de terme si long, qui ne coure à sa fin, dans cette rapide et incessante évolution du temps et du monde. D'ailleurs, pour l'homme, rien de fixe, de certain. Les destinées, comme dit Sénèque, ne connaissent aucun ordre pour que les vieillards partent plus tôt, et les jeunes plus tard; souvent tout

paraît à rebours, et nous ne pouvons que constater les desseins inscrutables de la volonté divine. Dieu seul tient dans sa main les clefs de la vie et de la mort; à son gré il fait sortir de la vie, les uns à leur naissance, les autres avant leur naissance, ceux-ci à la fleur de l'âge, ceux-là dans la vieillesse. Une seule chose est certaine, c'est qu'il n'y a rien de certain. Cette condition de la mortalité, le Seigneur nous avertit de l'avoir toujours sous les yeux, quand il dit : « Ressemblez à des gens attendant que leur maître revienne des noces, afin de lui ouvrir promptement lorsqu'il sera venu et qu'il heurtera..... S'il arrive à la deuxième ou à la troisième veille et qu'il les trouve prêts, heureux seront ces serviteurs. » *Luc.* XII, 36 et seq.

Par cette similitude ingénieuse, le Seigneur dépeint la disposition, la préparation d'esprit des justes qui pensent, non pas une fois, deux fois, mais à toute heure, à tout moment, à la reddition des comptes, afin de se préserver de toute faute avec plus de sûreté et d'attention. Car ils comprennent la vérité de cette sentence de Jean Climaque : « Il est contraire à la piété de laisser passer un jour, sans se persuader qu'il est le dernier de notre vie. » Heureux ceux à qui il a été donné de vivre et de mourir ainsi; ils vivent véritablement, parce qu'ils ne perdent jamais de vue la mort. Leur sécurité est d'autant plus grande, que plus grande est leur crainte. En effet, cette sainte frayeur produit, non la crainte, mais la sécurité. Au surplus, rien d'étonnant, puisque dans les choses matérielles, on en trouve aussi qui produisent des effets contraires à leur nature. La chaux, aspergée d'eau froide, n'est pas froide; elle fermente et devient une source de calorique. Cette vive douleur, qui naît de la vraie contrition du cœur, engendre une indicible joie de l'âme; parce que le pénitent comprend que cette douleur éteint la cause d'où elle sort, c'est-à-dire, les péchés.

De la même manière, ceux qui, dans cet exil, dans cette vie d'épreuves, craignent le Seigneur, trouvent dans cette crainte et leur consolation et une sécurité plus grande. Car ils comprennent qu'il y a une sécurité qui exclut la sécurité véritable, au lieu que la crainte la donne. En effet, c'est une loi de la na-

ture : en toutes choses, celui qui se croit le plus en sûreté, est celui qui l'est le moins. On en voit un exemple frappant dans les habitants de Laïs. Comme ils étaient dans la plus grande sécurité, les enfants de Dan les assaillirent soudain et à l'improviste, et les égorgèrent jusqu'au dernier. *Judic.* XVIII, 7, 27 *et passim.* Au contraire, ils vivent dans une vraie sécurité, ceux que cette crainte prévoyante tient constamment en éveil. En effet, comme la crainte est mère de l'attention et de la sollicitude, et que d'un autre côté l'attention et la sollicitude bannissent la négligence et procurent tous les moyens de salut, il s'ensuit que plus on craint, plus on vit avec précaution et avec sécurité. « On attend le Seigneur avec d'autant plus de sécurité, dit saint Grégoire, qu'on examine chaque jour sa vie avec plus de crainte et de circonspection. » Mais voyons la suite.

III.

Le temps des fruits approchant donc, le père de famille, ayant vainement envoyé serviteurs sur serviteurs pour réclamer les fruits de la vigne, se décida enfin à envoyer son fils. Il disait : « Ils auront quelques égards pour mon fils. » Ici, mes frères, vous voyez l'immense bienfait de Dieu, et en même temps notre immense péril. Car, la vigne étant plantée, le pressoir établi, le terrain enclos, la tour bâtie, la vigne louée aux travailleurs, et les serviteurs désignés pour recueillir les fruits, qu'avait à faire de plus le céleste Père de famille, qu'à envoyer son Fils? Ayant en vue les bienfaits qu'il devait accorder, il plaide sa cause en ces termes, par la bouche d'Isaïe, contre les hommes pervers et rebelles : « Maintenant donc, habitants de la Judée et de Jérusalem, soyez juges entre moi et ma vigne. Que fallait-il faire de plus pour ma vigne, que je n'aie pas fait? » *Isa.* V, 3. Ayant envoyé son Fils unique après les prophètes, quel autre ou plus grand, ou meilleur, pouvait-il destiner à exiger les fruits de la vigne spirituelle; quel autre plus capable de nous imposer par son autorité, de nous gagner par ses bienfaits, de nous aider par ses mérites, de nous instruire par sa doctrine, de nous édifier par ses exemples, de nous former à la piété et à l'obéissance par la manifestation de tant de mansuétude et de charité? Par ce

bienfait nous avons été comblés surabondamment de tout ce qui était nécessaire pour porter des fruits de justice. C'est ce que signifient ces dernières paroles du Seigneur mourant sur la croix : « Tout est consommé. » Elles attestent non-seulement que tous les oracles des Ecritures sont accomplis, mais encore que tous les moyens de salut nous ont été donnés, et par surcroît. Car que pouvaient espérer, que pouvaient désirer de plus les hommes ? Fallait-il que le Seigneur vînt nous saisir à la gorge, pour nous entraîner et nous pousser, bon gré mal gré, dans les demeures bienheureuses ? S'il l'avait fait, qu'eût-ce été autre chose que nous prendre pour ces bêtes qu'on enferme dans des cages, et nous porter au ciel violemment ? Ce traitement eût été tout à fait contraire aux conditions de la nature humaine, sur laquelle ne doit peser aucune violence extérieure, mais que l'espérance doit attirer, l'amour enflammer, la vertu exciter, qui enfin doit avoir pour mobiles l'honneur et la charité. Car celui qui dispose tout avec une si sage et si douce providence, et qui, comme dit saint Denys, s'insinue en toutes choses suivant la portée de chaque nature, celui-là a dû attirer l'homme à lui de cette même manière. Or, pouvait-il le faire plus convenablement, qu'en destinant son Fils unique à sauver l'humanité ? C'est cette condescendance infinie de la bonté divine, qui a porté tous les saints du Nouveau Testament à braver tous les combats par amour de Jésus-Christ.

L'Apôtre nous invite à considérer un si grand bienfait, quand il dit : « Pensez donc en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne vous découragiez point, et que vous ne tombiez point dans l'abattement. » *Hebr.* XII, 3. Si le grand Apôtre donnait le précepte, il en avait aussi donné l'exemple en sa personne : « Je suis mort à la loi par la loi même, afin de ne vivre plus que pour Dieu. J'ai été crucifié avec Jésus-Christ. Et je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 19 et seq. — De grâce, Paul, pourquoi vivez-vous attaché à la croix avec Jésus-Christ, et portez-vous ses stigmates sur votre corps ? — « C'est qu'il m'a aimé, et qu'il s'est livré lui-même pour moi. » *Ibid.* La mort de Jésus-Christ était un bienfait

commun au genre humain. Cependant l'Apôtre avait, pour des bienfaits répandus sur tous, la même reconnaissance, que s'ils avaient été son partage à lui seul; parce qu'en réalité, quoique conférés à tous, ils sont aussi utiles à chacun, que s'ils étaient un privilége individuel. C'est ainsi que le soleil éclaire autant chacun de nous, que si Dieu ne l'avait pas créé et destiné pour éclairer en même temps les autres.

Toutefois, ce qui aiguillonnait si puissamment les saints à la pratique de la piété et de la justice, rend notre condition fort mauvaise, si nous sommes négligents et insouciants. Un si grand bienfait de la miséricorde divine, une telle grâce spontanément offerte, tant de secours pour le salut, la concession de tant de sacrements, exigent manifestement de nous plus de piété et de justice. Si nous manquons à ce devoir, nous sommes d'autant plus coupables, que nous avons reçu davantage. Le même Apôtre le déclare nettement en ces termes : « Celui qui a violé la loi de Moïse est mis à mort sans pitié sur la déposition de deux ou trois témoins. Combien croyez-vous que sera jugé digne d'un plus grand supplice celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu ; qui aura tenu pour chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de la grâce ? » *Hebr.* x, 28, 29. Voilà un argument assez fort, assez amer, et qui est encore fortifié par la parabole de l'Evangile de ce jour.

Si, en effet, le royaume de Dieu a été enlevé aux Juifs, pour être transféré aux Gentils, parce que ceux-là avaient abusé du bienfait de la loi reçue, que doivent attendre ceux qui, outre le bienfait de la loi, ont recueilli en vain la grâce de l'Evangile, et le sang de Jésus-Christ? C'est ce qu'indiquent ces paroles de l'Apôtre : « Combien croyez-vous que sera jugé digne d'un plus grand supplice celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu ? » Nous foulons aux pieds ce que nous méprisons; c'est donc fouler aux pieds le Fils de Dieu, que de mépriser ses lois et de tenir pour rien ses dons inappréciables. C'est en même temps « polluer le sang de l'alliance par lequel nous avions été sanctifiés; » car le sang du Christ est appelé le sang de l'alliance ou du testament, et de la sanctification, parce que c'est en vertu de ce sang que nous a été

légué l'héritage éternel, et que nos crimes sont expiés. A plus forte raison, c'est profaner ce précieux sang qui nous a conféré et la sanctification et le patrimoine de l'éternelle hérédité, ce sang qui a droit à notre culte et à notre vénération, c'est le profaner que de s'approcher avec un cœur impur du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. Car qu'est-ce autre chose que jeter le corps et le sang du Seigneur dans un lieu souillé et flétri? Enfin le pécheur « fait injure à l'Esprit de la grâce; » en effet, le plus grand outrage qui puisse être infligé à Dieu, c'est de répudier sa grâce par le péché mortel, c'est d'exclure du domicile de notre âme le Seigneur de majesté, pour admettre en sa place l'auteur de tous nos maux, le démon. Voilà donc tous les maux où nous tombons, chaque fois que nous commettons le péché mortel. A cette occasion, le cardinal Cajétan remarque qu'il est beaucoup plus grave pour un fidèle, que pour un infidèle, de tomber dans ce genre de péché, parce que l'infidèle ignore la difformité que puise le péché mortel dans son opposition au mystère de la rédemption du Christ.

Ainsi, mes frères, que personne ne s'autorise de l'abondance des grâces évangéliques pour donner carrière au débordement des passions. Car, « de même que l'Evangile est la vertude Dieu pour le salut de tout croyant; de même aussi se révèle dans l'Evangile la colère de Dieu, laquelle éclatera du ciel contre toute impiété des hommes qui retiennent injustement captive la vérité de Dieu. » *Rom.* I, 16 et seq. Dans l'Evangile se révèlent donc tout ensemble et la miséricorde de Dieu et la sévérité de sa justice. Mais cette seconde partie de l'Evangile, c'est Jean-Baptiste qui fut chargé de la prêcher, lorsqu'après la venue du Sauveur, il dit au peuple : « La cognée est déjà à la racine de l'arbre. Tout arbre qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » *Matth.* III, 10. A ces derniers mots d'autres substituent : « est coupé et jeté au feu, » ce qui est plus vif et plus fort; puisque le châtiment dénoncé aux coupables est, non pas éloigné, mais proche et présent.

En effet, la grandeur du bienfait attire sur les ingrats et les insouciants un plus grave supplice. « Un vêtement souillé de sang sera donné à la combustion, sera la pâture du feu. » *Vestimentum*

mixtum sanguine, erit in combustionem, et cibus ignis. Isa. IX, 5, 6. Or, un vêtement taché de sang, qu'est-ce autre chose qu'une vie souillée de crimes? Le royal Prophète demandait au Seigneur d'être préservé de ce sang : « Délivrez-moi, disait-il, des taches de sang, mon Dieu, Dieu de mon salut. » *Ps.* L, 16. Isaïe dit donc : Un vêtement souillé de sang sera la pâture du feu. Pourquoi? — Il en donne aussitôt la cause : « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, » *Ibid.;* c'est-à-dire, puisque le souverain Maître de toutes choses a daigné se faire petit pour notre salut, se faire non-seulement homme, mais le dernier des hommes, il est clair qu'après une telle grâce, après un tel salut, une telle manifestation de bonté, de tendresse, être ingrat et rebelle à une si vive lumière, ne peut être châtié que par l'éternel supplice du feu. Cette raison seule, quand il n'y en aurait pas d'autres, sera la condamnation des pervers au dernier jugement.

Mais ce qui accuse encore fortement l'aveuglement de notre intelligence, c'est ce qu'ajoute la parabole : « Ils respecteront mon Fils. » Saint Luc dit : « J'enverrai mon Fils bien-aimé; peut-être qu'en le voyant ils auront quelque respect pour lui. » *Luc.* XX, 13. Ici, le Seigneur, à la manière des hommes, et comme incertain sur l'événement, dit : « Peut-être ils auront du respect pour lui. » Car il savait que telle est la dureté de l'âme humaine, qu'un si grand bienfait ne l'amollirait pas. — Examinez maintenant, mes frères, ce que les prophètes ont autrefois annoncé de la puissance et de l'efficacité de la venue du Sauveur. « Oh! dit Isaïe, si vous vouliez fendre les cieux, et en descendre! Alors les montagnes fondront devant votre face; elles seront comme les métaux que le feu met en fusion, et comme les eaux qu'il fait bouillonner. » *Isa.* LXIV, 1. Daniel prédit qu'à l'arrivée du Christ le péché trouvera sa fin, que l'iniquité sera exterminée, que l'éternelle justice régnera sur la terre. *Dan.* IX, 24. En effet, telle est la puissance de cet admirable bienfait, d'un remède si énergique et si efficace, que tous les crimes devaient disparaître du monde. Cependant par notre faute, par notre obstination, il est arrivé que le seul fait vraiment grand de l'histoire n'a produit presque aucun effet sur le grand nombre, et que dans cette lutte entre la bonté

divine et la perversité humaine, notre malice semble jusqu'à un certain point avoir le dessus. Saint Bernard, pour montrer la gravité des blessures de la nature humaine, fait observer qu'il n'a fallu rien moins pour les guérir, que le sang et la mort du Fils de Dieu. *Serm. de Nat.* Néanmoins, ce qui montre encore mieux l'immensité de notre malice, c'est qu'un moyen si puissant n'a pu guérir les blessures du plus grand nombre. De toutes ces considérations nous pouvons conclure combien notre péril est plus grand que celui des Juifs, nous qui comblés de bienfaits ineffables, n'en avons guère pour cela fait plus de progrès dans la vertu.

Nous avons donc de justes sujets de crainte; mais ce qu'ajoute le Seigneur à la fin de la parabole, y met le comble. Car, après avoir parlé de la pierre angulaire, il dit aussitôt : « Celui qui se laissera tomber sur cette pierre, s'y brisera, et elle écrasera celui sur qui elle tombera. » Nul doute que ces deux espèces de châtiments ne s'adressent à deux espèces d'hommes coupables, les uns qui seront brisés; les autres, ce qui est plus grave, qui seront écrasés. Les premiers sont ceux qui se heurtent contre cette pierre; tels que les Juifs et les infidèles, pour qui la croix du Christ fut un scandale, et qui, suivant l'Apôtre, se sont heurtés contre la pierre d'achoppement, *Rom.* IX, 32. Les seconds sont ceux qui ne heurtent point contre la pierre, il est vrai; mais la pierre tombant sur eux, les écrase. Or quels sont-ils, sinon ceux qui ont la foi, mais qui n'ont pas les œuvres? Nous l'avons dit, ils méritent un châtiment d'autant plus sévère, qu'ils sont plus coupables, après avoir reçu la lumière de la foi, tant de bienfaits, tant de sacrements et de remèdes, de se rouler dans la même fange des vices que les infidèles. « Mieux eût valu pour eux ne point connaître la voie de la vérité, que de retourner en arrière après l'avoir connue, et que d'abandonner la loi sainte qui leur a été donnée. » II *Petr.* II, 21.

Ainsi périt la vaine confiance de ceux qui espèrent arriver au salut avec la foi seule, avec une foi tiède et stérile. Tant s'en faut qu'une telle foi avance leurs affaires et serve leur cause, qu'au contraire elle leur nuit beaucoup; puisque l'Apôtre affirme que

les infidèles sont dans une meilleure condition que des fidèles de cette sorte. En voulez-vous une preuve irrécusable? — Rappelez-vous à qui, dans le présent évangile, fut enlevé le royaume de Dieu, et à qui il fut donné. Il fut enlevé à ceux qui étaient les fidèles d'alors, au peuple choisi de Dieu, et il fut donné aux idolâtres, à des peuples souillés de tous les vices qu'engendre l'idolâtrie. Si donc le royaume de Dieu fut donné à ceux-ci, et enlevé à ceux-là, les idolâtres ont paru à Dieu plus dignes, ou, si vous voulez, moins indignes du royaume de Dieu, que ceux qui avaient abusé de la foi reçue et de tous les autres bienfaits divins. Au surplus, il n'y a là rien d'étonnant, puisque même dans les choses humaines, nous trouvons des exemples analogues. Quelle est l'amitié, l'union la plus étroite? C'est celle qui joint l'époux et l'épouse. Car il est écrit : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme. » *Gen.* II, 24. Mais si l'épouse viole la foi conjugale, cette étroite union se change en inimitié déclarée. Or, la Synagogue, après avoir été unie à Dieu en légitime mariage, a violé la foi donnée à son époux; rien d'étonnant alors qu'elle ait été répudiée, et que le paganisme ait été appelé en sa place dans le lit nuptial. Cela est figuré dans le mariage d'Assuérus, roi des Perses, qui répudia la reine Vasthi, pour lui avoir désobéi, et qui épousa une étrangère, Esther. *Esth.* II, *passim.* Cet exemple, mes frères, est fait pour nous inspirer une vive crainte. Ne violons donc pas la foi donnée à Dieu, ne désobéissons pas à ses lois, ne laissons pas s'éteindre en nous la lumière de la foi, ni perdre les bienfaits divins; gardons-nous de faire tourner à notre damnation nos moyens de salut; autrement cette étroite union, qui a été cimentée par les sacrements de la foi, se changera, nous l'avons dit, en un éternel divorce. Faisons donc des efforts, coopérons vaillamment à la foi qui nous a été donnée, et fournissons la carrière de la vie de telle sorte que nous méritions de recueillir des mains de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'éternelle béatitude, le fruit de notre travail et de notre foi.

PREMIER SERMON

POUR

LE IIIe DIMANCHE DE CAREME,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE, ET NOTAMMENT LES PAROLES DU TEXTE, QUI ONT POUR OBJET L'EXPULSION DU DÉMON ET SON RETOUR DANS L'AME; C'EST-A-DIRE OU L'ON INDIQUE COMMENT LE DÉMON EST BANNI DE L'AME PAR LA PÉNITENCE; COMMENT IL RENTRE DANS CETTE AME; ET ENFIN COMMENT LE NOUVEL ÉTAT DE L'HOMME DEVIENT PIRE QUE SON PREMIER ÉTAT.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non inveniens... Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant le repos, qu'il ne trouve point... Alors, il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette maison, ils y établissent leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. *Luc.* XI, 24.

CHERS FRÈRES,

La fin de l'Evangile de ce jour nous fournit un exorde approprié à ce discours. Le Seigneur venait d'énoncer de sa bouche d'or les paroles dont vous avez entendu la lecture, lorsqu'une femme, qui se trouvait dans la foule, fut tellement ravie d'admiration pour sa doctrine que, ne se contenant plus, elle éclata, et fit entendre cette parole qui témoignait de ses transports : « Heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles que vous avez sucées. » Le Seigneur, sans repousser la glorification de sa bienheureuse mère, mais montrant qu'elle avait une autre gloire plus grande, répondit : « Plus heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la pratiquent. » *Luc.* XI, 28. En effet, dit saint Augustin, Marie fut plus heureuse en recevant la foi du Christ, qu'en concevant la chair du Christ. Car c'était plus de le concevoir spirituellement dans l'âme, que de le concevoir corporellement dans le sein; la parenté spirituelle étant plus précieuse aux yeux de Dieu que la parenté charnelle. Cela étant,

chacun de nous peut imiter la Mère de Dieu dans ce qu'elle a de plus excellent. Quoiqu'il n'y ait qu'une seule Mère du Christ selon la chair, parce que seule elle l'a conçu corporellement et enfanté; cependant, selon l'esprit, comme le dit saint Ambroise, quiconque entendant la parole de Dieu la conserve si bien au fond du cœur, qu'il enfante par ses œuvres ce qu'il a conçu dans son âme, celui-là devient spirituellement la mère du Christ, au témoignage de celui-là même qui a dit : « Quiconque fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » *Matth.* XII, 50. Et l'excellence de cette parenté spirituelle nous est révélée par le même Seigneur, dans le présent évangile, quand il dit : « Plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la pratiquent ! » Il ne tient qu'à vous, frères, d'avoir part à une telle béatitude, si vous écoutez la parole de Dieu avec la ferveur et le fruit que nous demandons. Pour que vous y puissiez arriver, implorons humblement le secours de la grâce divine par l'entremise de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

L'évangéliste saint Luc raconte qu'on présenta au Sauveur un homme obsédé du démon, et à qui ce démon avait conféré trois bienfaits pour prix de l'hospitalité. Car il l'avait rendu aveugle, sourd et muet. Ce sont là, en effet, les trois présents que cet hôte généreux fait non-seulement aux corps, mais aussi aux âmes de ceux qu'il obsède. Dès que le Seigneur eut eu chassé le démon du corps obsédé, les trois fléaux disparurent avec leur auteur. La foule, qui était présente, admirait dans sa simplicité les miracles du Sauveur ; mais les Pharisiens, aveuglés par l'orgueil et l'envie, se dirent entr'eux : « C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. » Que votre nom soit béni dans tous les siècles, Seigneur Jésus, vous qui, vivant parmi les hommes, après les avoir comblés de tant et de si grands bienfaits, en avez recueilli ce prix, qu'ils attribuaient au prince des démons les œuvres les plus éclatantes de votre divinité. Qu'y avait-il autre chose à attendre de notre malice ? et quelle autre chose pouvait venir de votre immense bonté ? Un ancien a dit : Il est royal, d'entendre dire du mal, après qu'on a fait le bien. — Si c'est royal, je

l'ignore; — mais ce que je sais, c'est que vous, Seigneur, vous avez recueilli l'outrage de la bouche de bien des gens que vous aviez comblés de vos bienfaits, et guéris de leurs maux.

Division. — Au reste le Seigneur, comprenant la disposition et l'esprit des pharisiens, démontre d'abord par des raisons qu'il n'a aucun commerce avec les démons, et que ce qu'il fait, il le fait par la puissance de Dieu. — Puis, après avoir exposé la condition des esprits mauvais, il déclare que c'est le comble de l'impiété, non-seulement de ne pas glorifier les œuvres de la puissance divine, et ses bienfaits merveilleux envers le genre humain, mais encore de les attribuer à la puissance des démons. Il dit donc :

Première raison.— « Tout royaume divisé en lui-même sera détruit. » C'est comme s'il avait dit : Vous voyez comment je chasse les démons; ce n'est pas en les priant, en les suppliant; c'est en ordonnant, c'est en vertu de ma puissance, que je les expulse des corps humains. Ce n'est pas ainsi qu'un démon chasse un démon; ce serait un acte d'inimitié, d'hostilité. Or les démons ne se font point la guerre. Car, s'ils se la faisaient, ils seraient divisés; et, s'ils étaient divisés, leur empire ne serait pas solide. Tout empire, en effet, divisé en lui-même, est près de sa ruine; car toute division est le commencement de la ruine. Ainsi, chaque chose, comme elle aime son *être,* aime par conséquent son intégrité et son unité. Elle fait résistance à sa division, de même qu'à sa corruption; parce que sa division, c'est sa corruption et sa mort. Or comme l'empire des démons est stable et éternel, puisqu'ils ont juré une haine éternelle au royaume de Dieu, il s'ensuit que nul démon ne fait la guerre à un démon, et ne cherche à le déposséder, comme vous me voyez faire. Donc, je suis, non pas l'ami, mais l'ennemi du démon, puisque je le combats à outrance.

Deuxième raison.— D'ailleurs, si je chasse les démons avec le secours de Béelzébub, avec quel secours les chassent mes disciples qui sont vos fils? Si personne ne songe à attribuer aux démons la puissance de ces pauvres pêcheurs, de ces hommes illettrés, pourquoi attribuez-vous la mienne aux démons, puisque le pouvoir de mes disciples est le même que le mien? Ce que font ceux-ci, ils le font en vertu de ma puissance; si donc, ce qu'ils font, per-

sonne ne l'attribue aux artifices des démons, pourquoi attribuer à ces démons ce que je fais ?

Troisième raison. — « Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix, etc. » Voici le sens : Un fort armé garde sa maison, et possède en paix son butin. Survient un plus fort qui le dépossède de son foyer, qui lui enlève ses armes, qui distribue ses dépouilles, et met en liberté ses prisonniers. Celui-ci doit-il être tenu pour l'ami du premier, ou pour son ennemi mortel ? Si donc je tiens la même conduite contre le démon, si je poursuis avec tant de constance le prince de ce monde, pendant qu'il règne en paix, si je brise ses armes, si je dévoile tous ses moyens de nuire, si je le chasse, comme de son foyer et de sa demeure, des corps et des âmes des hommes assaillis par lui, comment puis-je être regardé comme l'ami de celui à qui je fais une guerre si acharnée ?

Quatrième raison. — Non-seulement par les coups portés, mais par la différence des œuvres et des tendances, vous pouvez juger de notre incompatibilité. Car vous voyez combien diffèrent les œuvres des démons et les miennes. La passion du démon est de flétrir l'honneur de Dieu ; la mienne, de le rehausser ; il égorge les brebis de Dieu, je cherche à les préserver ; il les disperse, je les rassemble ; enfin il entraîne les hommes à l'impiété, à tous les désordres, pour les mener à la mort éternelle ; moi, au contraire, je les exhorte à la piété, à la justice, à toutes les vertus, pour les conduire à la vie éternelle. Comment pourraient s'accorder ceux qui sont séparés par un abîme, par des tendances et des œuvres si opposées ? Car, si celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; si celui qui ne recueille pas avec moi, dissipe ; comment serait-il mon ami, celui qui est entré dans une telle lutte contre moi, et dont les œuvres sont les antipodes de mes œuvres ?

Conclusion de la démonstration. — Si donc, déposant votre jalousie, et secouant les ténèbres dont vous enveloppent vos passions désordonnées, vous pesez les faits tranquillement et sérieusement, vous conclurez sans peine des raisonnements qui précèdent, que je chasse les démons, non avec le doigt des démons, mais en vertu de la puissance de Dieu. S'il en est ainsi, le règne

de Dieu commence pour vous; alors, vous devriez, non le blasphémer, mais proclamer sa puissance, publier sa bonté, célébrer sa tendresse pour le genre humain, et vous féliciter vous-mêmes, de ce qu'un si grand bonheur est arrivé à votre siècle.

Seconde partie de l'Evangile. — Le Seigneur, après avoir ainsi démontré qu'il chassait les démons par la puissance de Dieu, déclare ensuite combien il serait criminel d'attribuer au prince des démons cette puissance et cette grâce de Dieu. En punition de ce forfait, il dit que les Juifs seront réprouvés de Dieu, et qu'ils recevront des châtiments, comme ils n'en ont pas encore subi. Il confirme ce qu'il avance, en exposant d'abord la malice et la nature des démons. Car c'est la coutume de l'esprit impur, quand il a été expulsé violemment par l'homme, de guetter de tous côtés l'occasion de ressaisir le poste qu'il a perdu. Dès qu'il l'a trouvée par la négligence, par la somnolence des hommes, il assaille, mais non plus seul, cette victime qu'il possédait seul autrefois; il s'associe sept autres esprits pires que lui-même, et tous ensemble se ruent sur l'infortuné, dont ils prennent possession. Après une telle conquête, il va sans dire que le dernier état du malheureux devient pire que le premier. Précédemment il était agité par un seul démon : maintenant il est sous la pression de sept tyrans, qui le précipitent dans tous les débordements. Voilà, dit le Seigneur, ce qui arrivera à cette génération perverse, de laquelle sortit le démon, lorsqu'elle partit de l'Egypte, et qu'ayant renoncé au culte des idoles, elle reçut la loi et la foi de Dieu. Mais aujourd'hui, à cause de son infidélité et de son blasphème, le démon va en prendre possession, non seul, mais avec une troupe d'autres démons, et enfin son dernier état sera pire que le premier. Car auparavant elle put être guérie par les prodiges et les bienfaits divins, et être arrachée à l'idolâtrie; aujourd'hui tant de miracles opérés à sa vue, tant de bienfaits n'ont pu la tirer de son infidélité et de son obstination.

Assez sur l'ensemble de l'Evangile. Quant à la dernière partie, comme elle offre des points de rapprochement et de l'analogie avec ce saint temps, nous allons tâcher de la développer et d'en tirer des enseignements pratiques. Car ce temps étant consacré à

la pénitence, et quelques-uns la faisant de telle manière qu'un démon n'est pas plutôt banni de leur âme, qu'ils le reçoivent de nouveau, en retombant dans les mêmes crimes, il est bon d'expliquer l'enchaînement, le mode et le péril de cette expulsion et de cette rentrée : conditions et circonstances dont la dernière partie de notre Evangile offre un exemple frappant.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

« Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, etc. » Commençons par établir que dans toutes les âmes humaines reside, ou Dieu, ou le démon. « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, dit l'Apôtre, il n'est pas à Jésus-Christ. » *Rom.* VIII, 9. Or, s'il n'est pas à Jésus-Christ, à qui sera-t-il, sinon au démon? Car, en ce monde, il n'y a que deux empires : l'empire du bien, et l'empire du mal. Le chef de l'empire du bien est le Christ; le chef de l'empire du mal est le démon, qui pour cela est appelé dans les saints Livres le prince de ce monde. Quiconque n'appartient pas au Christ, appartient donc au prince de ce monde, autrement au démon. Il suit de là que, où n'habite pas l'Esprit du Christ, là l'esprit du mal établit son domicile. Ainsi, le démon habite dans toutes les âmes des méchants, ce qui est le comble du malheur. Qu'espérer, en effet, d'une âme qu'habite un hôte si funeste et si horrible? Et cependant cet esprit exécrable est chassé de l'homme par la vraie pénitence, quand celui-ci déplore ses péchés passés, et se proposant fermement de les éviter à l'avenir, a recours, au moins par le désir, aux clefs de l'Eglise et à l'absolution sacramentelle. Car, ces paroles du prêtre : *Je vous absous*, ont une puissance merveilleuse. De même qu'au commencement du monde, quand Dieu dit : « Que la lumière se fasse, la lumière fut; » *Gen.* I, 3; de même quand le prêtre prononce les paroles de l'absolution, sur le champ disparaissent toutes les ténèbres du péché avec les princes des ténèbres eux-mêmes, et cela en vertu de cette parole.

Au lieu de ce ramas d'esprits immondes, l'Esprit divin entre dans cette demeure, et non-seulement il la purifie et la sanctifie, mais encore il l'orne admirablement de vertus et de dons célestes,

et s'y prépare un domicile digne de lui, où il puisse reposer en paix. Ces changements, ces transformations des âmes, ces transmigrations, s'il est permis de le dire, se font d'ordinaire en ce saint temps de pénitence quadragésimale. Car de même qu'à la fête de saint Jean-Baptiste les hommes ont coutume de changer de domicile, et de passer d'une demeure dans une autre ; ainsi le temps du Carême est destiné à cette permutation d'hôtes spirituels. Si ce changement n'a pas lieu alors, comment l'espérer dans le reste de l'année, qui y est moins approprié ? Il arrive de là que le malheureux est condamné à rester encore un an sous le joug du diable.

Chassé de ce domicile par la vertu de la pénitence, cet esprit immonde s'en va par des lieux arides et sans eau. Par ces lieux, presque tous les interprètes entendent, soit les nations infidèles, soit les fidèles vivant à la manière des infidèles, et que le démon possède en vertu d'une ancienne domination et d'une longue habitude du péché. Ces lieux sont dits arides et sans eau, d'abord, pour que nous sachions que ce domicile est peu agréable au démon, comme des lieux arides sont un séjour peu agréable pour les hommes ; ensuite, afin que nous comprenions le malheur et les mœurs de tels hommes, qui sont comparés à la stérilité d'un désert hérissé de ronces et d'épines ; parce qu'il n'y a en eux nul soin de régler leur vie, nul goût pour la vertu, nul fruit de bonnes œuvres, nul rafraîchissement de piété, de compassion, de dévotion ; mais tout y est aride, stérile, infertile.

En eux le démon cherche le repos, et ne le trouve pas ; parce que, comme l'avare n'est pas content de ce qu'il a, mais convoite toujours le bien d'autrui, car il est plus tourmenté par le désir des biens des autres qu'il n'est réjoui de la possession des siens ; ainsi notre ennemi, qui est si avide de nos âmes, qu'il a été dit en son nom : « Donne-moi les âmes, et prends le reste pour toi, » *Gen.* XIV, 21, ne saurait trouver son repos en ceux qu'il a depuis longtemps faits siens ; mais il aspire de toute la puissance de son avidité après ceux qui ne sont pas à lui, c'est-à-dire, qui sont à Dieu. Car c'est de lui qu'on entend mystiquement ce qui est écrit dans Habacuc : « Sa nourriture choisie. » *Cibus ejus electus.* Habac. I, 16. Car

comme le salut des âmes est la nourriture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi la perte des âmes est la pâture du diable. Elle est dite de plus sa pâture choisie, parce que la perte des justes est pour lui un plus vif sujet de joie que la perte des méchants. Cette pâture choisie, il tâche de l'arracher comme à la table du Christ, afin de la dévorer, triomphant moins de son succès, que de notre ruine et de l'injure faite à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car, dit saint Cyprien, ce ne sont pas ceux qu'il a déjà subjugués, qu'il cherche ; ceux-là sont ses captifs, il les tient : il harcelle ceux en qui il voit habiter le Christ. Et quoiqu'il convoite tous les élus, sa rage néanmoins redouble contre ceux qui, autrefois ses sujets, sont parvenus à se débarrasser de lui. Saint Grégoire l'a dit : La rage de l'ennemi redouble, quand il a perdu sa domination perverse.

Ne trouvant donc pas son repos dans de tels lieux, il cherche ardemment à rentrer dans sa première demeure ; il la trouve vacante, bien balayée et ornée. C'est, dit Cajetan, un trope qui exprime l'état d'une âme prête à recevoir le démon ; c'est-à-dire que, dénuée de soutiens et de fortifiants spirituels, elle prête une entrée facile aux ennemis. On voit par là qu'il y a deux états dangereux pour l'âme : l'un, quand elle est déjà possédée du démon ; l'autre quand elle est près d'être possédée par lui. Comme une forteresse, assiégée par une armée nombreuse, ouvre quelquefois ses portes à l'ennemi, et quelquefois se trouve si dénuée de forces, qu'elle est facile à prendre d'assaut ; ainsi parfois notre âme est déjà occupée par le démon, lorsque, par exemple, elle est tombée dans un péché mortel ; parfois elle est voisine de ce péril, quand elle est dépourvue d'armes et de secours spirituels, quand elle n'est pas nourrie par la lecture, pas munie de la prière, pas fortifiée par la fréquentation des sacrements ; quand elle n'évite pas les occasions du péché, qu'elle ne veille pas sur elle attentivement ; quand elle ne garde pas avec une vigilance de tous les instants ses yeux, ses oreilles, sa langue et les autres sens, qui sont les entrées de l'âme. Lorsqu'elle n'est pas revêtue de ces armes, elle est exposée sans défense aux coups et aux attaques des ennemis. Dans le livre de Job il est écrit symboliquement de notre adversaire : « La misère marche devant lui. » *Faciem ejus præce-*

dit egestas. Job. XLI, 13. Parce qu'avant de prendre possession de notre âme, le démon a soin qu'elle soit dépourvue de secours et de soutiens spirituels, de sorte qu'elle tombe facilement dans les piéges de l'antique ennemi.

On voit par là combien est grande l'erreur de ceux qui, répudiant ces armes spirituelles, font entendre ces paroles inconsidérées : Le Christ, ou l'Eglise ne m'a pas imposé de telles charges ; je ne suis tenu à recevoir les sacrements qu'une fois l'an, à m'occuper de Dieu que les fêtes et les dimanches, à observer que la loi du décalogue ; il n'y a là rien de ce que vous exigez. — Ils ne font pas attention que, bien que les choses que nous conseillons ne soient pas ordonnées, néanmoins les prescriptions de la loi divine ne sauraient être longtemps observées sans le secours de ces choses ; ainsi, quoique le premier souci doive être pour les préceptes, le second doit être pour les conseils, qui nous aident merveilleusement à garder ces mêmes préceptes. Comme un général, à qui son souverain a confié la garde de quelque citadelle, doit prendre soin non-seulement de ne pas la livrer au pouvoir de l'ennemi, mais encore doit la pourvoir de soldats, d'armes, de retranchements, de fossés et de tout l'attirail de la guerre, pour qu'elle ne puisse être prise d'assaut ; s'il néglige ces soins, quoique non coupable de trahison, il sera au moins justement châtié de son incurie ; ainsi, celui qui, par l'ordre du Seigneur, est astreint à la garde de la loi divine, doit veiller non-seulement à ne point livrer par le péché la forteresse de son âme à la suggestion du démon, mais encore doit user de tous les moyens les plus efficaces pour en assurer la défense.

Pareillement, la femme vertueuse, qui veut garder sans tache la foi conjugale, ne se borne point à ne pas souiller le lit de son époux légitime ; elle a soin encore d'éviter avec la plus grande attention tout entretien, tout spectacle, toute fréquentation de nature suspecte, enfin tout ce qui pourrait préparer la voie à l'adultère. Car quiconque est tenu d'arriver à une fin, doit mettre tous ses efforts à rechercher tout ce qui concourt à cette fin, et mettre les mêmes efforts à éviter ce qui y ferait obstacle. Le Seigneur l'a autrefois montré dans sa loi d'une manière re-

marquable : après avoir prescrit aux Nazaréens, c'est-à-dire aux hommes consacrés à Dieu, de s'abstenir de vin pendant le temps de leur consécration ; non content de cette interdiction, il leur interdit encore tout produit quelconque de la vigne, depuis le raisin sec jusqu'à un pépin. *Num.* VI. 3. — Qu'est-ce que cela a de commun avec la religion ? S'abstenir de vin était une pratique religieuse, et l'ange en fait un grand mérite à S. Jean-Baptiste ; *Luc.* I, 15. Mais, à quoi bon exiger plus? Par cette loi, le Seigneur a voulu nous avertir que, quand il nous défend quelque chose, nous devons nous abstenir même de tout ce qui en approche, pour mieux nous garder du péril de la transgression. Ainsi, le vin provenant du raisin, il interdit et le vin et le vinaigre, et les raisins frais et secs, enfin tout ce qui provient du raisin ; — non pas que tout cela fût illicite, mais afin que, par cette espèce de symbole, nous comprenions qu'il faut s'abstenir, non-seulement du mal, mais même de ce qui a quelque affinité avec le mal. Donnons des exemples.

La loi défend seulement la convoitise. Cependant vous devez aussi avoir la précaution de ne pas voir ce qui pourrait éveiller de mauvais désirs. Car voir et convoiter sont voisins. Qui néglige les petites choses, s'expose à de grandes chutes. L'Ecclésiastique dit : « Détourne tes yeux d'une femme belle et parée ; ne regarde point curieusement une beauté étrangère. » — Pourquoi ? — Parce que « beaucoup se sont perdus par la beauté de la femme ; c'est par là que la concupiscence s'embrase comme un feu. » *Eccli.* IX, 8 et 9. Voyez-vous qu'il est prudent d'éviter la vue, pour prévenir une passion funeste ? — Il est donc ordonné : Tu ne convoiteras pas. Mais voici un conseil bien approprié à ce précepte : Détourne tes yeux d'une femme parée. Car la vue provoque la concupiscence ; celle-ci ouvre la voie à un entretien, l'entretien à la fréquentation, la fréquentation à la familiarité, et de là à la perte de l'innocence il n'y a souvent qu'un pas. Et ainsi, peu à peu, du grain de raisin vous arrivez au vin, qui enivre.

Ajoutez encore que ceux qui disent qu'il n'y a pas beaucoup à s'inquiéter de ces petites choses, ne réfléchissent pas quel est l'ennemi qu'ils ont à combattre, quel est le monde où ils s'agitent,

quelle est la faiblesse de la chair qui les enveloppe : toutes choses qui exigent de nous d'autant plus de vigilance, que le monde est plus mauvais, que la nature de notre chair est plus frêle, et notre ennemi plus infatigable. Aussi saint Bernard dit-il : Nous tous qui végétons dans les régions de l'ombre de la mort, dans l'infirmité de notre corps, dans ce lieu de tentation, si nous y réfléchissons bien, nous trouverons que nous nous débattons misérablement sous un triple mal : car nous sommes faciles à séduire, impuissants à l'œuvre, faibles à la résistance. De là vient que, si nous voulons discerner le bien du mal, nous sommes trompés ; que si nous tentons de faire le bien, nous défaillons ; que si nous essayons de résister au mal, nous sommes terrassés et vaincus. » Tout cela montre clairement combien nous avons besoin d'armes spirituelles, pour combattre tant d'ennemis.

Mais quelles sont les armes de cette milice ? — Ecoutez saint Cyprien : « Qu'un saint livre soit dans vos mains, dans votre cœur la pensée du Seigneur ; que la prière soit incessante, que les bonnes œuvres ne se ralentissent point ; afin que, quand approchera l'ennemi, il trouve un cœur en armes, et fermé pour lui. » Alors il ne trouvera pas la maison vide, et facile à occuper. Ainsi donc, frères, que personne ne se flatte, que personne ne se fasse illusion, en méprisant ces minutieuses précautions. Car les faits eux-mêmes, à défaut d'autres raisons, vous accuseraient. Ne voyez-vous pas tous les jours ceux qui cherchent dans ces pieux exercices des armes spirituelles, passer bien des années sans commettre un seul péché mortel, tandis que ceux qui en sont destitués, se laissent facilement prendre à tous les piéges du diable, et boivent l'iniquité comme l'eau ? Qu'espérer en effet d'un homme sans armes entouré d'ennemis armés ? Or l'âme qu'ici nous appelons désarmée, le Seigneur l'appelle une âme vacante, et dont le démon prend possession sans résistance.

II.

Pour l'occuper, il prend donc sept autres esprits, encore pires que lui. Par pires, il faut entendre plus puissants, plus rusés, plus impitoyables, plus âpres au combat. Pourquoi en prend-il

tant? — C'est afin que tous ensemble fassent irruption, et que tous et chacun à leur rang ils attaquent les murs de ce camp spirituel, c'est-à-dire de notre âme. Car quoique chaque démon soit en état de stimuler à toutes les espèces de vices, cependant pour que la tentation soit plus énergique, ils se distribuent leurs rôles. Alors chacun excite d'autant plus vivement à un vice quelconque que, négligeant les autres, il concentre sur celui-là seul toute sa puissance. De tous ces esprits le plus violent est celui qui excite à la fornication. Le grand saint Antoine désira voir cet esprit, qui enflamme si cruellement le cœur des jeunes gens. Celui-là s'étant montré sous la figure d'un enfant noir: « Tu m'apparais, dit le saint, sous une figure vile, je ne te craindrai plus. » Tous ces esprits immondes assaillent donc ensemble leur malheureuse victime; l'un l'entraîne à l'orgueil, l'autre à l'avarice, celui-ci à la vengeance, celui-là à l'envie; s'il parvient à se défendre contre tant d'ennemis, il suffit qu'il finisse par succomber à un seul, pour que celui-ci ouvre la porte aux autres. Car un seul péché mortel est assez pour qu'on soit sous le joug du démon. Comme un oiseau, tombé dans un piége, quand il ne serait pris que par le bout de la patte, est aussi bien pris que s'il avait tout le corps enlacé; de même, quiconque est tombé dans un seul péché mortel, est de toute son âme au pouvoir du diable. « Celui qui ayant gardé toute la loi, dit l'apôtre saint Jacques, la viole en un seul point est coupable comme l'ayant violée tout entière. » *Jacob.* II, 10.

Mais, dites-vous, je ne sens ni la force, ni la puissance des ennemis dont vous me parlez. — La raison en est que vous n'avez jamais essayé à sortir de vos maux, à briser les fers dont vous enchaînaient vos passions. L'oiseau pris au piége me sert ici encore à expliquer ma pensée. Tant qu'il ne bouge pas dans le piége, qu'il mange le grain servant d'amorce, et s'en délecte, il ne sent pas la puissance du piége; mais quand il veut s'envoler, il reconnaît alors une force dont il n'avait pas le sentiment; ainsi, qui que vous soyez, vous qui êtes travaillé par la haine du prochain, ou qui brûlez de la soif de la vengeance, ou qui vous délectez dans vos gains mal acquis, ou qui êtes enlacé dans les liens d'un impudique amour, commencez par sortir de ces filets, par rompre les fers du

démon, par triompher d'une longue habitude du vice, et alors vous sentirez quelle est la force et la puissance du démon.

Les esprits du mal trouvant donc la maison vide, y entrent, et reprennent la place qu'ils avaient auparavant. Spectacle déplorable ! abîme de malheur ! Cela seul ne devrait-il pas suffire pour faire haïr le péché, de penser qu'après l'avoir commis, l'homme devient le lit des démons, qui y entrent et qui y habitent ? Malheureux, vois quel hôte tu repousses, et quel hôte tu admets ; tu bannis Dieu, et tu reçois le diable ; tu chasses la vie, et tu prends la mort ; tu bannis la lumière, et tu admets le prince des ténèbres. Ainsi autrefois, quand l'esprit du Seigneur abandonna Saül, coupable de désobéissance, le malheureux devint la proie de l'esprit malin, qui sévissait cruellement sur son corps et sur son âme, qui l'enflammait avec les torches de l'envie et de l'ambition, qui le poussa à persécuter David, à faire périr les prêtres dans les supplices, à porter sur lui-même une main criminelle. Quand donc quelqu'un est tombé dans un péché mortel, aussitôt il est abandonné de l'Esprit de Dieu ; il est envahi par ces esprits du mal qui, entrés en lui, y fixent leur demeure.

Isaïe déplore la ruine de Babylone qui, abandonnée des hommes, allait devenir le repaire des bêtes sauvages : « L'Arabe, dit-il, n'y dressera plus sa tente, le pâtre n'y fera plus reposer ses troupeaux. Les bêtes sauvages s'y retireront, ses maisons seront remplies d'oiseaux funèbres, et les autruches y viendront habiter. » *Isaï.* XIII, 20. Si donc il est si lamentable qu'une cité soit désertée des hommes et habitée par des bêtes, que sera-ce, je vous le demande, que d'être abandonné de Dieu, source de tout bien, et d'être la demeure du démon, auteur de tout mal ? Quels maux n'infligera pas l'ennemi le plus pervers, le plus puissant, le plus impitoyable ? Je l'avoue ingénument, cette considération fait que tant d'horribles attentats dont chaque jour se souillent les hommes du siècle ne me surprennent pas et ne me transportent pas trop d'indignation contre les délinquants. Qu'y a-t-il d'étonnant que ces forfaits soient commis par des hommes en qui réside le démon, par des hommes qu'il gouverne, qu'il excite, qu'il aveugle, et sur qui il exerce sa tyrannie ? Car tout individu est tel que l'esprit qui le di-

rige. Comme celui qui est conduit par Dieu est divin, celui qui est conduit par le diable, est diable, au témoignage du Seigneur lui-même, qui qualifia de diable le traître Judas. *Joan.* VI, 71.

— Mais comment le diable est-il dit habiter en ces hommes? — L'Apôtre répond en deux mots, que cet esprit mauvais opère dans les incrédules et les rebelles. *Ephes.* II, 2. Il habite donc en opérant. — Mais qu'opère-t-il? — C'est un principe de philosophie que tout agent produit ce qui lui ressemble; donc le démon tâche, autant qu'il peut, de rendre l'homme semblable à lui, c'est-à-dire orgueilleux, cruel, menteur, envieux, immonde, inventeur de maux, homme de sang, fourbe, diable enfin. — Mais de quelle manière opère-t-il cela? — Il est bon que vous le sachiez. Commençons par établir que le démon ne peut pas faire violence à notre libre arbitre, et que par lui-même il ne peut rien sur nos facultés supérieures; il peut cependant affecter diversement les puissances inférieure de l'âme, et notamment l'imagination, à laquelle il présente toutes les images qu'il veut. Ainsi, pour nous émouvoir, pour exciter au mal nos convoitises, il a recours aux artifices d'un peintre habile, qui représente les objets de son art tantôt sous une forme, tantôt sous un autre, non pas suivant la nature des choses, mais suivant son caprice. Car cette permission est accordée aux peintres aussi bien qu'aux poëtes. Veut-il donc enflammer à l'amour? L'objet qu'il nous présente, il le peint comme le plus beau et le plus riant, quand bien même ce serait tout le contraire. Veut-il exciter la haine? Il représente l'objet comme le plus hideux, le plus détestable qui existe. Quelle belle chose que l'or aux yeux de l'avare, que l'honneur pour l'orgueilleux, que la vengeance pour l'emporté, et pour l'amant l'idole de son cœur! Mais pour les impénitents que le chemin de la vertu, et la pénitence, sont difficiles et rudes? Et afin que vous appreniez toute la fourberie de cet artisan pestilentiel, la même chose, presque au même moment, il la représente tantôt comme très-belle, tantôt comme très-difforme, suivant ses projets, et suivant qu'il importe plus à notre perte.

Voilà comment opère le diable, et pourquoi il cherche sept satellites, qui lui servent à inculquer autant de vices. Pour ce mi-

nistère, il emploie non-seulement des démons, mais encore des hommes. « Les démons, dit saint Chrysostome, non-seulement se soutiennent réciproquement, mais aussi se servent des méchants pour dresser leurs piéges. » Non content de cela, le diable a soin de présenter aux yeux les choses mêmes, afin de séduire par cette vue les imprudents. Ainsi il porta Bethsabée, qui n'y pensait pas, à se baigner sur la terrasse de sa maison, tandis qu'au contraire il détermina David à se promener pendant le même temps dans un lieu d'où il pourrait la voir : ce qui fit que ce saint roi, cédant à une passion aveugle, mit le comble, par l'homicide, à l'attentat honteux de son adultère. Voilà, frères, les principaux moyens qu'emploie le diable pour opérer, et pour entraîner dans le précipice les inconsidérés.

III.

L'esprit impur ainsi rentré dans son ancienne demeure, il en résulte ce qu'ajoute ensuite le Seigneur : « Le dernier état de cet homme devient pire que le premier. » Il s'agit de l'homme qui, délivré du démon, se replace sous ce triste joug. Ce que font ceux qui, affranchis du péché par la vertu des sacrements, reviennent à ce qu'ils ont rejeté avec horreur, et retombent dans leurs premières transgressions. Plût à Dieu que nous ne vissions pas chaque année, en ce saint temps, un tel spectacle ! Le Seigneur dit donc qu'après avoir obtenu la rémission de leurs péchés, leur état est pire qu'auparavant. Cette assertion est vraie pour bien des raisons.

D'abord, à cause de la récidive, et de la répétition de la même offense. Car, c'est comme si on vous appliquait un soufflet sur une joue, et qu'après avoir reçu votre pardon, on vous donnait un soufflet sur l'autre joue : grave injure et qui est le comble de l'insolence. — Ensuite, à cause de la légèreté, de l'inconstance de notre esprit, laquelle nous fait manquer à notre promesse, et déchirer le contrat solennellement convenu. En effet, devant le prêtre, qui tient la place de Dieu sur la terre, nous avions condamné nos péchés passés, nous avions promis de toutes les manières de les éviter ; et notre confession était à peine finie, que nous recommencions impudemment à les commettre. — Troisièmement, à cause de notre ingratitude. Car c'est le plus grand des crimes, après

avoir reçu une telle grâce, le pardon de nos péchés, l'amitié, l'adoption de Dieu, et l'héritage du royaume céleste, de nous insurger contre Dieu, qui nous a comblés et ornés de tels dons. Ce sont là les raisons qui ont déterminé Novatien l'hérétique, au temps du bienheureux martyr Cyprien, à prétendre que la seconde pénitence était nulle et non avenue : erreur condamnée par l'autorité apostolique. — Quatrièmement, enfin à cause de la tyrannie de cette foule d'esprits mauvais, qui obsèdent l'homme dès que, du sein de la grâce, il est tombé dans le péché, ainsi que nous l'apprenons dans l'Evangile de ce jour, où l'esprit immonde s'associe sept autres esprits pires que lui, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, plus puissants et beaucoup plus habiles, afin d'obséder plus efficacement le cœur du malheureux.

Car de même que les chevaliers de Malte, expulsés de Rhodes, après avoir été assiégés par l'armée du sultan Soliman, et avoir couru les plus grands dangers, prirent les plus grands soins de fortifier Malte par des murailles, des fossés, des retranchements et toutes les inventions de la guerre, pour se préserver du même péril, ce à quoi ils réussirent; de même dès que le démon a recouvré dans notre cœur le droit de cité qu'il avait perdu, relevé d'un exil qu'il supportait avec rage, il prend toutes ses précautions, pour n'être pas exposé à un nouvel exil, il fortifie de toutes les manières la place qu'il a recouvrée.

Comment la fortifie-t-il, quels sont ses moyens, ses armes? — Il s'attache à boucher toutes les issues, par lesquelles pourrait entrer dans l'âme quelque secours du ciel. Ainsi, il obstrue de la manière la plus ingénieuse les yeux et les oreilles, de peur que par ces portes ne puisse briller quelque étincelle, qui dissiperait les ténèbres et la cécité de l'âme. Il traite de malheureuses âmes comme le démoniaque de notre Evangile, qu'il avait fait sourd et aveugle. Il ferme donc les yeux intérieurs et les oreilles, pour qu'elles ne fassent pas attention aux vérités mêmes qu'elles croient fermement. Voilà pourquoi le Seigneur dit à Ezéchiel: « Fils de l'homme, vous demeurez au milieu d'un peuple rebelle, au milieu de gens qui ont des yeux pour voir, et qui ne voient point; qui ont des oreilles pour entendre et qui n'entendent point. » *Ezech.*

XII. 2. Ceux qui sont ainsi obsédés ont beau voir une foule de miracles, ils se conduisent comme s'ils n'en avaient vu aucun. Ne l'avez-vous pas remarqué dans Pharaon, dans les scribes et les pharisiens persécutant le Seigneur? Tous ses miracles ne les ont pas rappelés à la foi et au devoir. Vous assourdiriez de telles gens, vous frapperiez chaque jour leurs oreilles par des sermons faisant le tableau des joies célestes et des affreux supplices de l'enfer, ce serait peine tout à fait perdue. On en voit tous les jours se complaire et persister avec tant d'obstination dans quelque haine invétérée, ou, au contraire, dans un impudique amour, qu'aucune raison, aucune prière, aucun serment, aucun sacrement, aucune crainte, divine ou humaine, ne viendrait à bout de déraciner une telle haine ou un tel amour.

Qui donc ne reconnaîtrait ici la puissance du démon, endurcissant l'homme dans le péché, et l'enlaçant dans des chaînes de fer? Aussi l'Apôtre a dit: « Rentrant en eux-mêmes, ils sortiront des piéges du diable qui les tient captifs pour en faire ce qu'il lui plaît. » II. *Tim.* II, 26. Oui, captifs, c'est-à-dire, serrés dans des liens, que seule la puissance divine serait capable de rompre. Il est d'autres hommes que, dans le temps même où nous sommes, le démon rend tellement muets au tribunal de la pénitence que, ou ils ne font aucun aveu, ou, s'ils en font, ces aveux sont incomplets, ou contraires à la vérité. Il ferme aussi la bouche à plusieurs, afin que jamais ils n'articulent aucune parole sur Dieu, sur les choses divines, sur ce qui a rapport au salut de leur âme; mais cette bouche reste toujours ouverte pour les intérêts de la terre. En effet, il en est, et beaucoup, à qui vous pouvez demander s'ils parlent quelquefois de Dieu et du salut des âmes; ils répondront nettement qu'ils n'en ont jamais dit mot. Qui ne voit donc qu'ils sont vraiment muets, tout loquaces qu'ils sont dans d'autres circonstances? Ce qui a fait dire à saint Augustin : « Malheur à ceux qui se taisent sur vous, Seigneur, parce que ces muets sont loquaces, quand il ne s'agit pas de publier vos louanges. » *Medit.*

Ces portes étant donc fermées, vient ensuite ce que dit le Seigneur dans notre Evangile : « Lorsque le fort armé garde sa

maison, tout ce qu'il possède est en paix. » Paroles d'une grande énergie, qui peignent vivement et la force du diable, et ses armes, et sa tyrannie. C'est sur ces trois appuis que se fonde cette paix funeste, qui souvent me jette dans l'étonnement. Comment se fait-il que ce tyran parvienne à plonger dans une sécurité complète ses captifs, qui ne réclament pas, ne résistent pas, ne crient pas à la tyrannie, mais qui, au contraire, lui obéissent volontairement? Quoi de plus étonnant que de voir un homme pervers vivre dans une telle paix, une telle sécurité, quand il a en sa présence un adversaire si redoutable, c'est-à-dire Dieu, lorsqu'il est obsédé par le démon, lorsque, privé de la grâce divine, il va à chaque instant tomber dans mille précipices, lorsqu'enfin, entre l'éternel supplice et lui, il n'y a rien que sa vie, une vie fragile comme une toile d'araignée? Au moins ceux qui étaient retenus captifs sous Pharaon, ceux-là se plaignaient, ils sentaient leurs chaînes, ils déploraient la misère de leur captivité, ils aspiraient après la liberté. Mais, dans cette captivité spirituelle des âmes, nous ne voyons rien de tout cela; nous voyons des malheureux y vivre dans une paix profonde, en sécurité, comme dans un paradis; bien loin d'avoir en horreur leur captivité, ils s'y complaisent, tant est grande la puissance de ce tyran.

De malheureux débiteurs, poursuivis par des créanciers, peuvent à peine, sous l'aiguillon de ce souci, prendre quelque nourriture, et goûter quelque repos. Comment donc eux, débiteurs de dix mille talents envers Dieu, leur créancier, vivent-ils dans une si grande paix, une si grande sécurité? Celui qui est enfermé dans un cachot, et à qui on a lu son arrêt de mort, dans quelles craintes, dans quelles angoisses, dans quelle horreur ne passe-t-il pas ses jours et ses nuits! Comment donc se fait-il que vous qui, éclairé de la lumière de la foi, croyez qu'à s'en tenir au jugement que Dieu porte sur vous en ce moment, vous êtes condamné par l'arrêt divin aux éternels supplices; d'où il suit qu'ayant à peine rendu le dernier soupir, vous descendriez aussitôt dans l'enfer, où vous seriez enseveli à côté du mauvais riche, et où vous n'auriez pas même une goutte d'eau pour vous délivrer des flammes; comment, dis-je, se fait-il que, croyant fermement ces vérités, bien

loin d'être troublé à la pensée d'un tel avenir, vous en riez, vous en faites un jeu, vous dormez sur les deux oreilles, et vivez en paix?

Quoi de plus digne de pitié, et aussi quoi de plus étonnant? Qu'y a-t-il qui montre mieux la puissance de ce tyran, que ce soin et cette précaution qu'il prend d'obstruer toutes les entrées de l'âme, par lesquelles pourraît arriver à l'homme quelque chance de salut? Comme il a confiance en ses forces presque irrésistibles, je crois vraiment qu'il vient avec ses complices assister à nos sermons, qu'il rit de voir des prédicateurs vociférer à se rompre les côtes, faire des exclamations, faire trembler les pierres, afin de tâcher d'émouvoir les cœurs des auditeurs, cœurs que lui il tient fermés comme avec des serrures d'acier et de diamant. Car c'est de lui qu'Habacuc a écrit symboliquement: « Il se rira des rois, et les princes lui serviront de jouet; il se moquera de toutes les fortifications; il leur opposera des levées de terre, et les prendra. » *Et ipse de regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt; ipse super omnem munitionem ridebit, et comportabit aggerem, et capiet eam.* Habac. I. 10. En effet, ayant la conscience de sa force et de notre faiblesse, il se rit de nos cris et du glaive de l'Esprit, c'est-à-dire, de la parole de Dieu, au moyen de laquelle nous cherchons à le faire descendre de son trône; une longue expérience lui a appris combien peu redoutables pour lui sont nos cris et nos efforts.

Voilà, frères, quel est l'état, la condition de l'homme, qui a perdu la grâce de Dieu par le péché mortel; son dernier état est pire que le premier; c'est le Seigneur qui l'affirme. Dans ce péril tombent ceux qui, aussitôt après la confession, retournent aux mêmes crimes. Je vous en prie donc, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde du Christ, ayez pitié de vous-mêmes; et tandis que la vie vous reste, tandis qu'il est temps encore pour la miséricorde et pour le remède, tandis que le Juge lui-même vous appelle à la pénitence, vous attend avec mansuétude, vous offre sa grâce, vous présente une main secourable pour vous relever, et que la porte du ciel n'est pas encore fermée, occupez-vous de vos intérêts, il en est temps, pour qu'enfin par la voie d'une salu-

taire confession et d'une vraie pénitence, guidés et conduits par le Seigneur, nous méritions d'arriver à l'éternelle joie.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME IIIe DIMANCHE DE CARÊME,

OU, 1° ON DONNE LES RAISONS POUR LESQUELLES DIEU PERMET QUE LES HOMMES SOIENT OBSÉDÉS PAR LES ESPRITS IMPURS; 2° OU L'ON TRAITE TROIS POINTS QUI SONT EXPOSÉS BRIÈVEMENT DANS L'EXORDE DE CE DISCOURS.

Et erat ejiciens dæmonium, et illud erat mutum. Et cum ejecisset dæmonium, locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ.

Jésus chassait un démon qui était muet; le démon étant sorti, le muet parla, et la foule était ravie d'admiration. *Luc.* XI, 14.

CHERS FRÈRES,

Division. — Je me suis proposé de traiter trois points qu'il est très-important de connaître.— D'abord, quels sont les maux dont souffre l'âme, de laquelle le démon a pris possession.—Ensuite, par quels moyens on peut se délivrer de ces maux et recouvrer la santé de l'âme. — Enfin quels sont les principaux signes, les indices auxquels on reconnaît que cette santé est recouvrée. — Ces trois points sont bien appropriés à ce saint temps; je vais donc les développer dans le présent discours, après avoir toutefois exposé en peu de mots l'histoire évangélique, qui y porte la lumière.

« Jésus chassait un démon qui était muet; le démon étant sorti, le muet parla, et la foule était ravie d'admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent: Il ne chasse les démons que par Béelzébub, prince des démons, etc., etc. » *Luc.* XI, 14-28. (Voir au discours précédent l'explication de l'Evangile.) *Ave Maria.*

L'Evangile de dimanche dernier nous a présenté une Chananéenne, tourmentée par le démon; l'Evangéliste saint Luc nous offre aujourd'hui un homme obsédé par le même démon. Avant

d'aborder notre sujet, il ne sera pas déplacé de rechercher pourquoi le Seigneur, sans la volonté duquel les démons ne peuvent rien sur les hommes, permet si souvent que les hommes soient non-seulement obsédés, mais cruellement tourmentés par ces esprits infernaux. Cette question a de l'analogie avec celle que, dans Cicéron, touche en peu de mots Epicure, cherchant à bannir la Providence. « Si Dieu, dit-il, a tout fait en vue de notre bien-être, pourquoi a-t-il procréé les vipères. » De la même manière nous pouvons aussi rechercher pourquoi Dieu, créateur des hommes qu'il aime, souffre que ceux qu'il entoure d'une sollicitude si paternelle, soient obsédés et torturés par ces vipères infernales. Les saints Pères en apportent bien des causes.

D'abord, aujourd'hui que les miracles paraissent avoir cessé, la foi chrétienne reçoit une éclatante confirmation de ce fait, que souvent nous voyons une femme illettrée, obsédée du démon, parler grec et latin avec facilité, et divulguer des choses cachées et inconnues à elle-même et aux autres. Nous voyons par là qu'il y a une puissance supérieure à la puissance humaine, et que ce que la foi catholique avance des démons est vrai. Ensuite, quand nous voyons ces démons, par la vertu du nom du Christ, quitter en gémissant et en criant les corps qu'ils obsédaient, nous reconnaissons clairement aussi ce que la même foi enseigne de la force, de la puissance, de la divinité de ce nom mille fois saint; puisqu'à la seule invocation de ce nom toute la puissance des démons cède bon gré mal gré, et déserte la place qu'elle avait occupée. Cet argument est si efficace, que saint Cyprien contre Démétrien, et Lactance contre les gentils, l'emploient avec force et succès, pour affermir notre foi. De nos jours même, des exemples sont venus confirmer cet argument. Car un homme asservi aux intérêts matériels et aux plaisirs du siècle, ayant rencontré par hasard une jeune fille, obsédée du démon, qui lui révéla des entreprises secrètes qu'il avait formées, fut tellement étourdi de ce qu'une inconnue, une étrangère lui découvrait des choses qu'il ne croyait connues que de Dieu et de lui seul, qu'éclairé d'une lumière en quelque sorte miraculeuse, il changea de conduite, se convertit, distribua ses biens aux pauvres, et passa saintement le reste de sa vie.

Une autre cause de cette permission divine, c'est que, par là, nous pouvons, tant bien que mal, conjecturer les tourments de l'enfer, dont les damnés sont torturés par les démons, en cela les ministres de Dieu; ce qui nous engage à régler notre vie de manière à ne pas tomber aux mains de ces impitoyables bourreaux. C'est pour la même raison que Dieu envoie en cette vie tant de maladies graves, tant de douleurs et de tortures du corps, afin que ces souffrances nous donnent au moins quelque idée des châtiments éternels; et que, comme on dit, nous jugions du lion par ses griffes. En effet le mauvais riche pensait que ce serait un puissant stimulant à la vertu, si les hommes connaissaient les effroyables supplices de l'enfer; voilà pourquoi il demandait que Lazare fût envoyé à ses frères, afin que ce dernier, comme témoin oculaire, fît connaître l'épouvantable vérité. Mais l'intensité des douleurs et des peines de cette vie devrait nous suffire. Car s'il n'est pas de médicament si amer, si pénible, auquel les hommes ne soient prêts à se soumettre volontiers, pour se délivrer des douleurs aiguës de la podagre, de la colique, de la pleurésie, etc., pourquoi ne se soumettraient-ils pas aux travaux bien moins pénibles de la vertu et de la pénitence, pour se soustraire aux tortures de l'enfer, que la foi catholique affirme être bien autrement douloureuses?

Il n'est donc pas nécessaire de descendre vivants dans l'enfer, pour que la vue de tels supplices nous détourne du péché; puisque pour cela il suffit, ou d'avoir vu dans les autres, ou d'avoir souffert en nous-mêmes les tortures de cette vie. Car, je puis l'affirmer, quand même, dans cet horrible séjour de l'expiation, il n'y aurait qu'une de ces douleurs, fût-elle légère; cependant, comme elle serait éternelle, cette pensée devrait suffire pour nous faire embrasser même le genre de vie le plus rude, pour n'avoir pas à subir des maux indicibles et qui ne finissent point. Aussi une femme illustre et vertueuse, souffrant cruellement des douleurs de l'enfantement, qui lui faisaient venir à la pensée les tortures de l'enfer, ne pouvait s'étonner assez de l'aveuglement des pervers, et elle s'écriait : « Si telles sont les tortures de l'enfer. si on a pu les comparer à celles de ce grand travail de la

nature, comment se fait-il que les hommes commettent si facilement des crimes qui les exposent à une telle expiation? » C'est donc un grand bienfait de Dieu qu'il y ait dans cette vie de poignantes douleurs corporelles, et qu'on y soit tourmenté par les démons; ces douleurs et ces tourments nous donnent au moins quelque idée des intolérables supplices à venir.

Les marchands ont coutume d'étaler les plus belles des marchandises qu'ils ont à vendre, afin d'amorcer d'autant mieux les acheteurs; Dieu, au contraire, nous exhibe comme une ombre et une image des supplices futurs, afin qu'effrayés par leur intensité, nous n'épargnions ni soin, ni sacrifice, pour ne pas tomber dans un pareil abîme. Quant à moi, cette seule pensée me suffit pour me représenter le supplice de l'enfer. Si, en effet, je ne puis un seul moment tenir ma main rapprochée du feu sans une douleur intolérable, comment pourrai-je tenir tout mon corps et mon âme au milieu des tourbillons de flammes m'enveloppant de toutes parts, non pour une heure, mais pour toujours? Des historiens sérieux ont écrit un fait qu'ils ont jugé digne de la postérité. Ils racontent qu'un enfant, qui tenait à la main un flambeau devant Alexandre le Grand occupé à écrire, se laissa brûler les doigts, lorsque la torche tirait à sa fin, pour que la lumière ne manquât pas au roi qui écrivait, ou bien de peur que, par un mouvement brusque du corps et du visage, il ne commît quelque inconvenance blessante pour la majesté de ce grand prince. Or, si des hommes marquants ont regardé comme un grand acte de courage de tenir du bout des doigts, pour un instant, un flambeau qui s'éteignait, examinez, ô homme, si toutefois il est une intelligence humaine capable de s'en former une juste idée, examinez ce que ce sera de soutenir, de tout le corps et de toute l'âme, les feux de l'enfer pendant l'éternité. Etre certain de ces vérités, et néanmoins commettre des crimes méritant ce supplice, c'est à placer au nombre des merveilles du monde.

Saint Chrysostome donne une troisième cause de ces obsessions dans son livre *De la Providence,* adressé à un moine tourmenté par l'esprit malin. Ce pieux religieux, par un jugement secret de Dieu, était fréquemment assailli par un démon, sous l'image d'un

pourceau, et en était misérablement tourmenté. Saint Chrysostome le console admirablement dans cet ouvrage, dont voici la substance : Le Seigneur permet cette épreuve pour exercer votre patience et mettre le comble à votre vertu ; en sorte que l'auteur de nos maux, le démon, ne fait que vous fournir matière à des mérites et à des couronnes. Souvent, sous le poids de l'infortune, on cherche Dieu, qu'on n'eût jamais pensé à chercher, si on était resté sain et sans blessure. Nous sommes si enclins au mal que nous nous y jetons aveuglément et tête baissée ; au contraire, nous sommes tellement de glace pour le bien, que c'est à peine si on peut nous y entraîner par toutes sortes d'artifices. C'est donc un grand bienfait de Dieu, qu'il nous rappelle à lui par le malheur, ce puissant stimulant au bien. Recevoir des tribulations, vaut donc mieux que d'en être délivré. Ceci ne regarde que la santé du corps, cela procure le salut de l'âme, laquelle ouvrant ainsi ses yeux, qui étaient fermés, rappelle dans son sein le Seigneur qu'elle avait oublié, en implore l'assistance, et apprend à mettre son espérance en lui seul, et à mépriser tous les appuis du monde, qui ne lui avaient été d'aucun secours.

Nous trouvons dans le présent Evangile une quatrième cause, plus en rapport avec notre sujet. C'est qu'en voyant ce que fait le démon dans les corps des possédés, nous comprenons ce qu'il opère dans une âme qu'il possède par suite du péché mortel. Car ce qu'il fait dans le corps de ce démoniaque, il l'effectue aussi, mais spirituellement, dans l'âme que le péché lui a ouverte. Cet homme, comme nous l'apprenons des autres évangélistes, il l'avait rendu non-seulement muet, mais encore sourd et aveugle, c'est-à-dire, il l'avait privé à peu près de tous ses sens; c'est ce qu'il effectue spirituellement dans ceux qu'il maîtrise en vertu du péché. Car il les rend et aveugles et sourds et muets pour tout ce qui est spirituel et divin, enfin il les dépouille de tout sens spirituel. De même que l'Esprit-Saint animant les hommes spirituels et divins les rend aveugles, sourds et muets pour toutes les choses de ce monde, afin qu'ils se livrent tout entiers à la contemplation des choses célestes, sans aucun embarras des soucis terrestres ; de même cet esprit mauvais rend aveugles, sourds et muets à l'égard

des choses divines, ceux dont il obsède les âmes, il les fait étrangers à tout sentiment spirituel, afin que sans aucun remords ils s'abandonnent aux plus honteuses passions, aux vices les plus ignobles.

Il est, dit-on, d'insignes brigands qui par des sortiléges (1), exercent une telle fascination sur l'esprit de certains riches que, ceux-ci présents, ils en pillent les trésors, sans les émouvoir. On a vu des femmes adultères faire tellement perdre la tête à leurs maris qu'ils supportaient ces adultères avec indifférence, quoique d'ailleurs ils gardassent un vif ressentiment contre leurs rivaux. C'est à peu près ce que fait l'antique serpent avec la plupart des hommes : il les aveugle si bien que les grands intérêts, qui nous excitent puissamment à la pratique de la piété et de la justice, ne les touchent nullement, quoiqu'ils y aient foi entière. Pour vous le faire mieux comprendre, je vais montrer en peu de mots la grandeur et la noblesse de la justice, de la piété chrétienne; afin que, quand vous verrez négliger et mépriser ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus nécessaire, vous jugiez de l'insensibilité des méchants qui, en présence de choses si sublimes, restent stupides et froids.

I.

Telle est la majesté de la vertu et de la piété que, quand toutes les intelligences angéliques parleraient par une bouche humaine, jamais elles ne pourraient en célébrer dignement l'éclat, l'utilité, la nécessité et tous les autres avantages. En effet, dans les choses humaines, quoi de supérieur à la vertu, à la piété chrétienne? S'agit-il de droiture? où en trouver davantage? — De fruit? quoi de plus utile? — D'agrément? quoi de plus suave? — D'honneur et de gloire? quoi de plus magnifique? Tout ce qui a été fait, dit, institué par Dieu, des hauteurs du ciel jusqu'au fond des enfers, ne conseille, ne célèbre, ne recommande que la justice et la piété. De quelque côté que vous portiez les yeux, partout vous en trouverez la preuve. Si vous levez les yeux de votre intelligence vers le ciel, c'est-à-dire vers le Maître même des cieux, vous le verrez toujours en action afin de nous porter par tous les

(1) Le texte porte *beneficiis quibusdam*. Nous proposons *veneficiis*.

moyens à la pratique de la justice, de la piété. Combien de fois, dans les prophètes, ne trouverez-vous pas ces paroles du Seigneur : « Je vous ai envoyé de jour et de nuit mes serviteurs, mes prophètes, et vous ne les avez pas écoutés ? » *Jerem.* XXIX, 19. Par cette manière de parler, il veut montrer sa vive sollicitude pour notre salut; il se conduit comme les hommes qui ont à cœur un ouvrage, qui y concentrent toutes leurs pensées, qui se lèvent avant le jour, et appliquent à cet ouvrage toute leur énergie. Non-seulement le Maître des cieux lui-même, mais, dit saint Augustin, toute la cour céleste, dont le salut est assuré, se préoccupe de notre salut; elle ne cesse d'intercéder pour nous auprès du Seigneur.

Si vous détournez un peu vos yeux de là, si vous considérez le ciel et tout ce qui est contenu dans son immense enveloppe et sous ce splendide pavillon, vous verrez que tout a été créé et destiné à cette fin, que l'homme averti et instruit par tant de bienfaits eût non-seulement les moyens de vivre, mais aussi ceux de connaître, d'aimer l'auteur de si grands biens, et d'en prendre les lois et les prescriptions pour règle de sa vie. Mais tout cela appartient au bienfait de la création. Rappelerai-je ici le mystère de l'incarnation de Notre-Seigneur ? Ce même Seigneur ordonne à Isaïe de gravir une haute montagne, et de là d'annoncer à haute voix aux mortels qu'il a résolu de descendre sur notre globe, afin d'instruire les hommes à la piété, à la justice, non plus par les prophètes, comme il avait fait autrefois, mais par lui-même, par sa doctrine, ses mérites, et ses exemples. « Il porte avec lui sa récompense, et son œuvre est devant lui. » *Isa.* XL, 9 et seq. Or son œuvre est notre justice et notre salut qu'il a opéré sur la terre et au milieu de nous; il déclare que cette œuvre est devant lui et qu'il n'en détourne jamais les yeux, afin que vous compreniez combien cette préoccupation lui tient à cœur. Car c'est sa nourriture, son breuvage, son principal souci, sa volupté.

Si de ces belles régions nous descendons aux enfers, nous y trouverons d'autres aiguillons, d'autres stimulants à la vertu. Car toutes les occupations, tous les efforts des démons convergent à un point, qui est l'unique but de leurs travaux infatigables, c'est de nous éloigner de Dieu, de nous enlever le bénéfice de la sollici-

tude et de la providence divine, de nous détourner de la vertu et de la piété, et ainsi de nous faire entrer en participation de leurs peines et de leurs supplices. Ils le font avec tant d'ardeur qu'on dirait qu'ils y trouvent un allégement à leurs supplices. Au surplus, ces paroles du Sauveur à Pierre l'indiquent : « Simon, Satan vous a tous demandés, pour vous cribler comme on crible le froment, » *Luc.* XXII, 31, c'est-à-dire, pour vous disperser, vous secouer, vous perdre. — Ainsi, pendant que tu dors, lui avec ses satellites il veille jour et nuit, acharné à te détruire. Ce doit être pour nous un avertissement de veiller aussi avec sollicitude, afin d'opposer aux efforts de l'ennemi les mêmes travaux et la même ardeur.

Si donc tout ce qui est au-dessus du ciel, dans le ciel, dans ce monde inférieur, et aux enfers, nous appelle à la vertu et à la piété, et si toutes ces considérations restent sans effet chez un grand nombre de fidèles, si elles ne leur inspirent ni crainte, ni désir, n'est-il pas clair que de tels fidèles sont sourds et aveugles à tout ce qui est spirituel et divin, et qu'ils sont étrangers à tout sentiment surnaturel ? Car si la perte du plus misérable objet nous bouleverse, trouble notre repos, souvent même nous empêche de dormir, comment se fait-il qu'un si grand intérêt, qui éveille sur nous une sollicitude universelle depuis le ciel jusqu'aux enfers, ne nous émeut pas, ne nous inquiète pas, ne nous met pas à la torture ? Comment la rougeur ne nous monte-t-elle pas au front, quand nous faisons attention que la cause la plus futile suffit pour nous détourner de la vertu ? Si je vous demandais pourquoi, en ce saint temps, beaucoup ne veulent pas encore mettre fin à leurs anciens désordres, et saisir l'occasion d'une salutaire pénitence, ceux qui seraient sincères, avoueraient que des futilités seules leur font retarder l'accomplissement d'un devoir si pieux et si nécessaire ; ce qui n'aurait certainement pas lieu, si le démon ne vous avait rendus aveugles et sourds pour toutes les choses divines, s'il ne vous avait frappés d'insensibilité et d'endurcissement.

Mille fois misérable l'âme qui, voyant tout, ne se voit pas elle-même ; qui, sentant toutes les choses extérieures, ne se sent pas

elle-même ; qui, prenant soin de tout, se néglige elle-même ; qui, s'occupant de tout, ne s'occupe point d'elle-même ; qui, veillant sur tout, ne veille point sur elle ; qui trouve du temps pour tout, excepté pour pratiquer la vertu, qui aurait dû passer avant tout le reste ! Voyez-vous, frères, ce que je vous disais en commençant, comment le démon prive de tout sentiment spirituel ceux dont il obsède les âmes par le péché ?

Je vais vous en donner une autre preuve. Il est constant que de tous les maux qui peuvent ou exister, ou être imaginés par la pensée, il n'en est pas de plus horrible, de plus funeste, que le péché mortel. Car l'enfer lui-même, en tant que supplice du péché, ne saurait être comparé à la difformité du péché. Et cependant quiconque est obsédé spirituellement par le démon, loin de sentir ce mal, souvent y trouve sa joie et ses délices. Or peut-on trouver une plus grande preuve d'insensibilité, que de voir commettre un tel forfait avec plaisir ? Car si les corps, doués de sentiment, ne peuvent ressentir sans une vive douleur, même une piqûre d'épingle, ont-ils un sens spirituel ceux qui ne sentent pas du tout des blessures mortelles ? Tels sont les résultats de l'action du démon dans les âmes de ceux qui se sont livrés à lui. Car il ne peut rien en nous, à moins que nous ne nous asservissions à lui en donnant notre assentiment au péché. Quand il n'y aurait rien autre chose pour nous faire haïr le péché plus que la mort, cela devrait suffire. Car quoi de plus détestable que ce qui rend l'homme tellement sourd, aveugle, et dénué de tout sens spirituel, que, placé au milieu de la mort, il ne s'émeut point, ne sent rien, ne voit rien, n'entend rien ?

II.

Mais il est temps de parler du remède à un si grand mal. Or, ce remède, c'est Dieu. Car comment chasser de son foyer le démon, c'est-à-dire le fort armé, délivrer les captifs et distribuer les dépouilles, à moins d'être plus fort que lui ? Mais qui est plus fort que lui, sinon le Fils de Dieu, lequel est apparu au monde, pour détruire les œuvres du démon ? Car, bien que l'homme soit maître de lui-même, et qu'il soit armé du libre arbitre, pour cet acte néanmoins il est impuissant, s'il n'est aidé du secours divin.

Non, l'homme, par lui-même, n'est pas en état de se tirer du péché. Comme un oiseau, pris au piége, se serre d'autant plus fortement dans le filet, qu'il fait plus d'efforts pour s'envoler; ainsi quiconque, confiant en soi-même et en son énergie, s'imagine pouvoir, par sa seule action, sortir des piéges du diable, ne fait que s'y embarrasser davantage. Un homme peut porter sur lui-même une main criminelle, il peut se pendre, par exemple; cependant une fois mort, il ne peut se secourir, ni repousser un mal qu'il a encouru spontanément; ainsi l'homme peut se jeter de lui-même dans le péché, il peut donner la mort à son âme; mais se tirer du péché, sortir de cette mort pour se rendre à la vie, il ne le peut par lui-même. Cette considération devrait être assez puissante pour nous éloigner du péché mortel, pour nous empêcher de tomber dans un gouffre, d'où nous ne pourrions nous relever sans une grâce particulière de Celui dont nous aurions provoqué la colère.

— Mais, dites-vous, les secours divins, au moyen desquels on peut se relever du péché, sont assurés et présents. — Sans doute, ils sont assurés; cependant il n'est pas certain que vous en userez pour votre salut; c'est au contraire très-incertain. Combien n'en a-t-on pas vus, pour qui ces secours étaient prêts, et qui néanmoins n'ont pas voulu en user ! Aussi ont-ils été condamnés à la mort éternelle. Car si, suivant Salomon, le nombre des insensés est infini, est-ce que le nombre de ceux qui périssent n'est pas également infini ? Et cependant ce secours n'a fait défaut à aucun. Comment donc vous reposez-vous de votre salut sur ce que vous voyez n'avoir pas servi à une infinité de gens ? Quoi de plus périlleux, de plus insensé ? — Mais, dites-vous, il y a aussi des secours divins efficaces, infaillibles, comme ceux par lesquels le Seigneur a appelé à lui le publicain Matthieu, la femme pécheresse et bien d'autres. — C'est vrai; mais Dieu ne vous a pas promis cela, et il n'est pas tenu de vous le donner. Pour vous, bien loin de pouvoir vous leurrer de telles espérances, vous mettez chaque jour de nouveaux obstacles à la grâce, à la miséricorde divine, en accumulant crimes sur crimes.

Si vous demandez encore, pourquoi ces secours communs, qui

ne manquent à personne pour le salut, produisent si peu d'effet sur le grand nombre, nous répondons : — Ce n'est pas la faute de la grâce divine, c'est la faute des hommes et de leur obstination. Comme les influences des astres produisent dans ce monde inférieur des effets différents suivant la diversité de la matière, tantôt amollissant, tantôt durcissant, tantôt engendrant, tantôt corrompant; de même les secours divins, offerts à tous, affectent diversement les hommes suivant la diversité des habitudes et des dispositions. Dieu, dans sa tendresse paternelle, envoyait autrefois de saints prophètes aux hommes pour les rappeler à la pénitence par la terreur, les promesses, les menaces et les raisons. Cependant les hommes accoutumés au vice, loin de profiter de ces bienfaits, de ces médicaments spirituels, en devinrent encore pires; puisque de ces prophètes ils battaient les uns, et lapidaient les autres.

Pour que je ne m'écarte pas trop de mon sujet, combien furent divers les effets qui accompagnèrent le miracle raconté dans notre évangile! Les uns proclamaient le Seigneur, fils de David; non contents de ce miracle, les autres demandaient un prodige du ciel; d'autres prétendaient d'une bouche sacrilége qu'il chassait les démons au nom de Béelzébub, prince des démons. Voyez de quelle divergence d'appréciations fut suivie cette œuvre divine. Il est constant que les miracles du Seigneur sont les arguments les plus efficaces pour établir la foi en sa doctrine. Cependant beaucoup, qui étaient témoins de ces miracles, en tirèrent si peu de profit, qu'ils saisirent cette occasion de persécuter et de mettre à mort le divin Maître. Ils disaient : « Quel parti prendre? car cet homme fait des miracles, etc. » *Joan.* XI, 47 et seq. Frères, prions Dieu avec ferveur, qu'il ne nous laisse point tomber dans cet aveuglement de cœur; autrement il y aurait danger que les remèdes mêmes et les médicaments destinés à conserver notre vie ne tournent pour nous en poisons.

De cette philosophie nous pouvons tirer un enseignement formidable : c'est que pour les cœurs dépravés et familiarisés par une longue habitude avec le péché, souvent les bienfaits divins sur lesquels ils comptent, loin de leur être utiles, deviennent l'oc-

casion d'une chute plus grave. C'est ce qui arriva au peuple juif, et ce que le Seigneur déclare dans le présent évangile : le plus grand de tous les bienfaits de Dieu servit si peu à ce peuple qu'il attira sur lui la ruine et la dernière désolation. Car quel bienfait, quel médicament spirituel plus puissant que le mystère de l'Incarnation du Seigneur ? Cependant les Juifs abusèrent pour leur perte de cet ineffable mystère, comme des autres miracles et des autres bienfaits du Christ, qui devaient assurer leur vie et leur salut. Y a-t-il rien de plus déplorable ? Le supplice réservé à ce forfait, le Seigneur l'expose en ces termes : « L'état de cet homme devient pire que le premier. » C'est-à-dire, n'ayant pas reçu le Fils de Dieu, envoyé pour les sauver, ils sont dans une condition pire que lorsqu'autrefois captifs en Egypte, ils adoraient les idoles du pays. Plaise à Dieu, mes frères, s'il nous est permis de parler de nous, que le ministère de la prédication, dont Dieu se sert pour sauver les âmes, ne tourne pas à perte pour beaucoup de chrétiens. Car je crains qu'ils ne soient sans excuse au tribunal de Dieu. Le Seigneur a dit en effet : « Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse point parlé, ils ne seraient pas coupables; mais maintenant ils sont inexcusables dans leur péché. » *Joan.* xv, 22. Ainsi, quand nos prédications restent sans effet, que faisons-nous autre chose que justifier Dieu, et rendre inexcusables les pécheurs ? Le Seigneur lui-même a déclaré que la prédication ne sert qu'à cela aux méchants, lorsqu'il a recommandé aux ministres de l'Evangile de secouer sur eux la poussière de leurs pieds, *Matth.* x, 14; afin que, par cette espèce de témoignage, il fût bien établi que c'étaient eux qui repoussaient la doctrine du salut, et qu'ils périssaient par leur malice obstinée, non par la faute du Seigneur.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, tend à vous faire comprendre que, sans un secours spécial de Dieu, il n'y a pas moyen de chasser de l'âme le démon, et d'entrer dans une vie nouvelle. Maintenant nous ajoutons qu'il est besoin du même secours pour conserver la santé de l'âme, et persévérer dans la justice. Se conduire d'une manière digne de Dieu est chose si ardue et si sublime, que sans Dieu nul n'y pourrait parvenir. Lors de la construction du tabernacle, le Seigneur remplit de l'Esprit-Saint et

de science Bézéleel et Ooliab, il répandit la sagesse dans le cœur de tous les artisans habiles, pour qu'ils fissent tout ce qui devait servir au tabernacle. *Exod.* XXXI, 6. Que signifie cela? Car si tous ces artisans étaient habiles, qu'avaient-ils besoin d'être de nouveau instruits par Dieu? Ne suffisait-il pas de leur mettre sous les yeux le plan de l'œuvre? Cela aurait pu suffire, en effet, si le tabernacle avait été destiné à l'usage des hommes; mais ce qui était destiné à Dieu demandait autre chose. Dieu avait montré la forme : il devait aussi enseigner l'art avec lequel l'œuvre devait être exécutée. Pour servir les princes de la terre, et passer pour juste aux yeux des hommes, la philosophie humaine, et la nature, toute faible qu'elle est, peuvent suffire. Mais pour servir Dieu dignement, pour pratiquer la vraie justice et la piété, pour faire de vous-même le temple vivant de Dieu et son tabernacle, il vous faut le secours divin et la divine protection. Car sans Dieu il est impossible de plaire à Dieu; sans lui, en effet, nulle vertu ne saurait être utile pour le salut.

Ce n'est pas assez que l'assistance divine vous tende les bras, si vous-même aussi vous ne coopérez virilement et vaillamment de concert avec Dieu; car notre application et notre travail doivent se joindre à la divine vocation et à la grâce. C'est ce que nous montre la parabole d'un trésor trouvé dans un champ. L'homme qui l'avait trouvé, le cache, et, dans sa joie, va vendre tout ce qu'il possède, pour acheter ce champ. Or que cet homme, s'occupant d'autre chose, trouve un trésor qu'il ne cherchait pas, c'est un exemple de la vocation et de la miséricorde gratuites, celles que l'Apôtre appelle « des élus du sort. » *Ephes.* I, 11. Il les appelle ainsi, pour montrer que la vocation gratuite de Dieu est indépendante des mérites des hommes. D'un autre côté, la vente de toutes les possessions, l'acquisition du champ, c'est l'image de l'activité et du travail de l'homme qui dès qu'il a reçu gratuitement le trésor divin lui sacrifie tout le reste, parce qu'il comprend qu'en ce trésor il a trouvé au delà de ses désirs. Mais ce n'est pas ce que font la plupart des chrétiens qui, mettant leur seule espérance dans la divine miséricorde et dans la passion du Christ, se promettent le salut sans effort ni travail. On voit clairement par

là que dans cette affaire ils ont pour mobile, moins l'amour de Dieu que l'amour d'eux-mêmes; voilà pourquoi ils se ménagent, et en même temps désirent le salut et la vie éternelle; en ceci comme en cela, c'est l'amour-propre qui agit.

Le vrai amour de Dieu marche par une autre voie. En effet, il affronte gaîment la fatigue en vue de Dieu, et se préoccupe peu de la rémunération du travail, pourvu qu'il plaise à Celui qu'il aime par-dessus tout. Certes c'est une grande honte à nous, qui bravons tant de dangers pour les biens terrestres, de ne pas vouloir, au prix d'un léger sacrifice, gagner l'héritage céleste. Saint Chrysostome s'élève en ces termes contre cette démence des hommes : « Si un marchand, vendant des pierres précieuses et des pierres fausses, vous offrait des pierres précieuses au même prix que les fausses, ne vous ferait-il pas un beau cadeau? Est-ce que vous refuseriez par hasard de donner pour les pierres précieuses, ce que vous offririez volontiers pour les fausses (1)? Pourquoi donc hésitez-vous à faire pour l'éternelle et véritable vie, ce que vous êtes prêt à faire pour cette vie fausse? » Car qu'exige de vous le Seigneur? Que vous mettiez à rechercher la vie et les biens du ciel la même ardeur avec laquelle vous poursuivez ces biens fragiles et cette vie fugitive. Quand par la bouche du Prophète il vous donne ce conseil : « Retournez à celui dont les enfants d'Israël se sont éloignés par une profonde malice, » *Isai.* XXXI, 6, que vous demande-t-il autre chose, sinon que vous aimiez, que vous embrassiez la véritable vie avec autant d'amour que vous en aviez pour cette vie fausse? Si l'amour de la vie du ciel vous touche peu, pourquoi n'êtes-vous pas effrayé de la crainte de l'enfer, c'est-à-dire de l'éternelle mort? Comment qualifier une telle démence: pouvoir conjurer maintenant un si grand malheur au prix d'un léger sacrifice, et ne pas le vouloir?

Saint Chrysostome, expliquant ces paroles de l'Apôtre : « Afin que rentrant en eux-mêmes ils sortent des piéges du diable qui les tient captifs, » II *Tim.* II, 26, s'exprime ainsi pour flétrir cette négligence : « Si quelqu'un était dans une position telle, qu'il n'eût à

(1) Le texte porte : *An recusare forsitan pro veris et legitimis dare, quod pro adulterinis libenter offerres?* Nous proposons *recusares.*

espérer, ni aucun pardon de ses péchés, ni aucun moyen de salut, et qu'il eût en présence l'enfer, sans aucun espoir de la miséricorde divine, que ne ferait-il pas? que ne donnerait-il pas volontiers à celui qui lui fournirait les moyens de conjurer un si grand péril? Si donc ce malheur est si effrayant que, pour nous y soustraire, nous ne reculerions devant aucun travail, aucun sacrifice; maintenant que Dieu, se contentant de quelques efforts, nous offre gratuitement le salut, y attacherons-nous pour cela moins de prix, et le chercherons-nous avec moins d'ardeur? » — Voilà, frères, ce qu'il nous faut faire pour chasser de l'âme l'esprit mauvais, et lui substituer l'Esprit du Christ. C'est l'œuvre de la puissance divine, à laquelle cependant il faut joindre notre concours; parce que, pour mériter la couronne, « il faut avoir bien combattu. » II *Tim.* II, 5.

III.

Il reste maintenant à examiner quels sont les signes auxquels on reconnaît que le démon est expulsé. L'Evangéliste semble l'indiquer en peu de mots, quand il ajoute : « Et lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla. » Non-seulement il parla, mais il recouvra encore la faculté de voir et d'entendre. Le recouvrement des sens fut donc la preuve de l'expulsion du démon. Mais il faut savoir aussi que le démon ne peut être chassé de l'âme, à moins que Dieu n'y entre. Comme le lever du soleil dissipe les ténèbres, et fait le jour, de même l'entrée de Dieu dans l'âme de l'homme chasse les ténèbres du péché, et le prince des ténèbres. Délivré du démon, qui l'avait rendu et aveugle, et sourd, et muet, aussitôt l'homme voit, entend, et parle. Voilà donc trois preuves qui attestent que le démon est banni de l'âme. D'ailleurs, Dieu arrivant, il faut d'abord que tous les péchés disparaissent avec le démon, auteur du péché. Car notre Dieu est un feu consumant; il consume tout ce qui lui est contraire, et rien ne lui fait opposition que le péché. Ainsi, de même que l'éclat du jour dissipe l'horreur des ténèbres, de même l'auteur de l'innocence bannit de son temple tous les péchés mortels. Car « la sainteté est l'ornement de sa maison dans la suite des siècles. » *Ps.* XCII, 5.

Ensuite il faut que celui qui précédemment était aveugle, voie

clair. Car, point de justification pour l'homme, sans la haine du péché et sans l'amour de Dieu : en sorte que celui qui autrefois négligeait Dieu, et aimait le péché plus que Dieu, doit maintenant, tout au contraire, aimer Dieu par-dessus tout, et détester le péché plus que tout le reste. Mais comment pourrait se faire un tel changement de la volonté humaine, si la lumière de l'entendement ne changeait aussi ? C'est-à-dire, s'il n'était si bien éclairé de la lumière divine qu'il vît nettement que le péché mérite toute haine, et que Dieu mérite d'être aimé par-dessus tout ? Autrement, si l'entendement conservait ses anciennes idées, la volonté conserverait ses anciennes affections. Il est donc nécessaire que l'âme, éclairée des rayons de la lumière supérieure, voie d'un œil spirituel la difformité du péché, et la beauté de Dieu, afin de haïr l'une, et d'être transporté d'amour pour l'autre.

Il faut encore que celui qui a recouvré la faculté de voir, entende ; c'est-à-dire, qu'il perçoive, par l'oreille du cœur, la parole de Dieu, comme l'explique le Seigneur dans notre Evangile même : « Heureux qui entend la parole de Dieu, et qui la garde. » Ainsi écoutait ce saint Prophète, qui disait : « Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, et je n'ai point contredit ; je ne me suis point retiré en arrière. J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui les arrachaient. » *Isa.* L, 5. Ainsi devons-nous écouter, selon l'apôtre saint Jacques, qui dit : « Observez cette parole, et ne vous contentez pas de l'écouter, en vous séduisant vous-mêmes. Car celui qui écoute la parole, et ne l'observe point, est semblable à un homme qui regarde son visage naturel dans un miroir. Il se regarde, puis il s'en va, ayant oublié quel il était. » *Jac.* I, 22 et seq. C'est-à-dire, de même qu'il ne sert de rien de voir sa figure dans un miroir, si on ne la nettoie pas ; de même il ne sert de rien de voir les souillures de son âme dans le miroir de la parole divine, si on ne prend soin de les faire disparaître, et de régler sa vie sur la sainte doctrine. Car il faut se pénétrer des paroles de l'Apôtre : « Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu ; mais ce sont ceux qui pratiquent la loi qui seront justifiés. » *Rom.* II, 13. Quiconque est délivré du démon doit écouter ainsi la parole sacrée.

Les oreilles ouvertes et libres, reste à délier la langue, et à faire parler le muet. — Quoi donc? est-ce qu'ils ne parlent pas ceux qui sont dans le péché? — Non certes, ils ne parlent pas à Dieu, quoiqu'ils parlent aux hommes. Que ce muet parle donc dans la confession, dans la prière, et dans l'action de grâces. Ce sont là les trois manifestations de la parole les plus agréables à Dieu. Que cette bouche qui naguère s'ouvrait au mensonge, au parjure, à la médisance, à la raillerie, aux imprécations, à la flatterie, aux turpitudes, désormais muette et sans langue pour de telles choses, ne s'ouvre plus que pour le langage spirituel et divin, suivant le conseil de l'Apôtre : « Si quelqu'un parle, qu'il paraisse que Dieu parle par sa bouche. » *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.* I Petr. IV, 11.

A ces indices, nous pourrons, frères, juger en ce saint temps, du fruit de notre confession et de notre pénitence. Car, dans le sacrement de la confession, l'action du prêtre est la même que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ce miracle. Comme le Christ chasse le démon du corps de l'obsédé, le prêtre chasse de l'âme le démon. Et le démon expulsé, Dieu se choisit une demeure dans l'âme de l'homme, et là où Dieu réside, il n'y a aucune place pour le péché. — Mais si les mêmes désordres, la même manière de vivre, la même gourmandise, la même licence des yeux, la même rapacité des mains, la même agilité à courir au mal, si enfin les mauvaises passions dominent encore si bien qu'aucune porte n'est fermée aux pensées impures, à la soif de la vengeance, à toutes les convoitises illicites ; c'est une preuve certaine que le démon n'a pas été chassé de l'âme, ou au moins qu'il a été mal chassé, et qu'il y est rentré, escorté de sept esprits, pires que lui. Or, si restant dans les mêmes ténèbres, dans le même aveuglement, vous ne considérez point le péché comme ce que vous devez détester avant tout, et Dieu, comme ce que vous devez aimer plus que tout le reste ; vous n'avez pas encore recouvré la lumière spirituelle des yeux, vous n'avez pas encore banni votre cécité, et le démon, qui avait aveuglé les yeux de votre intelligence, est encore au dedans de vous. En outre, si vous avez encore les oreilles fermées à la voix de Dieu, si vous ne l'écoutez pas avec

la résolution d'obtempérer à ses préceptes, le démon n'est pas banni de votre cœur.

Nous voyons quelquefois des hommes nourrir les uns contre les autres une haine implacable. Cherchez à les guérir de cette haine; pour cela, mettez sous leurs yeux la difformité du péché, les récompenses réservées aux justes, les supplices destinés aux méchants, la mort, le jugement, la croix même et la passion du Seigneur; ils ne vous entendent pas plus que s'ils étaient des « aspics sourds, fermant leurs oreilles pour ne pas entendre la voix fascinatrice de l'enchanteur. » *Ps.* LVII, 5, 6. Cependant attaquez-les par un autre côté; dites-leur que vous avez un moyen infaillible de les faire arriver aux honneurs, à la faveur du prince, tout à coup ils tomberont à vos pieds, se rangeront à votre avis, et se laisseront lier les mains, pour que vous les conduisiez partout où vous voudrez. Nous les qualifions donc justement de sourds, eux dont les oreilles, ouvertes aux voix du monde, sont entièrement bouchées pour Dieu. C'est à eux que, par l'organe du prophète, le Seigneur adresse ces paroles : « Sourds, écoutez; aveugles, ouvrez les yeux, et voyez. Qui est aveugle, sinon mon serviteur? Qui est sourd, sinon celui à qui j'ai envoyé mes prophètes? Vous qui voyez tant de choses, n'observerez-vous pas ce que vous voyez? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendrez-vous pas? » *Isa.* XLII, 18 et seq. Paroles par lesquelles il énonce clairement, que ces hommes ouvrent aux voix du monde leurs oreilles, que cependant ils tiennent fermées aux avertissements et aux préceptes de la loi divine.

Tels sont les indices auxquels vous pourrez, mes frères, juger, en ce temps, du fruit de votre confession et de votre pénitence. Si vous ne voyez point en vous les fruits que nous avons signalés, si, après la confession faite au prêtre, il ne s'est pas opéré un changement dans vos mœurs et dans votre vie, c'est un grave indice que votre confession était incomplète, ou que vous avez perdu la grâce reçue, ce qui est un signe redoutable de réprobation; la parabole de l'Evangile du jour nous l'apprend. Car, dès que le démon, chassé de l'âme, en reprend possession, « le dernier état de l'homme devient pire que le premier, » parce que le mal qu'il

était d'abord aisé de guérir est beaucoup plus difficile à extirper après l'entrée de tant de démons. De ce malheur nous préserve Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MÊME IIIe DIMANCHE DE CARÊME,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON INDIQUE COMMENT LE DÉMON REND LES HOMMES TANTOT MUETS, TANTOT LOQUACES.

Et erat ejiciens dæmonium, et illud erat mutum.
Jésus chassait un démon, qui était muet. *Luc.* XI, 14.

Dans l'Evangile de ce jour, le Seigneur délivre un homme possédé du démon, et muet. Ce miracle fut suivi d'appréciations bien diverses. Car la foule ravie d'admiration, s'écriait : Celui-ci n'est-il pas fils de David? D'autres, pour le tenter, demandaient un signe du ciel. D'autres enfin, aveuglés par l'envie et par la méchanceté, blasphémaient en disant qu'il chassait les démons en Béelzébub prince des démons. Pour un seul miracle, combien de jugements différents! Pourquoi cela? C'est que les cœurs n'étaient pas les mêmes ; et alors chacun jugeait non suivant la nature de la chose, mais suivant son caractère et ses dispositions. L'araignée et l'abeille sucent la même fleur : l'une distille du poison ; l'autre, du miel. La pluie tombant sur la terre, et alimentant les diverses plantes, produit le poison dans la ciguë, dans la vigne le vin, dans les autres arbres des fleurs et des fruits divers, selon la nature de chacun. Ainsi presque jamais les hommes ne jugent les choses en elles-mêmes; chacun les juge suivant son caractère, ou sa passion. De là vient que les bons, dans la candeur de leur âme, prennent tout en bonne part, tandis que les méchants, par passion, par caprice, par envie, dénaturent les meilleures choses,

et les interprètent en mal. La malignité, qui n'est pas dans la chose, ils la tirent de leur cœur corrompu.

Observez encore qu'ici, comme dans les autres œuvres du Sauveur, s'accomplit ce que le saint vieillard avait prédit du Seigneur longtemps auparavant : « Celui-ci est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël. » *Luc.* II, 34. Il a commencé par opérer la résurrection de ceux qui, dans l'admiration de ce miracle, s'écriaient : « Celui-ci est fils de David. » Ils appelaient de ce nom le Messie, parce qu'il devait sortir de la famille de David, et non-seulement illustrer le siége et l'empire de David, mais encore le consolider pour toute l'éternité. Il a été au contraire une occasion de ruine pour ceux qui, attribuant au démon ses œuvres et ses bienfaits admirables, disaient : « Il chasse les démons en Béelzébub prince des démons. » La même chose arrive aussi aujourd'hui dans l'Eglise pour les bons et pour les méchants. Car ceux-là, usant, pour leur salut, du bienfait de la rédemption et des sacrements de l'Eglise, deviennent meilleurs de jour en jour ; ceux-ci, se fiant sur la vertu de si grands médicaments et de si grands bienfaits, passent leur vie dans le plaisir et dans l'inaction. Les pécheurs construisent ainsi sur le dos du Christ, *Ps.* CXXVIII, 3, quand, pleins d'une folle confiance en ses blessures et en son sang, ils ne cessent d'accumuler péchés sur péchés, forfaits sur forfaits. N'est-ce pas la dernière indignité de puiser de la boue à cette source pure, où tu aurais dû puiser des torrents de grâces, et de prendre du poison à cette salutaire officine qui t'offrait des médicaments spirituels pour guérir tes blessures ?

Il faut de plus observer ici que la foule, qui n'avait rien à perdre à la gloire du Christ, était dans l'admiration ; tandis que les pharisiens, regardant cette gloire comme une ignominie pour eux, parce que le Seigneur dévoilait leurs ruses et leur religion mensongère, furent aveuglés par la passion et par l'envie, et tombèrent dans l'excès de l'égarement et dans le blasphème. Par là, on peut voir quels monstrueux artisans d'erreurs et de mensonges sont la passion et l'amour de soi. Un esprit aveuglé par des passions sans frein est-il en état de juger ? Si un juge, ennemi d'une des parties, et ami de l'autre partie, est à bon droit récusé ; comment, dans

sa propre cause, sera-t-il un juge intègre, un juge vrai et incorruptible, celui qui est irrésistiblement dominé par l'amour-propre? Aussi Plutarque pense-t-il qu'il est très-utile à l'homme d'avoir un ennemi acharné, afin de pouvoir, par les yeux de cet ennemi, apercevoir en soi ce que ne laisse pas voir l'amour-propre, qui est aveugle. Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre, était du même avis que Plutarque. Il se félicitait d'avoir dans les Athéniens des ennemis implacables, parce que leurs médisances lui apprenaient ce qu'il y avait de blâmable dans ses mœurs, et il faisait tous ses efforts pour qu'enfin leurs médisances devinssent des mensonges. Les hommes qui sont privés de ce remède salutaire, sont égarés par l'amour d'eux-mêmes; n'aimant pas le prochain, ils aperçoivent parfaitement et ils abhorrent les vices des autres; mais les leurs, ils les excusent, ou ils les dissimulent, ou ils ne les voient pas. Ainsi les ambitieux, ceux qui font de l'honneur leur Dieu, s'ils ne sont souillés du vice d'impudicité, ne savent comment s'indigner de l'impudicité des autres, ils les poursuivent de qualifications à faire dresser les cheveux, pendant qu'eux, aveuglés par l'amour-propre, ils ne voient pas le moins du monde leur propre ambition, leur faste, leur arrogance, leur orgueil, qui est le pire de tous les péchés.

Voilà pourquoi le prophète Nathan, voulant reprocher à David le forfait qu'il avait commis, eut sagement recours à l'artifice d'une parabole; craignant, ce qui était probable, que si David voyait ce crime en lui-même, il en comprît moins la scélératesse. II *Reg.* XII, 1 et seq. Car voilà comme nous sommes, nous autres hommes: nous n'avons pas assez d'invectives contre les vices du prochain, tandis que nous connivons aux nôtres, et les excusons. Mais saint Chrysostome dit que ces censeurs impitoyables des crimes d'autrui seront jugés un jour de la même manière qu'ils ont jugé les autres: de sorte que, alors qu'ils sont trop sévères contre les autres, ils prescrivent à Dieu les conditions auxquelles il doit les traiter eux-mêmes. Car ils doivent être punis non-seulement selon la gravité de leurs fautes, mais aussi d'après la mesure qu'ils ont établie contre les péchés des autres; afin qu'ils trouvent contre eux un juge très-sévère, eux qui ont été d'une

sévérité excessive à juger le prochain. En effet Dieu juge le mauvais serviteur par ses propres paroles, *Luc.* XIX, 22, et porte contre lui la sentence que ce serviteur a portée lui-même. Or, quoi de plus opposé qu'un tel travers à la charité, à la candeur chrétienne, dont le caractère est de voiler, d'atténuer les fautes des autres, et de grossir les siennes?

Le divin Maître voulant donc rétorquer le blasphème des pharisiens, proféra cette sentence digne de lui, et digne d'être méditée par nous : « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, et toute maison divisée tombera sur elle-même. » *Luc.* XI, 17. Paroles qui, en flétrissant les haines et les discordes, recommandent éminemment la concorde et la paix. En effet, par la concorde, un sage l'a dit, les petites choses croissent, au lieu que par la discorde les plus grandes s'écroulent. Aussi le Prophète nous exhorte-t-il de toutes ses forces à la paix et à la concorde. « Cherchez la paix, et poursuivez-la toujours. » *Ps.* XXXIII, 15. Et l'Apôtre : « Vivez en paix, si cela se peut, et autant qu'il est en vous, avec toutes sortes de personnes. » *Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Rom. XII, 18. Toutefois cette paix, il est difficile de la conserver longtemps, à moins qu'on ne supporte aisément la perte de ces biens temporels, pour lesquels d'ordinaire les hommes sont toujours prêts à s'entretuer, à s'intenter des procès, à rompre les liens de la paix. Et quel autre peut avoir ce courage, que celui qui a placé en Dieu seul toutes ses espérances et tous ses trésors, et qui pense que Dieu seul lui suffit pour tous ses besoins? En effet, de cette paix établie avec Dieu, naît la paix avec le prochain. Qui a ainsi la paix avec Dieu, est riche après avoir perdu ses biens; criblé de blessures, il est sain; chargé de chaînes, il est libre, parce qu'au dedans de lui il a Dieu, sauvegarde de son bien-être et de sa liberté.

Car si, après le pillage et l'incendie de sa patrie, le philosophe Thébain put dire qu'il n'avait rien perdu, mais qu'il portait sur lui tous ses biens, puisque, dans ce désastre universel, il avait conservé les enseignements de la philosophie, qu'est-ce que ne pourra pas dire celui qui porte dans son cœur le principe de tous les

biens, principe qui défie tous les caprices de la fortune? Un tel homme sera donc en paix avec tous, si toutefois il n'oublie pas que cette paix est le plus précieux des trésors; car alors il ne laissera pas, pour des choses de rien, périr un si grand trésor. Placé dans cette alternative, de perdre, ou de telles choses, ou la paix, il fera, sans hésiter, le sacrifice de la chose moindre, pour conserver la plus grande. C'est ce que font les serpents, qui exposent tout leur corps aux coups et aux blessures, mais qui ont soin de garantir leur tête, source de la vie.

Le grand saint Grégoire, le théologien, pour que je laisse de côté les autres, nous en offre un mémorable exemple. Voyant la paix compromise, à cause de son siége, entre les évêques assemblés à Byzance, non-seulement il se démit de l'épiscopat, mais encore il employa les plus vives instances pour obtenir de l'empereur Théodose qu'il voulût bien agréer cette retraite. Il se rendit à la cour, et parla à l'empereur en ces termes : « Grand prince, accordez-moi la faveur que je vous demande. Il ne s'agit pas d'intérêts pécuniaires; je ne sollicite pas des ornements précieux pour les autels, je ne convoite pas les dignités pour mes proches; tout ce que je demande, c'est d'être délivré de mon fardeau. Que l'envie n'ait plus d'objet. Que les évêques cultivent la paix. Vous même mettez-y la main. Comprimez la guerre entre prêtres. Vous qui avez mis un frein à l'audace des Barbares, couronnez les glorieux trophées de votre règne en rétablissant la concorde entre les évêques. C'est la grâce que j'implore de vous; accordez-moi ce dernier bienfait. » Ce discours transporta d'admiration le prince et les sénateurs, et leur inspira pour l'évêque une telle affection, qu'ils consentirent à peine à le laisser partir.

Voilà comme les saints conservent la paix, résolus à faire tous les sacrifices, plutôt que de la perdre. Cet exemple nous le proposons à tous en commun, mais nous le recommandons particulièrement à ceux qui sont unis par le mariage; puisque, de tous les biens terrestres, il n'en est pas de plus précieux que la paix conjugale. Ceux qui vivent en paix dans cet état, y ont une espèce d'image de la vie future, appelée *vision de la paix*. Ceux, au contraire, qui placés dans cette condition de la vie, se querel-

lent et ne veulent point se faire mutuellement de concessions, y trouvent une anticipation de l'enfer; il y a donc pour eux deux enfers, celui de la vie future, et un autre ici-bas.

Quiconque donc aspire à cette paix, qu'il la demande d'abord avec la plus ardente ferveur à Dieu, qui seul établit en paix dans sa maison ceux qu'il a réunis, *Ps.* LXVII, 7, c'est-à-dire, en fait une seule âme. C'est lui qui, lors de l'Eglise naissante, réunit la multitude des fidèles, composée de caractères si divers et si opposés, et fit de tous en lui-même un seul cœur et une seule âme. — Ensuite chacun doit renoncer à sa volonté, et à son jugement; ce qui s'adresse surtout aux épouses, qui, suivant l'Apôtre, doivent être soumises à leurs maris. I *Petr.* III, 1. Autrement si chacun veut soutenir son droit rigoureusement, il n'y a pas moyen d'établir et de conserver longtemps la paix et la sécurité, au témoignage même du Seigneur, qui dit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée tombera sur elle-même. » Par cette parole, le Seigneur prouve qu'il ne chasse pas les démons en vertu de la puissance des démons, puisque les démons ne se font pas mutuellement la guerre ; autrement, leur empire serait bientôt détruit.

Il en ajoute ensuite une autre preuve : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » Donc, à beaucoup plus forte raison, les démons seront contre moi, eux qui, bien loin d'être avec moi, font sans cesse opposition à mes désirs et à mes efforts. Comment donc pourrait-il y avoir accord et amitié entre ceux dont les efforts et les œuvres sont si différents et si contraires ? En prononçant ces mots : « Qui n'est pas avec moi est contre moi, » le Seigneur faisait allusion à deux espèces d'hommes, en dehors desquelles on ne saurait en trouver une troisième. Les uns sont ceux qui lui sont unis par le lien de la charité, qui s'appliquent à satisfaire, non eux-mêmes, ni le monde, mais Dieu seul ; les autres, ceux qui, au contraire, séparés de lui, sont asservis à leurs passions et au monde. Il s'ensuit donc que ceux qui ne sont pas avec le Christ, en sont les adversaires et les ennemis, et par conséquent les membres du démon. Quel état déplorable ! Il importe donc beaucoup de savoir auquel de ces deux partis chacun de

nous appartient. Bien qu'il ne soit pas possible de le savoir avec certitude, néanmoins il y a des indices puissants qui suffisent pour nous éclairer sur ce point.

S'emparant de cette pensée du Seigneur, saint Augustin établit en ce monde deux cités : Jerusalem et Babylone. *De Civit. Dei.* Ces deux cités sont bâties par deux amours : l'amour de Dieu et l'amour de soi. Jérusalem est bâtie par l'amour de Dieu, porté jusqu'au mépris de soi ; et Babylone est bâtie par l'amour de soi, porté jusqu'au mépris de Dieu. Que chacun s'interroge donc pour savoir ce qu'il aime, et il connaîtra de quelle patrie il est citoyen. Car quiconque, brûlant de l'amour de soi, rapporte tout à son intérêt et à son plaisir, ne cherche en tout que lui-même et non la gloire de Dieu, et foulant aux pieds toute notion de l'honnête, ne consulte que ses passions, qui doutera qu'un tel homme ne soit citoyen de Babylone ?

Mais celui qui, se renonçant et méprisant les choses de la terre, rapporte tout à Dieu ; celui qui s'applique à plaire à Dieu seul, quelque calamité qui le frappe, et à obéir à Dieu au péril même de sa vie et de tout ce qu'il possède ; qui se croit né uniquement pour l'aimer et l'honorer par-dessus tout, qui réputant tout le reste comme indifférent et indigne de son attention, s'écrie avec le Prophète : « J'ai cherché votre visage, Seigneur, et je le chercherai toujours, » *Quæsivi vultum tuum, vultum tuum, Domine, requiram,* Ps. XXVI, 8 ; c'est-à-dire, content de vous seul, du souverain bien, je dis adieu à tout le reste : celui-là est indubitablement citoyen de la Jérusalem spirituelle. — Car, poursuit saint Augustin, le caractère propre des citoyens de cette dernière patrie, c'est que, vivant en ce siècle comme des étrangers et des voyageurs, ils aspirent de toute la puissance de leur âme après cette céleste patrie où ils sont déjà inscrits comme citoyens, et qu'ils ne se laissent point embarrasser l'esprit par les préoccupations et les besoins de cette vie, au point d'oublier le terme de leur voyage.

Quand, par ces raisons, et d'autres que nous avons exposées dans le discours précédent, le Seigneur eut fortifié sa cause, qu'il eut repoussé le blasphème de ses adversaires, et leur eut an-

noncé la peine due à leur crime, une femme de la foule, élevant la voix, s'écria : « Heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées. » A quoi il répondit : « Plus heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la gardent. » *Luc.* XI, 28. C'est, suivant saint Augustin, comme s'il avait dit : Ma mère que vous qualifiez d'heureuse, est plus heureuse pour avoir gardé la parole de Dieu, que parce que le Verbe a été fait chair dans son sein. Si donc c'est là, frères, la principale gloire de la Vierge, le Seigneur nous donne, selon nos forces et notre portée, les moyens d'acquérir cette gloire ; nous n'avons qu'à entendre la parole de Dieu comme l'a entendue la Vierge, qui a conçu dans son esprit le Verbe de Dieu avant de le concevoir dans sa chair. — Assez sur l'Evangile. — Voyons maintenant comment le démon rend les hommes, tantôt muets, tantôt loquaces.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

PREMIÈRE PARTIE.

« Jésus chassait un démon, qui était muet. » *Luc.* XI, 14. Voici ce qu'on lit dans Maxime de Tyr : « La vertu est en quelque sorte une vaste plaine, placée néanmoins au dessus de roches très-élevées. Là, sont toutes sortes d'arbres et de fleurs ; là soufflent de doux zéphirs ; là, d'une source intarissable découlent de claires fontaines. Mais pour arriver à cette plaine, il n'y a qu'un seul sentier, et encore étroit, âpre et rocailleux. Tout autour sont des précipices, et des fondrières inaccessibles. » Par cette similitude, cet éminent philosophe a voulu montrer que, dans la vertu, lorsqu'elle est parfaite, on trouve tous les genres de biens et de délices ; mais qu'on n'y arrive que par une seule voie. Car, comme il n'y a qu'une manière de viser juste, et d'atteindre le but, tandis qu'on peut le manquer d'une infinité de manières ; de même il n'y a qu'une voie pour arriver à la vertu : perdez-vous cette voie, on ne saurait dire de combien de manières vous pouvez vous égarer. Car quiconque dévie de la droite voie, tombe aussitôt dans le péché. Les précipices qui sont autour, et de tous côtés, sont les erreurs innombrables, les piéges du démon, où tombent

ceux qui s'écartent de la bonne route. Il n'est rien que notre souple ennemi ne mette en œuvre, pas de pierre qu'il ne soulève, pas de circonstance où il ne nous tende ses piéges et ses filets.

Dans les affaires et hors des affaires, dans la paix et dans la guerre, dans la pauvreté et dans les richesses, dans l'abstinence et dans la satiété, dans la vie publique et dans la vie privée, enfin et surtout, quand nous parlons et quand nous nous taisons, il nous dresse des embûches. Ainsi, dans le présent évangile, il avait rendu muet un malheureux, qu'il obsédait; quoique cependant le silence soit le port de l'innocence, et qu'à cause de cela, le démon excite les hommes à la loquacité, plutôt qu'au silence. Aussi saint Ambroise disait-il : « J'en ai vu beaucoup faillir en parlant, très-peu en se taisant. » Il est donc plus difficile de savoir se taire, qu'il n'est difficile de parler. Néanmoins le démon nous tend ses piéges dans l'un et l'autre cas, c'est-à-dire, quand nous nous taisons, et quand nous parlons : tant il est vrai que tout est plein de périls. — Aujourd'hui nous avons donc à parler de ces deux périls, c'est-à-dire, du silence et de la loquacité. Car quoique le démon de notre évangile soit muet, cependant comme la plupart d'entre eux sont loquaces, et que les contraires s'enseignent, dit-on, de la même manière, nous allons parler des uns et des autres.

I.

Les muets nuisent de différentes manières. D'abord, ils ont eu assez d'influence dans l'Eglise, pour en bannir le correctif de presque tous les maux, c'est-à-dire le précepte de la correction fraternelle, en sorte qu'il paraît que le Seigneur a fait en vain cette prescription : « Si votre frère a péché contre vous, allez le trouver et reprenez-le seul à seul. » *Matth.* XVIII, 15. Car combien peu accomplissent ce précepte, dont cependant l'objet est aussi étendu que la licence de pécher ! Personne ne se soucie de braver ce péril, personne ne veut se charger de ce soin; et cependant il n'y a presque personne qui ne soit prêt à répandre malignement en public, ce qu'il rougit de dire en secret avec profit par voie d'avertissement; presque personne qui ne publie devant la foule l'infamie d'un frère, qu'il aurait pu sauver, s'il avait parlé

à celui-ci seul. Et quoique fréquemment nous soyons astreints par la volonté des supérieurs à dénoncer les délits du prochain, nous, sous prétexte de ménager la réputation des autres, nous sommes muets, quand nous aurions pu les sauver en les dénonçant; et cela, en même temps que nous n'hésitons pas à divulguer leurs crimes, au grand dommage des délinquants et de nous-mêmes. Dans les deux cas nous faisons preuve de malignité et de perfidie, et quand nous sommes muets, et quand nous rompons le silence; car silencieux, nous négligeons le salut d'autrui, et, en parlant, nous déchirons sa réputation. Voyez donc quel insigne artisan de tromperie est le démon, puisqu'il vous tend des piéges, et quand vous vous taisez, et quand vous parlez. Non satisfait de cela, il vous rend craintif à obéir, et audacieux à mal faire, car, quoique vous ne reculiez pas devant le rôle de détracteur, vous craignez d'obéir aux prescriptions des supérieurs.

Il rend muets également ceux qui écoutent les détracteurs, et qui souvent pourraient sans peine par leur autorité, par la sévérité de leur visage, par les rides de leur front, ou même par leurs paroles, imposer silence à la détraction. Tout au contraire, accueillant la médisance avec des applaudissements, des rires, et un visage épanoui, bien loin de refréner la langue médisante, ils l'excitent, et la provoquent à de nouveaux crimes. Eux qui devraient, en jetant de l'eau, éteindre l'incendie qui dévore la réputation du prochain, ils répandent gaîment de l'huile pour détruire plus complètement cette réputation. Vous qui faites cela, qui que vous soyez, ne vous croyez pas innocent, parce que vous ne dites rien; pour ce crime c'est assez d'écouter avec plaisir, et de fournir au médisant l'occasion de médire, quand bien même vous n'ouvririez pas la bouche. « Je ne sais, dit saint Bernard, lequel est le plus coupable, du médisant, ou de celui qui l'écoute. »

Mais le crime est plus grave quand l'innocence de celui qu'on déchire nous est connue. Car, si, en vertu de la loi de la charité, nous sommes tenus de venir en aide à nos frères, quand leurs intérêts périclitent, pourquoi ne défendrions-nous pas leur réputation, qui est le plus précieux de tous leurs biens? Ce devoir, il est nécessaire de le remplir en tout temps, mais surtout quand, dans

la distribution des fonctions publiques, il s'agit du mérite ou de l'indignité des personnes. Alors on ne nuit pas moins par un silence dommageable, qu'un autre ne nuit par une médisance ouverte ; et on est tenu à restitution tout autant que celui qui a porté le préjudice. En effet, de même que c'est tuer le prochain mourant de faim, que de ne pas le nourrir ; de même, c'est diffamer un innocent accablé sous le poids de la calomnie, que de ne pas le défendre, quand on y est tenu. La parole ayant été donnée pour exprimer les conceptions de l'âme, celui qui par son silence manifeste quelque chose, découvre sa pensée par ce moyen tout aussi bien que par le langage ; de sorte que ce silence est aussi préjudiciable que la calomnie ouverte des autres.

De même le démon rend muets les avocats dans les procès des pauvres, que le précepte de la charité leur ordonne de défendre, quand ceux-ci, dit saint Thomas, sont dépourvus de protecteurs ; de même que les médecins sont tenus de soigner les malades pauvres, quand ils manquent de secours. Cependant le démon, qui rend muets les avocats dans les procès des pauvres, les rend parfois très-éloquents à soutenir les causes injustes des riches : soit qu'ils combattent ouvertement contre l'équité, soit qu'en dessous et par rouerie, ils demandent qu'on appelle des témoins d'au delà des mers, ou qu'on accorde de très-longs délais pour qu'ils puissent fournir des preuves, et cela pour apporter des entraves au bon droit, ou au moins pour gagner du temps. Je sais bien qu'ils répondront qu'ils défendent des causes justes, toutes les fois que l'affaire dont il s'agit est douteuse, ou que le client leur a conté des mensonges, au lieu de leur dire la vérité. Voici ce que leur dit saint Chrysostome : « Dieu que personne ne peut tromper sera juge de cette excuse, lui qui scrute les reins et les cœurs, qui n'est dupe d'aucun artifice, d'aucune finesse. »

Vous direz peut-être : — Si je ne défends pas cette cause injuste, un autre la défendra, et ainsi de toutes manières la cause d'un innocent périclitera. — A ce compte, et si pareille réponse était admise, toutes les prostituées, tous les usuriers, les voleurs et les brigands seraient innocents, car il n'en manquera jamais qui feront comme eux. Mais l'avocat insistera, suivant l'usage, et

dira — qu'il lui faudra mourir de faim, s'il rejette toutes les mauvaises causes. — A merveille ; oui, il y a longtemps que je sais que nous restons dans le devoir, tant que nos intérêts sont saufs ; mais s'ils viennent à péricliter, nous les préférons à la justice et à l'innocence.

Maintenant comment pouvoir exposer de combien de manières le démon, en ce saint temps, rend muets les confesseurs ? Car les uns sont muets, ou par ignorance, ou par lâcheté, lorsqu'ils n'aident en rien des pénitents illettrés, qui ne sont pas en état de débrouiller leurs péchés. Il arrive de là que, les pénitents ne sachant pas exposer leurs fautes, et les confesseurs ne voulant ou ne sachant pas interroger, les premiers s'en retournent chez eux, chargés des mêmes péchés sous le poids desquels ils étaient venus ; alors cependant qu'en vertu des décrets canoniques, les confesseurs devraient s'enquérir de toutes les circonstances relatives et au pécheur et au péché. Les autres sont tellement muets, qu'après avoir entendu la confession des péchés, ils se contentent d'en administrer l'absolution, sans munir les pénitents d'avertissements et de remèdes contre les péchés à venir, sans les armer de conseils contre les piéges du démon, quoique les confesseurs soient non-seulement juges pour connaître de la cause, mais aussi médecins destinés à appliquer aux blessures les remèdes convenables. De sorte que les pénitents, ne connaissant pas leur péril, ni les remèdes propres à conjurer ces périls, retombent aussitôt dans les mêmes crimes. Il rend encore muets les confesseurs toutes les fois que les pénitents sont tenus de réparer le tort fait à la réputation du prochain, de restituer le fruit du larcin, de donner satisfaction de quelque injure. Car ils ne prescrivent ni satisfaction, ni restitution. De là vient, je crois, que bien que nous voyions parmi les hommes tant de vols, d'injures, d'outrages, de calomnies, il ne se fait presque jamais de restitution, de réparation. Qu'en résulte-t-il ? Le Sauveur l'a dit : « Si un aveugle sert de guide à un autre aveugle, tous les deux tombent dans la fosse. » *Si cæcus cæco ducatum præbeat, ambo in foveam cadunt.* Matth. xv, 14. Enfin, ce qui prouve jusqu'à quel point ils sont muets, quand ils devraient étouffer par leurs exhortations les dé-

sordres qui troublent les familles, c'est qu'on trouve tant de liaisons impudiques, tant de scandales qui se perpétuent.

Voilà donc comment le démon rend muets les confesseurs. Mais se contente-t-il de leur silence, et abandonne-t-il les pénitents? Non, il en rend muets beaucoup aussi, et leur coupe la langue. Eux qui, presque à chaque moment, pèchent du cœur et de la bouche, c'est à peine s'ils savent découvrir une ou deux transgressions après l'espace d'une année entière ; ils laissent au confesseur le soin de trouver le reste. D'où vient un si profond silence? — C'est que le démon rend muets et sans langue pour avouer leurs crimes, ceux qu'il avait rendus très-loquaces pour les commettre. Cependant beaucoup de ceux-là connaissent parfaitement les mœurs et tous les méfaits de leurs voisins; ils n'ignorent qu'eux-mêmes, et sont comme étrangers sur leur propre terrain. La cause de ce déplorable silence, c'est qu'ils se présentent à la confession sans aucun examen de leur vie passée ; tandis qu'il faudrait, à l'exemple d'un saint roi, *Isai.* XXXVIII, 15, passer en revue toutes ses années dane l'amertume de son âme, non-seulement afin de mettre à découvert toutes ses transgressions, mais encore afin de les abhorrer d'une haine mortelle, après en avoir reconnu la difformité et la turpitude.

D'autres, au contraire, mettant un soin minutieux dans l'énumération et la recherche de leurs péchés, n'oublient qu'une chose, de les détester et de les poursuivre d'une haine implacable, ce qu'ils ne pourraient jamais faire assez ; car on a beau haïr le péché, il mérite une haine plus profonde encore. Le plus grand des maux doit être poursuivi de la haine la plus grande. Or, pour le détester ainsi, le meilleur moyen est d'examiner avec soin en soi-même quelles causes rendent le péché plus détestable que tout ce qu'il y a au monde. — Parlerai-je de ceux qui sont muets jusqu'à la sainte semaine, qui diffèrent jusque là leur confession, et qui alors accourent avec les autres à la hâte et sans préparation? Il est bien évident qu'ils n'apportent pas un cœur vraiment pénitent, et bourrelé du sentiment de son mal, mais qu'ils n'obéissent qu'à la crainte des censures ecclésiastiques; comme si la confession était chose si vile, qu'elle pût se faire à la légère, et

comme en courant : et cependant c'est d'elle que dépend la mort éternelle, ou l'éternelle vie. N'est-ce pas encore le démon qui les rend muets et sans langue pendant tout ce temps, de peur qu'ils ne fassent en temps utile ce qu'ils feront ensuite bon gré mal gré. — C'est de toutes ces manières que le démon rend muets les hommes, avec d'autant plus de péril peut-être que ce péril est plus caché, parce que les hommes voient moins les fautes qui dérivent du silence, que celles qu'ils commettent en parlant.

SECONDE PARTIE,

OU L'ON EXPOSE QUE LE DÉMON, QUI REND LES HOMMES MUETS, LES REND AUSSI LOQUACES.

II.

Nous l'avons dit, s'il y a des démons muets, il y en a aussi qui font parler, et qui portent ainsi un grand préjudice aux hommes. Mais vouloir embrasser dans un seul discours tous les péchés de la langue, serait un rude travail, puisque l'apôtre saint Jacques dit que la langue est un monde d'iniquité. *Jac.* III, 6. Voilà pourquoi je me propose de ne parler que du fléau de la médisance. D'après ce qu'en disent les saintes Lettres et les écrits des Pères, j'ose affirmer que ce seul crime, quand il n'y en aurait pas d'autres, suffirait pour entraîner l'éternelle ruine de la plupart des hommes. La cause en est peut-être qu'ils n'en remarquent pas, ou qu'ils n'en comprennent pas la gravité; il sera donc utile de vous la faire connaître en peu de mots.

Etablissons d'abord que nous sommes détracteurs, quand nous inventons et publions un péché qui n'existe pas, ou que, dans la vue de porter préjudice à la réputation du prochain absent, nous divulguons un péché qui était entièrement caché. Cet acte causant un grave dommage, en ce qu'il blesse la réputation, est de sa nature un péché mortel, qui exclut du royaume céleste, et expose à l'éternel supplice, au témoignage de l'Apôtre, qui dit : « Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voleurs, ni les médisants ne posséderont le royaume de Dieu. » I *Cor.* VI, 9. Voyez à quels vices l'Apôtre

associe ce dernier; en effet, il est plus grave que le vol, puisqu'il porte préjudice à une chose plus précieuse que les possessions qui nous sont ravies par le vol. Car nous lisons : « Bonne réputation vaut mieux que richesses. » *Prov.* XXII, 1. Et : « Ayez soin de votre réputation; c'est un bien plus sûr que tous les trésors. » *Curam habe de bono nomine; hoc enim magis permanebit tibi, quam mille thesauri pretiosi et magni.* Eccli. XLI, 15. Beaucoup d'hommes tenant à la réputation et à l'honneur plus qu'à la vie, on comprend combien la diffamation les blesse. Ce crime, plus grave que le vol, approche donc de l'homicide. Aussi lisons-nous dans Gratien : « Celui qui tue et celui qui calomnie sont également homicides : l'un tue le corps, l'autre tue l'âme. » (*L.* I *De pœnit.*, *c.*XXIV). Et encore : « Que personne des sages ou des habiles ne s'imagine qu'il y ait moins de péril à mentir avec la langue, qu'à verser le sang avec les mains. » (XI, *q.* 3, *ex Aug.*) Voilà pourquoi, dans les saints Livres, la langue des médisants est comparée tantôt à un glaive, tantôt à un rasoir, à des armes, à des flèches : « Leurs dents sont des armes et des flèches, leur langue un glaive acéré. » *Ps.* LXIII, 4. « Ils aiguisent leurs langues comme des serpents; le venin de l'aspic est sur leurs lèvres. » *Ps.* CXXXIX, 4.

D'ailleurs, ce fléau tue souvent non-seulement les âmes, mais aussi les corps. Que de combats sanglants, que de procès, que de meurtres, que d'homicides causés par la délation, par la langue des médisants! Car, quand des intermédiaires officieux vont rapporter la médisance et la calomnie à ceux dont la réputation est blessée, quelle source de haines mortelles, de divisions, de duels! Combien de femmes innocentes, frappées par la langue des médisants, ont péri par le poignard de leur époux! L'Ecclésiastique flétrit ainsi tous ces désordres : « Le médisant, l'homme à deux langues sera maudit, parce qu'il jette le trouble parmi ceux qui vivaient en paix. » *Eccli.* XXVIII, 15. Si donc la langue produit de si grands maux, quoi d'étonnant que les décrets des Pères aient mis les crimes de la langue au même niveau que l'homicide, non-seulement parce qu'elle enlève la réputation, qui vaut autant que la vie, mais encore parce qu'elle entraîne la ruine et du corps et de l'âme? Voilà pourquoi le même Sage dit encore : « La mort

que cause la langue est une mort très-malheureuse, mieux vaut le tombeau. » *Eccli.* XXVIII, 25. Bien plus, dit saint Chrysostome, ce fléau porte atteinte aux mœurs publiques, parce que, rien n'étant plus funeste que les mauvais exemples, quiconque a toujours à la bouche les vices d'autrui, et les étale aux yeux des autres, provoque à la perpétration d'actes pareils, personne ne regardant plus comme honteux ce que font tant de gens ; comme si la multitude des criminels pouvait atténuer la gravité du crime ; et voilà comment les pervers, ou prétendent trouver la justification de leurs anciens forfaits, ou en commettent plus facilement de nouveaux.

Une autre remarque du même saint Chrysostome, c'est qu'il n'est guère possible de n'être pas très-négligent à régler sa vie, quand on est si ardent à scruter celle des autres. De même que les entrailles se glacent, quand la chaleur naturelle se porte aux extrémités du corps, de même quiconque est tout entier occupé à fouiller dans les mœurs des autres, est bien près de négliger tout à fait l'étude des siennes. Car celui qui se secoue avec soin, qui toujours s'examine scrupuleusement, trouve en soi tant de choses et à haïr, et à extirper, et à arranger, qu'il n'a guère le temps de scruter les vices des autres. Le même saint affirme encore que le détracteur n'a aucun moyen d'excuser auprès de Dieu sa négligence. Quelle excuse apportera-t-il d'avoir négligé le soin de sa vie, lui, ce curieux, cet espion, cet accusateur de la vie des autres ? Par quels moyens pourra-t-il atténuer ses crimes, lui qui recherche et grossit avec tant de passion ceux des autres ? De quel front viendrait-il dire : Je n'ai pas fait attention, je n'ai pas observé, je n'ai pas remarqué ; lui qui a étudié, commenté et remarqué si bien les paroles, les actes, les mœurs et les caractères des autres ?

Peut-être tant de suites funestes vous détourneront-elles de ce vice si commun et de tous les instants. Mais il est encore une autre raison qui ajoute beaucoup à la laideur de ce crime : c'est qu'il porte avec lui le plus grand mépris de la Majesté divine. Car les théologiens établissent que tout péché entraîne tacitement en soi le mépris de Dieu ; mais principalement ceux qui ne sont com-

mis, ni par intérêt, ni par passion. De ce nombre sont les jurements, la diffamation : vices auxquels on est porté moins par intérêt, ou quelque violente passion, que par mépris de Dieu. Si Pierre renia le Seigneur, ce fut par crainte des hommes; si Judas le trahit, ce fut par cupidité; l'un craignait pour sa vie, à l'autre il fallait de l'argent. Mais toi, détracteur virulent, que cherches-tu quand tu médis? Quel lucre, quel honneur, quelle dignité en retires-tu? alors surtout que ce vice te fait honte, plutôt qu'honneur. Puisqu'il est écrit : « Le bavard est un objet de terreur dans son pays, » *Eccli.* IX, 25; aussi tout le monde se garde de sa langue empoisonnée, comme on se garde de la vipère ou du scorpion.

A ces maux joignez-en un autre que me rappelle le Prophète, quand il dit : « Celui qui se laisse emporter par sa langue, ne sera pas dirigé sur la terre. » *Vir linguosus non dirigetur in terra.* Ps. CXXXIX, 12. Par là il donne à entendre que ce vice est un des indices de réprobation. Car que signifient ces mots : Ne sera pas dirigé sur la terre, sinon que, comme tel, il sera abandonné de Dieu, dont l'esprit nous dirige dans la droite voie; ou que, s'écartant de la voie qui mène au ciel, il tombera dans la voie de perdition? Celui qui n'est pas dirigé, comment pourra-t-il jamais aborder au port du salut? Tant de maux, de si grands maux sont-ils assez pour mettre un frein à notre bouche, pour détourner les médisants d'un crime si funeste? Qui serait assez dur pour n'être pas touché de ces considérations, s'il les croit vraies?

Mais une autre considération nous montre dans ce vice non-seulement le plus grand des maux, mais un mal presque irrémédiable. J'avoue franchement que je ne m'inquiète pas trop des crimes qui ne nuisent qu'à leur auteur; ils peuvent être effacés par la pénitence seule, par la confession, par les larmes. Mais ils ne me laissent pas de repos ceux qui, après que vous les avez accomplis, ne peuvent aucunement être remis, tant que vous n'aurez pas, quand vous le pouvez, donné satisfaction à la partie lésée. Ils portent avec eux une chaîne perpétuelle : vous avez beau faire pénitence, vous accabler de jeûnes et de mortifications, si vous ne rendez ce que vous avez pris, vous êtes toujours coupable, et sous le poids du même crime. Qu'il y en a peu assez soucieux de

leur salut, pour s'occuper de restituer une réputation, un nom honorable qu'ils ont flétri ! Quoiqu'on n'entende guère que médisance et calomnie, voit-on souvent réparation faite à l'honneur outragé ? Aussi, je l'ai dit en commençant, la plus grande partie des hommes, je crois, périssent par ce seul vice, parce qu'on ne peut l'expier à moins de réparer, quand c'est possible, le préjudice commis. Ce fléau appelant une telle avalanche de maux, qui sera assez pervers, assez prodigue de son salut, pour se jeter gratuitement, c'est-à-dire, de gaîté de cœur, et sans aucun avantage, dans un pareil abîme, et pour porter autour de lui avec sa langue le poison, le glaive, les armes, les flèches, la mort ?

Il y a bien des espèces de médisance : la plus funeste et la plus envenimée est celle qui se couvre du voile du zèle et de la sainteté. Voilà pourquoi dans l'Ecriture les détracteurs sont comparés au serpent : « Qui médit en secret est un serpent qui mord sans faire de bruit. » *Eccli.* x, 11. Le serpent est un animal tortueux qui de ses sinueux replis enlace et blesse les hommes; ce que font les diffamateurs qui, pour ne pas paraître tels, prennent le masque de la sainteté, alors qu'ils médisent le plus. Saint Bernard dépeint en ces termes leur dissimulation habile : « Les médisants s'efforcent de couvrir d'une feinte pudeur la malice qu'ils ne peuvent contenir. Vous voyez un détracteur pousser de profonds soupirs ; il marche avec lenteur et gravité, le visage modeste, les yeux baissés, et de sa bouche, où est empreinte la douleur, sort la malédiction. Il réussit d'autant mieux à persuader, que ceux qui l'écoutent, croient qu'il parle à contre-cœur, et par sympathie, plutôt que par malice. — J'en suis vivement affligé, dit-il, parce que je l'aime, comme vous savez, et jamais je n'ai pu le corriger de cela. J'en avais bien été informé, mais jamais je ne m'étais aperçu de ce travers ; il a fallu qu'un autre m'ouvrît les yeux. Je ne puis nier en presence de la vérité, je le dis avec douleur, il en est ainsi. Il est vrai que sous d'autres points de vue il a son mérite, mais, sous ce rapport, pour avouer la vérité, il est tout à fait inexcusable. » Vous voyez, frères, sous quelles couleurs saint Bernard peint l'hypocrisie et la langue de vipère de tant de gens.

Mais de toutes les médisances la plus nuisible et la plus con-

damnable est celle qui frappe les personnes pieuses, qui s'attaque à leur candeur par des plaisanteries et des sarcasmes; souvent elle détourne de la vertu les faibles, ou au moins elle les arrête; il en est même qui dans cette crainte hésitent à entrer résolument dans la voie de la vertu. Saint Basile dit de ces médisants, qu'ils trônent dans la chaire de pestilence, c'est-à-dire que par la virulence de leurs dérisions, qui sont comme une peste, ils infectent et corrompent les cœurs. Aussi, où nous lisons : « Il ne s'assied point dans la chaire de pestilence, » *Ps.* I, 1, la plupart traduisent : « Il ne s'assied point dans la chaire des moqueurs, » ce qui concorde parfaitement avec l'autre version. Cette dérision, en effet, qu'est-ce autre chose qu'un venin, une pestilence infectant et tuant non les corps, mais les âmes. Celui qui se moque de la simplicité, de la piété des faibles, leur nuit plus que celui qui les attaque à force ouverte; car beaucoup de gens faibles redoutent moins les persécutions manifestes que les sarcasmes décochés dans l'ombre. En effet la persécution ouverte trahit sa malignité, et blesse son auteur plus que la victime. C'est donc une invention du diable que cette guerre acharnée faite à la vertu au moyen du ridicule. Quelles autres armes que le sarcasme et la dérision ont employées contre l'Eglise les hérétiques de nos temps? Lisez leurs écrits, et vous verrez qu'ils ont attaqué nos dogmes non pas avec des raisons, car il ne peut y en avoir contre la vérité inexpugnable de la foi, mais seulement avec des plaisanteries et des bons mots; c'est par là qu'ils ont enveloppé dans leur infidélité tant de villes, tant de provinces, tant d'Etats. Or, ils participent à ce détestable esprit, tous ceux qui tournent en dérision l'innocence, la simplicité, la mansuétude des justes, et les exercices de piété.

Quelle est la peine réservée à ce crime? Ecoutez le pape Anaclet : « Si tout détracteur est jugé sévèrement, les détracteurs et les accusateurs des serviteurs de Dieu le sont bien davantage; ils tombent indubitablement dans le gouffre, et sont brûlés par les flammes vengeresses, à moins qu'ils ne fassent pénitence et amende honorable. » En voulez-vous des exemples? Voici celui de Dathan et d'Abiron. Parce qu'aveuglés par l'envie, ils avaient calomnié le plus saint et le plus doux des hommes, Moïse; par un

jugement effrayant de Dieu, ils furent précipités vivants dans les enfers avec leurs tentes et leurs familles. *Num.* XVI, *passim.* D'ordinaire, ceux qui, par leurs médisances et leurs dérisions, ont détourné le prochain de la voie de la justice, tombent, Dieu le permettant ainsi, dans ce châtiment affreux que le Psalmiste décrit en ces termes : « Laissez-les amasser iniquité sur iniquité, et qu'ils n'entrent point dans votre justice. » *Ps.* LXVIII, 28. C'est ainsi qu'une peine analogue à leur crime fut appliquée aux fils d'Héli qui, dans leur insolence et leur impiété, détournaient le peuple du service du Seigneur. En punition de ce forfait, le Seigneur jura à la maison d'Héli que l'iniquité de ses enfants ne serait jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présents. I *Reg.* III, 14. Pourquoi cela? Parce qu'il était juste qu'aucun sacrifice n'expiât l'attentat de ceux qui s'élevaient contre les sacrifices, en détournant le peuple de sacrifier au Seigneur; de même que ceux qui pèchent contre le Saint-Esprit, auteur de la rémission des péchés, sont indignes d'obtenir facilement cette rémission. Et les médisants tâchent en vain de se justifier en disant qu'ils accusent, non les gens de bien, mais les hypocrites; c'est-à-dire qu'ils poursuivent, non les brebis de Jésus-Christ, mais les loups couverts d'une peau de brebis. En effet, dans ceux qu'ils attaquent, ils n'aperçoivent que l'extérieur de la sainteté, qui mérite louange et honneur, et non accusation. Il existe à ce sujet un décret du pape Zéphirin, ainsi conçu : « Juger témérairement des secrets d'autrui, est un péché; il est injuste de vouloir reprendre sur un soupçon celui dont on ne voit que de bonnes œuvres; puisque Dieu seul est l'arbitre de ce qui est caché aux yeux des hommes. »

Reste à parler des causes de ce crime odieux : les principales sont la haine, l'envie, et surtout le désœuvrement des méchants, dont la médisance est la seule ou la principale occupation. Car de même que ceux qui n'ont chez eux aucune occupation, passent leur vie sur la place publique; de même ceux qui négligent d'examiner, d'améliorer leur vie, sont attentifs à scruter curieusement et malignement la vie des autres. Mais nous traiterons peut-être ailleurs ce même sujet avec plus de développement.

Maintenant, frères, il ne me reste plus qu'à vous prier, à vous conjurer, vous qui tenez à votre salut, de considérer cette foule de maux que traîne à sa suite la langue des médisants, et de vous écrier sans cesse, avec le Prophète, vers Celui à qui il appartient de gouverner la langue : « Seigneur, mettez une garde à ma bouche et à mes lèvres. » *Ps.* CXL, 3. Non contents de cela, mettez-vous un frein à vous-mêmes, pesez dans la balance de votre cœur les paroles qui vont sortir de votre bouche, afin qu'elles ne nuisent à personne, et que votre langue ne vous perde point. Par cette attention, vous pourrez éviter un nombre infini de ces fautes que nous commettons à chaque instant par la langue. Daigne nous l'accorder Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

PREMIER SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME,

OU IL EST QUESTION DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE PIÉTÉ. EN EXPLIQUANT L'ÉVANGILE, ON EXAMINE RAPIDEMENT LA FAUSSE PIÉTÉ DES PHARISIENS; PUIS ON TRAITE DE LA VRAIE PIÉTÉ, QUI CONSISTE DANS LA CHARITÉ ET LA PURETÉ DU CŒUR.

Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.
Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. *Matth.* XV, 8.

De même que dans les choses qui sont l'ouvrage de la nature ou de l'art, les unes sont vraies, et les autres sont fausses; car il y a des pièces de monnaie fausses, comme il y en a de bonnes; il y a de l'or de bon aloi, et de l'or de mauvais aloi qui n'a que l'apparence de l'or; de même dans nos mœurs, il y a aussi des vertus vraies et des vertus fausses. Car il y a la vraie et la fausse justice, la vraie et la feinte humilité; il y a la vraie et sincère piété, et la piété feinte et d'apparat. Telle était celle des pharisiens, qui honoraient le Seigneur du bout des lèvres, non du

fond du cœur, et dont le même Seigneur avait dit par la bouche d'Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » La vraie piété était celle du Prophète qui disait au Seigneur : « Je vous ai cherché de tout mon cœur; ne permettez pas que je m'égare du sentier de vos préceptes, » *Ps.* CXVIII, 10; — de celui qui disait : « J'en atteste Dieu que je sers par le culte intérieur de mon esprit dans l'Evangile de son Fils, » *Rom.* I, 9; — de ceux dont il est écrit : « L'un et l'autre étaient justes devant le Seigneur, et marchaient d'une manière irréprochable dans tous ses commandements. » *Luc.* I, 6. — Mais comme souvent nous sommes trompés par les apparences du bien, pour que les dehors d'une piété feinte ne nous jettent point en pareille déception, il sera utile de parler dans ce discours de la vraie et de la fausse piété; ce qui fait le fond du saint évangile de ce jour.

La vraie piété consistant, comme nous le dirons bientôt, dans la pureté intérieure du cœur et dans la charité; la fausse piété, au contraire, se trouvant sur les lèvres seulement et consistant en œuvres extérieures dénuées de charité et d'Esprit divin; nous devons, en exaltant et en recommandant la pureté intérieure du cœur, nous garder de tomber dans l'erreur des hérétiques, qui ont condamné avec une témérité sacrilége les œuvres extérieures des vertus, et les cérémonies sacrées de l'Eglise. Car quoique ces œuvres, dénuées de charité, soient des œuvres mortes; cependant dès qu'elles ont pour principe la charité, elles lui empruntent son essence, sa dignité, son mérite. Elles ont encore une autre utilité d'un haut prix, c'est que, comme elles procèdent, chez ceux qui les font bien, de la pureté du cœur et de la charité, ainsi elles réchauffent, elles fortifient, elles conservent cette même pureté et cette charité d'où elles sortent. C'est ce dont nous avons sous les yeux une image familière et de tous les instants. Car, de même que la chaleur sortant de nos corps, échauffe les vêtements qui nous couvrent; de même ces vêtements, ainsi échauffés, échauffent le corps, d'où ils tirent leur chaleur, et le garantissent du froid.

Voilà donc l'effet que produisent et les œuvres extérieures, et

les cérémonies saintes, et les pratiques de la vie monastique; lesquelles, chez ceux qui les font bien, découlent de la charité, et perfectionnent, fortifient, conservent cette charité, leur principe. J'avais besoin de poser ces prémisses, qui serviront pour tout ce discours, où je dois parler de la fausse piété et de la vraie. Mais, comme, en expliquant l'Evangile, j'ai à m'arrêter sur la piété simulée des pharisiens, je désire, mes frères, vous faire une recommandation : c'est que, en jetant les yeux sur leurs mœurs, vous descendiez en vous-mêmes, et considériez si dans vos mœurs on ne trouve rien de semblable; car il ne suffit pas de censurer les vices des autres, si, en détestant ces vices, nous ne recherchons pas ce que nous avons à faire nous-mêmes. Pour y arriver avec piété et religion, implorons, en suppliant, l'assistance céleste par l'intervention de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Qu'est-ce que la fausse piété, dont nous avons à parler en premier lieu, et quels sont les vices qui en dérivent? L'exemple des pharisiens le fera mieux connaître que ne feraient nos paroles. Dans le saint évangile de ce jour, le Seigneur dépeint leur piété en traits caractéristiques. Saint Matthieu s'exprime ainsi : « Des scribes et des pharisiens vinrent à Jérusalem trouver Jésus, etc., » xv, 1-20. C'est-à-dire, après que le Seigneur eut accompli un grand nombre d'insignes miracles dans le pays de Génésar, des scribes et des pharisiens s'approchèrent de lui. Vous savez que par scribes on entend les docteurs de la loi. Les pharisiens, nommés par saint Jérôme Luciférien, étaient une secte très-populaire alors : comme leur nom l'indique, ils se distinguaient du vulgaire par leurs mœurs, leur genre de vie, leur extérieur, leurs vêtements; et au moyen de certaines cérémonies, ils étalaient les dehors d'une vie austère et sainte.

Ces hommes, très-religieux à leurs propres yeux, mais en réalité très-coupables, étaient travaillés de bien des maladies, et surtout de l'avarice et de l'ambition. Saint Luc flétrit leur avarice; après avoir rapporté les paroles du Seigneur contre la passion des richesses, cet Evangéliste dit : « Les pharisiens, qui étaient avares, l'entendaient et se moquaient de lui. » *Luc.* xvi, 14. Attaqués de

cette maladie, ils infiltraient au peuple les maximes perverses qu'ils avaient fabriquées dans leur officine d'avarice, comme le Seigneur le leur reproche dans saint Matthieu en ces termes : « Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple, ce n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, il est tenu à son serment. Insensés et aveugles, que doit-on plus estimer, ou l'or, ou le temple qui sanctifie l'or? Vous dites encore : Si un homme jure par l'autel, ce n'est rien ; mais quiconque jure par le don qui est sur l'autel, est obligé à son serment. Aveugles, que doit-on plus estimer, ou le don, ou l'autel qui sanctifie le don? » *Matth.* XXIII, 16 et seq. — D'où venaient ces maximes perverses, sinon de l'avarice? Ils voulaient qu'on regardât comme choses sacrées et l'or du temple et les présents, qui étaient pour les ministres; ils veillaient ainsi à leurs intérêts. De là venait encore leur infraction à la loi du Seigneur relative à l'honneur dû aux parents, infraction dont nous parlerons bientôt.

Leur autre maladie était l'ambition. Or, dit saint Bernard, « l'ambition est un mal subtil, un poison secret, une peste cachée, mère de l'hypocrisie et de l'envie, rouille des vertus, ver rongeur de la sainteté. » *Sup. Psal. Qui habitat.* Cela faisait qu'ils aimaient à recevoir les premières places dans les synagogues, et les salutations sur la place publique, à être appelés du nom de Rabbi, à déployer leurs phylactères et les franges de leurs vêtements, enfin qu'ils aimaient plus, comme dit l'Evangéliste, la gloire venant des hommes, que la gloire venant de Dieu. *Joan.* XII, 43. Voulez-vous savoir quel était le fruit d'une si mauvaise racine? — Il y a deux ordres de vertus : les vertus intérieures, et les vertus extérieures. Les unes sont du ressort de l'âme seule, les autres appartiennent aussi au corps. Les premières ne sont visibles que pour Dieu, les secondes sont perceptibles pour les hommes. Or les pharisiens, qui poursuivaient avant tout la faveur populaire, laissaient de côté les vertus internes, visibles seulement aux yeux de Dieu, et incomparablement les plus nobles de toutes ; ils s'appliquaient uniquement à celles qui leur donnaient un renom de sainteté auprès d'une populace ignorante. Le Sauveur le déclare nettement, lorsqu'il dit qu'ils ne faisaient rien

que pour être vus des hommes. *Matth.* VI, 2. Voilà comment, ayant toujours à la bouche le nom du Seigneur, et l'honorant des lèvres, ils le tenaient loin de leurs cœurs.

Ces scribes et ces pharisiens, qui n'avaient de respectables que leurs visages et leurs habits, au moyen desquels ils faisaient un grand étalage de religion et de gravité, sortent de Jérusalem, et s'approchant aujourd'hui du Seigneur, lui disent : « Pourquoi vos disciples violent-ils les traditions des anciens ? » — Forfait abominable, audacieux, téméraire, digne du dernier supplice! mépriser les traditions des anciens, au lieu de les tenir pour des lois de Dieu! — Voyons où va nous conduire ce magnifique exorde : quelles sont les traditions des anciens violées et négligées par les disciples? — « Ils ne lavent pas leurs mains, quand ils prennent leurs repas. » — Crime exécrable, attentat irrémissible! — Je m'attendais à quelque grand péché, et vous apportez une chose qui fait rire.

> Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
> La montagne en travail enfante une souris.

Remarquez ici, mes frères, ce que peut l'ambition, la superstition, et une ostentation vaine, et dans quelles niaiseries tombe l'intelligence de l'homme, même cultivée par les saintes Lettres et par un semblant de religion. Car quoi de plus insensé, et, on peut le dire, de plus ridicule, que de faire consister la religion dans une ablution de mains, ou de faire un crime d'avoir les mains sales? C'est là l'insigne attentat que ces interprètes de la loi divine, ces hommes qui prétendaient passer pour très-religieux, reprochaient aux disciples du Seigneur.

« Ils ne se lavent pas les mains, quand ils mangent. » — Etrange ferveur religieuse, étrange sollicitude pour la négligence d'un devoir! — Leur intérieur à eux débordait d'ambition, d'avarice, d'envie, de haine pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; et à l'égard de ces monstres de vices, qu'ils portaient au dedans d'eux, ils étaient plus aveugles que des taupes; tandis que pour apercevoir les moindres taches des autres ils avaient plus que des yeux de lynx. C'est à eux que s'adressent ces paroles de l'Evangile : « Pour-

quoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous n'apercevez pas la poutre qui est dans votre œil? ou comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi tirer la paille de votre œil, vous qui avez une poutre dans le vôtre? » *Matth.* VII, 3 et 4. La religion vaniteuse des pharisiens consistait à regarder comme très-graves les fautes légères qui sautent aux yeux, et à ne s'inquiéter nullement de celles qui offensent profondément la Divinité. Le Seigneur le leur reproche, quand il dit : « Vous avez grand soin de filtrer tout ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et vous avalez un chameau. » *Matth.* XXIII, 24.

Qui ne se moquerait de cette piété des prêtres et des anciens qui, au temps de la passion du Sauveur, se faisaient scrupule d'entrer dans le prétoire de Pilate, de peur d'en être souillés; eux qui cependant regardaient comme rien d'appeler, par haine et par envie, la mort la plus indigne et la plus cruelle sur Celui qui est l'intelligence même et l'auteur de la vie? Autre trait de leur religion : pour que les corps des crucifiés ne restassent point attachés à la croix un jour de fête, ils demandèrent à Pilate de leur faire rompre les jambes, et de les faire enlever, c'est-à-dire d'ajouter au plus atroce des supplices un autre supplice plus atroce encore. Est-ce là une œuvre de charité fraternelle, d'appeler sur des frères d'affreux supplices, pour ajouter à la solennité de la fête? D'où est venu dans vos mœurs cette inhumanité, de veiller si minutieusement sur les moindres choses, et de négliger complètement les plus importantes?

Mes frères, j'ai regret à le dire, je vois dans nos mœurs quelque chose d'analogue. On en voit, en effet, beaucoup qu'aucune circonstance ne pourrait déterminer à rompre le jeûne du samedi, institué en l'honneur de la sainte Vierge, ou à omettre, pour quelque raison que ce fût, certaines prières adressées à la Mère de Dieu. Cette piété est louable et méritoire, je n'en disconviens pas. Mais, en même temps, comment se fait-il que quelques-uns, qui se feraient scrupule de négliger ces pratiques, se laissent travailler par la haine, l'envie, l'ambition, l'avarice, et ne daignent honorer, ni d'un salut, ni d'une parole, les objets de leur inimitié? Or cela, qu'est-ce autre chose qu'une imitation de la religion

cruelle des pharisiens, qui craignent d'entrer dans le prétoire de Pilate, et qui ne craignent point de livrer à la mort le Seigneur innocent?

Mais revenons. Les pharisiens ayant proposé au Seigneur leur ridicule question de l'ablution des mains, celui-ci leur répondit par cette grave objection : « Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu pour suivre votre tradition? Car Dieu a dit : Honore ton père et ta mère, et : Qui outragera son père ou sa mère, qu'il soit puni de mort. Mais vous, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Tout don que je fais à Dieu vous est utile, [satisfait à la loi,] encore qu'après cela il n'honore ni n'assiste son père ou sa mère. » *Matth.* xv, 5. Car les pharisiens enseignaient à leurs disciples ce que ceux-ci devaient répondre à leurs parents tombés dans la misère et leur demandant des secours, savoir : « Le don que je fais à Dieu vous sera utile; » c'est-à-dire : Mon père, attendez patiemment le secours du Seigneur; car le présent que je vous soustrais, et que j'offre à Dieu, lui sera agréable et vous sera salutaire; en cette considération, Dieu vous enverra du ciel des secours. Tels étaient les moyens qu'ils employaient pour détourner les fils de l'honneur dû aux parents. Ici, en effet, honneur doit être pris dans le sens de secours, de remède à la détresse. Quand saint Paul dit : « Honorez les veuves, qui sont vraiment veuves, » I *Tim.* v, 3, *honorez* veut dire *assistez*. Quoique la loi divine ordonne de rendre aux parents cet honneur, les pharisiens bouchant leurs oreilles aux préceptes divins, et dépouillant tout sentiment naturel, donnaient des enseignements qui tendaient non à faire observer la loi divine, mais à emplir leur bourse. Car ces présents, soustraits aux parents, étaient leur profit.

On essaiera peut-être de soutenir ainsi cette maxime des scribes : Dieu étant le premier et le souverain père, la première piété lui est due, la seconde aux parents, qui viennent après Dieu. S'il en est ainsi, il sera plus conforme à la religion, à la vertu, de rendre hommage à Dieu, et de lui offrir de riches dons, que d'assister les parents. — D'accord, si d'ailleurs tout est égal de part et d'autre. Car s'il n'y a pas de besoins, ni de part ni d'autre, il est

plus religieux de présenter à Dieu des offrandes, que d'ajouter aux richesses des parents. Mais si les parents sont dans le besoin, vous êtes tenu de les secourir, en vertu de la loi divine, qu'il n'est permis de transgresser sous aucun prétexte religieux. Dieu lui-même a réglé que les préceptes divins doivent toujours passer avant les conseils, et les sacrifices nécessaires avant les volontaires. Je l'avoue, il est plus méritoire de faire des libéralités en vue de rehausser les magnificences du culte divin, que de faire des présents à des parents, ou à des amis; mais si les parents, ou les pauvres sont dans un grand dénûment, si une famine, si une peste sévit, il faut préférer les pauvres, aux besoins desquels nous sommes tenus de subvenir en vertu de la loi de charité.

Ainsi saint Augustin ordonnait qu'on employât le produit des vases sacrés à secourir les pauvres; et saint Ambroise rapporte qu'il s'attira des désagréments pour avoir voulu que ces mêmes vases fussent employés à racheter des captifs. Il souffrit avec joie pour une telle cause, disant que Jésus-Christ se plaît à opérer par ses trésors ce qu'il a opéré par son sang, c'est-à-dire, la rédemption des captifs. Saint Jérôme, dans une lettre, vante saint Exupère, évêque de Toulouse, de ce qu'il portait dans une corbeille d'osier le corps du Seigneur, et son sang dans une fiole de verre, parce qu'il avait vendu les vases sacrés pour venir en aide aux pauvres. Mais cette loi de la charité était totalement inconnue aux scribes. Aussi, le Seigneur les tance vertement en leur disant: « Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » *Isa.* XXIX, 13. Les vertus étant pour eux marchandise à vendre, et la religion une affaire de négoce, dont ils tiraient profit et gloire, ils avaient toujours à la bouche le nom du Seigneur, quand ils pouvaient être vus des hommes, mais ne l'avaient point dans le cœur où ne lisent que les yeux de Dieu. Dans une autre lettre, saint Jérôme se plaint en ces termes que de son temps il y en avait beaucoup qui faisaient ce commerce de religion : « Mieux vaudrait avoir Dieu pour approbateur, que les yeux des hommes... Le sage lecteur comprend avec moi ce que je tais; mon silence est plus expressif que ne serait mon langage. » Toutes les personnes pieuses se gardent bien

d'un tel crime; elles se souviennent qu'il est écrit : « Dieu a dispersé les os de ceux qui plaisent aux hommes. » *Ps.* LII, 6. Et : « Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ. » *Si hominibus placerem, Christi servus non essem.* Gal. I, 10. — « Si, dit saint Augustin, tu attends ta récompense de celui qui seul scrute la conscience, que le témoignage de ta conscience te suffise. »

Voilà comme le Seigneur mit à leur place les scribes et les pharisiens. Mais non content de cela, voulant ouvrir les yeux du peuple égaré par leurs doctrines mensongères, il l'appela et lui dit : « Ecoutez et comprenez; ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, qui le souille, etc. » *Matth.* XV. Voici le sens : Toute la laideur du péché provient de la laideur interne de l'âme; si l'âme est pure, l'action extérieure l'est aussi. Cependant, que personne ne s'autorise de ces paroles du Seigneur pour manger à son caprice les viandes interdites par l'Eglise. Car, quoique par leur nature elles ne nous souillent point, puisqu'en cas de maladie nous pouvons en user, néanmoins la rébellion, la désobéissance par laquelle nous méprisons ou nous violons les lois de l'Eglise, est un désordre interne du cœur; désordre qui engendre au dehors la gloutonnerie et l'intempérance.

Mais les disciples, qui connaissaient bien les pharisiens dont la religion consistait en cérémonies extérieures et en un choix d'aliments, donnèrent au Seigneur, dans de bonnes intentions sans doute, un avertissement qui montrait leur naïveté; ils lui dirent : « Savez-vous que les pharisiens, après vous avoir entendu, se sont scandalisés? Il leur répondit : Toute plante que n'aura pas plantée mon Père, etc. » *Matth.* XV. C'est-à-dire, toutes maximes mauvaises, qui sont en opposition avec les lois, les préceptes divins, doivent être arrachées, anathématisées. Or cette fonction me revient à moi surtout, qui suis né pour cela, et qui suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité. Comme les disciples ne pénétraient guère la pensée du Seigneur, ils le prièrent de leur expliquer cette parabole : — « Quoi ! dit-il, vous avez encore si peu d'intelligence? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre par la bouche, etc. » Et il leur expliqua ce que nous venons

d'exposer, savoir : que le cœur est la source de toute pureté, et de toute impureté; que par conséquent nous devons surtout mettre tous nos soins à ce que cette source reste pure de toute souillure, de mauvaises pensées et de mauvais désirs. Alors les ruisseaux de nos œuvres, découlant de cette source, reproduiront la pureté intérieure, la dignité et la noblesse de notre âme. — Assez sur l'Evangile; passons à ce que nous avons annoncé en commençant.

SECONDE PARTIE, OU AUTRE SERMON,

OU L'ON TRAITE DE LA VRAIE PIÉTÉ ET DE SES COMMENCEMENTS; OU PLUTOT OU L'ON INDIQUE QUEL ORDRE IL FAUT OBSERVER DANS L'ÉDUCATION RELIGIEUSE.

« Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi, etc. » De toutes les pensées qui ont valu à Platon de la part des philosophes païens le surnom de divin, voici une des premières : « Il n'est pas de vertu plus haute que la piété, par laquelle nous honorons et vénérons la divinité. » Cette courte sentence contient à peu près l'essence du christianisme, puisqu'il a pour premier objet le culte de Dieu. D'ailleurs l'intelligence humaine peut-elle concevoir une pensée plus sublime que celle du culte, de l'hommage rendu à la divinité? Mais comment Dieu doit-il être honoré? par quels sacrifices et quelles cérémonies doit-il être apaisé? Platon, dans sa *République*, avoue que cette question est au-dessus de la portée de l'intelligence humaine, et que Dieu lui-même doit la résoudre. C'est à Dieu à nous apprendre quels hommages et quels sacrifices il demande de nous. Or, cette philosophie, qui tient la première place entre toutes les doctrines, et dont Platon demandait l'enseignement à Dieu, le divin Maître nous l'enseigne clairement aujourd'hui dans la courte sentence par laquelle je viens de commencer. Car en flétrissant l'égarement des pharisiens et leur culte superstitieux, il nous apprend clairement quelle doit être notre piété. Si quelqu'un de vous, mes frères, brûle du même désir que Platon, et veut savoir de quelle piété Dieu veut être honoré, ce peu de mots du Sauveur, que je me propose d'expliquer, lui donneront satisfaction. Je vais d'abord jeter un coup d'œil rapide sur mon sujet; je le traiterai ensuite avec plus de développements.

Il faut donc savoir que, de même que l'homme complet se compose d'un corps et d'une âme, de même le fidèle parfait doit être muni et orné de vertus internes et externes. Les vertus internes sont la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, et les vertus analogues. Les externes, qui s'exercent avec l'aide du corps, sont l'aumône, l'abstinence, la mortification de la chair, l'assistance aux cérémonies saintes, la prière publique et privée. Le vrai serviteur de Dieu doit être muni de toutes ces vertus. — Il faut encore savoir que, comme le corps reçoit de l'âme la vie, sans laquelle il serait, non plus corps, mais cadavre; de même toute vertu externe, si elle ne procède pas d'une vertu interne, n'est plus vertu, et ne conserve aucun mérite aux yeux du Juge suprême. — Il suit de là que l'homme pieux doit mettre toute sa préoccupation, tout son soin, toute sa vigilance à purifier son cœur, à lui donner une bonne direction, en s'inspirant de la charité. « Applique-toi avec tout le soin possible à la garde de ton cœur, dit Salomon; car il est la source de la vie. » *Prov.* IV, 23. En effet, de lui viennent et les bonnes œuvres, et leur valeur, et l'empressement à s'y livrer, enfin tout ce qu'il y a de bon, comme nous le montrerons bientôt plus au long.

Toutes les bonnes œuvres concourent éminemment à procurer cette pureté du cœur, et la charité; néanmoins, les moyens les plus efficaces d'acquérir ces vertus sont les saintes lectures, la méditation, la prière, l'examen quotidien de sa conscience et le fréquent usage des sacrements. Car ce commerce de tous les instants avec Dieu, la considération de ses bienfaits, l'aspiration continuelle après la grâce divine, entretiennent et allument de plus en plus ce feu céleste. Notre Dieu étant et lumière, et feu qui consume, il n'est pas possible que quiconque s'approche de lui ne soit pas illuminé, réchauffé, ne s'unisse pas avec lui dans les transports de l'amour.— Il suit de là que dans la vie spirituelle chacun doit faire ses premières armes en cultivant surtout les exercices et les pratiques qui aident à la conquête de la charité, afin de grandir ainsi chaque jour dans cette vertu, d'où dérive toute la beauté de la vie spirituelle, ainsi que la noblesse de toutes les vertus extérieures. La nature observe le même ordre dans les

productions de la terre. Car nous voyons les plantes et les arbres qui viennent de semence, avant de dresser leurs tiges, tendre d'abord de haut en bas et jeter en terre de petites racines, qui absorbent les sucs nourriciers, et les répandent dans les pousses; la plante commence donc à se former dans la terre, avant de s'élever dans les airs. De la même manière, tous ceux qui veulent faire des progrès dans la justice doivent surtout s'appliquer à ces pratiques, à ces exercices qui entretiennent et développent la charité, et aux plus faciles d'abord, de peur qu'encore inexpérimentés et petits en Jésus-Christ, ils ne reculent devant les difficultés, et ne renoncent à poursuivre la carrière de la vertu où ils s'étaient noblement engagés.

C'est l'ordre qu'enseigne le divin Maître dans sa doctrine sublime et par ses admirables exemples. Car les saints Evangélistes rapportent que les pharisiens, s'étant approchés du Seigneur, lui demandèrent pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas, tandis que ceux de Jean et des pharisiens mortifiaient souvent leur chair par les jeûnes. Il leur répondit : « Les amis de l'époux peuvent-ils être dans la tristesse pendant que l'époux est avec eux? Mais viendra un temps, où l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit; parce que le neuf emporterait une partie du vieux, et le déchirerait encore davantage. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres; elles se rompraient, le vin se répandrait, et les outres seraient perdues; le vin nouveau se met dans des outres neuves, et ainsi vin et outres se conservent. » *Matth.* IX, 15 et seq.; *Luc.* V, 34 et seq.

Comme s'il avait dit : Le sage proportionne le fardeau aux forces de celui qui doit le porter. Ainsi, un lourd fardeau pour les forts, et un léger fardeau pour les faibles. Comme donc mortifier sa chair par les jeûnes et les privations serait dur à des gens qui n'ont pas l'habitude de ces travaux, tels que mes disciples qui viennent à peine de quitter leurs filets, je leur fais faire aujourd'hui d'une autre manière l'apprentissage des vertus. Qu'ils aiment filialement l'époux, qui maintenant est au milieu d'eux. Cette dilection portera ses fruits, et, lui absent, ils embrasse-

ront gaîment, par amour pour lui, et les jeûnes et tous les combats. Ainsi donc, comme chaque chose a son temps, qu'il y a temps d'embrasser, et temps de s'éloigner des embrassements, *Eccle.* III, 5, je veux que maintenant ils jouissent des tendres embrassements de l'époux; plus ils y auront profité, plus ils seront prompts et ardents à supporter les travaux pour le bien-aimé. — Telle est la substance de la réponse du Seigneur. Toutefois, dans le présent discours, je vais tâcher de la développer suivant mes faibles moyens, et avec les quelques arguments que je pourrai rassembler. Nous saurons ainsi quels sont les commencements de notre conversion, et de quelle manière nous devons faire l'apprentissage de la piété. Au reste, l'ordre que le Sauveur a suivi dans l'enseignement de ses disciples, les maîtres l'observent aussi dans l'enseignement des différents arts; ils commencent, non par les préceptes difficiles qui pourraient rebuter leurs élèves, mais par ce qu'il y a de plus facile.

I.

Heureux qui s'exerçant à bien vivre, suit cet ordre! Il y trouve d'immenses avantages; nous en signalerons quatre. — D'abord ces exercices de dévotion et de dilection dont nous avons parlé sont faciles et sous la main de chacun, qu'il soit malade, ou en santé, riche ou pauvre, homme ou femme. Pour ces pratiques, il n'est pas nécessaire de parcourir des contrées lointaines, de faire de grandes dépenses, de se mortifier le corps par les jeûnes, de le déchirer par la discipline, de se prosterner dans la cendre et le cilice. Sous la soie et sous la pourpre, on peut également user de ces exercices qui entretiennent la dévotion et l'amour de Dieu. Voilà ce que faisaient les disciples, lorsqu'ils accompagnaient avec tant de joie et d'amour l'Epoux bien-aimé.

La seconde utilité, c'est que cet apprentissage forme merveilleusement la main à tous les travaux de la vertu et à toutes les œuvres extérieures. Car de même que le feu, renfermé dans une épaisse nuée, ne peut se tenir en repos, mais se porte çà et là, jusqu'à ce qu'il éclate avec fracas et produise le tonnerre; de même le feu de l'amour, contenu dans les entrailles de l'homme, quand il a pris un certain degré d'intensité et qu'il embrase le cœur. ne peut être

contenu, ni rester dans ses limites; il faut qu'il éclate au dehors, et se trahisse par ses œuvres. En effet, le principal caractère de la dilection étant de vouloir servir Dieu et lui plaire; et l'homme comprenant que les meilleurs moyens d'être agréable à Dieu sont la pratique des vertus, la mortification du corps et les travaux de la pénitence; il s'y jette avec tant d'ardeur que, dans les commencements d'une vraie conversion, lorsque la ferveur de la dilection divine, et la suavité du divin Esprit ont pris quelque développement, il est à peine possible de modérer cette impétuosité avec laquelle l'homme désire s'affliger par les jeûnes, les veilles, la discipline et les autres travaux de la pénitence, et enfin s'offrir à Dieu comme une hostie vivante. Une nouvelle lumière, une grâce nouvelle, une charité nouvelle, un esprit nouveau, enfin un vin nouveau fermentant dans le cœur de l'homme, y excitent des mouvements nouveaux et inconnus qui se produisent dans des œuvres extérieures d'une grandeur exceptionnelle.

La troisième et la plus grande utilité, — c'est que cette même charité donne de la dignité, de la valeur, du poids, du mérite aux actes extérieurs. Accomplis dans la charité, ils sont agréables à Dieu, et donnent droit à l'éternelle récompense; destitués de la charité, ils n'ont, par rapport au salut éternel, aucune valeur aux yeux de Dieu, au témoignage de saint Paul : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant, une cymbale retentissante. » I *Cor.* XIII, 1. — Aussi saint Augustin avance-t-il que les vertus des Romains et des autres païens, vertus que nous admirons encore en les lisant, l'amour héroïque de la patrie, le courage, la bonne foi, la continence, la tempérance, n'étaient pas de vraies vertus, car elles avaient leur source non dans la charité, ou l'amour de la vertu, mais dans la passion de la gloire et de la renommée, ou même dans l'avarice; et que, par conséquent, elles auraient dû recevoir les noms des passions d'où elles dérivaient, plutôt que les noms des vertus dont elles n'avaient que les apparences. Bien plus, Aristote prétend que la valeur d'Hector, si vantée, ne méritait pas le nom de vrai courage, puisqu'il marchait au combat, mû par le désir de la gloire, ou la crainte

de l'ignominie, de peur d'être mal vu des dames troyennes.

La pureté de l'intention dans nos œuvres étant donc d'une si grande importance, que chacun de nous, mes frères, veille avec sollicitude sur le mobile de ses œuvres. Le Seigneur nous y invite plus d'une fois dans le discours adressé sur la montagne à ses disciples : il nous recommande d'éloigner des yeux des hommes nos jeûnes, nos aumônes, nos prières, pour que les regards des spectateurs n'y impriment aucune souillure de gloriole. Car saint Chrysostome dit très-bien : « Comme il est difficile qu'un arbre, planté près de la route, conserve ses fruits; de même il est difficile de garantir du péril de la vaine gloire les bonnes œuvres accomplies aux yeux et en présence des hommes; à moins toutefois que la nécessité ou l'état de la personne ne l'exige. Homme, retire-toi donc de la route, et place-toi en un lieu secret; afin que le monde n'ait rien de commun avec toi, et que tu n'aies rien de commun avec le monde. »

Enfin la quatrième utilité, c'est que cette charité, non-seulement enfante les bonnes œuvres, et y ajoute de la valeur et de la dignité, mais encore donne une merveilleuse facilité pour les accomplir, et y fait trouver une source de délices ineffables. Car, de même qu'une passion excessive des biens de la terre nous fait exécuter gaîment et vivement des entreprises difficiles et âpres, qui autrement seraient trop lourdes; de même, et à bien plus forte raison, l'amour divin, quand il est très-ardent, entreprend promptement et de gaîté de cœur, pour le bien-aimé, tout ce qu'il y a de plus ardu, quand d'ailleurs il n'y serait excité par aucune récompense. Aussi saint Basile dit que le patriarche Abraham, ayant reçu l'ordre de quitter son pays et sa parenté, fut poussé à ce voyage, moins par la grandeur de la divine promesse, que par le feu de l'amour divin, et qu'il partit gaîment en exil pour celui qu'il chérissait si tendrement. Ces paroles du *Cantique :* « L'amour est fort comme la mort, » *Cant.* VIII, 6, sont ainsi interprétées par saint Augustin : « La mesure de la dilection est prise sur la mort qui, quoique terrible autant qu'il est possible de l'être, est cependant vaincue par la dilection. » Or, si la dilection triomphe de la mort, dont l'empire

est si universel et si terrible, de quoi ne triomphera-t-elle pas? De quelle difficulté ne viendra-t-elle pas à bout? Combien doux et léger ne rendra-t-elle pas le joug du Seigneur?

De là il est facile de voir ce qu'entend l'Apôtre, quand il dit : « Si vous êtes poussés par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi. » *Quod si Spiritu ducimini, non estis sub lege.* Galat. v, 18. De ces mots mal entendus, et détournés de leur sens, des hérétiques se sont autorisés pour avancer une grave erreur, en prétendant que les justes sont dégagés du lien de la loi. Vous allez comprendre par un exemple ce qu'a voulu dire l'Apôtre. Est-ce qu'une mère, qui aime tendrement un fils unique, l'aime en vertu de la loi? Quand il n'y aurait pas de loi, elle aimerait toujours son fils, parce qu'elle porte en elle un cœur de mère, qui la pousse vivement à chérir ce fils sans aucune impulsion extérieure. La même chose arrive aux âmes pieuses, dans lesquelles Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils, criant *Abba,* Père, et que, par un mouvement et par une impulsion célestes, il excite tellement à l'amour de Dieu que, quand bien même il n'y aurait aucune loi contraignant d'aimer, cependant cette force intérieure de l'Esprit divin, ou plutôt la loi de l'Esprit gravée dans les entrailles, les embraserait d'amour. C'est donc en ce sens que l'Apôtre dit que les justes ne sont pas sous la loi, I *Tim.* I, 9; cela veut dire qu'ils exécutent de gaîté de cœur les prescriptions de la loi, non sous la pression de la loi, mais sous l'impulsion de l'amour.

Telles sont les quatre utilités qu'on retire de ce pieux règlement de vie. De là il est aisé de conclure que la principale préoccupation du chrétien doit être de cultiver la charité et la pureté du cœur, non-seulement au commencement de la vie, mais aussi dans son progrès et jusqu'à la fin. Aussi le royal Prophète s'écrie : « Je vous louerai dans la droiture du cœur, parce que j'ai appris à observer vos commandements pleins d'équité. » *Ps.* CXVIII, 7. C'est-à-dire, instruit par vous, Seigneur, j'ai compris que l'esprit, la raison de vos lois consiste surtout à cultiver la rectitude du cœur; voilà pourquoi j'ai résolu de vous louer, de vous servir, de vous plaire dans cet esprit. Or, la droiture du cœur, en quoi consiste-t-elle, sinon à aimer ce qui est aimable, et de l'amour dont

il doit être aimé? Qui est dans cette disposition, non-seulement chérit ce qui doit être chéri, mais encore hait ce qui est haïssable, craint ce qui est vraiment redoutable, désire ce qui est vraiment désirable : toutes choses qui tendent directement à Dieu. Car celui qui chérit Dieu de toute son âme, désire lui plaire par-dessus tout, craint de l'offenser par-dessus tout, et déteste le péché par-dessus tout : en cela consiste la droiture du cœur, avec laquelle le saint Prophète voulait louer le Seigneur.

II.

De ces prémisses, frères, tirons des conséquences. D'abord nous reconnaissons l'erreur et l'aveuglement des pharisiens qui, négligeant la droiture et la pureté du cœur, mesuraient la piété et la justice sur les prières vocales, sur les ablutions extérieures et les cérémonies. Aussi, dans notre Evangile, le Seigneur leur jette-t-il à la face ces paroles d'Isaïe : « Ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » *Isa.* XXIX, 13. Maladie qu'ils tenaient de leurs pères, dont il est écrit : « Ils le flattaient en paroles, et lui rendaient de bouche une soumission feinte, mais leur cœur n'était pas droit, etc. » *Ps.* LXXVII, 36 et seq.

Nous voyons ensuite que ceux qui veulent former de nouveaux soldats du Christ, tombent dans une étrange erreur quand, laissant de côté la rectitude du cœur, les exercices de la sainte prière et de la méditation, qui conduisent à cette rectitude, ils ne s'occupent que de l'extérieur et des dehors, prescrivant de tenir les yeux baissés, de se croiser les bras sur la poitrine, de marcher d'un pas composé et comme en cadence. Je ne condamne pas ces prescriptions ; au contraire, je les approuve très-fort; mais ce dont je me plains, c'est que négligeant la pureté intérieure, la charité, la vraie dévotion, enfin ce qui est le fondement du salut, ou au moins en le reléguant au dernier plan, ils ne s'occupent que d'un semblant de religion, de ce qui saute aux yeux.

S'il n'y a pas de pureté et de culte intérieurs, c'est un masque, un mensonge de religion, qui disparaît bientôt; ce n'est pas de la vraie piété, puisque l'esprit est en désaccord, en opposition avec lui-même. On rit au dedans, et on est triste au dehors; l'intérieur

est vide, et l'extérieur étale la gravité. Combien il est préférable, plus avantageux et plus court de commencer l'éducation religieuse par l'homme intérieur! Celui-ci étant formé, et muni d'une vraie piété, l'homme extérieur, sans que nous ayons à nous en occuper le moins du monde, prend la forme et l'image de l'homme intérieur, comme l'ombre prend la forme du corps. Cet homme, dont le cœur est formé, et tout entier porté vers Dieu, baisse les yeux, compose sa démarche, est maître de ses bras, et de tous les mouvements du corps; il montre une tristesse édifiante, une gravité vraie, et non d'apparat; il rit peu, parle bas, et se garde de toute légèreté. Car de même qu'un juste équilibre des humeurs de notre corps, équilibre qui fait la santé, donne au visage un teint frais, une couleur naturelle, un éclat qui n'a rien de mensonger; de même une âme bien réglée et profondément religieuse reflète sa beauté sur l'homme extérieur. De là ces mots de Salomon : « La sagesse de l'homme éclate sur son visage, et le Tout-Puissant le lui change. » *Eccle.* VIII, 1. C'est-à-dire par la sainteté intérieure de l'âme, Dieu transforme les dehors du corps. — Imitons la sagesse et l'admirable prévoyance de la nature qui commence la formation de notre corps par le cœur, parce que c'est du cœur que la chaleur vitale se répand dans les différentes parties du corps. En effet, comment les membres de l'animal pourraient-ils croître, ou vivre, sans cette source de la chaleur? Si donc la nature suit cet ordre, si elle commence ainsi ses œuvres, pourquoi prendrions-nous une autre voie, et suivrions-nous un autre ordre dans la formation de notre vie?

Enfin, de ce que nous avons dit, il résulte que nous ne saurions jamais assez célébrer la providence de la divine bonté, qui, après avoir établi des récompenses magnifiques pour ses serviteurs, a voulu que son culte consistât principalement en exercices qu'aucune violence ne pourrait m'enlever malgré moi, et que je peux multiplier, dont je peux m'enrichir autant qu'il me plaît. Car, si ce culte avait consisté seulement dans le jeûne corporel, qu'auraient dit les faibles et les infirmes? S'il eût consisté dans les aumônes, qu'auraient pu donner les pauvres et les petits? S'il avait consisté dans de longues pérégrinations, qu'auraient fait

les boiteux et ceux qui sont retenus par des soins domestiques? La Providence a donc agi envers nous avec tendresse et clémence, en mettant son culte et la vraie piété dans la droiture et la pureté du cœur, dans la charité et la vraie humilité de l'âme.

Le Seigneur nous présente dans l'Exode une similitude très-appropriée à notre sujet. Quand Moïse eut eu fait le recensement des Israélites, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, le Seigneur lui prescrivit d'exiger de chacun un demi-sicle, selon le poids du sanctuaire, pour les dépenses du tabernacle du témoignage. « Le riche, dit-il, n'ajoutera pas au demi-sicle, et le pauvre ne donnera pas moins. » *Exod.* XXX, 12 et seq.; *Num.* I, 3. Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi ne sera-t-il pas permis au riche de donner plus, et d'ajouter à son offrande? Pourquoi, comme à la purification des femmes, n'y a-t-il pas l'offrande du riche, et l'offrande du pauvre? Certes, par cette loi, le Seigneur a voulu montrer que cet argent, destiné aux usages du sanctuaire, étant comme un témoignage, une profession de la piété des donateurs, tous, riches ou pauvres, nous sommes égaux en ce qui regarde les devoirs de cette piété, et qu'il n'y a pas à exiger moins du pauvre que du riche; parce que, la vraie piété n'étant autre que la pureté du cœur, les riches, avec leur opulence, n'ont pas plus à offrir, ni les pauvres moins à donner à cause de leur misère.

En effet, sous le rapport religieux, nous sommes tous égaux, puisque la grâce divine ne manque à personne, et que chacun est maître de sa volonté. Car, le Seigneur ayant résolu de punir de l'éternel supplice la violation de sa loi, il était équitable que sa loi fût établie de manière qu'elle pût être facilement accomplie par tous, riches ou pauvres, sains ou malades, afin qu'aucune excuse valable ne fût laissée à personne d'avoir négligé son devoir. S'il eût fait consister cette loi dans les travaux du corps, si les aumônes eussent été indispensables, les excuses n'auraient pas manqué. Mais si on vous demande : L'avez-vous aimé, l'avez-vous craint par-dessus tout, avez-vous détesté le péché plus que tout le reste, avez-vous conservé la vraie humilité du cœur? — à cela quelle excuse pourrez-vous apporter, puisque la pauvreté, la

faiblesse et les autres infériorités du corps, bien loin de faire obstacle à l'humilité du cœur, à la chasteté, et aux autres vertus de l'âme, ne font quelquefois que les rendre plus faciles ?

Faisant concorder la fin de ce discours avec l'exorde, nous exigeons de vous, mes frères, que dans ces commencements, dans ce saint temps consacré à faire pénitence de la vie passée, et à en commencer une nouvelle, vous entriez dans une nouvelle manière de vivre, mettant en première ligne les actes intérieurs de l'âme, puis leur associant les actes extérieurs des vertus; les uns et les autres sont nécessaires pour former l'homme de Dieu complet et préparé à toute bonne œuvre. C'est ainsi que, dans les Proverbes, Salomon dit de la femme forte : « Elle a cherché la laine et le lin; et elle fait son plaisir du travail de ses mains. » *Prov.* XXXI, 13. La laine et le lin figurent les vertus intérieures et les vertus extérieures. En effet, le vêtement de laine est externe, celui de lin est interne. Cette sainte femme emploie l'un et l'autre, parce qu'elle recherche avec soin l'ornement de l'homme intérieur et de l'homme extérieur. Toutefois donnons, sans hésiter, la première place à ce qui est intérieur, à ce qui, caché aux yeux du monde, est visible aux yeux de Dieu qui récompensera de l'éternelle félicité, à la face de tout l'univers, ce qui échappe aux yeux des hommes.

SECOND SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE DE L'HONNEUR DU PA LES ENFANTS AUX AUTEURS DE LEURS JOURS.

Deus dixit : Honora patrem et matrem.

Dieu a dit : Honore ton père et ta mère. *Matth.* XV, 4.

Toutes les lois, ou divines, ou humaines, ou naturelles, nous portant à honorer les auteurs de nos jours, et à nous abstenir

contre eux de toute injure, comme de l'action la plus criminelle et la plus exécrable, nous avons jugé convenable, en vertu de la mission à nous confiée, de traiter ce sujet. D'ailleurs, nous y sommes invités par le saint évangile de ce jour, qui parle de l'honneur et des secours dus aux parents. D'après l'interprétation de saint Jérôme, par honneur il faut ici entendre non pas seulement des salutations et des déférences, mais aussi l'obligation de subvenir aux besoins, comme dans ces textes : « Honorez les veuves qui sont vraiment veuves, » I *Tim.* v, 3; — « Qu'on honore doublement les prêtres qui gouvernent bien, » *Ibid.* 17; c'est-à-dire, qu'on fournisse abondamment à leurs besoins. En effet, c'est une dérision d'honorer par des paroles un père mourant de faim, et de ne pas le secourir. C'est donc de ce genre d'honneur que je vais parler, après avoir toutefois expliqué notre saint Evangile, qui est rempli des pensées les plus remarquables. Pour le faire moins faiblement, implorons en suppliant l'assistance céleste, par l'entremise de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Le saint évangéliste Matthieu nous rapporte aujourd'hui que les scribes, c'est-à-dire les docteurs de la loi, et les pharisiens s'approchèrent du Seigneur, et lui adressèrent cette question, ou plutôt cette plainte : « Pourquoi vos disciples violent-ils les traditions des anciens? Car ils ne se lavent pas les mains lorsqu'ils vont manger. » Les scribes et les pharisiens étaient des gens misérablement aveuglés par l'orgueil. Dans leur opinion, ils étaient les plus religieux des hommes; mais, aux yeux de Dieu, ils étaient de ceux dont le Sauveur disait : « Vous avez grand soin vous autres de paraître justes devant les hommes; mais Dieu connaît le fond de vos cœurs. Ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu. » *Luc.* XVI, 15. Une autre fois, il les compare à des sépulcres blanchis qui au dehors paraissent blancs aux yeux de hommes, et à l'intérieur sont remplis d'ossements. Mais ce qui est autrement redoutable, c'est ce qu'il leur dit ailleurs : « Je vous le dis en vérité, les publicains et les prostituées entreront plutôt que vous dans le royaume de Dieu. » *Matth.* XXI, 31. Qui, entendant alors ces paroles du Sauveur, n'eût pas reculé d'épou-

vante? Salomon dit dans le même sens : « J'ai vu des impies ensevelis, qui, lors même qu'ils vivaient, étaient dans le lieu saint; on les louait dans la ville, comme s'ils avaient fait le bien. » *Eccle.* VIII, 10.

Il y a donc, frères, deux hypocrisies : l'une vulgaire, par laquelle l'homme, sous le masque de la sainteté, en impose aux autres, non pas cependant à lui-même; l'autre plus périlleuse, par laquelle l'homme se trompe lui-même, et dont était travaillé ce pharisien qui priait en ces termes : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, etc. » *Luc.* XVIII, 11 et seq. De cette hypocrisie naît cet immense péril que le même Salomon donne à entendre, quand il dit : « Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et qui à la fin aboutit à la mort. » *Prov.* XVI, 25. De ce péril daigne nous préserver Notre-Seigneur Jésus-Christ; je n'en connais pas de plus grand dans la vie. Car les périls qu'on voit, peuvent être évités; mais comment se dérober à ceux qui échappent à la vue? Le navigateur se garantit aisément des rochers qui s'élèvent hors de l'eau; les plus périlleux sont les rochers cachés sous les eaux. Comment éviter ce qu'on ne voit pas?

Ces pharisiens s'approchent donc aujourd'hui du Seigneur, et lui disent : « Pourquoi vos disciples transgressent-ils les traditions des anciens, et ne se lavent-ils pas les mains avant de manger? » *Matth.* XV. C'est une autre maladie des pharisiens, et même de beaucoup d'entre nous, de vouloir se faire un renom de sainteté, en reprenant les défauts des autres, plutôt qu'en pratiquant la vertu. En effet, c'est plus facile. Plus on sera éloquent et sévère à traduire à la barre du public les vices d'autrui, plus on se fera une grande réputation de vertu. Ceux qui veulent ainsi se distinguer non par leurs vertus, mais en censurant les travers des autres, paraissent imiter, sous certains rapports, les magiciens de Pharaon, qui purent bien attirer des plaies sur l'Egypte, mais qui ne purent les éloigner. Ceux-ci obtinrent une pluie de serpents et de grenouilles, ils changèrent même les eaux en sang; mais ils furent impuissants à faire disparaître ces maux. Ainsi ceux-là étalent devant le public les vices d'autrui, tandis qu'ils ne savent pas se

corriger des leurs, ni corriger les autres. C'est un vice commun à trop d'individus, d'avoir toujours les crimes du prochain à la pensée, et, ce qui est plus grave, à la bouche, et de laisser totalement de côté les leurs.

A cette imprudente question des pharisiens le Seigneur répond par une autre question pleine d'à-propos; repoussant question par question, clou par clou : « Pourquoi, dit-il, violez-vous vous-mêmes le commandement de Dieu pour suivre votre tradition? » Car, Dieu ayant ordonné d'honorer les parents, c'est-à-dire, non-seulement de les révérer, mais aussi de subvenir à leurs besoins, vous, au contraire, vous détournez les enfants de l'accomplissement de ce précepte, et vous leur enseignez que les secours dus aux parents doivent être remplacés par des présents faits au temple. Il est pieux, il est religieux, quand on en a les moyens, de faire des libéralités pour embellir les autels; mais quand les parents sont dans le besoin, et que l'un et l'autre ne sont pas possibles, il faut secourir les parents d'abord. Ceci est précepte, cela est un conseil. Or, quand les conseils et les préceptes divins s'empêchent réciproquement, et qu'on ne peut les accomplir en même temps, il est de règle que les préceptes doivent toujours passer avant les conseils. Voilà pourquoi non-seulement cet acte de religion, mais même la plus haute contemplation des choses divines doit être quittée, dès qu'une œuvre de justice, ou une nécessité du prochain, ou les ordres des supérieurs nous appellent ailleurs. En cela les pharisiens étaient dans une lourde erreur, eux qui mettaient un conseil de religion avant les divins préceptes.

De toutes les tentations de l'antique ennemi, c'est là qu'est la plus périlleuse : péril d'autant plus grand que l'objet suggéré est plus spécieux; car les imprudents se laissent tromper par une apparence de vertu. En effet, il est facile de reconnaître les piéges de cet ennemi, quand, le visage découvert, il vous invite à des crimes manifestes. Mais quand il se couvre du masque de la vertu, il lui est aisé de prendre à l'amorce les zélateurs de la vertu. Les chasseurs qui poursuivent les bêtes fauves, se vêtent d'une peau de cerf; les oiseleurs s'habillent d'une tunique emplumée. Ainsi le chasseur des âmes, le démon, prend l'habit de la vertu, et,

sous ce vêtement honnête, il attrape les inconsidérés. De là vient qu'on en voit beaucoup observer inviolablement les jeûnes qu'ils se sont imposés eux-mêmes, tandis qu'ils violent sans scrupule les jeûnes institués par l'Eglise. Vous en voyez d'autres, en ce saint temps, vivre quelques jours de pain et d'eau; et le reste du temps ils rompent le jeûne auquel ils étaient tenus en vertu des lois de l'Eglise. Ne valait-il pas mieux se nourrir comme tout le monde, et obéir aux lois de l'Eglise, que de les violer en imaginant de nouveaux genres d'abstinence? D'autres sont d'une grande libéralité envers les pauvres, tandis qu'ils ont beaucoup de peine à payer les gages de leurs domestiques, ou les dettes dont ils sont tenus envers leurs créanciers.

Car c'est une maladie commune à la nature humaine, d'être toujours plus portée aux œuvres volontaires, qu'aux devoirs nécessaires, et d'obéir avec beaucoup moins de répugnance à sa propre volonté, même tendant à l'impossible, qu'à la volonté des autres prescrivant les choses les plus faciles. Il y a cependant une pensée célèbre et très-vraie de Samuel, c'est que « l'obéissance est meilleure que les offrandes. » I *Reg.* xv, 22. Aussi un des saints Pères de l'Egypte enseigne-t-il que cette vertu est au-dessus de bien des actes pieux, faits de plein gré. Une révélation divine lui ayant montré la gloire d'un grand nombre de saints, il vit que les uns étaient redevables du salut au mérite de la patience; les autres, aux œuvres de piété et de miséricorde; ceux-ci, à la vie solitaire; ceux-là, à l'obéissance aux ordres de leurs supérieurs; et la gloire de ces derniers était la plus grande. Ayant demandé à l'ange, qui lui servait de guide, la cause de cette gloire extraordinaire, l'ange répondit : « C'est parce que les autres ont suivi leur volonté dans l'accomplissement de leurs devoirs, tandis que ceux-ci se sont entièrement dépouillés de cette volonté, et se sont immolés à Dieu en faisant le sacrifice de leur libre arbitre. » En effet, c'est un grand sacrifice que celui par lequel l'homme renonce à lui-même, se prive de sa liberté, et, ce qui est plus encore, se livre au pouvoir d'un autre.

Les pharisiens étant bien éloignés de cette philosophie céleste, eux qui préféraient leurs intérêts à l'autorité des lois divines, le

Seigneur leur adresse cette sanglante invective : « Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous quand il a dit : Ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » *Matth.* XV. Ainsi ils avaient toujours Dieu à la bouche, et néanmoins ils le tenaient bien loin de leurs cœurs. Au reste, c'était un vice ordinaire à leur nation, au témoignage du Prophète : « Ils l'aimaient en paroles, mais leur langue mentait. Leur cœur n'était pas droit devant lui, et ils n'étaient pas fidèles à garder son alliance. » *Ps.* LXXVII, 36, 37. C'est bien là honorer Dieu des lèvres, quoique le cœur soit loin de lui. Toutefois, je ne saurais dire si en cela les pharisiens l'emportent sur nous. Mais ce que je puis assurer, c'est qu'il y en a beaucoup aujourd'hui qui n'honorent le Seigneur que des lèvres. Je laisse de côté certains prêtres, et d'autres ministres de l'Eglise, qui, en psalmodiant près de l'autel, cherchent plutôt l'harmonie de la voix, que la dévotion du cœur. Je crains fort que le Seigneur ne leur fasse les mêmes reproches que ceux dont Amos fut l'organe : « Loin de moi le bruit tumultueux de vos cantiques; je n'écouterai pas les accords de votre lyre. » *Aufer à me tumultum carminum tuorum, et cantica lyræ tuæ non audiam.* Amos, V, 13. Remarquez, je vous prie, quel nom il donne aux modulations des chants. Ces chants, il les appelle un tumulte, une confusion de voix, un vain bruit de lèvres, et non un concert de louanges.

Je viens à vous et aux autres fidèles, dont quelques-uns, quand ils adressent leurs prières à Dieu, semblent moins prier que rugir des lèvres et bourdonner de la voix; en sorte qu'ils parlent à Dieu moins en hommes, que comme des oiseaux qui sifflent. Ils ne font pas ce que demande saint Augustin : « Quand vous dites à Dieu des psaumes et des hymnes, que votre cœur sente ce que votre bouche profère; » mais ils précipitent tellement leurs prières sans aucune attention de l'esprit, sans aucun sentiment de dévotion, qu'on dirait qu'ils n'ont rien de plus pressé que d'arriver au bout de cette corvée. Il est à craindre que cette imprécation du Prophète ne les regarde : « Sa prière lui sera imputée à péché. » *Ps.* CVIII, 7. Car, suivant les théologiens, quoique l'homme ne soit pas tenu de prier Dieu continuellement, cependant toutes les fois qu'il prie, il doit se souvenir que prier n'est rien autre chose

que parler à Dieu, et lui demander ce qui est nécessaire au salut. deux choses qui exigent l'attention de l'intelligence, et le respect de la Divinité. Dès qu'elles manquent par notre faute, si nous ne considérons ni ce que nous demandons, ni avec qui nous nous entretenons, nous commettons au moins un péché véniel. Or, n'est-ce pas le comble de l'indignité, de trouver un dommage dans ce qui devait nous procurer un bénéfice, de nous couvrir de souillures alors que nous devions effacer toutes les souillures de notre âme?

Il en est d'autres qui, aux principales solennités, telles que la sainte semaine, la Pâque, etc., où l'Eglise, par des chants plus doux, des cérémonies mystiques et inusitées, s'attache à élever les cœurs des fidèles à l'intelligence, à l'admiration, au respect des divins mystères, regardent toutes ces choses d'un œil curieux, et comme s'ils regardaient au théâtre jouer quelque pièce; et ainsi au dedans d'eux-mêmes ils restent froids, secs, stériles, sans aucun sentiment de piété ou de dévotion, parce qu'ils assistent aux louanges divines de corps seulement, et pas d'esprit; de sorte que, statues inintelligentes, ils sont glacés au milieu des oracles enflammés de Dieu, aveugles au milieu de tant de lumières, arides au milieu des torrents de tant de grâces divines, faméliques et mourant d'inanition au milieu des festins célestes. C'est d'eux que Job a dit : « Ils ont soif au milieu du raisin foulé dans le pressoir. » *Job,* XXIV, 11. Il est bien à craindre que la menace, proférée par l'organe de Malachie, ne se réalise sur eux : « Je vous jetterai au visage, dit le Seigneur, les ordures de vos solennités. » *Dispergam super vos stercus solemnitatum vestrarum.* Mal. II, 3. Remarquez de quel ignoble nom il flétrit les fêtes que lui-même avait consacrées et instituées. Elle est donc bien condamnable l'impiété de ceux qui ont souillé une chose si sacrée et si divine, au point de lui valoir de la part de Dieu une telle qualification. Aussi ne doit-on pas s'étonner de ce que Dieu dit ailleurs : « Je hais et abhorre vos fêtes, je ne recevrai point en odeur de suavité les oblations de vos jours solennels. » *Amos,* V, 21. Voilà donc tous ceux que le Seigneur accuse justement par ces paroles prophétiques : « Ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. »

I.

Ensuite le divin Maître, voulant éclairer non-seulement ses disciples, mais aussi le peuple qui était présent, appelle à lui la foule et dit : « Ecoutez et comprenez : ce n'est pas ce qui entre par la bouche de l'homme qui le souille, etc. » Le Seigneur expliquant un peu plus loin ces paroles à ses disciples, nous les réservons, et nous les examinerons à leur place. Les disciples voyant donc que les pharisiens étaient très-offensés de ce langage, dirent au Seigneur : « Savez-vous que les pharisiens se sont scandalisés de ce que vous avez dit? — Toute plante, répondit-il, qui n'aura pas été plantée par mon Père, sera arrachée. » C'est-à-dire, de même que le laboureur commence par nettoyer la terre des ronces et des broussailles, avant de jeter la semence, de même le dispensateur de la parole divine doit arracher de l'esprit de l'homme les chardons des erreurs et des mauvaises maximes avant de semer dans leurs cœurs les semences de la parole divine et la doctrine du salut. Aussi le Seigneur dit-il à Jérémie qu'il faut d'abord arracher, détruire et disperser, puis édifier et planter. *Jer.* XXXI, 28. Jésus ajoute ensuite : « Laissez-les; ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles; or, si un aveugle en conduit un autre, tous les deux tomberont dans la fosse. » *Matth.* XV. Je ne m'étonne pas que des guides aveugles tombent dans la fosse, c'est-à-dire, se précipitent dans la géhenne; eux qui, aveugles, ne craignent pas cependant de se donner pour guides des autres et maîtres de l'enfance, pour docteurs des ignorants et lumière de ceux qui sont dans les ténèbres. Leur damnation est juste.

Mais pourquoi des ignorants, qui suivent de tels guides, seraient-ils précipités dans la même fosse? Leur ignorance ne les protégera-t-elle pas? Ne pourront-ils pas dire au Seigneur avec le roi Abimélech : « Est-ce que vous détruirez une nation ignorante et juste? » Il y a trois espèces de péchés; je pense, frères, que vous ne l'ignorez pas : péchés de malice, péchés de faiblesse, péchés d'ignorance. Les péchés de malice sont les plus graves; puis viennent ceux qui dérivent de l'infirmité humaine; et enfin les péchés d'ignorance, qui sont les plus légers de tous. Il en est

ainsi, cela est certain. Cependant j'ai forte raison de craindre ces derniers. Car les crimes, suites de la malice, ou de la fragilité, se montrent à découvert. Alors l'homme pieux s'attache à les pleurer, à les confesser en suppliant, à les expier de toutes les manières possibles; il se frappe la poitrine, et s'humilie. Mais les crimes d'ignorance, puisque nous ne les connaissons pas, comment les expier, les déplorer, en demander pardon, et nous humilier de les avoir commis? Il y a cependant, je l'avoue, certaine ignorance soit du droit, soit du fait, qui excuse le délinquant. Mais il y a beaucoup d'ignorances qui, loin de l'excuser, l'accusent au contraire fortement.

Car il y a : 1° l'ignorance crasse, par laquelle j'ignore ce que je suis tenu de savoir, en vertu de mon devoir ou de ma profession. — 2° Il y a l'ignorance affectée, par laquelle je fuis sciemment la lumière de la vérité, et me réjouis des ténèbres de mon erreur. C'est de celle-là qu'il est écrit : « Il n'a pas voulu comprendre, afin de bien faire. » *Ps.* XXXV, 4. Telle est l'ignorance de ceux qui, en ce saint temps, fuient les médecins habiles des âmes, parce qu'ils pensent qu'ils en seraient guéris par des moyens un peu trop sévères, et qui, pour cela s'adressent à des médecins ineptes et inexpérimentés, qui ne savent pas distinguer une lèpre d'une lèpre, ni appliquer aux blessures les médicaments convenables. L'ignorance pourra-t-elle donc les excuser, eux qui, quand ils sont malades de corps, ont soin de faire chercher à grands frais les plus habiles médecins; tandis que, pour guérir les maladies de l'âme, non-seulement ils admettent, mais même recherchent des médecins incapables; et cependant, par suite des maladies corporelles, ils n'ont à craindre que la mort momentanée du corps, au lieu que les maladies de l'âme entraînent une mort et un deuil éternels? Qu'est-ce que peuvent attendre de telles gens, sinon ce qui est dit par l'Apôtre : « Qui méconnaît, sera méconnu. » *Ignorans ignorabitur.* I *Cor.* XIV, 38. — 3° Une autre ignorance est celle qui procède de la fierté, d'un orgueil caché de l'âme, par lequel l'homme plein de suffisance, et méprisant le conseil des sages, forme des résolutions et des entreprises qui, ou lui sont funestes, ou tournent à la perte ou au préjudice des autres. Or les dom-

mages, qui proviennent de cette ignorance arrogante, lui sont justement imputables. — 4° Vient ensuite celle qui dérive, non plus de l'orgueil, mais de la négligence; elle a lieu, quand on n'apporte pas un soin et une attention à la hauteur de la chose, mais qu'on l'expédie précipitamment et par manière d'acquit. Car la chute est voisine de la précipitation, suivant cet oracle : « Qui va trop vite, tombera. » *Prov.* XIX, 2. Il y a aussi un axiôme bien vrai des jurisconsultes : « La précipitation est la marâtre du jugement. » Qu'il était loin de ce défaut le saint homme qui disait : « Je m'instruisais avec soin des affaires que je ne savais pas! » *Job,* XXIX, 16.

5° Enfin il y en a une cinquième; et je ne sais pas trop si ce n'est pas la plus périlleuse. Elle a pour cause toute passion violente : amour, colère, haine, avarice, envie, ambition, ou enfin toute perturbation profonde de l'âme. Car quiconque est travaillé d'une de ces passions, est, en vertu même de lois formelles, incapable de juger. De même qu'un verre rouge, présenté aux yeux, empêche de juger sainement des couleurs, puisqu'il fait tout voir en rouge; de même, l'âme, qui fermente par suite de quelque affection déréglée, perd tout jugement vrai des choses. Car une passion égarée corrompt facilement l'intelligence, et de la voie de la vérité l'entraîne vers l'objet de la convoitise. Quelle est la cause pour laquelle l'excès du vin paralyse l'intelligence, et trouble tant la tête du buveur? Certes, il n'y en a pas d'autre que les relations de l'estomac et de la tête; relations tellement intimes que la perturbation de l'un nuit à l'autre. Or il n'y a pas moins d'affinité entre la volonté et l'intelligence; de là vient qu'une volonté troublée et corrompue communique aussi sa maladie à sa voisine, l'intelligence; et qu'ainsi l'homme, bien qu'il se croie très-sage, est dans la plus étrange hallucination. Or, comment se repentira-t-il de son erreur, celui qui se croit bien loin de toute erreur? Voyez-vous quel péril apportent avec elles de telles ignorances? A quel remède recourir? Je n'en vois guère d'autre que celui-ci : — Que l'homme, quoiqu'il ne s'en aperçoive pas, soit certain d'avoir failli par ignorance en bien des choses; qu'il en témoigne une vive douleur; qu'il se conduise avec une pro-

fonde humilité, comme étant beaucoup plus coupable qu'il ne l'imagine, et que souvent il crie vers le Seigneur avec le Prophète : « Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes cachées. » *Ab occultis meis munda me, Domine.* Ps. XVIII, 13. C'est pour cela qu'une prière d'Habacuc est intitulée : *Pour les ignorances,* parce que les saints mêmes soupçonnent qu'ils ont commis beaucoup de fautes par ignorance, et ils en demandent pardon.

Lorsque Notre-Seigneur eut eu ainsi parlé de l'aveuglement des pharisiens, Pierre, qui n'avait pas bien compris cette pensée du Seigneur sur la souillure du cœur et de la bouche, lui en demanda l'explication en ces termes : « Expliquez-nous cette parabole. — Quoi! dit le Seigneur, avez-vous encore si peu d'intelligence? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre par la bouche descend dans l'estomac, puis est rejeté dehors? Mais ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est ce qui rend impur l'homme. » Par ces paroles, le Seigneur déclare nettement que le cœur de l'homme est la source de la pureté et de l'impureté, de la justice et de l'injustice. Car les ruisseaux donnent une eau telle que celle de la source d'où ils dérivent. « Une fontaine, dit l'apôtre saint Jacques, jette-t-elle par une même ouverture de l'eau douce et de l'eau amère? » *Jac.* III, 11. Il suit de là que c'est par les dispositions du cœur qu'on doit juger les œuvres, puisque c'est du cœur qu'elles viennent.

Car les membres de notre corps, par lesquels nous agissons, étant les instrumens de l'âme, comme le prouve Platon, discutant, sous le nom de Socrate, contre Alcibiade, il s'ensuit que la dignité ou l'indignité des actes doit répondre plutôt à la condition de l'âme qu'à celle des organes. C'est ainsi qu'on voit deux artistes, employant mêmes instruments, produire, l'un, un ouvrage parfait; l'autre, un ouvrage à peine ébauché. La cause en doit être attribuée, non aux instruments, qui sont les mêmes de part et d'autre, mais à l'habileté ou à l'inhabileté de l'artiste. Il peut donc arriver que, deux hommes faisant la même œuvre, l'une soit agréable, et l'autre, désagréable à Dieu, à cause de la différence d'intention du cœur. David, par orgueil, fit procéder au dénombrement du peuple; Moïse fit la même chose d'après l'ordre du

Seigneur : l'un fut à bon droit repris par le Seigneur, l'autre en fut justement loué. Ce sont donc moins nos œuvres, que l'esprit, l'âme de nos œuvres, que nous devons considérer, afin d'en porter un jugement sain. Nous traiterons ce sujet avec plus d'étendue dans le discours suivant. — Assez sur l'Evangile; revenons, comme nous l'avons annoncé, au précepte du Seigneur sur l'honneur à rendre aux auteurs de nos jours.

II.

Ce précepte est plus ancien que la loi écrite par Dieu. Car on peut en dire avec un illustre orateur : « Cette loi est, non écrite, mais innée; nous ne l'avons ni apprise, ni reçue, ni lue, mais nous l'avons prise et puisée dans la nature; elle ne nous a pas été enseignée, nous sommes faits pour elle; ce n'est pas une loi humaine, nous l'apportons avec nous. » *Cic. pro Mil.* En effet, l'auteur de la nature, lui qui aime tant la droiture et la vertu, a jeté dans nos âmes les semences des vertus; afin que les hommes, peu portés à l'honnête, y fussent excités par un instinct naturel; et que, par le frein de la pudeur et de la retenue, ils fussent détournés du mal, auquel ils sont enclins. De ces semences des vertus, la principale et la plus naturelle est ce mouvement, cette propension de l'âme, par laquelle nous sommes portés à honorer ceux dont nous tenons le jour. Car de même que nous connaissons les premiers principes des sciences, sans les avoir appris, et par la lumière naturelle de l'intelligence, de même la nature nous a aussi appris à honorer nos parents. Cette vérité est si incontestable que, suivant Aristote, il est aussi insensé et aussi inutile de mettre en question l'honneur à rendre aux parents, que de disputer sur la blancheur de la neige. L'un et l'autre sont également évidents et reconnus.

Car tout effet rend comme un culte et un honneur naturel à la cause dont il tire l'existence. Cette obligation est tellement stricte, que, bien que les parents, en vertu d'un instinct naturel, aiment leurs enfants plus qu'ils n'en sont aimés; ce qui fait dire que l'amour descend plutôt qu'il ne monte; cependant s'il arrive que votre père et que votre fils soient en même temps dans le besoin,

et que vous ne puissiez secourir l'un et l'autre, vous êtes tenu de venir en aide à votre père avant de penser à votre fils, quoique vous aimiez mieux votre fils que votre père. Car vous étiez tenu à ce devoir avant la naissance de votre fils ; et la survenance de celui-ci ne vous a pas libéré de la première dette. Cela est d'ailleurs confirmé par les lois humaines, lesquelles veulent que les dettes plus anciennes soient payées avant les plus nouvelles. On voit par là combien est puissante cette obligation, qui force à négliger des enfants, objets d'une si vive tendresse. Cette puissance n'est pas même ignorée des brutes et des bêtes les plus féroces, qui reconnaissent leurs parents, les aiment, et les suivent partout. On en voit une preuve dans ces vaches qui traînaient l'arche du Seigneur, de la terre des Philistins dans la terre d'Israël. Les mères et les veaux témoignaient par des mugissements mutuels la douleur qu'ils ressentaient de leur séparation. I *Reg.* VI, 7 et seq.

Mais l'exemple le plus remarquable est celui des cigognes, sur lequel saint Ambroise a des pages si admirables. Elles nourrissent leurs auteurs, arrivés à la vieillesse, comme elles en ont été nourries elles-mêmes dans leur premier âge. Quand ils sont incapables de voler, et de pourvoir à leur nourriture, elles se chargent de ce soin, et leur apportent cette nourriture dans le nid qu'ils ne peuvent quitter. Quand ils ont perdu leurs plumes, elles les couvrent de leurs ailes, pour les garantir du froid ; et, ce qui est plus étonnant, dans leurs migrations elles les portent sur le dos. Que doit-on le plus admirer ici, ou de la piété filiale de ces oiseaux, ou du soin de la divine providence, qui a ainsi étendu sa sollicitude sur leur vieillesse et leurs infirmités ; ou de l'efficacité, de la nouveauté de cet enseignement, dans lequel l'auteur de la nature a voulu, par l'exemple des oiseaux, porter les hommes à honorer leurs parents, non-seulement les y porter, mais même les frapper d'infamie, si une créature raisonnable ne rendait pas à ses parents des devoirs que les bêtes mêmes rendent aux leurs par un instinct naturel? La piété filiale des cigognes est si connue, que les Grecs ont un verbe ἀντιπελαργεῖν, (formé d'ἀντὶ et de πέλαργος, cigogne), qui signifie, agir comme les cigognes, être reconnaissant.

L'exemple de cet oiseau doit donc nous apprendre à secourir

nos parents en toutes circonstances, surtout dans la vieillesse et quand ils ont des besoins, enfin à les aider de toutes les manières et à leur payer le bienfait de l'éducation que nous en avons reçu. L'Ecclésiastique, d'ailleurs, nous y invite en ces termes : « Mon fils, soulagez votre père dans sa vieillesse; ne le contristez pas durant sa vie. Si son esprit s'affaiblit, supportez-le. » *Eccli.* III, 14. Le saint homme comprenait les infirmités et les misères des vieillards qu'abandonnent non-seulement les forces du corps, mais aussi le sentiment, et la raison même, cet attribut propre à l'homme. La vieillesse, en effet, est accompagnée d'affaiblissement, de détresse, de maladies, de toutes sortes d'incommodités; la débilité et l'ignorance du premier âge semblent revenus. A ce spectacle, les fils doivent se reporter en esprit au temps de leur enfance que leurs parents ont entourée d'une si vive sollicitude. Car que n'ont pas fait les pères dans l'intérêt de leurs enfants? Que de périls et de dégoûts pour cette mère portant l'enfant dans son sein! Quels gémissements, et quelles douleurs dans l'enfantement! Que d'attentions et de fatigues pour nourrir et élever le fruit de leurs entrailles! Que de nuits sans sommeil, et passées à allaiter les enfants, à les laver, à les vêtir, à calmer leurs cris! Aussi le saint homme Tobie dit-il à son fils : « Honorez votre mère tous les jours de votre vie. Souvenez-vous de ce qu'elle a souffert lorsqu'elle vous portait dans son sein. » *Omnibus diebus vitæ tuæ honorem habebis matri tuæ. Memor enim esse debes quæ et quanta pro te passa est in utero suo.* Tob. IV, 3.

Certes cette loi, que nous avons puisée dans la nature, devait nous suffire; cependant le suprême auteur et ami des vertus a tellement voulu que les fils prissent soin de leurs parents que, non content de cette loi, que lui-même avait scellée dans leurs cœurs du sceau de la nature, il a voulu encore la graver plus expressément de son doigt sur les tables de pierre, et même donner à ce précepte la première place sur la seconde table. On pourrait en effet se demander, pourquoi la loi du Décalogue fut écrite sur deux tables, quand il était si facile de l'écrire sur une seule; et pourquoi, si elle devait être écrite sur deux tables, les préceptes à écrire n'étaient pas divisés en deux nombres égaux, en sorte

que chaque table contînt cinq préceptes. Car il est constant que la première table en contenait seulement trois, et que la seconde en contenait sept. Qui croira que c'était sans dessein? — Je laisse de côté les autres causes de cet étrange partage; mais la principale me semble être celle-ci. La justice peut être considérée sous deux rapports : par rapport à Dieu et par rapport aux hommes. Pour que ces deux justices ne fussent pas confondues, elles furent écrites sur deux tables distinctes, dont l'une enseigne la justice envers Dieu; et l'autre, la justice envers les hommes. Ensuite Dieu a voulu ainsi montrer l'importance du précepte relatif aux parents, puisqu'il lui donnait le premier rang sur la seconde table. Car si tous les préceptes avaient été écrits sur une seule table, celui-ci ne serait venu que le quatrième. Mais le Seigneur, source de toute paternité au ciel ainsi que sur la terre, et vengeur de l'honneur des parents, fit polir une seconde pierre, afin que, comme le culte de Dieu tient le premier rang, l'honneur dû aux parents, quoique dans la seconde classe, fût aussi placé en première ligne. Ainsi, comme dans les Chapitres des églises, l'évêque occupe la première place à droite du chœur, et le doyen la première place à gauche; de même, dans l'ordre des préceptes, la piété envers Dieu tient la première place de la première table, et la piété filiale tient aussi la première place de la seconde table, qui répond au côté gauche du chœur. Il est donc clair qu'après la piété envers Dieu, qui est la première, vient immédiatement la piété filiale; puisque nos parents ont été les ministres et les coopérateurs de Dieu à notre entrée en ce monde.

Non content de cela, à ce précepte seul entre tous les autres, il attacha une récompense inscrite dans la loi : « Afin, dit-il, que vos jours soient prolongés sur la terre que vous donnera le Seigneur. » *Exod.* xx, 12. Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Honore ton père et ta mère; c'est le premier commandement auquel soit fait une promesse spéciale. » *Ephes.* vi, 2. A aucun autre, en effet, n'est attachée la promesse d'une longue vie. C'est qu'il est de toute convenance, que celui qui est reconnaissant d'un bienfait, le reçoive encore et dans une mesure plus large. Donc celui qui est reconnaissant envers les auteurs de ses jours, mérite de vivre long-

temps : c'est une disposition de Dieu, qui ajoute pour les bons fils au bienfait de la vie, auquel ne peuvent point ajouter les parents, quoiqu'ils aient pu conférer ce bienfait. Si, en vertu de la promesse divine, la vie est prolongée aux bons fils, il s'ensuit qu'elle est abrégée aux mauvais fils. Ceux qui manquent à leurs devoirs envers leurs parents, devraient redouter cet équitable jugement de Dieu. En effet, il est indigne d'une longue vie, celui qui a été ingrat envers ceux qui lui ont donné le jour et qui l'ont nourri. Non-seulement Dieu accorde aux bons fils une longue vie, qui est le partage de beaucoup d'animaux; il leur donne aussi, ce qui est plus désirable, une descendance religieuse et bien réglée. « Qui honore son père, dit l'Ecclésiastique, trouvera sa joie dans ses enfants, et il sera exaucé au jour de sa prière. » *Eccli.* III, 6. C'est une justice, en effet, que celui qui a été bon envers ses parents, ait des enfants bons à son égard; et que le Seigneur écoute les prières de celui qui, à cause de Dieu, a écouté avec respect la voix de ses parents.

Non content de ces stimulants, le Père par excellence ajoute aux promesses les menaces les plus sévères contre les enfants dénaturés : « Celui qui aura maudit son père ou sa mère, qu'il soit puni de mort. » *Levit.* XX, 9. « Si un homme a un fils rebelle et insolent, qui ne se rende au commandement ni de son père, ni de sa mère, et qui, en ayant été réprimandé, refuse avec mépris de leur obéir..., il sera lapidé par tout le peuple, et il mourra, afin que le fléau soit ôté du milieu de vous. » *Deut.* XXI, 18 et seq. Ainsi donc, non content de punir de la peine capitale le fils reqelle, le Seigneur a voulu aussi qu'il fût traité comme les blasphémateurs, et qu'au lieu de tomber sous le glaive d'un seul bourreau, il fût lapidé par les mains de tout le peuple. Cette circonstance fait surtout ressortir l'atrocité d'un tel crime. Et encore, entr'autres malédictions que Moïse, après avoir passé le Jourdain, prescrit sur le mont Garizim et sur le mont Hébal, contre les transgresseurs des préceptes divins, se trouve celle-ci : « Maudit celui qui n'honore point son père et sa mère; et tout le peuple répondra : Amen. » *Deut.* XVII, 16. Cette imprécation du peuple, proférée sur la terre, le Seigneur la confirme de son au-

torité céleste, lui qui dit : « La bénédiction du père affermit la maison des enfants; et la malédiction de la mère la détruit jusqu'aux fondements. » *Eccli.* III, 11. Voilà les effets de la bénédiction, de la malédiction des parents.

Isaac bénit son fils Jacob; et quoique le tendre père eût été trompé par des apparences mensongères, cependant cette bénédiction sortit son plein et entier effet. Il est vrai qu'elle était l'effet d'une volonté divine. Toutefois, quoi de plus étonnant qu'une bénédiction, et une si ample bénédiction, enlevée subrepticement, ait été efficace? — Vous tous donc qui avez des parents, soyez-leur soumis et dévoués; rendez-leur tous les devoirs de la piété filiale, de l'humanité, de la tendresse; gardez-vous d'encourir jamais leur malédiction. Ayant ainsi reçu la bénédiction de votre père terrestre, vous mériterez de recueillir aussi la bénédiction de votre Père qui règne au ciel, et en même temps l'héritage promis aux enfants de Dieu.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME,

OU, APRÈS UNE COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE DES SOINS DUS PAR LES PARENTS A L'ÉDUCATION DE LEURS ENFANTS.

Deus dixit : Honora patrem tuum et matrem.
Dieu a dit : Honore ton père et ta mère. *Matth.* XV, 4.

Très-chers frères, dans le discours précédent, nous avons parlé de l'honneur dû par les enfants aux auteurs de leurs jours; maintenant notre devoir exige que nous disions quelques mots des soins que les parents doivent donner à l'éducation de leurs enfants. Il y a là obligation mutuelle; parents et enfants se doivent des soins réciproques. Car le sage Créateur a si bien tempéré la nature de ses œuvres, que toutes les créatures subsistent en se prêtant un mutuel secours, et que chacune reçoit en donnant.

Mais, le père étant l'auteur, la cause du fils, l'obligation des parents est antérieure à celle du fils. Les soins à apporter pour bien remplir cette obligation sont peut-être ce qu'il y a de plus essentiel, de plus important pour la société chrétienne. Il est certain que rien n'a plus d'influence sur la prospérité publique, que la bonne éducation des enfants. En effet, l'éducation étant quelquefois plus puissante que la nature, si tous les parents s'appliquaient avant tout à inculquer à leurs enfants les meilleurs principes, nous aurions bientôt l'Etat le plus solidement constitué; il ne nous faudrait ni tant de lois, ni tant de jugements, ni tant de supplices pour punir les malfaiteurs. Aussi les ministres de la divine parole, à qui est confiée la mission de dispenser la doctrine céleste, ne doivent-ils rien répéter davantage aux parents, rien avoir plus souvent à la bouche qu'une recommandation si féconde en conséquences; ils devraient même insister à temps et à contretemps sur ce sujet dans tous leurs sermons. Voilà pourquoi, bien que dans le saint évangile de ce jour il ne soit question que de l'honneur dû aux parents, j'ai résolu de parler de l'éducation qu'ils doivent donner à leurs enfants, après avoir toutefois dit quelques mots, moins de l'Evangile, que de son but. Pour le faire plus sûrement, implorons en suppliant le secours céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

La principale occupation des scribes et des pharisiens étant de calomnier toutes les actions et toutes les paroles du Sauveur, de chercher, n'importe comment, une occasion de le critiquer, ils lui intentent, dans le saint évangile de ce jour, une accusation nouvelle : « Pourquoi, disent-ils, vos disciples violent-ils les traditions des anciens? Car ils ne se lavent pas les mains avant de manger. — Pourquoi, répond-il, vous-même violez-vous le commandement de Dieu pour suivre votre tradition? Car Dieu a dit : Honore ton père et ta mère. » Vous, ayant égard à votre intérêt, plutôt qu'à la loi divine, vous répandez une maxime funeste, et enlevez aux parents l'honneur qui leur est dû. « Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, en disant : Ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est loin de moi. » Cette réponse du Seigneur fait

voir la vérité d'une remarque de saint Jérôme : « Une flèche ne s'enfonce pas dans la pierre, mais parfois elle ricoche, et retourne frapper celui qui l'a lancée. » Ainsi, ceux-là voulant frapper le Seigneur de la flèche empoisonnée de la calomnie, il la leur renvoya, sans recevoir lui-même aucune blessure; il montra, par l'autorité prophétique, à laquelle ils n'avaient rien à répliquer, il montra, dis-je, qu'ils étaient des violateurs de la loi divine, et des propagateurs de mauvaises doctrines. Le reste de notre évangile se rapporte à l'assertion du prophète, et a pour but de nous faire comprendre que la source de la vraie sainteté et de la religion est dans le cœur, d'où elle se répand sur les œuvres extérieures. Il suit delà que nos œuvres doivent être jugées, non d'après les apparences extérieures, mais d'après ce qui est au dedans. Ainsi quiconque veut se munir de la vraie sainteté et de la justice, doit avant tout acquérir la pureté du cœur et la conserver, puisque de là viennent et la mort et la vie.

Voilà pourquoi le Sauveur dit : « Ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme; c'est ce qui en sort. Car ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Du cœur, en effet, partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les médisances. C'est là ce qui souille l'homme; mais l'homme ne devient pas impur pour manger sans s'être lavé les mains. » *Matth.* XV. Paroles, d'où nous pouvons déduire, que comme, selon Salomon, «notre mort et notre vie sont aux mains de notre langue,» *Prov.* XVIII, 21, de même et à bien plus forte raison notre mort et notre vie sont dans notre cœur, d'où se répandent et sur la langue même et sur toutes nos œuvres la mort et la vie. Or, comme la pureté du cœur se reconnaît surtout à la pureté de l'intention, nous devons, dans nos œuvres, examiner avec grand soin la fin et l'intention de l'œuvre, lesquelles ont tant d'importance, que c'est d'elles que les actions tirent leurs noms. Car, nos actions devant être jugées d'après leur fin, et Dieu étant la fin de toutes les vertus, on ne pourra honorer du nom de la vertu les actions faites non pour Dieu, mais pour la vaine gloire du monde, ou pour tout autre motif semblable. De telles œuvres ne sont pas des œuvres

de vertu, elles n'ont de la vertu que l'apparence, ce sont des œuvres de l'ambition qui est au fond.

Donc, mes frères, que personne ne concentre son attention sur les dehors de ses œuvres extérieures; que l'homme ne se laisse pas tromper par une apparence de sainteté; qu'il remonte à la source, qu'il sonde l'intention, qu'il examine soigneusement le but de son œuvre, qu'il jette les yeux dans les retraites les plus profondes de son âme, recherchant avec sagacité ce qu'il se propose dans son acte, ce qu'il poursuit, à qui il désire plaire, quel profit il en veut tirer; non content du premier examen, qu'il fouille consciencieusement toutes les cachettes et tous les replis de son cœur. Car très-souvent au lieu de l'esprit, c'est la chair; au lieu de la volonté de Dieu, au lieu de la gloire de Dieu, au lieu de l'amour de Dieu, c'est la volonté propre, c'est la gloire humaine, c'est l'amour de soi qui se cache dans les obscurités du cœur.

En effet, dit saint Grégoire, fréquemment l'âme se ment à elle-même; elle s'imagine que dans une bonne œuvre elle aime ce qu'elle n'aime pas, et que dans la gloire du monde elle n'aime pas ce qu'elle aime. Mais la vérité sera enfin découverte quand Dieu produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et manifestera les desseins des cœurs, I *Cor.* IV, 5; c'est-à-dire, quand approchera le temps où Dieu jugera non-seulement les injustices des hommes, mais leurs justices. Car l'antique ennemi s'attache principalement à ceci : ou à nous détourner tout à fait de la poursuite du bien, ou, s'il n'y peut parvenir, à flétrir au moins de quelque tache l'intention de notre esprit. L'ennemi, dit saint Grégoire, a trois moyens de s'attaquer à nos bonnes œuvres : tantôt il pollue l'intention; tantôt il entremêle le mal à l'acte, en sorte que la gloire, qui n'était pas cherchée, flatte quand elle se présente; tantôt il dresse ses batteries à la fin de l'acte, avec d'autant plus d'ardeur, que celui qui agit se croyait dans une sécurité plus grande. Tout cela est à examiner minutieusement, si on veut se tirer des filets occultes de l'antique ennemi. Car il n'y a de piété, dit saint Jérôme, que là où la chair n'est pas en jeu. Assez sur l'évangile. Arrivons maintenant à l'éducation des enfants, sur laquelle nous nous sommes engagé à parler.

I.

Il se présente quatre points à traiter : — D'abord, combien une éducation honnête et libérale est nécessaire aux enfants; — ensuite, en vertu de quelle loi les parents y sont tenus; — puis, en quel temps elle doit être donnée de préférence; — enfin, et ce qui est le plus important, de quelle manière et par quels moyens il faut l'entreprendre. — Pour traiter ce sujet, j'emprunterai beaucoup aux auteurs païens, pour deux raisons : d'un côté, pour que beaucoup de chrétiens rougissent de rester, malgré les lumières de la foi, au-dessous des infidèles; de l'autre côté, parce que je trouve chez les païens une foule de raisons sensées, surtout dans Plutarque qui nous a laissé sur l'éducation des enfants un écrit remarquable, auquel je ferai d'importans emprunts.

1° Pour montrer l'influence d'une éducation libérale sur les bonnes mœurs, et sur le bonheur de la vie, il rapporte que le philosophe Cratès s'indignait si vivement contre les parents qui négligent ce devoir, qu'il avait coutume de dire : « Si j'en avais la permission, je monterais sur la partie la plus élevée de la ville, et crierais de toutes mes forces : Où courez-vous, hommes, dont toute la préoccupation est d'amasser des richesses, sans prendre nul souci de vos enfants, à qui vous les laisserez? » — A ces paroles je puis ajouter que de tels pères ressemblent à ceux qui ont grand soin de leurs chaussures, mais qui ne font aucun cas de leurs pieds. Il est vrai qu'on voit des pères, chez lesquels l'amour de l'argent s'est tellement accru avec la haine de leurs enfants que, pour ménager leur bourse, ils confient ces enfants à des maîtres sans valeur. C'est à un père de ce genre qu'Aristippe fit une réponse assez spirituelle. Ce père lui demandait combien il exigerait pour l'éducation de son fils. — Mille drachmes. — C'est énorme. Pour ce prix, j'aurais un esclave. — Achète-le, et tu en auras deux, l'esclave et ton fils. — Je vais entreprendre de dire ce qui arrive à ces pères étonnants, après qu'ils ont mal élevé, et mal instruit leurs enfants.

Ces enfants n'ont pas plutôt pris la robe virile que, dédaignant une vie honnête et bien réglée, ils se jettent dans d'ignobles plai-

sirs; les pères se repentent alors de les avoir ainsi élevés, et, quand cela ne peut plus servir à rien, ils se tourmentent de ces désordres. Dans son livre sur l'enseignement de la vertu, le même Plutarque exprime ainsi son étonnement de l'incurie des parents : On apprend à chanter, à danser, à lire, à cultiver la terre, à monter à cheval, à se chausser, à se vêtir, à verser à boire. Et quand rien ne se fait sans apprentissage, sans règles, sans préceptes, vous croyez, insensés, qu'une vie vertueuse s'acquiert sans enseignement, sans discipline, sans efforts, mais par le seul effet du hasard? Combien était plus sage et plus prévoyant Philippe, père d'Alexandre, qui ayant appris qu'il lui était né un fils, écrivit cette lettre à Aristote : « Je rends grâces aux dieux, non pas tant de ce qu'il m'est né un fils, que parce qu'il a le bonheur d'être né du vivant d'Aristote. J'espère qu'instruit par vous il sera digne de son père, et d'en poursuivre les exploits. » Aristote fut chargé de tous les détails de l'éducation, et il commença l'instruction de l'enfant, dès que celui-ci fut en état de la recevoir.

Ce que nous rapportent les écrivains païens est confirmé par le témoignage des saintes Lettres. L'Ecclésiastique recommande en ces termes ce soin aux parents : « Qui aime son fils, ne lui ménage pas les coups, afin que celui-ci lui donne de la joie quand il sera grand, et qu'il n'aille pas mendier aux portes des autres. Qui instruit son fils, y trouvera sa joie et sa gloire... Il a vu son fils pendant sa vie, et il a mis sa joie en lui. Il ne s'est pas affligé à la mort, et il n'a pas rougi devant ses ennemis. Car il a laissé à sa maison un fils qui la défendra contre ceux qui la haïssent, et qui rendra à ses amis la reconnaissance qu'il leur doit. » *Eccli.* xxx, 1 et seq. Tels sont les résultats d'une bonne éducation. L'éducation est-elle négligée? En voici les suites : « Un cheval indompté devient intraitable, et l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent. » *Ibid.* 8. Cela est vrai en général et de tous les caractères, mais surtout des enfants bien nés. Car, dit Socrate, il en est d'eux, comme des chevaux; les chevaux ardents et de noble race, s'ils sont bien dressés dès leurs premières années, deviennent des animaux précieux et propres à tout; dans le cas contraire, ils deviennent féroces, intraitables, et bons à rien. Au reste, pour mettre

fin à cette première partie, je puis affirmer avec confiance ce que j'ai déjà dit en commençant, que pour améliorer, pour guérir nos mœurs, et pour renouveler la société chrétienne, il faudrait que tous les parents agissent de concert dans le même but, et qu'ils missent tous leurs soins à munir leurs enfants de salutaires habitudes et de bons principes. Il arriverait de là que, chacun s'occupant sérieusèment de la portion de la société qui le concerne, tout le corps social recouvrerait une santé parfaite. Car toutes les lois instituées par les princes pour réformer nos mœurs ne seront jamais aussi efficaces que le seraient ce seul soin et ce seul concert des parents.

2° Afin d'exciter les parents à ce soin par des stimulants plus vifs, il faut maintenant considérer en vertu de quelle loi ils sont astreints à ce devoir. Nous répondons brièvement : En vertu de celle qui les oblige à veiller sur eux-mêmes. Pour l'intelligence de cette vérité, il faut considérer que la divine Providence étend sa sollicitude sur toutes ses créatures en raison de la nature et de la condition de chacune. Or on compte trois espèces de créatures : les raisonnables, celles qui sont privées de raison, et les intermédiaires, qui ont en partie la raison et en partie en sont privées, comme l'homme dans son enfance. Aux créatures raisonnables, Dieu a donné le flambeau de la raison, au moyen duquel elles peuvent discerner le bien et le mal. Celles qui sont privées de raison, telles que les brutes, ont été pourvues d'un instinct naturel, qui leur suffit pour rechercher ce qui leur convient, et fuir ce qui leur serait nuisible. C'est cet enseignement naturel qui apprend aux brebis à distinguer les bonnes herbes des mauvaises, à suivre le chien, et à fuir le loup, semblable au chien. Enfin, les créatures intermédiaires, telles que les enfants, Dieu les a confiées aux soins paternels, en sorte que la volonté du père tient lieu de la volonté du fils, et qu'en beaucoup de circonstances le père se porte fort pour son fils, qui est tout aussi bien tenu que s'il avait promis et s'était engagé par sa propre volonté. A ce titre, toutes les législations donnent un immense pouvoir aux pères sur leurs fils. De même qu'un père peut se vendre, et se lier à une servitude perpétuelle, il peut aussi, en cas de nécessité, assujettir son fils à la même servitude.

Cela étant, il s'ensuit que la mauvaise éducation des enfants, et la perversité des mœurs, qui en est la conséquence, sont imputables aux parents, à qui principalement il appartenait de les instruire, de les former, et de les porter au bien. Car ils sont tenus de nourrir, non-seulement le corps, mais à bien plus forte raison le cœur et l'âme de leurs enfants. Autre chose est d'élever des brutes, autre chose d'élever des hommes. Aux brutes il suffit de ce qui est nécessaire à la vie du corps, puisqu'elles ne connaissent pas d'autre bien. Mais le bien suprême de l'homme étant, non dans le corps, mais dans l'âme; non dans les biens de la terre, mais dans les biens du ciel et en Dieu même ; toutes ses préoccupations doivent tendre à ce que son fils, marchant dans la voie des vertus, se dirige tout droit vers le souverain bien. Quant aux parents qui, négligeant ce soin, ne s'occupent que de nourrir le corps, ils me semblent élever leurs enfants, comme élèvent leurs petits les chèvres ou les chiens, qui ne s'occupent que de la nourriture, et sont indifférents à tout le reste.

Si donc les parents sont bien coupables, en ne pourvoyant pas aux besoins corporels de leurs enfants en bas âge, à combien plus forte raison le sont-ils, quand ils ne prennent pas soin d'en cultiver l'âme, et d'en régulariser et polir les mœurs? Aussi, les Lacédémoniens, quand deux frères étaient en désaccord, infligeaient-ils une amende au père, pour n'avoir pas prévenu cette discorde; les jeunes gens n'étaient pas punis; les fautes, où les avait entraînés la fougue de l'âge, étaient imputées au père qui, en vertu de son autorité, devait empêcher que l'inimitié s'élevât entre ses fils. Diogène, voyant un enfant se conduire avec indécence, donna un coup de bâton à son pédagogue, en disant : Pourquoi enseignes-tu ainsi? Il jugeait avec raison que c'est à ceux qui forment le premier âge, qu'il faut attribuer la bonne ou la mauvaise direction des enfants.

On dira peut-être : Si les parents ont à remplir de si strictes obligations envers leurs enfants, pourquoi le Décalogue, qui ordonne aux enfants d'honorer leurs pères, n'enjoint-il pas aussi aux pères de veiller à l'éducation de leurs enfants? D'autant plus que les préceptes du Décalogue ne sont autre chose qu'une expres-

sion pratique et explicite de la loi naturelle. Or la nature a également écrit dans le cœur de l'homme que les pères doivent aimer et protéger leurs enfants, et que ceux-ci, à leur tour, sont tenus aux mêmes devoirs envers leurs parents. Mais ici il faut remarquer la prudence du législateur, qui n'est pas moins admirable dans ce qu'il omet, que dans ce qu'il dit, comme peut-être nous le montrerons en son lieu avec plus de développements. Voyant, en effet, que l'amour des parents pour leurs enfants était assez vif, il jugea qu'il n'était pas nécessaire de jeter de l'huile dans le feu, et que la volonté était assez enflammée d'elle-même, sans qu'il fût besoin d'ajouter le feu d'un nouveau précepte. Car, quand les parents commettent tant de méfaits pour enrichir leurs enfants, que ne feraient-ils pas, s'ils pouvaient alléguer qu'ils y sont astreints en vertu de l'obéissance aux divins commandements? L'Ecclésiastique ne dit que trop vrai : « Le pécheur évitera la réprimande; il trouvera des interprétations de la loi selon son désir. » *Peccator homo vitabit correptionem, et secundum voluntatem suam inveniet comparationem.* Eccli. XXXII, 21. C'est-à-dire qu'on trouve toujours quelque moyen d'embellir et de justifier une action honteuse.

Que l'amour des parents pour leurs enfants soit extrêmement vif, c'est ce qu'attestent non-seulement le sens commun et l'expérience, mais même la tendresse pour leurs petits des bêtes les plus féroces. Aussi, cette pensée de Salomon a passé en proverbe : « Mieux vaut rencontrer une ourse à laquelle on a ravi ses oursons, qu'un fou qui se fie en sa folie. » *Prov.* XVII, 12. Mais cela est moins étonnant dans une bête féroce, surtout armée de dents et de griffes. Ce qui est bien plus étonnant, c'est une faible poule : malgré sa domesticité et son contact continuel avec les hommes, elle fuit devant eux ; cependant, dans son amour pour sa couvée, elle attaque l'homme, fût-il armé, se jette sur lui, et, sans forces, sans armes, elle combat pour ses poussins contre celui qui les menace. Cette même poule, lorsqu'elle couve ses œufs, ne sent ni la vermine qui la ronge, ni la faim qui la tourmente, ni quelquefois la mort elle-même; puisque souvent elle a été trouvée morte sur les œufs qu'elle couvait. Ce n'est donc pas sans raison

que, dans l'Evangile, le Seigneur compare son ardent amour pour les hommes à l'amour d'une poule pour ses poussins.

3° En quel temps surtout les parents sont-ils tenus de donner ces soins à l'éducation de leurs enfants? — D'après ce qui a été dit, il est aisé de répondre. La raison et la volonté du père devant suppléer le défaut de raison dans le fils, l'obligation du père porte principalement sur le temps où la raison des enfants est imparfaite par suite de l'ignorance et de l'impéritie de l'âge. Car alors la lumière de la prévoyance et de la prudence paternelles, ajoutée à la lumière terne des enfants, les dirige et les forme. Aussi l'Ecclésiastique donne ce conseil à un père relativement à l'éducation de son fils : « Courbe-lui le cou pendant qu'il est jeune, et n'épargne pas les verges à l'enfant, de peur qu'il ne s'endurcisse, et qu'il ne veuille plus t'obéir; ton âme en serait alors percée de douleur. » *Eccli.* xxx, 12. Et Sénèque : « L'éducation demande les plus grands soins, et ces soins sont bien employés. Car il est facile de régler des cœurs encore tendres. Au contraire il est bien difficile de déraciner des vices qui ont grandi avec nous. » Quintilien parle dans le même sens : « L'enfant doit être dressé alors surtout qu'il ignore la dissimulation, et qu'il cède facilement à la main qui le dirige. Vous briseriez plutôt que vous ne redresseriez ce qui s'est endurci dans une mauvaise direction. L'enfant doit donc être averti d'abord de ne rien faire par cupidité, par improbité, et il faut avoir toujours à la pensée ces paroles de Virgile : Tant il est important de prendre de bonne heure de bonnes habitudes (1). »

Ajoutez à cela une utilité qui a sa valeur : c'est que l'enfance, très-apte à apprendre, retient aussi très-fortement ce qu'elle a appris. Ce qui fait dire au même Quintilien : « Naturellement nous retenons avec ténacité ce que nous avons appris dans nos premières années; comme la saveur, dont on imprègne un vase neuf, se conserve longtemps; comme la première couleur que la laine reçoit en échange de sa couleur naturelle, est indestructible. Mais le mal est ce qui s'attache le plus fortement. Il est facile de changer le bien en mal; mais les vices, comment les changeriez-

(1) *Adeo a teneris assuescere multum est.* (Georgic.)

vous en vertus? » Dans une lettre à Læta, saint Jérôme reproduit littéralement cette pensée; il ajoute « que nous sommes enclins à l'imitation du mal, et que nous copions promptement les vices de ceux dont nous ne saurions acquérir les vertus. » Il est facile d'arracher une jeune plante, il n'en est plus de même, quand elle s'appuie sur de profondes racines; ainsi les vices, qui commencent à poindre dans le premier âge, sont assez facilement déracinés; tandis qu'il est très-difficile de les extirper, quand ils ont jeté des racines profondes, et qu'ils se sont fortifiés par une longue habitude. Il en est de même d'une blessure nouvelle, et d'une blessure ancienne; il est facile de guérir l'une, très-difficile de guérir l'autre. Aussi lit-on dans Salomon : « Formez l'enfant à l'entrée de sa voie; car il ne s'en éloignera point, même dans sa vieillesse. » *Prov.* XXII, 6. En effet, le vice, qui a grandi avec l'âge, suit la vieillesse pas à pas.

II.

4° Nous avons jeté un coup d'œil rapide sur les trois premières questions que nous avions annoncées en commençant; restent à examiner les moyens à employer pour l'éducation des enfants. Sans renoncer à mettre à contribution les écrivains païens, nous produirons surtout ici les pensées des nôtres. Et d'abord, que les parents s'appliquent avant tout au culte de la piété et de la justice, s'ils veulent laisser des enfants héritiers de la justice et de la piété paternelles. De même que les médecins, quand des enfants à la mamelle sont malades et encore incapables de boire des potions, font prendre les médicaments aux nourrices, afin qu'ils servent ainsi d'une manière indirecte aux nourrissons; de même nous qui voulons purger de tout vice les enfants, nous commençons par exhorter leurs pères et leurs maîtres à mener une vie droite et pure, afin que d'eux elle se transmette aux enfants. Car on a très-bien dit : « Qui sera purifié par un impur? » Et : « Nul ne saurait donner ce qu'il n'a pas. »

Qui pourrait dire tous les avantages que les enfants retirent de la droiture de leurs pères? Car si la noblesse des ancêtres honore et ennoblit les descendants, il n'est pas de noblesse plus haute que l'éclat et la gloire qui de la vertu des pères découlent sur les en-

fants. De là ces mots de l'Ecclésiastique : « Le fils tire sa gloire de l'honneur du père, et un père sans honneur est le déshonneur du fils. » *Eccli.* III, 13. Et ceux-ci de Raguel (1) au fils de Tobie : « Le Dieu d'Israël vous bénira, parce que vous êtes le fils d'un homme de bien, juste, craignant Dieu, et répandant des aumônes. » *Tob.* VII, 7.

Mais cela est secondaire. Ce qui est plus important, c'est que souvent le Seigneur récompense dans les fils les mérites des pères. Car l'Ecclésiastique dit vrai : « Dieu a honoré le père dans les enfants, et il a affermi sur eux l'autorité de la mère. » *Eccli.* III, 3. C'est-à-dire, la probité, la vertu des pères et des mères est la cause pour laquelle le Seigneur comble de bienfaits les enfants. Car les fils ne faisant qu'un, en quelque sorte, avec leurs pères, puisqu'ils en ont tiré leur substance, rien d'étonnant que le Seigneur, qui aime la piété des pères, verse ses bienfaits sur les fils. L'Ecriture est pleine de ces exemples. Le Seigneur l'a promis, quand il a dit « qu'il punissait l'iniquité jusqu'à la troisième et la quatrième génération, mais qu'il faisait sentir sa miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment. » *Exod.* XXXIV, 7. Le royal Prophète dit aussi : « Qui est l'homme qui craint le Seigneur? Dieu l'instruira de la voie qu'il doit suivre. Son âme se reposera dans l'abondance des biens, et sa race possédera la terre. » *Ps.* XXIV, 12 et 13. Ce qu'un interprète explique ainsi : « La nature ayant mis en nous un vif amour pour notre postérité, nous voudrions pouvoir veiller en tout temps sur les intérêts de notre famille. Nous nous affligeons à la pensée qu'elle périsse, ou qu'elle éprouve quelque grave dommage. Alors Dieu promet, à ceux qui pratiquent la vertu et la piété, la continuité et la prospérité de leur race. » Mais pour que je ne me borne pas au seul témoignage de David, je cite l'Ecclésiastique, parlant dans le même sens : « Ce sont des hommes de miséricorde, à qui les œuvres n'ont pas manqué. Leur héritage bien acquis demeure à leur postérité. Les enfants de leurs enfants sont un peuple saint, qui se conserve dans l'alliance de Dieu. En leur considération leurs enfants subsistent éternellement. » *Eccli.* XLIV, 10 et seq.

(1) Au lieu de Raguel, il y a dans le texte, Gabélus.

Combien d'autres exemples nous pourrions apporter! A cause des mérites d'Abraham, Dieu promet à Ismaël, né d'une esclave, sa bénédiction et une nombreuse postérité. Il ne donnera pas même aux fils d'Israël un pied de la terre des fils d'Esaü, *Deut.* II, 5, tout mauvais fils qu'ils sont, parce que, dit-il, je l'ai donnée aux fils d'Esaü; non pas certes à cause de leurs mérites, qui étaient nuls, mais à cause de la foi et de la piété de leurs pères. Quoi d'étonnant qu'il ait accordé à la postérité d'Abraham un bienfait qui ne fut pas refusé même aux fils de Loth, c'est-à-dire, aux Moabites et aux Ammonites, quoique nés de l'inceste? Ces exemples ne prouvent-ils pas que Dieu honore les pères dans leurs enfants, et qu'il fait miséricorde jusqu'à des milliers de générations à ceux qui l'aiment? Que de fois n'a-t-il pas épargné la postérité perverse de David? En faveur de la piété et de la justice du père, il ne voulut pas détruire les descendants. — De même que la droiture paternelle n'est pas perdue pour le salut et la gloire des fils, de même aussi l'impiété des pères est souvent funeste aux enfants. Autrement, le Prophète ne dirait pas : « Préparez-vous à égorger ses enfants comme des victimes, à cause de l'iniquité de leurs pères. » *Isa.* XIV, 21. Nous lisons dans le livre de la Sagesse : « La race des méchants ne réussira point; les rejetons bâtards ne jetteront point de profondes racines, et leur tige ne s'affermira point. » *Sap.* IV, 3. Et encore : « Les enfants des adultères n'auront pas une vie heureuse; la race de la couche criminelle sera exterminée. » *Filii adulterorum in consummatione erunt, et ab iniquo thoro semen exterminabitur.* Ibid. III, 16.

Outre ce qui vient d'être dit, la droiture des pères apporte un autre avantage, qui n'est peut-être pas moindre : c'est l'exemple paternel, puissant stimulant pour des enfants bien nés. Car nous imitons volontiers les mœurs de ceux que nous aimons, de ceux qui nous ont fait du bien, et avec qui nous vivons : or, toutes ces circonstances doivent se rencontrer dans les parents. L'enfant est imitateur, il a hâte de reproduire ce qu'il voit, ce qu'il entend. Il arrive de là que, si un enfant bien né est élevé parmi des gens grossiers, il est bientôt semblable à eux; au contraire, l'enfant du peuple, appelé à vivre dans une famille noble et distinguée, en

prend les mœurs polies et élégantes. Si des bêtes farouches, telles que les ours et les lions, peuvent oublier leur férocité native, entrer en domesticité, et acquérir une douceur étrangère à leur nature, que n'est-on pas en droit d'espérer des hommes, nés, non pour la méchanceté, mais pour la douceur, et qui peuvent s'aider, non-seulement de la nature, mais aussi de la lumière de la raison, pour faire des progrès dans le bien et dans la vertu?

Un conseil important est celui que Plutarque donne aux parents en ces termes : « Il faut que le père, non-seulement en s'abstenant du mal, mais aussi en ne faisant que des actions honnêtes, offre en sa personne à ses enfants un modèle à suivre; en sorte qu'examinant sa vie, comme on regarde dans un miroir, ils évitent avec soin tout acte, tout discours honteux. Car si, commettant les mêmes fautes, il réprimande vivement ses enfants pris en défaut, il semble ignorer que c'est lui-même qu'il censure sous le nom de ses enfants. » *De lib. educ.* Le même philosophe indique encore ce qu'un bon père doit surtout enseigner à ses enfants : « Il faut avant tout recommander aux jeunes gens de ne pas vivre dans la mollesse, de contenir leur langue, de réprimer la colère, et d'être maîtres de leurs mains. En outre, ce qui est très-essentiel, qu'ils s'accoutument à dire vrai. Car mentir est un vice servile, inexcusable dans un serviteur même; il mérite la réprobation universelle. »

Plutarque et Quintilien ne sont point partisans des châtiments corporels, employés contre des enfants bien élevés. Ils veulent qu'on les porte à leur devoir en les encourageant, en les stimulant par des louanges, par des récompenses appropriées à leur âge, par le sentiment de l'honneur, par la crainte de l'ignominie. Ils pensent que c'est un traitement servile que de les contenir dans le devoir par la crainte des coups, plutôt qu'en les menaçant de l'ignominie, ou qu'en excitant leur amour-propre. Peut-être ont-ils raison, quand il s'agit d'enfants bien nés. Mais, pour le grand nombre de ceux qui manquent de cet avantage, une discipline sévère est nécessaire, pour que cet âge, qui ne saurait être conduit à la vertu par la raison et le jugement, soit mis en garde par la crainte, à laquelle il est si sensible, contre les vices dont la

raison ne peut encore le préserver. Car, à cet âge, la raison, c'est la crainte d'un plus fort. Salomon dit bien : « La verge est pour le dos de celui qui n'a pas de cœur. » *Prov.* x, 13. En effet elle lui tient lieu de cœur et de jugement. Il dit encore : « N'épargne point la correction à l'enfant ; si tu le frappes avec la verge, il n'en mourra pas; frappe-le de la verge et tu déliveras son âme de l'enfer. » *Prov.* XXIII, 13. Et ailleurs : « La folie est liée au cœur de l'enfant; la verge de la discipline l'en chassera. » *Prov.* XXII, 15.

Au reste, ceux qui, par un amour mal entendu pour leurs enfants, reculent devant la correction, et qui, de peur de les affliger, les laissent vivre licencieusement, ou ne les reprennent pas de leurs fautes, ce que fit David, qui n'osa pas flétrir l'inceste de son fils Ammon, tant il l'aimait et craignait de le contrister; ceux-là ressemblent aux gens qui ne vont pas au secours de leurs enfants en danger de se noyer, parce qu'ils ne le pourraient faire sans les prendre par la chevelure. Ils laissent donc périr leurs enfants, de peur de leur arracher des cheveux. Quelle cruauté, sous prétexte de tendresse paternelle! Aussi Salomon a-t-il raison de dire : « Qui n'use pas de la verge, hait son fils; qui aime son fils, le corrige. » *Prov.* XIII, 24.

On ne saurait dire combien est fatale aux enfants une indulgence excessive. Car, toute vertu consistant en exercices plus ou moins difficiles, celui qui, dès ses premières années, est élevé à fuir tout travail, toute peine, à vivre dans la mollesse, est tellement subjugué par la tyrannie d'un vice si attrayant, qu'il se dérobe à toute poursuite du bon et de l'honnête, comme à une chose très-fatigante, et qu'il devient impropre à toute étude noble et sérieuse, exigeant du travail et de l'application. Comme le lierre, quand il a saisi un arbre dans ses spirales, l'étouffe, le dessèche et le frappe de stérilité; de même les mères qui ont toujours dans les bras leurs enfants, qu'elles couvrent de baisers et de caresses, les efféminent, les énervent et les rendent impropres à tous les travaux de la vertu. Cette indulgence maternelle, qui prépare la voie à tous les vices, est surtout le plus fort encouragement à la colère, au témoignage de Sénèque : « Rien, dit-il, ne rend plus colère, qu'une éducation molle et laissant tout faire. Plus on gâte

un enfant, plus son âme se corrompt. Il sera bouleversé par les offenses, celui à qui rien n'a jamais été refusé, celui dont une mère inquiète a toujours essuyé les larmes, et à qui on a donné raison contre son maître. » Nos saintes Lettres expriment les mêmes pensées : « Caresse ton fils, et il te causera de grandes frayeurs; joue avec lui, et il te contristera. Ne ris pas avec lui, de peur que tu n'aies à t'en repentir, et qu'à la fin tu n'en grinces les dents. » *Eccli.* XXX, 9. Ce conseil, bon à l'égard des fils, ne l'est pas moins à l'égard des filles. Nous lisons dans le même Ecclésiastique : « As-tu des filles? Conserve la pureté de leurs corps, et ne leur montre pas un visage trop gai. » *Eccli.* VII, 26.

Finissons par un dernier conseil. Que l'homme se persuade que tous ses efforts sont vains et stériles sans le secours divin. Car, « si Dieu ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui l'édifient. » *Ps.* CXXVI, 1. Qu'il implore donc sans cesse la miséricorde du Seigneur, et lui confie le salut de ses enfants. Ainsi faisait le saint homme Job qui chaque jour offrait à Dieu des sacrifices pour les siens. Quant à la bienheureuse Monique, elle offrait au Seigneur, non des sacrifices sanglants, mais des larmes continuelles, et les sacrifices de ses lèvres, c'est-à-dire de ferventes prières, et c'est ainsi que d'un incroyant, d'Augustin, son fils, elle fit non-seulement un fidèle, mais un vaillant défenseur de la foi. C'est par ces moyens que des parents religieux doivent procurer le salut de leurs enfants, en faire non des enfants de géhenne, mais des enfants de Dieu, afin que ceux qu'ils auront gagnés en cette vie à Jésus-Christ par de pieux avertissements et de pieux enseignements, ils méritent de les retrouver dans la félicité et la gloire éternelles de la patrie.

PREMIER SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Jesus autem fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem.
Jésus, fatigué de la route, s'assit ainsi près de la fontaine. *Joan.* IV, 6.

Très-chers frères, entre autres devoirs de la religion chrétienne, on recommande surtout la méditation continuelle de la vie et de la mort du Sauveur. Elle est utile sous bien des rapports, et notamment en ce que c'est surtout par elle que l'âme humaine s'élève à la connaissance de la bonté divine, fondement de notre salut. L'Apôtre a dit : « Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres par la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ. » *Deus qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Jesu Christi.* II Cor. IV, 6. C'est-à-dire, Dieu qui, au commencement du monde, a créé cette lumière dont nous jouissons, a éclairé nos cœurs de la splendeur de sa grâce, afin que nous aussi, nous conduisions les autres à la connaissance de cette même gloire qui éclate principalement sur la face du Christ, c'est-à-dire dans les mystères et les bienfaits admirables de son humanité très-sainte. Saint Paul fait ici allusion à la face de Moïse, laquelle par son éclat était comme une ombre de la beauté et de la gloire divines : éclat qui lui venait de son entretien avec le Seigneur. Cependant cet éclat, tout rayonnant et tout admirable qu'il était, ne reproduisait pas l'image de la divine beauté, aussi bien que le faisait la figure de Notre-Seigneur, couverte de crachats, meurtrie par les soufflets, déformée par le fouet et par le sang. Car, ce corps déformé exprimait la beauté indescriptible de la bonté de Dieu, la splendeur rayonnante de sa justice, la gloire ineffable de sa mi-

séricorde, son immense tendresse pour le genre humain, bien autrement que ne le faisait la face resplendissante de Moïse; puisque c'est par compassion, et afin de réformer notre image, que le Fils unique de Dieu se laissa ainsi déformer.

Cette connaissance étant la source de la charité, du bonheur, enfin de tout notre salut, le premier soin des hommes pieux doit être de méditer attentivement sur la magnificence des œuvres et des bienfaits de Notre-Seigneur, de les considérer jour et nuit, de se nourrir l'âme et de la fortifier de cette contemplation. Sous une forme allégorique, le céleste Epoux exalte, en son épouse, cette pratique pieuse : « Vos cheveux, lui dit-il, sont comme des troupeaux de chèvres qui ont gravi le mont Galaad. » *Cant.* IV, 1. Qui ne voit que cette similitude couvre quelque chose de mystique? Car, à examiner le sens des mots, rien ne semble plus absurde, que de comparer les beaux cheveux de l'épouse à des troupeaux de chèvres. Ces cheveux, qui embellissent l'épouse du Christ, l'Eglise, ce sont tous les saints. De ces cheveux, les uns sont roux, les autres noirs, les autres blancs : couleurs variées qui ornent merveilleusement l'Eglise. Les roux paraissent désigner les saints martyrs; les blancs, les vierges; les noirs, les humbles et les vrais pénitents. Tous sont dits semblables à des chèvres paissant sur le mont Galaad. Galaad signifie faisceau de témoignages; ce qui convient à Notre-Seigneur, en qui convergent admirablement tous les témoignages de la loi et des prophètes. Sur cette montagne paissent donc tous les justes, pendant qu'ils contemplent avec une pieuse dévotion la doctrine évangélique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ses merveilleux bienfaits et ses actions éclatantes. Là sont, en effet, les plantureux pâturages, où paissent les âmes des fidèles; sur cette montagne aussi belle que fertile, elles trouvent à admirer, à imiter, à se rafraîchir, à se fortifier dans la vertu, à s'appuyer sur la foi et sur l'espérance, à se nourrir d'une sainte dévotion, enfin à se perfectionner dans la charité envers Dieu et envers les hommes.

Quiconque est assez heureux pour se livrer à ces saints exercices, doit prendre soin avant tout de ne pas se borner à contempler les dehors des œuvres du Seigneur, il doit descendre au fond

des entrailles de la charité, d'où partaient ces œuvres. Car c'est là surtout ce qui rafraîchit, ce qui réjouit les cœurs des justes. Or, l'amour dont ce pasteur aime ses brebis, lui-même le fait connaître par cette admirable similitude : « Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés. » *Joan.* xv, 9. Quoi de plus sublime qu'une telle comparaison? quoi de plus magnifique, de plus divin? Quelles richesses, quels royaumes, quels empires comparables à cette dignité des justes? Car quoiqu'on ne puisse pas mettre tout à fait sur le même niveau l'amour du Fils pour nous, et l'amour du Père pour son Fils, c'est cependant un immense degré d'honneur, d'être aimé du Fils de telle sorte que cette dilection soit comparée à la dilection du Père pour son Fils, laquelle est infinie.

De cette source de charité, qui jaillissait du cœur du Christ, sont sortis tant de travaux, tant de voyages, tant de jeûnes, tant de nuits sans sommeil, tant de prières, de larmes, d'injures reçues, enfin tant de ruisseaux de sang. De là cette soif ardente de notre salut, de notre régénération, soif qui se trahit sur la croix, alors qu'il dit qu'il avait soif. Après avoir épuisé la coupe des amertumes, après avoir souffert tant de tourments avec une admirable patience, il brûlait encore de cette soif ardente; non content de ce qu'il avait enduré, il était prêt à braver de nouveaux genres de supplices, si notre salut l'avait exigé. Aussi a-t-il été dit avec vérité de sa dilection : « Les grandes eaux ne pourront éteindre sa charité, et les fleuves ne l'étoufferont point. » *Cant.* viii, 7. Le monde a pu lui arracher la vie, le bourreau a pu le lier à une colonne, a pu attacher à la croix ses pieds et ses mains, mais il n'a pu éteindre sa charité et sa soif de notre salut.

Cette soif lui faisait donc parcourir les villages et les bourgades, pour laisser en tous lieux l'empreinte de sa miséricorde et de sa tendresse, pour arracher les âmes au pouvoir du démon, et les enrôler sous la bannière de la piété et de la justice. Il remplissait sa mission accoutumée de miséricorde, et passait de Judée en Galilée, « lorsqu'il arriva à une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage donné par Jacob à son fils Joseph. Là était un puits, appelé la fontaine de Jacob. Jésus, fatigué de la marche, s'assit auprès. C'était vers la sixième heure du jour, » *Joan.* iv, 5,

correspondant à midi, d'après notre manière de compter les heures. Rien d'étonnant qu'à cette heure, le Seigneur, fatigué, se soit assis près du puits. Car la chaleur, la faim, la soif qui se font surtout sentir à cette heure, et de plus la lassitude de la route (le Seigneur voyageant à pied), l'avaient beaucoup fatigué. Ainsi le Créateur de toutes choses, celui qui a placé dans l'espace le soleil et les astres, est exposé pour nous aux injures de ses créatures, il est brûlé de l'ardeur du soleil, il tombe d'inanition, il est tourmenté par la faim, il souffre de la soif, il est accablé de la fatigue de la route.

« Fatigué il s'assied ainsi près de la fontaine... Ses disciples s'étaient éloignés pour acheter des vivres. » *Joan.* IV. La phrase de l'Evangéliste est concise. Il dit : « Jésus s'assied ainsi près de la fontaine. » L'adverbe *ainsi* demande quelque autre chose, que le saint Evangéliste veut laisser à entendre, plutôt que de l'exprimer. Il s'asseyait donc, ainsi qu'un homme défaillant, brisé par la fatigue de la route; il s'asseyait ainsi qu'un homme du peuple, ainsi que le premier venu, ainsi qu'un voyageur fatigué, cherchant à se reposer, comme s'il n'était pas le maître de toutes choses, la force de ceux qui sont fatigués, le pain des affamés, le breuvage de ceux qui ont soif, l'énergie des faibles. Cette fatigue de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous apprend qu'il dut en éprouver bien d'autres. Mais l'Evangéliste ne rapporte que celle-ci, d'où on peut conjecturer le reste.

Car celui qui, vrai soleil de justice, ne s'arrêtait jamais en aucun lieu, mais parcourait toute la contrée pour éclairer des rayons de la doctrine évangélique ceux qui étaient plongés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, celui qui n'acquiesça aux instances d'aucun peuple voulant le retenir, mais qui disait avoir aussi à annoncer aux autres peuples le royaume de Dieu, celui-là, quels voyages, quelles fatigues et quels travaux n'eut-il pas à subir? C'est qu'il a été envoyé, non pour le repos et la tranquillité, mais pour les fatigues et les douleurs, pour les luttes et pour les combats. Quel fut le fruit de ces immenses travaux? Notre salut et notre justice. Le Prophète l'atteste : « Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. » *Isai.* LIII, 2. Oui,

il sera rassasié de cette douce nourriture de notre salut, nourriture si chère à son cœur, et dont il dit lui-même dans le présent évangile : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » *Joan.* IV, 34. Car, cette œuvre n'était autre que celle de notre rédemption et de notre salut. Je poursuis :

« C'était environ la sixième heure du jour. » Ce n'est pas sans dessein que le saint Evangéliste fixe l'heure; c'est afin d'exprimer plus vivement la cause de la fatigue du Seigneur, nous l'avons dit plus haut. Mais cette cause de ses fatigues n'était pas la seule. Il y avait autre chose qui le préoccupait bien davantage : c'était son immense charité, et la lourdeur du fardeau dont il s'était chargé, et le profond égarement des brebis dispersées qu'il cherchait. Son ardente charité pour nous, nous l'avons touchée en quelques mots; la lourdeur du fardeau qu'il avait pris est démontrée par ses peines et ses travaux; quant au grand et lamentable égarement des brebis qu'il cherchait, le Seigneur l'indique en ces termes par la voix d'Ezéchiel : « Mes troupeaux ont erré partout sur les montagnes, et sur toutes les collines élevées; ils ont été dispersés sur toute la face de la terre, sans qu'il y eût personne pour les chercher; oui, sans qu'il y eût personne pour les chercher. » *Erraverunt greges mei in cunctis montibus, et in universo colle excelso, et super omnem faciem terræ dispersi sunt greges mei, et non erat qui requireret; non erat, inquam, qui requireret.* Ezech. XXXIV, 6.

Ces paroles du Seigneur dévoilent l'erreur commune de presque tous les mortels, et la cause de cette erreur. Créés par Dieu pour la béatitude, qu'ils désirent avec une avidité effrénée, les hommes, aveuglés par une foule d'erreurs et de passions, ne voient nullement en quoi consiste cette béatitude. Chacun, suivant son caractère et ses caprices, s'imagine qu'elle est, tantôt dans un bien, tantôt dans un autre; aussi il n'est pas d'espèce de bien terrestre dont ils ne fassent l'épreuve, pour essayer s'ils ne trouveront pas dans quelqu'un de ces biens ce repos et cette paix de l'âme qu'ils désirent. C'est là ce que le Prophète a voulu exprimer, quand il se plaint que les brebis ont erré sur toutes les montagnes, et qu'elles se sont dispersées sur toute la face de la terre. Car, sous

l'empire des convoitises, l'un est esclave de l'ambition, l'autre poursuit l'argent, celui-ci recherche les voluptés et les délices, celui-là entre dans quelque autre voie qu'il espère devoir le conduire au bonheur. Mais, quand ils ont fait quelques pas, ils sentent combien est amère la chose qu'ils supposaient être si douce.

Car les honneurs sont vides et stériles, souvent accompagnés de flétrissures; la passion de l'argent est insatiable, en sorte qu'avec elle le cœur est toujours pauvre et dans une extrême indigence; bien que les voluptés des insensés soient très-fugitives, et que l'âme en les goûtant ne se possède pas, mais soit dans une espèce de délire, elles ne laissent pas néanmoins d'être souvent suivies de toutes sortes de peines et de douleurs. Voilà comment les hommes, après tant de déceptions dans leurs tentatives, et cependant ne pouvant se décider à renoncer à leurs passions, quittent l'une pour s'enflammer d'une autre, et de même poursuivent sans cesse de nouveaux biens, espérant y trouver la félicité qu'ils n'ont pas trouvée ailleurs. C'est ce que, sous la similitude de brebis dispersées, le Seigneur déplore en ces termes par la bouche de Jérémie : « Mon peuple est devenu un troupeau de brebis perdues, leurs pasteurs les ont égarées, ils les ont fait errer par les montagnes, elles ont passé de la montagne sur la colline, elles ont oublié le lit de leur repos. » *Jerem.* L, 6. Ayant oublié ce lit, c'est-à-dire ignorant le lit du repos et de la vraie félicité, qui ne se trouve qu'en Dieu, source du vrai bonheur, ils ont passé par toutes sortes de biens qui semblaient leur offrir quelque chose de haut et de grand, et ils y ont erré comme sur des montagnes et des collines. Voyant cela, l'épouse du Cantique, pour ne pas tomber dans la même erreur que les autres, supplie ainsi le Seigneur : « O vous, le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau, où vous vous reposez à midi, de peur que je ne m'égare en suivant les troupeaux de vos compagnons. » *Cant.* I, 6. C'est-à-dire, indiquez-moi le lieu de la vraie félicité et de la sagesse; où mon époux, à la pleine lumière de sa sagesse, fait paître et réjouit merveilleusement ses brebis, de peur que, si je ne connaissais pas ce lieu, je ne suive les traces de ceux qui errent

misérablement par les divers détours et les lagunes fangeuses du monde.

Cet égarement du troupeau étant donc si grand, le Fils unique de Dieu, passionné pour le salut des hommes, vint au monde pour chercher les brebis perdues, et les amener à la bergerie de la vraie félicité. Car de lui il est écrit : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri. » Les erreurs variées et multiples des brebis étaient cause qu'il fallut bien des voyages et bien des fatigues pour rassembler un troupeau si dispersé et si égaré. Il n'est donc pas étonnant que, fatigué, il s'asseye au puits, lui qui pour nous avait entrepris une œuvre si ardue. Sa pieuse entreprise est figurée dans l'histoire du saint patriarche Joseph, sur le domaine duquel le Seigneur était alors assis. Envoyé par son père, pour visiter ses frères et leurs troupeaux, Joseph, égaré dans les champs, rencontra un homme qui lui demanda ce qu'il cherchait. — Je cherche mes frères, répondit-il; indiquez-moi où ils font paître leurs troupeaux. » *Genes.* XXXVII, 13 et seq. Si quelqu'un, considérant attentivement la vie du Seigneur, ses travaux et ses voyages, l'eût vu, à ce moment même, assis près du puits, et fatigué de la marche à la chaleur de midi, il aurait pu, à juste titre, lui demander en ces termes la cause d'une telle fatigue : — De grâce, que faites-vous, Seigneur? quel si grand souci vous préoccupe? pourquoi vous torturer par de si durs labeurs? pourquoi vous briser par tant de voyages? Vous allez de Judée en Galilée, de Galilée en Judée, vous parcourez les villes et les bourgades, sans vous ménager, sans prendre le moindre repos. De grâce, qne poursuivez-vous par tant de fatigues? que cherchez-vous? — A cette question, le Seigneur eût fait sans doute la même réponse que fit autrefois Joseph : — « Je cherche mes frères. » Car ils sont mes os et ma chair; leur salut et leur vie me sont précieux, et ont été confiés par mon Père à mes soins; c'est pourquoi je ne m'épargnerai point, je ne prendrai point de repos, « je ne permettrai ni à mes yeux de dormir, ni à mes paupières de sommeiller, » *Ps.* CXXXI, 4, que je ne les aie ramenés à la bergerie, c'est-à-dire, à la maison paternelle.

I.

Le Seigneur, assis près de la fontaine, se reposait de corps ; il n'en était pas de même de l'esprit. Seul avec lui-même, il agitait de vastes pensées. Qui pourrait dire ce qui se passait dans son esprit? Toutefois de cette fatigue du corps il ne sera pas difficile de déduire quelles devaient être les pensées de son âme. Car il est dans la nature que, quand le corps souffre, l'esprit cherche la cause de cette souffrance. La douleur du corps ne permet pas à l'âme de se séparer de la pensée de cette douleur. Il pensait donc aux causes de ses fatigues et de ses labeurs. Ces causes, nous l'avons dit, étaient nos erreurs et nos désordres. L'incrédulité, l'infidélité des hommes, tel était l'objet de ses méditations. Il se rappelait combien de fois il avait vainement enseigné les Juifs, combien d'éclatants miracles il avait opérés en leur présence, sans vaincre cependant leur obstination. Les Evangélistes le font entendre : « Quoiqu'il eût fait en leur présence tant de miracles, ils ne croyaient pas en lui. » *Joan.* XII, 37. « Il était surpris de leur incrédulité. » *Marc.* VI, 6.

Il se demandait donc comment, après tant de travaux, de miracles, de paroles et de discours, par lesquels il tâchait de rappeler les hommes à la pénitence; bien loin qu'il les eût guéris, ceux-là mêmes, qu'il avait comblés de tant de bienfaits, qu'il avait instruits à la foi par de si grands miracles, changés en furieux, en insensés, en frénétiques, tournaient contre leur médecin leur rage empoisonnée. Ce souci tourmentait le Seigneur plus que ne le tourmentaient tous les travaux et la pensée même de la mort. Car le travailleur souffre plus impatiemment d'être frustré de la rémunération du travail, qu'il ne souffre du travail lui-même. Ce n'est pas à tort qu'il a été dit : « Celui qui prive le mercenaire de son salaire est frère de celui qui répand le sang. « *Eccli.* XXXIV, 27. C'est-à-dire qu'ils sont également coupables, et que, si l'un est homicide, l'autre l'est aussi. Or, la rémunération des travaux du Christ, c'est notre salut, c'est notre vie. Quand donc, par notre faute, il est privé de cette récompense, nul doute qu'il ne fût vivement affligé, s'il pouvait encore souffrir. Car ces pa-

roles sont de lui : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » *Zelus domus tuæ comedit me.* Ps. LXVIII, 10. Arrivons à la Samaritaine.

« Il vint alors une femme de Samarie pour puiser de l'eau. » Cherchant de l'eau, elle trouva la vie, qu'elle ne cherchait pas. Œuvres et jugements admirables de Dieu ! Que l'Apôtre a eu raison de dire : « Cela dépend donc, non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » *Rom.* IX, 16. Car cette femme ne cherchait pas, elle ne courait pas, elle ne voulait pas; et cependant elle obtint miséricorde. Cette Samaritaine, une idolâtre, une pécheresse, avait eu cinq maris; alors au lieu d'un mari elle avait un amant. Sous quelque point de vue que vous la regardiez, soit qu'en elle vous considériez la naissance, ou la vie, ou la fortune, ou les mœurs, ou la nature, ou toute autre chose, rien que d'ignoble, d'abject, rien que d'indigne des dons célestes. Flétrie de toutes ces souillures, elle venait au puits, ne pensant à rien moins qu'à la grâce, et au salut de son âme. Cependant la bonté divine jeta sur elle un tel regard de tendresse, la releva, l'anoblit si bien, que tout à coup, d'une infidèle, d'une infâme pécheresse, elle fit presque une apôtre, une évangéliste. Par cette œuvre, la grâce divine montre clairement sa liberté, et sa libéralité immense, puisqu'elle se répand abondamment partout où elle veut, sans même rechercher aucun mérite antérieur. De là cette argumentation de saint Augustin : « S'il y a grâce, il n'y a donc pas mérite; s'il y a grâce, il n'y a donc pas hasard; s'il y a grâce, il n'y a donc pas acception de personnes; car il n'y a acception de personnes, que là où il y a dette. Or Dieu ne doit rien à personne; c'est nous qui sommes débiteurs envers sa bonté, envers sa libéralité immense. Parfois il réveille ceux qui l'ont oublié, il cherche ceux qui ne le cherchent pas, et poursuit ceux qui le fuient. » — Cette œuvre, mes frères, doit nous porter à nous humilier, à révérer la Divinité, à être humbles de cœur, à adorer en suppliant cette majesté dont les jugements sont merveilleux, dont l'élection est si admirable, la libéralité si grande que, sans faire tort à personne, il en est beaucoup qu'elle comble des plus insignes bienfaits; de pêcheurs faisant des apôtres, de publicains

faisant des évangélistes; de persécuteurs, des docteurs de l'Eglise; de Samaritains, des hérauts de la sainte doctrine. Enfin félicitons-nous d'avoir un Seigneur si bienveillant, si bon, si clément. S'il est tel envers ceux qui ne le cherchent pas, que sera-t-il envers ceux qui le cherchent, et l'aiment de tout leur cœur? — Mais revenons à notre histoire.

Le Seigneur dit donc à cette femme : « Donnez-moi à boire. — Comment vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? — Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui auriez-vous fait la même demande, et il vous eût donné de l'eau vive. » *Joan.* IV. Ceci s'applique très-bien aux riches du siècle, qui méprisent un pauvre leur demandant d'une voix suppliante, ou du pain, ou un verre d'eau, ou un haillon. Cependant, s'ils savaient bien quel est celui qui, sous les dehors d'un pauvre, leur demande du pain, ou un vêtement, ils lui demanderaient plutôt, en échange d'une nourriture temporelle, une place à l'éternel banquet. Car le mendiant donne cela, quand il vous demande l'aumône; et il a un bon répondant, le Christ, qui vous a promis, pour un morceau de pain, la récompense éternelle. Il est à remarquer que l'adverbe de doute, *peut-être*, se rapporte, non pas au don de Dieu, mais à la demande de la femme. Ce mot nous fait entendre que l'incertitude d'obtenir a sa raison non pas dans un si libéral donateur, mais dans la volonté de celui qui demande. Car il est douteux que nous voulions demander, comme il convient; mais si nous demandons ainsi, nul doute qu'il ne soit fait droit à notre demande. En effet, il ne peut tromper celui qui dit : « Quiconque demande, reçoit; qui cherche, trouve. » *Luc.* XI, 10. Il faut donc accuser notre négligence à demander, et non l'hésitation de Dieu à donner. Certes, vous recevrez l'eau vive, quand vous la lui demanderez avec un cœur suppliant. Mais qu'est-ce que l'eau vive, sinon la grâce du Saint-Esprit, qui donne à l'âme la véritable vie?

Au reste, cette femme ignorante et charnelle, qui ne pouvait pas comprendre la nature de cette eau céleste, et qui n'en connaissait pas d'autre que l'eau corporelle, répondit au Seigneur qui lui promettait cette eau mystique : « Seigneur, vous n'avez

pas de quoi puiser, et le puits est profond ; comment auriez-vous l'eau vive ? » Il y en a pourtant beaucoup qui à l'occasion d'une autre espèce d'eau ont l'ignorance et la stupidité de cette femme. Travaillés d'une soif inextinguible de bonheur, ils s'imaginent qu'il n'y a pas d'autre eau que celle de ce monde, c'est-à-dire, pas d'autres biens que ceux de ce monde, pour éteindre la soif ardente de leur âme. Non moins que cette femme, ils ignorent, les insensés et les stupides, que le Seigneur tient en réserve pour ses amis une manne cachée, qui apaise la soif et la faim de notre cœur, et qui surpasse toutes les douceurs et toutes les délices du monde.

Et pour que cela ne vous paraisse pas incroyable, parcourez des yeux tout ce que le monde offre d'attrayant ou de beau. Qu'est-ce que tout cela, sinon des ombres, des gouttes, moins que des gouttes, qui dérivent de cet océan de tous les biens ? Si ces gouttes microscopiques seules vous charment tant, que sera-ce de la mer elle-même ? Si vous êtes épris des ombres, que sera-ce de la réalité ? Si l'effet vous impressionne tant, que ne fera pas la première de toutes les causes ? Car que peuvent donner toutes les œuvres de Dieu, qui ne se trouve en lui bien plus pleinement et plus complètement ? De même que l'eau de la mer surpasse hors de toute proportion les eaux de tous les fleuves et de toutes les sources, répandues sur toute la surface de la terre ; ainsi cet océan immense et infini de biens surpasse infiniment la somme de tous les biens du monde, et peut verser dans les cœurs des justes plus de joie que n'en sauraient donner tous ces derniers biens réunis ensemble. Mais cette femme grossière et matérielle étant incapable de s'élever à cette philosophie sublime, et de comprendre ce que le Seigneur entendait par *eau vive*, répondit par ces mots pleins de naïveté : « Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser, et le puits est profond ; comment auriez-vous de l'eau vive ? » *Joan.* IV.

Le Seigneur continue donc, et il achève de donner l'explication de cette eau mystique : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source qui jaillira jusque dans la vie éternelle. » Le Sei-

gneur compare ici la félicité spirituelle avec la félicité charnelle et terrestre. Celle-ci, loin d'apaiser la soif d'une âme passionnée, ne fait souvent qu'augmenter cette soif. Car de ceux qui oubliant Dieu cherchent le bonheur dans les biens de la terre, qu'ils soient riches ou pauvres, il est écrit : « Ils ont erré dans des déserts affreux et sans eau; ils souffraient la faim et la soif, et leur âme a défailli. » *Ps.* CVI, 4. Le Prophète peint ainsi la stérilité du monde, la soif et l'anxiété de ceux qui poursuivent les richesses de la terre. Où nous lisons : « Ils habitent dans des sépulcres, » saint Jérôme traduit : « Les incrédules ont habité des lieux secs et arides. » *Ps.* LXVII, 7. Parce que, quels que soient les richesses, les honneurs, la puissance, les délices, au milieu desquels ils nagent, ils habitent cependant des lieux arides, en ce que des désirs toujours nouveaux de choses terrestres les tourmentent comme d'une soif brûlante, et que la convoitise de ce qui leur manque les vexe plus que ne les réjouit la jouissance de ce qu'ils possèdent.

Si vous ne m'en croyez pas, descendez en vous-mêmes, rappelez-vous vos mécomptes, et combien ce que vous désiriez autrefois, et en quoi vous mettiez une partie de votre bonheur, a tenu peu de ce qu'il promettait. Si donc le passé a ainsi trompé votre attente, il est insensé d'attendre de l'avenir autre chose que ce que vous avez recueilli dans le passé, puisque la vie tourne toujours à peu près dans le même cercle, et que Salomon nous apprend qu'il faut conjecturer et juger de l'avenir par le passé : « Qu'est-ce qui arrivera? Ce qui déjà est arrivé. » *Quid est quod futurum est? Idipsum quod factum est.* Eccle. I, 9. Car ce qui est placé hors de nous peut nous être enlevé malgré nous; ainsi un bonheur, qui dépend d'autrui, ne sera pas solide, et par conséquent ne sera pas un vrai bonheur. Il faut donc placer notre béatitude en Dieu seul, qui, outre qu'il est le bien suprême et universel, est tellement propre à qui le possède, qu'il ne peut être arraché à personne qu'autant qu'il le veut. C'est donc là la félicité à laquelle le Seigneur, sous le symbole de l'eau, invite la Samaritaine.

II.

La Samaritaine, avide de cette eau, l'ayant demandée au Seigneur, pour s'épargner la peine de revenir au puits, il lui répliqua : « Allez appeler votre mari. » Il semble avoir ainsi parlé, pour que la réponse lui fournît l'occasion de se découvrir. C'est ce qui arriva. Elle dit qu'elle n'avait pas de mari, et le Seigneur confirma l'assertion en énumérant les maris qu'elle avait perdus. Comprenant qu'elle avait affaire à un prophète, elle posa au Seigneur une question difficile, très-débattue alors, concernant le lieu de l'adoration : « Je le vois, Seigneur, dit-elle, vous êtes un prophète, etc. » *Joan.* IV. Voyez ce que fait un esprit libre de haine et d'envie. — Après tant de miracles admirables du Seigneur, les pharisiens le traitaient de pécheur, d'insensé, de démoniaque; la Samaritaine, au contraire, avertie par un seul mot du Seigneur, le proclame un prophète, et le Christ. — Elle lui adresse donc cette question sur le lieu de l'adoration, comme à un vrai prophète : « Nos pères ont adoré sur cette montagne; et vous autres, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. — Femme, reprend le Seigneur, croyez-moi, le temps va venir où vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem..... Mais les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit, et en vérité. » *Joan.* IV.

C'est-à-dire, ils ne s'inquiéteront pas du lieu de l'adoration, puisque Dieu, qui est partout, doit être partout adoré; mais ils s'appliqueront à l'adorer en esprit et en vérité. En esprit, — afin qu'ils l'honorent, l'aiment, l'adorent, se soumettent tout entiers à lui, et rendent hommage à sa majesté du fond de leur cœur, et avec un ardent amour. En vérité, — afin que, sans aucun égarement de l'intelligence, ils apprécient à leur juste valeur sa bonté, sa bienfaisance, sa miséricorde, sa tendresse pour les hommes, sa fidélité immuable à remplir ses promesses, et afin que leur volonté soit en rapport avec leur foi. Alors, les deux principales puissances de l'âme, l'intelligence et la volonté, dont les autres suivent les ordres et les mouvements, seront pleinement au service de Dieu.

Le Seigneur donne ensuite la raison de ce culte spirituel, rai-

son digne d'un tel maître : « Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » On connaît le dicton : « Tout animal aime son semblable. » *Eccli.* XIII, 19. Et : « Les oiseaux se joignent à leurs semblables. » *Eccli.* XXVII, 10. Il est constant que la ressemblance cimente l'amitié. Car, tout amour procédant, selon Aristote, de l'amour de soi, celui qui s'aime, aime son semblable comme il s'aime lui-même. C'est de ce principe que dérive une admirable pensée du même philosophe : « Si les dieux s'occupent des choses humaines, comme il est probable; il est vraisemblable qu'ils aiment ce qu'il y a de meilleur, et ce qui leur ressemble le plus. Or, c'est l'âme : quiconque la cultive et cherche le bien, est donc cher aux dieux. »

De ce qui précède nous concluons, que celui qui veut adorer et prier Dieu utilement, doit s'appliquer à l'adorer et à le prier, non-seulement en agitant les lèvres, mais surtout avec dévotion et avec amour. L'Apôtre nous y invite, lorsqu'il nous recommande de prier en esprit en tout temps, et d'adresser au Seigneur des psaumes et des cantiques du fond de nos cœurs. *Ephes.* V, 19. Ils font le contraire ceux qui, avec un flux de paroles, prient Dieu sans aucune attention de l'âme. Le cardinal Cajétan remarque sur ce passage, que tout le culte extérieur de la divinité n'est réel et agréable à Dieu, qu'autant qu'il répond au culte intérieur; c'est-à-dire, qu'autant qu'il en suit le commandement et l'impulsion; autrement, il n'a ni l'âme, ni l'esprit, qui lui donnent sa dignité, son mérite, sa vie.

Reprenons le fil de notre histoire. — Le Seigneur ayant ainsi parlé, la Samaritaine, étrangère à une telle philosophie, répondit : « Je sais que le Messie, appelé Christ, doit venir. Lorsqu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. » Alors le Seigneur, ouvrant les riches trésors de son infinie bonté et de sa grâce, révéla ouvertement un mystère qui est à recueillir avec toute la religion de l'âme, et il dit : « Moi-même qui vous parle, je le suis. » Ainsi ce qu'ailleurs il avait annoncé en termes couverts, il le déclare à cette femme si nettement, qu'il était impossible de l'exprimer avec plus de clarté. Ainsi ce mystère qui, dès l'origine des siècles, était caché dans le Dieu vivant, et qui, par l'Eglise, avait été appris aux

principautés et aux puissances qui sont dans les cieux, *Ephes.* III, 9, il le découvre aujourd'hui sans voiles à une femme abjecte. Ce n'est pas nouveau, ni sans précédents, pour notre Sauveur. Car souvent il appelle à lui et comble de bienfaits célestes ceux qui pensent humblement d'eux-mêmes, qui sentent leur faiblesse, et dans lesquels éclate plus magnifiquement le don de sa grâce et de sa miséricorde; tandis qu'il répudie ceux qui croient être quelque chose, ou pouvoir quelque chose par eux-mêmes. « Il choisit les faibles selon le monde, pour confondre les forts, afin que nul homme ne se glorifie devant lui. » I *Cor.* I, 29. C'est-à-dire, afin que personne n'ose enlever à la bonté divine, pour se l'attribuer, le mérite des bonnes œuvres. Cela n'a rien d'étonnant, ni de nouveau; ce soleil visible nous en donne une idée. Par sa splendeur il éclaire ce qui est obscur, tandis qu'il obscurcit ce qui est lumineux et brillant. Car la lune et les étoiles, qui resplendissent en l'absence du soleil, sont effacées, dès qu'il paraît. Le soleil de justice, au reste, se dépeint lui-même, quand il dit à l'aveugle, à qui il avait rendu la vue : « Je suis venu en ce monde pour exercer un jugement; afin que ceux qui ne voient point, voient, et afin que ceux qui voient, deviennent aveugles. » *Joan.* IX, 39. Car plus la personne est vile, plus la grâce divine, qui l'élève, paraît éclatante.

Dès que la femme eut entendu ces paroles du Seigneur, de Samaritaine elle est aussitôt transformée en évangéliste, et elle confirme ce qui est écrit : « Il est aisé à Dieu d'enrichir tout d'un coup celui qui est pauvre. » *Eccli.* XI, 23. Elle laisse donc son urne, et court à la ville. Dans son impatience d'évangéliser, elle oublie et son eau et son urne, écartant loin d'elle tout ce qui pouvait ralentir sa course. Car, c'est un trait caractéristique de ceux qui sont entrés en participation de la sagesse divine, que plus ils sont riches, plus ils désirent ardemment de communiquer aux autres leurs trésors. Cette possession ne diminue pas à mesure qu'on donne; au contraire, plus vous distribuez, plus vous êtes riche. Enfin, cette eau, non-seulement jaillit pour la vie éternelle, parce qu'elle est céleste ; mais encore elle cherche à bouillonner sur la terre, et à se répandre sur les autres, parce qu'elle est vive.

« Dès que j'ai eu goûté, senti votre lumière, Seigneur, dit saint Augustin, je m'indignais de ne pouvoir la montrer aux autres. » Le grand Apôtre, après avoir lu les secrets célestes, entre aussitôt dans les synagogues, où il prêche Jésus. A Athènes, il se sentait ému en dedans de lui-même, en voyant que cette ville était livrée à l'idolâtrie. *Act.* XVII, 16. Parlant devant le préfet Festus et le roi Agrippa : « Plût à Dieu, dit-il, que non-seulement il s'en fallût peu, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout, que vous et tous ceux qui m'écoutent, ne devinssent aujourd'hui tels que je suis, à la réserve de ces liens. » *Opto apud Deum et in modico, et in magno, non tantum te, sed etiam omnes qui audiunt, hodie fieri tales, qualis et ego sum, exceptis vinculis his.* Act. XXVI, 29.

Saint Augustin dit de la vérité religieuse : « C'est une loi de la divine Providence, que personne n'est aidé par ses supérieurs à connaître la grâce de Dieu, sans aider, à son tour, et avec un zèle pur, ses inférieurs à connaître cette même grâce. » Ainsi, André, appelé par le Seigneur, appelle Pierre, son frère; Philippe appelle Nathanaël. *Joan.* I, 40 et seq. Enfin, quiconque est appelé par Dieu a hâte d'accomplir ce qui est écrit : « Que celui qui entend, dise : Venez. » *Apoc.* XXII, 17. Cela s'adresse à tous en général, cependant pas à tous au même degré; c'est surtout pour les forts; parce que, dit Aristote, chaque chose est arrivée à tout son développement, quand elle peut procréer son semblable. Aussi Moïse, que le Seigneur avait eu peine à déterminer à entreprendre la délivrance des Israélites, et qui faisait toutes sortes d'objections pour ne pas se charger de ce fardeau, dès que dans la suite il eût connu le Seigneur, et se fût enflammé d'amour pour lui, devint si zélé pour le salut des hommes, qu'il demanda au Seigneur à être anathème pour ses concitoyens, et résista à ses instances, quand il voulut l'établir roi d'un plus grand peuple. Cela étant, rien d'étonnant que cette femme s'oubliant, elle et son urne, ait couru si précipitamment à la ville, pour faire part aux autres du trésor qu'elle avait trouvé.

Cependant les disciples, de retour, invitaient le Seigneur à partager leur repas; ils disaient : « Maître, mangez. — J'ai à manger, reprit-il, une nourriture que vous ne connaissez pas. » Eux alors

ne sachant que penser, et se demandant tout bas si quelqu'un lui aurait apporté à dîner : « Ma nourriture, dit-il, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » Paroles où éclate l'ardente charité qui brûlait dans ce cœur sacré, puisqu'il a témoigné que sa nourriture et ses délices sont le salut et la conversion des pécheurs. Si vous recherchez la cause d'une si grande jouissance, la voici : C'est que, dit Aristote, tout acte, qui part de la nature, est une espèce de jouissance. Aussi, dit Salomon, « l'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre. » *Eccle.* I, 8. Douce, en effet, est la lumière, et on aime à voir le soleil. Quant aux plaisirs du goût, plaisirs que nous ressentons en mangeant, il n'est personne qui n'en fasse l'expérience chaque jour. Or la nature de la Divinité est la bonté; et le propre, la nature de la bonté est de faire du bien, de se répandre partout, de bien mériter de tous. Cela convient encore plus à cette bonté suprême et infinie, que la lumière ne convient au soleil, la blancheur à la neige, la chaleur au feu. Aussi serait-il plus facile d'enlever au soleil la lumière, à la neige sa blancheur, au feu la chaleur, qu'à Dieu le désir de faire du bien. Si donc tel est le propre de la nature divine, faire du bien sera son plaisir et sa joie.

C'est précisément ce que dit le Seigneur par la bouche de Jérémie : « Je trouverai en eux ma joie, lorsque je leur ferai du bien; je les établirai en cette terre d'une manière stable, avec toute l'effusion de mon cœur et de mon âme. » *Jerem.* XXXII, 41. Quoi d'étonnant que le Seigneur se réjouisse quand il exerce sa bonté? N'est-il pas écrit du juste, que « sa joie est de faire le bien? » *Prov.* XXI, 15. Si donc le juste, qui n'a bu qu'une faible goutte de la divine bonté, aime à faire le bien, quelle ne sera pas la joie de Celui qui est une mer de bonté infinie? Par là, frères, vous voyez si jamais nous pourrons assez aimer, assez bien servir notre Sauveur, qui a daigné avec tant d'empressement se charger de l'affaire de notre salut. Sous quelque face que nous envisagions son bienfait, nous trouverons que la clémence, que la tendresse du Seigneur est infinie, et que nous avons mille raisons de le chérir.

Car si vous considérez le don de notre salut, nous l'avons reçu dans toute sa plénitude; et l'intelligence humaine ne peut rien

concevoir au delà. Considérez-vous l'auteur du salut? Ce salut ne pouvait être assuré par personne au ciel, ou sur la terre, qui fût plus digne ou plus grand que le Fils unique de Dieu. Voulez-vous vous rendre compte du prix de ce salut? Rappelez-vous les travaux, les fatigues, les voyages, la faim, la soif, la chaleur, le froid, les exils, les persécutions, enfin les liens, les crachats, les soufflets, les épines, les coups, la croix et la mort, qu'il fallut endurer pour vous conquérir ce précieux salut. Voulez-vous voir avec quelle allégresse, quelle ardeur et quel amour il vous a acquis tant de biens? Ecoutez-le lui-même disant dans notre Evangile : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » C'est-à-dire, l'œuvre de notre salut et de notre rédemption que, par antonomase, il appelle à bon droit l'œuvre de Dieu.

Qui serait assez insensible, assez dur, pour n'être pas reconnaissant d'un amour manifesté par de tels sacrifices? Si la majesté de Dieu et de ses commandements fait peu d'impression sur toi, si tu n'es touché ni de ses magnifiques promesses, ni des terreurs qui se dressent devant toi, ni des récompenses proposées, ni du ciel, ni de l'enfer, ni de la nécessité de la mort qui va te frapper, ni de la sévérité du jugement divin, au moins que l'immense amour de Dieu pour nous, sa bonté, sa bienveillance, son humanité, sa miséricorde t'émeuvent, en sorte que, si tu étais lent à aimer, tu rendes du moins amour pour amour. L'œuvre de notre salut exige donc de nous, frères, que nous en ayons toujours l'auteur devant les yeux, que nous l'embrassions du plus ardent amour, que nous tenions pour glorieux de mourir pour lui, que nous soyons avec lui les nuits et les jours, que nous l'ayons à la pensée en veillant et en dormant, que nous méditions assidûment ses voyages, ses travaux, ses fatigues, ses sueurs, la chaleur, la faim, la soif endurées par lui, que nous rapportions tous les biens que nous avons reçus à ses travaux et à ses mérites; afin que reconnaissants des bienfaits présents, nous méritions de recevoir les bienfaits à venir, des mains de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne dans les siècles des siècles.

SECOND SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CARÊME.

1° EXPLICATION D'UNE PARTIE DE L'ÉVANGILE. — 2° DE L'EAU SPIRITUELLE, OU DE LA GRACE ET DE SES PROPRIÉTÉS.

Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere ; tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.

Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. *Joan.* IV, 10.

Une des expressions que les orateurs sacrés ont le plus souveut à la bouche, est celle de *grâce.* Ils l'emploient dans presque tous leurs exordes quand ils demandent l'assistance et la grâce du ciel par l'entremise de la très-sainte Vierge. Il ne sera donc pas hors de propos de parler, dans ce discours, de sa nature et de ses effets; non pas en général, mais en tant que lui convient la dénomination d'*eau,* qui lui est donnée plus d'une fois dans le saint évangile de ce jour. Ses effets étant multiples, elle reçoit différents noms dans l'Ecriture; toutefois le nom d'*eau* est le plus fréquent. Isaïe l'appelle ainsi, quand il dit : « Vous puiserez avec joie des eaux aux fontaines du Sauveur, etc. » *Isa.* XII, 3. C'est donc de cette eau spirituelle que parle à la Samaritaine le Seigneur assis près du puits, et elle sera l'objet principal de notre sermon. Je crains cependant que cette philosophie ne soit difficile et inabordable pour beaucoup. Ceux qui ont reçu le don de la grâce, et chez lesquels elle a fructifié, entendront sans peine ce que je vais dire; les autres, au contraire, comprendront difficilement. Dans le présent discours, il est donc besoin de foi, mes frères, pour que vous croyiez comme très-certaines, et bien établies, les vérités que vous ne pourrez comprendre par l'entendement et par la raison. Car dans notre foi il y a beaucoup de dogmes que nous sommes tenus, non de comprendre, mais de croire. Comme nous ne pouvons y arriver sans le bienfait de la grâce divine, implo-

rons-la d'une voix suppliante par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave Maria.*

Le saint évangéliste Jean commence ainsi l'évangile de ce jour : « Jésus vint dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près du domaine que Jacob donna à son fils Joseph. » *Joan.* IV, 5. De ce domaine il est écrit : « Je vous donne de plus qu'à vos frères cette part de mon bien que j'ai conquise sur l'Amorrhéen avec mon épée et avec mon arc. » *Genes.* XLVIII, 22. D'autres traduisent : « Avec mon épée et par mes prières; » afin que nous comprenions que les principales armes du fidèle contre tous les traits de l'ennemi sont dans la prière, dont le Seigneur voulait que ses disciples fussent munis, quand il disait, la nuit de sa passion : « Veillez, et priez pour ne pas entrer en tentation. » *Marc.* XIV, 38. En effet, « les armes de notre milice sont, non charnelles, mais spirituelles, et puissantes en Dieu. » II *Cor.* X, 4.

« Jésus, fatigué de la marche, s'était assis près de la fontaine; c'était vers la sixième heure du jour. Ses disciples s'étaient éloignés pour acheter des vivres. » Le Seigneur était donc assis seul, accablé de faim, de soif, de chaleur, de fatigue; car il allait à pied, non à cheval. Cette fatigue du Seigneur peut prêter à bien des commentaires. D'abord, on voit l'ardent amour pour nous de Celui qui, par tant de travaux, de sueurs et de voyages, cherchait le salut de nos âmes, ne se ménageant nulle part, nulle part ne se reposant, passant les nuits en prière pour notre salut, le jour instruisant le peuple de ses préceptes divins; en sorte qu'on voit la vérité de ce qu'il avait dit lui-même par la voix du prophète : « Jacob, vous ne m'avez pas invoqué; Israël, vous ne vous êtes pas appliqué à me servir..., vous m'avez rendu comme esclave par vos péchés, vous m'avez fatigué par vos iniquités. » *Isa.* XLIII, 22.

Contemplez avec soin les travaux du Seigneur, entrepris pour nous sauver, et jamais vous ne pourrez assez vous étonner, si vous comparez ses fatigues avec notre repos, son activité avec notre négligence, sa sollicitude avec notre insouciance, ses douleurs et ses larmes avec nos délices et nos voluptés. N'est-il pas

évident que nous sommes travaillés d'une frénésie bien dangereuse, nous qui, ayant un médecin si vigilant pour notre salut, nous en moquons avec tant d'impudeur? Car de cette fatigue du Seigneur et de ses autres travaux, nous pouvons inférer combien sont magnifiques les récompenses préparées dans le ciel pour les justes, puisque ce prudent acheteur, cet appréciateur éclairé, les a trouvées dignes d'être acquises, non pour lui, mais pour nous, au prix de tant de courses et de labeurs, et en affrontant liens, soufflets, crachats, coups, épines, pointes de clous, enfin la croix et la mort la plus cruelle. Quoique bien des circonstances montrent la magnificence de la gloire céleste, rien cependant ne la fait mieux voir que la grandeur du prix qu'elle a coûté. Quoi, en effet, de plus précieux que le sang du Fils de Dieu, dont une seule goutte eût pu racheter des mondes sans nombre?

Cette fatigue trahit aussi une immense tendresse, une immense bienveillance à notre égard; notre gloire, en effet, il l'a achetée cher, non pour lui, mais pour nous; et de nous, qui seuls en profitons, il n'exige que le moindre effort et la moindre peine. Car il m'impose, non pas des voyages, des fatigues et des travaux comme les siens, mais cette loi douce et suave de la charité et de la bienveillance, à laquelle nous appellent et nous convient toutes les créatures de Dieu. Ainsi Moïse dit : « Maintenant donc, Israël, qu'est-ce que le Seigneur votre Dieu demande de vous, sinon que vous aimiez le Seigneur votre Dieu, et marchiez dans ses voies? etc. » *Deut.* x, 12. Et encore : « Le commandement que je vous prescris aujourd'hui, n'est pas au-dessus de vous, ni hors de votre portée, etc. » *Deut.* III, 1. Mais ô démence, ô insouciance, qui ne saurait être assez pleurée! le Sauveur s'est assujetti à tant de travaux, non pour accroître la grâce en lui-même, ce qui est impossible, mais pour nous la donner; et nous cependant, qui sommes en question, nous à qui est proposée cette grande félicité, et pour qui est le fruit de tous ces combats, nous méconnaissons tellement nos intérêts, nous sommes si ennemis de nous-mêmes, que nous ne voulons pas mériter par un faible effort ce que l'auguste Rédempteur a acheté non pour lui, mais pour nous, par tant de douleurs. Dirai-je la cause d'un si grand dévouement,

d'un côté, et, de l'autre côté, d'une si étrange aberration? La voici : c'est que le Seigneur connaissait parfaitement le poids et l'étendue de la gloire éternelle et de l'éternel supplice; tandis que nous, plongés dans les ténèbres de l'Egypte, nous ne les connaissons point; il n'y a donc rien d'étonnant, si sa brûlante charité a voulu prendre un tel fardeau pour nous sauver; alors que nous, aveugles et insensés, nous n'entendons pas qu'on nous parle de la moindre gêne, quand un si grand intérêt est en jeu.

Le Seigneur, fatigué de la marche, était donc assis près du puits, quand « une Samaritaine vint pour puiser de l'eau. — Donnez-moi à boire, » dit le Seigneur. Quelle est cette soif? quelle est cette boisson? Assurément, telle nourriture, tel breuvage. Ses disciples lui ayant offert des vivres qu'ils avaient achetés, et lui disant : « Maître, mangez; » il répondit : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » Et comme les disciples se demandaient si quelqu'un lui aurait apporté à dîner : « Ma nourriture, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » Cette œuvre, qu'est-ce autre chose que la rédemption du monde et le salut des âmes? C'est donc là la nourriture de Notre-Seigneur, son rafraîchissement, ses délices, son festin de prédilection. Et par conséquent c'est là ce dont il a soif, comme ce dont il a faim : notre salut, c'est en même temps sa nourriture et son breuvage. Nous cependant, au Seigneur ayant soif de notre salut, nous versons, à l'exemple des Juifs, du fiel et du vinaigre, c'est-à-dire l'amertume de nos vices.

« Donnez-moi à boire. » Quoique le Seigneur eût vraiment soif, accablé par la fatigue et par la chaleur, puisqu'il était midi, il avait une intention autre que celle que semblaient indiquer ces paroles. Car il cherchait l'occasion d'arracher au joug du démon cette âme, et par elle beaucoup d'autres, afin de leur rendre la liberté des enfants de Dieu. Quoique brisé, la fatigue ne l'empêchait en rien de travailler toujours au salut des âmes. Le propre d'un ouvrier fidèle et consciencieux est d'être infatigable dans la cause du Seigneur. Ainsi Paul, dans un cachot, chargé de fers, plus préoccupé du salut des églises, que du poids de ses chaînes ou de la mort dont on le menaçait, écrivait ses épîtres, non pour

obtenir sa libération, comme font ordinairement les prisonniers, mais pour délivrer les fidèles du joug du péché, et de la tyrannie de Satan. Ainsi le bienheureux Dominique, ainsi Bernard, et le grand Antoine, et tant d'autres Pères, à l'agonie de la mort, et près de rendre le dernier soupir, ne cessaient de transmettre à leurs disciples les enseignements de la vie spirituelle.

Car la différence entre le travailleur fidèle et l'infidèle, c'est que celui-ci s'occupe de son bien-être et de son intérêt, plus qu'il ne s'occupe des âmes; au lieu que celui-là, se négligeant, lui et ses intérêts, ne cherche, dans son ardeur, que la gloire de Dieu et le salut des âmes; son seul tourment est quand il ne réussit pas au gré de ses désirs. Ainsi notre Sauveur, comme parle l'Apôtre, dans la vue de la joie qui lui était préparée, a souffert la croix, méprisant l'ignominie. *Hebr.* XII, 2. C'est-à-dire, il n'a pas rougi de subir l'ignominie et la douleur de la passion, pourvu que par là il établît la gloire de son Père et le salut de l'humanité, ce qui était pour lui la joie suprême. Suivant saint Ambroise, nous trouvons une image de ces faits dans le saint patriarche Joseph qui, après avoir eu un fils d'une épouse étrangère, lui donna le nom de Manassès, en disant : « Dieu m'a fait oublier mes travaux et la maison de mon père. » Ainsi, en effet, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant engendré de l'Eglise des gentils, qu'il avait prise pour épouse, un peuple fidèle, oublia toutes les douleurs qu'il avait souffertes sur la croix : c'est-à-dire, il se félicita des travaux par lesquels il avait produit une nouvelle race, de nouveaux hommes, non pas engendrés à l'effigie d'un père terrestre, mais formés à l'image du Père céleste. Ne vous étonnez donc pas si, accablé de faim, de soif, de chaleur et de fatigue, il ne voulut pas laisser échapper une occasion de conférer le salut; occasion qui lui fit dire à la Samaritaine : « Donnez-moi à boire. »

— « Comment, étant Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? » Chose à remarquer. L'un et l'autre sont dans leur rôle. Le Seigneur, en demandant de l'eau, cherche l'occasion de pratiquer une œuvre de charité; la femme, au contraire, dans la prohibition qui s'adressait, non à elle, mais aux Juifs, cherchait une occasion de violer la charité, de ne pas

donner à boire au Seigneur altéré. Cette tergiversation nous rappelle ceux qui, sous les prétextes les plus futiles, se dispensent du devoir et de la charité : comme ceux qui, invités au festin nuptial, refusèrent de s'y rendre, l'un pour essayer une paire de bœufs, l'autre pour visiter le domaine qu'il avait acheté; celui-ci, parce qu'il venait de se marier. Ainsi, on en trouve beaucoup qui appelés par le Seigneur au banquet céleste et aux noces de l'Agneau, pour entrer en participation de sa gloire, répudient cette insigne grâce pour les causes les plus légères. L'un craint les bavardages du monde, et ce que dira le vulgaire, s'il change de manière de vivre; un autre, pour ne pas renoncer au jeu de cartes, ou à ses plaisirs accoutumés, ou à ses amis, complices de ses désordres, refuse d'obéir au Seigneur qui l'appelle et qui lui promet les éternelles récompenses. Il est facile de voir par là combien sont viles à nos yeux les récompenses du royaume céleste, et combien nous sont précieux tous les biens et toutes les jouissances du monde; puisque les choses les plus futiles de ce monde, pertes ou gains, nous affectent tellement que, pour elles, nous regardons comme rien toutes les promesses de Dieu, ses bienfaits, sa voix, ses clameurs, ses menaces, et enfin tous les moyens par lesquels il cherche à nous attirer à lui. — Je reprends la suite de notre histoire.

A la Samaritaine étonnée de ce que le Seigneur lui demandait de l'eau, il répond avec sa bonté accoutumée : « Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui auriez-vous fait la même demande, et il vous aurait donné de l'eau vive. » Le don de Dieu c'est, par antonomase, Notre-Seigneur Jésus-Christ; non-seulement parce que c'est le plus grand de tous les dons divins, mais aussi parce qu'il est la cause de tous les autres. Car, « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, » *Rom.* VIII, 32, comment ne nous donnera-t-il pas tout avec lui? Que ne peut-on pas espérer de celui qui nous a été donné comme sauveur, comme rédempteur, comme médecin, maître, médiateur, défenseur, roi, pontife et père? Eusèbe de Césarée exalte ainsi ce bienfait : « Que pouvait-il y avoir de meilleur et de plus heureux que cette union

entre Dieu et l'homme? Dieu n'est-il pas la source et le dispensateur de la vie, de la lumière, de la vérité et de tous les biens? N'est-il pas la puissance, la cause par laquelle tout existe et vit? De quoi manquera celui qui aura acquis son amitié? celui qui par les liens de l'amour s'est attaché le Créateur de toutes choses, et qui l'a pris pour son tuteur? Certes, il faut avouer qu'il possède, dans les meilleures et les plus heureuses conditions, tout ce qui a rapport et à l'âme, et au corps, et à tout le reste, celui qui s'étant approché de Dieu par la charité, a mérité l'amitié de Dieu. » *De præparat. lib. I.* Rien de plus vrai. En effet, si c'est une loi de l'amitié, que tout soit commun entre amis, de quoi pourra manquer celui qui a été admis dans l'amitié de Dieu?

Le Seigneur avait donc raison de dire : « Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui auriez-vous fait la même demande, etc. » Au reste, si nous voulons nous arrêter quelque peu sur cette réponse du Seigneur, nous pourrons éveiller dans notre âme deux mouvements bien divers; car nous trouvons dans cette réponse de grandes raisons d'espérer, et aussi de grandes raisons de craindre. En effet, que n'espérerai-je pas de celui qui m'a conféré un tel don, qui m'a donné une telle preuve de son amour? De cet amour le Sauveur a dit : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. » *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Joan. III, 16. Que ne pourrai-je donc pas me promettre d'une si grande dilection, d'un si grand bienfait, de cette bonté, de cette bienveillance de mon Dieu? D'un autre côté, plus sont grands et le bienfait que j'ai reçu, et la tendresse qui m'a été manifestée, plus je dois chérir, louer, exalter l'auteur de tels biens, et me vouer tout entier à son service. Car la reconnaissance et les hommages doivent être proportionnés à la grandeur du bienfait. Mais beaucoup de fidèles, loin de s'attacher à remplir ce devoir, ne considèrent, ni la grandeur du don, ni la majesté du donateur, ni la dignité et la gloire de la récompense proposée; pour d'ignobles plaisirs, pour servir des passions insensées, ils méprisent tous ces présents de Dieu, les foulent aux pieds, n'en tiennent nul compte. Car ce n'est pas pour quelque im-

mense avantage, qu'ils violent et enfreignent les lois et les préceptes de Dieu; quelque fois, nous le disions tout à l'heure, c'est pour la cause la plus futile, et souvent sans aucune cause. N'y a-t-il pas là une formidable raison de craindre? Car Dieu nous demandera un compte proportionné à l'importance et à la grandeur de ses dons; et il recherchera, non-seulement quelles grâces nous avons reçues, mais aussi pour quelle raison nous les avons négligées.

Pour que je revienne à notre histoire, le Seigneur ayant dit à la Samaritaine : « Si vous connaissiez le don de Dieu, etc., » celle-ci, étrangère à une si haute philosophie, et incapable d'élever les yeux au-dessus de la terre, répondit : « Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser, et le puits est profond; d'où pourriez-vous donc avoir de l'eau vive? Etes-vous plus grand que notre père Jacob? etc. » Il n'est pas étonnant que cette femme, grossière et ignorante, n'entendît rien de spirituel aux paroles du Seigneur, puisque ses disciples mêmes, qui avaient dû profiter à son école, n'entendaient pas davantage, quand le Seigneur leur dit : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » Car ils ne voyaient là rien de spirituel; aussi se demandaient-ils : « Est-ce que quelqu'un lui a apporté à manger? » Mais le Seigneur, voulant s'élever à de plus hautes considérations sur l'eau de la grâce divine, répondit à la femme : « Quiconque boit de cette eau, aura encore soif; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. » *Joan.* IV. Sous cette similitude, le Seigneur donnait beaucoup à entendre sur la nature de la grâce divine, quand il l'appelait eau, eau vive, jaillissant jusque dans la vie éternelle, et étanchant pour jamais la soif de ceux qui en boivent.

Il sera donc utile d'entrer à ce sujet dans quelques développements. Ce qui doit exciter votre attention, c'est que de ces explications vous pourrez retirer trois avantages. — D'abord, vous comprendrez plus pleinement ce que signifie le mot *grâce,* que nous avons toujours à la bouche. — Ensuite, en examinant la nature de la grâce et ses œuvres, nous montrerons les signes auxquels on peut conjecturer, en tant que c'est possible, si l'on est, ou non,

en état de grâce : conjecture, qui sera pour nous le sujet, ou d'une vive joie, ou d'une poignante inquiétude. — Enfin, nous saurons quelles sont les récompenses offertes en cette vie aux justes, que la grâce céleste (pour nous borner à ces quelques effets) munit, orne, et excite à tous les travaux des vertus; et, au contraire, quel est le malheur des méchants, qui sont privés d'un si grand bien.

SECONDE PARTIE.

DE L'EAU SPIRITUELLE.

I.

Pour commencer, sachons que le nom d'eau convient parfaitement à la grâce divine. D'abord l'eau (c'est sa première vertu) lave les impuretés du corps : la grâce efface les souillures de l'âme. Le Seigneur l'annonce et le promet ouvertement par la voix d'Ezéchiel : « Je répandrai sur vous de l'eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures. » *Ezech.* XXXVI, 25. Après s'être souillé par un adultère, David demandait à être purifié par cette eau : « Aspergez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et je serai pur; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige. » *Ps.* L, 9. Ainsi, frères, si vous-mêmes, en ce saint temps de carême, vous revenez au Seigneur de tout votre cœur, pleurant vos maux passés, renonçant à tout péché et à toute occasion de pécher, prenant une ferme résolution de commencer une vie nouvelle, vous aurez fait une vraie pénitence. Quand même vous auriez commis les plus grands crimes, nul doute qu'en vertu du sacrement reçu, vous ne recueilliez la grâce, qui rendra plus pures que les astres vos âmes flétries par les souillures du péché. Aussi, là où nous lisons : « Si vous dormez au milieu de vos héritages, vous serez comme la colombe dont les plumes sont couvertes d'argent et les ailes de l'or le plus pur, » *Ps.* LXVII, 14, à *héritages,* d'autres interprètes substituent *chaudières,* ce qui s'accorde bien avec notre sujet. Voici le sens : Si jusqu'ici vous étiez plongés au milieu de chaudières couvertes de suie, si vous étiez noirs comme le charbon, vous deviendrez ensuite aussi blancs que les ailes d'une colombe, fût-elle ornée de l'argent et de l'or le plus purs. Car le

propre caractère de cette eau céleste est de si bien laver et purifier les âmes qui étaient couvertes de toutes les souillures du péché, qu'on les compare aux colombes, dont elles ont la blancheur et la pureté.

Ensuite, l'eau féconde la terre, et fait germer les plantes; elle fournit au laboureur la semence, et le pain aux hommes; ce que la grâce divine effectue aussi spirituellement dans l'âme, où elle produit une abondante moisson de bonnes œuvres. Car quoique la principale propriété de la grâce soit de rendre l'homme agréable à Dieu, et de le faire participer à la nature divine, cependant, comme d'elle dérivent toutes les vertus (de même que de l'essence de l'âme dérivent toutes nos facultés intellectuelles et morales), par ces vertus elle nous porte vivement à tout ce qui est vraiment bon, et nous fait produire les fruits de l'éternelle vie. Aussi le Prophète, comprenant la force et la nature de la grâce, a raison de comparer le juste à un arbre planté sur le bord des eaux courantes, et portant son fruit dans la saison. *Ps.* I, 3. Ce que sont les eaux pour les arbres, la grâce divine l'est pour les justes. Au contraire, l'âme des méchants, privée de la divine grâce, est cette terre stérile et aride dont parle le Prophète : « Mon âme est en votre présence comme une terre sans eau. » *Anima mea sicut terra sine aqua tibi.* Ps. CXLII, 6. Enlevez à l'âme l'influence de la grâce céleste, et il n'y a plus de fruits de la vie éternelle; de même qu'une terre, privée de toute humidité, est totalement impropre à la végétation. Les effets de l'abondance et de la disette de l'eau spirituelle sont heureusement exprimés dans ces vers :

Ut flos tenellus in sinu
Telluris almæ lucidam
Formosus explicat comam,
Si ros et imber educat
Illam; tenella mens mea
Sic floret a me, Spiritus
Dum rore dulci pascitur.
Hoc illa si careat, statim
Languescit ut flos arida
Tellure natus, eum nisi
Et ros et imber educant.

Comme une belle et tendre fleur, fécondée par la rosée et par la pluie, déve-

loppe sa tête brillante sur la terre, cette bienfaisante mère; de même fleurit ma tendre âme, tant que je la nourris de la douce rosée de l'Esprit. Privée de cette rosée, vite elle languit, comme la fleur née sur une terre aride, et que ne raniment pas la pluie et la rosée.

L'eau a encore la propriété de tempérer la chaleur, de la rendre plus supportable; cela convient aussi spirituellement à la grâce divine qui, par la rosée céleste, modère le feu si funeste de la concupiscence, et les ardeurs d'une chair impure, qui ravageraient et consumeraient notre intérieur. L'Ecclésiastique l'insinue en ces termes : « La rosée, survenant après la chaleur, la rendra supportable. » *Eccli.* XLIII, 24. C'est-à-dire, la rosée de la grâce divine, faisant opposition à l'ardeur de la concupiscence, quoiqu'elle n'en éteigne pas tout à fait la violence, l'amortit toutefois; elle en affaiblit et arrête l'impétuosité, elle l'empêche de nous porter vers l'objet de ses appétits. C'est ce qu'a figuré le Saint-Esprit, auteur de la grâce, en apparaissant quelquefois aux hommes sous la forme d'une nuée : par cette image, il montre que la propriété dont nous parlons est une des premières à ranger au nombre de ses fonctions et de ses bienfaits. L'homme élevé ainsi au-dessus de lui-même et de sa nature corrompue, comprime les saillies des passions, et court avec allégresse dans la voie des divins commandements. Voilà les raisons pour lesquelles la grâce divine est représentée par l'eau.

Cependant le Seigneur ne l'appelle pas seulement *eau,* il l'appelle aussi *eau vive;* parce que, sans doute, outre la vie naturelle, qui nous est commune avec les infidèles et les méchants, il nous donne une vie nouvelle, spirituelle et divine, c'est-à-dire, semblable à la sainteté divine. Or la vie se manifeste surtout par des actes et par le ministère des sens. Car il n'y a pas de vie sans action. Celui donc qui vit de la vie spirituelle a des sens et des mouvements appropriés à cette vie, et dont manque l'âme à laquelle le péché a donné la mort. Car celle-ci n'a pas les yeux de l'intelligence, pour contempler avec piété les objets de ses croyances; elle n'a pas d'oreilles pour entendre utilement la parole divine, ce que prouve l'expérience de bien des années, pendant lesquelles, après avoir tant de fois entendu la parole de Dieu,

elle n'en a pas plus profité, que si elle n'avait rien entendu; elle ne trouve aucun goût, aucune jouissance dans les choses spirituelles, qui lui sont cependant familières; elle n'a pas de mains pour accomplir religieusement quelque œuvre de piété; elle n'a pas de pieds pour l'y porter, pas même un pieux désir, une pieuse propension d'esprit.

Rien de cela ne manque à celui qui est muni de la grâce céleste; tous ses sens, tous ses membres, autrefois au service de l'iniquité, servent maintenant à la justice pour sa sanctification. *Rom.* VI, 19. Mais c'est par le sens du toucher que se remarque la principale différence entre les corps vivants et les corps morts. Car nul animal ne saurait se passer de ce sens, tandis qu'il peut vivre sans les autres. C'est aussi par ce sens que se distingue surtout l'âme vivante de l'âme morte. Car, de même qu'un corps mort ne sent pas les blessures qu'on lui porte, quelque graves qu'elles soient, tandis qu'un corps vivant ressent douloureusement la moindre piqûre d'une aiguille; de même quiconque vit de la vie spirituelle est vivement affecté de la légère piqûre d'un péché véniel, au lieu que celui qui est étranger à cette vie, quand il serait criblé d'innombrables blessures causées par des péchés mortels, souvent ne s'aperçoit de rien, comme un corps mort ne sent pas les blessures qui lui sont portées.

Ainsi on en voit beaucoup, ce que nous ne pouvons dire sans douleur, qui, ayant la langue pleine de médisances, le cœur plein de mauvaises pensées, les yeux pleins d'adultère et de crimes incessants, loin de ressentir aucune douleur, ce qui répugne aussi à dire, trouvent leur joie à mal faire, et se complaisent dans ce qu'il y a de pire. Qui pourrait dire que ceux-là vivent de la vie spirituelle, eux qui ont à ce point perdu tout sentiment des blessures mortelles de leur esprit? Cette insensibilité, ou plutôt cette mort, l'âme en est donc délivrée par la grâce divine, qui pour cela même est appelée *eau vive.*

Le Seigneur ajoute que cette eau jaillit jusqu'à la vie éternelle. En effet, l'eau, en vertu d'une loi naturelle, montant aussi bien qu'elle descend, il s'ensuit que, puisque cette eau spirituelle descend du ciel sur la terre, elle peut aussi de la terre élever les

hommes au ciel. Or, c'est ce qu'elle fait, non-seulement parce qu'elle élève nos œuvres jusqu'au ciel, en leur procurant le mérite de la vie éternelle; mais encore parce qu'elle enflamme d'un tel amour de la céleste patrie les cœurs de ceux qu'elle possède pleinement, que tous leurs soins, toutes leurs pensées, toutes les préoccupations de leur vie, enfin tout ce qu'ils pensent, qu'ils disent, qu'ils méditent, est dirigé vers elle, rapporté à elle, et qu'ils se croient avant tout destinés à tout mettre en œuvre pour l'acquérir. Aussi, de même que l'huile a cela de particulier entre tous les liquides, qu'elle surnage à tous, et revendique toujours la position la plus haute; de même ce souci, cet amour, ce désir du royaume céleste, domine tout, s'élève au-dessus de tout, et ne cède sa place à rien.

Si cela paraît à quelqu'un difficile à croire, qu'il jette les yeux sur un prodige naturel bien surprenant : je veux parler de l'aiguille aimantée, sur laquelle les navigateurs règlent leur course, et qui tire de son frottement sur une pierre cette étonnante propriété de se diriger droit et de son propre mouvement vers le pôle du monde, et de rester fixe et presque immobile dans cette position; et quoiqu'il y ait dans le ciel des astres et des points innombrables, elle les laisse tous, pour se tourner vers l'axe seul du monde. Si l'aimant donne au fer une vertu si merveilleuse, quoi d'étonnant que la grâce céleste communique à l'âme humaine ce mouvement vers le ciel, en sorte que celle-ci, qui recherchait les biens de la terre, s'élève maintenant vers les seuls bien célestes et divins?

C'est ainsi que tous les saints, munis de cette vertu céleste, n'étaient que de corps sur cette terre d'exil; leurs pensées et leurs aspirations étaient dans l'éternelle patrie. C'est ainsi que saint Paul disait : « Nous vivons déjà dans le ciel, comme en étant citoyens. » *Nostra conversatio in cœlis est.* Philip. III, 20. Quant à ceux qui sont privés de cette eau, appesantis sous le poids de leurs péchés et de leur mortalité, ils s'abaissent et se courbent vers les biens de la terre, convoitent les biens de la terre, poursuivent les biens de la terre, n'ont de pensées et de paroles que pour la terre. De tels hommes étaient justement figurés dans la loi par les reptiles

qui, rampant de tout le corps sur la terre, sont incapables de s'élever, et que la loi répute immondes. Par cet indice, comme par le précédent, l'homme pourra conjecturer s'il est, ou non, en état de grâce. Car celui qui tout entier s'attache au ciel, qui se dirige lui et tout ce qui dépend de lui vers le ciel, semble avoir reçu l'esprit céleste et la grâce qui porte vers le ciel; au contraire, celui qui est tout entier penché vers la terre, que peut-il trouver en lui de céleste et de divin, hormis une foi et une espérance qui ne sont plus vivifiées par la charité.

II.

Outre les propriétés que nous venons d'exposer, cette eau spirituelle en a une autre, que le Seigneur insinue, en disant qu'elle calme la soif du cœur humain. Mais, comme ce point demande des développements étendus, nous le remettrons au discours suivant. Revenons maintenant à la Samaritaine. Ayant appris la propriété de cette eau, quoiqu'elle ne comprît pas la pensée du Seigneur, elle brûle cependant du désir de posséder une eau si efficace : « Seigneur, dit-elle, donnez-moi de cette eau, pour que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser. — Allez appeler votre mari. — Je n'ai pas de mari. — Vous avez raison de dire que vous n'avez pas de mari; car vous avez eu cinq maris; et celui que vous avez maintenant, n'est pas votre mari. » — A quoi bon tout cela? Qu'était-il besoin d'appeler le mari pour partager cette eau, surtout quand c'était, non pas un mari, mais un amant? Il semble que, par cette demande, le Seigneur voulait élever l'âme de cette femme, et la préparer à la foi, en sorte que la réponse qu'il lui ferait découvrît qu'il était plus qu'un homme. C'est ce qui arriva, puisque la femme ajoute aussitôt : « Je le vois, Seigneur, vous êtes un prophète. » *Domine, ut video, propheta es tu.* Peu à peu, et par degrés, elle marche vers la foi. D'abord elle l'appelle Juif, puis Seigneur, ensuite prophète, enfin elle le proclame et le reconnaît pour le Christ; elle le reconnaît si bien que, laissant son urne à la fontaine, elle court à la ville, où elle proclame avec tant d'ardeur la gloire du Christ, que beaucoup de Samaritains, illuminés de la même foi, venaient à lui, et le regardaient comme le Sauveur du monde.

Ce n'est pas sans dessein que le saint Evangéliste parle de l'urne abandonnée, ce qui de soi n'appartenait pas à la gravité de cette histoire; il veut montrer que la Samaritaine était éblouie du trésor qu'elle avait trouvé, et comme plongée en extase, puisqu'elle abandonnait cette urne qu'elle pouvait facilement emporter avec elle. Car telle est la hauteur et la majesté des choses divines, que, dès qu'on a commencé à porter ses aspirations vers leur connaissance et leur amour, on tient pour rien les ignobles biens de la terre. Ainsi les deux disciples, allant à Emmaüs, n'eurent pas plustôt appris la résurrection du Sauveur, que se levant, laissant et le dîner, et l'affaire qui les amenait à Emmaüs, ils retournèrent à Jérusalem, pour communiquer aux autres disciples cette bienheureuse nouvelle. *Luc.* XXIV, 13 et seq. Ainsi Pierre, quand il eut vu l'éclat et la gloire du visage du Seigneur pendant la transfiguration, hors de lui et ne sachant ce qu'il disait, eût voulu, foulant aux pieds toutes les choses du monde, se fixer éternellement sur cette montagne.

Cette vérité a été comprise par Platon, dont la philosophie sur ce point est admirable. Telle est, dit-il, la hauteur et la dignité des choses célestes, que tout ce qui se voit en ce monde, quelque magnifique qu'il soit, ne présente, en comparaison de ces choses, que des ombres légères et sans réalité. Il suppose ingénieusement une caverne, où des hommes enchaînés ne pouvant apercevoir que les ombres des objets de notre terre, s'imaginaient qu'il n'y a rien autre chose au monde, et se bornaient à connaître ces ombres et à les observer. Il compare à ces hommes ceux qui n'élèvent pas jusqu'au ciel les yeux de l'intelligence, et qui croient qu'il n'existe rien autre que les choses qui nous tombent sous les sens. « Ils s'agitent, poursuit-il, au milieu d'ombres; leur joie est aussi vaine, que la tristesse à laquelle ils s'abandonnent. Telle est la hauteur des choses célestes, que toutes ces formes corporelles que nous voyons, ou n'ont pas d'existence, ou ne sont que les ombres des réalités. » Aussi, dès que les hommes éclairés de la lumière d'en haut, s'élèvent jusqu'à la contemplation des choses spirituelles, tous les objets terrestres s'évanouissent à leurs yeux, et ils les comptent pour rien.

Le trafiquant de la parabole évangélique nous le donne à entendre : dès qu'il a trouvé la perle de l'Esprit divin, il se dépouille aisément de tout ce qu'il possédait, pour se la procurer. *Matth.* XIII, 45 et 46. Parce que, comme saint Grégoire le remarque sur ce passage, « celui qui a connu parfaitement, autant que c'est possible, la douceur de la vie céleste, renonce à tout ce qu'il avait aimé sur la terre. En comparaison de l'autre vie, tout devient vil à ses yeux, il repousse ce qu'il possédait, disperse ce qu'il avait amassé ; son esprit brûle d'être dans le ciel ; la terre lui répugne ; toutes les formes qui l'y charmaient lui paraissent hideuses, parce que l'éclat seul de la perle brille aux yeux de son âme. » *Grég. Homél.*

Frères, cherchons donc cette perle ; pour elle, laissons non-seulement nos urnes, comme la Samaritaine, mais nous-mêmes, c'est-à-dire, les perturbations de notre âme, nos passions ; maîtrisons l'avarice, la colère, la haine, bannissons l'envie, mettons un frein à nos sens, surtout à nos yeux et à notre langue, offrons en sacrifice au Seigneur notre chair avec ses vices et ses concupiscences : à ce prix nous acquerrons la perle évangélique, par laquelle le salut et le bonheur éternels sont accordés aux justes dans le ciel.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE DE CAREME.

DÉVELOPPEMENT DES PAROLES DU TEXTE. — A CETTE OCCASION, ON TRAITE LA QUESTION DU VRAI ET DU FAUX BONHEUR DE L'HOMME.

Omnis qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum ; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.

Quiconque boit de cette eau aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. *Joan.* IV, 13.

Très-chers frères, la Samaritaine nous prépare aujourd'hui un banquet spirituel ; que dis-je ? Jésus-Christ Notre-Seigneur, s'en-

tretenant familièrement avec elle, offre à la piété un aliment que vous venez recevoir avec plus d'empressement, je pense, que de coutume. Tout le monde, en effet, aime peut-être mieux entendre cette histoire de la Samaritaine, que toutes les autres. Comme j'en cherchais la raison, j'ai trouvé que quelques-unes des principales vertus du Sauveur, vertus qui nous le rendent si aimable, brillent éminemment dans cette histoire. Car, suivant Platon et les autres philosophes, rien n'est plus beau, plus aimable que l'image de la vertu. Mais cela est vrai surtout de quatre vertus, entre toutes les autres : la libéralité, la douceur, la clémence et la bienveillance. De la libéralité en effet il est écrit : « Qui fait des présents acquerra la victoire et l'honneur; et il se rendra maître de ceux qui les reçoivent. » *Prov.* XXII, 9. De la clémence : « La terreur du roi est comme le rugissement du lion. *Prov.* XX, 2. « Sa clémence est comme une nuée qui répand une pluie bienfaisante. » *Prov.* XVI, 15. De la douceur : « Mon fils, accomplissez vos œuvres avec douceur, et vous serez aimé. » *Eccli.* III, 19. Enfin le proverbe : « Si tu veux être aimé, aime, » prouve que la bienveillance et l'amour vivent de réciprocité. Comment l'amour pourrait-il être payé autrement que par l'amour?

Or, l'évangile de ce jour nous présente avec éclat ces quatre nobles vertus dans la personne du Sauveur. Car quelle libéralité plus grande que celle de découvrir si ouvertement à une pécheresse la connaissance de sa divinité, c'est-à-dire, la source de la félicité humaine, qu'aucun autre trait de l'histoire évangélique ne montre plus clairement la venue et la présence du Messie? Où trouver plus de mansuétude et de clémence, qu'en voyant le Seigneur de majesté s'entretenir familièrement avec une femme ignoble, lui inculquer la céleste doctrine, et lui dévoiler les mystères de la grâce évangélique? Où trouver plus d'amour et de bienveillance, qu'en voyant le Maître des anges, fatigué de la marche, mourant de faim, brûlé du soleil, appeler l'ouvrage de notre salut sa nourriture et son breuvage?

Ce sont donc là, frères, les vertus qui nous rendent si aimable Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nourrissent notre espérance en lui, qui nous donnent la confiance de notre salut, qui nous pro-

mettent que nos prières seront exaucées, nos travaux soulagés, nos maux guéris; puisque nous avons pour Pontife et pour défenseur celui dont l'Apôtre a dit : « Le Pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, puisqu'il a été tenté et éprouvé en toutes choses, nous étant semblable, mais sans aucun péché. » *Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, sed tentatum per omnia pro similitudine absque peccato.* Hebr. IV, 15. C'est-à-dire, invoqué par les malheureux et les affligés, il ne dira pas : Qu'est-ce donc qui vous afflige, qui vous tourmente? puisqu'il a supporté en lui nos travaux, et porté lui-même nos douleurs. Il faut donc rapporter à ces quatre chefs les principaux passages de cette sainte lecture. Pour que vous la compreniez plus clairement, je vais lire cette histoire dans sa simplicité et sa brièveté, ce qui me permettra de m'étendre sur les paroles de mon texte, à l'occasion desquelles je parlerai sur la fin dernière de la vie humaine, et sur le vrai et le faux bonheur de l'homme, objet qu'il importe le plus de connaître.

Voici cette histoire : « Jésus vint dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph, etc. » *Joan.* IV, 5 à 42.

I.

Comme la sainte lecture que vous venez d'entendre renferme beaucoup de choses très-dignes d'attention, rien ne m'a paru plus propre à en donner l'explication, que ce qui contient le point culminant de cette histoire édifiante, c'est-à-dire, ce que le Seigneur, parlant de l'eau mystique et spirituelle avec la Samaritaine, comprend en ce peu de paroles : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif, au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. » Ici, frères, je me propose de pénétrer dans les profondeurs des eaux célestes; vous devez donc redoubler d'attention pour m'écouter.

D'abord, il faut savoir que, tant que nous sommes en cette vie, nous sommes travaillés d'une soif inextinguible, et que tous nos efforts tendent à satisfaire et à apaiser cette soif. Je m'explique plus clairement. Tous les hommes ayant été créés et

organisés par Dieu pour le bonheur, état de perfection accompagné de tous les biens, ils y tendent toujours de toute l'avidité de leur cœur, et il n'est rien qu'ils ne mettent en œuvre pour y parvenir. Mais, jouets de leurs passions et des erreurs inhérentes à l'humanité, ils croient, l'un, que la béatitude et le repos de l'âme sont dans les richesses, l'autre, qu'elles sont dans les honneurs, celui-ci, dans la volupté, celui-là, dans la faveur des princes, ou autres choses semblables; alors ils poursuivent de toute leur énergie l'objet de leur convoitise, s'imaginant qu'ils seront au comble du bonheur, s'ils arrivent à ce qu'ils ont cherché avec une si vive ardeur. Cependant ils n'ont pas plutôt atteint ce qu'ils désiraient que, bien loin d'y trouver le repos, ils sont tourmentés d'une soif plus ardente, et de plus cuisants soucis.

Car quel ambitieux, quel voluptueux, quel avare a étanché la soif qui le travaillait, quoiqu'il ait obtenu les honneurs qu'il briguait, les plaisirs qu'il poursuivait, les richesses qu'il cherchait? Tout au contraire, ses vœux exaucés, il a brûlé d'une soif et d'un désir plus ardents. En effet, la soif de l'avare, loin de s'éteindre par l'accumulation des richesses, ne fait que croître. Sénèque en donne la raison en deux mots : « C'est, dit-il, parce que celui qui a plus, commence à pouvoir avoir plus; alors rien de surprenant s'il convoite plus ardemment ce qu'il voit être, non plus impossible, mais possible, et placé sous sa main. » *Sen. Epist.* On peut en dire autant de l'ambitieux, du voluptueux et des autres. Aussi, si quelqu'un placé sur un observatoire très-élevé, d'où il lui serait possible d'embrasser toute la surface de la terre, pouvait contempler tous les hommes et leurs occupations, il trouverait qu'ils ressemblent à une immense armée errant dans un pays aride et désert, où il n'y a, au lieu d'eaux douces, que des fondrières pleines d'une eau boueuse. Sur cette vaste solitude, il verrait les uns errer à la recherche de l'eau, les autres creuser la terre, dans l'espoir d'y trouver quelque filet d'eau douce; ceux-ci, mourant de soif, se rouler autour des mares, se pousser, se presser, se battre, pour tâcher de satisfaire leur soif. Mais, après avoir bu, tantôt ils sont gravement incommodés de ces eaux fétides· tantôt la salure les brûle, les dévore et les altère bien davantage.

Voilà, frères, l'erreur et la misère des hommes : brûlant de la soif, du désir immense du bonheur, ils le cherchent dans les lagunes fétides et amères des biens terrestres, où voulant sedésaltérer, ils boivent moins l'eau que la soif, ce qui les altère de plus en plus. Sous l'image de l'eau naturelle, le Seigneur nous le donne à entendre dans le présent évangile, quand il dit : « Qui boira de cette eau, aura encore soif. » Personne, en effet, après s'être abreuvé à la coupe des biens de la terre, n'a étanché cette soif; jamais ils n'ont donné à personne le vrai repos de l'âme et le bonheur. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'on ne trouve point le bonheur, quand on le cherche hors de sa propre source? La terre ne trouve son assiette que dans le lieu le plus bas, le feu ne gagne que les régions supérieures, le poisson ne vit que dans l'eau, l'arbre ne repose que sur des racines enfoncées dans le sol. Rien, en effet, ne peut trouver son repos hors du lieu assigné à sa nature. Nos cœurs ne sauraient donc être sans douleur et sans angoisses en dehors de Dieu, pas plus que les membres de notre corps si, arrachés de leurs jointures, ils étaient violemment introduits hors de la place que la nature leur a destinée. Prenant en pitié l'égarement de l'humanité, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous ouvre aujourd'hui une source, dont l'eau bienfaisante peut apaiser cette soif du cœur humain. Car après avoir dit : « Qui boira de cette eau, aura encore soif, » il ajoute : « Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. »

Grande et merveilleuse promesse, vraiment digne de celui qui la fait! Quel plus beau présent pouvait être conféré à l'homme? Que pouvait-il lui arriver de plus heureux? Pouvoir apaiser cette soif imposée par la nature, et être délivré de tous ces travaux par lesquels nous tâchons vainement de la calmer! Appréciant cette promesse à sa juste valeur, disons, frères, avec la Samaritaine : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser. » C'est-à-dire, Seigneur, faites-moi entrer en partage de ce bonheur, et, grâce à votre bonté, je serai affranchie des immenses fatigues avec lesquelles je le poursuis par tous les lieux du monde, sans le trouver. — Mais, demanderez-vous, un si grand bonheur est-il sous la main

de tous; c'est-à-dire, Dieu l'accorde-t-il libéralement à tous? — Oui, sans doute, et même il ne cesse de nous inviter à le saisir.

Il dit par la bouche du Prophète : « Vous tous qui avez soif, venez aux eaux; vous qui n'avez pas d'argent, hâtez-vous; achetez et mangez. » *Omnes sitientes venite ad aquas, et qui non habetis argentum, properate, emite et comedite.* Isa. LV, 1. Et dans l'Evangile : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Il sortira, selon la parole de l'Ecriture, des fleuves d'eau vive du cœur de celui qui croit en moi. » *Joan.* VII, 37, 38. C'est-à-dire, son âme sera remplie d'une abondance d'eau céleste, qui étanchera toute la soif de son cœur. Il dit encore, et sans voiles : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » *Matth.* XI, 28. Car ici il s'agissait du soulagement, non des corps, mais des âmes, que le Seigneur soulage du fardeau des péchés par la justice, et des soucis et des angoisses de l'esprit par la réfection et la satiété intérieures. Voilà donc, frères, ce que nous propose l'éternelle vérité, ce que nous promet son Evangile. Nous sommes invités à boire cette eau vive, à goûter ce repos et ce rafraîchissement intérieurs de l'âme.

Maintenant, frères, quelles pensées s'agitent dans votre esprit? Que dites-vous? que vous préparez-vous à répondre? — Pour vous tous, je pense, la Samaritaine répond ainsi : « Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser, et le puits est profond; comment pourriez-vous avoir de l'eau vive? » — C'est là la philosophie de la chair, qui n'atteint pas à ce qui est de l'Esprit de Dieu. Car, quand l'homme charnel entend ces promesses de l'Evangile, voici comment il raisonne avec lui-même : — Ce rafraîchissement intérieur, ce bonheur que je poursuis si ardemment, comment le trouverai-je dans l'Evangile du Christ, dont la philosophie est si en opposition avec mes désirs? En effet, je place une grande partie du bonheur dans les honneurs, la gloire, la puissance, les dignités; l'Evangile du Christ, au contraire, m'ordonne de me garder de cette passion de dominer, de mépriser les honneurs de la terre, de me conduire comme le serviteur et l'esclave des autres, de me faire petit et humble; comment donc pourra-t-il me donner cette partie principale du bonheur?

Une autre portion considérable de ce bonheur consiste dans les jouissances diverses, dans les voluptés, qui captivent tellement le cœur humain, que des philosophes ont placé le bonheur uniquement dans le plaisir. Mais l'Evangile, bien loin de m'accorder ces délices et ces voluptés, m'appelle sans cesse à la croix, aux larmes, aux travaux, aux supplices, au renoncement, à la mortification de mon corps. « Si quelqu'un, dit le Seigneur, veut venir à moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix, et me suive. » *Luc.* IX, 23. Or, qu'est-ce autre chose que mettre la hache et la flamme à la racine des plaisirs et des jouissances?

Enfin, sans opulence, sans richesses, comment briguer les honneurs, et les conserver; comment se procurer les délices et les voluptés? Car tout obéit à l'argent. Et quoi de plus triste que la pauvreté, que la détresse? quelle joie espérer en si déplorable compagnie? on est exposé à toutes les avanies, à toutes les injures. Mais celui qui travaille à acquérir de grandes richesses, doit vivre au milieu d'agitations, d'inquiétudes continuelles, être impliqué dans toutes sortes d'affaires, prêter des serments, mentir, frauder, aduler les grands, spolier les petits, être usurier, fripon, fourbe, rusé et remuant, savoir comme Protée revêtir toutes les formes, afin d'épouvanter les uns, de flatter les autres, de caresser ceux-ci par des promesses, de tromper ceux-là par le parjure. Car c'est par ces moyens que les hommes du siècle amassent des richesses. Tout cela cependant la philosophie de l'Evangile le condamne, le réprouve, l'a en horreur; elle nous ordonne de déposer tous nos soucis, toutes nos inquiétudes dans le sein de la divine Providence; elle nous appelle partout au mépris des richesses, à la pauvreté d'esprit, au culte de la simplicité et de l'innocence. Comment donc peut-il se faire que l'Evangile, qui retranche les richesses et les voluptés, le désir de l'honneur et de la gloire, c'est-à-dire les instruments du bonheur, puisse me donner ce bonheur?

Voilà donc le raisonnement que se fait la philosophie de la chair; elle dit avec la Samaritaine : « Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser, et le puits est profond; comment auriez-vous de l'eau vive? » C'est-à-dire, le bonheur auquel nous aspirons tous,

dont nous avons soif, et que nous poursuivons à travers feu et flammes, est placé dans un précipice presque inabordable, où on ne peut le saisir qu'avec ces instruments, en guise de câbles. Comment donc me le promettez-vous sans ces moyens et ces instruments? — C'est en s'appuyant sur ces raisons, que Celse et Julien, ces implacables ennemis de notre religion, ont prétendu que la philosophie évangélique était pure folie, et qu'il ne pouvait arriver rien de plus malheureux à l'humanité, que de régler sa vie sur les prescriptions évangéliques. Aujourd'hui encore on voit bien des Juliens et bien des Celses qui, quoiqu'ils ne disent pas cela en paroles, le disent par leurs mœurs et par leur conduite.

Les pharisiens d'autrefois étaient à peu près dans la même erreur, lorsqu'ils demandèrent au Seigneur quand viendrait le règne de Dieu. La réponse qu'il fit à cette question nous en fournira une pour notre sujet. Voici donc la réponse du Seigneur : « Le royaume de Dieu ne viendra pas avec un éclat qui le fasse remarquer. On ne dira point : Il est ici, ou il est là; car dès à présent le royaume de Dieu est au milieu de vous. » *Regnum Dei non veniet cum observatione; nec dicent : Ecce hic, aut ecce illic. Regnum enim Dei intra vos est.* Luc. XVII, 20, 21. Car les pharisiens charnels s'attendaient que le règne de Dieu viendrait accompagné de signes charnels et extérieurs; mais Jésus-Christ Notre-Seigneur les tire, eux et nous, de cette erreur, quand il dit : « Le règne de Dieu est en vous. » C'est-à-dire le règne de Dieu qui consiste en ce que Dieu, régnant dans notre âme, nous dirige par sa providence vers le souverain bien, dont nous sommes destinés à jouir, et nous fait entrer en participation de sa béatitude et de sa divinité, ce règne est à chercher, non dans les choses extérieures, mais au dedans de nous.

II.

Aux objections qui nous ont été présentées, nous répondons avec justesse par les mêmes paroles qu'emploie le Seigneur pour répondre à la question des pharisiens : — Que le royaume de Dieu, c'est-à-dire le vrai bonheur de l'homme, est à chercher en

nous-mêmes, dans notre âme, car il est spirituel et invisible, caché aux yeux de la chair, et accessible seulement aux yeux de la grâce. Pour mieux vous le faire comprendre, je vais vous présenter dans le bienheureux François l'image de cette félicité. A voir la figure et l'extérieur de ce saint homme, lorsqu'il vivait parmi nous, quoi de plus vil, de plus abject, de plus humble? Ses pieds nus étaient couverts de souillures; il n'avait d'autre vêtement qu'une bure grossière, toute rapiécée, et serrée à son corps par une rude corde. Mais si quelqu'un avait pu jeter les yeux de l'âme sur cette âme, il y aurait vu l'éclat de la lumière divine, il y aurait vu le règne de Dieu, les trésors de la grâce céleste, les dons admirables de l'Esprit saint, les inénarrables délices de l'âme, les jubilations du cœur, les joies célestes qui fréquemment le ravissaient en extase, et le rendaient étranger à la terre. Qui donc oserait nier que cette vie céleste ne fût vraiment fortunée et heureuse au milieu de ce dénûment de tous biens extérieurs?

Contemplez maintenant le premier fondateur de la vie érémitique, le bienheureux Paul, qui, couvert d'un sac ourdi de feuilles de palmier, passa, inconnu des hommes, soixante-dix années de sa vie, dans un affreux désert, sans aucune consolation humaine. Or, qui pourrait croire qu'un homme faible, conçu dans le péché, et dans tout le reste entièrement semblable à nous, eût pu supporter si longtemps une telle vie, si son âme n'eût pas été illuminée des divines splendeurs, si chaque jour elle n'eût été nourrie des mets succulents du divin Esprit, si elle n'eût joui de délices ineffables? Autrement, comment se serait-il fait qu'un homme, un être né pour la société, et sujet à tant de besoins, eût pu passer de si longues années sans aucun commerce soit avec les hommes, soit avec les choses de la terre; si au dedans de lui il n'avait porté Dieu, qui seul pourvoyait à ses besoins, et le comblait de consolations bien autrement efficaces que toutes celles du monde?

Mais, l'esprit humain ne pouvant trouver de repos que quand il connaît les causes des choses, c'est par des raisons plutôt que par des exemples qu'il faut prouver la vérité de ce bonheur. Vous sa-

vez, frères, que l'homme se compose d'un corps et d'une âme, et que l'âme est infiniment supérieure au corps. De là deux espèces de biens : ceux du corps, et ceux de l'âme, lesquels surpassent d'autant plus en noblesse les biens du corps, que l'âme est plus noble que le corps. Or, l'idée de bonheur embrasse tous les biens. Qui donc sera assez insensé, à moins toutefois qu'il n'ait une âme de pourceau, pour prétendre que le bonheur doit se placer dans les biens seuls du corps, en laissant tout à fait de côté les biens de l'esprit? C'est, au contraire, dans ces biens de l'âme que même d'éminents philosophes ont placé le bonheur de l'homme; dans ces biens qui, étant spirituels et invisibles, ne tombent pas sous nos sens. En effet, ce n'est ni dans un nombreux domestique, ni dans les richesses de la terre, ni dans le faste des choses extérieures, ni dans des mets exquis, ni dans des tables splendides, ni dans la pourpre ou la soie, ni dans l'or, l'argent ou les pierreries; c'est dans la sagesse céleste, dans la contemplation des choses divines, dans une ardente charité envers Dieu, dans les splendeurs de la divine lumière, irradiant notre âme; c'est dans la vraie liberté de l'esprit, dans cette paix intérieure, que rien ne peut exprimer, enfin c'est dans la joie de l'âme, c'est-à-dire dans les ineffables délices de l'Esprit saint, qui surpassent toutes les délices du monde, non-seulement en pureté et en noblesse, mais aussi en suavité et en étendue, et, pour tout embrasser en un mot, c'est dans la contemplation, dans l'amour du souverain bien lui-même que ce bonheur consiste, puisque là est la source d'où émanent tous ces fruits et toutes ces délices.

Voilà donc, frères, où se trouve le bonheur caché des justes, lequel, sans pompe, et sans fracas des choses extérieures, rafraîchit et sature merveilleusement l'âme de l'homme. Il est représenté par les eaux de Siloë, vantées par le Seigneur, et qui, coulant en silence, étaient méprisées et négligées des méchants. *Isa.* VIII, 6. Car les eaux spirituelles des grâces divines, coulant sans fracas et sans bruit, et d'un cours réglé et tranquille, procurent à l'homme le vrai repos et la félicité, en apaisant la soif du cœur humain. C'est à cette espèce de félicité que l'Apôtre faisait allusion dans son épître aux Colossiens : « Vous êtes morts, dit-il, et votre vie est cachée

en Dieu avec Jésus-Christ. » *Mortui enim estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Coloss. III, 3. En effet, morts aux passions du monde, ils jouissaient en Dieu des richesses et des délices spirituelles, que le monde ne saurait ni recueillir, ni connaître. — La philosophie humaine est arrivée elle-même jusqu'à une certaine ombre de cette philosophie chrétienne.

Platon, dans le *Banquet,* se livre aux plus sublimes considérations sur la beauté et l'amour divins; puis, parlant du bonheur de l'homme, il dit que le souverain bien, que le fruit de la vraie sagesse consiste dans la connaissance de la beauté suprême, simple et éternelle : en sorte que celui qui l'aurait aperçue, aimée et poursuivie de tous ses efforts, et qui, pour elle, aurait foulé aux pieds tout ce qui paraît beau et aimable, serait sage, heureux, et n'aurait rien à rechercher au delà. Cette pensée est aussi sage que vraie. En effet, que demande-t-on à toutes les choses, qui sont faites pour une fin quelconque, sinon qu'elles arrivent droit à cette fin, comme à leur centre? Si donc Dieu est la fin de toutes choses, comme il en est le principe; s'il est le bien suprême et universel, qui contient tout ce qui est bon, beau, honnête, agréable, aimable; si toutes ses créatures ne trouvent qu'en lui la plénitude et la perfection de leur existence; si la créature raisonnable a été faite pour le connaître, l'aimer, le posséder; comment serait-il possible qu'elle fût heureuse hors de lui, ou malheureuse avec lui? Que manque-t-il à celui qui connaît le bien immense, infini, qui l'embrasse de son amour, et qui en jouit? Ce bien suprême, et propre à la créature raisonnable, rassasie si bien notre âme, qu'elle ne cherche rien au delà; et ainsi l'homme qui était brûlé de cette soif ardente dont nous avons parlé, c'est-à-dire de la passion des choses de la terre, étant satisfait par l'acquisition de meilleurs biens, loin de désirer encore ces choses, les repousse avec dédain et dégoût, et les foule aux pieds.

« Celui, dit saint Bernard, à qui Dieu commence à paraître doux, trouve que le monde devient amer. » *Cui Deus incipit dulcescere, necesse est ut mundus amarescat.* Il dit encore dans une lettre : « Qui a goûté l'esprit, trouve la chair insipide; qui aspire au ciel, méprise la terre; qui est tourné vers l'éternité, prend en dédain

ce qui est transitoire. » *Gustato spiritu, necesse est desipere carnem; affectanti cœlestia, terrena non sapiunt; æternis inhianti, fastidio sunt transitoria.* Car de même que les astres du ciel perdent leur éclat à la lumière du jour, de même les biens de la chair et de la terre s'évanouissent entièrement devant la splendeur des choses spirituelles. En effet, ces biens n'ont quelque prix que pour ceux qui n'ont ni goûté, ni saisi par la pensée les biens excellents de l'ordre supérieur. On lit dans saint Grégoire : « Il est doux d'être au milieu des choses humaines, mais pour celui qui n'a encore rien goûté des joies célestes; parce que, moins il comprend les choses éternelles, plus il trouve sa joie et son repos dans les temporelles. Mais, si quelqu'un a goûté par le cœur la douceur des récompenses célestes, et entendu les chœurs harmonieux des anges; autant lui est doux ce qu'il sent au dedans, autant lui tourne en amertume ce qu'il sent au dehors. »

Après ce que nous venons de dire, on voit clairement en quoi consiste le vrai bonheur de l'homme, et combien est grande la folie de ceux qui, sans être instruits par l'expérience de tant de misères, ne cessent de chercher dans les illusions du monde une félicité et un repos de l'esprit, qu'il faut chercher en Dieu seul, c'est-à-dire à la source de tous les biens.

III.

Il reste maintenant à répondre à une question difficile. Car on dira : — Si la foi, si la raison, si la philosophie profane elle-même, si les exemples des saints, si l'expérience journalière de la misère humaine enseignent clairement, démontrent, crient du haut des toits que le bonheur, désiré de tous les hommes par un instinct naturel, est à chercher, non point dans les créatures, mais dans le Créateur même, d'où vient une si grande aberration des mortels? Pourquoi tant d'efforts vains et stériles? pourquoi tant de travaux entrepris en pure perte? pourquoi ce bonheur, si avidement désiré, tous les mortels, ou à peu près, le cherchent-ils non à sa source, maisdans les lagunes troubles et infectes des créatures? — A cette question je réponds par une autre question.

Je vous demande donc, d'où a pu venir cette erreur ancienne

et exécrable du paganisme, de laisser de côté le Créateur du monde, le vrai Dieu, pour adorer de prétendus dieux, c'est-à-dire du bois, des pierres, des images inertes. On répond d'ordinaire : — De même que la nature nous porte à honorer les parents de qui nous tenons le jour, de même aussi elle a imprimé dans nos cœurs le besoin de vénérer et d'adorer le Père souverain, le Créateur de toutes choses, duquel dérive toute paternité au ciel et sur la terre. Cette vérité a dans notre âme des racines si profondes que, si un homme, privé de tout commerce humain, avait passé toute sa vie dans les forêts et parmi les bêtes, il aurait de la vénération et un culte pour une divinité quelconque, non par suite de quelque institution humaine, mais par un mouvement naturel, à moins toutefois qu'il n'eût dépouillé jusqu'au dernier sentiment de la nature humaine. Tous les mortels étant donc portés naturellement au culte de la divinité, et ne comprenant pas en quoi consiste cette divinité, qui ne tombe pas sous les sens, promenèrent leurs regards sur toute la création, et commencèrent par adorer comme le vrai Dieu les objets qui leur parurent les plus beaux, les plus saillants, les plus utiles.

Ainsi ils mirent au nombre des dieux le soleil, la lune, et toute la milice céleste, qui exerce un certain empire sur le monde inférieur; et ils honorèrent les créatures au lieu du Créateur. Ils allèrent même si loin dans leur aberration, qu'ils accordèrent les honneurs divins, non-seulement aux astres, mais aussi aux bêtes féroces, aux crocodiles, aux serpents, aux dragons; bien plus, dit Sabellicus, l'Egypte, cette mère des prodiges, chercha des dieux jusque dans ses jardins, et vénéra comme tels l'ail et l'oignon. Quelle démence, quelle abomination, quelle monstruosité! Cet égarement, partant d'un principe louable, dégénéra, par l'ignorance et la malice des hommes, en une inqualifiable forfaiture, en un exécrable attentat. — A l'aide de cet exemple, il nous sera facile de répondre à la question proposée.

Car, de même que la nature nous porte à honorer Dieu, de même aussi elle nous porte si ardemment vers le bonheur, c'est-à-dire vers l'amour et la recherche de notre fin dernière, dans lesquels consiste la suprême perfection de l'homme; elle allume

en nous un désir si brûlant de ce bonheur, que de toutes les passions, de tous les mouvements de notre âme, celui-ci est le plus vif et le plus puissant. En effet, les philosophes enseignent que l'amour de la fin dernière n'a pas de bornes, puisqu'on la recherche pour elle-même, et non pour autre chose. Ainsi entraînés à la poursuite du bonheur, aveuglés d'ailleurs par les manœuvres du démon, les hommes, ne comprenant pas en quoi consiste ce bonheur, ont jeté, dans ce cas encore, les yeux autour d'eux pour examiner les créatures, et plaçant leur félicité dans celles qui leur paraissaient les plus belles, les plus précieuses, les plus puissantes, les plus agréables, ils les ont jugées dignes d'être poursuivies à travers feu et flammes, fût-ce même au péril de la vie. Alors, négligeant le vrai et immuable bien, ils ont regardé comme le bien suprême et le plus désirable, les uns, la renommée, l'honneur et l'illustration; les autres, de grandes richesses, ou les plaisirs du corps, ou la puissance; d'autres, l'étude des sciences, ou la faveur des princes, ou la gloire militaire, ou l'oisiveté avec une santé inaltérable, ou d'autres biens de ce genre, chacun selon son goût et son caractère. Comme autrefois il y avait une infinité de dieux, de même, au lieu d'une fin, ils en ont eu presqu'à l'infini. Quelques-uns ont poussé si loin leur égarement que, comme les Egyptiens ont érigé en dieux l'oignon et l'ail, ainsi beaucoup des nôtres ont mis leur félicité dans les choses les plus viles et les plus abjectes.

Combien ne voit-on pas de femmes, fières, comme d'un bien de premier ordre, soit de l'éclat de leur parure, soit de la seule beauté de leur visage, c'est-à-dire d'une peau fine et d'un teint frais? Et, parmi les hommes, n'y en a-t-il pas qui, avec la même vanité, sont glorieux, comme de quelque grand bien, de la force ou de l'élégance de leur corps, d'un bel habit, d'une belle chaussure, d'une jambe bien faite? Je m'étonnais autrefois de la folie de ceux qui en étaient venus à ce point de démence de décerner à l'ail et à l'oignon les honneurs de la divinité, c'est-à-dire du premier principe; je cesse de m'en étonner, aujourd'hui que je vois beaucoup de fidèles, placés en pleine lumière de l'Evangile, attribuer l'honneur de la fin dernière à des choses qui ne valent

guère mieux, et s'en glorifier comme du bien suprême. N'est-ce pas là une espèce d'idolâtrie spirituelle? Car, si l'adoration est due à Dieu, comme principe de toutes choses; toute gloire et tout amour lui sont dus aussi, comme à la fin de toute chose, et au souverain bien. De même que c'est être idolâtre, que d'adorer les créatures de Dieu; c'est être idolâtre spirituel que de les aimer plus que Dieu, et d'y mettre son bonheur comme en Dieu : l'idolâtrie, ce crime abominable, n'est donc pas entièrement détruite; elle a passé en quelque sorte de l'intelligence dans la volonté. Autrefois, les hommes mettaient les créatures au-dessus de Dieu dans leur estime, aujourd'hui ils les aiment plus que Dieu. Quelle indignité!

Si quelqu'un de vous, frères, renonçant à un tel excès, commence à avoir soif du bonheur que le Seigneur propose aujourd'hui; s'il lui dit avec la Samaritaine : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, pour que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser; « qu'il écoute cette réponse du Seigneur : « Allez appeler votre mari, et venez ici. » *Vade, voca virum tuum, et veni huc.* A quoi bon appeler le mari, pour conférer l'eau de la grâce divine? Que signifie cette alliance de choses si disparates? — Comme l'eau, dont parle le Seigneur, était mystique; ce mari qu'il fait appeler pour la recevoir doit être entendu mystiquement. *Vir,* mari, est pris ici pour l'âme virile, qui dégage l'homme des liens du démon avec l'assistance divine, le délivre du péché, et le rend apte à recevoir l'eau de la grâce divine. Car il est besoin de force virile et de courage, pour que l'homme brise la chaîne d'une mauvaise habitude, pour qu'il méprise les avanies et les clameurs du monde, pour qu'il rompe le triple lien de Satan, du monde et de la chair, lequel retient les hommes captifs dans le péché; pour qu'il comprime les passions, qu'il refrène les mouvements rebelles et les saillies du cœur, qu'il soumette à la raison la pétulance des sens, enfin qu'il subjugue la chair, et l'asservisse à l'esprit. Pour cela il faut *appeler la virilité* de l'âme, c'est-à-dire la force de la raison et le courage; sans courage il n'y a pas de vertu, car, la vertu, cette voie sûre pour arriver au bonheur, a des difficultés à surmonter.

Ici vous direz peut-être : Que fais-tu, candide orateur? Jusqu'à présent tu nous appelais au repos de l'âme, à une sainte tranquillité, au bonheur; maintenant, changeant de batteries, tu nous appelles au combat, à la croix, aux travaux, aux luttes. Cette question, frères, se trouve déjà résolue par ce que nous avons dit plus haut. Il n'est pas besoin d'un long raisonnement pour s'en convaincre. Car il est établi que la fatigue, la difficulté de la vertu, proviennent, non de la nature de la vertu, mais du levain de péché caché au dedans de nous, c'est-à-dire de notre propension au mal, et de notre tiédeur pour le bien. Si vous vous en souvenez, nous avons dit que le propre de l'eau spirituelle, c'est-à-dire de la grâce divine, est d'affaiblir l'ardeur de la concupiscence et la propension au mal, et de secourir notre faiblesse. Car la grace étant la source d'où sortent toutes nos vertus, et tous les dons du Saint-Esprit, qui guérissent, réparent, fortifient toutes les puissances de notre âme, affaiblies par la maladie du péché originel; il s'ensuit que l'âme de l'homme, guérie et raffermie par le bienfait de la grâce céleste, devient plus appropriée et plus ardente à la pratique de toutes les vertus dont elle a en elle les habitudes infuses et les sources. Alors, le joug du Seigneur, pénible et lourd si l'on regarde la maladie de la nature, est doux et léger par le secours de la grâce divine. Après avoir, dans un premier combat, triomphé de la chair et du monde à l'aide de la grâce divine, plus nous avançons dans la carrière de la vertu, plus tous les devoirs nous en sont rendus faciles, agréables et consolants.

Dévorons donc, frères, cette première difficulté, et demandons par des prières incessantes cette eau céleste que le Seigneur offre aujourd'hui à la Samaritaine. Si nous la demandons pieusement, il ne la refusera pas, lui qui nous invite ainsi à demander : « Vous lui en auriez demandé, et il vous eût donné de l'eau vive. » Demandons, frères, cherchons, frappons, implorons d'une voix importune la miséricorde du Seigneur; car il donnera à ceux qui demandent, il ouvrira à ceux qui frappent, et il ira au-devant de ceux qui cherchent. En lui seul nous trouverons toutes les grâces et tous les biens. A lui honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

PREMIER SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat super his qui infirmabantur.

Une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades. *Joan.* VI, 2.

Nous sommes déjà, mes frères, arrivés insensiblement au quatrième dimanche de ce saint temps, dimanche appelé vulgairement *in Lætare,* parce que la messe de ce jour commence par ce mot de réjouissance. Que signifie donc cette invitation si inattendue à la joie? Car « un discours à contre-temps est comme une musique pendant le deuil. » *Musica in luctu, importuna narratio.* Eccli. XXII, 6. Pourquoi, au milieu du deuil quadragésimal où retentit toujours à nos oreilles cette voix lugubre du Seigneur : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements, » *Joel.* II, 12, l'Eglise nous appelle-t-elle maintenant, non plus à la douleur, mais à la joie? La cause en est, mes frères, que l'Eglise se persuade que beaucoup de ses enfants ont profité de ce saint temps pour revenir à des sentiments meilleurs, et pour sortir de la mort du péché. Ceux-là seulement, elle commence à les soutenir par la confiance, elle les excite à espérer le pardon, et à se réjouir spirituellement de leur résurrection.

Voilà pourquoi elle dit : Réjouissez-vous, non pas tous, mais vous seulement qui avez été dans la tristesse; vous sentirez la joie merveilleuse de la consolation divine, suivant ce témoignage du Seigneur : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » *Matth.* V, 5. Ils méritent, en effet, consolation et joie, les vrais affligés, « parce que la tristesse qui est selon Dieu produit pour le salut une pénitence stable. » *Tristitia quæ secundum Deum est pœnitentiam in salutem stabilem operatur.* II Cor. VII, 10.

Si pour célébrer le retour d'un fils perdu, le Père céleste fait tuer le veau gras, et solenniser une fête dans sa maison, *Luc.* xv, 23; si les anges mêmes se réjouissent dans le ciel pour un seul pécheur faisant pénitence, à combien plus forte raison le pénitent lui-même doit-il se réjouir de son propre salut? «Vrai pénitent, dit saint Augustin, ayez de la douleur, et réjouissez-vous de votre douleur; car la douleur des blessures est un signe de santé.» Comme le bois vert, jeté au feu, pleure et brûle tout à la fois, que le vrai pénitent soit aussi en même temps dans la tristesse et dans la joie.

N'a-t-il pas raison de se réjouir, celui qui a vaincu le péché, qui a rompu ses chaînes et ses fers, qui a triomphé de Satan, qui en a secoué le joug, qui est rentré en grâce avec Dieu, et qui, par le secours divin, a été rappelé de la mort du péché à la vie? Aussi le bon père dit-il au fils économe : « Il fallait faire festin et nous réjouir, parce que votre frère était mort, et qu'il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. » *Luc.* xv, 32. Oui, frères, il est juste que, vous qui avez semé dans les larmes, vous moissonniez dans l'allégresse; que vous qui avez passé par le feu et l'eau, c'est-à-dire, par le feu de la douleur, et les larmes de la componction, vous arriviez à la consolation de l'espérance et de la joie. Mais, je le répète, frères, cette joie n'appartient qu'à ceux qui ont été dans la tristesse, non à ceux qui sont encore engagés dans la fange du péché, et qui, au milieu de ce carême, non-seulement n'ont pas confessé leurs crimes, mais n'ont pas même résolu de fuir les occasions de péché, qui les enlacent comme autant de liens. Non, l'Eglise ne les appelle pas à la joie spirituelle et à l'hérédité céleste, aussi longtemps qu'ils demeurent dans cet état; elle sait qu'il est écrit : « Que les méchants périssent devant Dieu, comme la cire fond devant le feu. Que les justes soient comme dans un festin, qu'ils se réjouissent en présence de Dieu, qu'ils se livrent à l'allégresse. » *Ps.* LXVII, 3. A ceux-là sont dénoncées la mort et la perdition; ceux-ci sont invités au banquet céleste, et à la joie spirituelle. Cette joie, frères, fruit d'une tristesse salutaire, implorons-la donc d'une voix suppliante auprès de Dieu, par l'entremise de la très-sainte Vierge, afin que nous ayons droit de nous réjouir aujourd'hui avec l'Eglise. *Ave Maria.*

« Jésus s'en alla au delà de la mer de Galilée, qui est le lac de Tibériade; et une grande foule le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades. » Tous ceux-là suivaient le Seigneur, mais l'intention, qui les portait à suivre, n'était pas pure chez tous. Sous le voile de la piété, beaucoup cherchaient non pas tant Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'eux-mêmes et leurs avantages. Et quoique l'Evangéliste dise qu'ils le suivaient, parce qu'ils le voyaient opérer des miracles; un peu plus bas cependant le Seigneur interprète ainsi leurs intentions : « En vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non à cause des miracles que vous avez vus, mais parce que je vous ai donné à manger, et que vous avez été rassasiés. » *Joan.* VI, 26. C'est-à-dire, ce n'est pas parce qu'à la vue de tant de prodiges vous avez fait des progrès dans la foi, but de ces prodiges, mais c'est parce que vous regardiez avant tout votre utilité. C'était donc la nourriture du corps seulement qu'ils cherchaient dans les miracles, et non la foi. Ici apparaissent clairement la perversité et l'ingratitude des hommes, qui abusent en mille manières des bienfaits de Dieu. Car il est constant que tous les miracles, accomplis par le Seigneur pendant sa vie mortelle, avaient pour objet d'abord la santé de l'âme, puis celle du corps; il se proposait de guérir dans l'âme la blessure de l'infidélité, et de délivrer les corps de toutes les maladies. Mais les Juifs voulaient bien de la santé du corps; quant à la guérison de leur blessure d'incrédulité, c'était leur moindre souci. Au reste, ils prouvaient qu'ils étaient bien malades sous ce dernier rapport, eux qui demandaient au Seigneur un nouveau miracle en ces termes : « Quel miracle donc faites-vous, afin que le voyant nous croyions en vous? Que faites-vous d'extraordinaire? » *Joan.* VI, 30.

Si, à cause de cela, ils étaient blâmables, nous ne le sommes guère moins, nous qui chaque jour faisons à peu près la même chose. Car il est évident que tous les bienfaits de la nature, et ce monde lui-même tout entier, ont été institués surtout pour nous porter à admirer et à aimer notre Créateur, notre bienfaiteur; et ensuite pour que les productions incessantes de cette nature pourvussent aux besoins de notre corps. La pensée du Seigneur a donc été de nous amorcer en quelque sorte par ces

bienfaits matériels, afin que, séduits par les biens du corps, dont nous sommes si avides, nous excitions en même temps dans notre cœur et la foi et l'amour, et que ces biens soient une espèce d'intermédiaire pour nous faire passer de la santé du corps à la santé de l'âme. Mais nous, que faisons-nous? Nous sommes si attachés aux choses de la terre, nous usons si à contre-sens des choses créées que, poursuivant avec passion celles seulement qui sont utiles et avantageuses au corps, nous repoussons avec dédain comme superflues, et ne nous concernant en rien, celles qui pourraient sauver l'âme; et cependant c'est en considération de ces dernières que toutes les autres ont été établies.

En cela, nous ressemblons à ces serviteurs infidèles qui, ayant reçu de leur maître une assez forte rémunération à condition de le servir, sont enchantés du salaire reçu par eux, mais ne veulent plus entendre parler de service. C'est ce que nous faisons, nous qui usant, pour la réfection de nos corps, de tous les bienfaits de Dieu contenus dans les diverses parties de ce monde, ne levons pas même les yeux au ciel pour reconnaître le dispensateur de dons si merveilleux. Et, ce qui est bien plus grave, il en est qui non-seulement oublient leur généreux bienfaiteur, mais même qui usent et abusent de ses bienfaits jusqu'à l'outrager, comme il s'en plaint lui-même par la bouche du Prophète : « Je les ai rassasiés, et ils sont devenus des adultères; ils couraient dans la maison d'une prostituée. » *Jerem.* v, 7. Ainsi l'abondance qu'ils tenaient de la libéralité du Seigneur, et qui devait exciter leur reconnaissance, suivant ces paroles divines : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés, ils loueront le Seigneur et le rechercheront, » *Ps.* XXI, 27, a été pour eux une occasion, non de louer le Seigneur, mais de se livrer à la débauche et de violer les prescriptions de Dieu. Gorgés de vins et de viandes, ils servent leurs passions et leurs plaisirs; c'est là leur dieu.

Je ne saurais mieux comparer leur impudence qu'à la perversité d'Hanon, roi des Ammonites. Il venait de perdre son père qui avait été lié d'amitié avec David; et David, par déférence, lui avait envoyé à cette occasion des ambassadeurs pour lui adresser des compliments de condoléance. Bien loin de reconnaître ce procédé,

Hanon, traitant les envoyés comme des espions, leur fit raser la moitié de la barbe, leur fit couper la moitié des habits jusqu'au haut des cuisses, et, après cet ignoble outrage, les congédia. II *Reg.* x, 1 et seq. A ce prince sans pudeur ressemblent ceux qui abusent des bienfaits divins; qui, à cette occasion, au lieu d'honorer, de servir, de louer Dieu, se livrent à la débauche et à l'orgueil. Vous voyez, frères, que nous ne différons pas beaucoup de ceux-là, lorsque, dans les œuvres divines, nous recherchons si avidement ce qui est pour le corps, et que nous négligeons entièrement ce qui a rapport au salut de l'âme. Voilà comme les Juifs suivaient le Christ, non pour recueillir la foi, que leur proposaient tant de miracles, mais pour engraisser leurs corps de la pâture que leur donnait le Seigneur.

Par suite de ce désordre, toutes les fois que nous sommes travaillés par les maladies, par la peste, par la famine, par la guerre, ou quelque grave incommodité du corps, alors enfin nous courons dans les temples, nous demandons des prières publiques, chacun fait célébrer le saint sacrifice, ou fait des vœux, ou entreprend nu-pieds de lointains pèlerinages : pourquoi tout cela? l'un pour être délivré de sa maladie, l'autre pour obtenir une heureuse navigation; celui-ci pour réussir dans une entreprise matrimoniale qui lui tient fort à cœur, l'autre pour gagner un procès qu'il a intenté. Et quand les hommes se conduisent ainsi dans de telles circonstances, vous en trouverez à peine un qui vous demande une messe pour être affranchi de la maladie d'orgueil, de colère, d'envie, de haine, de luxure, qui le dévore; ou bien pour acquérir les vertus d'humilité, de charité, de chasteté, de patience. Le Seigneur fait connaître leurs pensées et leurs désirs par l'organe d'Osée : « Ils ne cherchent que du blé et du vin, et, quand ils en ont, ils s'éloignent de moi. » *Super triticum et vinum ruminabant, et discesserunt a me.* Ose. VII, 14. C'est-à-dire, tous leurs soins, tous leurs soucis sont pour le blé, pour le vin, pour l'huile, et autres biens de cette sorte; quant à moi, qui les répands sur eux avec tant de libéralité, ils me négligent. Si donc l'âme est tellement supérieure au corps, si ses biens et ses maux sont infiniment plus grands que ceux du corps, comment

qualifier notre démence, à nous qui, tourmentés sans cesse à l'occasion de ceux-ci, vivons dans la plus complète indifférence sur ceux-là?

D'après ce qui précède, chacun de nous peut voir à quelle bannière il appartient. Car la principale différence entre les justes et les méchants, c'est que les justes, surtout ceux qui aspirent à la perfection, n'ont qu'une seule préoccupation sur laquelle se concentrent tous leurs efforts, toute leur énergie : c'est de servir Dieu, et de veiller au salut de leur âme; c'est là le seul objet de tous leurs vœux, au point qu'ils se feraient scrupule de demander la moindre chose relative au bien-être ou à la santé du corps, qu'ils regardent avec le dernier mépris. Les méchants, au contraire, « ceux qui donnent leurs noms à leurs domaines, » *Ps.* XLVIII, 12, les citoyens endurcis de Babylone, s'occupent uniquement de leur corps, comme s'ils n'avaient ni âme, ni foi, ni espérance en la vie future. Pour eux, le souverain bien, c'est la prospérité de ce corps, son bien-être, ses plaisirs; c'est à lui qu'ils rapportent tous les travaux de la vie, toutes les choses divines et humaines; de sorte que si quelquefois il leur prend fantaisie, ou de chercher Dieu, ou de l'invoquer, ou de se le rendre propice par leurs vœux, c'est moins Dieu qu'eux-mêmes qu'ils cherchent, parce que leur mobile c'est non pas l'amour de Dieu, mais l'amour d'eux-mêmes. De ce nombre étaient ceux qui suivaient le Seigneur, soit pour être guéris de leurs maladies, soit pour être rassasiés de pains; et qui cependant, nous l'avons dit, ne croyaient pas encore en lui.

Eh quoi, direz-vous, tu nous défends donc de recourir humblement à Dieu dans nos calamités? Nullement. Bien au contraire, je le demande de toutes mes forces. C'est même souvent pour cela que le Seigneur nous envoie des épreuves, afin qu'avertis au moins par ces plaies, nous revenions à lui. De là ces paroles du Prophète : « Couvrez, Seigneur, leur visage d'ignominie, et ils chercheront votre nom. » *Ps.* LXXXII, 17. Le même Seigneur, par la voix d'Isaïe, se plaint que les hommes, accablés de maux, ne se réfugient pas dans son sein : « Le peuple n'est pas revenu vers celui qui le frappait. » *Isa.* IX, 13. Et encore : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont pas senti; vous les avez broyés, et ils n'ont pas

voulu se soumettre au châtiment. » *Percussisti eos, et non doluerunt; attrivisti eos, et noluerunt recipere disciplinam.* Jerem. v, 3. Ceux qui, dans toute calamité, recourent au Seigneur, je ne les accuse donc pas, je les approuve fortement; ce dont je me plains, c'est que toute leur sollicitude est pour les maladies du corps, et nullement pour celles de l'âme : c'est que nous ne comprenions pas que, par ces maux du corps, le Seigneur veut procurer le salut de notre âme. Cela prouve clairement que nous sommes charnels, puisque nous n'avons de goût et de souci que pour ce qui est de la chair, et non pour ce qui est de l'âme.

Le Seigneur ayant donc résolu de nourrir cette multitude qui le suivait, dit à Philippe : « Comment nous procurer assez de pain pour tant de monde? Il disait cela pour le tenter. » Tenter, comme vous le savez, c'est vouloir connaître quelque chose au moyen d'expériences, et sonder le fort ou le faible. Toutefois le Seigneur n'avait pas besoin de cette épreuve, lui qui connaît toutes choses avant qu'elles arrivent; mais les hommes ont besoin d'expériences, afin de connaître plus sûrement, et eux-mêmes, et les soins de la providence divine. Par cette interrogation, il voulait éprouver la foi de Philippe, et voir si, après tant de miracles, il aurait pleine foi à ce qui allait suivre. Pour que vous compreniez mieux, il est bon de faire observer ici une différence entre les justes et les impies, entre les parfaits et les moins parfaits. C'est que les justes profitent tellement des œuvres et des bienfaits divins, qu'au moyen du passé ils apprennent à conjecturer et à attendre l'avenir. Ainsi, lorsqu'Abraham envoya son serviteur, pour chercher à son fils Isaac une épouse de sa race et de sa parenté, le serviteur manifesta des inquiétudes sur le succès de sa mission. Mais Abraham, fort des bienfaits de Dieu, rendit par ces paroles la confiance au serviteur chancelant : « Le Seigneur du ciel et de la terre, qui m'a tiré de la maison de mon père, et m'a dit : Je donnerai cette terre à ta race, lui-même enverra son ange avec toi, et tu recevras une épouse pour mon fils. » *Genes.* XXIV, 7. Voyez-vous comme le passé lui était garant de l'avenir?

Ainsi encore, réduit à la plus grande détresse, parce que tout Israël, conjuré pour le détrôner, suivait de tout son cœur Absalon

son fils, David, fuyant avec une petite troupe, II *Reg.* xv, *passim,* était cependant si plein de confiance, qu'il disait : « J'ai dormi et me suis reposé, etc. » *Ego dormivi et soporatus sum.* Au lieu de ces mots, comme en hébreu les temps du *passé* et du *futur* se confondent, d'autres ont traduit plus clairement : *Ego cubabo et dormiam, meque ipsum excitabo, quia Dominus sustentat me.* « Je me coucherai, je dormirai, et me réveillerai, parce que le Seigneur me soutient. » *Ps.* III, 6. Il s'appliquait ainsi à lui-même cette promesse du Seigneur : « Vous dormirez, sans qu'il y ait personne qui vous épouvante. » *Sophon.* III, 13. Voilà pourquoi il dit : « Je dormirai, et je me réveillerai; » ce ne sera ni le bruit des chevaux, ni l'éclat de la trompette, ni le cliquetis des armes, qui me réveilleront; mais moi-même, quand j'aurai assez dormi, je me réveillerai. — Quoi donc? d'où vient ta confiance, pour que dans cette guerre périlleuse et acharnée, tu te promettes une telle paix? — Il ajoute aussitôt la cause : Parce que le Seigneur me soutient. — Comment sais-tu qu'il te soutient? — Par le passé je juge de l'avenir. « Parce que vous avez frappé tous mes adversaires, et brisé les dents des pécheurs. » *Ps.* III, 8. Comme s'il avait dit : Au milieu de tant de périls qui m'environnent de toutes parts, je serai plein de calme et de confiance; parce que, Seigneur, jamais vous ne m'avez manqué dans mes traverses. Vous avez terrassé Saül, mon implacable et perpétuel ennemi; vous avez rendu vaines la violence et la fureur des méchants qui attentaient à ma vie, soit à découvert, soit dans l'ombre. Voilà comment le souvenir de vos bienfaits passés fortifie mes espérances, et m'est garant contre les dangers à venir; puisque vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, et que de vous, en pareilles circonstances, je me promets toujours la même protection et la même miséricorde. C'est pour la même raison que ce Prophète a écrit le long psaume LXXVII, commençant ainsi : « Peuple, écoutez ma loi. » Il y rappelle, pour animer les Hébreux à l'espérance, et à la pratique des divins commandements, tous les bienfaits dont Dieu combla leurs pères : « Nous annoncerons les louanges du Seigneur, sa force et les œuvres merveilleuses qu'il a faites. » *Ibid.* 4. Pourquoi? — « Afin qu'ils mettent en Dieu leur espérance, qu'ils n'ou-

blient pas les œuvres de Dieu, et qu'ils gardent ses commandements. » *Ibid.* 7. Car je sais que ces connaissances et ces contemplations entretiennent merveilleusement l'espérance en Dieu, et qu'elles portent les hommes à aimer, à pratiquer les lois divines.

Revenons à notre histoire. A quel point de cette philosophie chrétienne Philippe était-il arrivé? Les miracles et les bienfaits passés lui avaient-ils appris que le Seigneur pouvait pourvoir à la nécessité présente, tout aussi bien qu'il l'avait fait ailleurs? C'est pour l'éprouver à cet égard que le Seigneur l'interroge. Mais Philippe et les autres, avant l'arrivée du Saint-Esprit, étaient restés bien ignorants, et de prémisses si évidentes ils n'étaient pas en état de tirer une conclusion si facile. Nous lisons dans saint Matthieu que le Seigneur, en une autre circonstance, leur reprocha vivement cette ignorance. Ils venaient de traverser le lac, et n'ayant pas de pain, ils étaient inquiets, lorsque le Seigneur leur dit: « Hommes de peu de foi, pourquoi vous entretenez-vous ensemble de ce que vous n'avez de pains? Ne comprenez-vous pas encore, et ne vous souvient-il pas que cinq pains ont suffi pour cinq mille hommes, et combien vous en avez remporté de paniers? et que sept pains ont suffi pour quatre mille hommes, et combien vous en avez remporté de corbeilles? » *Matth.* XVI, 8 et seq. Voyant une autre fois le Seigneur marcher sur la mer, quoiqu'il les appelât de sa voix qui leur était connue, ils pensèrent que c'était un fantôme. *Matth.* XIV, 26. « Ils n'avaient pas fait assez d'attention sur le miracle des pains, parce que leur cœur était aveuglé. » *Marc.* VI, 52.

On voit par là, (Cajétan le remarque), que la foi est un don spécial de Dieu, puisque la vue de tant de miracles ne fit faire aux disciples que peu de progrès dans cette vertu. Pour moi, j'ajoute que ni miracles, ni fléaux, ni bienfaits de Dieu, quelque grands qu'ils soient, ne suffisent, sans un souffle particulier de Dieu, pour éclairer convenablement nos intelligences. — Immenses furent les bienfaits que reçut Adam dans le paradis; immenses furent les plaies qui frappèrent Pharaon en Egypte; assez éclatants étaient les miracles que les Juifs virent en Jésus-Christ; et néanmoins, Adam, comblé de tant de bienfaits, succomba dans le para-

dis; et Pharaon, broyé sous tant de fléaux, persista dans le mal; et les Juifs, à la vue de tant de miracles, restèrent obstinés dans leur incrédulité. Hélas! s'il en est ainsi, quelle espérance me restera-t-il de voir nos paroles, nos cris, servir en quelque chose au salut de nos auditeurs, à moins que le secours du ciel n'intervienne; puisque ni tant de bienfaits, ni tant de fléaux, ni tant d'admirables miracles n'ont été d'aucune utilité pour les hommes? — C'est là, frères, la croix bien lourde et presque intolérable de ceux qui, prêchant avec zèle la pure doctrine du Christ, voient que tant de veilles, de travaux, d'études et d'efforts portent si peu de fruit.

II.

Que reste-t-il donc? — Il reste que le fidèle s'abaisse jusqu'au fond de l'abîme; et que, reconnaissant sa petitesse et sa misère, il s'attache tout entier à Dieu, ne dépende que de Dieu, et lui crie sans cesse : Ne m'abandonnez pas, ne me rejetez pas de votre face, ne me retirez pas votre main. Sans cette main, ni l'ange dans le ciel, ni dans le paradis le premier homme, ni à l'école du Sauveur un apôtre choisi par lui, ne furent à l'abri du danger; soutenus par elle, au contraire, le bienheureux Job fut en sécurité sur son fumier, André au gibet, et les saints martyrs sur le chevalet.

Voilà, frères, le premier et le souverain remède; voici le second : instruits par les erreurs des disciples du Seigneur, concluons de ses bienfaits passés à ses bienfaits à venir, et en ayant reçu de nombreux et d'immenses, apprenons à en espérer de moindres, pour ne pas perdre courage dans l'adversité. Ainsi, chacun pourra se dire : Dieu m'a donné cette âme par laquelle je vis, ce souffle que je respire, cette foi par laquelle je suis chrétien. De préférence à tant de milliers d'hommes, il m'a mis au nombre de ses enfants par la grâce du baptême, et m'a fait entrer en participation de la nature divine. Pour moi il est descendu du ciel; pour moi il s'est fait non-seulement homme, mais opprobre des hommes; que ne dois-je pas attendre d'un père si aimant? Lui qui a conféré de si grands biens, comment en refuserait-il de moindres? Lui qui a pourvu à mes besoins au prix de si grands sacrifices, comment

me manquerait-il dans mes périls, quand il n'y a plus lieu pour lui à aucuns travaux? Si mes transgressions m'ôtent cette confiance, est-ce que sa bonté et sa miséricorde ne sont pas au-dessus des péchés du monde entier? Voilà, frères, notre philosophie. Eusèbe Emissène l'a dit : Que l'homme reconnaissant des biens qu'il a reçus, apprenne à espérer ceux qui lui sont promis; et que la bonté passée de son Dieu lui soit caution des biens à venir.

Mais, en parlant ainsi je rougis, s'il faut avouer franchement ma pensée; car je crains de parler à des sourds, ou à des gens qui regardent mes paroles comme une chanson. En effet, combien y en a-t-il qui, dans la détresse et quand tout secours humain leur manque, persistent avec constance et fermeté dans cette espérance en Dieu? Quelle est l'âme, si elle n'a pas d'appui ailleurs, qui cherche à se rafraîchir dans la confiance en la divine miséricorde? Et, ce qui est plus déplorable, quoique dans les tribulations nous recourions si peu à la consolation de cette espérance, cependant dans la perpétration du péché nous nous appuyons si bien sur cette même espérance en la divine miséricorde, qu'il semble que nous y puisions des encouragements au mal. Les méchants ne vantent donc et ne célèbrent la miséricorde de Dieu que pour en prendre occasion de vivre avec plus de licence, et de commettre tous les forfaits. Toutefois eux qui donnent ainsi tant d'étendue à la miséricorde divine, ils la rapetissent singulièrement d'une autre manière. Car il arrive souvent que tel individu se défie de pouvoir obtenir autrement que par la fraude et l'injustice beaucoup de choses qu'il croit nécessaires aux usages de la vie ; et il n'a pas une assez haute idée de la divine miséricorde pour avoir la confiance qu'il pourra en obtenir ces mêmes choses par ses prières. Que fait-il donc? Il ne craint pas de violer les lois de Dieu, pour arriver à l'objet de sa convoitise, et il espère le pardon de son crime de cette miséricorde dont il ne croit pas pouvoir tirer des secours pour sa vie. Peut-on rien imaginer de plus absurde? En effet, demandez à un usurier, à un marchand indélicat, à un plaideur de mauvaise foi, à un avocat injuste, à un juge inique, pourquoi il s'enrichit par des voies illicites; il n'apportera pas d'autre raison que les besoins de sa famille, et la miséri-

corde de Dieu qui pardonne facilement les offenses. A un tel homme voici le langage que je puis tenir :

O homme, dites-moi, puisque vous avouez que Dieu est assez bon, assez miséricordieux pour vous pardonner vos crimes; pourquoi plutôt ne concevez-vous pas de lui cette espérance, qu'il pourvoira à vos besoins sans qu'il faille perpétrer tant de forfaits? Pourquoi faites-vous Dieu si miséricordieux à pardonner, si barbare et si négligent à secourir votre indigence? Pourquoi, quand vous lui accordez ce qui est plus grand, lui retirez-vous ce qui est moindre? Car la miséricorde qui pardonne les transgressions est autrement grande, que celle qui pourvoit aux nécessités du corps. La première donne la vie éternelle, la seconde entretient la vie temporelle. L'une donne le prix du sang d'un Dieu; l'autre, une nourriture qu'elle ne refuse pas même aux fourmis et aux vermisseaux. Si donc vous avez assez de confiance en la miséricorde divine, pour en espérer un bien si précieux, comment se fait-il que vous n'osez pas en espérer une chose si vile? Ainsi, vous exaltez la miséricorde de Dieu, pour l'offenser avec plus de licence, et non pour tout attendre de lui, renoncer au péché, et vous abandonner à lui sans réserve.

Quoi donc? ne comprenez-vous pas que ce sont là des machinations du diable, qui cherche à vous enlacer? Avez-vous oublié ce conseil : « Ne mettez point votre confiance dans l'injustice et dans les rapines? » *Nolite sperare in iniquitate, et rapinas nolite concupiscere.* Ps. LXI, 11. De grâce, quel bien pouvez-vous vous promettre de ce que vous avez acquis par l'iniquité? Pour y parvenir, vous vous faites un ennemi de celui sans qui rien ne peut réussir. Vous allez même jusqu'à vous servir de Dieu en guise d'un marche-pied, au moyen duquel vous puissiez atteindre à ce que vous convoitez. Je vous le demande, qui s'est jamais bien trouvé d'avoir offensé Dieu? Car Dieu, jaloux de sa gloire, pour qu'aucun forfait ne soit heureux en ce monde, confond si bien les projets des impies, que les mêmes moyens qu'ils emploient pour arriver au bonheur, les conduisent à leur perte. Si cette raison ne vous convainc pas, vous qui voulez vous enrichir par des moyens injustes, en voici une qui doit vous con-

vaincre : c'est que, si Dieu ne le favorise et ne lui est propice, personne ne saurait acquérir ni richesses, ni tout ce que le vulgaire appelle des biens. Tout le psaume CXXVI n'est qu'un développement de cette vérité. Dans presque tous les autres psaumes, le royal Prophète dépeint le bonheur et les trésors que les âmes justes trouvent en Dieu seul; mais, dans ce psaume CXXVI, il ajoute que, sans la volonté et le bienfait de Dieu, nul ne saurait avoir ni biens terrestres, ni sécurité, ni paix, ni héritage, ni postérité. « Si Dieu ne bâtit la maison... Si Dieu ne garde la ville, etc. » Mais à ses bien-aimés le Seigneur donnera la paix et la tranquillité, pour qu'ils dorment paisiblement, et que rien ne les effraie; il leur donnera une postérité, des enfants à qui ils laissent leur héritage.

La même pensée est exprimée dans ce verset : « Il ne nous viendra du secours ni de l'Orient, ni de l'Occident, ni du désert, parce que c'est Dieu qui est le juge. » *Ps.* LXXIV, 7. C'est-à-dire, malgré Dieu, ou sans la faveur de Dieu, aucun artifice, aucun moyen, aucun travail ne procurera aux hommes richesses, puissance, ou dignités, parce que la dispensation de ces choses appartient à celui-là seul qui, arbitre équitable du monde, départit à chacun, suivant qu'il lui plaît, soit les récompenses, soit les supplices mérités. Ainsi « tel sort de prison pour régner, et tel, qui est né roi, tombe dans la pauvreté. » *Eccle.* IV, 14.

Personne, frères, ne peut douter de la vérité de nos assertions, puisqu'elles s'appuient sur le témoignage des saintes Lettres. S'il en est ainsi, quelles ne doivent pas être, dans toutes leurs traverses, la paix et la tranquillité des justes, qui ont au ciel un tel père et un tel protecteur? Ils peuvent dire à bon droit avec le Prophète : « Je dormirai et reposerai en paix; parce que, Seigneur, vous m'avez merveilleusement établi en espérance; » ou, comme traduit saint Jérôme : « parce que vous m'avez fait habiter en espérance et en sécurité. » *Ps.* IV, 9. Les impies peuvent aussi apprendre par là, combien sont vains et impuissants les efforts de ceux qui, en opposition avec Dieu, cherchent à s'assurer la sécurité, les richesses, et les biens de la terre. Ils ont beau suer, user toute leur énergie; ils perdent leur temps et leur peine; et, instruits par

leurs stériles tentatives, ils apprendront à leurs dépens que le Prophète a dit vrai : « Vous concevrez du feu, et vous enfanterez de la paille. » *Concipietis ardorem, et parietis stipulam.* Isa. XXXIII, 11. C'est-à-dire, les projets que vous formez seront, par leur impuissance et leur inanité, comparables à du chaume broyé ; l'ouvrage qu'enfin vous enfanterez avec les efforts d'une femme en travail, sera comme une paille sèche. — Mais revenons.

III.

Philippe et André n'avaient donc pas répondu convenablement à la question proposée. Cependant le Seigneur ordonne à ses disciples de faire asseoir la foule, et de la préparer à prendre son repas. Ici il faut rendre justice à l'obéissance des disciples : n'ayant pas de quoi pourvoir aux besoins d'une telle multitude, ils n'hésitent pas; ils n'apportent ni objection, ni retard; ils exécutent les ordres du Seigneur, et font asseoir le peuple. Le Seigneur prit donc les pains, et, rendant grâces, il les rompit; puis les donna aux disciples, pour qu'ils les distribuassent à la foule. Remarquons ici d'abord qu'il lui était également facile de rassasier ce peuple, et avec ces pains, et sans ces pains; cependant le Seigneur ne crut pas devoir négliger ce faible approvisionnement, qu'il multiplia en vertu de sa bénédiction et de sa puissance. Il y a là pour nous un grand enseignement. Sans doute c'est par un bienfait particulier de Dieu que nous sommes justifiés et que nous avançons de vertu en vertu; ce qui fait dire à saint Augustin : « Seigneur, c'est votre grâce qui nous excite, nous élève, nous enflamme, nous fait avancer; par elle, nous pouvons, dans cette vallée de larmes, faire monter notre cœur vers vous, et chanter le cantique des degrés. » Mais quoique l'entrée et le progrès dans la vie spirituelle soit un bienfait particulier de Dieu, cependant il exige de nous quelque chose; il ne veut donner du sien, c'est-à-dire donner le principal, qu'à la condition que nous lui donnerons du nôtre, quelque peu que ce soit.

Oui, ce que Dieu nous accorde l'emporte infiniment sur ce qu'il nous demande. Que n'a-t-il pas souffert pour notre salut? Et que nous demande-t-il autre chose que la pénitence et la charité, ce

résumé de la loi? Cependant, si nous ne donnons pas ce peu, nous n'obtiendrons pas le souverain bien. Par la grâce de Dieu offrons donc ce que nous pouvons, c'est-à-dire, quelques semences de vertus; le Seigneur multipliera cette semence, et fera fructifier notre justice. Car, il a été dit avec vérité : « Il sera donné à celui qui a, et il nagera dans l'abondance; » c'est-à-dire, à qui donnera un peu, on donnera beaucoup. Or, il serait bien déplorable que, ne voulant pas, par insouciance, accorder le peu qui nous est demandé, nous perdissions la grâce du Christ. Quant aux moyens à employer pour obtenir le pardon de nos fautes, pardon qui est l'objet de ce saint temps, que pouvait-on exiger de moins que la pénitence et la confession? Car quelle plus grande clémence que celle qui accorde à une confession suppliante et contrite la grâce de la rémission, tandis que Jésus-Christ Notre-Seigneur ne nous l'a méritée qu'au prix de son sang? Mais combien peu veulent se procurer cette grâce, même à si bon marché?

Comment? dira quelqu'un. Mais il n'y a pas de fidèle qui, en ce saint temps, ne s'approche du sacrement de pénitence? — Je le veux bien. Mais combien y en a-t-il qui fassent une bonne confession? Car, puisqu'il y en a tant qui, une fois leur confession achevée, ne changent rien à leur première vie, et se souillent des mêmes fautes, haines, débauches, médisances, parjures, mensonges, dont ils étaient les esclaves; quel signe aurai-je pour penser qu'ils ont recueilli, par la vertu des sacrements, l'Esprit et la grâce du Christ? Si vous me demandez quels sont les défauts de leurs confessions, je répondrai que ces défauts sont nombreux, et voici les principaux : d'abord la plupart n'examinent pas, ne scrutent pas leur vie, mais viennent remplir ce devoir sans réflexion, sans aucune préparation; ensuite ils ne fuient pas les occasions du péché, ne restituent pas les objets dérobés, ne font pas amende honorable au prochain pour la réputation qu'ils lui ont ravie. Ces choses et autres semblables pourront être traitées, à l'occasion, avec plus de développements, par les prédicateurs. Qu'il me suffise de leur avoir préparé la voie.

Le Seigneur prend donc les pains d'orge, et commence par rendre grâces à son Père; nous enseignant par son exemple

qu'avant le repas nous devons élever notre âme à Dieu, qui nous fournit tout en abondance, dont le bienfait pourvoit à notre nourriture, dont la Providence nous gouverne, dont la volonté nous soumet toutes les créatures, et qui a tout mis sous nos pieds, brebis, bœufs, animaux du désert. *Ps.* VIII, 8. Cependant les mœurs du peuple chrétien ont tellement dégénéré que, si un homme de quelque distinction, avant de prendre son repas, faisait une prière, il n'en manquerait pas qui riraient de lui, comme d'un inepte et d'un stupide. Ce seul indice ne suffit-il donc pas pour caractériser la malheureuse corruption de ce siècle, où la doctrine et les exemples du Christ, où le Christ lui-même sont méprisés au point qu'imiter le Christ est tenu un opprobre? « Quel est, dit Salvien, l'honneur du Christ chez les chrétiens, où la religion est une ignominie? »

Dès que tous furent rassasiés, le Seigneur ordonna à ses disciples de recueillir les morceaux qui restaient, afin que rien ne fût perdu. — Que vous importe donc à vous, Seigneur, de voir se perdre quelques débris de pains d'orge, multipliés par le seul contact de vos mains? Certes, si vous ne laissez pas perdre ces vils débris, comment laisserez-vous périr les âmes, que vous avez rachetées, non par le contact, mais par les blessures de vos mains? Si vous êtes sensible à la perte de restes de pains d'orge, nourriture des bêtes autant que des hommes, quels ne seront pas vos sentiments en voyant périr tant d'âmes que vous avez créées à votre image? à l'empire desquelles vous avez soumis ciel, terres, mers, et tout le reste? pour le salut desquelles vous êtes descendu du ciel sur la terre, et avez bravé la mort la plus cruelle? Il s'ensuit donc de là que, s'il pouvait encore souffrir, il ne verrait pas sans une vive douleur tant d'âmes dans le monde courir à leur perte. Car celui qui, au rapport de saint Marc (VI, 34), eut compassion de ceux qui le suivaient, parce qu'ils étaient comme des brebis sans pasteur, comment n'aura-t-il pas pitié, en voyant maintenant tant d'âmes dans la gueule des loups?

Tâchons donc, frères, d'épargner au Sauveur cette cause de douleur. Pour y parvenir, ressuscitons, en ce saint temps, de la mort à la vie par une vraie pénitence, condamnons les crimes de

notre vie passée, retranchons vaillamment et invinciblement toute occasion de péché, commençons une vie nouvelle, et, à la faveur de la grâce divine, persévérons-y jusqu'à la fin; nous mériterons ainsi de recevoir, des mains du Seigneur, l'éternelle vie pour laquelle nous avons été créés.

SECOND SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE DE CAREME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Dixit Dominus ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent hi? Hoc autem dicebat tentans eum, etc.

Jésus dit à Philippe : Où pourrons-nous acheter du pain pour tout ce monde? Il disait cela pour le tenter. *Joan.* VI, 5.

« Jésus alla au delà de la mer de Galilée, ou lac de Tibériade, et une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades. » Il y avait bien d'autres causes pour lesquelles ils suivaient le Christ, mais l'Evangéliste donne surtout celle-ci, c'est qu'il guérissait de maladies désespérées. Le Seigneur pouvait bien opérer d'autres miracles plus magnifiques aux yeux de ce peuple grossier, des signes du ciel tels que les demandaient les pharisiens, et qu'opérèrent Jésus, fils de Navé, et le prophète Isaïe, dont l'un arrêta le soleil, et l'autre le fit rétrograder ; mais notre Jésus, se souvenant de son nom, s'attachait de préférence à faire des miracles utiles aux hommes, et qui fussent à la fois des signes et des bienfaits : des signes qui attestaient la puissance de sa divinité, des bienfaits qui montraient sa sollicitude pour le genre humain. Il n'est donc pas étonnant, s'il était suivi d'une grande foule d'hommes, puisque ses œuvres leur étaient aussi utiles qu'elles étaient glorieuses pour lui-même. Par un mouvement naturel, tous les hommes cherchent partout leur guérison et leurs avantages.

Le Seigneur, ayant donc vu cette multitude, dit à Philippe :

« Où achèterons-nous du pain pour tout ce monde? Il disait cela pour le tenter; car il savait bien ce qu'il ferait. » Grande et subtile tentation, en effet; et rien d'étonnant, que Philippe y ait été pris. Car si le Seigneur lui eût demandé : Que ferons-nous pour rassasier une telle foule? Philippe eût peut-être répondu : Seigneur, vous savez tout; c'est à vous de le savoir, à nous d'obtempérer à vos conseils et à vos ordres. Mais comme il se servit du mot *acheter,* Philippe ne comprenant pas la force de la tentation cachée sous ce mot, crut que le Seigneur l'interrogeait simplement sur l'achat de pains, et répondit avec assez d'à-propos que deux cents deniers ne suffiraient pas pour cet objet. Le Seigneur en effet avait coutume de confier ce soin à ses disciples, et ils crurent qu'il en avait chargé le traître Judas, lorsque, la veille de la passion, il lui dit : « Ce que vous faites, faites-le vite. » Ils crurent, dis-je, que le Seigneur l'avait chargé d'acheter tout ce qui était nécessaire pour la fête. Cette tentation ayant donc été dirigée si subtilement par le Seigneur, il nous faut rechercher ce que le divin Maître avait en vue. Car son intention n'est pas du tout à négliger.

Pour traiter plus facilement cette question, commençons par établir que, si l'on ne considère que la vie présente, il y a trois espèces d'hommes : ceux qui n'obéissent qu'à leurs passions, ceux qui obéissent à la raison seulement, ceux qui se règlent d'après la foi, supérieure à la raison. Les premiers, à la manière des brutes, se laissent conduire par leurs appétits et par leurs passions. Aussi le Prophète a dit : « L'homme étant dans l'honneur n'y est pas demeuré stable; il est devenu semblable aux bêtes. » *Ps.* XLVIII, 13. Car, comme les brutes, privées de la raison, ne suivent que leurs appétits; de même il y a des hommes assez oublieux de leur religion et de la dignité humaine, pour négliger la foi et la raison, et se porter, tête baissée, là où les entraîne la fougue de la passion. Ils diffèrent peu des bêtes, puisque, comme les bêtes, ils n'usent ni de la raison ni du jugement, et se laissent entraîner par l'impétuosité de la passion.

Les seconds s'élèvent au-dessus de la brute, et règlent leur vie d'après la raison, qui est le propre de l'homme. Quoiqu'ils soient

dans une condition meilleure que les premiers, la raison seule cependant ne les garantit pas de toute erreur; c'est un guide peu sûr. En effet, depuis la chute du premier homme, la raison humaine, si elle n'est éclairée de la lumière de la foi, ne suffit aucunement pour vivre selon Dieu. Privée de cette lumière, quoique sur certains points elle voie assez clair, sur d'autres points cependant elle est sujette à d'étranges hallucinations. C'est ainsi que Cicéron proscrit toute violence, à moins qu'on n'ait été provoqué. Or, cette opinion est en opposition avec la doctrine du Sauveur, qui ordonne d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous font du mal, et de prier pour eux. *Matth.* v, 44. Précepte contenu, non-seulement dans l'Evangile, mais aussi dans la loi; puisque le Législateur a dit : « Ne te venge point, et ne garde point de ressentiment contre ton prochain. » *Levit.* xix, 18. Le même Cicéron, dans son Traité *Des devoirs,* dit qu'un cœur noble ne veut obéir à personne, excepté à celui qui lui donne de bons conseils et des enseignements, ou qui lui commande, en vertu d'une autorité légitime, une chose utile. Tout au contraire, l'apôtre saint Pierre veut que nous soyons soumis à toute créature humaine par amour pour Dieu. I *Petr.* ii, 13. Enfin de la raison découle la prudence humaine, qui, bien qu'elle tienne le gouvernail de la vie humaine, est fréquemment en opposition avec les traditions divines. Celles-ci prescrivent aux pasteurs de l'Eglise de se conduire modestement, de soutenir leur dignité par la foi et par les vertus plutôt que par la splendeur de leur maison; mais la sagesse humaine l'entend autrement; elle veut d'autres usages, sous prétexte de mieux maintenir l'autorité et la dignité. On voit donc que la raison humaine n'est pas un guide infaillible, et qu'il faille suivre en toutes circonstances.

Enfin, il en est d'autres qui, mieux inspirés, ne suivent ni leurs passions, ni la seule raison, mais qui règlent leur vie d'après la foi et les institutions divines : tel ce saint roi qui disait : « Votre parole est le flambeau qui éclaire mes pas, et la lumière qui luit dans le sentier où je marche. » *Ps.* cxviii, 105. Et encore : « Votre loi est l'objet de ma méditation; vos justifications sont ma sagesse. » *Testimonia tua meditatio mea est, et consilium meum*

justificationes tuæ; ou, comme d'autres traduisent : *justificationes tuæ consiliarii mei sunt.* Ibid. 99. C'est comme s'il avait dit : Seigneur, je prends conseil, non des maximes humaines, mais de vos préceptes; ce sont eux qui me dirigent et me règlent. C'est là la vie propre du chrétien, la vraie voie qui mène au ciel, celle où ont marché tous les saints.

Dans cette voie a marché le père de tous les croyants, Abraham, lorsque, sur l'ordre du Seigneur, il quitta patrie, parents, alliés, amis, maisons et champs; il allait, ne sachant où, dit l'Apôtre, et préférant au sens et à la prudence de l'homme, le jugement et l'ordre de Dieu. Dans cette voie a marché Moïse qui, sans craindre l'animosité d'un roi, osa, simple pâtre, sur l'ordre du Seigneur, arracher à la tyrannie de ce roi un peuple opprimé. C'est en marchant dans cette voie qu'il ordonna à la mer de s'entrouvrir, à la roche de faire jaillir l'eau; que par ses prières plus que par ses armes il dispersa et terrassa des peuples belliqueux. Le propre caractère du fidèle, est donc de fouler aux pieds tous les conseils de la sagesse humaine, quand ils contredisent les arrêts de la sagesse divine.

Ainsi lorsque, dans l'Evangile, le Seigneur nous prescrit de ne nous préoccuper ni du boire, ni du manger, ni de tous les autres besoins de la vie, parce que le Père céleste, qui sait tout, s'en inquiète pour nous, pourvu que nous lui soyons dociles et soumis; il exige de nous que, malgré les cris de la raison, et l'absence apparente de tout moyen de salut, nous jetions en lui toutes nos sollicitudes, assurés de trouver en lui seul un appui plus efficace que dans toutes les richesses de Crésus. Je le répète avec confiance, on reconnaît un chrétien à ce qu'il a une foi vive, qu'il y conforme sa conduite, et qu'il écoute, non la raison, quand elle fait opposition à la foi, mais les commandements de Dieu. Car sur beaucoup d'autres vertus, nous sommes d'accord à certains égards avec les philosophes; nous nous en éloignons principalement en ceci, que ne connaissant pas la foi, ils n'avaient d'autre guide que la raison toute nue; tandis que nous, ne tenant pas grand compte de la raison humaine, nous prenons pour guides, dans toutes nos actions, la foi et la lumière divine.

Cette foi, cette confiance, on ne saurait dire avec quelle insistance le Seigneur l'exige de nous; avec quelle sévérité, dans presque tous les livres des Prophètes, il accuse ceux qui négligeant le secours de cette foi, ne comptent que sur les appuis humains. Pourquoi, lorsque, sous Samuël, le peuple lui demanda un roi, le même Seigneur fut-il si indigné, qu'il leur reprocha leur témérité par des signes célestes, et qu'il dit à Samuël : « C'est, non pas vous, mais moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne pas sur eux?» I *Reg.* VIII, 7. — Que dites-vous, Seigneur; ne seront-ils pas encore sous les soins de votre Providence, quand ils auront des rois, aussi bien que quand ils avaient des juges? — Sans doute; mais ils étaient bien plus dépendants de la Providence divine sous des juges que Dieu élisait fréquemment, que sous des rois qui devaient leur puissance, non à l'élection, mais à l'hérédité. Aussi se plaint-il vivement d'être repoussé par eux, en ce que, comme les gentils, ils prétendaient consolider leur gouvernement, non par la foi et par l'espérance, mais par les armes, et par les conseils de la prudence humaine. Et en effet, comme Samuël résistait à leurs vœux, ils lui dirent : « Non, nous voulons un roi qui nous gouverne, nous voulons être comme toutes les autres nations. Notre roi nous jugera, il marchera à notre tête, et il combattra pour nous dans toutes nos guerres. » *Ibid.* XIX, 20. C'était déclarer assez hautement qu'ils voulaient faire comme les autres nations, et s'appuyer sur les secours et les conseils humains, plutôt que sur la volonté de Dieu.

L'auteur et le consommateur de notre foi, ainsi que l'appelle l'Apôtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a si souvent recommandé cette foi dans les Lettres évangéliques, l'exige absolument de nous, et dans la circonstance présente il examine si Philippe, après avoir été témoin de tant de miracles, avait fait assez de progrès dans la foi pour que, là où la raison humaine ne promettait aucune assistance, il trouvât par la foi ce que la raison était impuissante à saisir. Mais le disciple, encore faible après avoir reçu de son Maître tant de leçons sur la foi, n'était pas encore arrivé au point de croire que, sans approvisionnements, on pût rassasier une telle multitude. Au surplus, rien d'étrange

qu'un pêcheur ignorant en fût là, puisque Moïse, ce grand législateur, tomba dans le même aveuglement, en doutant qu'on pût trouver dans le désert assez de vivres pour tant de milliers d'individus, qu'il avait tirés de l'Egypte. Le même Moïse et son frère Aaron commirent cette même faute aux eaux de Contradiction; ce qui les priva l'un et l'autre de l'entrée en la terre promise. *Num.* xx, *passim.* Ne nous étonnons point que de si grands hommes se soient ainsi trompés. Ce genre de foi est très-difficile; il est placé au-dessus de la nature et de la portée de l'homme.

En effet, l'homme est une créature raisonnable, et rien ne lui est plus propre que la raison; il faut donc, pour la dédaigner et lui préférer les lumières de la foi, dépouiller l'homme en quelque sorte, et s'élever au-dessus de la nature de la raison. Aussi, malgré tous nos cris et tous nos efforts pour persuader au peuple d'en agir ainsi, avons-nous bien de la peine à obtenir de quelqu'un qu'il s'appuie sur Dieu seul, là où les secours humains font défaut, qu'il abandonne à Dieu seul le soin de ses affaires, qu'il se contente de lui obéir, le laissant veiller sur sa créature et la diriger. Car combien y en a-t-il qui, appuyés sur la vérité divine, préfèrent aux remèdes visibles les invisibles, et aux biens de la terre les biens du ciel? Plus cependant le Seigneur met d'insistance à exiger de nous cette foi, plus il s'engage à nous secourir. En effet, comment la bonté, la vérité divine pourra-t-elle manquer à celui qui, confiant en elle, s'est dépouillé docilement de tout appui humain, pour ne voir qu'elle seule, ne dépendre que d'elle seule, n'espérer que d'elle seule, comptant pour rien tous les autres secours humains, comme fragiles et impuissants?

Certes, il n'y aurait plus de bonté, de vérité divine, si les secours d'en haut manquaient à une telle foi, à une telle obéissance. Aussi le Seigneur dit-il par la bouche d'Isaïe : « Examinez afin de juger selon l'équité, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve; après cela venez, et accusez-moi. » *Quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam, et venite et arguite me.* Isa. I, 17. Ce verbe *accusez* a une rare énergie. C'est comme s'il avait dit : Si vous faites tout

cela, et que je vous manque en quelque chose, je vous permets d'accuser ma bonne foi, et de me reprocher de n'avoir pas rempli ma promesse; je vous autorise à objecter contre ma bonté, que je suis ingrat envers vos services et vos offrandes; et contre ma Providence, que je me décharge du soin de veiller sur ceux qui ont confié à ma tutelle leurs personnes et tous leurs intérêts; je vous permets de décrier ma puissance, si je suis assez faible, assez impuissant pour laisser sans secours ceux qui pour moi ont méprisé tous les appuis humains. Voyez-vous, frères, que votre confiance et votre sécurité doivent être d'autant plus grandes, que vous avez moins compté sur les secours humains, en abandonnant à Dieu seul la tutelle de votre vie? C'est donc là la foi que le Seigneur recherchait en Philippe, afin qu'en la personne de Philippe il nous instruisît tous, et nous insinuât ce qu'il exige principalement de nous.

Mais Philippe n'était guère encore avancé dans la foi, il ne croyait pas possible de nourrir cette multitude sans des approvisionnements, et il fit cette réponse dictée par une sagesse purement humaine : « Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun tant soit peu. » André n'avait pas fait plus de progrès, sa défiance était la même, car il dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? — Faites-les asseoir, dit Jésus. Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Jésus prit donc les pains, etc. » Qu'avait besoin le Seigneur de prendre ces pains, lui qui, en vertu de sa divinité, pouvait de rien créer des pains? Cinq pains étaient bien peu pour rassasier tant d'individus. Cependant, ce peu, le Seigneur ne crut pas devoir le négliger. On avait vu Elisée faire la même chose. Voulant payer les dettes de la veuve, Elisée lui demanda ce qu'elle avait chez elle. Sur la réponse qu'elle n'avait qu'un peu d'huile, le Prophète, en vertu de la puissance divine, fit si bien fructifier cette huile, qu'il y en eut assez pour payer les dettes, et pour pourvoir à tous les besoins de la veuve et de ses fils.

Par ces deux exemples, le Seigneur a voulu montrer que nous

aussi, nous devons offrir quelque chose du nôtre, quelque peu que ce soit, si nous voulons qu'il répande sur nous ses trésors. Si nous refusons d'apporter ce peu qu'il exige de nous, il ne nous fera pas entrer en participation de ses richesses. N'est-ce pas un genre de commerce fort avantageux que celui où si peu est demandé à l'homme, en échange des immenses dons de la libéralité divine? Ajoutons d'autres exemples. Dans le baptême, comme le dit saint Cyrille, le nouveau-né, plongé dans l'eau, et retiré de l'eau, représente la mort et la sépulture de Jésus-Christ, et par cette représentation, il s'approprie le fruit et le mérite de cette mort. Ainsi, par sa mort douloureuse le Christ nous a ouvert la voie à la vie : en figurant cette mort, nous en recueillons le fruit. Ce qu'il accorde n'est-il pas plus, que ce qu'il exige? Des adultes il demande le souvenir de sa passion, afin de nous rendre participants de cette même passion; en sorte que, ce qu'il a obtenu en mourant, vous l'acquérez en méditant pieusement et saintement sur sa mort. Que pouvait-il conférer de plus? Que pouvait-il vous demander de moins? Pour un verre d'eau donné à propos, il promet la vie éternelle, afin de montrer avec une pleine évidence, combien ce qu'il nous accorde est grand auprès de ce qu'il nous demande. Mais il ne recevra pas ce trésor, celui qui n'aura pas voulu donner ce peu. Quant à celui qui le donne, il peut dire avec l'Ecclésiastique : « Avec un peu de travail, je me suis acquis un grand repos. » *Modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem.* Eccli. LI, 35. Frères, cette philosophie accuse fortement ceux qui, dormant toute leur vie, sans mettre la main à la charrue, renvoient uniquement à la miséricorde divine l'affaire de leur salut. Le Seigneur les condamne par l'exemple de ce miracle, où il ne voulut multiplier les pains, pour nourrir la foule, qu'après qu'on lui eût apporté les cinq pains d'orge.

Ayant pris les pains, il commença, dit saint Marc, par élever les yeux au ciel. O si quelqu'un eût eu l'intelligence assez éclairée pour pénétrer au fond des entrailles du Sauveur, pour contempler avec quelle ferveur, avec quelle religion il levait les yeux vers le ciel! Ainsi, quand il se préparait à ressusciter Lazare, mort depuis quatre jours, il regarda le ciel, et rendit grâces à son

Père, qui allait le glorifier par ce nouveau et insigne miracle. De même que les hommes plongés dans le malheur se rappellent les autres calamités et les deuils qu'ils ont subis dans la vie, souvenirs qui ajoutent à leur douleur présente; de même, le juste, en recueillant les bienfaits divins, se rappelle à l'esprit les bienfaits passés, qui redoublent son amour et sa reconnaissance envers le bienfaiteur. Ainsi le Sauveur, levant alors les yeux vers son Père, qui allait le couvrir de la gloire d'un éclatant miracle, appela à sa pensée tous les bienfaits reçus, et ceux qui devaient suivre : et ils provoquèrent une telle explosion de reconnaissance et d'amour envers ce bon Père, que nulle voix, humaine ou angélique, ne saurait l'exprimer. Aucune intelligence créée ne pouvant concevoir dignement la tendresse du Christ, et la bonté de son Père envers lui, aucune parole ne les peut célébrer.

« Ayant donc levé les yeux au ciel, il prit les pains. » Quoi de surprenant que ces pains aient été multipliés, en touchant ces saintes mains, créatrices de toutes choses? Car, dit saint Augustin, « le pouvoir de multiplier les pains appartenait aux mains du Christ, dont le contact opéra la multiplication miraculeuse. » Aussi est-ce avec raison que, dans l'Evangile, ce chef de synagogue implorait le contact de la main du Christ, pour rappeler sa fille à la vie, et disait : « Venez lui imposer la main, et elle vivra. » *Matth.* IX, 18. « Les mains du Seigneur, dit l'Epouse, sont faites au tour, couvertes d'or et d'hyacinthes, » *tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis*, Cant. V, 14, c'est-à-dire, pleines de dons célestes et de vertus. Elles sont, dit saint Bernard, pleines de miséricorde; et on y voit des ouvertures, par lesquelles s'échappent sur nous les bienfaits de sa tendresse.

A ces mains donc, frères, remettez, en suppliant et avec confiance, tous vos intérêts, si vous voulez que tout vous réussisse. Sans le secours de cette Providence, quoi de solide, de prospère, de stable peut-on attendre ici-bas de l'infirmité et de la prudence humaines? Voulez-vous savoir ce que sont les prévisions humaines? Ecoutez le Sage : « Les pensées des hommes sont timides, et nos prévoyances sont incertaines. » *Sap.* IX, 14. Voulez-vous savoir ce qu'est la force, la puissance humaine? Ecoutez Isaïe :

« Votre force sera comme une étoupe sèche, votre ouvrage comme une étincelle; le feu embrasera tout ensemble l'un et l'autre. » *Erit fortitudo vestra quasi favilla stupæ, et opus vestrum quasi scintilla, et succendetur utrumque simul.* Isa. I, 31. Le même vous apprend en ces termes ce que c'est que l'effort de l'homme, dénué du secours divin : « Vous concevrez du feu, et vous enfanterez de la paille. » *Concipietis ardorem, et parietis stipulam.* Isa. XXXIII, 11. Qu'est-ce donc que l'homme peut attendre de sa fragile nature? Qu'est-ce donc qui peut sortir de grand ou de solide, d'un être dont l'intelligence est débile, les forces insignifiantes, les efforts vains, et l'habileté frivole?

Mais avec nous est l'Eternel, qui ne néglige pas les choses humaines, qui présente son flambeau à l'égaré, qui promet son secours, qui appelle à lui par de magnifiques promesses; afin que nous nous appuyions sur lui, et que nous placions en lui seul toutes les espérances de notre salut. Cela étant, que doit donc faire l'homme sage? — Que tout ce qu'il entreprend, il le laisse diriger par la main de Dieu; que par une prière humble et confiante il s'applique à obtenir que d'en haut il veuille bien lui tendre une main secourable, afin que sa barque vogue heureusement. Ce qu'a pu faire la main du saint patriarche Jacob, comment ne le pourrait pas la main du Tout-Puissant? Le vieillard étant près de mourir, Joseph lui présenta à bénir ses deux fils, Manassé et Ephraïm, plaçant l'aîné à droite du vieillard, et le puîné à gauche; mais Jacob, déplaçant ses mains, étendit la droite sur Ephraïm, et la gauche sur Manassé. Joseph, affligé, essayait de s'opposer à ce changement, et disait : « Vos mains ne sont pas bien, mon père; car celui-ci est l'aîné; mettez sur lui votre main droite. » *Gen.* XLVIII, 18. Si le saint patriarche attachait assez d'importance au contact d'une main pieuse, pour qu'il crût que celui-là serait plus heureux, qu'aurait touché la main d'un juste; que n'y a-t-il pas à espérer du contact de ces mains qui ont créé le monde?

Cette haute philosophie était bien comprise de tous les saints; se défiant d'eux-mêmes dans toute entreprise, ils abandonnaient, avec humilité et avec confiance, tous leurs intérêts à la main de

Dieu. Ainsi David, entouré de l'opulence royale, mettait cependant toute sa confiance, toute son espérance, non dans son arc et dans son épée, mais en Dieu seul. « Ces hommes, dit-il, mettent leur confiance dans leurs chariots et dans leurs chevaux; mais nous, nous invoquons le nom de notre Dieu. Ils ont été abattus, et ils sont tombés; mais nous, nous nous sommes relevés, et nous nous sommes tenus fermes. » *Ps.* XIX, 8, 9. Ainsi les hommes de Dieu, se défiant de leurs forces, de leur jugement et de leur prudence, avaient recours en tout à l'assistance divine. Un des saints Pères du désert tenait, dit-on, ce langage à Dieu : Seigneur, j'ignore ce qui m'est avantageux, mais je sais que ma docilité importe à votre gloire. Faisons une convention : Je travaillerai à votre gloire; et vous, daignez veiller sur mon salut.

Que chacun de nous, frères, établisse avec Dieu un pacte semblable : de telle sorte cependant que, si les choses ne tournaient pas au gré de nos désirs, nous ne perdions pas courage aussitôt, puisque nous ignorons tout à fait ce qui nous est utile. « Il m'est arrivé, dit saint Augustin, bien des événements que je regardais comme devant m'être très-préjudiciables; et néanmoins, à la suite du temps, il se trouvait que rien ne pouvait m'arriver de plus heureux. » Le courageux épervier, se préparant à attaquer le héron volant dans les airs, ne se dirige pas droit sur lui; il donne à son vol une direction oblique, et semble le fuir plutôt que le poursuivre; bientôt cependant il change de direction, et, dès qu'il se trouve au-dessus de sa proie, il se laisse tomber rapidement sur elle, et il la déchire. Quelque chose d'à peu près semblable arrive fréquemment aux justes; les événements, qui paraissaient devoir leur nuire d'après les prévisions humaines, finissent par leur être salutaires contre toute attente. Lorsque le saint patriarche Joseph fut vendu à des marchands allant en Egypte, qui eût cru que c'était le commencement de sa gloire? C'est pourtant par cette voie que le Seigneur en fit le dominateur et le sauveur de l'Egypte. Telle est, mes frères, l'issue des choses confiées aux mains de Dieu, c'est-à-dire, à la divine Providence.

De ce qui vient d'être dit, quelle conclusion tirer? La voici, frères : — Que, dans toute affaire, le fidèle implore le secours de

la main de Dieu; qu'il n'ose rien faire, rien entreprendre, rien méditer, rien résoudre, sans s'être assuré l'appui de cette main, c'est-à-dire, l'intervention de la divinité. Ainsi Moïse, allant occuper la terre promise, suppliait le Seigneur de daigner marcher avec son peuple. Autrement, disait-il, si vous ne marchez avec nous, ne nous tirez pas de ce lieu. Plutôt vivre dans ce désert aride et sans culture, que d'aller occuper, sans vous pour guide, l'heureuse terre de Chanaan. Ce saint homme savait que, sans la présence et la faveur de Dieu, il ne peut rien arriver aux hommes de prospère et d'avantageux. En effet, mes frères, quelle est la cause pour laquelle tant d'affaires ne répondent pas à nos vœux? Pourquoi nos entreprises finissent-elles souvent si mal? pourquoi des résolutions que nous croyions sagement concertées ont-elles échoué? pourquoi les choses qui, suivant nous, devaient nous apporter le repos de l'esprit, sont-elles devenues une source de soucis amers? pourquoi des épouses, choisies pour des fils, et qui paraissaient devoir faire l'honneur d'une famille, ont-elles imprimé à cette même famille le stigmate de l'ignominie? Pourquoi? — sinon, parce que confiants en nous-mêmes et en la prudence humaine seulement, nous n'avons pas consulté le Seigneur, nous n'avons pas imploré son appui; comme si nous devions rien faire sans sa participation, comme si les choses humaines ne dépendaient pas de lui, comme si nous croyions pouvoir en tout nous suffire à nous-mêmes sans qu'il nous aide. Ainsi furent trompés Josué, très-saint homme d'ailleurs, et avec lui les autres chefs, lorsqu'ils reçurent à composition les Gabaonites : et cela, dit l'Ecriture, parce qu'ils ne consultèrent pas le Seigneur. *Josue,* IX, 14.

Quelle immense différence entre les efforts humains, et les œuvres qui se font avec l'assistance divine! L'apôtre saint Pierre en offre un exemple frappant. Envoyé par le Seigneur pour jeter ses filets dans la mer, il répondit qu'il avait passé toute la nuit en vains efforts sans rien prendre; mais peu après, sur l'ordre du Seigneur, ayant jeté ses filets, il prit une si grande abondance de poissons, qu'il en remplit deux barques. *Luc.* V, 7. Telle est la fécondité de l'assistance divine; tandis que les œuvres humaines sont si stériles, que non-seulement les efforts humains sont vains

et impuissants, mais que souvent même ils sont nuisibles, et perdent ceux qui les font. Saül en est un autre exemple. Plus il s'efforçait d'accabler David, et de se soutenir, de se conserver, lui et son trône, plus il rehaussait la gloire de David en le persécutant, et se couvrait lui-même d'ignominie.

Jésus, prenant donc les pains, les bénit, dit saint Luc, IX, 16. Décrivant cette bénédiction, saint Jean rapporte qu'il rendit grâces à son Père. Car c'était l'usage de Jésus-Christ Notre-Seigneur de ne pas rompre un morceau de pain sans célébrer les louanges divines et l'action de grâces. Aussi à la fin de la dernière cène, il récita une hymne avant de se retirer sur le mont des Oliviers. Rappelant ce bienfait du pain quotidien, le Prophète nous invite à louer le Seigneur, « qui a établi la paix dans nos frontières, et qui nous nourrit des sucs du froment. » *Qui posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te.* Ps. CXLVII, 14. Ce précepte fut accompli par le saint patriarche qui disait avec effusion : « Que vous bénisse le Dieu en la présence de qui ont marché vos pères, le Dieu qui m'a nourri depuis que j'ai reçu l'être. » *Gen.* XLVIII, 15. Le même patriarche reconnaissait tenir de Dieu, non-seulement la nourriture, mais aussi tout ce qu'un vulgaire ignorant appelle les biens de la fortune, et qu'il attribue à la fortune : « Seigneur, disait-il, je suis indigne de toutes vos miséricordes et de la fidélité avec laquelle vous avez accompli les promesses faites à votre serviteur. J'ai passé ce fleuve du Jourdain n'ayant qu'un bâton, et je retourne maintenant avec ces deux troupes. » *Gen.* XXXII, 10. Contre ceux qui oublient ce bienfait de tous les jours, le Seigneur s'élève par l'organe de Jérémie : « Ils n'ont pas dit : Craignons le Seigneur qui nous donne à propos les premières et les dernières pluies, et qui nous conserve chaque année une abondante moisson. » *Jerem.* V, 24.

Tout cela, frères, accuse fortement ceux qui, nageant dans l'affluence des biens de la terre, et assis chaque jour à une table couverte de mets de tout genre, ne lèvent jamais les yeux au ciel, ne regardent pas le dispensateur de tels présents, ne rendent pas les actions de grâces dues pour tant de bienfaits. Il ne leur vient jamais à l'esprit de se demander de qui viennent tous ces biens

dont leurs tables sont chargées et embellies; et pourtant il n'est rien qui ne découle de cette source inépuisable de la bonté divine. Sur l'ordre de Dieu, et en vertu de sa providence, les fleuves coulent, les brises soufflent, la terre se couvre de fleurs et les forêts de feuillages, les animaux se multiplient, les mers procréent des poissons avec une merveilleuse fécondité, les cieux arrosent la terre à époques fixes par des pluies abondantes, enfin toute créature enfante pour les besoins de l'homme corporel. « Levez les yeux en haut, dit Isaïe, et considérez qui a créé les cieux, qui fait marcher dans un si grand ordre l'armée des étoiles, et qui les appelle toutes par leur nom. » *Isa.* XL, 26. « C'est lui qui envoie la lumière, et elle part aussitôt; il l'appelle, et elle lui obéit avec tremblement. Les étoiles répandent leur lumière, chacune au poste qui lui est assigné; appelées, elles ont dit : Nous voilà. » *Qui emittit lucem, et vadit, et obedit illi cum tremore. Stellæ quoque steterunt in custodiis suis, vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus.* Baruch, III, 33-35.

Quand nous sommes comblés de tant de bienfaits, quand nous nageons dans une telle affluence des présents de Dieu, d'où vient une telle négligence, une telle léthargie? d'où vient que nous sommes si ingrats, et si oublieux des magnifiques dons de la munificence divine? Si un étranger accueilli par un hôte bienveillant, traité avec tous les égards et toutes les prévenances possibles, restauré par un copieux repas, partait le lendemain sans même dire adieu à son hôte, sans lui donner le moindre témoignage de reconnaissance, ne dirions-nous pas avec raison que c'est un insensé, ou un stupide, et un soliveau plutôt qu'un homme?

Vous donc qui êtes dans l'abondance, nourri, pourvu de tous les biens par les largesses toutes gratuites de la divine miséricorde, ne laisserez-vous pas échapper de ce cœur de fer au moins quelque parole de louange et de reconnaissance, qui proclame Dieu auteur de tous ces biens? Pourquoi, assis à votre table somptueuse et chargée de superflu, n'agitez-vous pas dans votre pensée, combien de vos semblables ont à peine en ce jour un morceau de pain pour assouvir leur faim? Combien croiraient

nager dans les délices, s'ils jouissaient seulement des restes de votre table? Combien, au prix d'immenses fatigues, de dangers effrayants affrontés sur terre et sur mer, combien, au péril non-seulement de leur vie, mais même de leur âme, cherchent à gagner une nourriture que le Seigneur vous fournit assez largement pour que vous daigniez, au moins à ce titre, lui rendre grâces de ce qu'au milieu de tant d'indigents, de tant de malheureux, vous trouvez, par son bienfait, sans peine ni travail, abondance de toutes choses?

Le Fils de Dieu, le Christ, rend grâces pour un pain d'orge; vous, pour tant de délices, vous ne remerciez pas le Seigneur. Si vous n'êtes point reconnaissant par justice, par devoir, soyez-le au moins par intérêt. Car la reconnaissance pour les bienfaits anciens, en attire de nouveaux et de plus grands. C'est l'accomplissement de ce mot de Salomon : « Les fleuves retournent au même lieu d'où ils étaient partis, pour couler encore. » *Eccle.* I, 7. Les bienfaits retournent à Dieu, lorsque nous l'en remercions, et que nous lui en payons comme le prix par l'action de grâces. Et ensuite les mêmes bienfaits refluent sur nous; parce que l'ingratitude est comme un vent brûlant, desséchant les courants de la grâce divine; tandis que la reconnaissance est comme le vent pluvieux du midi, qui verse sur nous la pluie abondante de la divine grâce.

Aussi le Prophète unit toujours à la prière les louanges divines; en célébrant les bienfaits passés, il s'en prépare de nouveaux. Il dit : « Je louerai, j'invoquerai le Seigneur, et je serai délivré de mes ennemis. » *Ps.* XVII, 4. J'obtiendrai facilement son appui et sa miséricorde, en le servant, et en me montrant reconnaissant de ses bienfaits passés. Ailleurs, où nous lisons : *Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea*, d'autres ont traduit : *Tanquam adipe et pinguedine satiabitur anima mea, cum labiis exsultationis laudabit os meum*. Ps. LXII, 6. « Mon âme sera rassasiée, et comme engraissée des viandes les plus délicieuses, lorsque ma bouche fera retentir vos louanges avec des transports de joie. » C'est-à-dire : Je serai dans l'affluence des délices spirituelles, je regorgerai de tous les biens, lorsque, Seigneur, je glorifierai dans des

hymnes d'allégresse votre admirable bienfaisance à mon egard.

Voilà donc pourquoi le Sauveur, avant de distribuer les pains, rend grâces à son Père. C'est afin de nous engager, par son exemple, à témoigner la même reconnaissance pour les bienfaits sans nombre que nous en avons reçus; afin que, repassant chaque jour dans notre esprit avec une vive gratitude les bienfaits divins, nous rappelant tout ce qui nous a été départi, et célébrant sans interruption avec le Prophète les miséricordes de Dieu, nous méritions d'être comblés par lui chaque jour de nouveaux bienfaits, non-seulement dans la vie présente, mais encore dans la vie à venir.

TROISIÈME SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE; PUIS, A L'OCCASION DU FESTIN OFFERT PAR LE SEIGNEUR A UN PEUPLE AFFAMÉ, ON TRAITE DE L'AUMONE, QUI EXERCE UNE GRANDE INFLUENCE POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS, RÉMISSION QUI EST L'OBJET DE CE SAINT TEMPS DE PÉNITENCE.

Sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa quæ faciebat super his qui infirmabantur.

Il était suivi d'une grande foule, parce qu'on voyait les miracles qu'il faisait sur les malades. *Joan.* VI, 2.

Très-chers frères, il y a tant de raisons pour lesquelles tous les hommes sont tenus de suivre et d'aimer leur Créateur, qu'aucune éloquence, ni des hommes, ni des anges, ne saurait les énoncer convenablement. Les hommes variant de caractères comme de mœurs, ces raisons agissent diversement sur eux. Ainsi les uns suivent le Créateur pour obtenir de sa munificence la vie, la santé, les biens de la terre; comme autrefois le suivaient la plupart des Juifs, recherchant les biens de cette sorte, que le Seigneur, dans sa loi, promettait à ses adorateurs. — Les autres le suivent par crainte de la sévérité divine et du jugement; comme le suivaient ceux qui disent par la voix du Prophète :

« Sous la pression de votre crainte, Seigneur, nous avons conçu, et nous n'avons enfanté que du vent. » *A timore tuo concepimus, et quasi parturivimus, et peperimus spiritum.* Isa. XXVI, 18. — D'autres le suivent, enflammés d'amour pour la céleste patrie et l'éternelle récompense, comme celui qui disait : « J'ai incliné mon cœur à l'observation de vos commandements, et vous m'en récompenserez éternellement. » *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas, propter æternam retributionem.* Ps. CXVIII, 112. Ainsi a traduit saint Jérôme sur le texte hébreu. — D'autres, parce qu'ils ont goûté les délices spirituelles, se portent vers Dieu de toute la puissance de leurs désirs ; comme ces jeunes vierges qui disent dans le Cantique : « Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums. » *Cant.* I, 3. « Car, dit saint Grégoire, quand l'âme se porte d'un vif désir vers les choses célestes, elle goûte par avance cela même qu'elle cherche à atteindre. »

Plus ces délices ont d'attrait, plus vite elles font courir l'homme. Sans doute, cette douceur céleste attire et entraîne toujours puissamment ceux qui l'ont goûtée. Car le poëte a dit avec vérité :

> . . . Trahit sua quemque voluptas. *Georg.* II, 65.
> Chacun suit le penchant qui l'entraîne.

Mais, dans cet ordre même, il y a quelque chose qui entraîne plus puissamment que tout le reste vers le Christ, c'est la vue des miracles qu'il opère sur les maladies morales. Car l'esprit a aussi ses maladies, bien plus funestes, plus douloureuses, plus difficiles à guérir que toutes les autres maladies. Si le corps est malade quand le sang est en fermentation, que la fièvre sévit, ou que la bile surabonde; comment l'âme ne sera-t-elle pas malade, quand elle est enflammée par la débauche, l'avarice, la haine, l'envie et les autres passions, comme par autant de torches? Qui ne voit que ces fléaux des âmes sont plus nuisibles, et plus difficiles à guérir? Combien y en a-t-il qui sachent se commander à eux-mêmes? qui maîtrisent leurs passions? qui imposent à tous leurs mouvements le frein de la raison et de la crainte du Seigneur?

Quiconque a toujours été esclave de telles passions, et s'est abandonné tout entier aux délices du corps, aux jeux, aux diver-

tissements, aux plaisirs, et à toutes les vanités, s'il essaie à secouer ce joug, trouve que cela est très-difficile et presque impossible. Mais, dès que, tourné de tout son cœur vers le Seigneur; dès que, prévenu par lui dans les bénédictions de sa douceur, il a commencé à prendre en dégoût et à haïr ce dont il était épris, dès que ce qui lui paraissait presque impossible, est devenu non-seulement possible, mais même facile et doux par la grâce de Dieu, comment n'aimerait-il pas le médecin qui guérit de si grands maux? Comment pourrait-il ne pas le vénérer, ne pas le suivre? C'est, en effet, ce que fit le démoniaque. Dès qu'il eût obtenu du Seigneur la guérison d'une maladie désespérée, il voulait le suivre partout. Si des écrivains dignes de foi rapportent que des lions, guéris par des hommes qui leur avaient arraché une épine du pied, ou leur avaient rendu quelque autre service, ont toujours suivi leurs bienfaiteurs; qu'y a-t-il de surprenant si ceux qui sentaient les épines de tant de vices, enfoncées dans leur cœur, et qui jamais n'avaient pu les arracher eux-mêmes, les voyant enlevées par le secours du Seigneur, le suivent partout où il les conduit?

Ainsi ces femmes qu'il avait guéries des maladies du corps et de l'âme, et délivrées des démons, suivaient partout leur médecin et leur sauveur, le servant, pourvoyant à ses besoins selon leurs facultés, s'abandonnant, elles et tous leurs intérêts, à celui par la tendresse et la grâce duquel elles avaient échappé à tant de maux. Ainsi saint Cyprien, dans une lettre à Donat, écrit qu'il avait quitté le monde, pour s'attacher à la religion chrétienne, parce qu'il avait vaincu facilement, par la vertu du saint baptême et l'inspiration du Saint-Esprit, les vices et les mouvements tumultueux de l'âme, qu'il croyait irrémédiables. Ces réflexions s'adressent notamment à ceux qui désespèrent de changer de vie, et de triompher de vices dont ils ont une longue habitude; ils ne remarquent pas que ce qui est impossible aux hommes, si vous considérez l'infirmité de la nature, est possible et facile à la grâce divine.

Ainsi encore beaucoup de chrétiens qui, par la vertu du pain eucharistique, ont été guéris de bien des maladies de l'âme, et

vivifiés et rafraîchis de toutes manières, aspirent avec une avidité, une faim inexprimable, à le recevoir fréquemment, afin que cette réfection assidue achève ce qu'a commencé la vertu divine. « Ayant été blessés par le péché, dit saint Augustin, il est nécessaire que nous appliquions un remède à nos blessures. Or, le remède suprême, c'est le vénérable sacrement du corps et du sang du Sauveur. » Qu'y a-t-il donc de surprenant, qu'un si grand bienfait oblige ceux qui l'ont reçu, à suivre partout leur bienfaiteur, à le suivre non de corps, mais par la pensée, le désir et l'amour? Si un agneau, si un chevreau, si des poussins, si les petits de tous les animaux domestiques et sauvages suivent inséparablement leurs mères dans les lieux les plus difficiles, parce qu'ils ont été procréés et qu'ils sont nourris par elles; quoi d'étrange que l'homme suive son nourricier, son médecin, caché dans ce vénérable sacrement? Clément d'Alexandrie, parlant de ce pain céleste, dit : « Souvent on est plus aimé pour avoir nourri, que pour avoir donné l'existence. Nul doute que nous ne soyons plus redevables au Seigneur de ce qu'il nous nourrit de sa propre substance après nous avoir créés, que de ce qu'il nous a créés auparavant : par ce dernier bienfait il nous donne à nous-mêmes, par l'autre c'est lui-même qui se donne à nous. » *Pédag.*

Mais puisque voici le temps de recevoir ce sacrement, d'après la prescription de l'Eglise, il ne sera pas hors de propos, dans l'exposition de l'Evangile, qui nous rappelle un festin du Seigneur, de vous indiquer comment vous devez approcher de la sainte table. Plus est grand et efficace le remède que nous apporte la présence du Seigneur, plus nous devons mettre de soins à lui préparer une habitation digne de lui. Autant il est plein de mansuétude envers ceux qui s'approchent saintement, autant il est sévère pour ceux qui ne craignent pas d'approcher avec un cœur impur. Pour ne pas appeler sur nous cette colère, veillons attentivement, frères, à recevoir dans un cœur sans souillure la source de l'innocence ; dans une âme calme et pacifiée le Dieu de paix et de dilection; dans une conscience pure le Dieu de pureté. Loin de nous toutes discordes, loin de nous les haines, loin de nous toute impudicité, toute injustice, quand nous voulons venir

à cette table. La grandeur de celui qui entre exige la pureté de celui qui reçoit.

Tous les saints Pères le proclament hautement. « Seigneur mon Dieu, dit saint Ambroise, avec quelle contrition de cœur et quels torrents de larmes, avec quel respect et quel tremblement, avec quelle chasteté de corps et quelle pureté de l'âme doit être célébré ce mystère céleste, divin, où votre chair est prise en vérité, où votre sang est bu en vérité, où s'unissent l'infini et la cendre, Dieu et l'homme, où assistent les saints anges, où vous êtes pontife et victime d'une manière admirable et ineffable! Qui donc peut dignement célébrer ce mystère, si vous, Dieu tout-puissant, vous n'en rendez digne celui qui l'offre? » De son côté, saint Grégoire, dans une lettre, expose en ces termes combien il est périlleux de s'approcher de cette table, sans s'être, comme on dit, lavé les pieds : « Sur le mont Sina, le Seigneur, se préparant à parler au peuple, ordonna à ce même peuple de s'abstenir des femmes. Si lorsque le Seigneur parlait aux hommes par l'organe d'une créature, une si grande pureté de corps était exigée que ceux qui recueillaient la parole de Dieu devaient s'éloigner des femmes; à combien plus forte raison les femmes, qui reçoivent le corps du Tout-Puissant, doivent-elles veiller à conserver la pureté de la chair, pour ne pas être accablées par la grandeur de ce mystère inestimable? »

Macrobe raconte qu'à Héliopolis (c'est-à-dire ville du soleil), dans une fête, les principaux de la ville traînaient le char du soleil, et que, pour se préparer dignement à ce ministère, ils se rasaient la tête, et s'abstenaient de leurs épouses pendant un certain nombre de jours. S'ils faisaient tant d'honneur à des idoles, que ne devons-nous pas faire pour recevoir le corps du Seigneur? Tâchez donc, mes frères, dans la solennité pascale qui approche, de recevoir ce pain céleste, non pour votre condamnation, mais pour votre salut. Il serait déplorable que ce qui, par le bienfait du Seigneur, est destiné à nous donner la vie, par notre faute se tournât en poison. C'est le signe d'un état désespéré, quand les remèdes aggravent la force du mal. De là cet usage de l'Eglise grecque où le prêtre, avant de prendre l'Eucharistie, disait à haute voix : Les choses saintes pour les saints. C'est-à-dire, suivant l'inter-

prétation de saint Cyrille, ces saints mystères ne conviennent qu'aux saints et aux innocents; c'est un sacrilége, une impiété qu'ils soient touchés par ceux qui se sont souillés de quelque crime. Mais poursuivons.

I.

« Jésus levant donc les yeux, et voyant qu'une grande foule venait à lui. » Le Seigneur n'avait pas besoin de lever les yeux pour voir cette foule, lui aux yeux de qui tout est découvert, et qui voit tous les siècles devant lui. *Eccli.* XXXVI, 19. Mais par cette manière de parler il voulait exprimer sa providence qui veille sans cesse sur les choses humaines, quoique quelques-uns s'imaginent que ce soin est éloigné de la pensée de Dieu. Cette providence est indiquée par les paroles du Prophète : « Il a abaissé la hauteur des cieux, et il est descendu; » afin que vous compreniez que, bien qu'il réside dans le ciel, il ne néglige pas pourtant les choses humaines, puisqu'il vient les visiter. C'est un trope qui peint sa providence. De même, il ajoute : « Il est monté sur les Chérubins, il a pris son essor, et a volé sur l'aile des vents. » *Ascendit super Cherubim, et volavit, volavit super pennas ventorum.* Ps. XVII, 10, 11. Ces paroles expriment l'incroyable vitesse, la perspicacité de la pensée divine, c'est-à-dire cette puissance pénétrant tout, partout présente, voyant tout et dans le ciel, et sur la terre, et sur la mer. Car quoiqu'il réside dans le ciel, comme dans son temple, et qu'il y ait particulièrement son domicile, « ses yeux cependant regardent le pauvre, et ses paupières interrogent les fils des hommes. » *Ps.* X, 5.

Toutefois cette providence est générale et s'étend au loin sur tous. Il en est une autre, spéciale aux élus de Dieu, à ceux qui le suivent partout; nous en avons une image dans notre Evangile, où le Seigneur lève les yeux, pour jeter un regard de clémence sur ceux qui le suivaient alors, et pour secourir ces hommes fatigués et affamés. Car tous les justes doivent se persuader, se pénétrer de ce que Sénèque écrivait avec tant de raison à Lucilius : « Oui, mon cher Lucilius, il y a en nous un esprit sacré, qui observe nos bonnes et nos mauvaises actions. Comme il a été traité par nous, de même il nous traite. » *Epist.* 41. De cette pen-

sée il résulte que, tous les justes aimant Dieu par-dessus tout, et s'étant tout entiers consacrés à son service, Dieu, à son tour, en sa qualité de fidèle et bon Maître, étend sur eux un soin, une providence particulière.

Cette vérité qu'on s'étonne de rencontrer dans le grand moraliste païen, nos saints Livres la répètent presque à toutes les pages. « Les yeux du Seigneur, dit le royal Prophète, sont arrêtés sur les justes; ses oreilles sont attentives à leurs cris. » *Ps.* XXXIII, 16. Par la bouche de Zacharie, Dieu promet de placer sept yeux sur une pierre unique, *Zach.* III, 9; c'est-à-dire, d'abord, sur Jésus-Christ Notre-Seigneur, pierre angulaire; puis sur tous ceux en qui habite l'Esprit du Christ, qui tous lui appartiennent, comme les membres appartiennent à la tête. De ceux-ci le Seigneur prend si bien soin, qu'il les regarde, non de deux yeux, mais de sept, ce qui signifie qu'il a pour eux une extrême sollicitude, et qu'il compte jusqu'à leurs cheveux. Ce soin paternel, cette sollicitude de Dieu doit être une consolation touchante pour les justes; ils se voient sous la tutelle d'un protecteur parfait sous tous les rapports, et en qui ils ne peuvent désirer rien de plus. Car que désirer en celui qui est si puissant pour secourir, que tout est placé sous sa main et à ses ordres; qui est si clairvoyant, que tout est à nu et à découvert devant ses yeux; si bon, qu'il ne se plaît à rien plus qu'à faire du bien; si ami des hommes que, par amour pour eux, il a voulu braver l'affreux supplice de la croix? Qui donc se défierait d'une telle providence? Qui ne vivrait en toute confiance, en pleine sécurité, sous un tel patronage? Qu'est-ce qui pourrait effrayer ceux qui sont munis d'un tel appui? Couvert de ce bouclier salutaire, qui ne s'écrierait hardiment avec le Prophète : « Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi. » *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* Ps. XXII, 4.

Voilà donc la plus grande consolation, le plus ferme soutien des justes. Car de même que le méchant frissonne, si parfois sa conscience l'avertit que Dieu fait une différence entre les bons et les impies; de même aucune pensée plus précieuse ne peut sur-

venir au juste, que la pensée de la providence de Dieu. En effet, quand il se dit que pas un seul cheveu ne saurait tomber de sa tête sans la volonté de celui qu'il reconnaît pour son père; on ne pourrait exprimer quels sont les transports de sa joie, sa sécurité, sa béatitude. Il est certain que de ce tendre père il ne vient rien qui ne soit pour l'avantage et le salut de ses enfants, bien que quelquefois, telle est l'infirmité de l'intelligence humaine! ceux-ci s'imaginent qu'il en arrive autrement, et qu'ils s'effraient de chimères et d'apparences trompeuses. Mais voyons la suite.

« Ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule de peuple venait à lui, Jésus dit à Philippe : Où achèterons-nous assez de pain pour tout ce monde? Il disait cela pour le tenter; car il savait bien ce qu'il devait faire. » Ici se présente une question qui n'est pas à négliger. Comment Notre-Seigneur a-t-il pu tenter, puisque l'apôtre saint Jacques dit : « Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que c'est Dieu qui le tente; car Dieu ne porte personne au mal? » *Jac.* I, 13. Cependant notre Evangile avance que Philippe fut tenté par le Seigneur. Abraham fut pareillement tenté, lorsqu'il reçut l'ordre d'immoler son fils. *Gen.* XXII, 2. Et l'ange Raphael dit à Tobie : « Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. » *Tob.* XII, 13. Comment donc peut-il être vrai en même temps, que Dieu ne tente pas, et qu'il tente? — Nous répondons : Les tentations de Dieu diffèrent de celles du démon. Dieu tente pour sauver; le démon, pour perdre : Dieu tente pour élever et instruire; le démon, pour abaisser et détruire. Mais laissons de côté les tentations des démons, dont nous avons parlé le premier dimanche de carême, et disons quelques mots des tentations divines, dont il est ici question.

Dieu tente quelquefois par des paroles, ce qu'il fait ici à l'égard de Philippe, dont il veut sonder, examiner la foi; — quelquefois par des faits, quand, par des adversités, par des malheurs de tout genre, il éprouve non-seulement la foi, mais l'espérance, la charité, la constance des justes, et que par ces épreuves il rehausse leur gloire. Le Prophète parle ainsi de ce genre d'épreuve : « Vous nous avez sondé, ô mon Dieu, vous nous avez éprouvé par le feu,

comme on éprouve l'argent. » *Ps.* LXV, 10. Le poëte sacré nous enseigne ici par son exemple ce que doivent penser de leurs calamités les hommes pieux : c'est qu'elles leur arrivent par la volonté divine, afin que, comme l'or et l'argent sont purifiés par le feu, de même leurs âmes soient purifiées par l'adversité, et se portent avec plus d'ardeur à la poursuite de la piété et de l'innocence. Mais chez les impies c'est tout différent. Car, chez eux, le chagrin, loin de détruire les souillures et les vices, ne fait que les augmenter et y mettre le comble. Avec le chagrin croît l'impiété. Comme le même feu fond la cire, et durcit la boue; de même le feu des tribulations, qui purifie les justes et les améliore, rend les méchants plus durs et encore pires qu'avant.

Vous demanderez peut-être quels sont les avantages qu'on retire des tentations de cette nature. Il serait trop long de les énumérer; mais voici le principal : c'est que la tentation déprime et abaisse fortement notre esprit, et nous amène à la connaissance de notre faiblesse et de notre néant. C'est par ce moyen que le Seigneur montra la faiblesse de la foi de son disciple, puisqu'après avoir vu tant de miracles, il ne comprenait pas encore, que celui qui tant de fois avait pu sans médicaments guérir toutes les maladies, rendre même la vie aux morts, pouvait sans provisions assouvir la faim de la multitude. En effet, c'est parce qu'il n'avait pas assez de foi pour espérer un miracle, que Philippe dit : « Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner tant soit peu à chacun. » André, dont la foi n'était pas plus forte, ajouta : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge, et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? » Sous la loi, le Seigneur montra de la même manière le peu de foi de son peuple : « Je vous ai éprouvé, dit-il, auprès des eaux de Contradiction. » *Ps.* LXXX, 8. Car ce peuple qui, sorti de l'Egypte, avait, à la vue de tant de prodiges, célébré les louanges du Seigneur, et qui semblait affermi dans la foi, trahit la faiblesse de cette foi aux eaux de Contradiction, lorsque, l'eau manquant, il désespéra presque de la miséricorde et de la providence du Seigneur. Cette tentation trahit donc le peu de foi qui était caché dans leurs cœurs, et obligea ce peuple orgueilleux à

s'humilier. En effet, où est la vraie connaissance de soi, là est incontestablement l'humilité.

Au reste, pour les justes, même affermis dans la vertu, une grande épreuve sert non-seulement à acquérir l'humilité, fondement et gardienne des vertus, mais aussi à les perfectionner toutes. Vous direz peut-être : — Comment une tentation, qui par sa nature cherche à détruire les vertus, peut-elle servir à leur progrès, à leur perfectionnement? — Je laisse de côté les autres raisons; je me bornerai à en apporter deux. D'abord il y a la grâce d'en haut qui, dans les grandes épreuves, est conférée aux justes avec plus d'abondance. L'Apôtre le déclare nettement : « Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais il vous fera tirer avantage de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer. » *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis; sed faciet cum tentatione proventum, ut possitis sustinere.* I Cor. x, 13. Ainsi, ce noble décurion, Joseph d'Arimathie qui, lors des éclatants miracles du Sauveur, n'osait s'en déclarer le disciple par crainte des Juifs, secoua si bien tout respect humain, au temps de la passion, quand le Christ, accusé d'imposture, était attaché au gibet entre deux criminels, que non-seulement il avoua être son disciple, mais même qu'il alla hardiment, c'est-à-dire, avec un grand courage, auprès de Pilate, et lui demanda le corps du divin Maître, auquel il donna pieusement la sépulture. Ce qu'il n'avait pas osé en un temps de calme, il l'osa donc au temps si périlleux de la passion. Le péril s'étant accru, le Seigneur lui fit tirer avantage de la tentation même, en lui donnant une plus large mesure de grâce et de courage.

Ensuite, il y a une telle affinité, une telle connexion entre les vertus, qu'aucune ne peut vraiment subsister sans le secours des autres, et qu'aucune ne peut s'exercer pleinement, privée du concours des autres. Cela est surtout vrai, lorsque la vertu se propose un objet difficile et ardu. Car y a-t-il une œuvre difficile de vertu, où la foi n'affermisse l'âme par la connaissance des choses divines? où l'espérance ne la fortifie par la grandeur des récompenses promises? où la charité ne l'enflamme de l'amour du

souverain bien? où la prudence et le courage ne la munissent de la lumière de la vérité et de la force divine. Un éminent stoïcien, Sénèque, l'a compris; il dit que, pour supporter vaillamment l'adversité, toutes les vertus doivent agir de concert : « Quand quelqu'un subit des tortures sans sourciller, toutes les vertus sont en jeu, bien qu'une seule paraisse en action, la patience. En effet là est le courage, dont la patience, la fermeté, la constance sont des rameaux. Là est la prudence, sans laquelle il n'y a pas de résolution; laquelle prudence conseille de souffrir le plus courageusement possible ce qu'il n'y a pas moyen d'éviter. Là est la constance, que rien n'ébranle, et qu'aucune violence ne détournerait de son but. Là est le cortége indivisible des vertus. Tout ce qui se fait de bien, une seule vertu le fait, mais par l'inspiration des autres. »

Au reste, comme il est dans la nature que toutes les vertus se perfectionnent par la pratique incessante des devoirs et des actions honnêtes, il est clair qu'à moins que nous ne succombions honteusement, toutes les vertus s'exercent dans une lutte fréquente contre les tentations, qu'elles se fortifient dans cet exercice, et qu'elles prennent de jour en jour de nouveaux développements. Aussi le même Sénèque a-t-il dit avec vérité : « La vertu aime les périls. » Et encore : « La vertu sans adversaire tombe dans la torpeur. » L'un est la conséquence nécessaire de l'autre : si la vertu, comme le fer, brille par l'usage, elle doit se rouiller par le repos et l'inaction. Cette vérité est encore mieux entendue par l'Apôtre qui, prêt à acheter par toutes les fatigues ce profit spirituel, était si loin de redouter les épreuves, qu'il en tirait sa gloire : « Je me plais, dit-il, dans mes infirmités, dans les outrages, dans les nécessités où je me trouve réduit, dans les persécutions, dans les détresses souffertes pour Jésus-Christ. Car lorsque je suis faible, c'est alors que je me sens fort. » *Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. Cum enim infirmor, tunc potens sum.* II Cor. XII, 10.

Voilà pourquoi les saints Pères, en affirmant que toutes les souillures provenant du péché originel sont effacées par le bain

salutaire du baptême, ajoutent que la concupiscence, quoiqu'elle sorte de la même source corrompue, ce qui n'est pas à dire qu'elle soit un péché, nous reste pour nous fournir l'occasion de combattre, et d'exercer la vertu. De là tous ces essaims de vierges, d'anachorètes et de moines, qui combattant fidèlement et vaillamment contre les mouvements impurs de la chair et du sang, et asservissant le corps à l'esprit, ont remporté d'illustres trophées sur cet ennemi domestique, et se sont couverts de gloire. C'est pour la même raison que le Seigneur, après la soumission de la terre de Chanaan, voulut qu'il y restât des ennemis, contre lesquels les Israélites fissent la guerre sans relâche; il voulait les empêcher de s'amollir dans un honteux repos, et de s'énerver dans les délices, l'inaction et la paix. C'est encore pour cela que saint Augustin, dans son livre *De la Cité de Dieu,* approuve le conseil de Scipion l'Africain, proclamé le meilleur citoyen de Rome, lequel, dans le sénat, contre l'opinion de Caton, fut d'avis que Carthage ne fût pas détruite, de peur que la jeunesse romaine ne perdît ses habitudes guerrières, et l'occasion d'exercer sa valeur. Il affirmait avec énergie que la république romaine avait plus à craindre des délices et de l'oisiveté, que des armes de ses ennemis.

L'événement justifia ses prévisions. Ceux contre lesquels les armes du monde entier avaient été impuissantes, furent vaincus et anéantis par le luxe et les délices, plus funestes que tous les ennemis. Il en est de même des combats spirituels : s'ils manquent, la rouille couvre les armes des vertus, armes qui ne resplendissent que par l'usage et par l'exercice. Voilà quelques-unes des utilités, car il serait trop long de les rapporter toutes, qu'offrent les tentations, les épreuves. Il n'est donc pas étonnant que le Seigneur tente ici Philippe, et que de même il permette que les justes soient souvent tentés et affligés de diverses manières. Hâtons-nous d'arriver à la fin.

II.

Les réponses de Philippe et d'André étant peu convenables, le Seigneur leur dit : « Faites-les asseoir; il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Environ cinq mille personnes s'y assirent. Puis, Jésus

prit les pains; et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et on leur donna de même des deux poissons, autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Recueillez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde. Les ayant ramassés, ils en emplirent douze corbeilles, etc. » A l'occasion de ces dernières paroles, j'ai résolu, frères, de vous parler de l'aumône à la fin de ce discours, et de vous recommander cette partie de la vraie pénitence. Le premier fruit de l'aumône, c'est qu'elle retourne à son auteur, qui sert moins les autres que lui-même, et y gagne plus que l'obligé, puisqu'en pourvoyant aux besoins présents des autres, il travaille pour ses propres intérêts présents et futurs. En effet, des récompenses du ciel il est écrit : « Toute action de miséricorde fera placer chacun en son rang, selon le mérite de ses œuvres. » *Eccli.* XVI, 15. Et des récompenses de ce monde : « Honorez de vos biens le Seigneur, et donnez aux pauvres des prémices de vos fruits; alors vos greniers seront combles, et vos pressoirs regorgeront de vin. » *Prov.* III, 10.

Notre-Seigneur nous le montre dans le présent miracle; pour cinq pains, distribués miséricordieusement à un peuple affamé, il recueillit douze corbeilles de restes. Telle est la bonté, la compassion de Dieu, telle est sa tendre propension à soulager les malheureux que, la promesse des biens futurs étant insuffisante pour vaincre la dureté des cœurs, et les porter à la compassion, il les y engage par la promesse des biens présents, afin que l'homme, tout avare qu'il est, et attaché à tout ce qu'il possède, n'ait pas de raison pour se soustraire au devoir d'être compatissant, puisque ce n'est pas prodiguer son bien, mais, au contraire, c'est y ajouter. Car il est incroyable comme nous sommes ardents, prompts et actifs pour ce qui nous touche, et comme nous sommes glacés, lents et stériles pour le service de Dieu. Pressez quelqu'un de jeûner en ce saint temps, dites-lui que c'est prescrit par les lois de l'Eglise, sous peine de déposition pour les clercs, et de privation de la sainte Eucharistie pour les laïques, beaucoup alléguerontleur faiblesse et diront qu'il leur est impossible de jeûner. Cependant, quand l'occasion s'en présente, ils passent des

nuits entières au jeu et dans les divertissements : eux qui s'abstiennent si facilement du sommeil, qui est le principal aliment de la vie, ils ne peuvent cependant s'abstenir de nourriture.

Exhortez-les à distribuer des aumônes; ils mettront en avant leur pauvreté, ils diront que leurs ressources ne suffisent pas aux besoins de leur maison et de leurs enfants. Vienne cependant quelque occasion de faire parade de vanité, d'honneur mondain, d'ostentation, là ils jettent avec prodigalité tout ce qu'ils possèdent; alors ils ne se souviennent plus qu'ils ont des enfants, une famille : ils sont donc très-opulents pour tout ce qui est vanité, très-pauvres dès qu'il s'agit de piété et de bienfaisance. La promesse des biens futurs étant incapable de changer en compassion cette inhumanité des hommes, le Seigneur les y excite donc en les rémunérant par des biens présents, afin que rien ne s'oppose à ce qu'ils remplissent le devoir de la pitié; puisque partager ses richesses avec les pauvres, n'est rien autre chose que prêter à usure à Dieu. L'exemple de la veuve de Sarepta le prouve surabondamment; parce qu'elle avait donné au Prophète un peu d'huile et de farine, sa farine et son huile furent intarissables. III *Reg.* XVII, 12 et seq.

Je pourrais citer bien d'autres exemples, je me contente d'en prendre un dans saint Grégoire : « L'évêque Boniface, encore enfant, et habitant avec sa mère, rentrait quelquefois à la maison sans sa tunique de laine, et souvent sans sa tunique de lin; parce que, dès qu'il rencontrait un pauvre nu, il le revêtait, se dépouillant dans l'espérance d'être récompensé de Dieu. Sa mère le réprimandait fréquemment, disant qu'il n'était pas juste que, pauvre lui-même, il donnât ses vêtements aux pauvres. Un jour, entrant dans son grenier, elle trouva que tout le blé, approvisionnement de l'année entière, avait été distribué aux pauvres par son fils. Comme elle se meurtrissait le visage, dans sa désolation d'avoir perdu sa provision annuelle, survint le pieux enfant Boniface, qui la consola de son mieux. Mais elle était inconsolable. Il la pria de sortir du grenier, où ne restait qu'une très-faible quantité de blé. Le pieux enfant se mit aussitôt en prière, et, sortant peu après, il ramena sa mère au grenier qui se trouva plein

de blé, en plus grande quantité qu'il n'y en avait jamais eu. A la vue de ce miracle, la mère, touchée de componction, pressait son fils de donner, lui qui pouvait si promptement obtenir ce qu'il demandait. » *Dialog., lib.* I. Ce fait n'a rien d'étonnant, quand on considère les douze corbeilles de restes recueillis par les apôtres après la distribution des cinq pains à la foule affamée. Ainsi ceux que les promesses de la vie future ne portent pas à la compassion, doivent y être portés au moins par les récompenses présentes. Qu'ils aient toujours à la pensée ces paroles de Salomon, ou plutôt du Seigneur : « Qui donne au pauvre, ne manquera de rien. » *Prov.* XXVIII, 27.

A cette utilité ajoutons-en une autre : c'est que, pour obtenir la rémission des péchés, rien n'est plus puissant que l'aumône. Ainsi nous lisons dans l'Ecclésiastique : « Renfermez l'aumône dans le sein du pauvre, elle priera pour vous, et vous délivrera de tout mal. » *Eccli.* XXIX, 15. Et encore : « L'eau éteint le feu, et l'aumône expie les péchés. » *Eccli.* III, 33. Qu'est-ce que le vrai pénitent peut désirer de plus que de racheter par l'aumône, c'est-à-dire, par une vile monnaie, ou un morceau de pain, ses péchés que le Fils de Dieu a rachetés au prix de son sang? Bien plus, le Seigneur, par la voix d'Isaïe, après avoir recommandé aux vrais pénitents le soin de la veuve et de l'orphelin, ajoute : « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront comme la laine la plus blanche. » *Isa.* I, 18.

L'aumône est efficace, non-seulement pour la rémission des péchés, mais aussi pour obtenir tous les dons célestes. On le voit dans le chap. LVIII d'Isaïe, où sont étalées les magnifiques récompenses offertes aux miséricordieux, et, entre autres, la participation à la lumière, à la splendeur divine : « Il emplira votre âme de splendeurs, et il délivrera vos os. » *Isa.* LVIII, 11. Le Seigneur n'a-t-il pas rempli de splendeurs le païen Cornélius, à qui un ange apparut et dit : « Cornélius, vos prieres et vos aumônes ont monté jusqu'à Dieu, et il s'en est souvenu. Envoyez chercher Simon Pierre, et il vous dira ce que vous avez à faire. Et Pierre étant venu et ayant annoncé Jésus-Christ, le Saint-Esprit tomba

sur tous ceux qui l'écoutaient. » *Act.* x, *passim*. Frères, quel plus sublime éloge de la prière et de l'aumône! Le Centurion donne la terre, et il reçoit le ciel; pour de l'argent, il obtient la grâce; il partage ses biens avec les pauvres, et il reçoit les magnifiques dons du Saint-Esprit; il accueille chez lui les pauvres, et il mérite de voir les anges. Qui ne regarderait un tel échange comme mille fois heureux?

Mais si ces considérations font peu d'impression sur nous, rappelons-nous une parole célèbre, autant que vraie, de saint Ambroise : « La miséricorde seule accompagne les défunts. » Il est certain que nous tous ici présents, nous sortirons bientôt de ce monde. Il est certain que nous en sortirons seuls. Fussiez-vous roi, empereur, monarque de toute la terre, vous partirez seul d'ici pour une contrée inconnue. Vous ne serez accompagné, ni de serviteurs, ni d'amis, ni de parents, ni d'enfants chéris, ni d'une tendre épouse, encore moins de vos domaines et de vos richesses, pour lesquels vous avez tant sué. Toute cette pompe du siècle suivra votre cadavre jusqu'au tombeau; des obsèques solennelles seront célébrées, des flambeaux allumés; des enfants et des serviteurs vêtus de noir vous rendront les derniers honneurs; mais vous, sans aucune escorte, vous comparaîtrez seul devant le juge, tandis que vos serviteurs retourneront à la maison vide de son maître. Car comme le Seigneur a donné cet ordre aux flots et à la mer en courroux : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin; ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots : » *Huc usque venies, et non procedes amplius, et hic confringes tumentes fluctus tuos*, Job, xxxviii, 11; ainsi ce même Seigneur, au moment de la mort, dit aux royaumes et aux empires, et à toute la puissance du monde : Tu viendras jusqu'ici, et n'iras pas plus loin; ici finit le drame de la vie humaine, et toute la pompe des choses terrestres.

Quoique cela soit assez clair, puisque nous en voyons tous les jours la preuve, je veux cependant le confirmer encore par un illustre exemple. Saladin, soudan d'Egypte, fut un prince illustre. Car il étendit les bornes de son empire; il régna longtemps et glorieusement; il s'empara de Jérusalem, et renversa la puis-

sance chrétienne en Orient. En mourant au comble de la fortune et de la gloire, il ordonna par testament que la chemise de lin qu'il portait fût attachée au bout d'une longue perche et étalée aux yeux du peuple par un homme criant constamment : Voilà tout ce qui reste à celui qui a eu tant de richesses et un si grand empire. Pensée juste, et que devraient méditer sans cesse les princes orgueilleux! Non, après la vie il ne nous reste rien autre chose que ce que nous avons fait de bien.

Quel ne sera pas l'étonnement des âmes de ceux qui ont été puissants en ce siècle, et qui, de leur vivant, ne marchaient qu'entourés d'un nombreux domestique, lorsqu'elles verront leur nudité, leur solitude au milieu de ces affreuses régions? lorsqu'elles pourront dire avec le Prophète : « Je regardais à ma droite, et il n'y avait personne qui me connût? » *Ps.* CXLI, 5. A ce moment, lorsque tous ces hochets de la fortune ne pourront vous apporter aucun soulagement, et que vous serez dépouillé de tout, la vertu et la commisération, la piété et la bienfaisance, fidèles compagnes, seront seules à vos côtés; et non-seulement elles vous accompagneront, mais aussi elles vous protégeront. Alors ce qui vous suivra, c'est donc, non ce que vous avez amassé péniblement et ardemment, mais ce que vous avez distribué d'une main bienfaisante; non ce par quoi vous avez enrichi votre maison, agrandi votre entourage, rehaussé votre noblesse, attiré à vous l'admiration de la foule, mais ce avec quoi vous avez nourri, entretenu, sustenté les pauvres du Christ : voilà les richesses qui vous accompagneront au sortir de la vie. Votre sécurité la plus complète viendra alors des consolations que vous apportez maintenant aux mendiants et aux pauvres. Elles seront là avec vous, elles se placeront près de vous devant le tribunal du redoutable juge, elles vous protégeront, et plaideront votre cause. Les objets qui éblouissaient d'un éclat mensonger les yeux du vulgaire, vous les trouverez alors pleins de vanité, quand vous verrez non plus les masques des choses, mais la vérité elle-même. Vous aurez alors pour patrons, ceux qui aujourd'hui implorent votre libéralité. Car nous lisons dans l'Ecclésiastique : « Les frères viennent en aide au jour de la tribulation, et la miséricorde divine

s'étend sur les uns et sur les autres. » *Fratres in adjutorium in tempore tribulationis, et super utrosque misericordia liberabit.* Eccli. x, 24.

Si le démon s'insurge contre vous, s'il vous objecte les crimes de toute votre vie, souvenez-vous que de l'aumône il est écrit : « Pour combattre votre ennemi, elle sera une arme plus forte que le bouclier et la lance du puissant. » *Eccli.* XXIX, 16. Quand sera appelée votre cause, l'aumône tiendra ce langage au souverain juge : Rappelez-vous, Seigneur, que vous avez dit de votre bouche sainte : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » *Matth.* v, 7. « Que la parole de mon Seigneur s'exécute comme un sacrifice, » II *Reg.* XIV, 17 ; ayez pitié de celui qui a eu pitié de vos pauvres ; et que ceux qu'il a recueillis dans sa maison, le reçoivent à leur tour dans les éternels tabernacles.

On dira peut-être : Quand je serai près de mourir, je laisserai par testament de grands biens aux pauvres ; mais maintenant que je vis, j'ai besoin de mon bien. — Ceux qui remettent au testament et à la dernière heure de la vie les devoirs de la charité, ressemblent, dit Aristote, à ceux qui, au moment où sévit la tempête, préparent les agrès qui devaient être prêts depuis longtemps. Car saint Augustin dit très-bien : « Dans la détresse on ne trouve pas facilement les remèdes qu'on n'a pas cherchés pendant le calme. » De son côté, saint Jérôme, expliquant ce passage de Jérémie : « Au temps de leur affliction, ils me viennent dire : Hâtez-vous de nous délivrer, » *Jer.* II, 27, s'exprime ainsi : « Demande impudente de la part de ceux qui attendent la tribulation pour implorer un secours méprisé pendant la prospérité. » Un des Pères, en effet, a dit avec une grande vérité : « Tel le Seigneur vous trouve quand il vous appelle, tel il vous juge. C'est donc en disposant bien le présent, que l'on s'assure un heureux avenir. »

Cela étant, mes frères, faisons en sorte de racheter maintenant nos péchés par des aumônes ; aux aumônes joignons de ferventes prières, et les jeûnes qui conviennent à ce saint temps. Non contents de cela, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu, nous

le rendant favorable par l'aveu de nos fautes (1); pour qu'enfin nous méritions, par sa grâce, de parvenir à son repos, et de jouir de sa glorieuse présence dans les siècles des siècles. Amen.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ET SURTOUT DES PAROLES DU TEXTE. LA SAINTE HISTOIRE DE NOTRE ÉVANGILE MONTRE QUE RIEN NE PEUT MANQUER A CEUX QUI SUIVENT DIEU DE TOUT LEUR CŒUR.

Timete Dominum omnes sancti ejus, quoniam non est inopia timentibus eum.

Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints; car rien ne manque à ceux qui le craignent. *Psal.* XXXIII, 10.

Très-chers frères, dans le présent discours je me propose de traiter les paroles que vous venez d'entendre; parce que, sous une forme concise, elles contiennent et expliquent le fond du récit évangélique, qui se lit aujourd'hui dans les églises. Car elle tend principalement à faire comprendre à tous, que rien de ce qui est nécessaire pour acquérir ou conserver le salut de l'âme, ne manque à ceux qui se sont proposé de suivre le Seigneur. Cette sainte histoire concorde parfaitement avec le commencement de la messe d'hier, c'est-à-dire avec les paroles de joie et d'allégresse, par lesquelles l'Eglise félicite ses enfants d'être arrivés au vrai salut par la pénitence, et les invite à la joie spirituelle, en disant : « Réjouissez-vous, Jérusalem, notre mère; réunissez-vous tous, vous qui l'aimez; soyez dans la joie, vous qui avez choisi la tristesse; » non la tristesse du siècle, qui engendre la mort; mais la tristesse qui est selon Dieu, et qui, suivant l'Apôtre, « produit pour le salut une pénitence stable. » II *Cor.* VII, 10. En quoi consiste le salut qui découle de cette tristesse et de cette pénitence? C'est ce que la sainte histoire du présent évangile nous montre mystiquement par un miracle éclatant. La voici :

(1) Voir la note H à la fin du volume.

« Jésus passa au delà de la mer de Galilée, ou lac de Tibériade; une grande foule de peuple le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades, » etc., jusqu'à la fin. *Joan.* VI, 1 à 15. *Ave Maria.*

Le but principal des lois humaines doit être de punir des supplices les plus sévères les crimes des hommes, et de combler des faveurs les plus éminentes les vertus et ceux qui les pratiquent. Mieux ce double but est rempli, plus les lois sont parfaites. Mais ce double but n'est nulle part atteint avec autant de supériorité, que dans la religion chrétienne qui, découlant d'une source infinie de bonté, est si ennemie des vices, si amie des vertus, que, quand tous les hommes réuniraient leurs voix, ils ne pourraient jamais célébrer dignement cette excellence de la loi divine. Pourtant les saintes Ecritures, où le Seigneur a daigné découvrir aux mortels sa pensée, nous découvrent jusqu'à un certain point la grandeur de cette haine du vice, et de cet amour de la vertu. Elles enseignent, en effet, que cette bonté infinie déteste d'une si grande haine tous les péchés, que le plus bel ange, récemment créé par elle, et orné de dons, de grâces admirables, fut, pour une seule faute, précipité du plus haut des cieux au fond des enfers, pour y être éternellement torturé, et devint ainsi de toutes les créatures la plus misérable. Pour une seule désobéissance, le même Dieu a expulsé du paradis, et condamné à la mort et à l'exil le premier homme, et toute sa postérité jusqu'au dernier jour du monde. Pour les péchés des hommes, il a englouti, anéanti tout ce qui vit sur ce globe, ne laissant survivre d'une multitude presque infinie d'hommes et d'animaux, que ce que l'arche pouvait contenir. Pour un seul péché mortel, il condamne à un deuil éternel et à un feu inextinguible l'homme, quoique formé à son image et racheté par le sang précieux du Christ. Et tant de maladies, de pestes, de famines, d'incendies, de guerres, d'exils, de deuils, de ruines, de maux et de calamités de tout genre qui, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, fatiguent, tourmentent, agitent l'espèce humaine, de quelle source proviennent-ils, sinon du péché? Enfin, telle est la difformité, la malice

du péché que, à s'en tenir strictement à la loi de justice, il n'eût pu être expié en aucune manière, si le Créateur de toutes choses lui-même, dont la puissance est sans bornes, descendant du ciel, n'eût entrepris par lui-même de le détruire et de l'expier. Après cela, qui sera assez stupide pour n'être pas effrayé, pour n'avoir pas horreur de la perversité, de la laideur du péché mortel, quoique les cœurs aveugles des hommes se précipitent chaque jour dans tous les crimes avec tant de facilité?

D'un autre côté et à plus forte raison aucune voix humaine ne pourrait exprimer quels sont les faveurs et les bienfaits dont Dieu comble la vertu et la piété. Car, cette bonté suprême étant plus portée à la miséricorde qu'à la vengeance, à conférer des bienfaits qu'à infliger des supplices; il s'ensuit qu'elle punit le mal avec ménagement, restant au-dessous de la justice; tandis qu'elle s'élève au-dessus pour récompenser le bien, qui reçoit ainsi plus qu'il ne mérite. Les saints Livres, interprètes de la pensée divine, le déclarent; dans une foule de passages, ils s'appesantissent sur la tendresse, la sollicitude paternelle, la bienveillance de Dieu pour les justes. Car la loi, pour commencer par elle, quand elle prescrit quelque chose de grand, promet aussitôt une récompense à ceux qui l'observent. Les prophètes annoncent aux justes les plus magnifiques récompenses, comme aux méchants les plus affreux supplices. Les faits de l'Histoire sainte ont le même sens; ils confirment avec la dernière évidence les déclarations de la loi et des prophètes.

Parmi les Psaumes, cette noble portion des Ecritures, vous en trouverez à peine un qui, soit au commencement, soit au milieu, ou au moins à la fin, ne célèbre, ne répète, ne proclame le bonheur, la béatitude des justes, c'est-à-dire de ceux qui se sont voués tout entiers au service de Dieu, et ont placé en lui seul toutes leurs espérances : il y a même beaucoup de Psaumes, qui n'ont pas d'autre objet que d'inculquer la sollicitude paternelle, la providence de Dieu pour les justes; laquelle comprend tous les biens possibles. Car qu'est-ce qui pourra manquer à celui qui vit sous cette sollicitude paternelle et sous la providence du Tout-Puissant? Dans les paroles que j'ai prises pour texte, c'est le seul ar-

gument qu'emploie le Prophète pour nous exhorter à la piété et à la religion : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints; car rien ne manque à ceux qui le craignent. » *Ps.* XXXIII, 10. Je pourrais vous montrer cette promesse accomplie en bien des circonstances; mais je me bornerai à vous présenter l'exemple du présent évangile. Vous y verrez exprimé mystiquement comment le Seigneur se conduit envers les personnes pieuses. L'Evangéliste dit :

« Jésus passa au-delà de la mer de Galilée, ou lac de Tibériade; une grande foule de peuple le suivait, etc. » Cette multitude, qui suit le Seigneur par des lieux déserts et incultes, est l'image de ceux qui marchent avec le Prophète par des voies difficiles, *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras, Ps.* XVI, 4; qui embrassent le Seigneur pour maître et pour guide de leur vie; qui le suivent avec l'Apôtre « dans la gloire et l'ignominie, dans la mauvaise et la bonne réputation, » II *Cor.* VI, 8, regardant comme un gain, de lui tout sacrifier.

Maintenant examinons comment Notre-Seigneur s'est conduit envers cette foule, afin d'en conclure comment il agit à l'égard de ceux qui le suivent, non plus de corps, mais d'âme. D'abord, dit saint Marc, « il fut touché de compassion pour eux, parce qu'ils étaient comme des brebis sans pasteur. » *Marc.* VI, 34. Et parce que lui-même avait été envoyé par Dieu le Père comme pasteur, afin de remplacer les pasteurs mercenaires, il commence aussitôt par s'acquitter de cette fonction, les nourrissant de la pâture de la doctrine, et leur parlant des choses divines, au rapport du même évangéliste. Non content de cela, dit saint Matthieu, « il guérit tous leurs malades, ne refusant à personne le bienfait de la santé. » *Matth.* XIV, 14. Dans le présent évangile, saint Jean rapporte un nouveau bienfait : par un éclatant miracle, le Seigneur rassasie un peuple affamé et dénué de provisions de route.

Ainsi, l'homme étant composé d'une double substance, d'un corps et d'une âme, il prit dans cette circonstance un égal soin de ces deux parties : d'un côté il rassasia les corps; de l'autre, il fortifia les âmes par la pâture de la céleste doctrine, et par un insigne miracle il les excita à croire. Ces bienfaits qu'il répandit sur

ceux qui le suivaient, il les accorde chaque jour dans l'Eglise à ceux qui, méprisant la vanité du siècle, le suivent spirituellement. D'abord il leur rend sensible sa bonté paternelle et sa miséricorde : « Comme un père a de la tendresse pour ses enfants, dit le Prophète, ainsi le Seigneur a eu compassion de ceux qui le craignent, parce qu'il connaît la boue dont nous sommes formés. » *Ps.* CII, 13, 14. Ensuite, il les éclaire intérieurement, comme il dit lui-même : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'enseigne ce qui est utile, et qui te gouverne dans la voie où tu marches. » *Isa.* XLVIII, 17. Et : « Je te donnerai l'intelligence, je te guiderai dans la voie où tu marcheras, j'aurai les yeux sur toi. » *Intellectum tibi dabo, et instruam te in via hac qua gradieris, firmabo super te oculos meos.* Ps. XXI, 8.

Il guérit aussi leurs maladies spirituelles; ce qu'indiquent ces paroles du Prophète : « C'est lui qui pardonne toutes tes offenses, et qui guérit toutes tes langueurs. » *Ps.* CII, 3. Enfin, il sustente les âmes au moyen d'une nourriture intérieure. « La sagesse, dit Salomon, s'est bâti une maison, elle a préparé le vin, et disposé la table, » *Prov.* IX, 1, elle a appelé les convives, en disant : « Mangez, amis, buvez, et enivrez-vous. » *Cant.* V, 2. Si telle est l'abondance que le Seigneur prépare à ceux qui le suivent, le poëte sacré n'a-t-il pas raison de chanter : « Craignez le Seigneur, vous qui êtes ses saints; parce que rien ne manque à ceux qui le craignent. » *Ps.* XXXIII, 10. La même chose est donnée à entendre par les paroles que, suivant saint Matthieu, le Sauveur répond aujourd'hui à ses disciples. Comme ils lui disaient : « Ce lieu est désert, et il est déjà tard; renvoyez ce peuple, afin qu'ils aillent dans les villages acheter de quoi manger; » il répondit : « Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent; donnez-leur vous-mêmes à manger. » *Matth.* XV, 15 et 16. Sans doute. A quoi bon seraient-ils allé chercher des aliments, eux qui avaient auprès d'eux le pain des anges et des hommes? C'est comme s'il avait dit : Ceux qui sont auprès de moi, ceux qui s'attachent à moi, et qui, oublieux d'eux-mêmes et de leurs intérêts, me prennent pour guide, pour maître de leur vie, pour auteur de leur salut, il faut qu'ils soient dans l'abondance de tous biens, eux qui approchent de la source

de toute félicité. Car il a été dit avec vérité : « Ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien. » *Inquirentes Dominum non deficient omni bono.* Ps. XXXIII, 11.

Cependant on objecte qu'il y a beaucoup d'individus qui, servant Dieu de tout leur cœur, vivent dans un état voisin de la détresse, dans la pénurie, et qui sont privés de bien des choses nécessaires à la vie; comment donc sera-t-il vrai qu'ils ne manquent d'aucun bien? A parler vrai, ils ne manquent de rien; vous pouvez l'apprendre de leur propre témoignage. Demandez-leur si ce qu'ils ont leur suffit; s'ils vivent le cœur tranquille et assuré, sans désir, sans anxiété, sans souci des choses de la terre; ils répondront sans hésiter qu'ils ne changeraient jamais leur condition et leur repos contre toutes les richesses du monde, et contre des royaumes. Ils disent qu'ils vivent sous les ailes et à l'ombre de la providence du Seigneur qui, sans l'affluence des biens de la terre, procure à leurs âmes le nécessaire et un calme parfait. Le miracle du présent évangile montre qu'il n'y a là rien d'étonnant. Celui qui avec cinq pains a pu rassasier des milliers d'hommes, ne pourra-t-il pas, avec de faibles ressources et un mince patrimoine, soutenir si bien un seul homme qu'il ne désire pas autre chose?

Si vous demandez, comment il peut se faire qu'un pauvre ait la même paix de l'âme, la même tranquillité qu'ont les riches du siècle au milieu de l'affluence de toutes choses; ceux-ci vivant dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie, tandis que celui-là en est en partie privé; je dis d'abord que rien n'est impossible à la puissance divine. Mais il s'agit d'expliquer comment cela peut se faire. Vous posez une question intéressante; écoutez; je serai bref.

Le Seigneur s'y prend, non par les voies battues et vulgaires, mais d'une manière nouvelle et peu commune. Il arrive à son but, non pas en fournissant aux justes la surabondance des biens de la terre, excepté parfois quand c'est utile à leur salut; mais en guérissant la nature par la grâce, en apaisant le désir immodéré, la soif ardente des biens de cette sorte, à supposer qu'on doive les appeler des biens. Il calme donc et satisfait la soif de notre cœur, non par la possession surabondante des choses de

la terre, mais en amoindrissant nos désirs. Un exemple vous fera mieux voir combien ce moyen est préférable et plus avantageux.

Supposons un individu malade de la fièvre : il est travaillé d'une soif brûlante, qu'on peut calmer de deux manières, — ou bien en lui donnant force eau froide, qu'il s'ingurgiterait jusqu'à satiété; — ou bien en coupant la fièvre; ce qui apaiserait la soif, conséquence de la fièvre. Si donc on laissait à ce malade la faculté de choisir, celui de ces deux moyens qui lui semblerait le plus avantageux, ou de boire de l'eau froide, ou de couper la fièvre; nul doute qu'il n'aimât mieux voir disparaître la soif avec la maladie, que d'apaiser cette soif en avalant de l'eau. Car, dans ce dernier cas, la soif serait calmée pour un moment; mais, la fièvre subsistant encore, une autre soif surviendrait bientôt, avec recrudescence d'irritation dans les humeurs nuisibles; tandis que, la fièvre enlevée, la soif elle-même est aussi éteinte, et avec elle tous les accompagnements de la cruelle maladie. C'est donc avec raison qu'il a été dit : « Ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront de rien, » *Ps.* XXXIII, 11; parce que être guéri de la soif dévorante de tous les biens, est plus que posséder toutes les richesses de la terre, qui ne peuvent apporter à leur possesseur ni satiété, ni repos de l'esprit; le désir et la cupidité subsistant encore au milieu de l'abondance.

En effet, quiconque désire, manque de beaucoup de choses, quelque riche qu'il soit; tandis que celui qui vit content du peu qu'il a, ne manque de rien. Ainsi donc le Christ qui, par la vertu de son esprit, peut guérir la maladie de la cupidité, et qui par la rosée de la grâce céleste tempère cette démangeaison d'une blessure ancienne, cette soif brûlante, effet de la vieille maladie de la nature, le Christ seul peut procurer la paix et le repos de l'âme, et il le peut sans l'affluence des biens de la terre. Ce repos, il l'avait celui qui disait : « J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve, » *Philip.* IV, 11. Et il a fait entendre qu'il en est de même de tous les justes, quand il a dit : « .....comme n'ayant rien, et possédant tout. » II *Cor.* VI, 10. Parce que, privés des richesses de la terre, ils n'ont pas l'âme moins calme et moins tranquille que ceux qui nagent dans l'affluence de tous les biens; enrichis

des trésors intérieurs de la grâce divine, ils en apprécient la noblesse et la splendeur, et prennent en dédain tous les autres trésors. Le Prophète l'insinue assez clairement dans ces paroles : « Le juste est plus heureux de peu, que le pécheur avec toutes ses richesses. » *Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas*. Ps. XXXVI, 16. Reprenons le fil de notre histoire.

Le Seigneur ayant donc vu cette multitude qui le suivait par des lieux déserts, et qui manquait de provisions, demande à Philippe : « Où acheter assez de pain, pour nourrir ce peuple? Il disait cela pour le tenter; car il savait bien ce qu'il devait faire. » Il y a deux sortes de tentation. L'une a pour but d'entraîner l'homme au mal et de le perdre; ainsi tente le diable. L'autre a pour but, non de faire tomber, mais de voir jusqu'où va la vertu et la constance de l'homme; ainsi un ami éprouve quelquefois la fidélité d'un ami. C'est de cette manière, non de la précédente, que le Seigneur tente ses élus; c'est pour leur salut et leur avantage. Ces tentations sont très-utiles sous différents points de vue, mais surtout en ce que, par elles, l'homme acquiert un très-grand bien pour son âme, c'est-à-dire, la connaissance de soi-même; et en ce qu'il s'affranchit d'un mal immense et funeste, c'est-à-dire, de la présomption et d'une outrecuidance impie, source de toutes les erreurs et de tous les maux. L'Ecclésiastique s'élève contre ce fléau : « O présomption détestable, d'où viens-tu pour couvrir la terre de ta malice et de ta perfidie? » *Eccli.* XXXVII, 3. Paroles qui montrent assez jusqu'où ce mal s'étend, et combien il est nuisible. Le même Ecclésiastique cherche en ces termes à nous préserver de ce mal : « Ne vous élevez point comme un taureau dans les pensées de votre cœur, de peur que votre folie ne brise votre force, qu'elle ne consume vos feuilles, et ne perde vos fruits, et que vous ne deveniez comme un arbre desséché dans le désert. » *Eccli.* VI, 2. Tel fut le sort de celui à qui le Seigneur parle ainsi dans l'Apocalypse : « Vous dites : Je suis riche, je n'ai besoin de rien; et vous ignorez que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle, nu. » *Apoc.* III, 17. En effet, il est juste que l'homme orgueilleux soit dépouillé de tous ses biens, puisqu'au lieu d'en user pour la gloire du donateur, il en a abusé pour servir son faste.

Au reste, se délivrer de ce fléau est très-difficile, et pour bien des raisons. Une des principales, c'est qu'il n'est rien que les hommes connaissent moins qu'eux-mêmes. Car qu'y a-t-il de plus propre à égarer le jugement que cette ignorance? Qu'est-ce qui enveloppe l'homme de plus épaisses ténèbres, que l'aveugle amour de soi? Aussi Publius Syrus dit-il avec beaucoup de raison : « Aimer, et être sage, est à peine le partage d'un Dieu. » *Amare et sapere vix Deo conceditur.* Voilà pourquoi les anciens représentaient l'Amour sous la figure d'un enfant dont les yeux étaient voilés : symbole par lequel ils déclaraient que la passion de l'amour ressemble à un enfant ignorant et privé des yeux. Or, de tous les amours, l'amour de soi étant le plus violent, qui est-ce qui sera assez prudent et assez sur ses gardes pour ne pas se flatter quelquefois? pour ne pas s'aduler? pour ne pas s'accorder plus qu'il ne lui est dû? pour ne pas oser parfois au-dessus de ses forces? enfin pour ne pas se tromper dans le jugement qu'il porte sur lui-même, ayant au dedans de lui, et au fond de ses entrailles, ce maître d'erreur, c'est-à-dire, l'amour de soi?

Mais cette ignorance s'accroît, lorsque décroissent les tentations. Car alors que l'homme, à cause de l'absence des tentations, est exempt des vices vulgaires, il se persuade qu'il suffit d'échapper à ces vices pour être pur, innocent, et ferme dans la vertu. Mais la tentation survenant, et mettant à découvert l'infirmité cachée dans le cœur, fait voir la fausseté de cette persuasion. Comme souvent le feu est si bien caché sous les cendres, qu'il ne donne aucun indice de sa présence; mais si, en soufflant, vous écartez et chassez la cendre, le feu qui était caché se trahit aussitôt; de même, souvent dans notre cœur sont cachées les semences de beaucoup de maux; mais la tentation approchant les met à découvert par son souffle, et fait voir qu'elles étaient encore vivantes, quoique pendant le calme d'une longue paix elles parussent mortes.

Voulant donc préserver les justes d'une erreur si pernicieuse, d'où sort la présomption, ce redoutable fléau, le Seigneur permet les tentations de cette sorte, pour que l'homme connaisse sa faiblesse, qu'une paix mensongère lui faisait ignorer. L'apôtre

Pierre se croyait muni d'une foi parfaite, lorsque voyant le Seigneur marcher sur la mer, il lui dit : « Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous, en marchant sur les eaux. » Et par une mer tranquille, fort de sa foi, il s'avançait sur la plaine liquide; mais les vagues ayant été soulevées par l'ordre du Seigneur, il commença à vaciller dans sa foi, et en même temps à enfoncer ; alors le Seigneur, lui prenant la main, dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » *Matth.* XIV, 28, 31. Cette foi, qui paraissait ferme par une mer calme et tranquille, se mit à chanceler, quand la mer fut agitée et soulevée par les vents. La tentation fit donc reconnaître à Pierre que sa foi était mal assurée; sans cette épreuve, il eût continué à croire que sa foi était ferme.

Ce que nous avons dit de la foi s'applique également aux autres vertus. Car la vertu parfaite est celle qu'aucune tentation ne renverse, qu'aucune attaque ne fait plier, que la prospérité n'éblouit point, que le malheur ne décourage point, enfin qui a jeté dans l'âme des racines si solides que, comme le feu excité par un vent violent, loin de s'éteindre, s'allume davantage; de même cette vertu, harcelée de tous côtés, non-seulement ne se laisse pas vaincre, et ne succombe point, mais encore, comme on l'a dit élégamment, puise de nouvelles forces dans les coups qu'elle reçoit.

De cette doctrine on peut déduire quelle est la vraie vertu, et la fausse; quelle est la vertu consommée, et la vertu imparfaite. Ainsi, la femme parfaitement chaste, n'est pas celle qui n'ayant été l'objet d'aucune attaque, est restée pure; c'est celle qui, poursuivie de toutes manières, garde son honneur sans tache. La mansuétude parfaite n'est pas celle qui, se trouvant à l'abri des outrages, évite la colère; c'est celle qui, accablée de sarcasmes, ne répond par aucune parole amère. L'homme parfaitement humble n'est pas celui qui ne brigue pas les honneurs; c'est celui qui, les ayant perdus, en ayant été dépouillé, ne se plaint point, ne s'indigne point. L'homme parfaitement patient n'est pas celui à qui tout réussit à souhait; c'est celui qui, plongé dans les malheurs, peut dire avec le Prophète : « Seigneur, vous avez sondé mon

cœur, vous m'avez examiné pendant la nuit, vous m'avez éprouvé par le feu, et l'iniquité ne s'est pas trouvée en moi. » *Ps.* XVI, 3. L'homme parfaitement obéissant n'est pas celui qui n'a jamais désobéi; c'est celui qui, de sa propre volonté et contre son propre jugement, suit le commandement et la pensée d'un autre. Enfin ne vous croyez pas une charité parfaite, vous qui, sans avoir été en butte aux injures, aimez ceux qui vous aiment, rendez salut pour salut, et le bien pour le bien; pour avoir cette vertu, il faut accomplir ce précepte du Sauveur : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. »

Le Seigneur confirme cette doctrine, en ajoutant : « Car, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? Les païens mêmes ne le font-ils pas? » *Matth.* V, 44, 46. Ce qu'il dit de la charité doit donc également s'entendre des autres vertus; elles aussi, pour être parfaites, doivent lutter contre les tentations et les contrariétés. Quoi de surprenant, en effet, que vous n'insultiez personne, si vous n'avez pas été insulté; puisque les bêtes féroces elles-mêmes ne blessent, que quand elles ont été blessées? Quand donc le Seigneur tentait Philippe en l'interrogeant, il lui rendait sensible la faiblesse de sa foi; le disciple en avait si peu que, malgré tant de miracles du Seigneur, il n'était pas encore arrivé au point de croire, que cette foule pût être nourrie sans approvisionnements par celui qui d'un mot pouvait rendre la vie aux morts.

Mais, pour que nous revenions à notre sujet, ce n'est pas seulement Philippe qui avait trop peu de foi; il en était de même d'André, dont la vocation avait devancé la sienne; car il dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens? » Jésus voulant donc guérir cette langueur de leur foi, dit à ses disciples : « Faites-les asseoir; or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu, et environ cinq mille hommes s'y assirent. Puis Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis; on leur donna également des deux poissons autant qu'ils en voulurent. »

« Dès qu'ils furent rassasiés, etc. » Par ce mot, le saint Evan-

géliste dépeint la satiété des convives. Quoi d'étonnant, si ce que présentent les mains du Seigneur procure l'abondance et la satiété? Toutefois, frères, soyez persuadés que, quoique tous les biens qui arrivent, soit aux justes, soit aux méchants, découlent de cette source de tous biens; cependant ils agissent différemment sur les bons et sur les impies. Car ce qui est donné aux justes, quelque mince qu'il soit, rassasie les cœurs de ceux qui le reçoivent. A eux s'applique cette courte sentence : « Assez pour qui est content. » C'est-à-dire, celui qui est content du peu qu'il a, a toujours assez. Au contraire, ce que Dieu donne aux méchants, loin de les rassasier, ne fait qu'allumer leur soif; ce qui a fait dire assez subtilement à Sénèque : « La fortune donne trop à beaucoup, à personne assez. »

C'est en effet, non de la fortune, mais de la grâce divine qu'il dépend d'éteindre la soif de notre cupidité, en sorte que nous ne désirions rien de plus que ce que nous avons. Ainsi, quoique la fortune puisse donner trop, cependant elle ne peut pas donner assez. Salomon exprime en peu de mots ces deux points de vue : « Le juste mange et se rassasie; le ventre des impies est insatiable. » *Prov.* XIII, 25. Saint Paul était rassasié, lui qui, content de peu, disait : « Ayant de quoi nous nourrir, et de quoi nous vêtir, soyons contents. » I *Tim.* VI, 8. Voyez quelle frugale nourriture, quel modeste mobilier était pour ce juste la plénitude. Mais le ventre des impies, c'est-à-dire leur soif et leur cupidité, quelles possessions, quelle abondance, quels royaumes et quels empires peuvent le rassasier? Quelques richesses qu'ils aient, ils en désirent encore davantage. C'est ainsi que le poëte écrit d'Alexandre, roi de Macédoine :

> Unus Pellæo juveni non sufficit orbis.
> Un monde entier ne suffit pas à l'enfant de Pella. (*Lucain.*)

Ces considérations prouvent que la cupidité du cœur humain ne peut être assouvie par l'abondance des richesses; pour l'assouvir, il faut la restreindre. Car il n'est pas plus possible d'éteindre l'ambition en la comblant de trésors, qu'il n'est possible d'éteindre le feu en y jetant du bois. Cependant tous les mortels,

trompés par le démon, sont si loin de comprendre cela, qu'ils concentrent tous leurs efforts, toutes leurs peines et tous leurs travaux pour se procurer la satiété et le repos de l'esprit en accumulant des richesses par tous les moyens possibles.

Cette satiété, celui-là seul peut la donner, qui, comme nous l'avons dit, recevant à son festin, dans le saint évangile de ce jour, tant de milliers d'hommes, les rassasia pleinement au moyen d'une faible provision. Or, le bonheur est le repos du désir, c'est-à-dire l'apaisement de la soif spirituelle, apaisement qu'accompagne une félicité ineffable. Les justes donc reçoivent sur cette terre d'exil comme les prémices, comme les arrhes de la félicité, devant en recevoir un jour la plénitude dans la patrie.

II.

C'est donc là, mes frères, le royal festin, la joie spirituelle à laquelle aujourd'hui, comme nous l'annoncions en commençant, l'Eglise invite les fidèles, en disant : « Réjouissez-vous avec la cité sainte, vous qui étiez dans la tristesse; soyez dans la joie, et sucez de ses mamelles le lait de ses consolations. » *Isa.* LXVI, 2. Oui, ce sont là les festins, les délices, par lesquelles l'Eglise console aujourd'hui ses enfants, non pas tous cependant, mais seulement ceux qui ont été dans la tristesse. S'il en est ainsi, combien il y en aura qui n'auront point de part à ce bonheur! Car beaucoup n'ont pas été dans la tristesse; beaucoup n'ont pas encore fait la confession de leurs péchés, et ne la feront peut-être qu'après le carême, et plutôt par crainte des châtiments, que par douleur de leurs crimes? Il y en aura même beaucoup qui, bien qu'ayant fait l'aveu de leurs péchés, n'y auront pas renoncé comme il convient, et resteront tout à fait les mêmes qu'ils étaient précédemment. L'orgueilleux, l'avare, l'impudique, l'envieux, le colère, ceux qui étaient enchaînés par des parjures, des haines, des dissensions, restent tels qu'ils étaient auparavant. Même impureté du cœur, même licence du regard, même médisance dans le langage, même déréglement dans la conduite.

Ceux-là ont donc recueilli en vain les saints médicaments de

l'Eglise, puisqu'ils sont encore travaillés des mêmes vices qu'autrefois. Beaucoup de fidèles, non-seulement parmi les jeunes, mais encore parmi ceux d'un âge plus avancé, jouent ce jeu toute leur vie, et arrivent ainsi à la vieillesse, sans que ni le saint temps de carême, ni la réception des sacrements, ni les exhortations de l'Eglise aient rien fait sur eux. Or, qui pourrait douter qu'un tel endurcissement du cœur ne soit l'œuvre du diable? De lui sous le nom de Léviathan il est écrit dans le livre de Job : « Son corps est couvert de boucliers étroitement joints ensemble, d'écailles engagées les unes dans les autres. Elles sont si bien unies qu'un souffle ne passerait pas entre elles. » *Corpus illius quasi scuta fusilia, compactum squamis se prementibus. Una uni conjungitur, et ne spiraculum quidem incedit per eas.* Job. XLI, 6, 7. Ces paroles doivent moins se rapporter à la nature et à la substance du démon, qu'à ce qu'il opère dans les âmes de ceux qu'il obsède. Car par ses prestiges il les aveugle et les endurcit tellement, il les enveloppe et les garantit si bien de tous côtés, qu'aucune parole de l'Eglise, aucun fléau de la justice divine, aucune menace, aucune promesse, aucun stimulant caché de l'Esprit divin ne les détourne de leur vie coupable, et même ne leur imprime la crainte du souverain juge. Voilà ce que Job entend par ces mots : « Un souffle ne passerait pas entre elles; » parce que ce terrible ennemi obstrue soigneusement tous les passages par lesquels le souffle de l'Esprit divin pourrait entrer dans l'âme humaine; de sorte que, persistant dans leurs forfaits, ces malheureux arrivent par degrés à l'endurcissement complet de l'âme.

C'est ce que fait entendre l'Ecclésiastique, par une ingénieuse comparaison tirée de la glace : « Quand arrive le vent froid de l'aquilon, l'eau se glace comme du cristal. » *Eccli.* XLIII, 22. Il explique ici pourquoi l'eau se change en un cristal, dur comme la pierre. Cette métamorphose a lieu dans les régions froides, pendant l'hiver; l'eau se congèle peu à peu, et elle finit par se cristalliser. De la même manière, la répétition fréquente et continue des péchés endurcit les cœurs des hommes. En effet, le propre du péché mortel étant d'obscurcir l'œil de la raison, et de détourner de Dieu la volonté; plus l'homme commet de crimes, plus

il obscurcit le flambeau de la raison, et s'endurcit en éloignant de Dieu sa volonté; jusqu'à ce qu'enfin, la sévérité de la justice divine l'exigeant ainsi, il soit laissé dans l'aveuglement, dans un endurcissement de cœur lamentable. « Qu'est-ce que l'habitude ne détruirait pas, dit saint Bernard? qu'est-ce qui ne s'endurcit pas par l'assiduité? Qu'est-ce qui ne cède pas à l'usage? Pour combien d'individus, le mal qui d'abord était amer, et dont ils avaient horreur, n'est-il pas devenu avec le temps un plaisir? » *Ad Eugen.*

C'est donc par ces degrés que le cœur de l'homme, mou et maniable comme l'eau, se change si bien en pierre, qu'aucune parole, aucun fléau, ne saurait plus le corriger. De là cette menace tant de fois répétée du Seigneur : « Après les crimes que Damas a commis trois et quatre fois, je ne changerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre cette ville. » *Amos*, I, 3. Ces paroles, il les répète pour Gaza, Tyr, Edom et Moab, qu'il menace, pour la même cause, de la même ruine et de la même désolation. Or, cette cause c'était la persévérance dans le péché, laquelle avait tellement affermi ces populations dans le crime, qu'elles étaient devenues incorrigibles. Car trois et quatre font le septenaire qui, chez les Hébreux, marque un nombre infini. Le Seigneur dit donc qu'il ne convertira point à lui ces villes; parce qu'à tous ceux qui persistent obstinément dans leurs forfaits, et qui repoussent les avertissements de Dieu, il refusera un secours efficace, pour les aider à revenir à une vraie pénitence.

Car Dieu attend l'homme, il l'appelle à la pénitence de bien des manières; mais dès qu'il le trouve obstiné et rebelle, il l'abandonne à lui-même, ou lui arrache la vie. C'est ce qu'indique le figuier de l'Evangile, que le Seigneur avait ordonné d'arracher, parce qu'il n'avait pas porté de fruits depuis trois ans. Cependant le vigneron pria le Seigneur d'ajouter une quatrième année aux trois années d'attente inutile, promettant de redoubler de soins pour cultiver l'arbre, et se résignant, si la tentative était vaine, à ce qu'il fût arraché. De ce passage et d'autres semblables, saint Augustin conclut qu'il y a une certaine période assignée aux impies, et connue de la sagesse divine seule; et qu'après cette

période, Dieu enlève, ou frappe d'aveuglement l'homme qu'il a attendu longtemps, qu'il a appelé de toutes les manières, et qui a toujours résisté à la voix divine. Dans son livre *De la vie chrétienne,* il dit en effet : « Nous pouvons apporter un grand nombre d'exemples, qui prouvent que les scélérats et les impies, quand ils sont arrivés au terme de leurs crimes, sont déjà condamnés, et que la vie présente leur est enlevée en même temps que la vie future. » Le Seigneur déclare nettement que c'est la conduite qu'il tiendra envers les Chananéens : il laissera écouler, dit-il, quatre cents ans avant de les détruire, parce que leurs iniquités ne sont pas encore arrivées à leur terme; mais, ce terme venu, il les exterminera.

Cela étant, comment savez-vous, malheureux, vous que le Seigneur a patiemment attendu pendant tant de carêmes, vous qu'il a vainement appelé à la pénitence par tant d'exhortations de l'Eglise, soit occultes, soit publiques; comment savez-vous si vous n'êtes pas près de la fin de cette période? si ce n'est pas la quatrième année accordée au figuier pour porter des fruits salutaires de pénitence? c'est-à-dire si ce n'est pas le dernier carême, où Dieu ait résolu de vous attendre, et si, dans le cas où vous ne viendriez pas à résipiscence, il n'est pas décidé à vous arracher la vie, ou à vous laisser tomber dans l'aveuglement du cœur; en sorte que, plus vous aurez vécu, plus vous aurez ajouté de motifs à une dure condamnation? Comment savez-vous si déjà même vous n'êtes pas totalement frappé de cécité, puisque je ne remarque en vous nul vestige de la grâce divine, nulle crainte de Dieu, nul sentiment de douleur au milieu de tant de crimes? Peut-on imaginer un péril plus affreux?

Je vous en prie donc, frères; je vous conjure par votre salut, par le sang du Christ versé pour nous sur la croix; occupez-vous à temps de vos intérêts, pendant que la vie vous reste encore, et ayez à l'esprit ce conseil du Prophète : « Rendez gloire au Seigneur votre Dieu avant que les ténèbres vous surprennent, avant que vos pieds se heurtent contre les montagnes sombres. » *Date Domino Deo vestro gloriam, antequam contenebrescat, antequam offendant pedes vestri ad montes caliginosos.* Jerem. XIII, 16. S'il

est un temps pour accomplir ce devoir, il ne saurait y en avoir un plus convenable que celui où tout ce qui frappe nos yeux, nos oreilles, notre cœur, crie la pénitence, exige la pénitence, aide à la pénitence, laquelle nous ouvre l'entrée la plus sûre au salut éternel; daigne nous l'accorder le Fils de Dieu, qui est béni dans les siècles des siècles. Amen.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTES.

NOTE A, pour la page 14.

Grenade donne toujours le nom de saint à Eusèbe d'Emèse. Nous avons dû dépouiller cet évêque arien d'un titre si peu mérité. D'ailleurs les homélies citées sous son nom ne lui appartiennent pas. Il est reconnu aujourd'hui qu'elles sont de divers évêques des Gaules. La première homélie *ad Monachos,* d'où est tirée la citation à laquelle cette note se réfère, est de saint Eucher. Dans cette citation, nous avons omis, à l'endroit marqué par des points; quelques répétitions et développements qui nous ont paru embarrasser la marche du discours. Nous avons cru pouvoir prendre cette liberté sur un passage qui n'est point de Grenade. Toutefois pour que notre édition reproduise tout entier l'original latin, nous ajoutons ici les lignes omises :

« Car cette combustion, non fortuite, mai calculée en vue de punir, s'attache à la faute, et ne détruit pas la substance. La sentence conservant donc la vie, pendant que l'on sent des douleurs mortelles, le coupable recevra éternellement de nouvelles forces, et ne parviendra jamais au terme de ses maux, terme qui fuira devant lui; et ne pouvant se bercer d'aucun espoir même lointain, il sentira à chaque moment le supplice de tous les siècles futurs, de sorte que l'immortalité aggravera les douleurs de cette mort infligée à la conscience. »

NOTE B, pour la page 16.

Le texte portait : *Timor ex timore est*, ce qui n'a pas de sens. Recourant à saint Grégoire, lib. IV *Moral.* c. XXVII, nous avons trouvé : *Timor a tumore est.* Voici le passage entier ; il s'agit du premier homme : « Qui quidem per timorem semetipsum absconsurus fugerat; sed tamen requisitus innotuit quantum etiam timens tumebat. Cum enim ex peccato præsens pœna metuitur, et amissa Dei facies non amatur, timor ex tumore est, non ex humilitate. Superbit quippe, qui peccatum, si liceat non puniri, non deserit. »

NOTE C, pour la page 27.

Le texte porte : « Num ipsis videretur minimum vitæ sat commode transegisse. » Il faut lire sans doute *mimum.* — A la suite des mots que nous venons de citer, se trouvent ceux-ci : « Sentiens videlicet de fabula vitæ peracta : talem enim vir prudentissimus existimabat. » Nous avons cru devoir ne pas traduire ces deux membres de phrase, répétition textuelle de ce qui est dit un peu plus haut.

NOTE D, pour la page 105.

Le texte porte : *Non ideo fiduciam pie sumamus,* ce qui n'a pas de sens, puisqu'il ne peut jamais être blâmable de faire quelque chose pieusement. Nous avons eu le bonheur de trouver ce passage dans saint Eucher (*Homil.* V *ad monachos*, p. 816 du tom. L de la *Patrol.*) On y lit *: Non ideo fiduciam præsumamus.* Qu'on

juge par là du degré de confiance que méritent les anciennes éditions. Celle qui défigure si étrangement une phrase de saint Eucher, est pourtant *Ex officina Plantiniana. Antuerpiæ*, 1599.

Quant à la citation de saint Jean Chrysostome de la page 101, nous avons traduit en français, comme nous le devions, la version latine que donne Grenade; mais nous devons avertir que cette version latine n'est pas conforme à l'original grec, dans la dernière phrase, dont voici le véritable sens : « Toutes les fois qu'une âme est frappée et qu'elle tombe, elle ne reste pas gisante et insensible comme le corps; mais elle est dès lors tourmentée et flétrie par une conscience coupable, et après la séparation du corps, au jour du jugement, elle est livrée à un supplice éternel. »

NOTE E, pour la page 235.

Il serait impossible de comprendre l'à-propos de ces vers, si l'on se figurait que le poëte les met dans la bouche d'une femme troyenne. Tout s'explique au contraire quand on sait que la femme qui parle ainsi est grecque. Pour elle, la ruine de Troie est l'événement désiré. Le sens est donc : Si mon mari ne revient pas, je suis encore dans l'état où étaient les femmes grecques pendant que leurs maris étaient occupés à faire le siége de Troie. Par la prise de la ville, elles ont retrouvé leurs époux; mais si je dois toujours pleurer le mien, Troie subsiste encore à mon égard; c'est comme si elle n'était pas encore prise.

NOTE F, pour la page 280.

Cette longue citation de saint Augustin est complètement dénaturée dans le texte latin de Grenade. Au lieu de *lauda mel*, on y lit *lauda Deum*, ce qui rend tout ce passage inintelligible. Au lieu de *nisi gustaverit, quid dicas nescit*, on y lit *dicat*. Enfin au lieu de *ego quam dulce sit scio, sed his qui gustaverunt*, on y lit : *Ergo quam dulce sit, sciunt hi qui gustaverunt.*

NOTE G, pour la page 287.

Le texte latin de cette citation commence ainsi : *Quia botrus carnis Christi potatus fuerat ad torcular crucis.* Nous avons fait de vains efforts pour trouver ce passage dans les œuvres de saint Augustin. Mais il nous semble évident qu'au lieu de *potatus*, il faut lire *portatus.*

NOTE H, pour la page 618.

On s'étonnera peut-être que nous ayons traduit ainsi les mots *opportune faciem ejus in confessione prævenientes*, allusion évidente à ce passage du Psaume XCIV : *Præoccupemus faciem ejus in confessione*, passage dans lequel *confessione* signifie *louange*. Néanmoins, il n'est nullement impossible que l'auteur ait voulu appliquer ces paroles à l'aveu des fautes, et ce qui nous fait croire que telle a été son intention, c'est qu'autrement ce serait ici une répétition pure de *pias preces*. Or, les mots *Nec hoc contenti*, semblent annoncer quelque chose de nouveau. Rien d'ailleurs n'est plus opportun qu'une mention du sacrement de pénitence, dans une péroraison qui roule tout entière sur les moyens d'effacer les péchés.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

SERMONS POUR LE PROPRE DU TEMPS.

PREMIER SERMON pour le mercredi des Cendres, où, après l'explication de l'Evangile, on exhorte à la pénitence. 1

SECOND SERMON pour le même mercredi des cendres, où, après une courte explication de l'Evangile, on traite de l'inanité et de la brièveté de la vie, afin de porter les fidèles à la vraie pénitence, et au mépris du monde, commencement de la vraie pénitence. 18

PREMIER SERMON pour le vendredi après les Cendres, où l'on explique l'Evangile. 36

SECONDE PARTIE ou autre sermon. 46

SECOND SERMON pour le même vendredi après les Cendres, où l'on explique la première partie de l'Evangile, qui recommande d'aimer les ennemis. . 56

PREMIER SERMON pour le premier dimanche de Carême. Explication de l'Evangile. 73

SECOND SERMON pour le premier dimanche de Carême, où 1° on explique l'Evangile ; 2° on expose quelle est la puissance de notre ennemi, et combien sont nombreux ses moyens de nuire. 90

SECONDE PARTIE ou autre sermon. 99

TROISIÈME SERMON pour le premier dimanche de Carême, où l'on traite de la férocité de notre ennemi, et de ses différents modes de tentation. 108

QUATRIÈME SERMON pour le premier dimanche de Carême, où l'on parle des trois ennemis de l'âme, et des trois principaux moyens de les combattre. 125

PREMIER SERMON pour le mercredi après le Ier dimanche de Carême, où l'on explique la première partie de l'Evangile. 145

SECOND SERMON pour le même mercredi après le Ier dimanche de Carême, où l'on explique l'Evangile du jour, et notamment la dernière partie comprise dans les paroles du texte. 164

PREMIER SERMON pour le vendredi après le Ier dimanche de Carême, où l'on explique l'Evangile. 182

SECOND SERMON pour le même vendredi après le Ier dimanche de Carême, où l'on explique l'Evangile du jour. 201

TROISIÈME SERMON pour le même vendredi après le Ier dimanche de Carême, où l'on explique le mystère de la piscine. Cette explication a trois objets principaux : 1° de montrer ce que la loi écrite, figurée par la piscine, a pu

donner sans Jésus-Christ; 2° ce que Jésus-Christ descendant du ciel a ajouté à la loi; 3° ce que nous devons faire pour participer à ce bienfait. 221
PREMIER SERMON pour le IIe dimanche de Carême, où l'on explique l'Evangile. 236
SECOND SERMON pour le même IIe dimanche de Carême, où, après une courte explication de l'Evangile, on indique ce que Dieu exige des travailleurs fidèles, et quelle récompense les attend dans le ciel. 252
TROISIÈME SERMON pour le même IIe dimanche de Carême, où on explique l'Evangile, et où on entre dans quelques développements sur les douceurs spirituelles qu'éprouvent en cette vie les personnes pieuses. . . 270
PREMIER SERMON pour le même IIe dimanche de Carême, d'après les églises dont l'Evangile de ce jour contient l'histoire de la Chananéenne. — Explication de l'Evangile. 288
SECOND SERMON pour le même IIe dimanche de Carême. — Explication de l'Evangile. — Puis, à l'occasion de la fille de la Chananéenne, possédée du démon, tableau des tourments et des agitations des méchants; au contraire, tranquillité et paix de l'âme des justes. — Les méchants obéissant, non à la raison, mais à des passions mauvaises, il en résulte trois maux: 1° ces passions aveuglent la raison et le jugement; l'homme tombe ainsi dans des abîmes. 2° Les passions désordonnées enlèvent à l'âme toute paix, toute tranquillité, et la déchirent par des luttes intestines. 3° Ces mêmes passions torturent l'âme, et lui inspirent une foule de désirs, qui ne peuvent être assouvis. — Tout ces maux sont évités par ceux qui, maîtrisant leurs convoitises, règlent leur vie sur la crainte de Dieu et en prenant conseil de la raison. 306
TROISIÈME SERMON pour le même IIe dimanche de Carême, explication de l'Evangile. — En quoi nous devons suivre l'exemple de la Chananéenne. 325
PREMIER SERMON pour le mercredi de la IIe semaine de Carême. — Explication de l'Evangile. 342
SECOND SERMON pour le mercredi de la IIe semaine de Carême. — Explication de l'Evangile. 357
PREMIER SERMON pour le vendredi de la IIe semaine de Carême. — Explication de l'Evangile. 375
SECONDE PARTIE, ou autre sermon, où l'on explique, une à une, les diverses parties de l'Evangile. 384
SECOND SERMON pour le vendredi de la IIe semaine de Carême. — Explication de l'Evangile. 394
PREMIER SERMON pour le IIIe dimanche de Carême, où l'on explique l'Evangile, et notamment les paroles du texte, qui ont pour objet l'expulsion du démon et son retour dans l'âme; c'est-à-dire où l'on indique comment le démon est banni de l'âme par la pénitence; comment il rentre dans cette âme; et enfin comment le nouvel état de l'homme devient pire que son premier état. 412
SECOND SERMON pour le même IIIe dimanche de Carême, où, 1° on donne les raisons pour lesquelles Dieu permet que les hommes soient obsédés par les esprits impurs; 2° où l'on traite trois points qui sont exposés brièvement dans l'exorde de ce discours. 431
TROISIÈME SERMON pour le même IIIe dimanche de Carême où, après l'ex-

plication de l'Evangile, on indique comment le démon rend les hommes tantôt muets, tantôt loquaces. 449

PREMIER SERMON pour le mercredi de la IIIe semaine de Carême, où il est question de la vraie et de la fausse piété. En expliquant l'Evangile, on examine rapidement la fausse piété des pharisiens; puis on traite de la vraie piété, qui consiste dans la charité et la pureté du cœur. 469

SECOND SERMON pour le mercredi de la IIIe semaine de Carême, où, après l'explication de l'Evangile, on traite de l'honneur dû par les enfants aux auteurs de leurs jours. 488

TROISIÈME SERMON pour le mercredi de la IIIe semaine de Carême, où, après une courte explication de l'Evangile, on traite des soins dus par les parents à l'éducation de leurs enfants. 504

PREMIER SERMON pour le vendredi de la IIIe semaine de Carême. — Explication de l'Evangile. 520

SECOND SERMON pour le vendredi de la IIIe semaine de Carême. — 1° Explication d'une partie de l'Evangile. — 2° De l'eau spirituelle, ou de la grâce et de ses propriétés. 538

TROISIÈME SERMON pour le vendredi de la IIIe semaine de Carême. — Développement des paroles du texte. — A cette occasion, on traite la question du vrai et du faux bonheur de l'homme. 553

PREMIER SERMON pour le IVe dimanche de Carême. — Explication de l'Evangile. 569

SECOND SERMON pour le IVe dimanche de Carême. — Explication de l'Evangile. 585

TROISIÈME SERMON pour le IVe dimanche de Carême. — Explication de l'Evangile; puis, à l'occasion du festin offert par le Seigneur à un peuple affamé, on traite de l'aumône, qui exerce une grande influence pour la rémission des péchés, rémission qui est l'objet de ce saint temps de pénitence. 600

QUATRIÈME SERMON pour le IVe dimanche de Carême. — Explication de l'Evangile, et surtout des paroles du texte. La sainte histoire de notre Evangile montre que rien ne peut manquer à ceux qui suivent Dieu de tout leur cœur. 618

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

LUIS de Granada.

Oeuvres completes.

47160423

BQ
7074
.U33
A3
F7
v.2
SMC